

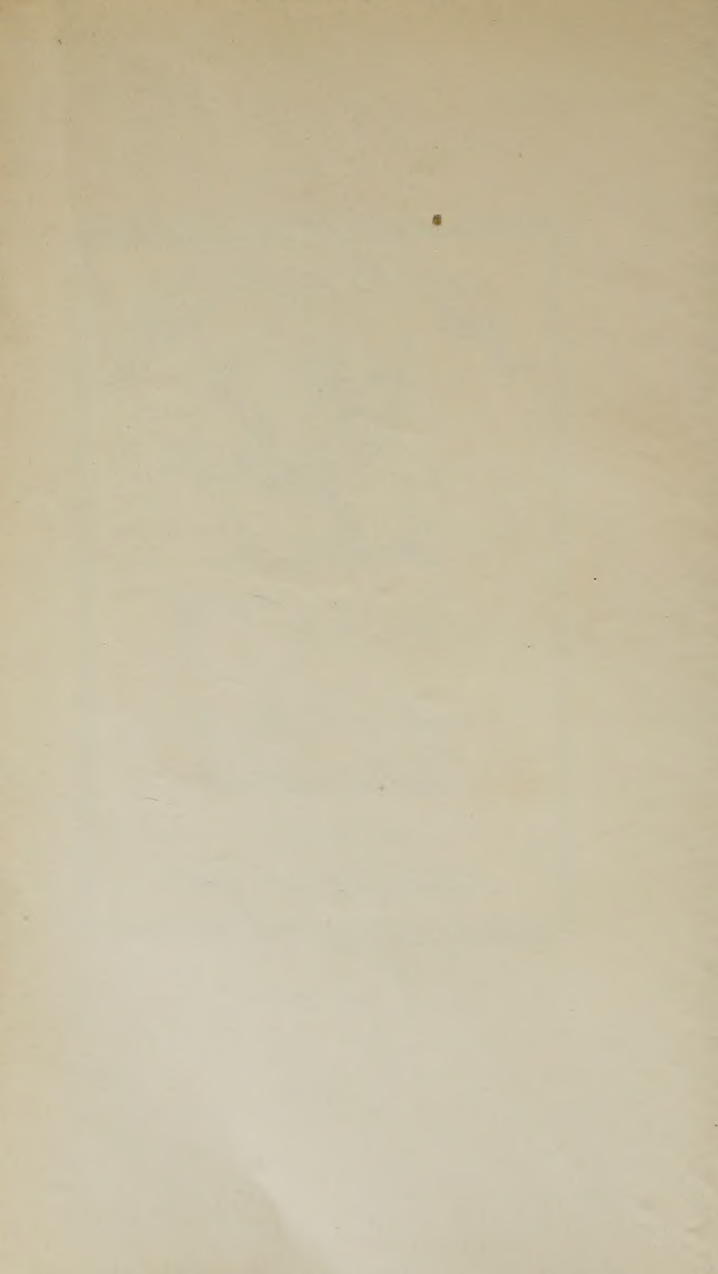
D F34.4/21C



W. E. Gladstone

St. Deiniol's Library
Hawarden, Chwyd

Founded by
The Rt. Hon. W. E. Gladstone



L'ABANDON
A LA PROVIDENCE DIVINE

I

APPROBATION

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

NOUS, ÉVÊQUE DU PUY,

D'après le compte que nous nous sommes fait rendre du livre du R. P. DE CAUSSADE, intitulé : *Abandon à la Providence divine*, nous l'avons approuvé, comme rempli d'une véritable et douce piété.

En travaillant à mettre plus de clarté dans l'indication du sujet de chaque chapitre, à établir plus d'ordre, de suite et d'unité dans chaque considération, comme aussi enjoignant à cette nouvelle édition plusieurs lettres inédites du même auteur, le R. P. RAMIÈRE a ajouté un mérite de plus à cet ouvrage, dont nous recommandons la lecture aux âmes pieuses.

Donné au Puy, ce 9 mars 1867.

† PIERRE, ÉVÊQUE DU PUY.

Vu et permis d'imprimer :

Toulouse, 30 juin 1879.

† FL., Card. DESPREZ, Archevêque de Toulouse.

L'ABANDON

A LA

PROVIDENCE DIVINE

OUVRAGE POSTHUME

DU P. J.-P. DE CAUSSADE

De la Compagnie de Jésus

Onzième Édition

AUGMENTÉE DE LETTRES ET AUTRES ÉCRITS ENCORE INÉDITS
DU MÊME AUTEUR

Le tout revu, corrigé et mis en ordre

PAR LE P. H. RAMIÈRE

De la même Compagnie

TOME I



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

—
1901

AVANT-PROPOS

I

Le R. P. Jean-Pierre de Caussade, de la Compagnie de Jésus, auteur du *Traité* et des *Lettres* que nous offrons au public, n'était connu jusqu'ici dans la littérature ascétique que par un livre justement estimé, intitulé : *Instructions spirituelles en forme de dialogues, sur les divers états d'oraison, suivant la doctrine de Bossuet* (1). Ces instructions renferment une doctrine solide, exposée avec méthode, et exprimée dans le style qui convenait le mieux à un travail de ce genre.

L'auteur s'était proposé de prévenir, en s'appuyant sur l'autorité de Bossuet, les excès de la réaction qui avait été le résultat naturel des censures dont le Souverain Pontife venait de frapper le quiétisme de Fénelon. Le P. de Caussade a pleinement réussi à tracer la limite si délicate qui sépare ce quiétisme condamné du parfait abandon recommandé par les Saints ; et, sous ce rapport, on peut regarder ses *Instructions* comme un chef-d'œuvre. Mais on n'y trouve ni cette ampleur de vues, ni cette sublimité de pensées, ni cet éclat de style que les juges les plus

(1) Cet ouvrage avait été édité une première fois à Perpignan, en 1741, par les soins du célèbre P. Antoine. Il a été réimprimé depuis à plusieurs reprises. La dernière édition est d'Avignon, 1825, chez Seguin aîné.

compétents ont admirés dans certaines parties du Traité dont nous mettons au jour la onzième édition.

Cependant, avant même d'avoir des renseignements positifs sur l'origine de cet ouvrage, nous avons cru pouvoir l'attribuer au Père de Caussade, sur la foi du manuscrit qui nous en avait conservé le dépôt. Nous savions que ce manuscrit avait appartenu au monastère de la Visitation de Paris, et nous n'avions aucun motif d'en suspecter l'authenticité. Mais ce qui n'avait été jusqu'à ce jour pour nous qu'une probabilité sérieuse est devenu une certitude, par suite des informations précises que nous avons reçues des Religieuses de la Visitation de Nancy. C'est de ce monastère qu'est sorti le traité de l'Abandon à la Providence, dont les copies s'étaient répandues dans les diverses maisons de l'ordre, suivant le vœu de saint François de Sales, qui veut que ses filles se communiquent les unes aux autres leurs petits biens spirituels. Les manuscrits originaux du Père de Caussade avaient été conservés dans les archives du monastère de Nancy jusqu'en 1828. Mais, vers cette époque, ils furent livrés aux flammes, avec d'autres documents très précieux ; et il ne nous reste plus que des copies plus ou moins tronquées.

Il est indubitable que le traité de l'*Abandon* n'avait pas été composé par le Père de Caussade tel qu'il était dans le manuscrit sur lequel a été faite la première édition. Les recherches auxquelles a donné lieu la composition de l'*Année sainte* de la Visitation portent à croire que ce traité n'était qu'un recueil de lettres adressées, par le Père de Caussade, à la

Mère Marie-Anne-Sophie de Rottembourg, qui fut à diverses reprises supérieure du monastère de Nancy, de 1737 à 1761. Afin de faire participer toutes ses Sœurs aux lumières et aux consolations qu'elle trouvait dans ces lettres, cette charitable supérieure les leur communiquait, en retranchant ce qui lui était personnel. Une autre religieuse du même monastère, probablement la Sœur Marie-Anne-Thérèse de Rosen, a réuni ces extraits en un corps d'ouvrage, en y joignant, peut-être, les instructions que le Père de Caussade avait données à toutes les religieuses pendant le temps qu'il demeura à Nancy. Nous voyons, en effet, par une lettre de cette Sœur, datée de 1734, que, pendant un certain temps, le pieux directeur venait faire, une fois la semaine, au monastère, des exhortations qui étaient avidement reçues et soigneusement recueillies.

Nous avons là une explication toute naturelle de ce que nous avons eu d'abord quelque peine à comprendre : à savoir l'absence de tout lien logique entre les différentes parties dont le traité de l'Abandon était originairement composé. La personne qui avait joint ensemble ces différentes parties n'avait même pas songé à établir entre elles cette connexion. Uniquement désireuse d'édifier ses Sœurs, en leur mettant sous les yeux des enseignements, dont chacun avait, par lui-même, un grand prix, elle les avait juxtaposés un peu au hasard, en les divisant, pour la commodité des lectrices, en un certain nombre de chapitres.

Cette confusion ne pouvait avoir aucun inconvénient sérieux pour les personnes auxquelles les écrits

du Père de Caussade étaient originellement destinés ; mais elle aurait pu entraîner un danger assez grave, si ces écrits, très dignes du reste d'être livrés au public, lui eussent été offerts dans cet état.

Car il est manifeste que des assertions parfaitement vraies, par rapport à certains états d'âme particuliers, peuvent être fausses si elles sont rapportées aux conditions ordinaires de la vie chrétienne ; et que certains avis, sages et utiles pour des personnes conduites par des voies extraordinaires, n'offriront que des dangers aux personnes qui marchent dans la voie commune. Or, les lettres du Père de Caussade avaient été adressées à une âme que DIEU avait élevée à un état de perfection très peu commun ; et c'est à cet état que se rapportent la plupart des avis qu'il donne et des considérations qu'il développe. Cependant il y mêle d'autres avis et d'autres considérations qui s'adressent à tous les chrétiens indistinctement. Une saine théologie pouvait seule faire le discernement de ces deux ordres de pensées. Mais la personne qui avait fait la première compilation des lettres du Père de Caussade n'avait eu aucun motif d'en soupçonner la nécessité. Elle avait transmis ces lettres telles qu'elles étaient sorties de la plume de leur auteur, et sans se préoccuper plus que lui des exigences d'une publicité qui ne leur était pas destinée.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que les hommes instruits, qui avaient été consultés à plusieurs reprises sur l'opportunité de mettre au jour cet ouvrage, tout en reconnaissant l'utilité de l'ensemble, et en admirant la sublimité de certains passages, eussent censuré

d'autres passages qui leur semblaient inexacts et dangereux pour le commun des lecteurs, et n'eussent pas osé en conseiller l'impression.

Pour nous, tout en reconnaissant que l'écrit du Père de Caussade ne pouvait paraître dans l'état où une main étrangère l'avait réduit, nous n'avons pas cru que ces altérations qu'on lui avait fait subir pussent être un motif suffisant pour priver les âmes pieuses des précieux enseignements qu'il renferme.

Nous avons pensé qu'il n'était rien moins qu'impossible de rétablir ces enseignements dans leur ordre logique et dans leur pleine vérité ; et voici comment nous nous y sommes pris pour atteindre ce but. Nous avons divisé chacun des chapitres du manuscrit en autant de paragraphes qu'il y avait de pensées différentes exprimées dans ces chapitres. A chacun de ces paragraphes nous avons donné un titre spécial, qui en exprimait, en peu de mots, la substance ; et nous nous sommes fait ainsi un résumé très succinct de tout l'ouvrage.

Il nous a été facile alors d'embrasser d'un coup d'œil tout l'ensemble, et d'en examiner à fond la doctrine ; ce qui nous a conduit au résultat suivant :

Il nous a paru d'abord manifeste que les différentes parties de cet ouvrage n'étaient que le développement d'un seul et même sujet. Ce sujet unique, cette grande pensée que le Père de Caussade présente sous tous ses aspects avec une éloquence si persuasive, c'est l'abandon à la conduite de la divine Providence.

Mais si cet abandon est l'unique sujet de l'écrit du

Père de Caussade, il n'est pas, dans toutes les parties de cet écrit, envisagé de la même manière. Il s'y présente au contraire sous deux aspects assez différents : comme une *vertu* imposée à tous les chrétiens, et comme un *état* particulier, dans lequel DIEU place certaines âmes, dont il prend en main la conduite spéciale.

Envisagé au premier point de vue, l'abandon à l'action divine n'est pas autre chose que cette vertu qu'on nomme plus communément conformité à la volonté de DIEU, et dont la pratique consiste à faire tout ce que DIEU commande, et à accepter tout ce qu'il envoie, non seulement comme il le veut, mais parce qu'il le veut. Tous les maîtres de la vie spirituelle s'accordent à dire que cette vertu est nécessaire à tous les chrétiens, et qu'il n'en est point de plus propre à les sanctifier.

Envisagé au second point de vue, l'abandon à l'action divine est un état auquel un très petit nombre d'âmes arrivent ; non que les autres n'y soient pas appelées, mais parce que la plupart de celles que DIEU y appelle ne répondent pas aux invitations de sa grâce.

Cet état, que le Père de Caussade lui-même, dans les dialogues IX et X de ses *Instructions sur les états d'oraison*, nous présente comme le plus haut degré de la vie spirituelle, consiste, nous dit-il, dans « une
« dépendance continuelle de l'Esprit de DIEU et de
« sa grâce, qui fait que l'âme ne cherche plus en soi-
« même à s'occuper de DIEU, comme autrefois, sui-
« vant son propre choix, d'une manière sensible, con-
« solante, satisfaisante ; mais à se tenir devant lui

« dans une simple disposition ; à agréer de moment
« en moment tout ce qu'il voudra ou ne voudra pas ;
« en un mot, se tenir dans ces simples attentes que
« le Prophète-Roi a si bien exprimées par la compa-
« raison d'une servante qui tient toujours les yeux
« attachés sur sa maîtresse, non par un certain em-
« pressement et envie d'agir, mais seulement pour
« se tenir prête à l'action ; non encore pour attendre
« le moment de donner l'essor à son activité natu-
« relle, mais au contraire, tout en la réprimant, pour
« être toujours simplement disposée à obéir au moin-
« dre clin d'œil ».

Tous les docteurs mystiques vantent l'excellence de cet état, qu'ils nomment l'état d'union ou même l'état passif ; mais ils ont soin de faire remarquer que cette *passivité*, pour me servir de l'expression de Bossuet et du Père de Caussade, ne saurait jamais dispenser de remplir très activement tout ce qui est du devoir commun.

Nous avons déjà dit que les lettres du Père de Caussade étaient adressées à une âme arrivée à ce degré de perfection. Elles roulent donc principalement sur les devoirs, les épreuves et les avantages propres à cet état. Cependant l'auteur ne se renferme pas tellement dans la condition particulière de la personne à laquelle il écrit, qu'il ne s'élève à chaque instant aux considérations les plus belles et les plus consolantes sur l'ordre de la divine Providence et sur les biens infinis qui résultent de l'abandon à son action. Il n'était nullement nécessaire au but qu'il se proposait de distinguer ces deux ordres de considérations ; mais cette distinction est devenue indis-

pensable, du moment que la doctrine du Père de Caussade est présentée, non à une personne particulière, mais au public.

Nous avons donc divisé l'ouvrage en deux parties : la première traite de la *vertu d'abandon*, en démontre l'utilité dans l'œuvre de la sanctification, et trace l'esquisse de cette action incessante par laquelle le divin amour travaille à la perfection des âmes ; la seconde traite de l'*état d'abandon*, et en expose la nature, l'excellence, les devoirs, les épreuves et les avantages (1).

Il ne nous a pas été difficile de ramener à ces deux principaux chefs toutes les pensées développées dans les onze chapitres du manuscrit. A peine a-t-il été nécessaire de faire çà et là quelques soudures, qui n'altèrent en rien le sens, et qui servent seulement à joindre ensemble les diverses parties.

Cet arrangement a l'avantage, non seulement de faire mieux saisir la pensée de l'auteur, mais encore de bien distinguer les avis qu'il adresse à tous les chrétiens, des règles qu'il trace pour un état particulier ; et par là même de mettre sa doctrine à couvert de la plupart des censures auxquelles elle avait été en butte.

Cependant, même rangés dans cet ordre plus logique, certains enseignements du Père de Caussade pouvaient encore être mal interprétés. On comprend

(1) Cette seconde partie, s'adressant à une classe de lecteurs beaucoup plus restreinte, avait été presque entièrement retranchée dans les éditions de propagande qui avaient succédé à la première. De plusieurs côtés, on nous a adressé les instances les plus vives pour que nous fissions reparaitre le texte complet : nous avons fait droit à ces demandes dans les quatre dernières éditions.

que les circonstances du temps et la position particulière de la personne à laquelle il écrivait eussent provoqué de sa part certaines remarques qui n'avaient plus aujourd'hui ni fondement ni utilité. Il avait pu d'ailleurs arriver au Père de Caussade ce qui, d'après saint Jérôme, arrive à tous les écrivains véhéments, qui, dans les efforts qu'ils font pour atteindre le but, le dépassent un peu. On trouverait dans cet ouvrage des erreurs contraires à la doctrine constante de l'auteur, si on voulait trop presser certaines expressions et certaines formules dont il se sert pour exprimer l'étendue de l'abandon où DIEU réduit les âmes qu'il veut complètement dépouiller d'elles-mêmes. Ces inutilités et ces exagérations ont motivé de notre part quelques retranchements et quelques modifications très peu considérables dans leur étendue, puisqu'elles ne s'élèvent pas à la valeur d'une page d'impression, et que le Père de Caussade n'aurait certainement pas hésité à faire, s'il eût édité lui-même son ouvrage. Nous avons cru pourtant devoir être extrêmement réservé dans l'accomplissement de cette partie de notre tâche. Aussi avons-nous laissé intacts bien des passages que les examinateurs du manuscrit avaient, non sans quelque motif, taxés d'inexactitude, lorsqu'il nous a paru que le plus vulgaire discernement pourrait suffire pour trouver le correctif de cette inexactitude de détail dans tout l'ensemble de la doctrine.

II

La charité des religieuses de la Visitation de Nancy nous a mis en état de joindre au traité de

l'Abandon un recueil de lettres spirituelles qui le complètent de la manière la plus heureuse (1). En

(1) La copie de ces lettres qui nous avait d'abord été fournie était incomplète et ne portait point le nom des correspondants du Père de Caussade. Les recherches occasionnées par la publication de l'*Année sainte* de la Visitation, ont amené la découverte d'autres copies, où ces noms sont conservés et qui renferment un certain nombre de lettres omises dans le recueil qui nous avait été remis précédemment. La communication qui nous en a été faite avec cet esprit de charité, dont la tradition ne s'est point altérée parmi les Filles de saint François de Sales, nous a mis en état de compléter la septième édition et de lui donner un prix supérieur à celui des éditions précédentes.

La plupart des religieuses que le Père de Caussade dirigeait par ses lettres ont laissé dans leur ordre un renom de sainteté et des exemples de vertu qui ne sont point encore oubliés. On peut lire le récit abrégé de leur vie dans l'*Année sainte*. Ce sont : 1° la Mère Marie-Anne-Sophie de Rottembourg, à laquelle ont été adressées les lettres qui forment le traité de l'Abandon (*Année sainte*, vol. VI, p. 149) ; 2° la Sœur Marie-Thérèse de Vioménil (vol. VI, p. 150) ; nous lui devons la conservation des lettres écrites par le Père de Caussade, non seulement à elle, mais encore à plusieurs de ses sœurs ; 3° la Mère Louise-Françoise de Rosen (IV, p. 656), tante de la Mère de Rottembourg, aussi bien que la Sœur Marie-Anne de Rosen que ses vertus rendraient digne de trouver place dans l'*Année sainte* à côté de sa sœur ; 4° la Sœur Marie-Antoinette de Mahuet (vol. X, p. 164) ; 5° la Sœur Anne-Marguerite Boudet de la Bellière (vol. V, p. 313) ; 6° la Sœur Catherine-Angélique de Serre (vol. VIII, p. 787) ; 7° la Sœur Jeanne-Élisabeth Gœury (vol. IX, p. 140). Nous avons de plus quelques lettres adressées à deux autres Religieuses dont la mémoire est restée en bénédiction dans le monastère de Nancy, la Sœur Marie-Henriette de Bousmard et la Sœur Charlotte-Élisabeth Bourcier de Monthureux. Enfin, quelques autres lettres sont destinées à une religieuse Annonciade de Saint-Mihiel, nommée M^{me} de Lézen. Détachée du monde par une miséricordieuse épreuve de la Providence, cette dame avait fait une retraite à la Visitation de Nancy sous la conduite de la Sœur Marie-Anne-Thérèse de Rosen qui l'exhorta à suivre, comme elle, la direction du P. de Caussade. Elle secondait cette sage direction par les lettres qu'elle écrivait de son côté à M^{me} de Lézen, et dont le recueil est précieusement conservé à Nancy.

Cette même religieuse avait composé avec les lettres qu'elle avait reçues du Père de Caussade, un commentaire sur le Cantique des cantiques, analogue au traité de l'Abandon. Nous avions espéré joindre ce commentaire à l'édition présente ; mais nous n'avons pu en trouver aucune copie authentique, et il y a lieu de craindre qu'il n'ait été consumé par les flammes, avec tant d'autres précieux monuments conservés jusqu'en 1828 dans les archives de Nancy. On nous avait communiqué, en outre, plusieurs autres écrits attribués

effet, tandis que, dans son traité, le Père de Caussade s'attache surtout à exposer la théorie de cet abandon, il s'attache à peu près exclusivement, dans ses lettres, à enseigner la pratique. En les lisant, on voit évidemment que son esprit était tout plein d'une seule idée à laquelle il ramenait tout, et de laquelle il déduisait, comme d'un principe général, les avis particuliers qu'il adressait à ses pieuses correspondantes. Il suit de là que ces lettres ont une unité qu'on ne trouve point d'ordinaire dans les recueils épistolaires. Aussi a-t-il été facile de les ranger dans un ordre méthodique, et d'en former un tout aussi complet dans son genre que le traité auquel elles font suite.

Il nous a suffi pour cela d'exécuter, par rapport à cette correspondance, un travail analogue à celui par lequel nous avons mis en ordre les diverses parties du traité. Nous avons soigneusement analysé les lettres, et nous avons rangé ensuite, sous sept chefs principaux, celles qui traitaient de sujets semblables. Quelques-unes, qui renfermaient des matières complètement disparates, ont été divisées (1) ; nous n'avons pas hésité à supprimer ou à abrégier celles qui contenaient de pures redites ; nous avons resserré bien des redondances d'expression, corrigé les nom-

au Père de Caussade ; mais une étude plus soigneuse nous a déterminé à en élaguer un grand nombre, et à conserver seulement ceux dont l'authenticité est plus probable : on les trouvera à la suite du traité de l'*Abandon*.

(1) Nous avons éprouvé d'autant moins de scrupules à faire subir aux lettres du P. de Caussade ces modifications, qu'elles avaient déjà été traitées avec la même liberté par les religieuses auxquelles nous sommes redevables de leur conservation. On ne doit donc pas s'étonner si notre édition n'est pas toujours parfaitement conforme aux citations de l'*Année sainte*.

breuses négligences de style, écarté les détails inutiles. Nous nous sommes, en un mot, imposé le devoir de faire, en vue de l'utilité des lecteurs, ce que l'auteur aurait certainement fait lui-même, s'il eût mis au jour une correspondance écrite avec tout le laisser aller de l'intimité ; et nous avons la confiance que cette correspondance, ainsi corrigée, ne sera pas accueillie avec moins d'empressement et ne fera pas moins de fruit dans les âmes que l'ouvrage auquel elle est destinée à servir de complément.

En effet, bien qu'elle ne renferme que le développement d'une seule idée, elle n'en répond pas d'une manière moins satisfaisante à tous les besoins et à tous les états des âmes auxquelles elle s'adresse. Ces âmes peuvent être plus ou moins avancées dans le chemin de la perfection ; mais elles ont toutes un attrait commun et une même vocation ; l'attrait et la vocation de s'unir à DIEU et de le glorifier par un filial abandon à sa paternelle providence. L'abandon est donc l'unique aliment dont elles ont besoin pour accroître et réparer leurs forces, l'unique remède auquel elles doivent demander la guérison de leurs infirmités ; c'est la manne céleste qui, sans avoir pour toutes la même saveur, est pourtant donnée également à toutes pour les soutenir dans la traversée du désert.

Les lettres du Père de Caussade ont toutes été, à l'exception de cinq ou six, écrites à des religieuses de la Visitation, et ce sont évidemment les filles de saint François de Sales qui retireront encore le plus de fruit de cette lecture. Nous sommes loin cependant de croire que l'usage doive en être restreint aux mo-

nastères de cet ordre. Toutes les communautés contemplatives y trouveront des enseignements également appropriés à leurs besoins ; car l'abandon que le Père de Caussade y prêche si éloquemment est le caractère commun de la sainteté à laquelle DIEU appelle les membres de ces communautés.

Quant aux membres des ordres qui se livrent à la vie active, et aux âmes pieuses qui travaillent à se sanctifier au milieu du monde, elles ne trouveront pas sans doute dans ce livre tout ce qui leur est nécessaire pour arriver à la perfection, mais elles y trouveront des moyens très puissants pour y tendre, quelle que soit leur position ; elles y trouveront également des remèdes très efficaces pour guérir les maux dont elles souffrent, de très puissants appuis pour se soutenir au milieu de leurs épreuves. En effet, si l'abandon n'est pas l'unique devoir des âmes appelées à la vie active, il est toujours un de leurs devoirs principaux ; et, si ces âmes trouvent, dans les traverses qui accompagnent leur vocation, des épreuves différentes de celles auxquelles est sujette la vie contemplative, elles sont loin d'être à l'abri de ces dernières. Il ne pourra donc que leur être très utile d'apprendre du Père de Caussade le grand secret pour mettre à profit ces épreuves, le moyen facile de conserver la paix au milieu de leur activité, et d'accroître leurs mérites, tout en diminuant leurs préoccupations.

Ce qui donne aux lettres du P. de Caussade un prix tout particulier et une utilité éminemment pratique, c'est qu'elles ont été adressées, pour la plupart, à des personnes en proie aux différents genres de té-

nèbres, de désolations, d'épreuves, en un mot, par lesquelles DIEU fait passer les âmes qu'il destine à un haut degré de sainteté. A tous les doutes qui lui sont soumis et à toutes les peines qui lui sont exposées par ses correspondantes, le pieux Directeur applique une même solution et un même remède, l'abandon ; mais, avec un tact parfait, il adapte l'usage de ce remède à la nature particulière de l'épreuve ; et il proportionne l'exercice de l'abandon au degré de perfection auquel chaque âme est parvenue. C'est la même méthode de direction appliquée de cent manières différentes. Cette correspondance peut donc être justement comparée à une échelle qui conduit, par des degrés successifs, l'âme de bonne volonté d'un état encore bien imparfait à l'union la plus intime avec DIEU et au plus héroïque abandon. A quelque degré qu'une âme soit arrivée, nous osons lui promettre qu'elle trouvera dans ces lettres les avis qui lui conviennent et la solution des difficultés qui l'arrêtent. Celles mêmes à qui la vie spirituelle apparaîtrait comme un inextricable labyrinthe, recevront des mains du Père de Caussade le fil conducteur qui les aidera à sortir de leurs ténèbres et à goûter la paix au milieu de leurs agitations. Puisse-t-il en être ainsi pour toutes ces pauvres âmes qui s'inquiètent et *tremblent de frayeur là où il n'y a aucun sujet de crainte*. Puisse ce livre contribuer à réaliser le souhait des Anges et donner *la paix aux âmes de bonne volonté* !

H. RAMIÈRE, s. j.

PREMIÈRE PARTIE

TRAITÉ DE L'ABANDON

A LA PROVIDENCE DIVINE

LIVRE PREMIER

DE LA VERTU D'ABANDON

CHAPITRE PREMIER

LA SAINTETÉ CONSISTE DANS LA FIDÉLITÉ A L'ORDRE DE DIEU
ET DANS L'ABANDON A SON ACTION

§ I

La fidélité à l'ordre de DIEU a fait toute la sainteté des justes de l'ancienne loi, de saint JOSEPH et de MARIE elle-même.

DIEU parle encore aujourd'hui comme il parlait à nos pères, lorsqu'il n'y avait ni directeurs, ni méthode. La fidélité à l'ordre de DIEU faisait toute la spiritualité ; mais elle n'était pas réduite en art, qui l'expliquât d'une manière si sublime ni si détaillée, et qui renfermait tant de préceptes, d'instructions et de maximes. Nos besoins présents l'exigent, sans doute. Il n'en était pas ainsi dans les premiers âges, où l'on avait plus de droiture et de simplicité. On y voyait que chaque moment amène un devoir qu'il faut remplir avec fidélité ; c'en était assez

pour les spirituels d'alors. Toute leur attention s'y concentrait successivement, semblable à l'aiguille qui marque les heures, et qui, à chaque minute, répond à l'espace qu'elle doit parcourir. Leur esprit, mû sans cesse par l'impulsion divine, se trouvait insensiblement tourné vers le nouvel objet qui s'offrait à eux, selon DIEU, à chaque heure du jour.

Tels étaient les ressorts cachés de la conduite de MARIE, la plus simple et la plus abandonnée à DIEU des créatures. La réponse qu'elle fit à l'Ange quand elle se contenta de lui dire : *Fiat mihi secundum verbum tuum*, rendait toute la théologie mystique de ses ancêtres. Tout s'y réduisait, comme à présent, au plus pur, au plus simple abandon de l'âme à la volonté de DIEU, sous quelque forme qu'elle se présentât.

Cette belle et haute disposition, qui faisait tout le fond de l'âme de MARIE, éclate admirablement dans cette parole toute simple : *Fiat mihi*. Remarquez qu'elle s'accorde parfaitement avec celle que Notre-Seigneur veut que nous ayons sans cesse à la bouche et au cœur : *Fiat voluntas tua*. Il est vrai que ce qu'on exigeait de MARIE, dans ce moment célèbre, était bien glorieux pour elle. Mais tout l'éclat de cette gloire n'eût point fait d'impression sur elle, si la volonté de DIEU, seule capable de la toucher, n'y eût arrêté ses regards.

C'était cette divine volonté qui la réglait en tout. Que ses occupations fussent communes ou relevées, ce n'étaient à ses yeux que des apparences, tantôt obscures, tantôt brillantes, dans lesquelles elle trouvait également de quoi glorifier DIEU et de quoi reconnaître les opérations du Tout-Puissant. Son esprit, ravi de joie, regardait tout ce qu'elle avait à faire ou à souffrir, à chaque

moment, comme un don de Celui qui remplit de biens les cœurs qui se nourrissent de lui seul, et non des espèces ou des apparences créées.

§ II

Les devoirs de chaque moment sont les ombres sous lesquelles se cache l'action divine.

La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, dit l'Ange à MARIE. Cette ombre, derrière laquelle la vertu de DIEU se cache pour produire JÉSUS-CHRIST dans les âmes, c'est ce que chaque moment présente de devoirs, d'attraits et de croix.

Ce ne sont là, en effet, que des ombres, comme celles auxquelles nous donnons ce nom dans l'ordre de la nature, et qui se répandent sur les objets sensibles comme un voile qui nous les cache. Ainsi, dans l'ordre moral et surnaturel, les devoirs de chaque instant, sous leurs obscures apparences, recèlent la vérité du divin vouloir, qui seule mérite notre attention. C'est ainsi que MARIE les envisageait. Aussi ces ombres se répandant sur ses facultés, bien loin de lui faire illusion, remplissaient sa foi de Celui qui est toujours le même. Retirez-vous, Archange, vous êtes une ombre ; votre moment vole, et vous disparaîsez. MARIE vous passe ; elle va toujours en avant ; vous êtes désormais loin d'elle ; mais l'Esprit-Saint qui vient de la pénétrer, sous le sensible de cette mission, ne l'abandonnera jamais.

Il y a peu de traits extraordinaires dans ce qui paraît au dehors de la très sainte Vierge. Au moins, ce n'est

pas ce que l'Écriture y fait remarquer. Sa vie est représentée très simple et commune à l'extérieur. Elle fait et souffre ce que font et souffrent les personnes de son état. Elle va visiter sa cousine Élisabeth ; les autres parents y vont aussi. Elle se retire dans une étable ; c'est une suite de sa pauvreté. Elle retourne à Nazareth ; la persécution d'Hérode l'en avait éloignée ; JÉSUS et JOSEPH y vivaient de leur travail avec elle. Voilà le pain quotidien de la sainte famille. Mais de quel aliment divin ce pain sensible nourrit la foi de MARIE et de JOSEPH ? Quel est le sacrement de tous leurs sacrés moments ? Quels trésors de grâces renferme chacun de ces moments sous l'apparence commune des événements qui les remplissent ? Ce qu'il y a de visible est semblable à ce qui arrive au reste des hommes ; mais l'invisible que la foi y découvre et y démêle, ce n'est rien moins que DIEU opérant de très grandes choses. O pain des Anges, manne céleste, perle évangélique, sacrement du moment présent ! tu donnes DIEU sous des apparences aussi viles que la crèche, le foin et la paille ! Mais à qui le donnes-tu ? *Esurientes replebis bonis*. DIEU se révèle aux petits dans les plus petites choses ; et les grands, ne s'attachant qu'à l'écorce, ne le découvrent pas même dans les grandes.

§ III

Combien la sainteté deviendrait plus facile si on l'envisageait à ce point de vue.

Si l'œuvre de notre sanctification nous offre des difficultés en apparence si insurmontables, c'est que nous ne savons pas nous en faire une juste idée. En réalité, la

sainteté se réduit à une seule chose, la fidélité à l'ordre de DIEU. Or, cette fidélité est également à la portée de tous, soit dans sa pratique active, soit dans son exercice passif.

La pratique active de la fidélité consiste dans l'accomplissement des devoirs qui nous sont imposés, soit par les lois générales de DIEU et de l'Église, soit par l'état particulier que nous avons embrassé. Son exercice passif consiste dans l'acceptation amoureuse de tout ce que DIEU nous envoie à chaque instant.

Laquelle de ces deux parties de la sainteté est au-dessus de nos forces ? Ce n'est pas la fidélité active, puisque les devoirs qu'elle nous impose cessent d'être des devoirs dès que leur accomplissement est réellement au-dessus de nos forces. L'état de votre santé ne vous permet pas d'entendre la messe ? vous n'êtes plus obligé de l'entendre. Ainsi en est-il de tous les préceptes positifs, c'est-à-dire de tous ceux qui prescrivent des devoirs à accomplir. Il n'y a que ceux qui défendent de faire des choses mauvaises en elles-mêmes qui ne souffrent aucune exception, puisqu'il ne saurait jamais être permis de faire le mal.

Y a-t-il donc rien de plus facile et de plus raisonnable ?... Quelle excuse alléguer ?... C'est là cependant tout ce que DIEU exige de l'âme dans l'ouvrage de sa sanctification. Il l'exige des grands et des petits, des forts et des infirmes : en un mot, de tous, en tout temps et en tout lieu. Il est donc vrai qu'il ne demande de notre part que l'aisé et le facile, puisqu'il suffit de posséder ce fonds si simple pour arriver à une éminente sainteté.

Si, par delà les commandements, il nous montre les conseils comme un but plus parfait à atteindre, il a

toujours soin d'en accommoder la pratique à notre position et à notre caractère. Il nous donne, pour signe principal de notre vocation à les suivre, les attrait de la grâce qui nous en facilitent la pratique. Il ne pousse chacun que dans la mesure de ses forces et dans la direction de ses aptitudes. Encore une fois, que pourrait-on imaginer de plus équitable ?

O vous tous, qui tendez à la perfection, et qui êtes tentés de vous décourager à la vue de ce que vous lisez dans la vie des Saints, et de ce que certains livres de piété prescrivent ; ô vous, qui vous accablez vous-mêmes par les idées terribles que vous vous formez de la perfection, c'est pour votre consolation que DIEU veut que j'écrive ceci. Apprenez ce que vous paraissiez ignorer.

Ce DIEU de bonté a rendu aisées toutes les choses nécessaires et communes dans l'ordre naturel, comme l'air, l'eau et la terre. Rien de plus nécessaire que la respiration, le sommeil, la nourriture ; mais aussi rien de plus facile. L'amour et la fidélité ne sont pas moins nécessaires dans l'ordre surnaturel ; il faut donc que la difficulté de les acquérir ne soit pas aussi grande qu'on se la représente. Voyez votre vie ; de quoi se compose-t-elle ? d'une foule d'actions de bien peu de conséquence. Or, ces choses mêmes, de si peu de conséquence, DIEU veut bien s'en contenter. C'est la part que l'âme doit avoir dans l'ouvrage de sa perfection. Il s'en explique lui-même trop clairement pour qu'on en puisse douter : « Craignez DIEU et observez ses commandements ; car c'est là tout l'homme. » C'est-à-dire voilà tout ce que l'homme doit faire de son côté ; voilà en quoi consiste sa fidélité active. Qu'il remplisse sa partie, DIEU fera le reste. La grâce se le réservant à elle seule, les mer-

veilles qu'elle opérera passent toute l'intelligence de l'homme. Car ni l'oreille n'a entendu, ni l'œil n'a vu, ni le cœur n'a senti ce que DIEU conçoit dans son idée, résout dans sa volonté, exécute par sa puissance, dans les âmes qui s'abandonnent à lui.

La partie passive de la sainteté est bien plus facile encore, puisqu'elle ne consiste qu'à accepter ce qu'on ne saurait le plus souvent écarter, et à souffrir avec amour, c'est-à-dire avec consolation et suavité, ce qu'on souffre trop souvent avec ennui et dépit.

Encore une fois, voilà la sainteté tout entière. Voilà le grain de sénévé dont on ne recueille pas les fruits, parce qu'on ne sait pas le reconnaître dans sa petitesse. Voilà la drachme évangélique, le trésor qu'on ne trouve pas, parce qu'on le suppose trop éloigné pour le chercher.

Ne me demandez pas quel est le secret de trouver ce trésor. De secret, il n'y en a point. Ce trésor est partout : il s'offre à nous, en tout temps, en tout lieu. Les créatures amies et ennemies le versent à pleines mains et le font couler par toutes les facultés de nos corps et de nos âmes, jusqu'au centre de nos cœurs. Ouvrons notre bouche, et elle sera remplie. L'action divine inonde l'univers ; elle pénètre toutes les créatures ; elle surnage au-dessus d'elles ; partout où elles sont, elle y est ; elle les devance, elle les accompagne, elle les suit ; il n'y a qu'à se laisser emporter par ses ondes.

Plût à DIEU que les rois et leurs ministres, les princes de l'Église et du monde, les prêtres, les soldats, les bourgeois, les laboureurs, en un mot tous les hommes, connussent combien il leur serait facile d'arriver à une éminente sainteté ! Il ne s'agit pour eux que de remplir les simples devoirs du christianisme et de leur état,

d'embrasser avec soumission les croix qui s'y trouvent attachées, et de se soumettre avec foi et amour à l'ordre de la Providence pour tout ce qui se présente à faire et à souffrir incessamment sans qu'ils le cherchent. C'est là cette spiritualité qui a sanctifié les patriarches et les prophètes, avant qu'on y eût mis tant de façons et qu'il y eût tant de maîtres (1). C'est là la spiritualité de tous les âges et de tous les états, qui ne peuvent être assurément sanctifiés d'une manière plus haute, plus extraordinaire, plus aisée que par le simple usage de ce que DIEU, le souverain directeur des âmes, leur donne à chaque moment à faire ou à souffrir.

§ IV

La perfection ne consiste pas à connaître l'ordre de DIEU, mais à s'y soumettre.

L'ordre de DIEU, le bon plaisir de DIEU, la volonté de DIEU, l'action de DIEU, la grâce, tout cela est une même chose en cette vie. C'est DIEU travaillant à rendre l'âme semblable à lui. La perfection n'est autre chose que la coopération fidèle de l'âme à ce travail de DIEU. Ce

(1) Ce serait mal comprendre la pensée de l'auteur que de supposer qu'il veuille pousser les âmes à s'engager sans directeur dans les voies spirituelles. Lui-même dit expressément ailleurs que, pour être en état de se passer de directeur, il faut avoir été longtemps et habilement dirigé. Encore moins cherche-t-il à dégoûter des pratiques en usage dans l'Eglise pour l'extirpation des vices et l'acquisition des vertus. Ce qu'il veut dire et ce qu'on ne saurait trop rappeler aux chrétiens, c'est que la première de toutes les directions est la conduite de la Providence, et que la plus nécessaire et la plus sanctifiante de toutes les pratiques est l'accomplissement fidèle et l'amoureuse acceptation de tout ce que cette paternelle Providence nous ordonne de faire et de souffrir.

terme se produit en nos âmes, s'y accroît, s'y augmente, et se consomme à leur insu et en secret.

La théologie est pleine de conceptions et d'expressions qui expliquent les merveilles de ce terme, en chaque âme, selon son étendue. On peut savoir toute cette spéculation, en parler admirablement, écrire, instruire, diriger les âmes ; mais si l'on n'a cette spéculation que dans l'esprit, on est à l'égard des âmes qui reçoivent le terme de l'ordre de DIEU et de sa divine volonté, sans en savoir toute la théorie, sans en connaître toutes les parties, et sans en pouvoir parler, on est, dis-je, comme un médecin malade à l'égard des personnes simples qui sont en parfaite santé.

L'ordre de DIEU, sa divine volonté, reçue avec simplicité par une âme fidèle, opère en elle ce terme divin sans qu'elle le connaisse, comme une médecine prise avec soumission opère la santé dans un malade, qui ne sait et n'a que faire de savoir la médecine. Comme c'est le feu qui chauffe, et non la philosophie, ni la connaissance de cet élément et de ses effets, c'est aussi l'ordre de DIEU, c'est sa volonté qui opère la sainteté dans nos âmes, et non la curieuse spéculation de ce principe et de ce terme. Lorsqu'on a soif, pour se désaltérer, il faut laisser les livres qui expliquent les choses, et boire. La curiosité de savoir n'est capable que d'altérer davantage. Ainsi, lorsqu'on est altéré de la sainteté, la curiosité de savoir n'est capable que de l'éloigner. Il faut laisser la spéculation, et boire en simplicité tout ce que l'ordre de DIEU présente d'actions et de souffrances. Ce qui nous arrive à chaque moment, par l'ordre de DIEU, est ce qu'il y a de plus saint, de meilleur et de plus divin pour nous.

§ V

Les lectures et les autres exercices ne nous sanctifient qu'autant qu'ils sont pour nous les canaux de l'action de DIEU.

Toute notre science consiste à connaître cet ordre du moment présent. Toute lecture qui se fait autrement que par l'ordre de DIEU est nuisible ; c'est la volonté de DIEU et son ordre qui est grâce, et qui opère au fond de nos cœurs, par nos lectures comme par toutes nos autres œuvres. Sans lui, les lectures ne sont que des espèces ou apparences vaines, qui, destituées à notre égard de la vertu vivifiante de l'ordre de DIEU, ne servent qu'à vider le cœur, par la plénitude même qu'elles causent à l'esprit.

Cette divine volonté s'écoulant dans l'âme d'une simple fille ignorante, par le moyen de quelques souffrances ou de quelques actions très communes, opère au fond de son cœur ce terme mystérieux de l'être surnaturel, sans remplir son esprit d'aucune idée propre à l'enorgueillir. Au lieu que l'homme superbe, qui n'étudie les livres spirituels que par curiosité, la volonté de DIEU n'étant pas unie à sa lecture, ne reçoit que la lettre morte dans son esprit ; et il se dessèche et s'endurcit toujours davantage.

L'ordre de DIEU, sa divine volonté est la vie de l'âme, sous quelque apparence que l'âme se l'applique ou qu'elle la reçoive.

Quelque rapport que cette divine volonté ait à l'esprit, elle nourrit l'âme, et elle la fait croître toujours, en lui donnant ce qu'il y a de meilleur à chaque moment. Ce n'est ni ceci ni cela qui produit ces heureux effets, c'est ce qui est de l'ordre de DIEU, au moment présent. Ce qui

était le meilleur au moment passé ne l'est plus, parce qu'il est destitué de la volonté de DIEU, qui s'écoule sous d'autres apparences, pour faire naître le devoir du moment présent ; et c'est ce devoir, quelque apparence qu'il ait, qui est présentement ce qu'il y a de plus sanctifiant pour l'âme.

Si la divine volonté fait un devoir présent de lire, la lecture opère au fond de l'âme le terme mystérieux. Si la divine volonté fait quitter la lecture pour un devoir de contemplation actuelle, ce devoir opère au fond du cœur le nouvel homme, et la lecture serait alors préjudiciable et inutile. Si la divine volonté retire de la contemplation actuelle pour faire entendre les confessions, etc., et cela pendant des temps considérables, le devoir forme JÉSUS-CHRIST au fond du cœur, et toute la douceur de la contemplation ne servirait qu'à l'y détruire.

C'est l'ordre de DIEU qui est la plénitude de tous nos moments. Il s'écoule sous mille apparences différentes, qui, devenant successivement notre devoir présent, forment, font croître et consomment en nous l'homme nouveau, jusqu'à la plénitude que la divine sagesse nous a destinée. Ce mystérieux accroissement de l'âge de JÉSUS-CHRIST, en nos cœurs, est le terme produit par l'ordre de DIEU ; c'est le fruit de sa grâce et de sa bonté divine.

Ce fruit, comme nous l'avons dit, se produit, s'accroît et se nourrit par la succession de nos devoirs présents, que la même volonté de DIEU remplit. En accomplissant ces devoirs, nous sommes toujours assurés de posséder la meilleure part, car cette volonté sainte est elle-même la meilleure part : il n'y a qu'à la laisser faire, et à s'y abandonner à l'aveugle, avec une confiance parfaite. Elle est infiniment sage, infiniment puissante,

infiniment bienfaisante pour les âmes qui espèrent en elle totalement et sans réserve, qui n'aiment et ne cherchent qu'elle seule ; et qui croient, avec une foi et une confiance inébranlables, que ce qu'elle fait à chaque moment est le mieux, sans chercher ailleurs le plus et le moins, et sans s'arrêter à considérer les rapports de tout le matériel de l'ordre de DIEU : ce qui n'est qu'une pure recherche de l'amour-propre.

La volonté de DIEU est l'essentiel, le réel et la vertu de toutes choses ; c'est elle qui les ajuste et les rend propres à l'âme : sans elle, tout est vide, néant, mensonge, vanité, lettre, écorce et mort. La volonté de DIEU est le salut, la santé, la vie du corps et de l'âme, quelque apparence que porte le sujet auquel elle s'applique.

Il ne faut donc pas regarder les rapports que les choses ont à l'esprit et au corps, pour juger de leur vertu, car ces rapports sont de peu d'importance ; c'est la volonté de DIEU qui donne aux choses, quelles qu'elles soient, l'efficacité pour former JÉSUS-CHRIST au fond de nos cœurs. Il ne faut point donner de loi à cette volonté, ni lui poser des limites, car elle est toute-puissante.

Que l'esprit ait les idées qu'il lui plaira, que le corps sente ce qu'il pourra ; ne fût-ce pour l'esprit que distractions et troubles, ne fût-ce pour le corps que maladies et morts ; cette divine volonté est toujours, cependant, pour le moment présent, la vie du corps et de l'âme : car enfin, l'un et l'autre, dans quelque état qu'ils soient, ne sont jamais soutenus que par elle. Le pain sans elle est un poison ; par elle le poison est un remède salutaire. Les livres sans elle ne font qu'aveugler, et l'obscurité par elle devient une lumière. Elle est le tout, le bon, le véritable en toutes choses. En tout elle donne

DIEU ; et DIEU est l'être infini qui tient lieu de tout à l'âme qui le possède.

§ VI

L'esprit et les autres moyens humains ne sont utiles qu'autant qu'ils servent d'instrument à l'action divine.

L'esprit, avec tout ce qui en dépend, veut tenir le premier rang entre les moyens divins ; il faut le réduire au dernier, comme un esclave dangereux. Le cœur simple, s'il sait l'employer, peut en tirer de grands avantages ; mais il peut aussi beaucoup nuire s'il n'est assujetti. Quand l'âme soupire après les moyens créés, l'action divine lui fait comprendre qu'elle lui suffit ; quand elle y veut renoncer mal à propos, l'action divine lui dit que ce sont des instruments qu'il ne faut ni prendre ni laisser de soi-même, mais qu'il faut recevoir d'elle, et ajuster avec simplicité à l'ordre de DIEU, usant de tout comme n'en usant pas, étant privé de tout comme ne manquant de rien.

L'action divine, étant d'une plénitude sans bornes, ne peut s'emparer d'une âme qu'autant que cette âme est vide de toute confiance dans son action propre : car cette confiance est une fausse plénitude qui exclut l'action divine.

Voilà l'obstacle le plus propre à l'arrêter : celui qu'elle trouve dans l'âme elle-même ; car pour les obstacles extérieurs, elle sait, quand il lui plaît, les changer en moyens. Tout lui est également propre et tout lui est également inutile. Tout est rien sans elle, et le rien est tout par elle. Que la méditation, la contemplation, les prières vocales, le silence intérieur, les actes des puis-

sances, sensibles ou distincts ou moins perçus, la retraite ou l'action, soient ce que l'on voudra en eux-mêmes ; le meilleur de tout cela pour l'âme, c'est tout ce que DIEU veut au moment présent ; et l'âme doit regarder tout cela avec une parfaite indifférence comme n'étant rien du tout.

Ainsi, ne voyant que DIEU en toutes choses, doit-elle les prendre et les laisser toutes à son gré, pour ne vivre, ne se nourrir et n'espérer qu'en son ordre, et non dans les choses qui n'ont de force et de vertu que par lui. Elle doit dire à chaque moment et à l'égard de tout, comme saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Et non ceci et cela, mais : « Tout ce que vous voudrez ! » L'esprit aime cela, le corps ceci ; mais, Seigneur, je ne veux que votre sainte volonté. L'oraison, l'action, la prière vocale ou mentale, en acte ou en silence, en foi ou en lumière, en distinction d'espèces ou en grâce générale, tout, Seigneur, n'est rien, car votre volonté est le réel et l'unique vertu de tout cela. C'est elle seule qui est le point de ma dévotion, et non les choses, quelque élevées et sublimes qu'elles soient : parce que c'est la perfection du cœur et non de l'esprit qui est le terme de la grâce.

La présence de DIEU qui sanctifie nos âmes est cette habitation de la sainte Trinité qui s'établit au fond de nos cœurs, lorsqu'ils se soumettent à la divine volonté . car la présence de DIEU, qui se fait par l'acte de la contemplation, n'opère en nous cette union intime que comme les autres choses qui sont de l'ordre de DIEU. Elle tient pourtant le premier rang entre elles, parce qu'elle est le moyen excellent de s'unir à DIEU, lorsque la divine volonté ordonne qu'on en fasse usage.

Il n'y a donc rien que de légitime dans l'estime et dans l'amour que nous avons pour la contemplation et les autres exercices de piété, pourvu que cette estime et cet amour remontent tout entiers au DIEU infiniment bon, qui veut bien se servir de ces moyens pour se donner à nos âmes. On reçoit un prince lui-même en recevant sa suite. Ce serait lui faire injure que de ne témoigner aucune affection à ses officiers, sous prétexte de le posséder seul.

§ VII

Il n'y a de paix stable que dans la soumission à l'action divine.

L'âme qui ne s'attache pas uniquement à la volonté de DIEU ne trouvera pas plus son contentement que sa sanctification dans les divers moyens qu'elle pourra essayer et dans les exercices même les plus excellents. Si ce que DIEU choisit lui-même pour vous ne vous suffit pas, quelle autre main que la sienne pourrait vous servir à souhait ? Si vous êtes dégoûté d'une viande que la divine volonté elle-même a préparée, quelle nourriture ne sera pas insipide à un goût si dépravé ? Une âme ne peut être véritablement nourrie, fortifiée, purifiée, enrichie, sanctifiée que par cette plénitude du moment présent. Que voulez-vous donc davantage ? Puisque vous y trouvez tous les biens, pourquoi les chercher ailleurs ? L'entendez-vous mieux que DIEU ? Puisqu'il ordonne que ce soit ainsi, comment pourriez-vous désirer que ce fût autrement ? Sa sagesse et sa bonté peuvent-elles se tromper ? Du moment qu'une chose leur plaît, ne devez-vous pas être convaincu qu'elle est excellente ?

Pensez-vous trouver la paix en vous mettant en lutte avec le Tout-Puissant ? N'est-ce pas au contraire cette lutte, que nous renouvelons trop souvent, sans presque nous l'avouer à nous-mêmes, qui est la cause de toutes nos agitations ?

Il est juste, en effet, que l'âme qui n'est pas satisfaite par la plénitude divine du moment présent, soit punie par l'impuissance de se trouver contente d'aucune autre chose. Si les livres, les exemples des Saints, les discours spirituels ôtent la paix, s'ils remplissent sans rassasier, c'est une marque qu'on s'est écarté du pur abandon à l'action divine, et qu'on se remplit de ces choses par propriété. Leur plénitude alors ferme l'entrée à DIEU ; il s'en faut vider comme d'un obstacle à la grâce. Mais quand l'action divine ordonne ces choses, l'âme les reçoit comme le reste, c'est-à-dire comme ordre de DIEU. Elle les laisse telles qu'elles sont, et n'en prend que le simple usage, pour être fidèle ; et dès que leur moment est passé, elle les abandonne pour se contenter du moment suivant. Il n'y a en effet de vraiment bon pour moi que l'action émanée de l'ordre de DIEU. Je ne puis trouver ailleurs aucun moyen, quelque bon qu'il soit en lui-même, qui soit plus approprié à ma sanctification et capable de me donner la paix.

§ VIII

La perfection des âmes et l'excellence des divers états se mesurent sur la fidélité à l'ordre de DIEU.

L'ordre de DIEU donne à toutes choses à l'égard de l'âme qui s'y conforme, un prix surnaturel et divin. Tout ce qu'il impose, tout ce qu'il renferme, et tous les

objets sur lesquels il se répand, deviennent sainteté et perfection, car sa vertu n'a point de bornes ; elle divinise toutes les choses quelle touche.

Mais, pour ne s'écarter ni à droite ni à gauche, il faut que l'âme ne suive aucune inspiration qu'elle croirait avoir reçue de DIEU, avant de s'être assurée que cette inspiration ne l'éloigne point des devoirs de son état. Ces devoirs sont la manifestation la plus certaine de l'ordre de DIEU, et rien ne leur doit être préféré ; il n'y a là rien à craindre, rien à exclure, ni à distinguer. Les moments employés à l'accomplissement de ses devoirs sont pour l'âme les plus précieux et les plus salutaires, par cela même qu'ils lui donnent l'assurance indubitable qu'elle accomplit le bon plaisir de son DIEU.

Toute la vertu de ce qui s'appelle saint est dans cet ordre de DIEU ; ainsi il ne faut rien rejeter, rien rechercher, mais prendre tout de sa part, et rien sans lui. Les livres, les avis des sages, les prières vocales, les affections intérieures, si l'ordre de DIEU les ordonne, tout cela instruit, tout cela dirige, unit. Le quiétisme est dans l'erreur quand il dédaigne ces moyens et tout le sensible, car il y a des âmes que DIEU veut faire aller toujours par cette voie ; et leurs états et leurs attraites le marquent assez clairement. En vain l'on se figure des façons d'abandon d'où toute la propre activité soit exclue ; quand l'ordre divin fait agir, la sainteté est dans l'activité.

Outre les devoirs imposés à chacun par son état, DIEU peut encore demander certaines actions qui ne sont pas renfermées dans ces devoirs, quoiqu'elles ne leur soient point opposées. L'attrait et l'inspiration sont alors la marque de l'ordre divin, et le plus parfait pour les âmes

que DIEU conduit de la sorte est d'ajouter aux choses commandées les choses inspirées ; mais avec les précautions que l'inspiration exige, pour ne point porter atteinte aux devoirs de l'état, ni aux choses de pure Providence.

DIEU se forme les Saints comme il lui plaît ; c'est son ordre qui les fait tous, et tous seront soumis à cet ordre. Cette soumission est le véritable abandon, c'est le plus parfait.

Les devoirs de l'état et ce qui vient de la Providence est commun à tous les Saints ; c'est ce que DIEU marque à tous généralement. Ils vivent cachés dans l'obscurité, car le monde est si funeste qu'ils en évitent les écueils ; mais ce n'est pas en cela qu'ils font consister leur sainteté : elle est tout entière dans leur soumission à l'ordre de DIEU. Plus cette soumission devient absolue, plus aussi ils se sanctifient. Il ne faut pas croire que ceux en qui DIEU fait éclater les vertus par des actions singulières et extraordinaires, par des attrait et des inspirations non suspectes, aillent moins, pour cela, par la voie de l'abandon. Dès que l'ordre de DIEU leur fait un devoir de ces œuvres éclatantes, ils ne seraient pas abandonnés à DIEU et à sa volonté, et elle ne serait pas maîtresse de tous leurs moments, et tous leurs moments ne seraient pas volonté de DIEU, s'ils se contentaient des devoirs de leur état et des choses de pure Providence. Il faut qu'ils s'étendent et qu'ils se mesurent selon l'étendue des desseins de DIEU, dans cette voie qui leur est tracée par l'attrait ; il faut que l'inspiration leur soit un devoir, et qu'ils y soient fidèles. Et comme il y a des âmes dont tout le devoir est marqué par une loi extérieure, et qui s'y doivent tenir renfermées, parce

que l'ordre de DIEU les y resserre ; il faut de même que les autres, outre le devoir extérieur, soient encore fidèles à cette loi intérieure que le Saint-Esprit leur grave dans le cœur.

Mais qui sont les plus saints ? C'est vaine et pure curiosité de chercher à le savoir. Chacun doit suivre la route qui lui est tracée. La perfection consiste à se soumettre pleinement à l'ordre de DIEU et à ne laisser rien échapper de ce qui s'y trouve de plus parfait. La comparaison des divers états considérés en eux-mêmes ne nous avance en rien, puisque ce n'est point dans la quantité ou dans la qualité des choses ordonnées qu'il faut rechercher la sainteté. Si l'amour-propre est le principe qui nous fait agir, ou s'il n'est pas rectifié lorsqu'on s'aperçoit de ses recherches, on sera toujours pauvre dans l'abondance que l'ordre de DIEU ne remplit pas. Cependant, pour décider en quelque sorte la question, je pense que la sainteté répond à l'amour qu'on a pour le bon plaisir de DIEU ; et que plus cette volonté et cet ordre sont aimés, de quelque nature que soit le matériel qu'ils ordonnent, plus aussi il y a de sainteté. Cela se voit en JÉSUS, MARIE et JOSEPH ; car dans leur vie particulière il y a plus d'amour que de grandeur, et plus de forme que de matière ; et on n'écrit pas que ces personnes si saintes aient cherché la sainteté des choses, mais seulement la sainteté dans les choses.

Il faut donc conclure qu'il n'y a pas de voie particulière qui soit la plus parfaite ; mais que le plus parfait, en général, est la soumission à l'ordre de DIEU, soit dans l'accomplissement des devoirs extérieurs, soit dans les dispositions intérieures.

§ IX

Conclusion du premier chapitre. Combien la sainteté devient facile dès qu'on comprend bien cette doctrine.

Je crois que si les âmes qui tendent sérieusement à la sainteté étaient instruites de cette conduite qu'elles doivent tenir, elles s'épargneraient bien de la peine. J'en dis autant des personnes du monde et des âmes de Providence. Si les premières savaient le mérite caché dans ce que chaque instant du jour leur donne à pratiquer, je veux dire leurs devoirs journaliers et les actions de leur état ; si les secondes pouvaient se persuader que le fond de la sainteté consiste dans les choses dont elles ne font point de cas, et qu'elles regardent même comme lui étant étrangères ; si les unes et les autres comprenaient que, pour s'élever au plus haut degré de la perfection, les croix de Providence, que leur état leur fournit à chaque moment, leur ouvrent un chemin bien plus sûr et bien plus court que les états et les œuvres extraordinaires ; que la vraie pierre philosophale est la soumission à l'ordre de DIEU qui change en or divin toutes leurs occupations, leurs ennuis, leurs souffrances ; qu'elles seraient heureuses ! Quelle consolation et quel courage elles puiseraient dans cette pensée, que, pour acquérir l'amitié de DIEU et toutes les gloires du ciel, il n'y a pas plus à faire qu'elles ne font, ni plus à souffrir qu'elles ne souffrent ; que ce qu'elles laissent perdre et ce qu'elles comptent pour rien, suffirait pour acheter une sainteté éminente !

Que je désirerais, ô mon DIEU ! être le missionnaire

de cette sainte volonté, et apprendre à tout le monde qu'il n'y a rien de si aisé, de si commun, ni de si présent dans les mains de tout le monde que la sainteté ! Que je voudrais pouvoir faire bien comprendre que, de même que le bon et le mauvais larron n'avaient pas des choses différentes à faire et à souffrir pour être saints ; ainsi deux âmes, dont l'une est mondaine et l'autre tout intérieure et spirituelle, n'ont rien de plus à faire et à souffrir l'une que l'autre ; que celle qui se sanctifie acquiert l'éternelle félicité, en faisant par soumission à votre volonté ce que celle qui se damne fait par fantaisie ; et que cette dernière se damne en souffrant avec regret et avec murmure ce que celle qui se sauve endure avec résignation ! C'est donc le cœur seul qui est différent.

O chères âmes qui lisez ceci ! Il ne vous en coûtera pas davantage ; faites ce que vous faites, souffrez ce que vous souffrez : pour faire tout cela saintement, il n'y a que votre cœur à changer. Ce qu'on entend par le cœur, c'est la volonté. La sainteté consiste donc à vouloir ce qui nous arrive par l'ordre de DIEU. Oui, la sainteté du cœur est un simple *fiat*, une simple disposition de volonté conforme à celle de DIEU. Qu'y a-t-il de plus aisé ? Car, qui ne peut aimer une volonté si aimable et si bonne ? Aimons-la donc, et par ce seul amour tout en nous deviendra divin.

CHAPITRE II

L'ACTION DIVINE TRAVAILLE SANS RELACHE A LA SANCTIFICATION DES AMES

§ I

L'action divine est présente partout et toujours, quoiqu'elle ne soit visible qu'à l'œil de la foi.

Toutes les créatures sont vivantes dans la main de DIEU ; les sens n'aperçoivent que l'action de la créature, mais la foi voit l'action divine en tout. Elle croit que JÉSUS-CHRIST vit en tout, et opère dans toute l'étendue des siècles ; que le moindre moment et le plus petit atome renferment une portion de cette vie cachée et de cette action mystérieuse. L'action des créatures est un voile qui couvre les profonds mystères de l'action divine. JÉSUS-CHRIST, après sa résurrection, surprenait ses disciples dans ses apparitions ; il se présentait à eux sous des figures qui le déguisaient ; et aussitôt qu'il se découvrait, il disparaissait. Ce même JÉSUS, qui est toujours vivant, toujours opérant, surprend encore les âmes qui n'ont pas la foi assez pure et assez perçante.

Il n'y a aucun moment où DIEU ne se présente sous l'apparence de quelque peine, de quelque consolation

ou de quelque devoir. Tout ce qui se fait dans nous, autour de nous, et par nous, renferme et couvre son action divine. Elle est là très réellement et très certainement présente, mais d'une présence invisible : ce qui fait que nous sommes toujours surpris, et que nous ne connaissons son opération que lorsqu'elle ne subsiste plus. Si nous percions le voile, et si nous étions vigilants et attentifs, DIEU se révélerait sans cesse à nous, et nous jouirions de son action en tout ce qui nous arrive. A chaque chose, nous dirions : *Dominus est*, c'est le Seigneur ! et nous trouverions dans toutes les circonstances que nous recevons un don de DIEU. Nous considérerions les créatures comme de très faibles instruments entre les mains d'un tout-puissant ouvrier ; et nous reconnaitrions sans peine que rien ne nous manque, et que le soin continuel de DIEU le porte à nous départir à chaque instant ce qui nous convient. Si nous avions la foi, nous saurions bon gré à toutes les créatures ; nous les caresserions, et nous les remercierions intérieurement de ce qu'elles servent et se rendent si favorables à notre perfection, appliquées par la main de DIEU.

Si nous vivions sans interruption de la vie de la foi, nous serions dans un commerce continuel avec DIEU ; nous lui parlerions bouche à bouche. Ce que l'air est à nos pensées et à nos paroles, pour les transmettre, tout ce qui nous arrive à faire ou à souffrir le serait à celles de DIEU ; ce ne serait que le corps de sa parole ; en tout elle se produirait au dehors ; tout nous serait saint, tout nous serait excellent. La gloire établit cette union dans le ciel ; la foi l'établirait sur la terre ; il n'y aurait de différence que dans la manière.

La foi est l'interprète de DIEU : sans les éclaircisse-

ments qu'elle donne, on n'entend rien au langage des créatures. C'est une écriture en chiffres où on ne voit que confusion ; c'est un amas d'épines, du milieu desquelles on ne soupçonne pas que DIEU puisse parler. Mais la foi nous fait voir comme à Moïse le feu de la divine charité brûlant au sein de ces épines ; elle nous donne la clef de ces chiffres, et nous fait découvrir dans cette confusion les merveilles de la sagesse d'en haut. La foi donne une face céleste à toute la terre, c'est par elle que le cœur est transporté, ravi, pour converser dans le ciel.

La foi est la lumière du temps : elle seule atteint la vérité sans la voir ; elle touche ce qu'elle ne sent point ; elle voit tout ce monde comme s'il n'était point, voyant tout autre chose que ce qui est apparent. C'est la clef des trésors, la clef de l'abîme, la clef de la science de DIEU. C'est la foi qui convainc toutes les créatures de mensonge ; c'est par elle que DIEU se révèle et se manifeste en toutes choses. C'est elle qui les divinise, qui ôte le voile, et qui découvre la vérité éternelle.

Tout ce que nous voyons n'est que vanité et mensonge ; la vérité des choses est en DIEU. Qu'il y a de différence entre les idées de DIEU et nos illusions ! Comment se peut-il faire qu'étant continuellement avertis que tout ce qui passe dans le monde n'est qu'une ombre, qu'une figure, que mystère de foi, nous nous conduisions toujours humainement et par le sens naturel des choses, qui n'est qu'une énigme ? Nous donnons dans le piège comme des insensés, au lieu de lever les yeux, et de remonter au principe, à la source, à l'origine des choses, où tout a un autre nom et d'autres qualités ; où tout est surnaturel, divin, sanctifiant ;

où tout est partie de la plénitude de JÉSUS-CHRIST ; où tout est pierre de la Jérusalem céleste ; où tout entre et fait entrer dans cet édifice merveilleux. Nous vivons comme nous voyons et comme nous sentons ; et nous rendons inutile cette lumière de la foi, qui nous conduirait si sûrement dans le labyrinthe de tant de ténèbres et d'images, parmi lesquelles nous nous égarons comme des insensés, faute de marcher à la faveur de la foi, qui ne veut rien que DIEU et de DIEU, et qui vit toujours de lui, laissant et outrepassant la figure.

§ II

L'action divine est d'autant plus visible à l'œil de la foi, qu'elle se cache sous des apparences plus répugnantes.

L'âme éclairée par la foi est bien loin de juger des choses comme ceux qui les mesurent par les sens, et qui ignorent le trésor inestimable qu'elles renferment. Celui qui sait que cette personne déguisée est le roi, en use bien autrement, à son arrivée, que celui qui, voyant l'extérieur d'un homme du commun, traite cette personne selon l'apparence. De même, l'âme qui voit la volonté de DIEU dans les plus petites choses, dans les plus désolantes et les plus mortelles, reçoit tout avec une joie, une jubilation, un respect égal ; ce que les autres craignent et fuient avec horreur, elle ouvre toutes ses portes pour le recevoir avec honneur. L'équipage est petit, les sens le méprisent ; mais le cœur, sous cette apparence vile, respecte également la ma-

jesté royale ; et plus elle s'abaisse pour venir en ce petit train et en secret, plus le cœur est pénétré d'amour.

Je ne puis rendre ce que le cœur ressent quand il reçoit la divine volonté, si rapetissée, si pauvre, si anéantie. Ah ! que cette pauvreté d'un DIEU, cet anéantissement jusqu'à loger dans une étable, reposer sur un peu de paille, pleurant, tremblant, pénètre le beau Cœur de MARIE ! Interrogez les habitants de Bethléem, voyez ce qu'ils pensent de cet enfant : s'il était dans un palais avec l'appareil des princes, ils lui feraient la cour. Mais demandez à MARIE, à JOSEPH, aux Mages, aux pasteurs : ils vous diront qu'ils trouvent dans cette pauvreté extrême un je ne sais quoi qui leur rend DIEU plus grand et plus aimable. Ce qui manque aux sens rehausse, accroît et enrichit la foi : moins il y a pour les yeux, plus il y a pour l'âme. Adorer JÉSUS sur le Thabor, aimer la volonté de DIEU dans les choses extraordinaires, n'indique pas une vie aussi excellente de foi, que d'aimer la volonté de DIEU dans les choses communes, et d'adorer JÉSUS sur la croix ; car la foi n'est excellemment vivante que lorsque l'apparent et le sensible la contredisent, et font effort pour la détruire. Cette guerre des sens rend la foi plus glorieusement victorieuse. Trouver DIEU aussi bon dans les choses les plus petites et les plus communes que dans les plus grandes, c'est avoir une foi non commune, mais grande et extraordinaire. Se contenter du moment présent, c'est goûter et adorer la volonté divine dans tout ce qui se rencontre à faire et à souffrir, dans les choses qui composent par leur succession le mouvement présent. Les âmes ainsi disposées adorent DIEU avec un redoublement d'amour et de respect, dans les états

les plus humiliants ; rien ne le dérobe à l'œil perçant de leur foi. Plus les sens disent : « Ce n'est point là un DIEU », plus ces âmes embrassent et serrent le bouquet de myrrhe ; rien ne les étonne, ni ne les dégoûte.

MARIE verra fuir les Apôtres ; elle demeurera constamment au pied de la croix ; et elle reconnaîtra son Fils, quelque défiguré qu'il soit par les crachats et par les plaies. Au contraire, ces plaies qui le défigurent le rendent plus adorable, plus aimable aux yeux de cette tendre Mère ; et plus on vomira contre lui des blasphèmes, plus sa vénération sera grande. La vie de la foi n'est qu'une poursuite continuelle de DIEU au travers de ce qui le déguise, le défigure, le détruit, pour ainsi dire, et l'anéantit. C'est vraiment la reproduction de la vie de MARIE, qui, depuis l'étable jusqu'au Calvaire, demeure attachée à un DIEU que tout le monde méconnaît, abandonne et persécute ; de même, les âmes de foi outrepassent une suite continuelle de morts, de voiles, d'ombres et d'apparences, qui font effort pour rendre la volonté de DIEU méconnaissable ; elles la poursuivent et l'aiment jusqu'à la mort de la croix. Elles savent qu'il faut toujours laisser les ombres, pour courir après ce divin soleil, qui, depuis son lever jusqu'à son coucher, quelque sombres et épaisses que soient les nuées qui le cachent, éclaire, chauffe, embrase les cœurs fidèles, qui le bénissent, le louent, le contemplent, dans tous les points de ce cercle mystérieux.

Courez donc toujours, âmes fidèles, contentes et infatigables, après ce cher Époux qui marche à pas de géant : il va d'un bout du ciel à l'autre ; rien ne peut se dérober à ses yeux. Il marche au-dessus des plus

petits brins d'herbe comme au-dessus des cèdres. Les grains de sable se trouvent sous ses pas comme les montagnes. Partout où vous pouvez mettre le pied, il a passé ; et il n'y a qu'à le poursuivre incessamment, pour le trouver partout où vous serez.

Oh ! quelle délicieuse paix on goûte, quand on apprend de la foi à voir ainsi DIEU à travers toutes les créatures, comme à travers un voile transparent ! Alors les obscurités deviennent lumineuses et les amertumes suaves. La foi, en nous montrant les choses dans leur vérité, change en beauté leur laideur et leur malice en bonté. La foi est la mère de la douceur, de la confiance et de la joie ; elle ne peut avoir que de la tendresse et de la compassion pour ses ennemis, qui l'enrichissent si fort à leurs dépens. Plus l'action de la créature est dure, plus celle de DIEU la rend avantageuse à l'âme. Tandis que l'instrument humain s'efforce de nuire, le divin tourneur, entre les mains de qui il sert, se sert de sa malice même pour ôter à l'âme ce qui lui est préjudiciable. La volonté de DIEU n'a que des douceurs, des faveurs, des trésors pour les âmes soumises ; on ne peut avoir trop de confiance en elle, ni trop s'y abandonner. Elle peut et veut toujours ce qui contribuera le plus à notre perfection, pourvu toutefois que nous laissions faire DIEU. La foi n'en doute pas ; plus les sens sont infidèles, révoltés, désespérés, incertains, plus la foi dit : « Cela est DIEU ! Tout va bien ! »

Il n'y a rien que la foi ne perce et ne surmonte. Elle passe au delà de toutes les ténèbres ; et quelque effort que les ombres fassent, elle les traverse pour aller jusqu'à la vérité ; elle l'embrasse toujours avec fermeté, et ne s'en sépare jamais.

§ III

L'action divine nous offre à chaque moment des biens infinis, et nous les donne dans la mesure de notre foi et de notre amour.

Si nous savons envisager chaque moment comme la manifestation de la volonté de DIEU, nous y trouverons tout ce que notre cœur peut désirer. Qu'y a-t-il en effet de plus raisonnable, de plus parfait, de plus divin que la volonté de DIEU ? Sa valeur infinie peut-elle croître pour quelques différences de temps, de lieux, de choses ? Si l'on vous donne le secret de la trouver à tout moment, en toutes choses, vous avez tout ce qu'il y a de plus précieux, de plus digne de vos désirs. Que souhaitez-vous, âmes saintes ? Donnez-vous une libre carrière ; portez vos vœux au delà de toute mesure et de toutes bornes ; étendez, dilatez votre cœur à l'infini ; j'ai de quoi le remplir : il n'est point de moment où je ne vous fasse trouver tout ce que vous pouvez désirer.

Le moment présent est toujours plein de trésors infinis ; il contient plus que vous n'avez de capacité. La foi est la mesure : vous y trouverez autant que vous croyez. L'amour est aussi la mesure : plus votre cœur aime, plus il désire ; et plus il désire, plus il trouve. La volonté de DIEU se présente à chaque instant comme une mer immense que votre cœur ne peut épuiser : il n'en reçoit qu'autant qu'il s'étend par la foi, par la confiance et par l'amour. Tout le créé ne peut remplir votre cœur, qui a plus de capacité que tout ce qui n'est pas DIEU. Les montagnes qui effrayent les yeux ne

sont que des atomes dans le cœur. La divine volonté est un abîme, dont le moment présent est l'ouverture : plongez-vous dans cet abîme, et vous le trouverez toujours infiniment plus étendu que vos désirs. Ne faites la cour à personne, n'adorez point les fantômes ; ils ne peuvent ni vous donner, ni vous ôter. La seule volonté de DIEU fera votre plénitude, qui ne vous laissera aucun vide ; adorez-la, allez droit à elle, pénétrant et abandonnant toutes les apparences. La mort des sens, leur dépouillement, leur destruction sont le règne de la foi : les sens adorent les créatures ; la foi adore la volonté divine. Otez les idoles aux sens : ils pleurent comme des enfants désespérés ; mais la foi triomphe, car on ne peut lui enlever la volonté de DIEU. Quand le moment effraye, affame, dépouille, accable tous les sens, alors il nourrit, il enrichit, il vivifie la foi, qui se rit des pertes comme un gouverneur dans une place imprenable se rit des attaques inutiles.

Lorsque la volonté de DIEU s'est révélée à une âme, et qu'elle lui a fait sentir qu'elle est prête à se donner tout entière, pourvu que l'âme se donne à elle aussi de son côté, celle-ci éprouve, en toutes rencontres, un secours puissant ; pour lors, elle goûte par expérience le bonheur de cette venue de DIEU ; et elle en jouit d'autant plus qu'elle a mieux compris, dans la pratique, l'abandon où elle doit être à tous les moments, vis-à-vis de cette volonté tout adorable.

§ IV

Dieu se révèle à nous dans les événements les plus communs, d'une manière aussi mystérieuse, mais aussi réelle et aussi adorable que dans les grands événements de l'histoire et dans les saintes Écritures.

La parole de DIEU écrite est pleine de mystères ; sa parole exécutée dans les événements du monde ne l'est pas moins. Ces deux livres sont vraiment scellés, la lettre de tous les deux tue. DIEU est le centre de la foi ; c'est un abîme de ténèbres, qui, de ce fond, se répandent sur toutes les productions qui en sortent. Toutes ces paroles, toutes ces œuvres ne sont, pour ainsi dire, que des rayons obscurs de ce soleil plus obscur encore. En vain nous ouvrons les yeux du corps pour voir ce soleil et ses rayons ; les yeux de notre âme, par lesquels nous voyons DIEU et ses ouvrages, sont eux-mêmes des yeux fermés. Les ténèbres tiennent ici la place de la lumière ; la connaissance est une ignorance, et on voit en ne voyant pas. L'Écriture sainte est le langage mystérieux d'un DIEU encore plus mystérieux ; les événements du siècle sont des paroles obscures de ce même DIEU si caché et si inconnu. Ce sont des gouttes de la mer, mais d'une mer de ténèbres. Toutes les gouttes, tous les ruisseaux tiennent de leur origine. La chute des Anges, celle d'Adam, l'impiété et l'idolâtrie des hommes, avant et après le déluge, du vivant des Patriarches, qui savaient et racontaient à leurs enfants l'histoire de la création et de la conservation encore toute récente : voilà des paroles bien obscures de l'Écriture sainte ! Une poignée d'hommes

préservés de l'idolâtrie, dans la perte générale de tout le monde, jusqu'à la venue du Messie ; l'impiété toujours régnante, toujours puissante ; ce petit nombre de défenseurs de la vérité toujours persécutés et maltraités, les traitements faits à JÉSUS-CHRIST ; les plaies de l'Apocalypse ! Quoi donc !... Ce sont là des paroles de DIEU !... C'est ce qu'il a révélé !... C'est ce qu'il a dicté !... Et les effets de ces terribles mystères, qui continuent jusqu'à la fin des siècles, sont encore la parole vivante qui nous enseigne sa sagesse, sa puissance, sa bonté !... Tous les événements qui forment l'histoire du monde expriment ces divins attributs. Tous prêchent cette parole adorable. Hélas ! il faut le croire, cela ne se voit pas.

Que veut dire DIEU par les Turcs, les protestants, tous les ennemis de son Église ? Tout cela prêche avec éclat. Tout cela signifie les perfections infinies. Pharaon et tous les impies qui l'ont suivi et qui le suivront ne sont que pour cela ; mais assurément, si l'on ouvre les yeux, la lettre dit le contraire ; il faut s'aveugler et cesser de raisonner, pour y voir des mystères divins.

Vous parlez, Seigneur, à tous les hommes en général, par les événements généraux. Toutes les révolutions ne sont que des flots de votre Providence, qui excitent des orages et des tempêtes dans le raisonnement des gens curieux. Vous parlez en particulier à tous les hommes par ce qui leur arrive de moment en moment. Mais au lieu d'entendre en cela votre voix, de respecter l'obscurité et le mystérieux de votre parole, on n'y regarde que la matière, le hasard, l'humeur des hommes ; on trouve à redire à tout ; on veut ajouter, diminuer, réformer ; on se donne une liberté entière de commettre

des excès dont le moindre serait un attentat inouï, s'il s'agissait d'une seule virgule des saintes Écritures. Mais celles-ci on les respecte. — C'est la parole de DIEU, dit-on, tout y est saint, véritable. Si on n'y comprend rien, on n'en a que plus de vénération ; on rend gloire et justice aux profondeurs de la sagesse de DIEU. — Cela est bien juste. Mais ce que DIEU vous dit, chères âmes, les paroles qu'il prononce de moment à moment, qui ont pour corps, non de l'encre et du papier, mais ce que vous souffrez, mais ce que vous avez à faire d'un moment à l'autre, ne méritent-elles rien de votre part?... Pourquoi ne respectez-vous pas en tout cela la vérité et la volonté de DIEU ? Il n'y a rien qui ne vous déplaie, vous censurez tout. Ne voyez-vous pas que vous mesurez par les sens et par la raison ce qui ne peut se mesurer que par la foi ? et que, lisant avec les yeux de la foi la parole de DIEU dans les saintes Écritures, vous avez grand tort de la lire avec d'autres yeux dans ses opérations ?

§ V

L'action divine continue dans les cœurs la révélation commencée dans les saintes Écritures ; mais les caractères dont elle se sert pour l'écrire ne seront visibles qu'au grand jour.

« JÉSUS-CHRIST, dit l'Apôtre, était hier, il est aujourd'hui, il sera jusqu'à la fin des siècles. » Dès l'origine du monde, il était, comme DIEU, le principe de la vie des âmes justes ; son humanité a participé, depuis le premier instant de son Incarnation, à cette prérogative de sa Divinité. Il opère en nous tout le temps de notre vie ; le temps qui s'écoulera jusqu'à la fin du

monde n'est qu'un jour, et ce jour est encore plein de lui. JÉSUS-CHRIST a vécu et il vit encore ; il a commencé en soi-même, et il continue dans ses Saints une vie qui ne finira jamais. O vie de JÉSUS, qui comprend et qui excède tous les siècles, vie qui fait à tout moment de nouvelles opérations !... Si tout le monde n'est pas capable de comprendre tout ce qu'on pourrait écrire de la vie propre de JÉSUS, de ce qu'il a fait ou dit sur la terre ; si l'Évangile ne nous en crayonne que quelques petits traits ; si la première heure est si inconnue et si féconde, combien faudrait-il écrire d'évangiles pour faire l'histoire de tous les moments de cette vie mystique de JÉSUS-CHRIST, qui multiplie les merveilles à l'infini, et qui les multiplie éternellement, puisque tous les temps, à proprement parler, ne sont que l'histoire de l'action divine ?

Le Saint-Esprit a fait remarquer, en caractères infaillibles et incontestables, quelques moments de cette vaste durée ; il a ramassé dans les Écritures quelques gouttes de cette mer. Nous y voyons par quelles voies secrètes et inconnues il a fait paraître JÉSUS-CHRIST au monde. On peut suivre les canaux et les veines qui, dans la confusion des enfants des hommes, distinguent l'origine, la race, la généalogie de ce premier-né. Tout l'Ancien Testament n'est qu'une esquisse des inscrutables profondeurs de ce divin ouvrage ; il ne renferme que ce qui est nécessaire pour arriver à JÉSUS-CHRIST. L'Esprit divin a tenu tout le reste caché dans les trésors de sa sagesse. Et de toute cette mer de l'action divine, il ne fait paraître qu'un filet d'eau, qui, étant parvenu à JÉSUS, s'est perdu dans les Apôtres et a été abîmé dans l'Apocalypse ; de sorte que l'histoire

de cette divine action qui consiste dans toute la vie que JÉSUS mène dans les âmes saintes, jusqu'à la fin des siècles, ne peut être deviné que par notre foi.

A la manifestation de la vérité de DIEU par la parole a succédé la manifestation de sa charité par l'action. Le Saint-Esprit continue l'œuvre du Sauveur. En même temps qu'il assiste l'Eglise dans la prédication de l'Évangile de JÉSUS-CHRIST, il écrit lui-même son propre évangile ; et il l'écrit dans les cœurs. Toutes les actions, tous les moments des Saints sont l'Évangile du Saint-Esprit. Les âmes saintes sont le papier, leurs souffrances et leurs actions sont l'encre. Le Saint-Esprit, par la plume de son action, écrit un évangile vivant ; mais on ne pourra le lire qu'au jour de la gloire, où, après être sorti de la presse de cette vie, on le publiera.

Oh ! la belle histoire ! Le beau livre que l'Esprit-Saint écrit présentement ! Il est sous presse, âmes saintes ; il n'y a point de jour qu'on n'en arrange les lettres, que l'on n'y applique l'encre, que l'on n'en imprime les feuilles. Mais nous sommes dans la nuit de la foi ; le papier est plus noir que l'encre ; il n'y a que confusion dans les caractères ; c'est une langue de l'autre monde, on n'y entend rien. Vous ne pourrez lire cet évangile que dans le ciel. Si nous pouvions voir la vie de DIEU, et regarder toutes les créatures, non en elles-mêmes, mais dans leur principe ; si nous pouvions, encore un coup, voir la vie de DIEU dans tous les objets ; comme l'action divine les meut, les mêle, les assemble, les oppose, les pousse vers le même but par des voies contraires ; nous reconnâtrions que tout a ses raisons, ses mesures, ses rapports dans ce divin ouvrage. Mais

comment lire ce livre dont les caractères sont inconnus, innombrables, renversés et couverts d'encre ? Si le mélange de vingt-quatre lettres est incompréhensible, de sorte qu'elles suffisent à composer à l'infini des volumes différents et tous admirables dans leur genre, qui pourra exprimer ce que DIEU fait dans l'univers ? Qui pourra lire et comprendre le sens d'un si vaste livre, dans lequel il n'y a pas une lettre qui n'ait sa figure particulière, et qui ne renferme dans sa petitesse de profonds mystères ? Les mystères ne se voient et ne se sentent pas : ils sont objets de foi. La foi ne juge de leur vérité et de leur bonté que par leur principe : car, en eux-mêmes, ils sont si obscurs que toutes leurs apparences ne servent qu'à les cacher et à aveugler ceux qui jugent par la raison seule.

Apprenez-moi, divin Esprit, à lire dans ce livre de vie ! Je veux devenir votre disciple ; et, comme un simple enfant, croire à ce que je ne puis voir. Il me suffit que mon maître parle. Il dit cela, il prononce ainsi, il assemble ses lettres de cette façon, il se fait entendre de cette manière : cela suffit ; je juge que c'est tout comme il l'a dit. Je n'en vois pas la raison ; mais il est la vérité infailible, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait est véritable. Il veut que ces lettres soient ensemble pour faire un mot, qu'un tel nombre en fasse un autre. Il n'y en a que trois, que six : il ne faut que cela, et moins ferait un faux sens ; lui seul, qui sait les pensées, peut assembler les lettres pour les écrire. Tout signifie ; tout a un sens parfait. Cette ligne finit ici, parce qu'il le faut ; il n'y a pas une virgule qui y manque, pas un point inutile. Je le crois présentement ; et lorsque le jour de la gloire me révélera tant de

mystères, je verrai ce que je ne comprends que confusément ; et ce qui me paraît si embrouillé, si embarrassé, si peu sensé, si peu suivi, si imaginaire, tout cela me ravira, me charmera éternellement par les beautés, l'ordre, les raisons, la sagesse et les incompréhensibles merveilles que j'y découvrirai.

§ VI

L'action divine est aussi indignement traitée par beaucoup de chrétiens, dans cette manifestation de chaque jour, que JÉSUS-CHRIST le fut par les Juifs dans sa chair.

Qu'il se trouve d'infidélités au monde ! Que l'on y pense indignement de DIEU ! puisque sans cesse on y trouve à redire à l'action divine, ce que l'on n'oserait faire du moindre artisan dans son art. On veut la réduire à n'agir que dans les bornes et suivant les règles qu' imagine notre faible raison. On prétend la réformer. Ce ne sont que plaintes, que murmures.

On est surpris du traitement que les Juifs ont fait subir à JÉSUS. Ah ! divin amour ! adorable volonté ! action infaillible ! comment est-ce que l'on vous regarde ? La volonté divine peut-elle venir mal à propos ? peut-elle avoir tort ? Mais j'ai telle affaire ; une telle chose me manque, on m'enlève les moyens nécessaires : cet homme me traverse dans de si saintes œuvres, cela n'est-il pas tout à fait déraisonnable ? Cette maladie me prend lorsque je ne puis absolument me passer de la santé. — Et moi, je dis que la volonté de DIEU est la seule chose nécessaire ; ainsi, tout ce qu'elle ne donne point est inutile. Non, chères âmes, rien ne vous manque ; si vous saviez ce que sont ces événements,

que vous appelez revers, contretemps, contrariétés, où vous ne voyez rien qui ne soit mal à propos et sans raison, vous seriez dans une extrême confusion ; vous vous reprocheriez vos murmures comme de vrais blasphèmes ; mais vous n'y pensez pas. Tout cela n'est autre chose que la volonté de DIEU ; et cette volonté adorable est blasphémée par ses chers enfants qui la méconnaissent.

Lorsque vous étiez sur la terre, ô mon JÉSUS, les Juifs vous traitaient d'énergumène, vous nommaient Samaritain ; et aujourd'hui, bien qu'on sache que vous vivez dans tous les siècles, de quel œil regarde-t-on votre adorable volonté, toujours digne de bénédictions et de louanges ? S'est-il écoulé un moment depuis la création jusqu'à celui où nous vivons, et s'en écoulera-t-il un seul jusqu'au jugement dans lequel le saint nom de DIEU ne soit digne de louanges : ce nom, qui remplit tous les temps, et ce qui se passe dans tous les temps ; ce nom qui rend toutes choses salutaires ! Quoi ! ce qui s'appelle volonté de DIEU pourrait me faire du mal ? Je craindrais, je fuirais le nom de DIEU ! et où irai-je donc pour trouver quelque chose de meilleur, si j'appréhende l'action divine sur moi, et si je repousse l'effet de sa divine volonté ?

Comment devons-nous écouter la parole qui nous est dite au fond du cœur à chaque moment ? Si nos sens, si notre raison n'entendent pas, ne pénètrent pas la vérité et la bonté de cette parole, n'est-ce pas à cause de leur incapacité pour les vérités divines ? Dois-je être étonné de ce qu'un mystère déconcerte la raison ? DIEU parle, c'est un mystère : c'est donc une mort pour mes sens et pour ma raison ; car les mystères sont de

nature à les immoler. Le mystère est vie au cœur par la foi ; il n'y a que contradiction pour le reste. L'action divine mortifie et vivifie par le même coup ; et plus on sent de mort, plus on croit qu'elle donne de vie ; plus le mystère est obscur, plus il contient de lumière. C'est ce qui fait que l'âme simple ne trouve rien de plus divin que ce qui l'est moins en apparence. La vie de foi est tout entière dans cette lutte continuelle contre les sens.

§ VII

L'amour divin se donne à nous par toutes les créatures qui le communiquent en le voilant, semblables aux espèces eucharistiques.

Qu'il y a de grandes vérités cachées aux yeux même des chrétiens qui se croient le plus éclairés ! Combien peu parmi eux comprennent que toute croix, toute action, tout attrait de l'ordre de DIEU donne DIEU d'une façon qui ne peut mieux s'expliquer que par la comparaison avec le plus auguste mystère ! Quoi de plus certain pourtant ? La raison, aussi bien que la foi, ne nous révèle-t-elle pas là présence réelle de l'amour divin dans toutes les créatures et dans tous les événements de la vie, aussi indubitablement que la parole de JÉSUS-CHRIST et de l'Église nous révèlent la présence de la chair sacrée du Sauveur sous les espèces eucharistiques ? Ne savons-nous pas que par toutes ces créatures et par tous ces événements, le divin amour désire s'unir à nous ; qu'il n'a produit, ordonné ou permis tout ce qui nous entoure et tout ce qui nous arrive qu'en vue de cette union, but unique de tous ses desseins ; qu'il se sert, pour atteindre ce but, des créatures les plus

mauvaises, aussi bien que des meilleures, et des événements les plus fâcheux, aussi bien que des plus agréables ; et qu' notre communion avec lui est même d'autant plus méritoire, que les moyens qui nous servent à la resserrer sont, de leur nature, plus répugnants ? Mais si tout cela est vrai, à quoi tient-il que chacun des moments de notre vie soit une sorte de communion avec le divin amour ; et que cette communion de tous les instants produise dans nos âmes autant de fruits que celle où nous recevons le corps et le sang du fils de DIEU ? Celle-ci, il est vrai, a une efficacité sacramentelle que la première ne possède pas ; mais, d'un autre côté, combien celle-là ne peut-elle pas être plus fréquemment renouvelée, et combien son mérite ne peut-il pas s'accroître par la perfection des dispositions avec lesquelles elle est accomplie ! Qu'il est vrai, par conséquent, que la vie la plus sainte est mystérieuse dans sa simplicité et sa bassesse apparente ! O festin, ô fête perpétuelle ! Un DIEU toujours donné et toujours reçu, dans tout ce qu'il y a sur la terre d'infirmité, de folie, de néant !... DIEU choisit ce que l'esprit naturel réprouve, et tout ce que la prudence humaine délaisse. DIEU en fait des mystères, des sacrements d'amour ; et par ce qui semblerait devoir nuire le plus aux âmes, il se donne à elles autant qu'elles croient l'y trouver.

§ VIII

La révélation du moment présent nous est plus utile, parce qu'elle s'adresse directement à nous.

Nous ne sommes bien instruits que par les paroles

que DIEU prononce expres pour nous. Ce n'est pas par la lecture des livres ni par la curieuse recherche des histoires que l'on devient savant dans la science de DIEU ; ces moyens ne produisent par eux-mêmes qu'une science vaine et confuse qui enfle beaucoup. Ce qui nous instruit, c'est ce qui nous arrive d'un moment à l'autre ; c'est là ce qui forme en nous la science expérimentale que JÉSUS-CHRIST a voulu acquérir avant que d'enseigner. C'était la seule, en effet, dans laquelle il pût croître, suivant l'expression du saint Évangile, puisque étant DIEU, il n'est aucun degré de science spéculative qu'il ne possédât. Mais si cette science a été utile au Verbe incarné lui-même, pour nous, elle nous est absolument nécessaire, si nous voulons parler au cœur des personnes que DIEU nous adresse.

On ne sait parfaitement que ce que l'expérience a appris par la souffrance et par l'action. C'est là l'école du Saint-Esprit, qui parle au cœur des paroles de vie ; et tout ce qu'on dit aux autres doit sortir de cette source. Ce qu'on lit, ce qu'on voit ne devient science divine que par cette fécondité, cette vertu et cette lumière que lui donne l'acquis. Tout cela n'est qu'une pâte ; le levain y est nécessaire, le sel de l'expérience doit l'assaisonner. Et, lorsqu'il n'y a que des idées vagues sans ce sel, on est comme des visionnaires qui savent le chemin de toutes les villes, et qui s'égarent en allant à leur maison.

Il faut donc écouter DIEU de moment en moment, pour être docte dans la théologie vertueuse, qui est toute pratique et expérimentale. Laissez là ce qui est dit aux autres ; écoutez ce qui vous est dit pour vous et à vous ; il y en a assez pour exercer votre foi : car ce

langage intérieur de DIEU l'exerce, la purifie, l'accroît, par son obscurité même.

§ IX

La révélation du moment présent est une source de sainteté
toujours jaillissante.

O vous tous qui avez soif, sachez que vous n'avez pas à aller chercher bien loin la source des eaux vives : elle jaillit tout près de vous, dans le moment présent, hâtez-vous donc d'y courir. Pourquoi, ayant la source si proche, vous fatigueriez-vous à courir après les ruisseaux ? Les ruisseaux irritent la soif, ne vous donnent l'eau qu'avec mesure ; il n'y a que la source qui soit inépuisable. Si vous voulez penser, écrire et parler comme les Prophètes, les Apôtres, les Saints, abandonnez-vous comme eux à l'inspiration divine.

O amour inconnu ! il semble que vos merveilles soient finies, et qu'il n'y ait plus qu'à copier vos anciens ouvrages, à citer vos discours passés ! Et l'on ne voit pas que votre action inépuisable est une source infinie de nouvelles pensées, de nouvelles souffrances, de nouvelles actions, de nouveaux Patriarches, de nouveaux Prophètes, de nouveaux Apôtres, de nouveaux Saints, qui n'ont pas besoin de copier la vie ni les écrits les uns des autres ; mais de vivre dans un perpétuel abandon à vos secrètes opérations. Sans cesse, nous entendons dire : Les premiers siècles ! les temps des Saints ! — Quelle façon de parler !... Tous les temps ne sont-ils pas la succession des effets de l'opération

divine, qui s'écoule sur tous les instants, les remplit, les sanctifie, les surnaturalise tous ? Y a-t-il jamais eu une ancienne manière de s'abandonner à cette opération, qui ne soit pas de saison ? Les Saints des premiers temps ont-ils eu d'autres secrets que celui de devenir, de moment en moment, ce que cette action divine en voulait faire ? Et cette action cessera-t-elle de répandre, jusqu'à la fin du monde, sa gloire sur les âmes qui s'abandonneront à elle sans réserve ?

Oui, cher amour ! adorable ! éternel ! et éternellement fécond et toujours merveilleux ! Action de mon DIEU, vous êtes mon livre, ma doctrine, ma science ; en vous sont mes pensées, mes paroles, mes actions, mes croix. Ce n'est pas en consultant vos autres ouvrages que je deviendrai ce que vous voulez faire de moi ; c'est en vous recevant en toutes choses par cette unique voie royale, voie ancienne, voie de mes pères ; je penserai, je serai éclairé, je parlerai comme eux : c'est en cela que je veux les imiter tous, tous les citer, tous les copier.

§ X

Le moment présent est la manifestation du nom de DIEU.
et l'avènement de son règne.

Le moment présent est toujours comme un ambassadeur qui déclare l'ordre de DIEU. Le cœur prononce toujours le *fiat*. L'âme s'écoule ainsi par toutes ces choses dans son centre et dans son terme ; elle ne s'arrête jamais, elle va à tous vents ; toutes les routes et toutes les manières l'avancent également vers le large

et l'infini. Tout lui est moyen ; tout lui est instrument de sainteté, sans aucune différence. L'unique nécessaire se trouve toujours pour elle dans le présent. Ce n'est plus oraison ou silence, retraite ou conversation, lire ou écrire, réflexions ou cessations de pensées, fuite ou recherche des spirituels, abondance ou disette, langueur ou santé, vie ou mort ; c'est tout ce que chaque moment produit par l'ordre de DIEU. C'est là le dépouillement, l'abnégation, le renoncement du créé, soit réel, soit affectif, pour n'être rien par soi, et pour soi ; pour être en tout dans l'ordre de DIEU, et pour lui plaire, faisant son unique contentement de porter le moment présent, comme s'il n'y avait au monde d'autre chose à attendre.

Si tout ce qui arrive à l'âme abandonnée est l'unique nécessaire, on voit bien que rien ne lui manque, et qu'elle ne doit jamais se plaindre : que si elle le fait, elle manque de foi, et elle vit par la raison ou par les sens, qui ne voyant jamais cette suffisance de la grâce, ne sont pas contents. Sanctifier le nom de DIEU, c'est, selon l'expression de l'Écriture, reconnaître sa sainteté, l'aimer, l'adorer en toutes choses. Les choses, en effet, procèdent de la bouche de DIEU comme des paroles. Ce que DIEU fait à chaque moment, c'est une pensée divine signifiée par une chose créée ; ainsi toutes celles où il nous intime sa volonté, sont autant de noms et autant de paroles où il nous montre son désir. Cette volonté est une en elle-même ; elle n'a qu'un nom inconnu et ineffable ; mais elle est multipliée à l'infini dans ses effets, qui sont tous autant de noms qu'elle prend. Sanctifier le nom de DIEU, c'est connaître, adorer et aimer l'Être ineffable que ce nom exprime. C'est

aussi connaître, adorer et aimer son adorable volonté, à tous les moments, dans tous ses effets ; regardant tout cela comme autant de voiles, d'ombres, de noms de cette volonté éternellement sainte. Elle est sainte dans toutes ses œuvres, sainte dans toutes ses paroles, sainte dans toutes ses façons de paraître, sainte dans tous les noms qu'elle porte.

C'est ainsi que Job bénissait le nom de DIEU. Cette désolation universelle, qui lui signifiait la volonté de DIEU, fut bénie par ce saint homme ; il la nommait non une ruine, mais un nom de DIEU ; et en la bénissant, il protestait que cette volonté divine, signifiée par les apparences les plus terribles, était sainte, quelque nom, quelque forme qu'elle prit. David la bénissait aussi en tous temps et en tous lieux. C'est donc par cette continue découverte, par cette manifestation, cette révélation de la volonté de DIEU en toutes choses, que son règne est en nous, qu'il fait en terre ce qu'il fait au ciel, qu'il nous nourrit incessamment. L'abandon à sa volonté comprend et contient toute la substance de cette incomparable prière, dictée par JÉSUS-CHRIST. On la récite plusieurs fois le jour vocalement, selon l'ordre de DIEU et de la sainte Église ; mais on la prononce à tout moment dans le fond du cœur, lorsqu'on aime à souffrir et à faire ce qui est ordonné par cette adorable volonté. Ce que la bouche ne peut prononcer que par syllabes, par paroles, et avec du temps, le cœur le prononce réellement à chaque instant ; et les âmes simples sont ainsi appelées à bénir DIEU dans le fond de leur intérieur. Elles gémissent pourtant de leur impuissance à le bénir autant qu'elles le voudraient ; tant il est vrai que DIEU donne à ces âmes

de foi des grâces et des faveurs, par cela même qui en paraît la privation. C'est là le secret de la sagesse divine, d'appauvrir les sens en enrichissant le cœur, et de remplir d'autant plus celui-ci, que ceux-là éprouvent un vide plus douloureux.

Ce qui arrive à chaque moment porte l'empreinte de la volonté de DIEU et de son nom adorable. Que ce nom est saint ! Qu'il est donc juste de le bénir, de le traiter comme une sorte de sacrement, qui sanctifie par sa propre vertu les âmes qui ne lui opposent pas d'obstacle ! Peut-on voir ce qui porte ce nom auguste sans l'estimer infiniment ? C'est une manne divine qui coule du ciel, pour donner un accroissement continu dans la grâce. C'est un royaume de sainteté qui vient dans l'âme. C'est le pain des Anges, qui se mange sur la terre comme au ciel. Il n'y a rien de petit dans nos moments, puisque tous renferment un royaume de sainteté, une nourriture angélique.

Oui, Seigneur, que ce royaume vienne dans mon cœur pour le sanctifier, le nourrir, le purifier, le rendre victorieux de mes ennemis ! Précieux moment ! que tu es petit aux yeux du vulgaire ! que tu es grand aux yeux que la foi illumine ! Et comment estimer petit ce qui est grand aux yeux de mon Père qui règne dans les cieux. Tout ce qui vient de là est très excellent ! Tout ce qui en descend porte le caractère de son origine.

§ XI

L'action divine porte dans toutes les âmes la sainteté la plus éminente ; pour se sanctifier, il suffit de s'abandonner à elle.

Ce n'est que faute de savoir faire usage de l'action divine que tant de chrétiens passent leur vie à courir avec anxiété après une multitude de moyens, qui peuvent être utiles lorsque cette divine action les ordonne, mais qui deviennent nuisibles dès qu'ils empêchent de s'unir simplement à elle. Toute cette multiplicité ne peut donner ce qu'on trouverait dans le principe de toute vie, qui nous est sans cesse présent, qui imprime à chaque instrument un mouvement original et le fait agir incomparablement.

JÉSUS nous a envoyé un maître que nous n'écoutons pas assez. Il parle à tous les cœurs, et il dit à chacun la parole de vie, la parole unique ; mais on ne l'entend pas ! Nous voudrions savoir ce qu'il a dit aux autres, et nous n'écoutons pas ce qu'il nous dit à nous-mêmes. Nous ne regardons pas assez les choses dans l'être surnaturel que l'action divine leur donne. Il faut toujours la recevoir et lui répondre, selon son mérite, à cœur ouvert, d'un air plein de confiance et de générosité : car elle ne peut faire de mal à ceux qui la reçoivent ainsi.

L'immense action qui, depuis le commencement des siècles jusqu'à la fin, est toujours la même en soi, s'écoule sur tous les moments, et elle se donne dans son immensité et dans sa vertu à l'âme simple qui l'adore, qui l'aime, et qui en jouit uniquement. Vous seriez ravi, dites-vous, de trouver une occasion de mourir pour DIEU ; une action de cette force, une vie

de cette manière vous serait agréable. Tout perdre, mourir délaissé, vous sacrifier pour les autres, ces idées vous charment.

Et moi, Seigneur, je rends gloire et toute gloire à votre action ; je trouve en elle tout le bonheur du martyr, des austérités, des services rendus au prochain. Cette action me suffit ; de quelque manière qu'elle me fasse vivre et mourir, je suis content. Elle me plaît par elle-même, au delà de toutes les qualités de ses instruments et de ses effets, puisqu'elle s'étend sur tout, qu'elle divinise tout, qu'elle change tout en soi. Tout m'est ciel ; tous mes moments me sont l'action divine toute pure ; et en vivant, et en mourant, je veux être content d'elle.

Oui, cher amour, je ne vous marquerai plus les heures ni les manières : vous serez toujours le bienvenu. Il me semble, action divine, que vous m'avez dévoilé votre immensité. Je ne fais plus de démarches que dans votre sein infini. Tout ce qui coule aujourd'hui de vous, coula hier. Votre fond est le lit du torrent de grâces qui se répandent incessamment ; vous les soutenez, vous les agitez. Ce n'est donc plus dans les bornes étroites d'un livre, d'une vie de Saint, ou d'une idée sublime que je dois vous chercher. Ce ne sont là que des gouttes de cette mer que je vois répandue sur toutes les créatures. L'action divine les inonde toutes. Ce sont là des atomes qui disparaissent dans cet abîme. Je ne chercherai plus cette action dans les pensées des personnes spirituelles. Je n'irai plus demander mon pain de porte en porte ; je ne ferai plus la cour aux créatures.

Oui, Seigneur, je veux vivre d'un air à vous faire

honneur, en enfant d'un vrai père infiniment bon, sage et puissant. Je veux vivre comme je crois, et puisque cette action divine s'applique par toutes choses, à tout moment, à ma perfection, je veux vivre de ce grand et immense revenu : revenu inmanquable, toujours présent, et de la façon la plus utile. Y a-t-il créature dont l'action puisse égaler celle de DIEU ? Et puisque cette main incréée manie elle-même tout ce qui m'arrive, irai-je chercher des secours dans les créatures, qui sont impuissantes, ignorantes et sans affection ? Je mourrais de soif, je courrais de fontaine en fontaine, de ruisseau en ruisseau ; et voilà une mer qui a fait un déluge , l'eau m'entourne de toutes parts ! Tout devient pain pour me nourrir, savon pour me blanchir, feu pour me purifier, ciseau pour me donner des figures célestes. Tout est instrument de grâce pour mes nécessités ; ce que je cherchais dans toute autre chose, cela me cherche incessamment, et se donne à moi par toutes les créatures.

O amour, faut-il que cela soit ignoré ; que vous vous jetiez, pour ainsi dire, à la tête de tout le monde avec toutes vos faveurs ; et qu'on vous recherche dans les recoins où l'on ne vous trouve pas ? Quelle folie de ne point respirer dans l'air, de chercher où poser le pied en pleine campagne, de ne pas trouver d'eau dans le déluge, de ne pas saisir DIEU, de ne pas le goûter, de ne pas toucher son action présente en toutes choses !

Vous cherchez des secrets d'être à DIEU, chères âmes ? il n'y en a point d'autre que de se servir de tout ce que DIEU vous donne. Tout mène à cette union ; tout perfectionne, excepté ce qui est péché et hors du devoir : il n'y a qu'à recevoir tout et à laisser faire.

Tout vous dirige, vous redresse et vous porte. Tout est bannière, litière et voiture commode. Tout est main de DIEU. Tout est terre, air, eau divine. Son action est plus étendue, plus présente que les éléments. Il entre en vous par tous vos sens, supposé que vous n'en usiez que par l'ordre de DIEU ; car il faut les fermer, et résister à tout ce qui n'est pas sa volonté. Il n'y a point d'atome qui, en vous pénétrant, ne fasse pénétrer cette action divine jusqu'à la moelle de vos os. Tout est d'elle, et par elle. Ces liqueurs vitales, qui coulent dans vos veines, ne coulent que par le mouvement qu'elle leur donne ; toute la différence qui existe dans vos mouvements, la force ou la faiblesse, la langueur ou la vivacité, la vie ou la mort, ce sont des instruments divins qu'elle met en œuvre pour opérer votre sanctification. Tous les états corporels deviennent sous son influence des opérations de grâce. Tous vos sentiments, toutes vos pensées, de quelque part que cela vienne, tout part de cette main invisible. Il n'y a ni cœur, ni esprit créé qui puisse vous apprendre ce que cette action fera en vous ; vous l'apprendrez par l'expérience successive. Votre vie coule sans cesse dans cet abîme inconnu, où il n'y a qu'à toujours aimer et estimer pour le meilleur ce qui est présent, par une parfaite confiance en cette action, qui ne peut faire par elle-même que du bien.

Oui, cher amour, toutes les âmes arriveraient à des états surnaturels, sublimes, admirables, inconcevables, si toutes se contentaient de votre action ! — Oui, si l'on savait laisser faire cette divine main, on atteindrait la perfection la plus éminente ! Toutes y parviendraient, car elle est offerte à tous. Il n'y a qu'à ouvrir

la bouche, et elle y entrera comme d'elle-même : puisqu'il n'y a point d'âme qui n'ait en vous son modèle. infiniment parfait, et que votre action ne travaille sans cesse à rendre semblable à ce modèle. Si elles lui étaient fidèles, toutes vivraient, agiraient, parleraient divinement ; elles n'auraient que faire de se copier les unes les autres ; l'action divine les singulariserait toutes par les choses les plus communes.

Par quel moyen, ô mon DIEU, pourrai-je faire goûter ce que j'avance à vos créatures !... Faut-il que j'aie un si grand trésor et que, pouvant enrichir tout le monde, je voie les âmes mourir dans leur indigence ! Faut-il que je les voie sécher comme les plantes des déserts, alors que je leur montre la source des eaux vives ! Venez, âmes simples, qui n'avez aucune teinture de dévotion ; vous qui n'avez aucun talent, pas même les premiers éléments d'instruction ; vous qui n'entendez rien aux termes spirituels, qui êtes étonnées de l'éloquence des savants et qui l'admirez ; venez, je vous apprendrai un secret pour surpasser tous ces habiles esprits ; et je vous mettrai si au large pour la perfection que vous la trouverez toujours sous vos pieds, sur votre tête et autour de vous ; je vous unirai à DIEU, et je vous le ferai tenir par la main, dès le premier moment que vous pratiquerez ce que je vous dirai. Venez, non pour savoir la carte du pays de la spiritualité, mais pour le posséder et vous y promener à l'aise, sans crainte de vous y égarer. Venez à nous, non pour étudier la théorie de la divine grâce ; non pour apprendre ce qu'elle a fait dans tous les siècles, et ce qu'elle fait encore, mais pour être les simples sujets de son opération. Vous n'avez pas besoin de savoir les paroles

qu'elle a fait entendre aux autres pour les réciter ingénieusement ; elle vous en donnera qui vous seront propres.

§ XII

L'action divine peut seule nous sanctifier, parce que seule elle connaît l'exemplaire divin de notre perfection.

L'action divine exécute dans la suite des temps les idées que l'éternelle Sagesse a formées de toutes choses. Tout a, en DIEU, ses propres idées : cette seule Sagesse les connaît. Quand vous connaîtriez toutes celles qui ne sont pas pour vous, cette connaissance ne pourrait vous diriger en rien. L'action divine voit dans le Verbe l'idée suivant laquelle vous devez être formé ; c'est l'exemplaire qui lui est proposé. Elle voit dans le Verbe tout ce qui est convenable pour toutes les âmes saintes. L'Écriture sainte en comprend une partie, et les ouvrages que l'Esprit-Saint forme dans l'intérieur achèvent le reste, sur les exemplaires que le Verbe lui propose. Ne voit-on pas que l'unique secret de recevoir le caractère de cette idée éternelle est d'être un sujet simple entre ses mains, et que les efforts ni les spéculations de l'esprit ne peuvent rien faire pour cela ? N'est-il pas manifeste que cet ouvrage ne se fait point par voie d'adresse, d'intelligence, de subtilité d'esprit ; mais par voie passive d'abandon à recevoir, à se prêter, comme le métal dans un moule, comme une toile sous le pinceau, ou une pierre sous la main du sculpteur ? Ne voit-on pas que la connaissance de tous ces mystères divins, que la volonté de DIEU opère et opérera dans tous les siècles, n'est point ce qui fait que cette même volonté nous rend conformes à l'image que

le Verbe a conçu de nous ? que notre ressemblance au type divin ne peut nous venir que de l'impression de ce cachet mystérieux ; et que cette impression ne se fait pas dans l'esprit par des idées, mais dans la volonté par l'abandon ?

La sagesse de l'âme simple consiste à se contenter de ce qui lui est propre, à se renfermer dans les termes de son sentier, à ne point outrepasser sa ligne. Elle n'est point curieuse de savoir les façons d'agir de DIEU ; elle se contente de l'ordre de sa volonté sur elle, ne faisant point d'effort pour la deviner par comparaisons, par conjectures, n'en voulant savoir que ce que chaque moment lui révèle ; écoutant la parole du Verbe lorsqu'elle se fait entendre au fond de son cœur, ne s'informant point à l'Epoux de ce qu'il a dit aux autres ; se contentant de ce qu'elle reçoit au fond de son âme, de façon que, d'un moment à l'autre, tout la divinise à son insu. Voilà de quelle manière l'Epoux parle à son épouse, par les effets très réels de son action, que l'épouse ne scrute point curieusement, mais qu'elle accepte avec une amoureuse reconnaissance. Ainsi la spiritualité de cette âme est simple, toute substantielle et intimement répandue dans tout son être. Ce ne sont point les idées ni les paroles tumultueuses qui la déterminent à agir ; car, étant seules, elles ne servent qu'à enfler. On fait un grand usage de l'esprit pour la piété ; cependant il y est peu nécessaire ; il y est même contraire. Il ne faut faire usage que de ce que DIEU donne à souffrir et à faire ; et on laisse cette substance divine, pour occuper son esprit des merveilles historiques de l'ouvrage divin, au lieu de les accroître par sa fidélité.

Les merveilles de cet ouvrage, qui satisfont notre curiosité dans nos lectures, ne servent souvent qu'à nous dégoûter de ces choses petites en apparence, par lesquelles l'amour divin ferait en nous de grandes choses, si nous ne les méprisions pas. Insensés que nous sommes ! Nous admirons, nous bénissons cette action divine dans les écrits qui racontent son histoire, et, lorsqu'elle s'apprête à la continuer en écrivant sur nos cœurs, nous tenons le papier dans une inquiétude continuelle ; et nous l'empêchons d'agir par la curiosité de voir ce qu'elle fait en nous, et ce qu'elle fait ailleurs.

Pardon, divin amour, car je n'écris ici que mes défauts ! et je n'ai pas encore conçu ce que c'est que de vous laisser faire. Je ne me suis point encore laissé jeter au moule. J'ai parcouru tous vos ateliers, j'ai admiré toutes vos figures, mais je n'ai point encore eu l'abandon nécessaire pour recevoir les traits de votre pinceau. Enfin, je vous ai trouvé, mon cher maître, mon docteur, mon père, mon cher amour ! je serai votre disciple, je ne veux plus aller qu'à votre école. Je reviens, comme l'enfant prodigue, affamé de votre pain. Je laisse les idées qui ne tendraient qu'à satisfaire la curiosité de mon esprit ; je ne veux plus courir après les maîtres et après les livres ; je n'userai plus de ces moyens que sous la dépendance de l'action divine, non pour me satisfaire, mais pour vous obéir, comme en toutes les choses qui se présentent. Je veux me renfermer dans l'unique affaire du moment présent, pour vous aimer, pour m'acquitter de mes obligations, et pour vous laisser faire.

LIVRE SECOND

DE L'ÉTAT D'ABANDON

CHAPITRE PREMIER

NATURE ET EXCELLENCE DE L'ÉTAT D'ABANDON

§ I

Desseins de DIEU sur les âmes qu'il met dans cet état

Il y a un temps auquel l'âme vit en DIEU, et un temps auquel DIEU vit dans l'âme. Ce qui est propre à l'un de ces temps est contraire à l'autre. Lorsque DIEU vit dans l'âme elle doit s'abandonner totalement à sa providence. Lorsque l'âme vit en DIEU, elle se pourvoit avec soin et très régulièrement de tous les moyens dont elle se peut aviser pour parvenir à cette union. Toutes ses routes sont marquées, ses lectures, ses comptes, ses revues ; son guide est à ses côtés ; et jusqu'aux heures de parler, tout est réglé. Quand DIEU vit dans l'âme, elle n'a plus rien d'elle-même ; elle n'a que ce que lui donne,

à chaque moment, le principe qui l'anime. Point de provisions ; plus de chemin tracé ; c'est comme un enfant qu'on mène où l'on veut, et qui n'a que le seul sentiment pour distinguer les choses qu'on lui présente. Plus de livres marqués pour cette âme ; assez souvent elle est privée de directeur arrêté ; DIEU la laisse sans aucun appui que lui seul. Sa demeure est dans les ténèbres, l'oubli, l'abandon, la mort et le néant. Elle sent ses besoins et ses misères, sans savoir par où ni quand elle sera secourue. Elle attend en paix et sans inquiétude qu'on vienne l'assister ; ses yeux ne regardent que le ciel. DIEU, qui ne trouve point dans son épouse de plus pure disposition que cette totale démission de tout ce qu'elle est, pour n'être que par grâce et par opération divine, lui fournit à propos les livres, les pensées, les vues d'elle-même, les avis, les conseils, les exemples des sages. Tout ce que les autres trouvent par leurs soins, cette âme le trouve dans son abandon ; et ce que les autres gardent avec précaution, pour le retrouver quand il leur plaira, celui-ci le reçoit au moment du besoin et le laisse ensuite, n'en admettant précisément que ce que DIEU veut bien lui en donner, pour ne vivre que par lui. Les autres entreprennent pour la gloire de DIEU une infinité de choses ; celle-ci souvent est dans un coin de la terre, comme un reste de pot cassé dont on ne s'avise pas de tirer aucun service. Là, cette âme délaissée des créatures, mais dans la jouissance de DIEU, par un amour très réel, très véritable, très actif, quoique infus dans le repos, ne se porte à aucune chose par son propre mouvement ; elle ne sait que s'abandonner et se remettre entre les mains de DIEU, pour le servir en la manière qu'il connaît. Souvent elle ignore

à quoi elle sert, mais DIEU le sait bien. Les hommes la croient inutile ; les apparences favorisent ce jugement ; cependant il n'en est pas moins vrai que, par de secrètes ressources et par des canaux inconnus, elle répand une infinité de grâces sur des personnes qui souvent n'y pensent pas, et auxquelles elle ne pense point.

Tout est efficace, tout prêche, tout est apostolique dans ces âmes abandonnées. DIEU donne à leur silence, à leur oubli, à leur repos, à leur détachement, à leur parole, à leurs gestes, etc., une certaine vertu qui opère à leur insu dans les cœurs ; et comme elles sont dirigées par ces actions occasionnelles de mille créatures, dont la grâce se sert pour les instruire sans qu'elles y pensent, elles aussi servent-elles de soutien et de direction à d'autres, sans qu'il y ait aucune liaison expresse ni engagement pour cela. C'est DIEU qui opère en elles, mais par mouvement imprévu et souvent inconnu ; en sorte que ces âmes sont comme JÉSUS, dont il sortait une vertu secrète qui guérissait les autres. Entre lui et elles il y a cette différence que souvent elles ne sentent point l'écoulement de cette vertu, et même qu'elles n'y contribuent point par coopération : c'est comme un baume caché que l'on sent sans le connaître, et qui ignore lui-même sa vertu.

§ II

L'âme dans cet état est conduite par l'action divine à travers toutes les obscurités.

Quand l'âme a trouvé la motion divine, elle quitte toutes les œuvres, toutes les pratiques, les méthodes, les moyens, les livres, les idées, les personnes spirituelles, afin d'être sous la seule conduite de DIEU, en

s'abandonnant à cette motion qui devient l'unique principe de sa perfection. Elle est en sa main, comme tous les Saints y ont toujours été ; elle sait que cette action divine connaît seule la voie qui lui est propre ; et que, si elle cherchait des moyens créés, elle ne pourrait que s'égarer, dans ce terrain de l'inconnu où DIEU la fait marcher. C'est donc l'action inconnue qui dirige et conduit les âmes par les routes qu'elle seule connaît. Il en est de ces âmes comme des dispositions de l'air. On ne les connaît que par le moment présent ; ce qui doit suivre a ses causes dans la volonté de DIEU ; et cette action ne s'explique que par les effets : parce qu'elle fait en ces âmes et leur fait faire, soit par instincts secrets non suspects, soit par le devoir de l'état où elles sont. C'est tout ce qu'elles connaissent de spiritualité ; ce sont là leurs visions et leurs révélations ; c'est toute leur sagesse, tout leur conseil, et cela est tel que jamais rien ne leur manque. La foi les assure de la bonté de ce qu'elles font : si elles lisent, si elles parlent, si elles écrivent, si elles consultent, ce n'est que pour chercher les moyens de distinguer l'action divine. Tout cela est de son ordre, et elles le reçoivent comme le reste ; prenant au-dessous des choses cette motion divine, et ne prenant pas les choses ; usant de l'être et du non-être, toujours appuyées par la foi sur cette infaillible, égale, immuable et toujours efficace action en chaque moment. Elles la voient, elles en jouissent en tout, sous les plus petits objets comme sous les plus grands ; chaque moment la leur donne tout entière. Ainsi elles usent des choses par confiance en elles, mais par soumission aux ordres divins et à cette opération intérieure, qu'elles trouvent, avec une égale facilité et une égale certitude,

sous les apparences contraires. Leur vie se passe donc non en recherches, en désirs, en dégoûts, en soupirs, mais dans une continuelle assurance d'avoir toujours le plus parfait.

Tous les états que le corps et l'âme portent, ce qui leur arrive au dedans et au dehors, ce que chaque moment révèle à ces âmes, c'est pour elles la plénitude de l'action divine ; c'est leur félicité. Tout le créé n'est pour elles que misère et disette ; ce que cette action fait est la vraie et la juste mesure. Ainsi, si elle ôte les pensées, les paroles, les livres, la nourriture, les personnes, la santé, la vie même, c'est la même chose que si elle faisait le contraire. L'âme aime l'action divine sous toutes ces formes, et la croit également sanctifiante. Elle ne raisonne point sur sa conduite ; il suffit que les choses lui viennent de ce principe pour être approuvées par elle.

§ III

L'état d'abandon renferme l'état de pure foi, de pure espérance et de pur amour.

L'état d'abandon est un certain mélange de foi, d'espérance et de charité, dans un seul acte, qui unit le cœur à DIEU et à son action. Ces trois vertus réunies ne sont qu'une même vertu ; ce n'est qu'un seul acte, une seule élévation du cœur à DIEU et un simple abandon à son action. Or, comment exprimer ce divin mélange, cette essence spirituelle ? Comment trouver un nom qui rende bien sa nature et son idée, et qui fasse concevoir l'unité de sa trinité ? Ce n'est, par ces trois vertus, qu'une seule possession et jouissance de DIEU et de sa volonté. On voit cet objet adorable, on l'aime, et on espère de lui

toutes choses. Cela se peut appeler, avec une égale justesse, un pur amour, une pure espérance, une pure foi ; et si le plus souvent on désigne par ce dernier nom l'état dont nous parlons, ce n'est pas pour exclure les autres vertus théologales, c'est plutôt pour faire entendre que dans cet état ces vertus s'exercent dans l'obscurité.

Il n'y a rien de plus assuré que cet état, en ce qui est de DIEU ; rien de plus désintéressé, en ce qui est du cœur. Du côté de DIEU, il a la certitude absolue de la foi ; et du côté du cœur, la certitude assaisonnée de crainte et d'espérance. O unité désirable de la trinité de ces saintes vertus ! Croyez donc, âmes saintes, espérez, aimez ; mais par une simple touche, que l'Esprit divin dont DIEU vous fait présent produit dans votre cœur. C'est là l'onction de ce nom de DIEU, que le Saint-Esprit répand dans le centre du cœur. Voilà cette parole et cette révélation mystique, ce gage de la prédestination et de toutes ses heureuses suites : *Quam bonus Israël DEUS his qui recto sunt corde !*

Cette touche, dans les âmes embrasées, s'appelle pur amour, à cause du torrent de volupté qui déborde sur toutes les facultés avec une plénitude de confiance et de lumières ; mais dans les âmes enivrées d'absinthe cette touche s'appelle pure foi, parce que l'obscurité et les ombres de la nuit y sont toutes pures. Le pur amour voit, sent et croit. La pure foi croit sans voir ni sentir. Voilà d'où vient la différence que l'on met entre l'une et l'autre. Elle n'est fondée que sur les apparences, qui ne sont pas les mêmes ; car, dans la réalité, comme l'état de pure foi ne manque pas d'amour, de même l'état de pur amour ne manque ni de foi ni d'abandon ;

mais ces termes s'y approprient à cause de ce qui domine le plus dans cet état. Le mélange différent de ces vertus, sous cette touche, fait la variété de tous les états surnaturels et élevés. Et comme DIEU les peut mêler dans une variété infinie, il n'y a point d'âme qui ne reçoive cette précieuse touche avec quelques caractères particuliers. Mais qu'importe ? c'est toujours foi, espérance et charité.

L'abandon est un moyen général pour recevoir les vertus spéciales dans toute la variété de ces touches. Toutes les âmes ne peuvent prétendre à la même espèce ni au même état, sous les divines impressions ; mais elles peuvent toutes s'unir à DIEU, toutes s'abandonner à son action, toutes recevoir la touche de l'état qui leur est propre, toutes enfin trouver le règne de DIEU, et avoir part à sa justice et à ses avantages. C'est un empire où toute âme peut aspirer à une couronne : couronne d'amour ou couronne de foi, c'est toujours une couronne, c'est toujours le royaume de DIEU. Il y a cette différence, il est vrai, que les unes sont dans la lumière et les autres dans les ténèbres ; mais qu'importe, encore une fois, pourvu que l'on soit à DIEU et à son action ? Est-ce le nom de l'état que l'on cherche, est-ce sa distinction ou son excellence ? Point du tout, c'est DIEU même et son action. La manière doit être indifférente à l'âme.

Évangélisons donc à toutes les âmes, non plus l'état de pure foi ou de pur amour, de croix ou de caresse : cela ne se peut donner à toutes, au même degré ni de la même manière ; mais évangélisons, à tous les cœurs simples et craignant DIEU, l'abandon à l'action divine, en général ; et faisons entendre à tous qu'ils recevront,

par ces moyens, l'état singulier que cette action leur a choisi et destiné de toute éternité. Ne désolons, ne rebutions, n'éloignons personne de l'éminente perfection. JÉSUS y appelle tout le monde, puisqu'il exige de tous qu'ils soient soumis à la volonté de son Père, et qu'ils servent à former son corps mystique, dont les membres ne peuvent l'appeler leur Chef avec vérité, qu'autant que leur volonté se trouve parfaitement d'accord avec la sienne. Répétons sans cesse à toutes les âmes que l'invitation de ce doux et aimable Sauveur n'exige rien d'elles ni de si difficile, ni de si extraordinaire. Ce n'est point leur industrie qu'il demande ; il souhaite que leur bonne volonté s'unisse à lui, pour les conduire, les diriger et les favoriser à proportion de cette union.

§ IV

L'état d'abandon renferme la plus héroïque générosité.

Il n'y a rien de plus généreux qu'un cœur qui a la foi ; qui ne voit que vie divine dans les travaux et les périls les plus mortels. Quand il faudrait avaler le poison, marcher à une brèche, servir d'esclave à des pestiférés : on trouve en tout cela une plénitude de vie divine, qui ne se donne pas seulement goutte à goutte, mais qui, dans un instant, inonde l'âme et l'engloutit. Une armée de soldats animés de semblables vues serait invincible. C'est que l'instinct de la foi est une élévation et une étendue de cœur au delà et au-dessus de tout ce qui se présente aux sens.

La vie de la foi ou l'instinct de la foi est une même chose : c'est une joie du bien de DIEU et une confiance

fondées sur l'attente de sa protection qui rendent tout agréable et font tout recevoir de bonne grâce. C'est une indifférence et une préparation pour tous les lieux, tous les états et toutes les personnes. La foi n'est jamais malheureuse, alors même que les sens sont plus désolés. Cette foi vive est toujours en DIEU, toujours dans son action, au delà des apparences contraires qui obscurcissent les sens.

Les sens effarouchés crient tout à coup à l'âme : « Malheureuse, te voilà perdue, plus de ressource !... » Et la foi, d'une voix plus forte, lui dit à l'instant : « Tiens-toi ferme ; marche, et ne crains rien. »

§ V

L'état d'abandon et de pure foi donne à l'âme plus de mérite que les œuvres les plus éclatantes.

Tout ce que nous voyons d'extraordinaire dans les Saints, visions, révélations, paroles intérieures, n'est qu'un rayon de l'excellence de leur état, contenue et cachée dans l'exercice de la foi ; car la foi possède tout cela, puisqu'elle sait voir et entendre DIEU dans ce qui arrive de moment en moment. Lorsque cela éclate visiblement, ce n'est pas que la foi ne l'eût déjà, mais c'est pour en faire voir l'excellence, et attirer les âmes à la pratique ; comme la gloire du Thabor et les miracles de JÉSUS-CHRIST n'étaient pas des surcroîts de son excellence, mais des éclairs qui sortaient de temps en temps de cette nuée obscure de l'humanité, pour la rendre vénérable et aimable aux autres.

Le merveilleux des Saints, c'est leur vie de foi continue en toutes choses ; tout le reste, sans cela, ne serait plus sainteté. Leur sainteté dans la foi amoureuse qui les

fait jouir de DIEU en toutes choses, n'a pas besoin de cet extraordinaire ; s'il devient utile, c'est pour les autres, qui peuvent avoir besoin de ce témoignage et de ces signes. Pour l'âme de foi, contente de son obscurité, elle ne s'appuie point sur ces brillantes apparences ; elle les laisse éclater au dehors pour que le prochain en profite, et ne prend pour elle que ce qu'elle trouve de plus commun : ordre de DIEU, bon plaisir de DIEU, qui exercent sa foi, en se cachant et non en se manifestant. La foi ne veut point de preuves, et ceux qui ont besoin de preuves ont moins de foi. Ceux qui vivent de la foi reçoivent la preuve, non comme preuve, mais comme ordre de DIEU ; et, en ce sens, les choses extraordinaires ne contredisent point l'état de pure foi. Mais il se trouve beaucoup de Saints que DIEU élève pour le salut des âmes, et du visage desquels il fait jaillir des rayons qui éclairent les plus faibles. C'est ainsi qu'étaient les Prophètes et les Apôtres, et que tous les Saints ont été et sont encore, quand DIEU les choisit pour les mettre sur le chandelier. Or, il y en aura toujours, comme il y en a toujours eu. Il y en a une infinité d'autres, dans l'Eglise, qui sont cachés, et qui, n'étant faits que pour briller dans le ciel, ne répandent dans cette vie aucune lumière, mais vivent et meurent dans une profonde obscurité.

§ VI

L'état d'abandon renferme le mérite de toutes les opérations particulières.

L'abandon dans le cœur renferme toutes les manières possibles : car l'être propre étant livré au bon plaisir.

de DIEU, ce transport fait par le pur amour s'étend à toute l'étendue des opérations de ce bon plaisir. Ainsi l'âme, à chaque moment, exerce un abandon à l'infini ; et toutes les qualités possibles et toutes les manières sont renfermées dans sa vertu. Ce n'est donc point l'affaire de l'âme de déterminer l'objet de la soumission qu'elle doit à DIEU ; mais sa seule occupation est d'être soumise pour tout et prête à tout. C'est là l'essentiel de l'abandon, c'est ce que DIEU exige de l'âme. Le don libre qu'il demande au cœur, c'est l'abnégation, l'obéissance et l'amour : le reste est l'affaire de DIEU. Soit que l'âme agisse avec soin pour remplir le devoir auquel son état l'oblige, soit qu'elle suive avec douceur un attrait inspiré, ou qu'elle se soumette en paix aux impressions de la grâce pour le corps et pour l'âme : en tout cela, elle exerce, au fond du cœur, un même acte universel et général, l'abandon. Cet acte n'est point du tout limité par le terme et par l'ordre spécial qui en paraissent au moment ; mais il a, au fond, tout le mérite et toute l'efficacité qu'une bonne volonté sincère a toujours, quand l'effet ne dépend point d'elle. Ce qu'elle a voulu faire est réputé pour fait devant DIEU.

Si le bon plaisir de DIEU donne des bornes à l'exercice des facultés particulières, il n'en donne point à celui de la volonté. Le bon plaisir de DIEU, l'être et l'essence de DIEU font l'objet de la volonté, et, par l'exercice de l'amour, DIEU s'unit à elle sans borne, sans manière et sans mesure. Si cet amour ne se termine dans les facultés qu'à ceci ou cela, c'est que la volonté de DIEU s'y termine elle-même ; c'est qu'elle se raccourcit, pour ainsi dire, et qu'elle s'abrège dans la qualité du moment présent, et passe ainsi dans les facultés, et de là

dans le cœur. Le trouvant pur, sans limite et sans réserve, elle se communique à lui pleinement, à cause de sa capacité infinie, opérée par la vertu de l'amour, qui, l'ayant vidé de toutes choses, l'a rendu capable de DIEU.

O saint dégagement ! c'est toi qui fais la place de DIEU ! O pureté ! ô bienheureux anéantissement ! ô tout ! ô soumission sans réserve ! c'est toi qui attires DIEU dans le fond des cœurs ! Que les facultés soient après cela tout ce qu'il leur plaira : vous êtes, Seigneur, tout mon bien. Faites tout ce que vous voudrez de ce petit être : qu'il agisse, qu'il soit inspiré, qu'il soit le sujet de vos impressions ; tout est un ; tout est vôtre ; tout est vous, de vous et pour vous. Je n'ai plus rien à y voir, ni à faire. Pas un seul moment de ma vie n'est de mon ordonnance ; tout est à vous ; je ne dois rien ajouter ni diminuer, ni chercher, ni réfléchir. C'est à vous à tout régler ; la sainteté, la perfection, le salut, la direction, la mortification, c'est votre affaire, Seigneur ; la mienne c'est d'être content de vous, et de ne m'approprier aucune action ni aucun état, mais de laisser tout à votre bon plaisir.

§ VII

Toutes les âmes sont appelées à jouir des biens infinis renfermés dans cet état.

C'est donc l'abandon que je prêche, cher amour, et non un état particulier. J'aime tous les états où votre grâce met les âmes, et sans en affectionner un préféralement à l'autre. J'enseigne à toutes un moyen général pour arriver à celui que vous leur marquerez. Je ne

demande à toutes que la volonté de s'abandonner à votre conduite ; vous les ferez arriver infailliblement à ce qu'il y a de plus excellent pour elles. C'est la foi que je leur prêche : abandon, confiance et foi ; vouloir être sujet et instrument de l'action divine ; et croire qu'à tout moment et en toutes choses, cette action s'applique en même temps à tout, selon que l'âme a plus ou moins de bonne volonté ; voilà la foi que je prêche. Ce n'est pas un état spécial de foi et de pur amour, mais un état général, par lequel toutes les âmes peuvent trouver DIEU sous les espèces différentes dont il se revêt, et prendre la forme divine que sa grâce leur prépare. J'ai parlé aux âmes peignées ; je parle ici à toutes sortes d'âmes. C'est le véritable instinct de mon cœur d'être à tous, d'annoncer à tous le secret évangélique, et de me faire tout à tous. Dans cette heureuse disposition, je me fais un devoir, que je remplis sans peine, de pleurer avec ceux qui pleurent, de me réjouir avec ceux qui sont dans la joie, de parler avec les idiots leur langage, et d'user avec les savants des termes plus doctes et plus relevés. Je veux faire voir à tous qu'ils peuvent prétendre, non pas aux mêmes faveurs distinctes, mais au même amour, au même abandon, au même DIEU, à son même ouvrage, et par là, tous indifféremment, à l'éminente sainteté. Ce qu'on appelle grâces extraordinaires et privilégiées est appelé ainsi uniquement parce qu'il y a peu d'âmes assez fidèles pour se rendre dignes de les recevoir. C'est ce que l'on verra bien au jour du jugement. Hélas ! on y verra que ce n'a point été par la suite d'une réserve de DIEU, mais par leur pure faute, que la plupart des âmes auront été privées de ses divines largesses ! Quelle abondance de biens eût fait couler

dans leur sein la soumission totale d'une bonne volonté toujours constante.

Il en est de l'action divine comme de JÉSUS ; si ceux qui n'avaient ni confiance en lui ni respect pour lui n'en recevaient point les faveurs qu'il offrait à tout le monde, ils ne pouvaient s'en prendre qu'à leurs mauvaises dispositions. Tous, il est vrai, ne peuvent pas aspirer aux mêmes états sublimes, aux mêmes dons, aux mêmes degrés d'excellence ; mais si tous, fidèles aux grâces, y répondaient chacun selon sa mesure, tous seraient contents, parce qu'ils arriveraient tous au point d'excellence et de faveur qui satisferait pleinement leurs désirs. Ils seraient contents selon la nature et selon la grâce, car la nature et la grâce se confondent dans les soupirs que le désir de ce précieux avantage fait sortir du fond du cœur.

§ VIII

Toutes les richesses de la grâce sont le fruit de la pureté du cœur et du parfait abandon.

Celui-là donc qui veut jouir de l'abondance de tous les biens n'a qu'une chose à faire : purifier son cœur, se détacher des créatures, et s'abandonner entièrement à DIEU. Dans cette pureté et cet abandon il trouvera toutes choses. Que les autres, Seigneur, vous demandent toutes sortes de dons, qu'ils multiplient leurs paroles et leurs prières, pour moi, mon DIEU, je ne vous demande qu'un seul don ; et je n'ai que cette prière à vous faire : Donnez-moi un cœur pur ! O cœur pur ! que vous êtes heureux ! C'est en lui-même que vous voyez DIEU par la vivacité de votre foi. Vous le voyez en toutes

choses, et vous le voyez à tout moment, opérant au dedans de vous et au dehors. Vous êtes en tout son sujet et son instrument. Il vous mène en tout, et amène à tout. Le plus souvent vous n'y pensez pas, mais il pense pour vous. Ce qui vous arrive et doit arriver par son ordre, il lui suffit que vous le désiriez ; il entend votre préparation. Dans votre salutaire aveuglement, vous cherchez à démêler en vous-même ce désir, et vous ne l'y voyez pas. Oh ! pour lui, il le voit bien ! Mais que vous êtes simple ! Ignorez-vous donc ce que c'est qu'un cœur bien disposé ? Ce n'est autre chose qu'un cœur où DIEU se trouve. Voyant dans ce cœur ses propres inclinations, DIEU sait bien qu'il restera toujours soumis à ses ordres. Il sait en même temps que vous ne savez guère ce qui est utile ; aussi fait-il son affaire de vous le donner. Peu lui importe qu'il vous contrarie : vous pensiez aller à l'Orient ; il vous conduit à l'Occident. Vous alliez donner contre un écueil ; il retourne le gouvernail, et il vous conduit au port. Sans avoir ni carte, ni route, ni vent, ni marée, vous ne faites jamais que des voyages heureux. Si les pirates croisent contre vous, un coup de vent inopiné vous met à l'instant hors de leur portée.

O bonne volonté ! ô cœur pur ! que JÉSUS a bien su vous mettre à votre place quand il vous a rangés parmi les béatitudes ! Quel bonheur plus grand que de posséder DIEU, tandis qu'il vous possède réciproquement ! État délicieux et plein de charmes ! On y dort paisiblement sur le sein de la Providence ; on y joue innocemment avec la divine Sagesse : sans inquiétude au sujet de la course, qui ne souffre aucune interruption, et qui, à travers les écueils et les pirates et parmi les orages

continuels, se fait toujours le plus heureusement du monde !

O cœur pur ! ô bonne volonté ! vous êtes l'unique fondement de tous les états spirituels ! c'est à vous que sont donnés et par vous que profitent les dons de pure foi, de pure espérance, de pure confiance et de pur amour. C'est sur votre tronc que sont entées les fleurs du désert : je veux dire les grâces précieuses, qu'on ne voit guère éclore que dans ces âmes entièrement détachées, où DIEU, comme dans un séjour inhabité, fait sa demeure, à l'exclusion de tout autre objet. Vous êtes cette source féconde d'où partent tous les ruisseaux qui viennent arroser le parterre de l'Époux et le jardin de l'épouse. Vous appelez toutes les âmes et vous leur dites : « Considérez-moi bien : c'est moi qui produis le bel amour, cet amour qui démêle ce qu'il y a de meilleur, pour s'y fixer ; moi qui fais naître cette crainte douce et efficace, qui donne l'horreur du mal et qui le fait éviter sans trouble ; moi qui fais éclore les belles connaissances qui nous découvrent les grandeurs de DIEU et le prix de la vertu ; c'est de moi enfin que s'élèvent sans cesse les ardents désirs, animés par une espérance toute sainte ; c'est moi qui fais pratiquer constamment le bien, dans l'attente de ce divin objet dont la jouissance doit faire un jour, comme à présent, mais plus délicieusement, la félicité des âmes fidèles. »

Vous pouvez les inviter toutes à se rendre autour de vous pour s'enrichir de vos inépuisables trésors. C'est à vous que remontent tous les états et toutes les voies spirituelles. C'est dans vous qu'elles puisent ce qu'elles ont de beau, d'attrayant, de charmant ; c'est de votre fonds qu'elles le tirent. Ces fruits merveilleux

de grâces et de vertus de toute espèce, qu'on y voit éclater de toutes parts, et dont on s'y nourrit, ne sont que des productions de vos plants. C'est sur vos terres que coulent le lait et le miel ; ce sont vos mamelles qui distillent le lait ; c'est sur votre sein que se cueille le bouquet de myrrhe ; et c'est sous vos doigts qu'on voit couler, avec abondance et dans toute sa pureté, la liqueur qu'on a coutume d'en extraire en ne faisant que le presser.

Allons donc, chères âmes, courons, volons à cet océan d'amour qui nous appelle. Qu'attendons-nous ? Marchions à l'instant ; allons nous perdre en DIEU, en son Cœur même, pour nous enivrer de sa charité. Nous trouverons dans ce Cœur la clef des trésors célestes. Prenons ensuite notre route vers le ciel. Point d'endroit si secret où nous ne puissions pénétrer. Rien ne sera clos pour nous, ni le jardin, ni le cellier, ni la vigne. Si nous voulons respirer l'air de la campagne, il ne tiendra qu'à nous d'y porter nos pas ; enfin nous irons et nous viendrons, nous entrerons et nous sortirons à notre gré, avec cette clef de David, cette clef de la science, cette clef de l'abîme, où sont renfermés les trésors cachés et profonds de la Sagesse divine. C'est encore avec cette divine clef qu'on ouvre les portes de la mort mystique et de ses ténèbres sacrées. C'est par elle que l'on descend dans les lacs profonds et dans la fosse aux lions. C'est elle qui pousse les âmes dans ces cachots obscurs, pour les en retirer saines et sauvées. C'est elle qui nous introduit dans cet heureux séjour où l'intelligence et la lumière font leur demeure, où l'Epoux prend au frais le repos du midi, et où il révèle à ses fidèles épouses les secrets de son amour.

O divins secrets, qu'il n'est pas permis de révéler et que nulle bouche mortelle ne peut exprimer !

Aimons donc, chères âmes ! Tous les biens, pour nous enrichir, n'attendent que l'amour. Il donne la sainteté, il donne tout ce qui l'accompagne ; elle est dans sa gauche, elle est dans sa droite, pour la faire couler de toutes parts dans les cœurs ouverts à toutes les divines effusions. O divine semence de l'éternité ! on ne peut jamais assez faire votre éloge ! Mais pourquoi tant parler de vous ? Il vaut mieux vous posséder dans le silence que de vous louer par de simples paroles. Que dis-je ! Il faut vous louer, mais il ne faut vous louer que parce qu'on est possédé de vous. Car, du moment que vous possédez un cœur, lire, écrire, parler, agir, ou faire le contraire, c'est pour lui une même chose. On n'affecte rien, on n'évite rien ; on est solitaire, on est apôtre ; on est sain, on est malade ; on est simple ou éloquent ; on est enfin tout comme vous voulez. Ce que vous dictez au cœur, le cœur, votre fidèle écho, le répète aux autres facultés. Dans ce composé matériel et spirituel que vous voulez bien regarder comme votre royaume, c'est le cœur qui règne en maître sous vos auspices ; comme il n'a point d'autres instincts que ceux que vous lui inspirez, tout objet lui plaît sous les rapports que vous lui offrez. Ceux que la nature ou le démon voudraient y substituer ne font que le dégoûter et ne lui causent que de l'horreur ; si vous permettez qu'il s'y laisse surprendre quelquefois, ce n'est que pour le rendre plus sage et plus humble ; mais dès qu'il reconnaît son illusion, il revient à vous avec plus d'amour et s'attache à vous avec plus de fidélité.

CHAPITRE II

DEVOIRS DES AMES QUE DIEU APPELLE A L'ÉTAT D'ABANDON

§ I

Le grand devoir des âmes que DIEU appelle à cet état est de se donner entièrement et absolument à lui.

Sacrificate sacrificium jústitiæ et sperate in Domino :
« Sacrifiez, dit le Prophète, un sacrifice de justice, et espérez dans le Seigneur. » C'est dire que le grand et solide fondement de la vie spirituelle est de se donner à DIEU, pour être le sujet de son bon plaisir, pour tout, à l'intérieur et à l'extérieur ; et de s'oublier si bien ensuite, qu'on se regarde comme une chose vendue et livrée, à laquelle on n'a plus aucun droit : de telle sorte que le bon plaisir de DIEU fasse toute notre joie, et que son bonheur, sa gloire et son être fassent notre unique bien.

Ce fondement posé, l'âme n'a qu'à passer toute sa vie à se réjouir de ce que DIEU est DIEU, s'abandonnant tellement à son bon plaisir, qu'elle éprouve un contentement égal de faire ceci ou cela, ou le contraire, selon que ce bon plaisir en disposera, ne faisant aucune réflexion sur l'usage auquel ce bon plaisir l'applique.

S'abandonner ! tel est donc le grand devoir qui reste à remplir, après s'être acquitté fidèlement de toutes les

obligations de son état. La perfection avec laquelle ce devoir sera accompli sera la mesure de la sainteté.

Une âme sainte n'est qu'une âme librement soumise à la volonté divine, avec l'aide de la grâce. Tout ce qui suit le pur acquiescement est l'ouvrage de DIEU, et non point l'ouvrage de l'homme. Que cette âme se livre à l'aveugle dans un abandon et une indifférence universelle : DIEU ne lui demande que cette seule disposition ; le reste, il le détermine et le choisit, selon ses desseins, comme un architecte marque et désigne les pierres de l'édifice qu'il veut construire.

Il faut donc en tout aimer DIEU et son ordre ; il faut l'aimer tel qu'il se présente, sans rien désirer de plus. Que tels ou tels objets soient offerts, ce n'est point l'affaire de l'âme, mais de DIEU ; et ce qu'il donne est le meilleur à l'âme. Toute la spiritualité est en abrégé dans cette maxime : s'abandonner purement et entièrement à l'ordre de DIEU ; et là, dans le continuel oubli de soi-même, s'occuper éternellement à l'aimer et à lui obéir, sans toutes ces craintes, ces réflexions, ces retours, ces inquiétudes que donne parfois le soin de son salut et de sa propre perfection ! Puisque DIEU s'offre à nous pour faire nos affaires, remettons-les donc une bonne fois à son infinie sagesse, pour n'être plus occupés que de lui-même et de ce qui le touche.

Allons, mon âme, allons tête levée au-dessus de ce qui se passe au dehors et au dedans de nous, toujours contents de DIEU, contents de ce qu'il fait de nous et de ce qu'il nous fait faire. Gardons-nous bien de nous engager imprudemment dans cette multitude de réflexions inquiètes, qui, comme autant de sentiers perdus, s'offrent à notre esprit pour l'égarer et pour lui

faire faire à pure perte des pas sans fin. Passons ce labyrinthe de notre amour-propre, en sautant par-dessus, et non pas en le parcourant par des détours interminables.

Allons, mon âme, au travers des langueurs, des maladies, des sécheresses, des inégalités d'humeur, des faiblesses d'esprit, des pièges du diable et des hommes, de leurs défiances, jalousies, idées sinistres et préventions. Volons comme un aigle au-dessus de tous ces nuages, la vue toujours fixée sur le soleil et sur nos obligations, qui sont ses rayons. Sentons tout cela : il ne dépend pas de nous d'y être insensible ; mais souvenons-nous que notre vie n'est pas une vie de sentiment. Vivons dans cette région supérieure de l'âme, où DIEU et sa volonté opèrent une éternité toujours égale, toujours uniforme, toujours immuable. Dans cette demeure toute spirituelle, où l'incrée, l'indistinct, l'ineffable tient l'âme infiniment éloignée de tout le spécifique des ombres et des atomes créés, on se tient dans le calme, alors même que les sens sont en proie aux tempêtes. On s'est rendu indépendant des sens ; leurs agitations, leurs inquiétudes, leurs allées et venues et leur cent métamorphoses ne troublent pas plus que les nuages qui obscurcissent un moment le ciel et disparaissent. On sait que tout s'y passe comme dans l'air, où tout est sans suite et sans ordre, dans une perpétuelle vicissitude. DIEU et sa volonté est l'objet éternel qui charme le cœur dans l'état de foi, comme dans l'état de gloire il fera la vraie félicité ; et cet état glorieux du cœur influera sur tout le composé matériel, qui n'est à présent que la proie des monstres, des hibous et des bêtes farouches. Sous ces espèces, quelque

terribles qu'elles soient, l'action divine, en lui donnant une puissance toute céleste, le rendra aussi brillant que le soleil ; car les facultés de l'âme sensitive et celles du corps sont préparées ici-bas comme l'or, le fer, le lin et les pierres. Comme la matière de ces diverses choses, elles ne jouiront de l'éclat et de la pureté de leur forme qu'après avoir reçu bien des façons, souffert bien des destructions et des retranchements. Tout ce qu'elles endurent ici-bas sous la main de DIEU ne sert qu'à les y disposer.

L'âme de foi, qui sait le secret de DIEU, demeure toujours en paix. Tout ce qui se passe en elle, au lieu de l'effrayer, la rassure ; intimement persuadée que c'est DIEU qui la conduit, elle prend tout pour grâce, et vit dans l'oubli de l'instrument avec lequel DIEU travaille, pour ne penser qu'à l'ouvrage commis à ses soins. Son amour l'anime sans cesse à remplir fidèlement et avec exactitude ses obligations. Tout le distinct, en l'âme abandonnée, est l'action de la grâce, excepté les péchés qui y sont légers, et que cette action même tourne à bien. J'appelle le distinct, tout ce que l'âme sensible reçoit d'impressions affligeantes ou consolantes, par les objets auxquels la volonté divine l'applique sans cesse pour son bien ; je l'appelle distinct, parce que c'est ce que l'âme distingue le mieux de tout ce qui se passe en elle. En toutes ces choses, la foi ne voit que DIEU, et s'applique uniquement à se conformer à sa volonté.

§ II

Pour arriver à l'état d'abandon, l'âme doit se dépouiller de tout le créé,

Cet état n'offre que douceurs quand on l'a atteint ;

mais pour y arriver, il faut passer par bien des déchirements. La doctrine du pur amour ne s'apprend que par l'action de DIEU, et non par l'effort de l'esprit. DIEU instruit le cœur non par des idées, mais par les peines et les traverses. Cette science est une connaissance pratique par laquelle on goûte DIEU comme l'unique bien. Pour avoir cette science, il faut être dégagé de tous les biens particuliers ; et pour arriver à ce dégagement, il faut être réellement privé de ces biens. Ainsi ce n'est que par une traverse continuelle et une longue suite de mortifications de toutes sortes, d'épreuves et de dépouillements, que l'on est établi dans le pur amour. Il en faut venir au point que tout le créé ne soit plus rien, et que DIEU soit tout. Pour cela, il faut que DIEU s'oppose à toutes les affections particulières de l'âme, de sorte que, dès qu'elle se porte à quelque forme spéciale, à quelque idée de piété, à quelque moyen de dévotion ; lorsqu'elle prétend arriver à la perfection par tels desseins, telles voies ou chemins ; y être conduite par telles personnes ; enfin lorsqu'elle s'attache à quoi que ce soit, DIEU déconcerte ses vues, et permet qu'au lieu de ces projets, elle ne trouve en tout que confusion, que trouble, que vide, que folie. A peine a-t-elle dit : C'est par là qu'il faut aller, c'est à cette personne qu'il faut parler, c'est de telle manière qu'il faut agir, qu'aussitôt DIEU dit tout le contraire, et retire sa vertu du moyen déterminé par l'âme. Ainsi, ne trouvant en tout que déception et néant, l'âme est contrainte de recourir à DIEU même et de se contenter de lui.

Heureuse l'âme qui comprend cette conduite amoureusement sévère de son DIEU, et qui y correspond

fidèlement ! Elle s'élève au-dessus de tout ce qui se passe, pour se reposer dans l'immuable et l'infini. Elle ne se répand plus par amour et par confiance dans les choses créées ; elle ne les admet que par devoir, par ordre de DIEU et par application spéciale de sa volonté. Elle vit au-dessus de cette abondance et de cette disette, dans la plénitude de DIEU qui est son bien permanent. DIEU trouve cette âme toute vide de propres inclinations, de propres mouvements, de propre choix. C'est un sujet mort et enseveli dans une indifférence universelle. Le Tout de l'être divin venant ainsi à paraître au fond du cœur, répand sur la surface des êtres créés une teinte de néant, qui absorbe toutes leurs distinctions et toutes leurs variétés. Ainsi le créé est par lui-même sans vertu et sans efficace ; et le cœur est sans tendance et sans inclinations vers le créé, parce que la majesté de DIEU en remplit toute la capacité. Le cœur vivant ainsi de DIEU est mort à tout le reste, et tout est mort pour lui. C'est à DIEU, qui donne la vie à toutes choses, de vivifier l'âme à l'égard du créé, et le créé à l'égard de l'âme. C'est l'ordre de DIEU qui est cette vie. Le cœur, par cet ordre, est porté vers la créature autant que cela est nécessaire ou utile ; et c'est aussi par cet ordre que la créature est portée vers l'âme et qu'elle en est acceptée. Sans cette vertu divine du bon plaisir de DIEU, le créé n'est point admis par l'âme, et l'âme ne s'y porte point. Cette réduction de tout le créé, premièrement dans le néant, et ensuite dans le point de l'ordre de DIEU, fait qu'à chaque moment DIEU est à l'âme DIEU même et toutes choses. Car chaque moment est un contentement de DIEU seul au fond du cœur, et un abandon sans réserve à tout le

créé possible, ou plutôt au créé et au créable suivant l'ordre de DIEU. Chaque moment renferme donc tout.

§ III

Exercice actif de l'abandon, soit par rapport aux préceptes,
soit par rapport à l'inspiration.

Quoique les âmes que DIEU élève à l'état d'abandon soient beaucoup plus passives qu'actives, cependant elles ne sauraient être dispensées de toute action. Cet état n'étant autre chose que la vertu d'abandon exercée plus habituellement, et avec plus de perfection, doit, comme cette vertu, se composer de deux ordres de devoirs : de l'accomplissement actif de la volonté divine, et de l'acceptation passive de tout ce qu'il lui plaît de nous envoyer.

Il consiste essentiellement, avons-nous dit, dans la donation entière de notre être à DIEU, pour qu'il en use suivant son bon plaisir. Or, le bon plaisir de DIEU use de notre être en deux manières : ou il l'oblige à faire certaines actions, ou il opère simplement en lui. Nous nous soumettons donc aussi à lui de deux manières . soit par la fidèle exécution de ses ordres clairement manifestés, soit par une simple et passive soumission à ses impressions agréables ou pénibles. L'abandon renferme tout cela, parce que ce n'est point autre chose qu'une parfaite soumission à l'ordre de DIEU, selon la nature du moment présent. Il importe peu à l'âme de savoir en quelle manière elle est obligée de s'abandonner, et quelles sont les qualités du moment présent ; mais il lui importe absolument de s'abandonner.

Il y a donc des devoirs de précepte qu'il faut accomplir et des devoirs de nécessité qu'il faut accepter ; il y

en a de plus une troisième sorte qui appartient encore à la fidélité active, quoiqu'il ne s'agisse pas proprement d'œuvres de précepte : ce sont les devoirs d'inspiration, ceux auxquels l'esprit de DIEU incline par son onction les cœurs qui lui sont soumis.

L'accomplissement de ce genre de devoirs demande beaucoup de simplicité, de douce et suave cordialité, de mobilité d'âme au souffle de la grâce qui nous dirige ; car on ne fait que se laisser aller, et obéir simplement et librement à ses impressions. Pour que les âmes n'y soient point trompées, DIEU ne manque jamais de leur donner de sages conducteurs, qui marquent la liberté ou la réserve que l'on doit avoir pour faire usage de ces inspirations. Ce troisième genre de devoirs excède toute loi, toute forme et toute matière déterminée. C'est ce qui fait le singulier et l'extraordinaire des Saints ; c'est ce qui règle leurs prières vocales, leurs paroles intérieures, le sentiment de leur facultés et l'éclatant de leur vie ; ces austérités, ce zèle, cette prodigalité de tout eux-mêmes pour le prochain. Comme tout cela appartient à la loi intérieure du Saint-Esprit, personne ne doit s'y porter ni se le prescrire ni le désirer, ni gémir de ne point avoir les grâces qui nous font entreprendre ces sortes d'œuvres et pratiquer ces vertus non communes : car elles ne tirent leur mérite réel que de l'ordre de DIEU. Si on ne se tient dans cette réserve, on subira l'influence du propre esprit et on sera exposé à l'illusion.

Il faut remarquer qu'il y a des âmes que DIEU veut tenir cachées, et petites à leurs yeux et à ceux des autres. Bien loin de leur donner des qualités apparentes, son ordre ne porte pour elles que l'obscurité. Elles se-

raient trompées, si elles voulaient aller par une autre voie. Si elles sont bien instruites elles sauront que la leur est la fidélité dans leur néant, et elles se trouveront en paix dans leur bassesse. Il n'y a donc de différence réelle entre leurs voies et les voies des âmes en apparence plus favorisées, que la différence qu'elles mettraient dans leur amour et dans leur soumission à la volonté de DIEU : car si elles surpassent en cela les âmes qui semblent travailler plus qu'elles par les œuvres extérieures, nul doute que leur sainteté serait plus éminente.

Cela montre que chaque âme doit se contenter des devoirs de son état et des ordres de la Providence : il est clair que DIEU l'exige de toutes également. Pour ce qui est de l'attrait et de l'impression reçue dans l'âme, il appartient à DIEU seul de la donner. Il ne faut de soi-même ni chercher à la produire, ni faire des efforts pour l'augmenter. L'effort naturel est directement opposé et contraire à l'infusion. Celle-ci doit venir dans la paix. La voix de l'Epoux doit réveiller l'épouse, qui ne doit aller qu'autant que l'Esprit-Saint l'anime : si elle sort par elle-même, elle ne fera rien du tout. Quand donc elle ne sent point d'attrait ni de grâce pour tant de merveilles qui rendent les Saints admirables, il faut qu'elle se fasse justice à elle-même et qu'elle dise : DIEU a voulu cela des Saints, il ne le veut pas de moi.

§ IV

Conduite de l'âme élevée à l'état d'abandon, à l'égard de cette double manifestation du bon plaisir de DIEU.

Les âmes que DIEU appelle à vivre dans cet état de

parfait abandon mènent sur la terre une vie semblable à celle de JÉSUS, de la très sainte Vierge et de saint JOSEPH. Cette vie est remplie tout entière par la volonté de DIEU. Pleinement soumises à la volonté de précepte et d'inspiration, dès qu'elle se manifeste, elles sont surtout dans une continuelle dépendance vis-à-vis de ce que nous pouvons nommer la volonté de pure Providence.

Il arrive de là que leur vie, quoique très extraordinaire dans sa perfection, n'offre cependant rien au dehors que de commun et de fort ordinaire : elles remplissent les devoirs de la religion et de leur état ; les autres en font autant en apparence que celles-ci. Examinez-les pour le reste : rien de frappant, de particulier ; elles sont toutes dans le cours des événements ordinaires. Ce qui peut les faire distinguer ne tombe pas sous les sens : c'est cette dépendance où elles sont de la volonté suprême qui semble tout ménager pour elles. Cette volonté les rend toujours maîtresses d'elles-mêmes par la soumission habituelle de leur cœur.

Ainsi, les âmes dont nous parlons sont, par état, solitaires et libres, dégagées de tout, pour se contenter d'aimer en paix le DIEU qui les possède, et de remplir fidèlement le devoir présent, au gré de sa volonté signifiée ; sans se permettre nulle réflexion, nul retour, ni examen des suites, des causes ou des raisons ; il leur doit suffire de marcher en simplicité dans le pur devoir, comme s'il n'y avait au monde que DIEU et cette présente obligation.

Le moment présent est donc comme un désert, où l'âme simple ne voit que DIEU seul dont elle jouit, n'étant occupée que de ce qu'il veut d'elle ; tout le

reste est laissé, oublié, abandonné à la Providence. Cette âme, comme un instrument, ne reçoit et n'opère qu'autant que l'opération intime de DIEU l'occupe passivement en elle-même ou l'applique à l'extérieur.

Cette application intérieure est accompagnée d'une coopération libre et active, mais infuse et mystique ; c'est-à-dire que DIEU trouvant dans cette âme tout ce qu'il faut pour agir, s'il ordonnait, content de sa bonne disposition, lui en épargne la peine, en y mettant tout ce qui serait autrement le fruit de ses efforts ou de sa bonne volonté effectuée. Comme si quelqu'un, voyant un ami disposé à faire un voyage, pour lui rendre service, s'insinuait aussitôt dans cet ami, et, sous son apparence, faisait le chemin par sa propre activité, en sorte qu'il ne restât à cet ami que la volonté de marcher, tandis qu'il marcherait par cette force étrangère. Cette marche serait libre, puisqu'elle serait une suite de la détermination libre prise à l'avance par affection pour l'ami qui en ferait les frais ; elle serait active, puisque ce serait une marche réelle ; elle serait infuse, puisqu'elle se ferait sans action propre ; elle serait enfin mystique, puisque le principe en serait caché.

Mais pour revenir à l'espèce de coopération que nous expliquons par cette marche imaginaire, remarquez qu'elle est toute différente de la fidélité à remplir ses obligations. L'action par laquelle on les remplit n'est ni mystique ni infuse, mais libre et active comme on l'entend communément. Ainsi l'abandon au bon plaisir de DIEU tient tout à la fois de l'activité et de la passivité ; on n'y met rien du sien, hors l'habitude d'une bonne volonté générale qui veut tout et ne veut rien, étant comme un instrument sans action propre. Dès

qu'il est entre les mains de l'ouvrier, il sert à tous les usages auxquels s'étendent sa nature et sa qualité. Au contraire, l'obéissance que l'on rend à la volonté de DIEU signifiée et déterminée, est dans l'ordre commun de vigilance, de soins, d'attention, de prudence, de discrétion, selon que la grâce aide sensiblement ou provoque les efforts ordinaires. On laisse donc agir DIEU pour tout le reste, ne réservant pour soi que l'amour et l'obéissance au devoir présent ; car, en ce point, l'âme agira éternellement. Cet amour de l'âme, infus dans le silence, est une véritable action dont elle se fait une obligation perpétuelle ; elle doit en effet le conserver sans cesse, et se tenir constamment dans les dispositions où il la met ; ce qu'elle ne peut faire évidemment sans agir ; mais cette action est toute différente de l'obéissance au devoir présent, par laquelle l'âme dispose de ses facultés pour exécuter entièrement la volonté extérieure de DIEU, sans attendre rien d'extraordinaire.

Cette divine volonté est en toutes choses la règle, la méthode, la loi, la voie pure, simple et certaine de cette âme. Loi invariable : elle est de tous les temps, de tous les lieux, de tous les états. C'est une ligne droite qu'elle suit avec courage et fidélité, sans s'écarter ni à droite ni à gauche, et sans s'occuper de ce qui l'excède ; tout ce qui est au delà est reçu passivement et opéré en abandon. En un mot, cette âme est active pour tout ce que prescrit le devoir présent, mais passive et abandonnée pour tout le reste, où elle ne met rien du sien que d'attendre en paix la motion divine.

§ V

L'âme qui veut s'unir à DIEU doit estimer toutes les opérations de sa grâce, mais ne s'attacher pour elle-même qu'à l'opération du moment présent.

C'est par l'union à la volonté de DIEU qu'on jouit de lui, qu'on le possède : et c'est une illusion de chercher cette divine jouissance par un autre moyen. La volonté de DIEU est le moyen universel. Ce moyen n'est ni de cette manière ni de cette autre, mais il a la vertu de sanctifier toutes les manières et toutes les façons particulières.

La divine volonté s'unit à nos âmes en mille façons différentes ; et celle qu'elle nous approprie est toujours la meilleure pour nous. Toutes doivent être estimées et aimées : car dans toutes nous devons voir l'ordre de DIEU, qui s'accommode à chaque âme, et choisit la manière la plus convenable pour opérer en elle l'union divine. Le devoir de l'âme est de s'en tenir à ce choix, sans en faire un elle-même, mais sans se dispenser pour cela d'estimer et d'aimer cette volonté adorable, dans ce qu'elle marque aux autres. Par exemple, si ce même ordre me prescrit des prières vocales, des sentiments affectifs, des lumières sur les mystères, j'aimerai et j'estimerai le silence et la nudité que la vue de la foi opère dans les autres ; mais, pour moi, je ferai usage de ce devoir présent, et, par lui, je m'unirai à DIEU. Je ne réduirai point, comme les quiétistes, toute la religion au néant d'action et d'actes distincts, méprisant tout autre moyen ; car ce qui fait la perfection c'est l'ordre de DIEU, qui rend bon à l'âme tout moyen auquel il l'applique. Non, je ne don-

nerai ni bornes, ni figures, ni limites à la volonté de DIEU ; mais je la recevrai sous toutes les formes par lesquelles elle voudra se communiquer, et j'estimerai toutes celles par lesquelles il lui plaira de s'unir aux autres.

Ainsi, toutes les âmes simples n'ont qu'une seule voie générale, qui se différencie et se particularise en toutes pour faire la variété de la robe mystique de l'Église. Toutes les âmes simples s'approuvent et s'estiment réciproquement les unes les autres ; elles se disent toutes : Allons chacune par notre sentier au même terme, unies dans le même point et par le même moyen de l'ordre de DIEU, qui est en nous toutes si varié. C'est dans ce sens qu'il faut lire la vie des Saints et les livres spirituels, sans jamais prendre le change et quitter sa voie. C'est pour cela qu'il est tout à fait nécessaire de ne lire et de n'avoir d'entretiens spirituels que par l'ordre de DIEU : car si cet ordre en fait un **devoir** présent, l'âme, bien loin de prendre le change, **sera** affermie dans sa voie, soit par ce qu'elle trouvera dans sa lecture de conforme à cette voie, soit même par ce qui en diffère. Mais si l'ordre de DIEU ne fait pas un devoir présent de cette lecture ou de ce commerce spirituel, on en sortira toujours avec trouble, et l'on se trouvera dans une confusion d'idées et une variation continue, parce que, sans l'ordre de DIEU, il ne peut y avoir d'ordre nulle part.

Jusqu'à quand occuperons-nous donc la capacité de notre âme des peines et des inquiétudes qui n'ont rien de commun avec notre devoir présent ? Quand est-ce que DIEU nous sera tout en toutes choses ? Laissons les créatures se faire sentir selon ce qu'elles sont ; mais

que rien ne nous arrête ; allons au delà de tout le créé, et vivons très purement de DIEU même.

§ VI

DIEU exige des âmes qu'il met dans cet état la plus parfaite docilité à l'action de sa grâce.

Qu'il faut être dégagé de tout ce que l'on sent et de tout ce que l'on fait pour marcher dans cette voie, où l'on ne subsiste qu'en DIEU et dans le devoir présent ! Toutes les vues qui sont au delà doivent être retranchées ; il faut se borner au devoir présent, sans penser à celui qui l'a précédé ni à celui qui doit le suivre.

Je suppose la loi de DIEU toujours à couvert ; et je suppose aussi que la pratique de l'abandon a rendu votre âme docile à l'action divine. Vous éprouverez un je ne sais quoi qui vous fera dire : J'ai présentement affection à cette personne, à ce livre, à recevoir ou à donner cet avis, à former telles plaintes, à m'ouvrir à cette âme ou à recevoir ses confidences, à donner telle chose ou à la faire. Il faut suivre ce mouvement, par impression de grâce, sans se soutenir un seul moment par ses réflexions, ses raisonnements, ses efforts. Il faut être aux choses pendant le temps que DIEU vous y attache, sans s'y engager par soi-même. La volonté de DIEU nous est appliquée, puisque c'est lui qui vit en nous dans l'état dont il est ici question ; elle doit nous tenir lieu absolument de tous nos soutiens ordinaires.

Chaque moment nous oblige à une vertu ; l'âme abandonnée y est fidèle ; rien de ce qu'elle a lu ou entendu ne lui échappe ; et le novice le plus mortifié ne remplit pas mieux ses devoirs. C'est pour cela que ces

âmes sont portées tantôt à une lecture et tantôt à une autre, ou bien à faire cette remarque, cette réflexion sur le plus petit événement. DIEU dans un moment leur donne l'attrait de s'instruire de ce qui dans un autre moment soutiendra la pratique des vertus.

Dans tout ce que font ces âmes, elles ne sentent que l'attrait de le faire, sans savoir pourquoi. Tout ce qu'elles peuvent dire se réduit à ceci : Je me sens portée à écrire, à lire, à demander, à regarder cela ; je suis cet attrait ; et DIEU qui me le donne fait dans mes puissances un fonds et une réserve de ces choses particulières, pour être dans la suite l'instrument d'autres attraites, qui m'en donneront l'usage dans mon intérêt et celui des autres. Voilà ce qui oblige ces âmes d'être simples, douces, souples et mobiles aux moindres zéphyrs de ces impressions presque imperceptibles.

Dans l'abandon, l'unique règle est le moment présent. L'âme y est légère comme une plume, fluide comme l'eau, simple comme l'enfant ; elle y est mobile comme une boule, pour y recevoir et pour suivre toutes les impressions de la grâce. Ces âmes n'ont pas plus de consistance et de raideur qu'un métal fondu. Comme celui-ci prend toutes les formes du moule où on le fait couler, ces âmes se plient et s'ajustent aussi facilement à toutes les formes que DIEU veut leur donner. En un mot, leur disposition ressemble à celle de l'air, qui se prête à tout souffle, et de l'eau qui se configure à tout récipient.

Elles se présentent à DIEU comme une toile parfaitement unie et parfaitement simple, sans penser, sans chercher, sans réfléchir pour connaître ce qu'il plaira à DIEU d'y peindre ; car elles se fient à lui ; elles s'a-

bandonnent ; et, tout occupées de leur devoir, elles ne pensent ni à elles-mêmes, ni à ce qui leur est nécessaire, ni aux moyens de se le procurer.

Plus elles s'appliquent à leur petit ouvrage, tout simple, tout caché, tout secret et tout méprisable qu'il soit à l'extérieur, plus DIEU le diversifie et l'embellit par la broderie et par les couleurs qu'il y mêle. Sur le fond de cette simple toile d'amour et d'obéissance, ses mains se plaisent à tracer les traits les plus beaux, les dessins les plus délicats et les plus achevés, les figures les plus divines : *Mirificavit Dominus sanctum suum.*

Il est vrai qu'une toile simplement et aveuglément abandonnée au pinceau, ne sent à chaque moment que la simple application du pinceau. Chaque coup de ciseau ne peut faire sentir à une pierre aveugle qu'une pointe cruelle qui la détruit : car la pierre, taillée en pièces par ces coups réitérés, ne sent rien moins que la figure dont ils tracent en elle les linéaments. Elle ne sent qu'un ciseau qui la diminue, qui la râcle, qui la coupe, qui la défigure. Et une pauvre pierre, par exemple, que l'on veut faire devenir un crucifix ou une statue, et qui ne le sait pas, si on lui demandait : « Qu'est-ce donc qui se passe en toi ? » elle pourrait répondre : « Ne me le demandez pas ; car, quant à moi, je n'ai autre chose à savoir et à faire que de me tenir ferme sous la main de mon maître, à aimer ce maître, et à souffrir son action. Pour l'ouvrage auquel je suis destinée, c'est à lui de connaître le moyen de l'exécuter. J'ignore ce qu'il fait et ce que je deviens par son opération ; je sais seulement que ce qu'il fait est le meilleur et le plus parfait ; et je reçois chaque coup de ciseau comme ce qu'il y a de plus excellent pour moi ;

•

quoique, à dire le vrai, chaque coup ne porte dans mon sentiment que l'idée d'une ruine, d'une destruction, d'un défigUREMENT. Mais je laisse tout cela ; et, contente du moment présent, je ne pense qu'à ce qui est du devoir, et je reçois l'opération de ce maître habile, sans la connaître et sans m'en occuper. »

Oui, chères âmes, âmes simples, laissez à DIEU ce qui lui appartient, et demeurez amoureusement passives sous son action. Tenez pour certain que ce qui se passe en vous, tant intérieurement qu'extérieurement, est le meilleur. Laissez faire DIEU et soyez-lui abandonnées. Laissez agir la pointe du ciseau et de l'aiguille. Laissez le pinceau du maître vous couvrir d'une variété de couleurs qui ne paraît propre qu'à barbouiller votre toile. Ne correspondez à toutes ces opérations divines que par la disposition simple et uniforme d'une entière remise, de l'oubli et de l'application à votre devoir. Marchez donc dans votre ligne, et, sans savoir la carte du pays, les tenants et les aboutissants, les noms, les qualités, les lieux, marchez à l'aveugle sur cette ligne, et tout cela vous sera indiqué passivement. Cherchez le seul règne de DIEU et sa justice par l'amour et par l'obéissance, et tout le reste vous sera donné.

On voit un grand nombre d'âmes qui s'inquiètent et qui demandent : Qui nous donnera la sainteté, la perfection, la mortification, la direction ? Laissez-les chercher dans les livres les termes et les qualités de ce merveilleux ouvrage, sa nature et ses parties : quant à vous, demeurez en paix dans l'unité de DIEU par votre amour, et marchez à l'aveugle dans le sentier ferme et droit de vos obligations. Les Anges sont à côté de

vous dans cette nuit, et leurs mains vous servent de barrière. Si DIEU veut de vous davantage, son inspiration vous le fera connaître.

§ VII

La docilité de l'âme dans cet état doit lui faire fermer les yeux sur le chemin par où DIEU la conduit.

Quand DIEU se fait le guide d'une âme, il prétend justement qu'elle se confie absolument à lui, et qu'elle ne s'inquiète en aucune manière de la voie par laquelle il la conduit. Cette âme est donc poussée sans voir le chemin frayé devant ses yeux. Ce n'est ni par où elle a vu, ni d'après ce qu'elle a lu qu'elle va. L'action propre marche de la sorte, et elle ne peut aller autrement ; elle ne peut rien risquer. Mais l'action divine est toujours nouvelle ; elle ne revient point sur ses anciens pas ; elle trace toujours de nouvelles routes. Les âmes qu'elle conduit ne savent où elles vont ; leurs sentiers ne sont ni dans les livres ni dans leurs réflexions : l'action divine leur en montre continuellement la suite ; elles n'y marchent que par son impulsion.

Quand on est conduit par un guide qui mène dans un pays inconnu, de nuit, à travers les champs, sans routes frayées, selon son génie, sans prendre avis de personne, et sans vouloir découvrir ses desseins, peut-on prendre un autre parti que celui de l'abandon ? A quoi sert de regarder où l'on est, d'interroger les passants, et de consulter la carte et les voyageurs ? Le dessein et le caprice, pour ainsi dire, d'un guide qui veut que l'on se confie à lui, seront contraires à tout cela. Il prendra plaisir à confondre l'inquiétude et la méfiance d'une âme. Il veut une entière remise en lui. Si l'on

se convainc qu'il mène bien, ce ne sera plus ni foi ni abandon.

L'action divine est essentiellement bonne ; elle ne veut point être réformée ni contrôlée. Elle a commencé dès la création du monde ; et, jusqu'à cet instant, elle développe de nouvelles épreuves ; elle ne limite point ses opérations, sa fécondité ne s'épuise point. Elle faisait cela hier, elle fait cela aujourd'hui ; c'est la même action qui s'applique à tous les moments par des effets toujours nouveaux, et elle se déploiera ainsi éternellement. Elle a fait des Abel, des Noé, des Abraham, sur différentes idées ; Isaac sera un original ; Jacob ne sera pas sa copie, ni Joseph celle de Jacob. Moïse n'a point vu son semblable parmi ses pères. David, les Prophètes sont tous d'une autre figure que les Patriarches. Saint Jean-Baptiste les passe tous. JÉSUS-CHRIST est le premier-né ; les Apôtres agissent plus par l'impression de son esprit que par l'imitation de ses œuvres.

JÉSUS-CHRIST ne s'est point limité lui-même ; il n'a point suivi à la lettre toutes ses maximes. L'Esprit divin a toujours inspiré sa sainte âme ; ayant toujours été abandonnée à son souffle, elle n'avait pas besoin de consulter le moment précédent pour donner la forme au suivant. Le souffle de la grâce formait tous ses moments, sur le modèle des vérités éternelles que la sainte Trinité conservait dans son invisible et impénétrable sagesse. L'âme de JÉSUS-CHRIST reçoit ses ordres à chaque instant, et elle les produit au dehors. L'Évangile fait voir la suite de ces vérités dans la vie de JÉSUS-CHRIST ; et ce même JÉSUS, qui est toujours vivant et opérant, vit et opère encore de nouvelles choses dans les âmes saintes.

Voulez-vous vivre évangéliquement? Vivez en pur et plein abandon à l'action de DIEU. JÉSUS-CHRIST en est le souverain organe. Il était hier, il est encore aujourd'hui, pour continuer sa vie, et non pour la recommencer. Ce qu'il a fait est fait ; ce qui reste à faire se fait à tout moment. Chaque Saint reçoit une partie de cette vie divine ; JÉSUS-CHRIST est différent en tous, quoiqu'il soit le même. La vie de chaque Saint est la vie de JÉSUS-CHRIST ; c'est un évangile nouveau. Les joues de l'Époux sont comparées à des plates-bandes et à des parterres couverts de fleurs odoriférantes. L'action divine est le jardinier qui varie admirablement le parterre. Ce parterre n'est semblable à aucun autre ; parmi toutes les fleurs, il n'en est pas deux qui se ressemblent, et que l'on puisse dire être de même, sinon par la fidélité avec laquelle elles reçoivent l'action du Créateur, le laissant maître de faire tout ce qui lui plaît, et suivant, de leur côté, les lois qu'il a imposées à leur nature. Laisser faire DIEU, et faire ce qu'il exige de nous : voilà l'Évangile ; voilà l'Écriture générale et la loi commune.

§ VIII

Ce plein abandon est chose aussi simple que ses effets sont
merveilleux.

Telle est donc la voie droite de la sainteté ; tel est l'état de perfection et les devoirs qu'il impose ; tel est le grand, l'incomparable secret de l'abandon ; mais secret sans secret, art sans art. DIEU, qui exige cela de nous, l'a expliqué clairement, et le rend très intelligible et très simple. Ce que la voie de pure foi a d'obscur

n'est donc pas ce que l'âme doit y pratiquer ; rien au contraire de plus facile à comprendre et de plus lumineux ; le mystère est tout entier dans ce que DIEU fait lui-même.

Voyez ce qui se passe dans l'Eucharistie : ce qui est nécessaire pour changer le pain dans le corps de JÉSUS-CHRIST est si clair et si aisé que le prêtre le plus ignorant est capable de le faire ; et cependant c'est le mystère des mystères, où tout est si caché, si obscur, si incompréhensible que, plus on est éclairé et spirituel, plus il faut de foi pour le croire. La voie de pure foi présente quelque chose de semblable. Son effet est de faire trouver DIEU à chaque moment : voilà la chose la plus relevée, la plus mystique, la plus béatifiante ; c'est un fonds inépuisable de pensées, de discours, d'écritures : c'est un assemblage et une source de merveilles. Cependant, pour produire cet effet si prodigieux, que faut-il ? — Une seule chose : laisser faire DIEU, et faire tout ce qu'il veut, selon son état. Rien de plus aisé dans la vie spirituelle, et qui soit plus à la portée de tous ; et pourtant rien de plus merveilleux ; pas de chemin plus obscur. Pour y marcher, l'âme a besoin d'une grande foi ; tout y est d'autant plus suspect que la raison a toujours à redire. Toutes ses idées sont confondues ; ce n'est rien de ce qu'elle a vu, de ce qu'elle a lu, de ce qu'elle est accoutumée à admirer ; c'est une chose nouvelle. Les Prophètes étaient des Saints ; ce JÉSUS est un enchanteur : ainsi parlaient les Juifs. Ah ! que l'âme qui, à leur exemple, est scandalisée, a peu de foi et qu'elle mérite bien d'être privée des merveilles que DIEU se disposait à opérer en elle !

CHAPITRE III

ÉPREUVES ATTACHÉES A L'ÉTAT D'ABANDON

§ I

Première épreuve : blâmes et exigences des personnes réputées sages et pieuses.

Rien n'est plus assuré que la voie d'abandon, comme il n'est rien de plus clair, de plus aisé, de plus doux ni de moins sujet à l'erreur et à l'illusion. On y aime DIEU, on y satisfait aux devoirs du christianisme ; on fréquente les Sacrements, on produit les actes extérieurs de religion qui obligent tout le monde ; on obéit aux supérieurs ; les devoirs de l'état sont remplis ; la résistance aux mouvements de la chair, du sang et du démon est continuelle : car personne n'est plus attentif et plus vigilant que les personnes qui marchent dans cette voie pour s'acquitter de toutes leurs obligations.

S'il en est ainsi, comment se peut-il faire qu'elles soient si souvent en butte aux contradictions ? Une des plus ordinaires, c'est qu'après qu'elles se sont acquittées, comme les autres chrétiens, de ce qu'exigent les docteurs les plus exacts, on prétend encore les astreindre aux pratiques gênantes dont l'Eglise ne fait aucune

obligation ; et si elles ne s'y prêtent pas, elles sont taxées de donner dans l'illusion. Mais répondez-moi : un chrétien qui se borne à l'observance des commandements de DIEU et de l'Église, et qui, du reste, sans méditation, sans contemplation, sans lectures, sans assujettissement particulier à la dévotion, vague au commerce du monde, aux autres affaires de la vie civile, est-il dans l'erreur?... On ne s'avise pas de l'en accuser, ni même de l'en soupçonner. Que l'on s'accorde donc avec soi-même ; tandis qu'on laisse en repos le chrétien dont je viens de parler, il est de la justice de ne pas inquiéter une âme qui, non seulement remplit les préceptes aussi bien que lui, pour le moins, mais qui ajoute de plus les pratiques extérieures de piété, que celui-ci ne connaît même pas, ou pour lesquelles, s'il les connaît, il ne marque que de l'indifférence.

La prévention va jusqu'à assurer que cette âme s'abuse, se trompe, parce qu'après s'être soumise à tout ce que l'Église prescrit, elle se tient libre pour être en état de se livrer sans obstacle aux intimes opérations de DIEU, et de suivre les impressions de sa grâce, dans tous les moments où rien ne l'oblige expressément. On la condamne, en un mot, parce qu'elle emploie à aimer DIEU le temps que les autres donnent aux jeux et aux affaires temporelles : n'est-ce pas là une injustice criante ? On ne peut trop insister sur ce point. Que quelqu'un se tienne dans le rang et dans le train commun, qu'il se confesse une fois l'an : on n'en parle point, on le laisse vivre en paix, se contentant de l'exhorter, dans l'occasion, à quelque chose de plus, sans néanmoins le presser trop vivement, et sans lui en faire même une obligation ; vient-il à changer, en sortant du

train commun, voilà qu'on l'accable de maximes, de conduites, de méthodes ; et s'il ne se lie et ne s'engage à ce que l'art de la piété a établi, s'il ne le suit constamment, voilà qui est fait, on appréhende tout pour lui, et sa voie devient suspecte. Ignore-t-on que ces pratiques, quelque bonnes et saintes qu'on les suppose, ne sont, après tout, que la route qui conduit à l'union divine ? Veut-on donc que l'on soit dans la route, tandis qu'on est au terme ?

Voilà cependant ce que l'on exige de l'âme pour qui l'on craint l'illusion ; cette âme fit le chemin, comme les autres, au commencement ; elle connut, comme eux, les pratiques et les suivit fidèlement ; vainement aujourd'hui s'efforcerait-on de l'y tenir assujettie. Depuis que DIEU, touché des efforts qu'elle a faits pour s'avancer par ce secours, est venu comme au-devant d'elle, et a fait son affaire de la conduire à cette union fortunée ; depuis qu'elle est arrivée dans cette belle région où l'on ne respire qu'abandon, et où l'on commence à posséder DIEU par amour ; depuis enfin que ce DIEU de bonté, se substituant à ses soins, à ses industries, s'est rendu le principe de ses opérations, ces méthodes ont perdu pour elle leur utilité ; elles ne sont plus qu'une route qu'elle a parcourue, et qui est restée derrière elle. Exiger donc qu'elle reprenne ces méthodes, ou qu'elle continue à les suivre, c'est lui faire abandonner le terme où elle est parvenue, pour rentrer dans la voie qui l'y a conduite.

Mais on perdra son temps et sa peine ; si cette âme a quelque expérience, elle aura beau entendre crier au dedans et au dehors, peu touchée de tout ce bruit, insensible à ces clameurs, elle restera sans trouble et sans

s'ébranler aucunement, dans cette paix intime où s'exerce si avantageusement son amour. C'est là le centre où elle se reposera ; ou, si vous voulez, c'est la ligne droite, tracée par DIEU même, qu'elle suivra toujours. Elle y marchera constamment ; et, au moment présent, tous ses devoirs y seront marqués. En suivant l'ordre de cette ligne, elle les remplira sans confusion et sans empressement, à mesure qu'ils se présenteront. Pour tout le reste, elle se maintiendra dans une entière liberté, toujours prête à obéir aux mouvements de la grâce, dès qu'ils se feront sentir, et à s'abandonner aux soins de la Providence.

DIEU lui dit au fond du cœur qu'il entend être son maître et la diriger à sa guise : et il lui fait comprendre qu'elle ne peut, sans attenter aux droits souverains de son Créateur, laisser enchaîner sa propre liberté. Elle sent que, si elle voulait s'astreindre aux règles des âmes qui vivent par effort et par industrie, au lieu de se conduire par l'attrait de la grâce, elle se priverait de mille choses nécessaires pour remplir les devoirs des moments futurs. Mais comme on ignore cela, on la juge, on la blâme dans sa simplicité ; et elle qui ne blâme personne, qui approuve tous les états, qui sait si bien en marquer tous les degrés et tous les progrès, se voit méprisée par les faux sages, qui ne peuvent goûter cette douce et cordiale soumission à la Providence.

La sagesse du monde ne goûte pas la perpétuelle instabilité des Apôtres qui ne pouvaient se fixer nulle part. Les spirituels du commun ne peuvent non plus souffrir les âmes qui dépendent ainsi de la Providence pour leur mouvement ; il n'y a que quelques âmes de leur état qui les approuvent ; et DIEU, qui instruit les

hommes par les hommes, ne manque jamais d'en faire rencontrer de cette nature à ceux qui sont simples et fidèles à leur abandon.

Au reste, ces âmes ont moins besoin de direction que les autres, car on n'arrive là que par le moyen de très grands et excellents directeurs. Si elles se trouvent momentanément livrées à elles-mêmes, ce n'est que par une disposition de la Providence, quand la mort enlève ou que quelque événement éloigne les guides qui les avaient introduites dans cette voie. Alors même, on est toujours disposé à se laisser conduire ; on attend seulement en paix le moment de la Providence. Sans qu'on y pense ensuite, on rencontrera de temps à autre des personnes pour lesquelles, sans les connaître et sans savoir d'où elles viennent, on se sentira une secrète confiance que DIEU inspire dans le temps de la privation : c'est une marque qu'il veut s'en servir pour communiquer quelques lumières, ne fût-ce que d'une manière passagère. Ces âmes consultent alors et suivent avec la dernière docilité les avis qu'on leur donne ; mais au défaut de ce secours, elles s'en tiennent aux maximes qui leur furent données par leurs premiers directeurs. Ainsi elles sont toujours très réellement dirigées, ou par les anciens principes qu'elles reçurent autrefois, ou par ces avis de rencontre ; et elles se servent de ceux-ci, jusqu'à ce que DIEU leur donne des personnes auxquelles elles se confient, et qui leur font connaître sa volonté.

§ II

Seconde épreuve de l'état d'abandon : l'inutilité apparente et les défauts extérieurs que DIEU laisse aux âmes qu'il veut élever à cet état.

Une seconde épreuve des âmes que DIEU conduit par cette voie résulte de leur inutilité apparente et de leurs défauts extérieurs. Il n'y a ni honneurs, ni revenus, pour un emploi couvert, assez souvent, sous la plus grande nudité et inutilité pour le monde. Sans doute, ceux qui sont revêtus des emplois les plus importants ne sont pas pour cela exclus nécessairement de l'état d'abandon. Encore moins cet état est-il incompatible avec les vertus éclatantes et cette sainteté qui s'impose à la vénération universelle. Mais combien plus nombreuses sont les âmes élevées à cet état sublime, et dont DIEU seul connaît la vertu ! Ces âmes sont par état dégagées de presque toutes les obligations extérieures. Elles sont peu propres au commerce du monde, aux affaires, aux soins compliqués, aux réflexions et aux conduites industrielles. Elles ne semblent utiles à rien ; on ne voit en elles que faiblesse de corps, d'esprit, d'imagination et de passions. Elles ne s'avisent de rien. Elles sont, pour ainsi dire, toutes brutes ; on ne voit rien en elles de ce que la culture, l'étude et la réflexion donnent à l'homme. On y voit ce que la nature offre dans les enfants, avant qu'ils aient passé par les mains des maîtres chargés de les former. On remarque leurs défauts, qui, sans les rendre plus coupables que ces enfants, choquent plus en elles que dans eux. C'est que DIEU ôte tout à ces âmes, hors l'innocence, pour qu'elles n'aient que lui seul.

Le monde qui ignore ce mystère n'en juge que selon les apparences ; aussi n'y trouve-t-il rien de ce qu'il goûte et de ce qu'il estime. Il les rebute, il les méprise, elles sont même comme en butte aux censures de tous. Plus on les voit de près, moins on s'y fait, plus on se sent d'opposition pour elles ; on ne sait qu'en dire ni qu'en penser. Un je ne sais quoi parle cependant en leur faveur ; mais au lieu de suivre cet instinct, ou au moins de suspendre son jugement, on aime mieux suivre sa malignité. On épie donc leurs actions pour en décider à sa manière ; et comme les pharisiens, qui ne pouvaient souffrir les manières de JÉSUS, on les considère avec des yeux si prévenus que tout ce qu'elles font paraît ou ridicule ou criminel.

§ III

Troisième épreuve : humiliations intérieures.

Méprisables aux yeux des autres, les âmes que DIEU élève à cet état sont plus méprisables encore à leurs propres yeux. Il n'y a rien en ce qu'elles souffrent et en ce qu'elles font qui ne soit très petit et très humiliant ; rien d'éclatant dans toute leur manière d'être : tout y est commun ; ce ne sont au dedans que troubles, au dehors que contradictions et desseins renversés ; un corps infirme et sujet à mille besoins, qui semblent être le contre-pied de tant de pauvreté et d'austérité qui ont fait admirer les Saints. On ne voit chez elles ni entreprises héroïques, ni jeûnes, ni aumônes excessives, ni zèle ardent et étendu.

Unies simplement à DIEU par la foi et par l'amour, elles voient tout le sensible chez elles comme dans le

désordre. Elles se méprisent encore plus, lorsqu'elles viennent à se comparer à ceux qui passent pour des Saints, et qui, capables d'ailleurs de s'assujettir aux règles et aux méthodes, n'offrent rien que de réglé dans toute leur personne et dans la suite de leurs actions. Alors la vue d'elles-mêmes les couvre de confusion et leur est insupportable. C'est là ce qui tire de leur cœur ces soupirs et ces gémissements amers, qui marquent l'excès de la douleur et de l'affliction dont elles sont remplies. Souvenons-nous que JÉSUS-CHRIST était DIEU et homme tout ensemble ; il était anéanti comme homme, et comme DIEU, plein de gloire. Ces âmes, sans participer à sa gloire, ne sentent que ces morts et ces anéantissemements qu'opèrent en elles leurs tristes et douloureuses apparences. Elles sont, aux yeux des hommes, comme JÉSUS était aux yeux d'Hérode et de sa cour.

Ces pauvres âmes sont ainsi nourries, quant aux sens et à l'esprit, d'une nourriture tout à fait dégoûtante : car rien de cela ne leur plaît ; elles aspirent à toute autre chose ; mais toutes les avenues de cette sainteté si désirée sont fermées. Il faut vivre de ce pain d'angoisse, de ce pain de cendre, avec une contrainte intérieure et extérieure continuelle. Il faut sentir une idée de sainteté, qui cause de continuels et irrémédiables tourments. La volonté en est affamée, mais il n'y a pas moyen d'en venir à l'effet. Pourquoi tout cela, sinon afin que l'âme soit mortifiée dans ce qu'elle a de plus spirituel et de plus intime ; et que, ne trouvant ni satisfaction ni goût dans ce qui lui arrive, elle mette tout son goût en DIEU qui la mène exprès par cette voie, afin qu'il n'y ait que lui seul qui puisse lui plaire ?

Il me semble qu'il est aisé de conclure de tout ceci que

ces âmes d'abandon ne peuvent pas comme les autres s'occuper de désirs, de recherches, de soins, se lier à certaines personnes, entrer dans de certains desseins, se prescrire certaines manières méthodiques ou plans concertés, d'agir ou de lire. Cela supposerait qu'elles pourraient encore disposer d'elles-mêmes, et c'est ce qu'exclut par lui-même l'état d'abandon où elles se trouvent. Dans cet état, on se trouve être à DIEU par une cession pleine et entière de tous ses droits sur soi-même, sur ses paroles, sur ses actions, ses pensées, ses démarches, sur l'emploi de ses moments et sur tous les rapports qu'il peut y avoir. Il ne reste qu'un seul désir à remplir : c'est d'avoir toujours les yeux arrêtés sur le Maître qu'on s'est donné, et d'être sans cesse aux écoutes pour deviner et entendre sa volonté, et l'exécuter sur-le-champ. Nulle condition ne représente mieux cet état que celle du domestique qui n'est auprès de son maître que pour obéir à chaque instant aux ordres qu'il lui plaît de donner, et non point pour employer son temps à la conduite de ses propres affaires, qu'il doit abandonner, afin d'être à son maître, à tous les moments. Mais que ces âmes ne s'inquiètent pas de leur impuissance : c'est pouvoir beaucoup que de pouvoir se remettre entièrement aux mains d'un Maître tout-puissant, capable d'opérer les plus grandes choses par les instruments les plus faibles, du moment qu'ils ne lui résistent pas.

Souffrons donc sans peine que l'écorce de notre vie serve à nous humilier à nos yeux et aux yeux des autres ; ou plutôt cachons-nous sous cette écorce et jouissons de DIEU, qui seul est tout notre bien. Profitons de cette infirmité, de ces besoins, de ces soins, de ces nécessités de nourriture et de soulagements, de ces mau-

vais succès, de ces mépris des autres, de ces craintes, de ces incertitudes, de ces troubles, etc., pour trouver tout notre bien en la jouissance de DIEU, qui, par ces choses, se donne entièrement à nous, comme notre unique bien.

DIEU veut être en nous pauvrement et sans tous les accessoires de sainteté qui rendent les âmes admirables : c'est que DIEU veut être seul l'aliment de notre cœur, l'objet unique de nos complaisances. Nous sommes si faibles que si l'éclat de l'austérité, du zèle, de l'aumône, de la pauvreté brillait en nous, il ferait une partie de notre joie. Mais dans notre voie il n'y a rien qui ne soit désagréable ; et, par ce moyen, DIEU est toute notre sanctification, tout notre appui, et le monde ne peut que nous mépriser, et nous laisser jouir en paix de notre trésor.

DIEU veut être le principe de tout ce qu'il y a en nous de saint ; et, pour cela, tout ce qui dépend de nous et de notre fidélité active est très petit, et tout l'opposé, ce semble, de la sainteté. Il ne peut y avoir en nous rien de grand aux yeux de DIEU que par voie passive. Ainsi, n'y pensons plus ; laissons à DIEU le soin de notre sainteté ; il en sait les moyens ; ils dépendent tous d'une protection et d'une opération singulière de la Providence ; ils s'exécutent ordinairement à notre insu, et par cela même qui nous rebute le plus, et à quoi nous nous attendons le moins. Marchons en paix dans les petits devoirs de notre fidélité active, sans aspirer au grand ; car DIEU ne veut pas se donner à nous par nos soins. Nous serons les saints de DIEU, de sa grâce et de sa Providence spéciale. Il sait le rang qu'il veut nous donner ; laissons-le faire ; et sans nous former désormais

de fausses idées et de vains systèmes de sainteté, contentons-nous de l'aimer sans cesse, en marchant avec simplicité dans la route qu'il nous a tracée et où tout est si petit à nos yeux et aux yeux du monde.

§ IV

Quatrième épreuve des âmes dans l'état d'abandon : l'obscurité de leur état, et leur opposition apparente avec la volonté de DIEU.

Mais une épreuve bien plus douloureuse pour une âme qui ne désire autre chose que d'aimer son DIEU, c'est l'impossibilité où elle est d'assurer qu'elle l'aime. Autrefois, par idées et par lumières, elle voyait ce qui faisait le plan de sa perfection ; il n'en est plus ainsi dans son état présent : la perfection se donne à elle contre toute idée, toute lumière et tout sentiment ; elle se donne par toutes les croix de la Providence, par les actions du devoir présent, par de certains attraits qui n'ont rien de bon que de ne pas porter au péché, mais qui semblent tout à fait éloignés du sublime éclatant et de l'extraordinaire de la vertu.

DIEU caché et voilé se donne, avec sa grâce, d'une façon très inconnue ; car l'âme ne sent que faiblesse à porter ses croix, que dégoût de ses obligations ; et ses attraits ne la portent qu'à des exercices très communs. L'idéal qu'elle se fait de la sainteté lui reproche intérieurement ses dispositions basses et méprisables. Tous les livres de la vie des saints la condamnent : elle ne sent rien pour se défendre, elle voit une sainteté en lumière qui la désole, car elle n'a plus de force pour s'y élever ; et elle ne sent pas sa faiblesse comme ordre divin, mais comme lâcheté. Tout ce qu'elle connaît de

personnes distinguées par l'éclat de leurs vertus ou par la sublimité de leurs spéculations ne la regardent qu'avec mépris. Quelle étrange sainte ! dit-on. Et l'âme le croyant ainsi, confuse de tant d'efforts inutiles qu'elle a faits pour s'élever de cette bassesse, est rassasiée d'opprobres, sans avoir rien à répondre ni à elle ni aux autres.

L'âme se trouve donc comme perdue dans cet état ; elle n'a plus d'appui, ni celui des réflexions qui la guidaient et animaient ses opérations, ni celui de la grâce qui ne se fait plus sentir. Mais c'est dans cette perte qu'elle retrouve tout : car cette même grâce, substituée, pour ainsi dire, à elle-même sous une nouvelle forme, rend à l'âme le centuple de ce qu'elle lui ôte, par la pureté des impressions cachées.

C'est là sans doute un grand coup de mort à l'âme, de perdre ainsi de vue la volonté divine qui se retire de devant ses yeux, pour se tenir, pour ainsi dire, derrière elle et la pousse devant soi : n'étant plus son objet clairement aperçu, mais son principe invisible.

On sait par expérience que rien n'embrase autant que cette perte apparente, le désir que l'âme éprouve de s'unir à cette divine volonté. Quels profonds gémissements ne pousse-t-elle pas ?... Il n'y a là aucune consolation possible.

Ravir DIEU à un cœur qui ne veut que DIEU, quel secret d'amour ! C'en est un grand, car c'est par cette voie, et seulement par elle, que la pure foi et la pure espérance s'établissent dans une âme. On croit alors ce qu'on ne voit pas, et on attend ce qu'on ne possède pas sensiblement. Oh ! combien nous perfectionne cette conduite inconnue d'une action dont on est le sujet et l'instrument, sans qu'il y en ait aucune appa-

rence. Il ne paraît en tout ce que l'on fait que par hasard et inclination naturelle ! Tout ici humilie l'âme ; quand on parle par inspiration, on pense ne parler que par nature. On ne voit jamais par quel esprit on est poussé, le souffle le plus divin effraie ; et tout ce que l'on fait et ce que l'on sent, on le méprise incessamment, comme si tout cela était défaut et imperfection. On admire toujours les autres, et on se sent de cent pieds au-dessous ; il n'y a rien dans leurs procédés qui ne confonde. On se défie de toutes ses lumières, on ne peut s'assurer sur aucune de ses pensées ; on a une soumission excessive pour les moindres avis que l'on croit véritables ; et l'action divine ne semble éloigner de la vertu que pour enfoncer l'âme dans une profonde humilité. Mais cette humilité ne paraît pas vertu à l'âme ; c'est pure justice, à ce qu'elle pense.

Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que, aux yeux de ceux que DIEU n'éclaire pas sur sa voie, cette âme paraît animée de sentiments tout contraires ; et c'est ce qui lui paraît aussi à elle-même : car de ce côté, ce n'est que pure apparence d'opiniâtreté, de désobéissances, de troubles, de mépris, d'indignation sans remèdes ; et plus l'âme veut réformer ces désordres, plus ils croissent, parce qu'ils entrent dans les desseins de DIEU, comme les moyens les plus propres à détacher l'âme d'elle-même et à la préparer à l'union divine.

C'est de cette épreuve si douloureuse que résulte le principal mérite de l'état d'abandon. Dans le moment présent, tout est de nature à tirer l'âme de son sentier d'amour et d'obéissance simple. Il faut un amour et un courage héroïques pour se tenir stable dans la simple fidélité active, et pour chanter sa partie avec assurance,

tandis que la grâce chante la sienne, sur des airs et sur des tons qui ne font que donner à entendre à l'âme qu'elle est trompée et perdue. Elle n'entend à ses oreilles que cela ; et si elle a le courage de laisser gronder le tonnerre, briller les éclairs et mugir les tempêtes, et de marcher de pied ferme dans le sentier de l'amour et de l'obéissance au devoir et à l'attrait présent, on peut dire qu'elle est semblable à l'âme de JÉSUS, et qu'elle porte l'état de la Passion, pendant laquelle ce divin Sauveur marchait d'un pas égal dans l'amour de son Père et dans la soumission à sa volonté, qui lui faisait faire les choses en apparence les plus contraires à la dignité d'une âme aussi sainte que la sienne.

Les Cœurs de JÉSUS et de MARIE, bravant le bruit de cette nuit si obscure, laissent le nuage se déchirer et l'orage se fondre. Un déluge de choses en apparence les plus opposées aux desseins de DIEU et à ses ordres abîment leurs facultés ; et, privés de tous les appuis sensibles, ils marchent, sans s'ébranler, par la pointe du cœur, dans le sentier de l'amour et de l'obéissance. Ils fixent uniquement les yeux sur ce qu'ils ont à faire ; et, laissant DIEU disposer à son gré de ce qui les regarde, ils sentent toute la pesanteur de cette action divine. Ils gémissent sous le poids, mais ils ne chancellent et ne s'arrêtent pas un seul instant. Ils croient que tout ira bien, pourvu que le cœur laisse faire DIEU, et qu'il se tienne dans sa voie.

§ V

Fruit de ces épreuves. Conduite de l'âme qui y est soumise.

De tout ce qui vient d'être dit, il résulte que, dans

cette voie de pure foi, tout ce qui se passe dans l'âme, dans le corps, dans les affaires et événements de la vie, offre une apparence de mort. Il ne faut pas s'en étonner. Que voulez-vous ? c'est le caractère de cet état. DIEU a ses desseins sur les âmes ; et sous ces voiles obscurs, il les exécute très heureusement. Sous ce nom de voiles, j'entends les mauvais succès, les infirmités corporelles, les faiblesses spirituelles. Entre les mains de DIEU tout réussit, tout se tourne à bien. C'est par ces choses qui désolent la nature, qu'il ménage et qu'il prépare l'accomplissement de ses plus hauts desseins : *Omnia cooperantur in bonum iis qui secundum propositum vocati sunt sancti*. Il opère la vie sous les ombres de la mort ; ainsi, quand les sens sont effrayés, la foi, qui prend tout en bonne part, est pleine de courage et d'assurance.

Comme on sait que l'action divine comprend tout, conduit tout, fait tout, hors le péché, il est du devoir de la foi de l'adorer en tout, de l'aimer et de le recevoir à bras ouverts. Il faut s'y porter avec un air plein de joie et de confiance, s'élevant en toutes choses au-dessus des apparences qui, par leur obscurité même, font triompher la foi. C'est le moyen d'honorer DIEU et de le traiter en DIEU.

Vivre de la foi, c'est donc vivre de joie, d'assurance, de certitude, de confiance, en tout ce qu'il faut faire et souffrir, à chaque moment, par l'ordre de DIEU. C'est pour animer et entretenir cette vie de foi que DIEU fait rouler l'âme et l'entraîne dans les flots tumultueux de tant de peines, de troubles, d'embarras, de langueurs, de renversements ; car il faut de la foi pour trouver DIEU en tout cela. La vie divine se donne à tout moment d'une

manière inconnue, mais très certaine, sous l'apparence de la mort dans le corps, de la damnation dans l'âme, du bouleversement dans les affaires. La foi trouve en tout cela son aliment et son soutien. Elle perce à travers tout cela, et elle vient s'appuyer sur la main de DIEU qui lui donne la vie. Partout où ne s'offre point la vue du péché, il faut qu'une âme de foi marche toujours en assurance, prenant tout pour voile et déguisement de DIEU, dont la présence plus intime effraye et rassure en même temps les facultés.

En effet, ce grand DIEU qui console les humbles donne à l'âme, au milieu même de ses plus grandes désolations, une assurance intime qu'elle n'a rien à craindre, pourvu qu'elle le laisse faire, et qu'elle s'abandonne pleinement à lui. Elle s'afflige d'avoir perdu son Bien-Aimé ; et pourtant quelque chose lui dit qu'elle le possède. Elle est troublée et bouleversée ; et pourtant il y a au fond d'elle-même je ne sais quel poids foncier qui l'attache immuablement à DIEU.

« Vraiment, dit Jacob, DIEU est en ce lieu et je n'en savais rien. » Vous cherchez DIEU, chère âme, et il est partout ; tout vous l'annonce, tout vous le donne ; il a passé à côté, autour, au dedans et au travers de vous ; il y demeure et vous le cherchez !... Ah ! vous cherchez l'idée de DIEU, et vous avez sa substance ; vous cherchez la perfection, et elle est dans tout ce qui se présente à vous de soi-même. Vos souffrances, vos actions, vos attraites sont des espèces sous lesquelles DIEU se donne à vous par soi-même, pendant que vous tendez vainement à des idées sublimes, dont il ne veut point se revêtir pour loger chez vous.

Marthe cherche à contenter JÉSUS par de beaux

apprêts ; et Madeleine se contente de JÉSUS comme il lui plaît de se donner à elle. JÉSUS trompe même Madeleine : il se présente sous la figure d'un jardinier, et Madeleine le cherche sous l'apparence de l'idée qu'elle s'en formait. Les Apôtres voient JÉSUS, et ils le prennent pour un fantôme.

DIEU se déguise donc pour élever l'âme à la pure foi, et lui apprendre à le trouver sous toutes sortes d'espèces ; car quand elle sait le secret de DIEU, il a beau se déguiser, elle dit : Le voilà, derrière la muraille ; il regarde au travers des treillis et par les fenêtres. O divin amour, cachez-vous ; bondissez d'épreuve en épreuve ; liez par vos attraits et par devoirs ; composez, mêlez, confondez, rompez comme des fils toutes les idées et toutes les mesures de l'âme ! Qu'elle perde terre, qu'elle ne sente et n'aperçoive plus ni chemins, ni voies, ni sentiers, ni lumières ; qu'après vous avoir trouvé dans vos demeures et vos vêtements ordinaires, dans le repos de la solitude, dans l'oraison, dans l'assujettissement à telles ou telles pratiques, dans les souffrances, dans les soulagements donnés au prochain, dans la fuite des conversations, des affaires ; qu'après avoir tenté toutes les manières et tous les moyens connus de vous plaire, elle demeure à court, ne vous voyant plus en rien de tout cela comme autrefois. Mais que l'inutilité de ses efforts la conduise à laisser tout désormais, pour vous trouver en vous-même, et ensuite partout, en tout, sans distinction, sans réflexion. Car, ô divin amour, quelle erreur de ne pas vous voir en tout ce qui est bon et en toutes les créatures ! Pourquoi donc vous chercher en d'autres que dans celles par lesquelles vous voulez vous donner ? Quoi, divin amour, vous cherche-

t-on sous d'autres espèces que celles dont vous avez fait choix pour votre Sacrement ? Et leur peu d'apparence et de réalité ne sert-il pas au mérite de l'obéissance et de la foi ? N'est-ce pas vous qui donnez à la racine cachée en terre sa fécondité ; et ne pouvez-vous pas, si vous le voulez, rendre féconde l'obscurité dans laquelle il vous plaît de me retenir ?

Vivez donc, petite racine de mon cœur, dans le sein caché et invisible de DIEU. Poussez au dehors, par sa vertu secrète, des branches, des feuilles, des fleurs, des fruits que vous ne pouvez voir, mais dont les autres seront nourris et réjouis. Donnez à toutes les âmes qui s'approcheront de vous votre ombre, vos fleurs et vos fruits, selon leur goût, sans consulter le vôtre. Que toutes les greffes que la grâce entera sur vous reçoivent un suc indéterminé, qui ne se spécifiera que par la configuration de ces mêmes greffes. Devenez tout en toutes, et ne soyez en vous-même qu'abandon et indifférence.

Demeurez, petit ver, dans l'obscur et étroit cachot de votre misérable coque, jusqu'à ce que la chaleur de la grâce vous forme et vous fasse éclore. Mangez ensuite toutes les feuilles qu'elle vous présente, et ne regrettez pas, dans cette activité d'abandon, la quiétude que vous avez perdue. Arrêtez-vous ensuite, quand cette divine action vous arrête ; perdez, par des alternatives de repos et d'activité, par des métamorphoses incompréhensibles, toutes vos anciennes formes, méthodes et manières, pour vous revêtir, en mourant et en ressuscitant, de celle que cette divine action vous désignera elle-même. Faites ensuite votre soie en cachette, faites ce que vous ne pouvez ni voir ni sentir. Sentez dans toute votre capacité une secrète agitation que vous

condamnerez vous-même ; tandis que, portant envie à vos compagnons, qui sont morts et fixés, mais qui ne sont pas encore au terme où vous êtes, vous les admirez encore, quoique vous les ayez dépassés. Soyez agité par abandon, pour filer une soie dont les princes de l'Église et de la terre et toutes sortes d'âmes se feront gloire de se revêtir. Après cela, que deviendrez-vous, petit ver ?... Par où sortirez-vous ?... O merveille de la grâce ! le moyen qu'une âme trouve tant de formes ! Qui devinerait où la grâce veut la mener ? Et qui pourrait aussi deviner ce que la nature fait d'un ver à soie, s'il ne l'avait vu ? Il faut lui présenter des feuilles, et c'est tout : la nature fait le reste.

Ainsi, chères âmes, vous ne pouvez pas connaître ni d'où vous venez, ni où vous allez ; de quelle idée de DIEU la divine sagesse vous tire, et à quel terme elle vous conduit. Il ne vous reste qu'un abandon tout passif pour la laisser faire, sans réflexion, sans modèle, sans exemple, sans méthode ; agissant quand c'est le moment d'agir ; cessant quand c'est le moment de cesser ; perdant quand c'est le moment de perdre ; et, de cette sorte, insensiblement agissant et cessant par attrait et par abandon, on lit, on laisse les livres, les personnes, et on se tait ; on écrit et on s'arrête, sans savoir jamais ce qui suivra ; et, après plusieurs transformations, l'âme consommée reçoit des ailes pour s'envoler dans les cieux, après avoir laissé sur la terre une semence féconde, pour perpétuer son état dans les autres âmes.

CHAPITRE IV

DE L'ASSISTANCE PATERNELLE DONT DIEU ENTOURE LES AMES
QUI S'ABANDONNENT A LUI

§ I

DIEU soutient d'autant plus efficacement l'âme dans l'état d'abandon
qu'il lui laisse moins sentir son appui.

Il y a un genre de sainteté où toutes les communications divines sont lumineuses et distinctes. Dans la voie passive de foi, tout ce que DIEU communique tient de sa nature et de ces ténèbres inaccessibles qui environnent son trône : ce ne sont que sentiments confus et ténébreux. L'âme qui s'y trouve appréhende souvent, comme le Prophète, d'aller donner tête baissée contre quelques écueils, en marchant au travers de cette obscurité. Non, âme fidèle, ne craignez point ; car c'est là votre voie et la conduite de DIEU sur vous. Il n'y a rien de plus sûr et de plus infaillible que les ténèbres de la foi. Mais de quel côté aller quand la foi est si obscure ? Allez partout où vous voudrez ; on ne peut s'égarer quand on n'a plus de chemin à chercher, et que l'obscurité rend tout égal ; on ne peut plus tendre à aucun terme, on n'a aucun objet devant les yeux. — Mais tout.

me fait peur ; il me semble à chaque moment tomber dans un précipice. Tout me peine ; je sens bien que j'agis par abandon ; mais il me semble que je ne puis faire quelque chose qu'en cessant d'agir par vertu. J'entends toutes les vertus qui se plaignent que je m'éloigne d'elles. Plus ces vertus me paraissent agréables et m'attachent, plus l'impression obscure qui me pousse paraît m'en éloigner. J'aime la vertu, mais je cède à l'attrait ; je ne vois pas qu'il me mène bien, mais je ne puis m'empêcher de le croire. L'esprit court à la lumière, mais le cœur ne veut que les ténèbres. Toutes les personnes, tous les esprits lumineux plaisent à mon esprit ; mais mon cœur ne goûte que les entretiens et les discours où il n'entend rien, et tout son état et sa voie est une impression du don de la foi, qui fait aimer, goûter des principes, des vérités, des chemins où l'esprit n'a ni objet, ni idée ; où il tremble, frémit et chancelle. L'assurance est, je ne sais comment, au fond de mon cœur ; et celui-ci va comme il est poussé, convaincu de la bonté de l'impression, non par évidence, mais par sentiment de foi. C'est qu'il est impossible que DIEU mène une âme sans lui imprimer une certitude de la bonté de sa voie, certitude d'autant plus grande qu'elle est moins aperçue. Et cette certitude est victorieuse de toutes les censures, de toutes les peurs, de tous les efforts, de toutes les idées de l'esprit. L'esprit a beau crier, citer, chercher mieux, l'épouse sent l'Époux sans le sentir ; car, lorsqu'elle le veut toucher, il disparaît. Elle sent la droite de l'Époux qui l'environne ; et elle aime mieux s'égarer en s'abandonnant à sa conduite, qui la mène sans raison et sans ordre, que de s'assurer en prenant avec effort les routes marquées de la vertu.

Allons donc, mon âme, allons à DIEU par l'abandon ; pour la vertu qui vient de notre industrie et de nos propres efforts, avouons notre impuissance. Mais que cette absence de vertu propre ne diminue en rien notre confiance. Notre guide divin ne nous réduirait pas à l'impuissance de marcher à pied, s'il n'avait la bonté de nous porter dans ses bras. Qu'avons-nous besoin de lumières, d'assurances, d'idées, de réflexions ? Seigneur ! que nous servirait de voir, de savoir, de sentir, puisque nous ne marchons pas, mais que nous sommes portés sur le sein de la Providence ? Plus il y aura de ténèbres, d'abîmes, d'écueils, de morts, de déserts, de craintes, de persécutions, de sécheresses, de disettes, d'ennuis, d'angoisses, de désespoirs, de purgatoires, d'enfers, en notre route, plus notre foi et notre confiance seront grandes. Il suffira de jeter les yeux sur vous pour être assuré dans les plus grands périls. Nous oublierons les chemins et leurs qualités ; nous nous oublierons nous-mêmes ; et tout à fait abandonnés à la sagesse, à la bonté, à la puissance de notre guide, nous ne nous souviendrons plus que de vous aimer, que de fuir, non seulement le péché évident, quelque léger qu'il puisse être, mais tout ce qui en porterait l'apparence ; de remplir les obligations du devoir. Voilà le seul soin, cher amour, que vous laissez à vos petits enfants ; vous vous chargez de tout le reste. Plus tout le reste est terrible, plus ils attendent et ils voient votre présence ; ils n'ont soin que d'aimer, sans s'inquiéter du reste ; et ils en remplissent leurs petits devoirs, semblables à un enfant qui, sur le sein de sa mère, s'occupe à ses seuls amusements, comme s'il n'avait au monde que sa mère et ses jeux. L'âme doit outrepasser tout ce qui lui fait

ombre ; la nuit n'est pas le temps d'agir, mais de se reposer. La lumière de sa raison ne peut qu'accroître les ténèbres de la foi ; le rayon qui les perce doit venir d'aussi haut qu'elles.

Dans cet état, DIEU se communique à l'âme comme *vie*, mais il n'est plus devant ses yeux comme *voie* et comme *vérité*. L'épouse cherche l'Époux durant la nuit : il est derrière elle, il la tient entre ses mains, il la pousse. Elle le cherche devant et elle fuit. Il n'est plus objet et idée, il est principe et source. Il y a dans l'action divine des ressources secrètes et inspirées, merveilleuses et inconnues, pour tous les besoins, les embarras, les troubles, les chutes, les renversements, les persécutions, les incertitudes, les doutes des âmes qui n'ont plus de confiance dans leurs actions propres. Plus la scène est mêlée, plus on espère de charme dans le dénouement. Le cœur dit : Tout ira bien, c'est DIEU qui conduit l'ouvrage ; rien ne fait peur. La peur même, la suspension, la désolation sont des versets des cantiques ténébreux. On est ravi de n'en pas omettre une syllabe. On sait que tout se termine au *Gloria Patri* : ainsi on suit la voie de son égarement ; les ténèbres même servent de conduite, les doutes d'assurance : et plus Isaac est en peine de trouver de quoi faire le sacrifice, plus Abraham remet tout entre les mains de la Providence, et attend tout d'elle.

§ II

Les désolations que Dieu fait éprouver à cette âme ne sont que d'amoureux artifices dont elle se réjouira un jour.

Les âmes qui marchent dans la lumière chantent des cantiques de lumière, celles qui marchent dans les ténè-

bres chantent le cantique des ténèbres. Il faut laisser chanter à l'une et à l'autre, jusqu'au bout, la partie et le motet que DIEU lui donne. Il ne faut rien mettre dans ce qu'il remplit ; il faut laisser couler toutes les gouttes de ce fiel des divines amertumes, quand il enivrerait. Ainsi faisaient Jérémie et Ézéchiél : toutes leurs paroles n'étaient que des soupirs et des sanglots, et la consolation ne se trouvait jamais que dans la continuation de leurs lamentations. Qui aurait arrêté le cours de leurs larmes, nous aurait dérobé les plus beaux endroits de l'Écriture. L'esprit qui désole est le seul qui puisse consoler : ces différentes eaux coulent de même source.

Quand DIEU étonne une âme, il faut qu'elle tremble ; quand il la menace, elle est effrayée ; il n'y a qu'à laisser se développer l'opération divine, elle porte dans toute son étendue le mal et le remède. Pleurez, chères âmes, tremblez ; soyez dans l'inquiétude et à l'agonie ; ne faites point d'effort pour changer ces divines frayeurs, ces célestes gémissements. Recevez dans le fond de votre être les ruisseaux dont DIEU a porté la mer dans sa sainte âme. Allez toujours, semant des larmes, tant que le souffle de la grâce les fera couler, et insensiblement le même souffle les fera sécher. Les nuées se dissiperont, le soleil répandra sa lumière, le printemps vous couvrira de fleurs ; et la suite de votre abandon vous fera trouver l'admirable variété que porte l'action divine dans toute son étendue.

En vérité, c'est bien en vain que l'homme se trouble ! tout ce qui se passe en lui est semblable à un songe. Une ombre suit et détruit l'autre. Les imaginations se succèdent dans ceux qui dorment ; les unes affligent, les autres consolent. L'âme est le jouet de ces appa-

rences, qui se dévorent les unes les autres ; et le réveil fait voir qu'elles n'avaient rien qui dût arrêter l'âme. Il dissipe toutes les impressions, et on ne tient aucun compte ni des périls ni des bonheurs du sommeil.

Seigneur, ne pourrai-je pas dire que vous tenez endormis tous vos enfants sur votre sein, pendant toute la nuit de la foi ; que vous vous divertissez à faire passer dans leurs âmes une infinité et une infinie variété de sentiments, qui ne sont au fond que de saintes et mystérieuses rêveries ? Dans l'état où la nuit et le sommeil les mettent, elles éprouvent de véritables et douloureuses craintes, des angoisses et des ennuis, que vous dissiperez et changerez, au jour de la gloire, en de véritables et solides joies.

C'est au point et à la suite de ce réveil que les âmes saintes, rendues à elles-mêmes et dans une pleine liberté de juger, ne pourront se lasser d'admirer les adresses, les inventions, les finesses et les tromperies amoureuses de l'Époux. Elles comprendront combien ses voies sont impénétrables, qu'il était impossible de deviner ses énigmes, de le surprendre dans ses déguisements, ni d'admettre aucune consolation, quand il voulait répandre la frayeur et l'alarme. A ce réveil, les Jérémie et les David verront que ce qui était en DIEU et dans les anges un sujet de joie les avait désolés inconsolablement.

Ne réveillez point l'épouse, esprits forts, industries, actions humaines ; laissez-la gémir, trembler, courir, chercher. Il est vrai, l'Époux la trompe ; il se déguise ; elle rêve ; et ses peines ne sont que des peines de nuit et de sommeil ; mais laissez-la dormir ; laissez l'Époux travailler sur cette âme chérie, et représenter en elle

ce que lui seul sait peindre et exprimer ; laissez-lui développer la suite de cette apparence ; il la réveillera quand il en sera temps. Joseph fait pleurer Benjamin : serviteurs de Joseph, ne révélez pas son secret à ce frère chéri ! Joseph le trompe ; la tromperie est à l'épreuve de toute pénétration et de toute son industrie ; Benjamin et ses frères sont plongés dans une douleur irrémédiable. Ce n'est qu'un jeu de Joseph ; les pauvres frères n'y voient rien, sinon un mal sans ressource ; ne dites rien : il remédiera à tout, il les réveillera lui-même ; et ils admireront sa sagesse à faire voir tant de maux et de désespoirs, dans le plus réel sujet de joie qu'il y ait jamais eu pour eux au monde.

§ III

DIEU donne d'autant plus généreusement à l'âme dans l'état d'abandon qu'il semble la dépouiller davantage.

Mais avançons toujours dans la connaissance de l'action divine et de ses amoureuses tromperies. Ce qu'elle ôte à la bonne volonté, selon l'aperçu, elle le lui donne, pour ainsi dire, *incognito*. Elle ne la laisse jamais manquer : c'est comme quelqu'un qui soutiendrait un ami par des largesses dont il laisserait paraître qu'il est l'auteur, mais qui ensuite, pour l'intérêt de ce même ami, faisant semblant de ne plus vouloir l'obliger, ne laisserait pas de toujours l'assister également, sans se faire connaître. L'ami, qui ne soupçonnerait pas cette ruse et ce mystère d'amour, se sentirait piqué. Que de réflexions ! que de raisonnements sur la conduite de son bienfaiteur ! Mais que le mystère commence ensuite à se dévoiler, DIEU sait les divers sentiments qui s'élève-

raient en même temps dans son âme, de joie, d'attendrissement, de reconnaissance, d'amour, de confusion, d'admiration? N'en aurait-il pas plus de zèle et d'ardeur pour son ami? Et cette épreuve ne l'affermirait-elle pas dans son attachement pour lui, en le rendant plus aguerri, par la suite, contre de semblables surprises?

L'application est aisée. Plus on semble perdre avec DIEU, plus on gagne; plus il retranche du naturel, plus il donne du surnaturel. On l'aimait un peu pour ses dons; ses dons n'étant plus aperçus, on en vient enfin à ne l'aimer que pour lui-même. C'est par l'apparente soustraction de ces dons sensibles qu'il prépare ce grand don, le plus précieux et le plus étendu de tous, puisqu'il les renferme tous. Les âmes qui se sont une fois soumises totalement à son action, doivent toujours tout interpréter favorablement: oui, tout, fût-ce la perte des plus excellents directeurs, fût-ce la méfiance qu'elles se sentiraient malgré elles pour ceux qui s'offrent plus qu'on ne désire. Car, en général, ces sortes de guides qui courent d'eux-mêmes après les âmes, méritent un peu qu'on se méfie d'eux. Ceux qui sont vraiment animés de l'esprit de DIEU, ne marquent pas, pour l'ordinaire, tant d'empressement et de suffisance; ils s'appellent moins eux-mêmes qu'on ne les appelle; encore même marchent-ils toujours avec une certaine défiance.

Que l'âme qui s'est donnée totalement à DIEU traverse sans crainte toutes ses épreuves, qu'elle ne se laisse pas ravir sa liberté. Pourvu qu'elle soit fidèle à l'action divine, cette action toute-puissante saura faire en elle des merveilles, en dépit de tous les obstacles. DIEU et l'âme font en commun une œuvre dont le succès, tout

en dépendant entièrement de l'action du divin ouvrier, ne peut être compromis que par l'infidélité de l'âme.

Quand l'âme va bien, tout va bien : car ce qui est de DIEU, c'est-à-dire sa partie et son action, est pour ainsi dire le contre-coup de la fidélité de l'âme. C'est le beau côté de l'ouvrage, qui se fait à peu près comme les superbes tapisseries qui se travaillent point par point et à l'envers. L'ouvrier qui s'y emploie ne voit que son point et son aiguille ; et tous ces points remplis successivement font des figures magnifiques, qui ne paraissent que lorsque, toutes les parties étant achevées, on expose le beau côté au jour ; mais pendant le temps du travail, tout ce beau et ce merveilleux est dans l'obscurité.

Il en est de même de l'âme abandonnée : elle ne voit que DIEU et son devoir. L'accomplissement de ce devoir n'est, à chaque moment, que comme un point imperceptible ajouté à l'ouvrage ; et cependant c'est avec ces points que DIEU opère les merveilles, dont on a quelquefois des pressentiments dans le temps, mais qui ne seront bien connues que dans le grand jour de l'éternité.

Que la conduite de DIEU est pleine de bonté et de sagesse ! Il a tellement réservé à sa seule grâce et à sa seule action tout ce qu'il a de sublime, de relevé, de grand et d'admirable dans la perfection et dans la sainteté ; et il a tellement laissé à nos âmes, aidées du secours de la grâce, ce qui est petit, clair, facile, qu'il n'y a personne au monde à qui il ne soit aisé d'arriver à la perfection la plus éminente, en accomplissant amoureusement les devoirs communs et obscurs.

§ IV

DIEU conduit d'autant plus sûrement l'âme dans l'état d'abandon qu'il semble l'aveugler davantage.

C'est surtout à l'égard des âmes qui s'abandonnent pleinement à DIEU que s'accomplit la parole de saint Jean : *Vous n'avez pas besoin qu'on vous instruisse, mais l'onction divine vous instruit de tout.* Pour savoir ce que DIEU demande d'elles, elles n'ont qu'à consulter cette onction, sonder leur cœur, écouter ce qu'il dit ; il est l'interprète de la volonté de DIEU, selon les occurrences. Car l'action divine déguisée lui révèle ses desseins, non par idées, mais par instinct. Elle les lui découvre, soit par nécessité, ne lui permettant pas de prendre d'autre parti que celui qui se présente ; soit par un premier mouvement et une sorte de transport surnaturel, qui le pousse à agir sans réflexion ; soit enfin par une impression d'inclination ou d'éloignement, qui lui laisse toute sa liberté, mais qui ne la porte pas moins à s'approcher ou à s'éloigner des objets. Si l'on s'en tient aux apparences, c'est là sans doute un grand vide de vertu, de se laisser aller ainsi à l'incertain. Si on en juge selon les règles ordinaires, rien de fixe, d'uniforme ni de concerté dans la conduite ; c'est néanmoins, dans le fond, le plus haut point de la vertu d'en être là ; et ce n'est qu'après s'être longtemps exercé qu'on y parvient ordinairement. La vertu de cet état, c'est la vertu toute pure, c'est la perfection même. On est comme un musicien qui joindrait à un long exercice une parfaite connaissance de la musique ; il serait si plein de son art que, sans y penser, tout ce qu'il ferait dans l'étendue de son art en aurait la perfection ; et si

l'on examinait ensuite ses compositions, on y trouverait une conformité parfaite avec ce que prescrivent les règles. On se convaincrerait qu'il n'aurait jamais mieux réussi que quand, libre des règles qui captivent le génie, lorsqu'on les suit trop scrupuleusement, il aurait agi sans contrainte ; et ses impromptus, comme autant de chefs-d'œuvre, feraient l'admiration des connaisseurs.

Ainsi l'âme, longtemps exercée dans la science et dans la pratique de la perfection, sous l'empire du raisonnement et des méthodes dont elle s'aidait pour seconder la grâce, se forme insensiblement une habitude d'agir en tout par l'instinct de DIEU. Il semble alors qu'elle n'a rien de mieux à faire que ce qui se présente d'abord, sans cette suite de raisonnements dont elle avait besoin autrefois. Il ne lui reste plus que d'agir à l'aventure, ne pouvant que se livrer au génie de la grâce qui ne peut l'égarer. Ce qu'elle opère dans cet état de simplicité n'offre rien que de merveilleux pour les yeux éclairés et pour les esprits intelligents. Sans règle, rien de plus exact ; sans mesure, rien de mieux concerté ; sans réflexion, rien de plus approfondi ; sans industrie, rien de mieux aménagé ; sans effort, rien de plus efficace ; et sans prévoyance, rien qui s'ajuste mieux aux événements qui surviennent.

La lecture spirituelle par action divine donne souvent l'intelligence que les auteurs n'ont jamais eue. DIEU se sert des paroles et des actions des autres pour inspirer des vérités qui n'ont point été découvertes. S'il veut éclairer par ces moyens, il est de l'abandon de s'en servir ; et tout moyen appliqué par l'action divine a une efficacité qui surpasse toujours sa vertu naturelle et apparente.

C'est le caractère de l'abandon de mener toujours une vie mystérieuse, et de recevoir de DIEU les dons extraordinaires et miraculeux par l'usage des choses communes, naturelles, fortuites, de hasard, et où il ne paraît rien que le cours ordinaire des humeurs du monde et des éléments. Ainsi les sermons les plus simples, les conversations les plus communes et les livres les moins relevés deviennent à ces âmes, par la vertu de l'ordre de DIEU, des sources d'intelligence et de sagesse. C'est pourquoi elles ramassent avec soin les miettes que les esprits forts foulent aux pieds. Tout leur est précieux, tout les enrichit ; elles sont dans une indifférence inexprimable pour toutes choses et n'en négligent aucune, respectant tout et en tirant leur utilité.

Quand DIEU est en toutes choses, l'usage qu'on en fait par son ordre n'est point usage des créatures, mais c'est jouissance de l'action divine, qui transmet ses dons par ces différents canaux. Ils ne sanctifient point par eux-mêmes, mais seulement comme instruments de l'action divine, qui peut communiquer et communiquer très souvent ses grâces aux âmes simples, par des choses qui paraîtraient opposées à la fin qu'elle se propose. Elle éclaire avec de la boue comme avec de la plus subtile matière, et l'instrument dont elle veut se servir est toujours l'unique. Tout lui est égal. La foi croit toujours que rien ne lui manque, elle ne se plaint point de la privation des moyens qu'elle croit être utiles pour son avancement, parce que l'ouvrier qui les met en œuvre y supplée efficacement par sa volonté. Cette volonté sainte est toute la vertu des créatures.

§ V

DIEU défend d'autant plus puissamment l'âme dans l'état d'abandon qu'elle est moins capable de se défendre.

L'unique et infaillible mouvement de l'action divine applique toujours l'âme simple à propos, et celle-ci correspond en tout très sagement à son intime direction. Elle veut tout ce qui arrive, tout ce qui se passe, tout ce qu'elle sent, hors le péché. Quelquefois cela se fait avec connaissance, et quelquefois sans connaissance : étant mue par des instincts obscurs à dire, à faire, à laisser les choses sans avoir d'autres raisons.

Souvent l'occasion et la raison qui la déterminent ne sont que d'un ordre naturel ; l'âme simple n'y entend aucun mystère : c'est un pur hasard, une nécessité, une convenance ; ce n'est rien à ses yeux ni à ceux des autres. Et cependant la divine action, qui est l'intelligence, la sagesse et le conseil de ses amis, se sert en leur faveur de toutes ces choses si simples. Elle se les approprie, les oppose si industrieusement à tous ceux qui font des projets pour leur nuire, qu'il est impossible qu'ils arrivent à leurs fins.

Avoir affaire à une âme simple, c'est en quelque sorte avoir affaire à DIEU. Quelle mesure prendre contre le Tout-Puissant, dont les voies sont inscrutables ? DIEU prend en main la cause de l'âme simple ; il n'est pas nécessaire qu'elle étudie vos intrigues, qu'elle oppose inquiétude à inquiétude, en épiant soigneusement toutes vos démarches ; son Époux la décharge de tous ces soins ; elle vous le met en tête, et se repose sur lui pleine de paix et de sécurité.

L'action divine délivre l'âme et l'exempte de tous ces

moyens bas et inquiets, si nécessaires à la prudence humaine. Cela est bon pour Hérode et pour les pharisiens ; mais les Mages n'ont qu'à suivre en paix leur étoile ; l'enfant n'a qu'à se reposer entre les bras de sa mère ; ses ennemis avancent plus ses affaires qu'ils ne lui nuisent ; plus ils tâcheront de le traverser et de le surprendre, plus il agira tranquillement et librement. Il ne les ménagera point, il ne leur fera point bassement la cour pour détourner leurs coups ; leurs jalousies, leurs méfiances, leurs persécutions lui sont nécessaires. JÉSUS-CHRIST vivait ainsi dans la Judée, il vit encore dans les âmes simples de la même manière ; il y est généreux, doux, libre, paisible, sans crainte, sans besoin de personne, voyant toutes les créatures entre les mains de son Père, empressées à le servir, les unes par leurs passions criminelles, les autres par leurs saintes actions ; celles-ci par leurs contradictions, celles-là par leur obéissance et leur soumission. L'action divine ajuste merveilleusement tout cela ; rien ne manque, rien n'est de trop ; il n'y a de bien et de mal que ce qu'il faut.

L'ordre de DIEU applique à chaque moment l'instrument qui lui est propre ; et l'âme simple, élevée par la foi, trouve tout bien, et ne veut ni plus ni moins que ce qu'elle a. Elle bénit en tout temps cette main divine qui sait si à propos lui fournir les moyens et la délivrer des obstacles. Elle reçoit ses amis et ses ennemis avec la même douceur, car c'est la façon de JÉSUS de traiter tout le monde comme instrument divin. On n'a besoin de personne, et cependant on a besoin de tous ; l'action divine rend tout nécessaire, et il faut recevoir tout de sa part, prenant chaque chose selon sa qualité et sa nature, y correspondant avec douceur et humilité, trai-

tant les simples simplement, et les grossiers avec bonté. C'est ce qu'enseignait saint Paul, et ce que JÉSUS-CHRIST pratiquait encore mieux.

Il n'appartient qu'à la grâce d'imprimer cet air surnaturel, qui se particularise et s'approprie si merveilleusement à la nature de chaque personne. Cela ne s'apprend point dans les livres ; c'est un vrai esprit prophétique et l'effet d'une révélation intime, c'est une doctrine du Saint-Esprit. Pour la concevoir, il faut être dans le dernier abandon, le dégagement le plus parfait de tout dessein, de tout intérêt, quelque saint qu'il soit. Il faut n'avoir devant les yeux que l'unique affaire au monde, à savoir de se laisser aller passivement à l'action divine, pour s'adonner à ce qui regarde les obligations de son état ; laissant agir l'Esprit-Saint dans l'intérieur, sans regard sur ce qu'il opère, étant bien aise même de ne pas le connaître. Alors on est en sûreté : car tout ce qui arrive dans le monde n'est que pour le bien des âmes parfaitement soumises à la volonté de DIEU.

§ VI

L'âme dans l'état d'abandon, au lieu de craindre ses ennemis, trouve en eux d'utiles auxiliaires.

Je crains plus ma propre action et celle de mes amis que celle de mes ennemis. Il n'y a point de prudence égale à celle de ne point résister à ses ennemis, et de ne leur opposer qu'un simple abandon ; c'est avoir le vent en poupe ; et on n'a qu'à se tenir en paix. Il n'y a rien de plus sûr à opposer à la prudence de la chair que la simplicité ; elle en élude admirablement toutes les ruses, sans les connaître, sans y penser même. L'action

divine lui fait prendre des mesures si justes, qu'elle surprend ceux qui la veulent surprendre. Elle profite de tous leurs efforts, elle s'élève par où on l'abaisse. Ce sont des galériens qui mènent au port à toutes rames. Toutes les contrariétés lui tournent en bien ; et en laissant faire ses ennemis, elle ne tire un service continu et si suffisant, que tout ce qu'elle doit craindre, c'est de se mettre elle-même de la partie, et de travailler à un ouvrage dont DIEU veut être le principe, dont ses ennemis sont les instruments, et où elle n'a rien à faire qu'à voir en paix ce que DIEU fait, et à suivre avec simplicité les attraites qu'il lui donne. La prudence surnaturelle de l'Esprit divin, principe de ses attraites, atteint très infailliblement le point et les circonstances précises de chaque chose, et y applique l'âme, sans qu'elle le sache, et si à propos, que tout ce qui s'oppose à elle ne manque jamais d'être détruit.

§ VII

L'âme dans l'état d'abandon peut s'abstenir de rien faire ou dire pour sa justification : l'action divine la justifie.

Le large, le solide, la pierre ferme sur laquelle l'âme abandonnée se repose, à l'abri des fluctuations et des tempêtes, c'est cet ordre de la volonté divine, qui se présente sans cesse, sous le voile des croix et des actions les plus ordinaires. C'est dans ces ombres que DIEU cache sa main, pour soutenir et porter ceux qui s'abandonnent à lui. Du moment que l'âme s'est fermement établie dans ce parfait abandon, la voilà dès lors à couvert de la contradiction des langues ; car elle n'a plus rien à dire ni à faire pour se défendre. Puisque

l'ouvrage est de DIEU, il n'en faut point chercher ailleurs la justification. Ses effets et ses suites le justifieront assez. Il n'y a qu'à le laisser se développer : *Dies dei eructat verbum*. Quand on ne va plus par ses idées, il ne faut pas se défendre par des paroles. Nos paroles ne peuvent rendre que nos idées ; où l'on ne suppose point d'idées, point de paroles. A quoi serviraient-elles ? A rendre raison de ce que l'on fait ? Mais on l'ignore, cette raison ; elle est cachée dans le principe qui a fait agir, et dont on n'a senti que l'impression d'une manière ineffable.

Il faut donc laisser aux conséquences le soin de venger leurs principes. Tout se soutient dans cet enchaînement divin ; tout y est ferme et solide ; et la raison de ce qui précède est par effet dans ce qui suit. Ce n'est plus une vie de pensées, une vie d'imaginations, une vie de paroles multipliées ; ce n'est plus tout cela qui occupe l'âme, qui la nourrit, qui l'entretient ; elle ne va plus, elle ne se soutient plus par tout cela. Elle ne voit plus où elle marche, elle ne prévoit plus où elle marchera ; elle ne s'aide plus de réflexions pour s'animer à endurer la fatigue, ni pour soutenir les inconvénients du chemin : tout se passe dans le sentiment le plus intime de sa faiblesse. La route s'ouvre sous ses pas : elle s'y engage, elle y marche sans hésiter. Elle est pure, simple et vraie ; elle marche dans la droite ligne des commandements de DIEU, doucement, appuyée sur DIEU même, qu'elle trouve sans cesse dans tous les points de cette ligne ; et ce DIEU qu'elle cherche uniquement se charge lui-même de manifester sa présence, de manière à la venger de ses injustes détracteurs.

§ VIII

DIEU vivifie l'âme dans l'état d'abandon par les moyens qui semblent devoir lui donner la mort.

Il y a un temps où DIEU veut être à l'âme sa vie, et faire sa perfection par lui-même et d'une manière secrète et inconnue ; alors toutes les idées propres, les lumières, les industries, les recherches, les raisonnements sont une source d'illusions. Et quand l'âme, après plusieurs expériences des tristes suites où l'a conduite la propriété d'elle-même, en reconnaît enfin l'inutilité, elle découvre que DIEU a caché et confondu tous les canaux, pour lui faire trouver la vie en lui-même. Alors, convaincue de son néant, et que tout ce qu'elle peut tirer de son fonds lui est préjudiciable, elle s'abandonne à DIEU pour n'avoir rien que lui. DIEU devient donc pour elle une source de vie, non par idées, par lumières ou par réflexions : tout cela n'est plus en elle qu'une source d'illusions ; il l'est en effet, et par la réalité de ses grâces, cachées sous les apparences les plus étrangères. L'opération divine n'étant pas connue de l'âme, elle en reçoit la vertu, la substance, par mille sortes de circonstances qu'elle croit être sa ruine. Il n'y a point de remède à cette obscurité ; il faut s'y laisser enfoncer. DIEU s'y donne et il donne avec lui toutes choses, en obscurité de foi ; l'âme n'est plus qu'un sujet aveugle ; ou si l'on veut, elle est semblable à un malade qui ignore la vertu des remèdes, et n'en ressent que l'amertume. Il s'imagine souvent qu'ils vont lui donner la mort ; les crises et les faiblesses qui en résultent semblent justifier ses craintes ; cependant c'est sous cette

apparence de mort qu'il reçoit la santé; et il les prend sur la parole du médecin qui les lui présente.

Aussi les âmes abandonnées ne se préoccupent-elles aucunement de leurs infirmités, excepté des maladies évidentes qui, par leur nature, obligent de se tenir alité, et de prendre les médicaments convenables. Les langueurs et les impuissances des âmes d'abandon ne sont que des illusions et des apparences, qu'elles doivent braver avec confiance. DIEU les envoie et les permet pour donner de l'exercice à leur foi et à leur abandon, qui est le véritable remède. Sans y faire seulement attention, elles doivent poursuivre généreusement leur chemin, dans les actions et les souffrances de l'ordre de DIEU, se servant sans hésiter de leur corps comme on fait des chevaux de louage, qui ne sont que pour périr, en servant à tort ou à travers. Cela vaut mieux que toutes les délicatesses qui nuisent à la vigueur de l'esprit. Cette force de l'esprit a je ne sais quelle vertu pour maintenir un corps faible, et une année de cette vie noble et généreuse vaut mieux qu'un siècle de soins et de craintes.

Il faut tâcher d'avoir habituellement un air et un maintien d'enfant de grâce et de bonne volonté. Eh! que peut-on craindre à la suite de la fortune divine? Conduits, soutenus et protégés par elle, ses enfants ne doivent rien offrir que d'héroïque dans tout leur extérieur. Les objets effrayants qu'elle oppose à leur passage ne sont rien. Elle ne les appelle par là que pour embellir leur vie par des actions plus glorieuses. Elle les engage dans des embarras de toute espèce, où la prudence humaine, qui ne voit et n'imagine aucune issue, sent toute sa faiblesse, et se trouve courte et confondue.

C'est là que la fortune divine paraît dans tout son éclat ce qu'elle est à ceux qui sont tout à elle. Elle les dégage plus merveilleusement que les historiens fabuleux, aidés de la fécondité de leur imagination, dans le loisir et le secret du cabinet, ne démêlent les intrigues et les périls de leurs héros imaginaires, qui arrivent toujours heureusement à la fin de leurs histoires. Elle les conduit, avec une industrie bien plus admirable, et plus heureusement, au travers des morts, des périls et des monstres, des enfers, des démons et de leurs pièges. Elle élève ces âmes jusqu'au ciel ; et en fait le sujet d'histoires à la fois réelles et mystiques, plus belles et plus curieuses que toutes celles que les imaginations creuses des hommes ont inventées.

Allons donc, mon âme, au travers des périls et des monstres, conduits, dirigés et soutenus par cette main sûre, invisible, toute-puissante et infaillible de la divine Providence. Allons sans crainte à notre terme, en paix et en joie : faisons-nous de tout ce qui se présente la matière de nos victoires. C'est pour combattre et pour vaincre que nous marchons sous ses étendards : *exivit vincens ut vinceret*. Autant de pas que nous ferons sous ses auspices, autant de triomphes, mon âme !... L'Esprit de DIEU a la plume à la main ; il tient son livre ouvert pour continuer l'histoire sacrée qui n'est point encore achevée, et dont la matière ne s'épuisera qu'à la fin du monde. Cette histoire n'est que le récit des conduites et des desseins de DIEU sur les hommes. Il ne tient qu'à nous de figurer dans cette histoire, et d'en continuer la trame par l'union de nos souffrances et de nos actions à ses conduites. Non, non, tout ce qui se présente à nous, soit pour agir, soit pour souffrir,

n'est pas pour nous perdre ; on ne nous le ménage que pour nous fournir la matière de cette Écriture sainte qui grossit tous les jours.

§ IX

L'amour divin tient lieu de tout aux âmes qui marchent dans cette voie.

En dépouillant de tout les âmes qui se donnent absolument à lui, DIEU leur donne quelque chose qui leur tient lieu de tout, de lumière, de sagesse, de vie et de force : c'est son amour. L'amour divin est dans ces âmes comme un instinct surnaturel. Chaque chose dans la nature a ce qui convient à son espèce ; chaque fleur a son agrément, chaque animal a son instinct, et chaque créature sa perfection. Ainsi, dans les divers états de grâce, chacun a sa grâce spécifique ; et il est une récompense pour chacun de ceux dont la bonne volonté s'assortit à l'état où l'a mis la Providence.

Une âme tombe dans l'action divine dès que la bonne volonté se trouve formée dans son cœur ; et cette action a plus ou moins d'influence sur elle, selon qu'elle est plus ou moins abandonnée. L'art de l'abandon n'est que celui d'aimer, et l'action divine n'est que l'action du divin amour. Comment ces deux amours qui se recherchent l'un l'autre ne s'accorderaient-ils pas lorsqu'ils se rencontrent ? Comment l'amour divin refuserait-il quoi que ce soit à l'âme dont il dirige tous les désirs ? Et comment éprouverait-il un refus de la part d'une âme qui ne vit que de lui ?... L'amour ne peut demander que ce que veut l'amour : l'amour peut-il ne pas vouloir ce qu'il veut ?

L'action divine n'a d'égard qu'à la bonne volonté ; ce n'est point la capacité des autres facultés qui l'attire, ni leur incapacité qui l'éloigne. Trouve-t-elle un cœur bon, pur, droit, simple, soumis, filial et respectueux ? c'est tout ce qu'il lui faut ; elle s'empare de ce cœur ; elle en possède toutes les facultés ; et elle dispose si bien toutes les choses pour son bien qu'il trouvera en toutes choses de quoi se sanctifier. Ce qui donne la mort aux autres âmes entrât-il dans celle-ci, le contre-poison de sa bonne volonté ne manquerait pas d'en arrêter les effets. Vint-elle jusqu'au bord du précipice, l'action divine l'en éloignerait ; ou, tant qu'elle l'y laisserait, elle suspendrait sa chute ; y tombât-elle, elle l'en retirerait. Après tout, les fautes de ces âmes ne sont que des fautes de fragilité et fort peu aperçues ; l'amour sait toujours les tourner à leur avantage. Par des insinuations secrètes, il leur fait entendre ce qu'elles ont à dire ou à faire, selon les circonstances.

Elles reçoivent en elles comme des lueurs de l'intelligence divine : *intellectus bonus omnibus facientibus eum*. Car cette divine intelligence les accompagne dans toutes leurs démarches, et les tire de tous les mauvais pas où leur simplicité les engage. Font-elles des avances qui les jetteraient dans quelque engagement préjudiciable ? La Providence leur ménage d'heureuses rencontres qui réparent tout. On a beau former contre elles des intrigues et les multiplier, cette Providence en rompt tous les nœuds ; elle en confond les auteurs, et répand sur eux un esprit de vertige, qui les fait tomber dans leurs propres pièges. Sous sa conduite, les âmes qu'on y voulait surprendre font, sans qu'elles y pensent, certaines choses fort utiles en apparence, mais qui ser-

vent ensuite à les délivrer de tous les embarras où leur droiture et la malice de leurs ennemis les avaient jetées.

Oh ! la fine politique que cette bonne volonté ! qu'il y a de prudence dans sa simplicité ; d'industrie dans son innocence et dans sa franchise ; de mystères et de secrets dans sa droiture ! Voyez le jeune Tobie : ce n'est qu'un simple enfant ; mais Raphaël est à ses côtés avec un tel guide, il marche en assurance ; rien ne l'effraye, rien ne lui manque. Ce sont les monstres mêmes qu'il rencontre qui lui fournissent des vivres et des remèdes ; celui qui s'élance pour le dévorer devient lui-même sa nourriture. Il n'est occupé que de noces et de festins ; car c'est là, dans l'ordre de la Providence, son objet présent. Ce n'est pas qu'il n'ait d'autres affaires, mais elles sont abandonnées à cette intelligence chargée de l'assister en tout ; elles se trouvent si bien faites, qu'il n'eût jamais si bien réussi ; car ce ne sont que bénédiction et prospérités. Cependant la mère pleure, et elle est dans la plus vive amertume, mais le père est plein de foi. L'enfant, si amèrement regretté, revient joyeux ; et, avec toute sa famille, il entre dans le ravissement.

Le divin amour est donc, pour les âmes qui se donnent pleinement à lui, le principe de tous les biens. Et, pour acquérir ce bien inestimable, il suffit de le bien vouloir.

Oui, chères âmes, DIEU ne demande que votre cœur ; si vous cherchez ce trésor, ce royaume où règne DIEU seul, vous le trouverez. Votre cœur, s'il est dévoué totalement à DIEU, est dès lors ce trésor, ce royaume-là même que vous désirez et que vous cherchez. Dès que l'on veut DIEU et sa volonté, on jouit de DIEU et de sa volonté ; et cette jouissance répond à l'ardeur du désir.

Aimer DIEU, c'est désirer sincèrement l'aimer ; parce qu'on l'aime, on veut être l'instrument de son action, pour que son amour ait dans nous et par nous de l'exercice.

Ce n'est pas à l'adresse de l'âme simple et sainte que correspond l'action divine ; elle correspond à la pureté de l'intention, et non pas aux mesures que l'on prend, aux projets que l'on forme, à la manière dont on s'avise, ni aux moyens que l'on choisit. L'âme peut s'abuser en tout cela, et il n'est pas rare que cela lui arrive ; mais sa droiture et sa bonne intention ne la trompent jamais. Pourvu que DIEU y voie cette bonne disposition, il lui passe tout le reste ; et il tient pour fait ce qu'elle ferait infailliblement, si des vues plus sûres secondaient sa bonne volonté.

La bonne volonté n'a donc rien à craindre ; si elle tombe, elle ne peut tomber que sous cette main toute-puissante, qui la guide et qui la soutient dans tous ses égarements. C'est cette main divine qui l'approche du terme lorsqu'elle s'en éloigne, qui la remet dans le chemin lorsqu'elle en sort ; en elle, l'âme trouve sa ressource dans les écarts où la jette l'effort des aveugles facultés qui l'égarent ; elle lui fait sentir combien elle doit les mépriser, pour ne compter que sur elle, et s'abandonner totalement à sa conduite infaillible. Les erreurs où tombent les bonnes âmes se terminent donc à l'abandon, et jamais un bon cœur ne peut se trouver au dépourvu : car c'est un dogme de foi que tout coopère à son bien.

§ X

L'âme dans l'état d'abandon trouve plus de lumière et de force dans sa soumission à l'action divine que n'en possèdent tous les orgueilleux qui lui résistent.

A quoi servent les plus sublimes lumières, les divines révélations, quand on n'aime pas la volonté de DIEU ? C'est par là que s'est perdu Lucifer ; la conduite de l'action divine que DIEU lui révélait, en lui découvrant le mystère de l'Incarnation, ne lui causa que de l'envie. Au contraire, une âme simple et éclairée des seules lumières de la foi ne peut se lasser d'admirer, de louer, d'aimer l'ordre de DIEU ; de le trouver non seulement dans les créatures saintes, mais même dans la confusion et le désordre des plus déréglées. Un grain de pure foi éclaire plus l'âme simple que Lucifer ne l'a été par ses lumières si élevées.

La science de l'âme fidèle à ses obligations, tranquillement soumise aux ordres intimes de la grâce, douce et humble envers tous, vaut mieux que la plus profonde pénétration des mystères. Si l'on ne voyait que l'action divine, dans tout cet orgueil et cette dureté de l'action des créatures, on ne les recevrait jamais qu'avec douceur et respect. Leurs désordres ne feraient point quitter l'ordre, quelque train qu'elles mènent. Il faut voir uniquement en elles l'action divine, qu'elles portent et qu'elles donnent, lorsqu'on est fidèle à pratiquer la douceur et l'humilité. Il ne faut pas regarder la voie qu'elles tiennent, mais marcher toujours avec fermeté dans la sienne ; et c'est ainsi qu'en pliant doucement on brise les cèdres et on renverse les rochers.

Qu'y a-t-il dans les créatures qui puisse résister à la

force d'une âme fidèle, douce et humble ? Si nous voulons vaincre infailliblement tous nos adversaires, il ne leur faut opposer que ces armes. JÉSUS-CHRIST nous les a mises entre les mains pour nous défendre ; il n'y a rien à craindre quand on sait s'en servir. Il ne faut pas être lâche, mais généreux ; c'est la seule disposition qui convienne à des instruments divins. Tout ce que DIEU fait est sublime et merveilleux ; et jamais l'action propre, qui fait la guerre à DIEU, ne peut résister à celui qui est uni à l'action divine par la douceur et l'humilité.

Qu'est-ce que Lucifer ? C'est un bel esprit, et le plus éclairé de tous les beaux esprits ; mais un bel esprit mécontent de DIEU et de son ordre. Le mystère de l'iniquité n'est que le résultat de ce mécontentement qui se manifeste de toutes les manières possibles. Lucifer, autant qu'il en est en lui, ne voudrait rien laisser tel que DIEU l'a fait et ordonné. Partout où il pénètre, vous y verrez toujours l'ouvrage de DIEU défiguré. Plus une personne a de lumières, de science et de capacité, plus elle est à craindre, si elle n'a pas le fondement de la piété, qui consiste à être content de DIEU et de sa volonté. C'est par le cœur réglé qu'on est uni à l'action divine ; sans lui, tout n'est que pure nature, et, pour l'ordinaire, pure opposition à l'ordre divin. DIEU n'a point, à proprement parler, d'autres instruments que les humbles : toujours contredit par les superbes, il ne laisse pas cependant de les faire servir, comme des esclaves, pour l'accomplissement de ses desseins. Quand je vois une âme qui fait son tout de DIEU et de la soumission à ses ordres, quelque dénuée qu'elle soit de toute autre chose, je dis : Voilà une âme qui a de grands

talents pour servir DIEU. La sainte Vierge et saint JOSEPH ne portaient point une autre apparence. Le reste, sans cela, me fait peur ; et je crains d'y voir l'action de Lucifer ; je me tiens sur mes gardes, et je m'affermis dans mon fonds de simplicité, pour l'opposer à tout cet état sensible, qui, par lui-même, n'est pour moi qu'un verre fragile.

§ XI

L'âme dans l'état d'abandon sait voir DIEU dans le superbe qui lutte contre son action. Toutes les créatures bonnes ou mauvaises le lui révèlent.

L'ordre de DIEU est toute la pratique de l'âme simple. Elle le respecte dans les actions irrégulières que le superbe fait pour l'avilir. Ce superbe méprise une âme aux yeux de laquelle il n'est rien ; car elle ne voit que DIEU en lui et en toutes ses actions. Souvent il pense que sa modestie est une marque qu'elle l'appréhende, quoique ce ne soit que le signe de cette crainte amoureuse qu'elle a de DIEU et de sa volonté, qui lui est présente dans le superbe.

Non, pauvre insensé, l'âme simple ne te craint pas. Tu lui fais compassion ; c'est à DIEU qu'elle répond lorsque tu penses qu'elle te parle ; c'est à lui qu'elle croit avoir affaire ; elle ne te regarde que comme un de ses esclaves, ou plutôt comme une ombre sous laquelle il se déguise. Ainsi, plus tu prends le ton haut, plus elle le prend bas, et te surprend lorsque tu crois la surprendre. Tes finesses, tes violences ne sont pour elle que faveurs de la Providence.

Le superbe est une énigme incompréhensible à lui-

même, mais que l'âme simple et éclairée par la foi explique très intelligiblement.

Cette découverte de l'action divine, dans tout ce qui se passe à chaque moment, en nous et autour de nous, est la vraie science des choses ; c'est une révélation continuelle de la vérité ; c'est un commerce avec DIEU qui se renouvelle sans cesse : c'est une jouissance de l'Époux, non en cachette, à la dérobée, dans le cellier, dans la vigne, mais à découvert et en public, sans crainte d'aucune créature. C'est un fonds de paix, de joie, d'amour et de contentement de DIEU, vu, su, ou plutôt cru, vivant et opérant toujours le plus parfait, en tout ce qui se présente. C'est le paradis éternel, qui n'est, à la vérité, présentement connu et goûté qu'en choses informes et couvertes de ténèbres ; mais l'esprit de DIEU, qui en arrange en cette vie toutes les pièces, par cette continuelle et féconde présence de son action, dira au jour de la mort : Que la lumière se fasse : *Fiat lux* ; et alors on verra les trésors que renfermait la foi dans cet abîme de paix et de contentement de DIEU, qui se trouve à chaque moment en tout ce qui est à faire ou à souffrir.

Quand DIEU se donne ainsi, tout le commun devient extraordinaire ; et c'est pour cela que rien ne le paraît ; c'est que cette voie est par elle-même extraordinaire ; par conséquent il n'est pas nécessaire de l'orner de merveilles qui lui sont étrangères. C'est un miracle, une révélation, une jouissance continuelle, à de petites fautes près ; mais un miracle qui, en rendant merveilleuses toutes les choses communes et sensibles, n'a rien en lui-même de sensiblement merveilleux.

§ XII

DIEU assure aux âmes qui lui sont fidèles une glorieuse victoire sur les puissances du monde et de l'enfer.

Si l'action divine se cache ici-bas sous les dehors de la faiblesse, c'est pour augmenter le mérite des âmes qui lui sont fidèles ; mais son triomphe n'en est pas moins assuré.

L'histoire du monde n'est que l'histoire de la lutte que les puissances du monde et de l'enfer livrent, depuis le commencement, aux âmes humblement dévouées à l'action divine. Dans cette lutte, tous les avantages semblent être du côté de l'orgueil ; et pourtant c'est l'humilité qui est toujours victorieuse.

La figure du monde nous est présentée sous l'image d'une statue d'or, d'airain, de fer, de terre. Ce mystère d'iniquité, montré en songe à Nabuchodonosor, n'est que l'assemblage confus de toutes les actions intérieures et extérieures des enfants de ténèbres. Ceux-ci sont encore figurés par la bête sortie de l'abîme, pour faire la guerre à l'homme intérieur et spirituel, dès le commencement des siècles ; tout ce qui se fait encore de nos jours n'est que la suite de cette guerre. Les monstres se succèdent les uns aux autres ; l'abîme les dévore et les revomit ; il envoie incessamment de nouvelles vapeurs. Le combat commencé au ciel entre Lucifer et saint Michel dure encore. Le cœur de cet ange superbe et envieux est devenu un abîme inépuisable de toutes sortes de maux. Il a révolté les anges contre les anges dans le ciel ; et tout son soin, depuis la création du monde, est de susciter toujours parmi les hommes de nouveaux

scélérats, qui prennent la place de ceux que l'abîme engloutit. Lucifer est le chef de ceux qui ne veulent pas obéir au Tout-Puissant. Ce mystère d'iniquité n'est que l'inversion de l'ordre de DIEU ; c'est l'ordre ou plutôt le désordre du diable. Ce désordre est un mystère, car il cache sous de belles apparences des maux irrémédiables et infinis. Tous ces impies qui, depuis Caïn jusqu'à ceux qui désolent maintenant l'univers, ont déclaré la guerre à DIEU, ont été en apparence de grands, de puissants princes, qui ont fait grand bruit dans le monde et que les hommes ont adorés. Mais cette apparence pompeuse n'est qu'un mystère ; en réalité, ce sont des bêtes, qui sont montées de l'abîme les unes après les autres pour renverser l'ordre de DIEU ; mais cet ordre, qui est un autre mystère, leur a toujours opposé des hommes véritablement grands et puissants, qui ont porté le coup mortel à ces monstres ; et à mesure que l'enfer en a vomi de nouveaux, le ciel a aussi fait naître des héros qui les ont combattus. L'histoire ancienne, sainte et profane, n'est que l'histoire de cette guerre. L'ordre de DIEU est toujours demeuré victorieux ; ceux qui se sont rangés de son côté ont triomphé avec lui, et ils sont heureux pour une éternité ; et l'injustice n'a jamais pu protéger les déserteurs, elle ne les a payés que par la mort, et par une mort éternelle !

On croit toujours être invincible, quand on a l'impiété en tête. O DIEU ! le moyen de vous résister ? Quand une seule âme aurait l'enfer et le monde contre elle, elle ne pourrait craindre, dans le parti de l'abandon à l'ordre de DIEU. Cette apparence monstrueuse de l'impiété armée de tant de puissance, cette tête d'or, ce corps d'argent, d'airain, de fer, tout cela n'est qu'un fantôme

de poussière éclatante. Une petite pierre en fait le jouet des vents.

Que le Saint-Esprit est admirable pour représenter tous les siècles ! Tant de révolutions qui surprennent si fort les hommes, les héros qui viennent avec tant d'éclat, et sont comme autant d'astres qui roulent sur la tête des autres ; tant d'événements extraordinaires ; tout cela n'est qu'un songe qui échappe à la mémoire de Nabuchodonosor à son réveil, quelque terribles que soient les impressions qui se font sur son esprit.

Tout ces monstres ne viennent au monde que pour exercer le courage des enfants de DIEU ; et lorsque ceux-ci sont assez instruits, DIEU leur donne le plaisir de tuer le monstre, et DIEU appelle de nouveaux athlètes sur le champ de bataille. Et cette vie n'est qu'un spectacle continuel qui fait la joie du ciel, l'exercice des saints de la terre et la confusion de l'enfer.

Ainsi tout ce qui s'oppose à l'ordre de DIEU ne sert qu'à le rendre plus adorable. Tous les serviteurs de l'iniquité sont les esclaves de la justice, et l'action divine bâtit la céleste Jérusalem avec les ruines de Babylone.

AVIS SPIRITUELS
DU
PÈRE DE CAUSSADE

AVIS SPIRITUELS DU PÈRE DE CAUSSADE

I

...

AVIS POUR ACQUÉRIR UNE PARFAITE CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU (1)

1° Au commencement de chaque jour, à l'oraison, à la messe et à la communion, protestez à DIEU que vous voulez être à lui sans réserve ; et que, pour cette fin, vous voulez tâcher de vous adonner entièrement à l'esprit d'oraison et à la vie intérieure.

2° Faites votre étude principale de la conformité à la volonté de DIEU jusque dans les moindres choses, disant à DIEU, au milieu des plus fâcheuses contrariétés et en présence des plus effrayantes perspectives : « Mon DIEU, je veux de tout mon cœur ce que vous voulez ; je me soumets en tout et pour tout à votre bon plaisir, soit pour le temps, soit pour l'éternité ; et cela, ô mon DIEU, pour deux raisons : la première, parce que vous êtes le Souverain Maître et qu'il est bien juste que

(1), Ces avis ont été adressés, en 1731, par le Père de Caussade à la Sœur Marie-Thérèse de Vioménil, qui avait alors 9 ans de profession et 28 ans d'âge.

toutes vos volontés s'accomplissent ; la seconde, parce que je suis convaincue, par la foi et par mille expériences, que toutes vos saintes volontés sont aussi aimables et bienfaisantes qu'elles sont justes et adorables ; au lieu que mes volontés sont toujours aveugles et corrompues : aveugles, parce que je ne sais ce que je dois désirer ou repousser ; corrompues, parce que presque toujours je me porte à ce qui me serait préjudiciable. Ainsi, je renonce pour toujours à mes volontés, pour me soumettre à toutes les vôtres ; et disposez de moi, ô mon DIEU, à votre gré et selon votre bon plaisir. »

3° La pratique de cette soumission continuelle vous conservera dans cette paix intérieure, qui est le fondement de la vie spirituelle, et vous empêchera de vous troubler et de vous inquiéter après vos fautes et manquements. Vous les supporterez au contraire avec une soumission humble et tranquille, qui servira plus à vous corriger qu'une douleur inquiète, propre uniquement à vous affaiblir et à vous décourager.

4° Ne pensez plus au passé, mais seulement au présent et à l'avenir. N'ayez aucune inquiétude sur vos confessions ; il faut seulement vous accuser des fautes que vous pourrez vous rappeler, après un demi-quart d'heure d'examen. Il sera bon d'ajouter à votre accusation un péché des plus considérables de la vie passée. Le repentir plus vif que fera naître dans votre cœur cette accusation vous disposera à recevoir avec plus d'abondance les grâces du Sacrement. Vous ne sauriez faire trop d'efforts pour écarter les obstacles qui vous rendraient plus malaisée la pratique de la confession fréquente.

5° Pour échapper aux inquiétudes que fait naître, soit le regret du passé, soit la crainte de l'avenir, voici en trois mots la règle à suivre : il faut laisser le passé à la très grande miséricorde de DIEU ; l'avenir à son aimable providence ; et donner tout le présent à son amour par notre fidélité à sa grâce. Amen.

6° Lorsque la bonté de DIEU vous enverra quelque contretemps, quelques-unes de ces importunités qui vous causaient jadis tant de peine, vous en remercirez DIEU d'abord, comme d'une grande grâce, d'autant plus utile à la grande œuvre de votre perfection qu'elle dérange davantage le travail du moment.

7° Vous tâcherez, malgré vos répugnances intérieures, de montrer bon visage aux personnes importunes, ou à celles qui viendront vous annoncer ces importunités ; vous quitterez promptement oraison, lecture, chœur, office, tout, pour aller où la Providence vous appelle ; et vous ferez ce qu'on demande de vous tranquillement, paisiblement, sans hâte, sans chagrin.

8° Lorsque vous aurez manqué à quelqu'un de ces articles, vous ferez aussitôt quelque acte d'humilité intérieure, non pas de cette humilité inquiète, *dépitée*, contre laquelle saint François de Sales parle tant, mais d'une humilité douce, paisible et suave. Ce point est essentiel pour vous, pour rompre la propre volonté, et ne plus vous rendre esclave de vos pratiques de dévotion extérieures ou intérieures.

9° Comprenons bien que nous n'aurons acquis une vraie conformité à la volonté de DIEU que lorsque nous serons parfaitement résolus à le servir selon son gré et selon son goût, et non pas selon le nôtre. Ne regardez que DIEU en tout, et vous le trouverez partout ; mais

bien plus là où vous vous renoncerez le plus vous-même. Quand vous vous serez bien convaincue que vous êtes incapable de tout bien, vous renoncerez à prendre des résolutions, mais vous direz humblement à DIEU : « Mon Dieu, je reconnais par tant d'épreuves que toutes mes résolutions sont inutiles. J'avais sans doute trop compté sur moi mais vous m'avez bien confondue. J'avoue que vous seul pouvez tout : faites-moi donc faire telle et telle chose ; et donnez-m'en, quand il le faudra, la pensée, le mouvement, la volonté ; sans quoi, je ne ferai jamais rien. J'ai là-dessus tant de funestes expériences passées !... »

10° Vous ajouterez à cette humble prière la pratique de demander pardon sur-le-champ, ou un peu plus tard, à toutes les personnes qui auront été témoins de vos petites vivacités ou saillies d'humeur.

La pratique de ces avis est pour vous d'une grande importance, pour deux raisons : premièrement, parce que DIEU veut faire tout en vous ; secondement, parce que, à cause d'une secrète présomption, au milieu même de tant de misères, vous ne pourriez jamais bien tout rapporter à DIEU, sans un million d'expériences de votre absolue incapacité à tout bien. Mais quand vous serez bien convaincue de cette vérité, vous direz presque sans y penser à l'occasion de tout bien : « O mon DIEU, c'est vous qui le faites en moi, par votre grâce ; » à l'occasion de tout mal : « Oh ! me voilà bien moi-même, je me reconnais là, telle que je suis ! » Alors, DIEU retirera sa gloire toute pure de toutes vos œuvres, parce qu'il sera bien démontré qu'il en est le seul auteur.

Telle est votre voie : toute de misère et d'humiliation

pour vous : toute de bénédiction et d'actions de grâces pour DIEU. A lui toute la gloire ; à vous tout le profit. Ne seriez-vous pas bien ingrate si vous n'acceptiez pas avec reconnaissance, un partage aussi équitable et aussi avantageux ?

II

AVIS POUR LA CONDUITE EXTÉRIEURE D'UNE AME APPELÉE
A LA VIE D'ABANDON (1)

En s'éveillant, élever son âme toute en DIEU ; et, se pénétrant de sa divine présence, rendre hommage à la Sainte Trinité, à l'imitation du grand saint François Xavier : « Je vous adore, ô DIEU le Père, qui m'avez créée ; je vous adore, ô Fils qui m'avez rachetée ; je vous adore, ô Saint-Esprit qui m'avez tant de fois sanctifiée et qui me sanctifiez encore ; je vous consacre toute ma journée pour votre pur amour et à votre plus grande gloire. Je ne sais ce qui doit m'arriver en ce jour, si ce seront des choses fâcheuses ou agréables, si je serai gaie ou triste, en consolation ou en angoisse : il en sera tout ce qu'il vous plaira ; je m'abandonne à votre providence, et je me soumets à toutes vos volontés »

Il faut faire beaucoup d'attention à ce qui nous frappe le plus à l'entrée de la journée, et à ce que la grâce nous porte le plus dans le cœur, nous y entretenant doucement. Commencer notre oraison par là ; puis nous abandonner simplement à l'esprit de DIEU, et y demeurer autant de temps qu'il lui plaira. Imiter la bonne femme : « Mon DIEU, puisque vous ne voulez

(1) Ces avis ont été adressés par le Père de Caussade à la Sœur Charlotte-Elisabeth Bourcier de Monthureux.

pas nous donner du pain, donnez-nous au moins la patience. »

Les personnes qui sont dans l'oraison ordinaire, où l'on fait discourir l'entendement, se rappelleront le sujet de la méditation préparé dès la veille ; car si dès le matin on se laisse aller à toutes sortes de pensées en se dissipant, hélas ! toute la journée en sera dérangée : c'est comme une horloge mal montée qui est détraquée tout le jour.

Pour l'habillement, faites tout ce qu'il faut, proprement ; puis oubliez-vous.

Pour la sainte Messe, voici en quatre mots le moyen de l'entendre dignement, parfaitement magnifiquement. C'est de vous représenter le mystère de la Croix. Montons en esprit sur le Calvaire, et contemplons ce qui s'y passe, comme si nous le voyions de nos yeux. Admirons : 1^o la justice de DIEU, qui se venge sur son Fils unique des péchés des hommes, dont il n'avait cependant que l'ombre, mais qu'il s'était chargé d'expier : quelle victime et quelle satisfaction ! 2^o la grandeur de DIEU, à qui il a fallu une telle réparation ; 3^o l'excellence de nos âmes rachetées d'un si grand prix ; 4^o le bonheur éternel que JÉSUS-CHRIST nous a mérité, et l'enfer éternel dont il nous a délivrés. Quelle impression de foi, de confiance, d'humiliation, de componction, de reconnaissance et d'amour ne nous doivent pas inspirer des objets si divins ! Ceux qui ne peuvent soutenir cette considération si forte et si haute, s'adresseront à la sainte Vierge présente à ce mystère, à saint Jean, à sainte Madeleine, au bon Larron, et enfin à JÉSUS-CHRIST même, pour lui marquer leur piété et lui rendre leurs justes et tendres devoirs, dans l'excès pro-

digieux et incompréhensible de sa charité et de sa miséricorde.

Pour l'oraison, je n'ai que deux mots à dire : Allez-y avec un entier acquiescement au bon plaisir de DIEU, soit pour le succès, soit pour y être exercée par la croix des sécheresses, des distractions et des impuissances. Que si on y a de la facilité et de la consolation, en rendre grâce à DIEU, sans s'arrêter au plaisir qu'elle cause par rapport à soi ; si on ne réussit pas, se soumettre à DIEU, s'humilier et se retirer content et en paix, quand même il y aurait de notre faute, redoublant notre confiance et notre abandon à sa très sainte volonté. Avec ces deux points, persévérer ; et DIEU, tôt ou tard, nous fera la grâce de le prier comme il faut ; mais jamais, non jamais de découragement, quelques misères que nous puissions éprouver.

Pour l'office, voici trois méthodes faciles et très solides. La première est de se tenir en la présence de DIEU, de dire l'office dans un grand recueillement et union avec DIEU, en faisant quelques élévations vers lui de temps en temps. Les personnes qui le peuvent réciter ainsi, ne doivent pas se mettre en peine d'autre occupation. La seconde, c'est de faire attention aux paroles, se tenant unie à l'esprit de l'Eglise, priant quand elle prie, gémissant où elle gémit, s'instruisant de ce qui y est instructif pour nous ; louant, adorant, rendant grâces, selon les différents sens de versets qu'on prononce. La troisième, c'est de penser humblement : je suis actuellement unie à des âmes saintes pour louer DIEU ; ah ! que n'ai-je leurs saintes dispositions ! Il faut se prosterner en esprit sous leurs pieds, et croire qu'elles sont bien autrement appliquées à

DIEU, remplies de piété et de ferveur que nous. Ces sentiments sont très agréables à la divine Majesté, et nous ne saurions trop nous en pénétrer.

Pour la confession, je voudrais que l'on se persuadât fortement qu'il ne faut jamais s'inquiéter, ni se troubler pour ses misères, ni pour ses péchés ; il faut, comme dit saint François de Sales, qu'au bout de la douleur même de nos péchés, nous ayons la paix. Voici donc ce qu'il faudrait faire : avant tout, vous devez vous pénétrer d'une grande confiance en l'infinie bonté de DIEU, vous rappelant que sa miséricorde est au-dessus de toutes ses œuvres, qu'il met sa gloire à nous pardonner, et qu'il ne peut se montrer généreux, quand on manque de confiance en lui. Il aime la simplicité, la candeur, la droiture ; allons toujours à lui avec une pleine confiance, malgré toutes nos faiblesses, misères et infidélités. Cela lui gagne le cœur, et il pardonne tout à ceux qui se livrent à sa bonté et à son amour.

N'employez pas plus d'une demi-heure à la préparation : le surplus serait une perte de temps et une occasion au démon de jeter le trouble dans votre âme. C'est ce que vous devez éviter par-dessus toute chose : parce que cette profonde paix du cœur est un arbre de vie, le vrai fondement de la vie intérieure, et la disposition la plus essentielle à l'oraison de recueillement et de silence intérieur. Le premier quart d'heure tout au plus sera employé au souvenir de vos fautes ; tout ce que vous pourriez oublier, après cet examen, sera comme non avenue et vous sera pardonné. Le dernier quart d'heure sera employé à vous exciter au regret de vos fautes, demandant à DIEU cette grâce, et vous y excitant tout doucement et sans nul effort d'esprit, par

le souvenir des bontés de DIEU et de sa très grande miséricorde à votre égard : soit en vous faisant quitter le monde, où vous vous seriez perdue, et en vous appelant à la sainte Religion, où vous pouvez si aisément vous sauver ; soit en vous empêchant de mourir en état de péché ; soit en vous retirant d'une vie tiède et imparfaite, faible et languissante, où vous couriez risque de vous perdre, au milieu même de la Religion. Après vous être arrêtée quelques instants à ces réflexions, vous penserez que la contrition est insensible de sa nature, parce qu'elle est purement spirituelle, et que les douleurs sensibles sont si équivoques que malgré toutes les marques qu'en donnent certains pécheurs, on leur refuse quelquefois l'absolution, parce que cette douleur sensible peut subsister avec l'habitude consentie au péché, et même au péché mortel. La marque la plus sûre de la véritable douleur, sur quoi nous absolvons les plus grands pécheurs, est de ne plus tomber dans les grands péchés dont ils s'accusent. Ensuite, vous direz à DIEU, du fond de votre cœur : « Seigneur, j'espère que vous m'avez fait la grâce de me donner la contrition nécessaire ; je vous demande très humblement pardon de tous les péchés que j'ai commis ; je les déteste, autant que je puis, à cause de l'horreur que vous en avez. Vous voyez, ô mon DIEU, que je suis bien fâchée, non seulement de les avoir commis, mais encore de n'en point sentir toute la douleur que je souhaiterais en avoir : je me sou mets en ce point à vos ordres. Vous nous cachez cette douleur, lors même que vous nous la donnez, afin que nous ne soyons jamais sûrs du pardon, ni certains d'être en état de grâce. Il vous plaît de nous tenir dans cette humble dépen-

dance, afin de donner lieu à la foi et à la sainte espérance, qui sont les voies par où vous voulez nous conduire. Nous sommes obligés ainsi de nous contenter de votre grande miséricorde, de nous y abîmer, de nous y abandonner à l'aveugle, sans réserve et pleinement ; c'est ce que je fais, ô mon DIEU, de tout mon cœur ! Oui, Seigneur, je m'appuie, de tout mon cœur, uniquement sur vous seul, acceptant cet état d'incertitude si terrible, où vous voulez tenir tous les hommes, même les plus grands Saints et vos plus chers favoris. »

Pour ce qui regarde l'accusation des péchés, vous direz simplement, en peu de mots, les fautes dont DIEU vous aura rappelé le souvenir, laissant tout le reste à sa très grande miséricorde, sans la moindre inquiétude sur tout ce que vous ne connaissez pas ou que vous pourriez oublier. Vous pourrez terminer par l'accusation d'un péché plus considérable de la vie passée. Avec cela, vous devez être moralement assurée de recevoir les grâces du Sacrement. Voilà ce qui vous facilitera, comme à tant d'autres, la pratique de la confession fréquente. Pour éviter encore plus toute inquiétude sur le passé et pour l'avenir, voici une grande maxime en trois mots :

Il faut laisser le passé à la très grande miséricorde de DIEU ; l'avenir, à son aimable providence ; et le présent, il le faut donner entièrement à l'amour de DIEU, par votre fidélité, avec le secours de la grâce, qui ne vous manquera jamais que par votre faute.

En recevant l'absolution, voici la pensée qui doit vous occuper tout entière : en vous jetant en esprit au pied de la Croix, et baisant en esprit les plaies sacrées des pieds du Sauveur : « O mon DIEU, direz-vous, je ne

vous demande qu'une seule goutte de ce sang précieux et adorable que vous avez répandu jusqu'à la dernière pour mon salut ; versez donc, par votre bonté, cette précieuse goutte dans mon âme pécheresse, pour la laver de plus en plus de tous ses péchés, et surtout des plus grands péchés de ma vie passée, dont je vous demande encore un million de fois très humblement pardon, avec une ferme espérance de l'obtenir de cette très grande miséricorde, que vous avez si souvent fait éclater sur cette vile et très misérable créature. » Cela fait, je vous défends, de la part de DIEU, de penser ensuite volontairement, ni à la confession que vous venez de faire, ni à vos péchés, ni à la contrition, pour chercher à savoir si vous êtes pardonnée et rentrée en grâce. C'est un mystère dont DIEU s'est réservé à lui seul la connaissance, et dont le démon se sert continuellement pour inquiéter et troubler les âmes, afin de leur faire perdre le temps, et pour leur ravir cette douce paix intérieure, qui est la meilleure disposition à la communion, et sans laquelle on ne peut retirer presque aucun fruit de ce festin céleste : car dans cette disposition on va recevoir JÉSUS-CHRIST avec un cœur inquiet et troublé ; et, par conséquent, on est presque sans aucun goût pour cette divine nourriture. Nous éprouvons même quelquefois de grands dégoûts, que nous devons nous imputer à nous-mêmes, pour nous être laissé troubler volontairement par mille inquiétudes vaines que le démon a jetées dans notre esprit ; tandis que nous devions les rejeter et les mépriser, en les laissant tomber, comme on laisse tomber une pierre dans la mer.

Pour la sainte communion, ces deux points suffisent : avant la communion, il faut être Marthe ; après la

communion, il faut être MARIE : c'est-à-dire, il faut se préparer par la fervente pratique des vertus et de bonnes œuvres propres à notre état, sans trouble et sans empressement ; et après, se reposer en JÉSUS-CHRIST, en ses mérites infinis, dans son amour ; et lui demeurer uni par cette paix ineffable qui surpasse tout sentiment. Il est certain que la nature se recherche en tout, même dans les vertus et dans les plus saints exercices de piété, comme dans les actions commandées par les nécessités de la vie ; c'est ce qui faisait que les Saints gémissaient continuellement, et se tenaient sans cesse en garde, se considérant eux-mêmes comme leur plus mortel ennemi. Il faut beaucoup veiller surtout aux choses pour lesquelles nous nous sentons quelque attache, en sorte que nous soyons prêts à sacrifier ce qui plaît, à condescendre aux justes désirs du prochain et surtout à faire l'obéissance. La volonté de DIEU doit toujours l'emporter sur nos désirs, quelque saints qu'ils nous semblent être.

III

MÉTHODE DE DIRECTION INTÉRIEURE (1)

1^o On parvient à DIEU par l'anéantissement de soi-même. Tenons-nous si bas que nous disparaissions à nos propres yeux.

2^o A mesure que nous bannirons de nous tout ce qui n'est point DIEU, nous nous remplirons de DIEU : car là où nous ne nous trouvons plus nous-mêmes, nous trouvons DIEU. Le plus grand bien que nous puissions

(1) Cette méthode, comme la précédente, a été adressée à la Sœur Charlotte-Elisabeth Bourcier de Monthureux.

faire à nos âmes, en cette vie, c'est de les remplir de DIEU.

3° La pratique du parfait anéantissement consiste à n'avoir d'autre soin que de mourir entièrement à nous-mêmes, pour donner lieu à DIEU de vivre et d'opérer en nous.

4° Se soumettre à DIEU par un total abandon de soi-même, et se perdre dans l'abîme de son néant, pour ne se retrouver plus qu'en DIEU, c'est produire l'acte le plus excellent dont nous soyons capables, et qui contient en soi la substance de toutes les autres vertus ! C'est cet unique nécessaire que Notre-Seigneur recommande dans son Évangile. O riche néant, que ne te connaît-on ? Plus l'âme s'anéantit, plus elle devient précieuse aux yeux de DIEU.

5° Se perdre dans son néant, c'est le moyen sûr de se retrouver en DIEU ; que notre exercice soit donc un simple souvenir de DIEU, un profond oubli de nous-mêmes, et un humble et amoureux acquiescement à la volonté de DIEU ; par ce seul exercice, nous éviterons tout mal, et nous nous rendrons toutes choses utiles, salutaires et méritoires à l'infini et au goût de DIEU.

6° Il ne faut point distinguer le repos du travail, soit intérieur, soit extérieur : c'est tout un, quand on se tient dans l'entier acquiescement et dans le repos intérieur : ceci est bon à remarquer.

7° Nous devons, dans nos rapports avec les créatures, porter un air de dégagement, et qui marque un éloignement infini de toute tendresse et de toute sensibilité. Il n'est pas concevable combien peu de chose suffit à arrêter l'âme, et pour longtemps, et souvent même pour toute la vie : un rien est capable d'empêcher les pro-

grès admirables que l'on ferait dans la grâce. Oh ! que DIEU, pour se communiquer aux âmes veut un grand vide de toutes les recherches de la nature, même des plus petites !

8° C'est dans les occasions les plus fâcheuses et les plus contraires qu'on pratique le plus parfait dénuement, et qu'on s'établit dans une plus grande confiance en la cause première, par la perte des causes secondes. Acquiesçons donc à toutes les pertes, hormis celle de DIEU.

9° Dans toutes les affaires, et en toutes sortes de rencontres, que tout, hors DIEU, ne nous soit rien, et que DIEU seul nous soit bon.

10° Ne nous empressons jamais pour rien ; ne nous laissons resserrer le cœur par quoi que ce soit. Où il n'y a que le néant, il n'y a ni empressement, ni resserrement, mais un vide paisible et invariable. C'est là que nous nous établissons, en ne nous attachant à rien de créé, et nous nous trouverons heureusement en cessant de nous chercher : perdons tout, pour trouver tout.

11° Réduisons-nous à l'Unité qui est DIEU. Tout ce qui n'est point cela n'est point ce que nous voulons. Si nous savons bien nous contenter de cette éminente Unité, nous ne nous inquiéterons plus de tout le reste. Oh ! que cette vérité bien entendue et bien pratiquée retranche de choses, même de celles qui nous semblent bonnes, saintes et nécessaires, et qui, au fond, nous nuisent, au lieu de nous aider à arriver où nous aspirons, savoir à être faits une même chose avec la suprême Unité.

12° Que notre devise soit celle du bienheureux frère

Gilles d'Assise ; UN A UN, une seule âme à un seul DIEU. Allons encore plus avant, et pardons-nous nous-mêmes dans cette Unité ; oublions tout, et ne nous souvenons plus que de l'Unité, Unité divine, Unité infinie ! DIEU seul ! Ce mot d'Unité est fort lumineux ; il nous fera retrancher toute multiplicité et superfluité ; il est très efficace pour nous appliquer parfaitement à DIEU et à tout ce qu'il veut de nous : nous trouverons là-dessous des trésors de grâces, de lumière, d'innocence, de sainteté et de félicité.

IV

SUR LA CONDUITE A TENIR APRÈS LES FAUTES

1° Il faut porter avec humilité, devant DIEU, l'abjection de ses fautes. Après les infidélités et les surprises, on doit demeurer toujours dans son néant, en saint mépris de soi-même. C'est le grand avantage que DIEU nous fait tirer de nos fautes mêmes.

2° Les craintes pour quelque faute que ce soit, quand elles vont jusqu'à l'excès, viennent évidemment du démon. Au lieu de s'abandonner à cette dangereuse illusion, on doit mettre la plus grande constance à la repousser ; laisser tomber ces inquiétudes comme une pierre au fond de la mer, et ne jamais s'en occuper volontairement. Si cependant, par permission de DIEU, ces sentiments étaient plus forts que la volonté, il faudrait recourir au second remède, qui consiste à se laisser crucifier en paix, comme DIEU le permet, ainsi que faisaient les martyrs qui s'abandonnaient à leurs bourreaux.

3° Ce que nous venons de dire des craintes qui ac-

compagnent les fautes plus marquées, s'applique également au sentiment de malaise et de détresse qui naît de la fréquence des petites infidélités. Ce resserrement de cœur vient également du démon. Il faut donc le mépriser et le combattre comme une vraie tentation. Cependant il arrive quelquefois qu'à l'égard de certaines âmes, DIEU se sert de cette angoisse et de cette frayeur excessive pour les éprouver, les épurer et les faire mourir à elles-mêmes. Lorsqu'on ne peut venir à bout de les chasser de l'esprit, point d'autre remède alors que de s'en laisser paisiblement crucifier dans un esprit de total abandon à la volonté de DIEU ; c'est le moyen de ramener la paix, le calme dans l'âme vraiment résignée à la volonté de DIEU.

4° Les craintes relatives à la récitation de l'office ne sont encore qu'une pure tentation, puisque l'attention actuelle n'est point nécessaire. Pour que la prière ait tout son mérite, il suffit qu'elle soit faite avec l'attention virtuelle, qui n'est autre chose que l'intention sincère de bien prier, qu'on a au commencement, et qu'on ne rétracte par aucune distraction bien volontaire. Ainsi on peut très bien dire son office en souffrant patiemment des distractions continuelles et involontaires. La peine causée par ces distractions ne venant évidemment que du désir de bien prier est la meilleure preuve que ce désir est toujours au fond du cœur. Or, ce désir est la bonne et vraie prière : caché à l'âme à cause du trouble que lui causent ses distractions, il n'en existe pas moins, et il n'en est pas moins aperçu de DIEU qui nous fait une double grâce : d'abord en l'exauçant, comme il exauce toute prière bien faite, et puis, en nous le cachant, pour nous mortifier en tout et partout.

V

SUR LES TENTATIONS ET PEINES INTÉRIEURES (1)

1^{er} *Principe*. — Les tentations violentes sont, dans les vues de DIEU, de grandes grâces pour les âmes ; c'est là le martyre intérieur ; ce sont les grands combats et les grandes victoires qui ont fait les grands saints.

2^e *Principe*. — La vive peine, et le cruel tourment qu'éprouve une âme attaquée des tentations, est la marque certaine qu'elle ne consent jamais, du moins de ce consentement plein, entier, connu et délibéré qui fait le péché mortel.

3^e *Principe*. — Durant la violence et l'obscurité des tentations fréquentes, il peut bien se faire qu'une âme fatiguée et troublée commette de petites fautes, par fragilité, par négligence, par surprise, par légèreté ; mais je soutiens que, malgré ces petites fautes, elle mérite plus, elle est plus agréable à DIEU, et, dans le fond, mieux disposée à la réception des sacrements que le commun des personnes qui, favorisées d'une dévotion sensible, n'ont presque aucun combat à soutenir, ni presque aucune violence à se faire. La vertu des premiers est beaucoup plus solide, comme ayant passé et passant par de plus rudes épreuves.

4^e *Principe*. — Quelque faute que les personnes tentées puissent avoir commise dans le passé, si depuis quelques années elles se tiennent fermes sans donner aucun consentement volontaire, elles font des progrès

(1) On a lieu de croire que cet écrit a été adressé à la Sœur Anne-Marie-Thérèse de Rosen, dépositaire des sentiments intimes de M^{me} de Lésen, à qui elle servait d'intermédiaire à l'égard du Père de Caussade.

d'autant plus grands, dans les voies de DIEU, que leurs tentations les rendent plus humbles : parce que l'humilité est le fondement de tout bien.

5^e *Principe*. — La plupart des gens peu avancés dans les voies de DIEU et la vie intérieure n'estiment que les opérations de la grâce douce et sensible ; il est pourtant certain que les opérations les plus humiliantes, affligeantes et crucifiantes, sont les plus propres à purifier l'âme et à l'unir intimement à DIEU. Aussi les maîtres de la vie spirituelle s'accordent-ils à reconnaître qu'on avance beaucoup plus en pâtissant qu'en agissant.

6^e *Principe*. — Comme DIEU convertit, éprouve et sanctifie les personnes séculières par des afflictions et adversités temporelles, de même il convertit, éprouve, purifie et sanctifie d'ordinaire les personnes religieuses par des adversités spirituelles et des croix intérieures mille fois plus douloureuses : ce sont les sécheresses, ennuis, dégoûts, abattements de cœur, langueurs spirituelles, tentations humiliantes, importunes et violentes, craintes excessives d'être en péché mortel, terreurs des jugements de DIEU, frayeurs de réprobation. Or, comme les livres spirituels, les prédicateurs, directeurs et bons chrétiens vantent sans cesse aux gens du monde les avantages des afflictions, sans le secours desquelles un grand nombre d'entre eux se perdraient, pourquoi ne pas dire la même chose des croix intérieures, sans lesquelles une infinité de personnes religieuses n'arriveraient jamais à la perfection de leur état ? L'expérience montre tous les jours que la voie la plus ordinaire par où DIEU conduit les personnes religieuses qu'il aime le plus, est celle des grandes épreuves intérieures, comme par rapport aux séculiers chéris de

DIEU, c'est la voie des adversités temporelles. Par conséquent, nous qui prêchons aux gens du monde la patience, la soumission et une amoureuse résignation dans leurs maux, nous devons nous dire la même chose dans nos épreuves, et nous appliquer la morale que nous savons si bien faire aux autres. Est-ce que les croix intérieures ne viennent pas également de DIEU ? Sont-elles moins crucifiantes, et partant moins salutaires ? DIEU nous demande-t-il moins de soumission, et notre patience peut-elle lui être moins agréable ?

7^e Principe. — DIEU, par un effet de sa miséricordieuse sagesse, et pour tenir toujours ses élus dans une plus grande dépendance de sa grâce, dans un plus parfait abandon à sa miséricorde et dans une plus grande humiliation, leur cache presque toutes les opérations intérieures de son divin Esprit, les dispositions saintes où il les met, les bons sentiments qu'il donne et les vertus infuses dont il les enrichit.

Mais de quels moyens se sert-il pour cela ?

Admirons ici sa sagesse, sa bonté. Il se sert de la continuité et de la violence des tentations, du trouble qu'elles causent dans l'âme et de la crainte qu'elle éprouve d'y avoir succombé. Il leur cache les grandes victoires qu'ils remportent, par les légères défaites qu'ils subissent ; l'ardent désir de bien communier, par la crainte des communions indignes ; leur ardent amour pour DIEU, par la crainte de manquer d'amour. Tandis qu'ils éprouvent la plus grande horreur pour les petites fautes, il les laisse s'attrister des imperfections continues qu'ils croient commettre ; il permet que toutes leurs bonnes œuvres leur paraissent mal faites, et qu'ils ressentent les premiers mouvements de toutes leurs

passions pendant qu'ils remportent sans cesse des victoires. Mais comme DIEU, tout en les tenant dans l'humilité et l'abandon, ne veut pourtant pas qu'ils manquent de quelques consolations et assurances dans leurs épreuves, il fait connaître leur état à des directeurs éclairés ; et tant que ces âmes obéiront avec simplicité, elles seront assurées de n'être jamais trompées.

De ces principes, nous pouvons tirer facilement l'éclaircissement des doutes qui viennent quelquefois nous assaillir, relativement à la communion et à l'accomplissement de nos autres devoirs.

Première règle. — La crainte qui précède la communion n'en doit jamais éloigner, surtout si le confesseur nous l'ordonne. DIEU ne permet pas, pour l'ordinaire, qu'il se trompe. Mais quand cela arriverait, la pénitente ne peut être trompée en se soumettant, ni faire de sacrilège : car l'obéissance aveugle, rendue de bonne foi à un directeur, en vue de DIEU, ne peut jamais nous égarer.

Le redoublement de peines et de tentations après la communion, loin d'en empêcher le fruit, l'augmente, quand on souffre en paix avec une humble résignation, jointe à l'horreur du vice. Cette horreur se fait assez connaître par la peine et le martyre que causent les tentations, ce qui n'arrive jamais à ceux qui y succombent véritablement.

Les livres qui traitent des effets de la communion et qui s'adressent au commun des fidèles ne parlent que des effets ordinaires ; mais il y a bien des cas particuliers où l'on éprouve des effets sensibles tout contraires. Alors la communion produit un fruit bien plus précieux : car en augmentant la violence de la tentation

et le vif sentiment de notre faiblesse, elle accroît nos mérites, développe dans le cœur les sentiments de l'humilité la plus profonde.

Seconde règle. — Les violents efforts pour se préparer à la communion ne sont bons et agréables à DIEU que dans leur principe ; mais leur résultat est fâcheux, puisqu'ils troublent et agitent l'âme. Il faut donc modérer l'ardeur de ces désirs : car à l'égard de DIEU et des choses de DIEU, tout doit se faire doucement, tranquillement, et sans efforts. La meilleure préparation à la sainte communion dans cet état douloureux, c'est la patience et la résignation dans le martyre intérieur. Il faut donc, à tout prix, conserver cette paix où DIEU réside, et où il se plaît à opérer.

Ce n'est pas la grâce, mais l'amour-propre qui voudrait porter alors à l'éloignement de la communion, pour éviter les tortures, les agonies que DIEU fait éprouver à l'âme, pour faire mourir en elle le misérable amour-propre. Il faut donc y aller sans crainte et même avec une sorte de plaisir, pour y supporter ces opérations intérieures si purifiantes et si sanctifiantes. On en éprouvera, dans la suite, les meilleurs effets ; mais en ce moment, DIEU les cache pour le bien de l'âme. Que celle-ci se tienne donc, devant lui, dans l'humble posture d'une criminelle et d'une victime de la justice miséricordieuse. Voilà la véritable préparation de cette âme ; hors de là, elle ne trouvera jamais la paix.

Ce délaissement et cet abandon apparent n'ont pour but que de faire croître dans l'âme, la défiance d'elle-même, et de la porter à se jeter, avec plus d'abandon, entre les bras de DIEU. Elle ne voit aucun autre appui ; et celui-là même, elle ne le voit pas. Il faut que la foi,

toute seule, lui suffise, sans nul soutien. La partie sensitive ne peut rien sur la volonté, et DIEU n'attend d'elle, en ce moment, que le choix libre de cette volonté toujours maîtresse de ses actes.

La profonde horreur que l'âme ressent de l'approche des attaques de la tentation est le meilleur de tous les désaveux. La multitude d'actes ne servirait qu'à la troubler et à la fatiguer ; elle fera mieux de s'en tenir à ce seul acte qui renferme tout : « Seigneur, vous êtes « tout-puissant et la bonté même ; c'est à vous de me « défendre et de me préserver de tout mal ; cela passe « mes forces, j'en accepte toute la peine pour l'amour « de vous, défendez-moi seulement de tout péché. » Après cela, qu'elle se tienne en paix au milieu de l'orage ; elle se trouvera fortifiée, sans savoir comment, par le don caché en DIEU.

Troisième règle. — L'incapacité de penser et de produire des actes dans l'oraison ne doit point attrister cette âme. Le meilleur de la prière et même son essence, c'est le désir de la faire. Le désir fait tout devant DIEU, en bien et en mal ; or ce désir en elle va jusqu'à l'inquiétude ; il n'est donc que trop ardent, et il n'a besoin que d'être modéré. Que l'âme se tienne donc en paix dans l'oraison, et qu'elle en sorte en paix. Au lieu de tant de résolutions, qu'elle se contente de dire à DIEU : « Mon DIEU, faites-moi faire tel et tel bien, « fuir tel et tel mal ; car de moi-même je n'en ferai « rien. Je sens trop ma faiblesse, et j'ai mon expérience « passée pour garant que rien ne se fera, si vous n'agissez vous-même en moi, par la force de votre grâce. »

Pour la direction d'intention, que l'âme abandonnée à DIEU n'en multiplie pas trop les actes, et ne se croie

pas obligée de l'exprimer en paroles. Le mieux serait de se contenter de sentir et de connaître qu'elle agit pour DIEU, en simplicité de cœur : voilà les bons actes intérieurs : c'est le cœur qui les fait de lui-même, comme de son propre poids, presque sans y penser, comme les personnes mondaines, sans se l'avouer expressément, ont pour but, en toutes choses, la satisfaction de leur sensualité, de leur cupidité et de leur orgueil. DIEU voit cette intention que leur cœur se cache à lui-même, et elles en seront punies.

Le grand principe de la vie spirituelle c'est de faire toutes choses, à l'intérieur et à l'extérieur, en paix, doucement, suavement, comme le recommande si souvent saint François de Sales. Du moment qu'on désire former un acte, il est déjà formé et tenu pour fait, parce que DIEU voit tous nos désirs et jusqu'à la préparation de nos cœurs. « Nos désirs, dit Bossuet, sont à l'égard « de DIEU ce que la voix est à l'égard des hommes ; et « un cri retenu au fond de l'âme vaut bien un cri « poussé vers le ciel. » — Au reste, tous les actes faits dans la plus grande aridité sont très bons, et, pour l'ordinaire, meilleurs et plus méritoires que les actes accompagnés de dévotion sensible.

L'examen de prévoyance ne doit guère rouler que sur la soumission à DIEU et l'abandon à ses saintes volontés ; et cette pratique ne doit pas tant avoir pour but de faire des actes formés, que de tenir notre cœur dans une certaine disposition habituelle d'attente, par laquelle il semble dire à DIEU, à tout moment et en toute situation : *Fiat, fiat!* Oui je le veux, j'accepte tout ; préservez-moi seulement de tout péché. Oui, Père céleste, et toujours oui. Ce oui, dit de tout cœur, ren-

ferme dans sa brièveté les plus grandes choses, et il exprime les plus grands sacrifices.

PRIÈRE DU RÉVÉREND PÈRE DE CAUSSADE POUR OBTENIR
LE SAINT ABANDON

O mon DIEU, quand vous plaira-t-il de me faire la grâce de demeurer habituellement dans cette union de ma volonté avec votre volonté adorable, où sans rien dire on dit tout, où l'on fait tout en vous laissant faire ; où l'on a des occupations immenses, puisqu'on se conforme de plus en plus à votre bon plaisir ; et où pourtant on est dispensé de tout travail, puisqu'on vous remet le soin de toutes choses, et qu'on ne songe qu'à se reposer pleinement en vous ; état délicieux, et qui, en l'absence même de toute foi sensible, offre à l'âme un goût intérieur et tout spirituel ? Que je dise donc continuellement par la disposition habituelle de mon cœur : *Fiat !* Oui, mon DIEU, oui, tout ce qu'il vous plaira ; que toutes vos volontés saintes s'accomplissent en tout ; je renonce aux miennes, qui sont très aveugles, perverses et corrompues, par ce misérable amour-propre, le mortel ennemi de votre grâce et de votre pur amour, de votre gloire et de ma sanctification.

PRIÈRE QU'ON PEUT FAIRE DANS LES TENTATIONS

O mon DIEU, préservez-moi, par votre grâce, de tout péché ; mais pour la peine qui fait le martyr de mon amour-propre, et pour les saintes abjections qui crucifient mon orgueil, je les accepte de tout mon cœur, non pas tant comme les effets de votre justice, que comme les bienfaits de votre grande miséricorde. Ayez donc pitié de moi, mon Seigneur, et assistez-moi.

SECONDE PARTIE

LETTRES

SUR LA PRATIQUE DE L'ABANDON

A LA PROVIDENCE DIVINE

LIVRE PREMIER

ESTIME ET AMOUR DE L'ABANDON

LETTRE I

A LA SŒUR ÉLISABETH BOURCIER DE MONTHUREUX

Bonheur et paix inaltérable de l'âme qui s'abandonne entièrement
à DIEU.

Perpignan, 1732.

Madame et très chère Sœur,

Vous faites bien de vous attacher fortement et presque uniquement à l'excellente pratique de l'entier abandon à la volonté de DIEU. C'est là que gît pour vous toute la perfection ; c'est la voie la plus simple, celle qui conduit plus tôt et plus sûrement à une paix profonde et invariable ; c'est aussi la sauvegarde assurée qui conserve cette paix au fond de notre âme, au milieu des plus furieuses tempêtes. L'âme qui s'abandonne vraiment à DIEU n'a rien à craindre de la violence des orages. Loin de lui nuire, ils serviront infailliblement, non seulement à accroître ses mérites, mais encore à l'affermir de plus en plus dans cette union de sa vo-

lonté à la volonté divine, qui rend la tranquillité de l'âme invariable.

O quel bonheur, quelle grâce, quelle sûreté pour l'autre vie et quelle paix inaltérable pour celle-ci que d'être en DIEU seul, de n'avoir plus que DIEU seul ; plus d'autre appui, d'autre secours, d'autre espérance qu'en DIEU seul ! O la belle lettre que vient de m'écrire sur cela une de vos Sœurs ! Durant un mois, dit-elle, cette seule pensée : DIEU seul, je n'ai plus que DIEU seul, cette seule pensée la consolait, la soutenait, l'encourageait si fortement, qu'au lieu de regrets, elle sentait un fonds de paix et de joie inexplicable. Il lui semblait que DIEU prenait la place tout entière de directeur, d'ami, et que lui seul voulait lui être toute chose.

Plus nous nous pénétrons de ces sentiments, plus notre paix sera solide ; car cette détermination bien arrêtée de ne chercher que DIEU et de vouloir tout ce qu'il veut, c'est par excellence la *bonne volonté* à laquelle la paix a été promise. Comment les créatures pourraient-elles troubler l'âme qui n'a plus à leur égard ni désir ni crainte ? Efforçons-nous d'en arriver là, et notre paix sera vraiment imperturbable. Imitons le saint archevêque de Cambrai qui dit de lui-même : « Je porte tout au pis aller ; et c'est au fond de ce pis aller que je trouve ma paix dans l'entier abandon. »

LETTRE II

L'abandon est la voie la plus courte pour arriver au pur amour et à la perfection.

Votre lettre, ma chère Sœur, m'a rappelé le passage de l'Évangile où nous voyons un jeune homme s'appro-

cher de Notre-Seigneur pour lui demander par quel chemin il pourra arriver à la vie éternelle. Le bon Maître lui répond d'abord qu'il doit observer les commandements ; et comme le jeune homme lui réplique qu'il les a fidèlement observés jusqu'à ce jour, le Sauveur lui dit : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et suivez-moi. » La demande que vous me faites est toute semblable à celle de ce jeune homme. Vous voulez que je vous indique la voie la plus courte et la plus sûre pour arriver à la perfection, qui est la plénitude de la vie éternelle. Si je ne vous connaissais comme je vous connais, je vous répondrais que vous devez avant tout observer vos règles ; car les règles sont pour tout religieux le seul chemin assuré de la perfection. Mais je sais que, depuis longtemps, vous les observez avec la plus scrupuleuse exactitude ; ce que vous voulez apprendre de moi, en ce moment, c'est la pratique la plus propre à élever à une haute sainteté une Religieuse qui accomplit fidèlement tous ses devoirs. A cette question, ma chère Sœur, je ferai une réponse toute semblable à celle du bon Maître. Si vous voulez être parfaite, dépouillez-vous de toute vue propre, de toute prétention, de toute recherche, de tout retour sur vous-même, de tout ce que vous pouvez appeler *vôtre*, et livrez-vous sans réserve et sans retour à la conduite et au bon plaisir de DIEU. L'abandon, oui, l'abandon entier, aveugle, absolu, voilà pour les âmes qui sont dans votre voie le comble et le résumé de la perfection, parce que la perfection consiste dans le pur amour, et que, pour vous, l'exercice du pur amour consiste dans l'abandon.

Il est vrai que l'amour, même le plus pur, n'exclut

pas de l'âme le désir de son salut et de sa perfection ; mais il est également incontestable que, plus une âme se rapproche de la parfaite pureté de l'amour, plus elle détourne ses pensées et ses réflexions d'elle-même pour les fixer sur la bonté infinie de DIEU. Cette divine bonté ne nous oblige pas à répudier le bonheur qu'elle nous destine, mais elle a bien le droit, sans doute, d'être aimée pour elle-même et sans aucun retour sur nos propres intérêts. Cet amour, qui n'exclut pas l'amour de nous-mêmes, mais qui en est indépendant, c'est ce que tous les théologiens nomment l'amour pur ; et tous s'accordent à reconnaître également que l'âme est d'autant plus parfaite qu'elle se conduit plus habituellement par l'impression de cet amour, et qu'elle se dépouille plus complètement de toute recherche de ses intérêts, sinon en tant qu'ils sont subordonnés aux intérêts de DIEU.

Or, l'abandon total, sans réserve et sans bornes, n'a nul retour sur ses intérêts : il ne pense qu'à DIEU, à son bon plaisir, à ses volontés, à sa gloire ; il ne connaît pas, il ne veut pas même connaître autre chose. Loin de faire de ses propres intérêts le motif de son amour, l'âme vraiment abandonnée accepte et embrasse généreusement tout ce qui paraît tendre à l'anéantir : les obscurités, les incertitudes, les défaillances, les humiliations. Tout cela lui plaît, du moment qu'elle sait que cela plaît à son Bien-Aimé ; parce que le plaisir et le contentement de son Bien-Aimé font tout son plaisir et tout son contentement. Elle n'a plus de volonté, plus de désir, plus de vie propre ; mais elle est toute perdue, abîmée et comme anéantie dans le profond et obscur abîme des volontés de Celui qu'elle aime.

Je puis vous dire que j'ai connu des âmes qui, après avoir franchi cent et centfois ce passage terrible en apparence, de l'abandon total, sans réserve et sans bornes, dans le profond abîme des volontés impénétrables de DIEU, ne pouvaient s'empêcher de s'écrier dans les transports de joie et d'une sainte assurance : O volonté de mon DIEU, vous êtes infiniment sainte, juste et adorable, mais je vous trouve encore plus aimable et bienfaisante. Si vous vous accomplissez tout entière en moi, je dois trouver infailliblement en vous mon vrai contentement en cette vie, et mon bonheur éternel dans l'autre. Comment votre miséricorde infinie pourrait-elle vous laisser vouloir rien, de vous-même, qui ne tende au plus grand bien de vos pauvres créatures ? Elles seules peuvent se perdre par la perversité de leur volonté, qui peut empêcher et qui empêche trop souvent l'accomplissement de vos dispositions les plus saintes et les plus bienfaisantes. Donnez-moi donc, ô mon DIEU, la grâce de détruire, par un complet abandon, ces folles résistances ; et dès lors, assuré que toutes vos divines volontés s'accompliront en moi, je serai également assuré de mon salut et de ma perfection.

LETTRE III

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Application à lui-même. Paix profonde dont l'abandon le fait jouir au milieu du tracas des affaires.

Perpignan, 1740.

Il vient de m'arriver ce que j'avais toujours le plus appréhendé. Je n'ai pu m'empêcher d'accepter une

charge contraire à tous mes attraits, et pour laquelle je ne me crois aucune aptitude. J'ai eu beau gémir, prier, conjurer, m'offrir à rester toute ma vie au noviciat de Toulouse : il a fallu faire le sacrifice, qui est un des plus grands de ma vie. Mais voici où paraît visiblement l'aimable Providence. Ce sacrifice fait et refait cent et cent fois, DIEU a ôté de mon cœur toutes mes anciennes répugnances, en sorte que j'ai quitté la maison professe, que vous savez que j'aimais tant, avec une certaine paix et une liberté d'esprit dont j'ai été étonné moi-même. Il y a plus encore : c'est que, en arrivant à Perpignan, j'ai trouvé quantité d'affaires où je n'entends rien, quantité de gens à voir et à ménager : évêque, intendant, lieutenant du roi, parlement, état-major ; vous savez quelle était mon horreur pour toutes sortes de visites, et surtout pour celles des grands ; mais rien de tout cela ne m'effraye ; j'espère que DIEU remédiera à tout, et je sens en sa divine Providence une confiance qui me met au-dessus de tout. Aussi je suis en paix et tranquille, au milieu de mille soucis et embarras, dont j'aurais pensé, naturellement, devoir être accablé.

Il est vrai que ce qui contribue le plus à cette grande paix, c'est la disposition où il a plu à DIEU de me mettre de ne rien craindre, ni rien désirer, pour cette courte et misérable vie. Ainsi, quand j'aurai fait ce que je penserai devant DIEU devoir faire, les succès seront tels qu'il lui plaira : je les lui abandonne entièrement et de tout mon cœur, le bénissant de tout par avance, ne voulant en tout et partout que sa sainte volonté, parce que je suis convaincu par la foi et par beaucoup d'expériences personnelles, que tout vient de DIEU, et

qu'il est assez puissant et assez bon Père pour faire réussir tout au plus grand avantage de ses chers enfants. Ne nous a-t-il pas prouvé qu'il nous aime plus que sa vie, alors qu'il l'a sacrifiée pour l'amour de nous ? Et, après qu'il en a tant fait, ne sommes-nous pas assurés qu'il ne nous oubliera pas ? Je vous en conjure donc, ne vous inquiétez ni sur moi ni sur mes œuvres. Faites ce que je m'efforce de faire moi-même. Dès que j'ai pris une mesure devant DIEU et selon DIEU, je lui en laisse tout le soin, et m'en remets à lui du succès. J'attends ce succès avec confiance, mais avec calme ; et je consens à ce qu'il arrive, non au gré de mes désirs impatients, mais au pas de la divine Providence, qui règle et qui ménage tout pour notre plus grand bien, quoique, pour l'ordinaire, nous ne comprenions rien à sa conduite. Et comment oserions-nous la juger, pauvres ignorants que nous sommes, aussi aveugles que les taupes qui vivent sous terre ?

Prenons tout de la main de notre bon Père, et il nous tiendra en paix, au milieu des plus grands désastres de ce monde, dont la figure passe comme un éclair. Notre vie sera sainte et tranquille dans la proportion de notre abandon et de notre confiance en DIEU. Mais aussi, sans cet abandon, point de vertu solide, point de repos assuré.

Vous avez eu tort d'être surprise de ce que je ne l'étais pas des vues et des projets de N. : car, outre que rien ne me surprend en cette vie, vous devez savoir ma manière d'envisager toutes choses par le bon côté et par l'endroit le plus favorable, comme dit saint François de Sales. Cette heureuse habitude me met à l'abri du danger, et, en quelque sorte, dans l'impuissance de

mal penser, de mal juger et de mal parler de qui que ce soit. Je vous conseille fortement de l'adopter ; elle contribuera beaucoup à conserver la paix de votre âme et la pureté de votre conscience. Croyez-moi : sacrifions tous les sentiments humains, et consolons-nous de tout par l'abandon et par la confiance en DIEU seul, puisque lui seul peut et doit nous tenir lieu de tout.

LETTRE IV

A LA MÊME

Même sujet.

Ma chère Sœur,

Je suis touché de la part que vous avez bien voulu prendre à mon épreuve ; mais je suis heureux de pouvoir vous rassurer. Il est vrai que j'ai ressenti d'abord une vive peine, en me voyant chargé d'une multitude d'affaires et de soins contraires à mon attrait pour le silence et la solitude ; mais voici comme la divine Providence y a pourvu : DIEU me fait la grâce de ne m'attacher à aucune de ces affaires ; ainsi j'ai l'esprit toujours libre ; j'en abandonne le succès à ses soins paternels, ce qui fait que rien ne me chagrine. Souvent les choses vont à souhait : alors j'en remercie DIEU ; quelquefois tout va mal, je l'en bénis encore, et lui en fais le sacrifice. Ce sacrifice une fois fait, DIEU raccommode tout. Plus d'une fois déjà ce bon Maître m'a fait de ces agréables surprises. Pour du temps à moi, j'en ai plus que partout ailleurs. Les visites sont rares à présent, parce que je n'en fais que par devoir et par pure nécessité. Nos Pères mêmes, qui connaissent mon goût,

ont bientôt fait avec moi et moi avec eux ; et comme ils sont persuadés que ce n'est nullement par fierté, ni par misanthropie que j'agis de la sorte, personne ne désapprouve ma conduite, et plusieurs en sont édifiés.

Du reste, je ne suis pas si mort que vous le pensez ; mais DIEU me fait la grâce de ne pas me soucier de faire des mécontents en suivant ces voies. C'est à lui seul que nous avons grand intérêt de plaire ; pourvu qu'il soit content, cela nous suffit ; tout le reste n'est qu'un pur néant. Dans peu de jours, nous irons comparaître devant ce grand DIEU, ce souverain Maître, cet Être infini. Hélas ! de quoi nous servira alors, et pour toute l'éternité, ce qui n'aura pas été fait pour lui, animé de sa grâce et de son esprit ?

Si on se rendait ces simples vérités un peu familières, de quel repos de cœur et d'esprit ne jouirait-on pas dès la vie présente ? De combien de vaines craintes, de vains désirs, de vaines inquiétudes ne se délivrerait-on pas, et pour cette vie et pour l'autre ? Je vous avoue que, depuis mon retour en France, je commence à envisager plus que jamais la fin de cette triste vie, et cela avec beaucoup de paix et de tranquillité. Comment pourrais-je éprouver un autre sentiment que celui de la joie, en voyant approcher la fin de mon exil ?

LETTRE V

A LA MÊME

Même sujet.

Perpignan, 1741.

J'éprouve ici des coups continuels de la divine Pro-

vidence, car je n'ai pas plutôt fait à DIEU le sacrifice de tout, qu'il remédie à tout et me fait trouver ce dont j'ai besoin. Lorsque je me vois sans ressource, je remets tout entre les mains de son aimable Providence ; j'en espère tout ; j'ai recours à elle en tout et pour tout ; je la remercie sans cesse de tout, recevant tout de sa seule divine main. Elle ne manque jamais, tant qu'on met toute sa confiance en sa protection. Mais que fait-on pour l'ordinaire ? On cherche à substituer sa propre providence aveugle et impuissante à cette divine Providence infiniment sage et infiniment bonne ; on se fonde sur sa propre industrie ; et, par là, on se soustrait à l'ordre du divin amour, et on se prive des appuis qu'on aurait trouvés dans l'exécution de cet ordre. Quelle folie ! Comment pourrions-nous douter que DIEU n'entende beaucoup mieux que nous nos intérêts, et que ses dispositions à notre égard ne nous soient avantageuses, alors même que nous ne les comprenons pas ? Ne suffirait-il pas d'un peu de sagesse pour nous déterminer à nous laisser conduire docilement par cette aimable Providence, bien que nous ne puissions nous rendre compte ni des ressorts secrets qu'elle fait jouer, ni des fins particulières qu'elle se propose ?

Mais, dites-vous, s'il suffit de se laisser conduire passivement, que devient le proverbe : Aide-toi et DIEU t'aidera ? Je ne dis pas qu'il ne faille pas agir : sans doute, il faut nous aider nous-mêmes ; attendre tout du Ciel les bras croisés, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce, serait un quiétisme à la fois absurde et coupable. Mais, tout en coopérant avec DIEU, il ne faut jamais cesser de suivre sa conduite et de nous appuyer sur lui. Agir de la sorte, c'est agir

avec assurance et, par conséquent, avec calme. Quand, dans toutes ses actions, on se regarde comme l'instrument de la divine Providence, et quand on n'a en vue que d'accomplir ses desseins, on agit doucement, sans trouble, sans empressement, sans inquiétude pour l'avenir, sans regret pour le passé, s'abandonnant à cette paternelle Providence, et comptant sur elle plus que sur tous les moyens humains possibles. Par là, on est toujours en paix, et DIEU tourne tout immanquablement à notre bien, soit temporel, soit éternel ; quelquefois à l'un et à l'autre.

LETTRE VI

A LA MÊME

L'abandon adoucit les ennuis de la solitude.

Ma chère Sœur,

Vous vous faites des peines bien superflues sur ce qui me regarde ; vous vous persuadez que je considère comme un malheur l'isolement dans lequel je vis ; et moi j'en pense bien autrement. Je bénis DIEU chaque jour de cet heureux coup de Providence. J'apprends par là à mourir à toutes choses pour ne vivre qu'à DIEU seul. Je n'étais pas si enterré à... Bien des choses au dedans et au dehors me soutenaient et me faisaient sentir que je vivais : à présent, rien de tout cela. C'est comme si j'étais dans un vrai désert, seul avec DIEU seul. Oh ! que cela est bon ! A cette solitude extérieure se joint pour moi un grand vide intérieur. Quel-

que pénible que soit cet état, j'en bénis DIEU parce que je ne doute pas qu'il ne me soit salulaire. C'est une mort générale à tout le sensible, même spirituel ; c'est une espèce d'anéantissement, par où il faut passer pour ressusciter avec JÉSUS-CHRIST à une vie nouvelle ; vie toute en DIEU, vie dénuée de tout, dépouillée de toute consolation où les sens pourraient avoir quelque part. DIEU me veut dénué de tout l'extérieur et mort à tout, pour ne vivre plus qu'à lui : que sa sainte volonté soit faite, qu'elle s'accomplisse en tout et pour tous les temps. Voilà la ferme colonne à laquelle nous devons demeurer immobilement attachés : c'est le fondement solide et inébranlable de toute notre perfection.

Vous voyez, ma bonne Sœur, combien je mérite peu votre compassion, puisque le sujet pour lequel vous me plaignez est précisément le sujet de ma joie. Je vous avouerai pourtant que la grande solitude dans laquelle je me suis trouvé ici tout à coup ne m'a paru d'abord douce que par la partie supérieure ; mais dans peu, mon âme en a été toute pénétrée. Une fois de plus, j'ai appris par expérience que nous ne pouvons mieux faire, même dans notre intérêt temporel, que de laisser aller les choses au cours et au pas de la divine Providence. C'est là mon grand attrait ; et, plus que jamais, je suis résolu de m'y livrer aveuglément, sans réserve, pour tout, pour les lieux, les emplois, les temps, et enfin pour toutes choses. Depuis longtemps je me suis borné à demander à DIEU une seule grâce, qui consiste à n'avoir en ce monde que le seul désir de lui plaire, et la seule crainte de l'offenser ; s'il m'accorde cette grâce, me voilà riche pour le temps et pour l'éternité. Je ne vous souhaite, comme à moi, que ce seul abandon.

Que peut-on craindre de l'entier abandon à DIEU ? Outre la paix du cœur qui y est attachée, nous y trouvons encore notre perfection. Si le mérite consiste surtout dans le sacrifice, que peut-il y avoir de plus méritoire que l'entier sacrifice de toutes nos volontés, même de celles qui nous paraissent les plus raisonnables et les plus saintes, pour accomplir la seule volonté de DIEU ? N'ayons donc plus d'autre souci, n'ayons plus d'autre ambition que de nous unir à cette volonté infiniment miséricordieuse, bien assurés qu'elle nous sauvera, lors même que nous croirions tout perdu.

LETTRE VII

Bonheur que l'abandon fait goûter à une communauté de Clarisses.

Ma chère Sœur,

J'ai fait ici une trouvaille qui me satisfait plus que tous les agréments imaginables. Il y a, dans cette ville d'Albi, un monastère de Clarisses de la grande réforme, totalement séparées du monde, qui ne prennent point de dot et vivent d'aumônes journalières. La Supérieure est une des plus saintes personnes que j'aie connues en ma vie. J'ai senti d'abord un grand attrait intérieur pour entrer en sainte société avec elles ; et presque toutes m'ont avoué avoir eu de leur part le même attrait. Je crois que DIEU me prépare quelques grandes grâces par leurs saintes prières. Elles sont très intérieures et pratiquent l'abandon à DIEU avec une perfection admirable. Comme je leur disais que, dans toutes les occasions favorables, je m'emploierais à leur

procurer des charités, elles m'en parurent presque scandalisées et me prièrent de penser seulement à les rendre plus intérieures, plus détachées et plus saintes, par mes instructions et mes prières. On ne saurait rien imaginer de plus admirable que leur union, leur candeur et leur simplicité. Frappé de leurs grandes austérités, je leur demandais un jour si cette vie si dure n'altérerait pas beaucoup leur santé et n'abrégéait pas leurs jours ; elles me répondirent qu'il n'y avait presque jamais de malades parmi elles, qu'il en mourait très peu de jeunes, et que la plupart d'entre elles dépassaient l'âge de quatre-vingts ans. Elles ajoutèrent que l'austérité et les jeûnes contribuaient à fortifier la santé et à prolonger la vie que la bonne chère abrège. Jamais je n'ai vu plus de gaieté et de sainte joie que chez ces saintes filles. Mais si on veut les contenter, il faut ne leur parler que des choses de DIEU : car, pour les choses indifférentes et les nouvelles du monde, elles ne peuvent les supporter, disant : Que nous fait tout cela et à quoi cela nous sert-il ? Je m'assure que vous serez édifiée et bien aise pour moi de cette heureuse trouvaille ; car, bien que j'aie souvent demeuré ici, je ne savais que le nom de cette communauté, et je regardais toutes ces saintes filles comme des personnes mortes à tout, enterrées, et tout à fait invisibles.

Quelle grâce et quelle consolation pour moi ! Je puis ajouter : quelle instruction pour ma sanctification ! C'est bien ici qu'il faut louer et bénir DIEU de ses merveilles dans les âmes.

LETTRE VIII

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THÉRÈSE DE ROSEN (1734)

Motifs de l'abandon du côté de DIEU : grandeur et bonté divines.

Ma chère Sœur,

Ne me demandez pas de nouveaux secrets pour conquérir l'amitié de DIEU et faire de rapides progrès dans la vertu : je n'en connais qu'un seul, que je vous ai déjà exposé plus d'une fois, mais dont une expérience, chaque jour renouvelée, me démontre mieux l'efficacité vraiment infaillible : ce secret, c'est l'abandon à la Providence divine. Souffrez que de nouveau je vous le recommande, et ne vous lassez pas plus de l'apprendre que je ne me lasserai moi-même de vous l'enseigner.

Je voudrais pouvoir crier partout : Abandon ! abandon ! Et quoi encore ? Encore abandon ; mais abandon sans bornes et sans réserve ; et cela pour deux grandes raisons :

1^o Parce que la grandeur de DIEU et son souverain domaine demandent que tout plie, que tout soit abattu et comme anéanti devant sa suprême majesté. Cette infinie grandeur n'a pas de proportion avec notre petitesse. Elle domine tout, renferme tout, engloutit tout dans son immensité ; ou plutôt elle est tout : puisque tout ce qui est hors de la Divinité a reçu d'elle son être par la création, le reçoit encore à chaque instant par la conservation, qui est comme une création sans cesse renouvelée ; puisque cet être qu'elle nous donne n'en sort jamais tellement qu'il ne demeure plongé et abîmé dans son sein. DIEU est donc l'être de tous les

êtres ; rien n'est, ne vit, ne subsiste et ne se meut que par lui et en lui. Il est Celui qui est, par qui tout est, en qui tout est, et qui est tout en toutes choses. Les autres êtres, comparés au néant, paraissent quelque chose ; mais comparés à DIEU, ils ne paraissent que néant ; ils ne possèdent l'être et la substance que par emprunt, tandis que DIEU existe seul par lui-même, et ne doit rien qu'à lui-même. Il faut donc que, comme tout lui appartient nécessairement, tout lui revienne, et que son souverain domaine soit glorifié par toutes les créatures sorties de ses mains. Les créatures privées de raison le glorifient à leur manière, en suivant avec une inviolable exactitude et une infatigable docilité l'impression qu'il leur donne ; mais il a le droit d'attendre de ses créatures raisonnables une gloire bien plus digne de lui, celle qui résultera de leur abandon volontaire. Et comment ces créatures pourraient-elles faire un plus juste et plus digne usage de leur liberté, qu'en rendant à DIEU tout ce qu'elles ont reçu de lui, et en lui offrant, d'avance, tout ce qu'elles en recevront à l'avenir ?

Comprenons-le bien pourtant : cet hommage que DIEU attend de nous, lui seul peut nous accorder le pouvoir de le lui rendre, en nous en donnant la pensée, le désir, le mouvement et la volonté. Que s'il nous accorde cette grâce et si nous en profitons, loin de nous applaudir nous-mêmes, il faut l'en remercier comme d'un bienfait qui couronne tous les autres bienfaits. Le mouvement même qui nous porte à lui adresser ce dernier remerciement est encore une nouvelle grâce, aussi bien que la réflexion qui fait naître ce mouvement. Ainsi, chacun de nos instants, chacun de nos

actes, en accroissant notre dette, forment de nouveaux liens, qui nous rendent plus dépendants de la bonté divine. A cette pensée, l'esprit, le cœur, l'âme et toutes les puissances demeurent comme abîmées, perdues anéanties dans le profond abîme de ce souverain domaine. Nos mérites, ainsi envisagés, loin de nous inspirer de l'orgueil, nous pénètrent du sentiment de notre souveraine dépendance, qui, mieux comprise à mesure que nos yeux sont plus éclairés, finit par arriver jusqu'à l'anéantissement de tout notre être devant DIEU. C'est alors seulement que nous sommes dans la vérité, et que nous nous plaçons devant DIEU dans notre état naturel, qui est le néant. C'est alors aussi que nous pratiquons le parfait abandon. Se maintenir constamment dans cette disposition intérieure, voilà ce que l'Écriture appelle marcher dans la justice, dans la vérité ; hors de cet état, il n'y a qu'injustice et mensonge envers DIEU : injustice, puisqu'on lui dérobe une partie de la gloire qui lui appartient ; mensonge puisqu'on se flatte soi-même, et puisque l'on s'approprie ce qui ne peut jamais nous appartenir.

2° Le second motif de cet abandon sans réserve, c'est que DIEU n'a pas plutôt obtenu de sa créature l'hommage qui est dû à son infinie majesté, qu'il donne libre carrière à sa bonté infinie. Tout ce que sa créature lui a rapporté par un complet abandon, il veut qu'elle le retrouve par un don gratuit de sa miséricorde ; ou plutôt il lui rend infiniment plus qu'elle ne lui a donné, puisqu'au don qu'elle lui a fait de son être borné, il répond par le don de son infinie richesse. Ainsi, au fond de cet abîme de l'abandon, où il semblait qu'elle allait trouver le néant, elle trouve l'infini. Quel échange

de la divine libéralité ! quelle industrie de la divine sagesse ! quel jeu et quelle surprise de la divine bonté !

LETTRE IX

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Nouveau motif de nous abandonner à DIEU : sa paternelle providence.

Je ne comprends pas vos inquiétudes, ma chère Sœur : pourquoi prenez-vous plaisir à vous tourmenter, comme vous le faites, au sujet de l'avenir, alors que votre foi vous enseigne que cet avenir est entre les mains d'un Père infiniment bon, qui vous aime plus que vous ne vous aimez vous-même, et qui entend infiniment mieux que vous vos intérêts ? Avez-vous oublié que tout ce qui arrive est conduit par les ordres de la divine Providence ? Mais si nous le savons, comment pouvons-nous hésiter à demeurer humblement soumis, dans les plus petits événements comme dans les plus grands, à tout ce que DIEU veut ou permet ? Oh ! que nous sommes aveugles quand nous désirons autre chose que ce que DIEU veut ! Lui seul connaît les dangers qui nous menacent dans l'avenir et les secours dont nous aurons besoin. Je suis fortement convaincu que nous serions tous perdus, si DIEU exauçait tous nos désirs ; et voilà pourquoi, dit saint Augustin, DIEU, par miséricorde et par compassion de notre aveuglement, n'exauce pas toujours nos prières, et nous donne souvent le contraire de ce que nous lui demandons, comme étant dans le fond meilleur pour nous. En vérité, il me semble souvent que nous sommes presque tous en

ce monde comme ces pauvres malades qui, dans la frénésie ou dans le délire, demandent précisément ce qui leur causerait la mort, et à qui on le refuse par pure charité et par une pitié bien entendue.

O mon DIEU ! si cette vérité était une fois bien connue, avec quel aveugle abandon ne nous soumettrions-nous pas aux dispositions de votre divine Providence ! Quelle paix et quelle tranquillité de cœur en tout et pour tout, non seulement par rapport aux événements extérieurs, mais encore par rapport aux états intérieurs de l'âme ! Lors même que les vicissitudes douloureuses par lesquelles DIEU nous fait passer sont la punition de nos infidélités, nous devons nous dire que DIEU l'a ainsi voulu, d'une volonté de permission, et nous soumettre humblement. Il faut alors détester la faute et en agréer les suites pénibles et humiliantes, comme nous le recommande si souvent saint François de Sales.

Oh ! que ce seul principe bien entendu arrêterait de troubles et d'inquiétudes inutiles et préjudiciables à la paix du cœur et à notre avancement spirituel ! Ne pourrai-je donc jamais, avec le secours de la grâce, insinuer dans votre esprit et surtout dans votre cœur ce grand principe de foi si doux, si consolant, si aimable et si pacifiant ? O mon DIEU ! devrions-nous dire souvent, que toutes vos très saintes volontés s'accomplissent en moi et jamais les miennes : que les vôtres s'accomplissent, puisque infiniment justes en elles-mêmes, elles me sont encore infiniment avantageuses. Je sais que vous ne pouvez rien vouloir que pour le plus grand bien de vos créatures, tant qu'elles sont soumises à vos ordres. Que mes volontés ne s'accomplissent jamais si elles ne sont pas de parfait accord

avec les vôtres, puisque, dès lors, elles ne peuvent que m'être funestes.

Que si jamais, mon DIEU, il m'arrivait, par ignorance et par passion, de persister dans des désirs contraires aux vôtres, que j'en sois toujours confondu ou puni, par un effet, non pas de votre justice, mais de votre pitié et de votre grande miséricorde.

Advienne que pourra, disait saint François de Sales ; du reste, vive JÉSUS, je tiendrai toujours le parti de la divine Providence ; la sagesse humaine dût-elle s'en arracher les cheveux de dépit. Quand on est éclairé de la lumière céleste, on pense bien autrement que le commun des hommes ; mais aussi quelle source de paix, quelle ressource ne trouve-t-on point dans cette manière de penser et d'envisager les choses ! Oh ! que les Saints sont heureux ! oh ! qu'ils vivent tranquilles, et que nous sommes misérables, aveugles et insensés de ne vouloir pas nous accoutumer à penser comme eux, et d'aimer mieux demeurer ensevelis dans les épaisses ténèbres de la maudite sagesse humaine, qui nous rend aussi malheureux qu'aveugles et coupables ! Mettons donc notre étude, nos soins, notre attention à nous conformer en tout aux saintes volontés de DIEU, malgré les révoltes intérieures. Dans ces révoltes même, il faut acquiescer à l'ordre de DIEU qui les permet, pour nous accoutumer à demeurer, en tout temps et pour toutes choses, devant lui, dans un état de sacrifice, par un silence même intérieur de respect, d'adoration, d'anéantissement, de soumission et d'amour, avec un abandon plein de confiance.

LETTRE X

Même sujet.

Ma chère Sœur,

Je vous plains de la continuation de votre croix, mais je vous plaindrais bien davantage, si vous n'en saviez pas profiter, au moins en faisant, comme on dit, de nécessité vertu. Souvenez-vous de nos grands principes : 1° qu'il n'est rien de si petit ni de si indifférent en apparence qui ne soit ordonné ou permis de DIEU, jusqu'à la chute d'une feuille d'arbre ; 2° que DIEU est assez sage, assez bon, assez puissant, assez miséricordieux pour tourner les événements les plus funestes, en apparence, au bien et à l'avantage de ceux qui savent adorer et accepter humblement toutes ses divines et adorables permissions.

Y a-t-il rien de plus consolant dans la religion que ces deux principes ? quand d'ailleurs on est bien instruit que les répugnances et les révoltes de la nature, loin d'empêcher le mérite de la soumission ne font que l'augmenter, lorsque cette soumission est sincère dans la partie supérieure ; et qu'on sait de plus que quelques petites impatiences et chagrins d'esprit à demi volontaires sont des imperfections et des fautes de pure fragilité, qui ne détruisent pas la soumission, mais en diminuent seulement un peu le mérite.

Souvent même ces imperfections nous sont utiles pour nous tenir dans l'humilité, et nous préserver du dan-

ger de tout perdre par nos vaines complaisances. Souvenez-vous de ce grand mot de Fénelon : « Que c'est une grande grâce de DIEU de pouvoir souffrir, non pas grandement et courageusement, mais petitement et humblement ; car, par là, on devient patient, petit et humble en même temps. »

Pour ce qui est de la grosse peine dont vous me parlez, joignez-la à votre croix, comme un surpoids que la divine Providence permet qu'on y ajoute ; et au lieu d'un *fiat*, dites-en deux ; ensuite, demeurez en paix dans la partie supérieure de l'âme, quels que soient les orages et les tempêtes qui agitent la partie inférieure. Celle-ci est comme le bas de ces hautes montagnes, où il pleut et grêle à force, pendant qu'au sommet on jouit d'un ciel serein. Tenez-vous donc toujours élevée sur ces hauteurs salutaires, pour y être à couvert de la foudre et de tout fâcheux accident.

Il me semble que vous regardez encore trop la créature ; pour moi, grâces à DIEU, je ne veux voir que lui dans tout ce qui arrive. Je remonte de tout à lui, pour ne dépendre que de lui. Puisque c'est lui qui nous met dans la dépendance de ceux qui nous crucifient, c'est de lui seul que nous dépendons en réalité. C'est lui seul, je le sais, qui fait ou qui laisse agir les hommes ; je ne veux rien recevoir que de sa main, n'avoir d'obligation qu'à lui, n'adresser mes actions de grâces pour tout qu'à lui seul. Si vous vous rappeliez combien les hommes contribuent peu aux choses, vous verriez que c'est proprement la divine Providence qui ménage tout, d'une façon singulière en faveur de ceux qui lui sont soumis, et qui arrange tout pour le mieux. DIEU sait faire naître les circonstances et les nécessités.

comme il lui plaît. Qu'il soit béni de tout, en tout, à jamais !

Je sais qu'on trouve ma conduite un peu trop simple ; mais n'importe ! Cette sainte simplicité que le monde abhorre, je la trouve si charmante que je ne penserai pas même à m'en corriger. Chacun a sa voie : je respecte les prudents et les sages ; mais je me contente d'être l'un de ces pauvres, de ces simples et de ces petits, dont parle JÉSUS-CHRIST, et, après lui, saint François de Sales. Soyons bien persuadés que DIEU ménage tout pour le mieux. Nos craintes, nos activités, nos empressements nous font imaginer des inconvénients où souvent il n'y en a aucun. Suivons pas à pas les arrangements de la divine Providence ; dès que nous verrons ce qu'elle demande de nous, nous le voudrons, et rien au delà. DIEU sait bien mieux que nous ce qui nous convient, pauvres aveugles que nous sommes ! Souvent nos malheurs et nos peines viennent de nos souhaits accomplis. Laissons tout à DIEU, et tout ira bien. Abandonnons-lui tout généralement, voilà le seul moyen de pourvoir infailliblement et sûrement à tous nos véritables intérêts ; je dis véritables, car il y en a de faux et qui vont à notre ruine.

Mon abandon à la divine Providence, tel que je le conçois et le conseille, n'est pas si héroïque ni si difficile que vous le pensez. C'est le centre de la paix solide ; on y trouve un repos inaltérable et à l'épreuve des événements les plus fâcheux. Ah ! qu'on est bien payé des petits et misérables sacrifices qu'on fait à DIEU ! Et puis, à force d'en faire, on n'en fait plus, parce qu'on ne désire plus rien : on ne sait plus rien vouloir de soi-même, mais tout dans la seule volonté

du souverain Maître et selon ses divines permissions.
Oh ! l'heureuse situation pour cette vie et pour l'autre !

LETTRE XI

AUX SŒURS DE LA VISITATION DE NANCY (1732)

Souhaits mutuels des âmes qui ne cherchent que DIEU.

Mes très chères Sœurs,

Vos souhaits pour moi sont tout célestes ; il paraît bien que c'est le cœur qui les a dictés, mais quel cœur ? Un cœur tout spirituel, intérieur, qui n'estime que les choses divines, et n'est touché que des seuls intérêts de l'Éternité.

Profitant de vos exemples, je fais pour vous mille et mille souhaits, tous de la même espèce et dans le même goût, et en particulier qu'il plaise à DIEU de conserver et d'augmenter de plus en plus : premièrement, cet amour de la solitude extérieure et du silence qui forme l'esprit de récollection et de recueillement si nécessaire à la vie intérieure ; secondement, cet esprit de paix et de charité, d'union, de détachement et d'abnégation intérieure qui conserve dans le fond du cœur la douce et tranquille paix, vrai bonheur de la vie présente et fondement de la vie intérieure ; troisièmement, le goût de la présence de DIEU et de l'oraison cordiale, qui sont les deux grands ressorts de la vie intérieure ; quatrièmement, cette volonté sincère d'être à DIEU sans réserve, laquelle renouvelle sans cesse l'esprit de ferveur ; cinquièmement, cette entière et parfaite union

de notre volonté à celle de DIEU, qui va jusqu'à nous faire trouver du contentement dans notre pauvreté spirituelle, parce que DIEU la veut ; par là nous sacrifions notre amour-propre spirituel le plus intime et le plus délicat. Voilà la condition indispensable de la paix à l'égard de certaines âmes qui, indifférentes à tout le reste, s'affligent ensore trop de leurs misères intérieures ; voilà le moyen de suppléer à tout ce qui manque, le grand remède pour toutes nos misères, le trésor de notre pauvreté ; car peut-on être plus riche que de tenir toujours dans son cœur la volonté de DIEU pour règle de la nôtre, aux dépens même de nos intérêts les plus chers et les plus désirables ? Puisqu'on ne doit désirer les vertus que pour plaire à DIEU, et qu'elles ne sont vertus qu'autant qu'elles plaisent à DIEU, n'est-ce pas vous les souhaiter toutes que de vous souhaiter cette conformité au bon plaisir divin, si généreuse, si générale et si parfaite qu'elle s'étend à tout, à la réserve de la seule offense de DIEU ?

Je vous félicite de tout mon cœur de la joie que vous éprouvez en célébrant l'année séculaire de la fondation de votre maison ; mais plus encore de ce qu'elle n'a eu d'autre fondateur que la pauvreté de Notre-Seigneur dans sa crèche et la confiance en la divine Providence.

Les vertus de vos saintes premières sœurs ont bâti sur ce riche fondement, et, avec ce secours, ont élevé l'édifice ; vos vertus le conserveront et le perfectionneront, à l'honneur et gloire du divin Maître qui en est le seul véritable propriétaire.

LIVRE DEUXIÈME

EXERCICE DE LA VERTU D'ABANDON

LETTRE I

A LA SŒUR MARIE-ANTOINETTE DE MAHUET (1731)

Principes et pratique de l'abandon.

Ma chère Sœur,

Le Seigneur m'a donné pour vous quelque chose de meilleur que ce que vous demandiez, et à quoi vous ne pensiez pas : ce sont quelques principes généraux de conduite pour toute la vie, avec la manière la plus simple de les pratiquer.

1^{er} Principe. — Le grand ressort de toute la vie spirituelle, c'est la bonne volonté, c'est-à-dire, le désir sincère d'être à DIEU, pleinement et sans nulle réserve : par conséquent, on ne saurait trop souvent renouveler ce saint désir, pour s'y affermir et le rendre constant et efficace.

2^e Principe. — Ce ferme désir d'être à DIEU doit faire naître en nous la résolution de ne penser qu'à lui, ce qui se pratique de deux manières : il faut d'abord s'accou-

tumer à ne s'entretenir jamais volontairement et avec réflexion dans les pensées qui ne regardent point DIEU, directement ou indirectement, comme sont les devoirs de son état en général et en particulier. Le meilleur moyen pour chasser les pensées inutiles n'est pas de les combattre et moins encore de s'en laisser troubler et inquiéter, mais seulement de les laisser tomber, comme une pierre dans la mer ; peu à peu l'habitude de laisser tomber ces pensées facilite cette pratique salutaire.

La seconde manière de ne penser qu'à DIEU est une sorte d'oubli général de toutes choses, auquel on arrive à force de laisser tomber les pensées inutiles ; de sorte que durant quelque temps, on passe les journées entières sans penser, ce semble, à rien, comme si on était devenu stupide. Souvent même DIEU met certaines âmes dans cet état, qu'on appelle le vide de l'esprit et de l'entendement ; cela s'appelle encore être dans le rien. Cet anéantissement de votre esprit nous dispose merveilleusement à recevoir celui de JÉSUS-CHRIST. C'est la mort mystique aux opérations de notre propre activité, qui rend notre âme apte à subir des opérations divines. Ce grand vide de l'esprit en produit souvent un autre encore plus pénible : celui de la volonté ; en sorte que l'on n'a, ce semble, nul sentiment, ni pour les choses de ce monde, ni pour DIEU même, et qu'on se trouve également insensible à tout. Souvent même, c'est DIEU qui opère ce second vide dans certaines âmes. Il ne faut donc pas chercher à sortir de cet état, puisqu'il nous dispose à recevoir les plus précieuses opérations de DIEU ; c'est une seconde mort mystique qui doit précéder l'heureuse résurrection à une vie toute

nouvelle. Il faut donc estimer et chérir ce double vide, ce double anéantissement si dur à l'amour-propre, à l'esprit d'orgueil, et vous accoutumer à vous trouver dans cet état avec une sainte joie de l'esprit intérieur.

3^e Principe. — Il faut borner toute notre attention à remplir dans toute leur étendue les saintes volontés de DIEU, en lui abandonnant tout le reste : c'est-à-dire le soin de tous nos intérêts temporels et même spirituels, comme celui de notre avancement dans la vertu. Voici la pratique de ce double abandon.

Quant au premier, toutes les fois qu'on sent dans son cœur un désir, une crainte, des vues, des projets qui regardent nos intérêts ou ceux de nos parents et amis, dire à DIEU : Seigneur, je vous sacrifie tout cela ; je vous abandonne tous ces misérables intérêts. Il en arrivera tout ce qu'il vous plaira, tout ce que vous voudrez. Cependant, comme il est des occasions où la raison veut qu'on pense et qu'on agisse, ou pour soi-même, ou pour les autres, parce qu'on ne doit jamais tenter la Providence, voici ce qu'il faut dire alors : Seigneur, s'il est expédient qu'en telle ou telle rencontre, je pense et j'agisse, je vous supplie de m'en donner la pensée quand il en sera temps ; alors je ne ferai rien que suivant ce que vous daignerez m'inspirer, et j'accepte par avance le bon ou le mauvais succès. Après cet acte intérieur, il faut laisser tomber, comme une pierre, tous ses désirs, ses craintes, etc., sans plus s'en embarrasser, persuadé que DIEU donnera, en temps et lieu, la pensée et le mouvement d'agir selon ses saintes volontés et sa divine impression.

Quant à la pratique du second abandon, qui est celui de son avancement dans la perfection, c'est l'article

le plus délicat, le plus mal pratiqué par les personnes spirituelles, celui où l'on commet le plus de fautes, qui ne font que nous troubler et nous retarder dans les voies de DIEU. En voici la pratique très simple, que JÉSUS-CHRIST lui-même donna à sainte Thérèse dans une apparition : « Ma fille, lui dit-il, ne pensez jamais qu'à me plaire, à m'aimer et à faire ma volonté ; et j'aurai soin de tout ce qui vous regarde, soit pour le corps, soit pour l'âme. » Pour bien saisir cette grande maxime, il faut vous regarder comme un homme qui entrerait au service d'un roi, d'un Salomon, par exemple, le plus grand, le plus sage et le meilleur de tous les rois. Si peu que cet homme eût de noblesse dans les sentiments, de délicatesse dans le cœur ; si peu même qu'il eût de bon sens et de véritable habileté, voici comment il parlerait à son maître : Seigneur, je sais que vous êtes un prince également puissant et bon, libéral et magnifique ; je me livre donc à vous sans réserve ; je veux vous servir, sans savoir ce que je dois y gagner chaque jour ou au bout de l'année, ni même à la fin de ma carrière. Je vous promets de ne penser qu'à vos intérêts ; et, pour les miens, je les abandonne entièrement à votre discrétion, ou plutôt à votre bonté et libéralité. Appliquez-vous souvent cette comparaison bien imparfaite et bien basse, par rapport au grand Maître que nous servons ; et soyez bien convaincue que, comme le grand roi ne pourrait souffrir de se voir surpasser en libéralité par un de ses serviteurs, notre DIEU tout-puissant et infiniment bon se laissera encore moins surpasser par ses misérables créatures. Voici maintenant la pratique de ce principe et la conséquence à tirer de cette conviction :

1° Il me vient des désirs empressés d'acquérir le don d'oraison, l'humilité, la douceur l'amour de DIEU : là-dessus, je réponds : Ne pensons point tant à nos intérêts : mon affaire, c'est de m'occuper simplement et tranquillement de DIEU, d'accomplir sa volonté dans ce qu'il demande à présent. Voilà ma tâche ; je laisse tout le reste au soin de DIEU ; mon avancement est son affaire, comme la mienne est de m'occuper sans cesse de lui et d'exécuter ses ordres.

2° Il me vient dans l'esprit : Mais je suis encore si imparfaite, si remplie de défauts et de misères, d'infidélités et de faiblesses ; dans combien de temps m'en verrai-je délivrée ? Je réponds aussitôt : Par la grâce de DIEU ; je n'aime point mes défauts ; je suis résolue de les combattre ; mais je n'en serai délivrée que quand il plaira à DIEU ; c'est son affaire ; la mienne, c'est de haïr ces défauts, et d'en faire une matière de combat, de patience, de pénitence, d'humilité jusqu'à ce qu'il plaise à DIEU de m'en rendre victorieuse.

3° Il me vient en pensée : Mais je suis si aveugle que je ne connais pas même mes fautes, quand il faut en gémir devant DIEU et m'en confesser ; je réponds aussitôt : Mais je désire de connaître ces défauts ; je ne vis plus dans une dissipation volontaire ; j'emploie tout doucement quelque peu de temps à m'examiner. Voilà ce que DIEU demande ; il me donnera plus de lumières et de connaissances, quand il le jugera à propos ; c'est son affaire ; j'ai mis en ses mains tout mon progrès spirituel ; c'est donc assez, pour le présent, que je m'accuse de quelques fautes journalières, comme DIEU me les fait connaître, en y joignant un péché de ma vie passée.

4° Il me vient en pensée : Mais ai-je jamais fait en ma vie une bonne confession ? DIEU m'a-t-il pardonné ? Suis-je en bon ou mauvais état ? Quel progrès ai-je fait dans l'oraison et dans les voies de DIEU ? Aussitôt je réponds : DIEU a voulu me cacher tout cela, afin que je m'abandonne à l'aveugle à ses miséricordes ; je me soumets et j'adore ses jugements ; je ne veux connaître que ce qu'il veut, et marcher dans toutes les ténèbres où il voudra me plonger ; c'est son affaire de savoir où j'en suis ; la mienne est de m'occuper de lui seul, de le servir, de l'aimer le moins mal que je pourrai ; il aura soin de tout le reste ; je m'en décharge sur lui.

5° Mais je lui demande depuis si longtemps certaines grâces ; j'emploie pour cela l'intercession des plus puissants Protecteurs, de la très sainte Vierge, de saint JOSEPH, des saints Apôtres, de tout le ciel, et il semble que rien ne peut le fléchir. — Il est le Maître ; que toutes ses volontés s'accomplissent en moi ; je ne veux de grâces, ni de mérites, ni de perfections qu'autant qu'il lui plaira ; sa seule volonté me suffit ; elle sera toujours constamment la règle de mes désirs.

LETTRE II

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL (1731)

Plan général du combat spirituel.

« DIEU a laissé l'homme dans la main de son conseil ; la vie ou la mort le bien ou le mal sont devant lui ; ce qu'il choisira, lui sera donné. » Par ces paroles, l'Écriture nous fait comprendre que l'homme est libre, et que son salut dépend du bon usage de sa li-

berté. Il est vrai que, depuis le péché originel, la liberté est affaiblie pour le bien et, au contraire, beaucoup fortifiée pour le mal ; mais avec le secours de la grâce, qui ne lui manque jamais, il est toujours en son pouvoir de fortifier la liberté du bien, qui est naturellement très faible, et d'affaiblir la liberté du mal, malheureusement trop forte.

Il y a trois sortes de biens auxquels notre liberté affaiblie se porte avec une grande peine et avec beaucoup de difficultés :

1° Le bien essentiel au salut, dont l'omission constitue une faute mortelle ;

2° Le bien commandé par un précepte moins grave, et dont l'omission serait une faute vénielle ;

3° Le bien parfait, que nous ne pouvons négliger sans diminuer nos mérites.

Toutes les inclinations qui affaiblissent en nous la résolution d'accomplir nos obligations essentielles, la haine, le désir de vengeance, la colère, les attachements déréglés, l'avarice, l'envie, etc., sont autant de principes de ruine spirituelle. Il en est de même, à proportion, des inclinations qui nous portent au péché véniel et à l'imperfection volontaire ; car, qui néglige les petites fautes, tombera peu à peu dans les grandes, dit le Saint-Esprit ; et ne fût-on lâche, dans la poursuite de la perfection, qu'en un seul point, on n'y arrivera jamais.

Mais aussi, toutes les victoires qui fortifient notre volonté pour le bien sont des principes de prédestination et de salut.

Notre soin continuel doit donc être de fortifier sans cesse notre faible liberté pour le bien, et de vaincre

notre penchant au mal. Nous avons trois moyens pour assurer et hâter le succès de cette œuvre.

Le premier est de faire à DIEU de grands sacrifices en surmontant généreusement nos répugnances dans ce qui nous coûte le plus.

Le deuxième est de faire tous les petits sacrifices journaliers dont les occasions sont fréquentes et continues, et cela avec une fidélité constante, généreuse, universelle.

Le troisième moyen, le grand moyen, c'est la prière, mais une prière humble, simple et formée par l'opération du Saint-Esprit : car c'est lui, disait saint Paul, qui nous apprend à prier, qui gémit en nous, qui prie en nous, avec des cris et des gémissements ineffables. Le Publicain en est un excellent modèle : il priait en silence et dans une humble componction. Les plus grands pécheurs et les plus imparfaits peuvent faire cette oraison ; et c'est ainsi que, du fond de l'abîme de leur misère, ils s'élèveront par degrés, s'ils sont fidèles, à la plus haute sainteté.

LETTRE III

A MADAME DE LESEN (1731)

Premier travail de DIEU dans l'âme.

Je ne suis nullement surpris du premier effet de la méditation des grandes vérités ; j'en remercie le Seigneur et vous en félicite. Vous aviez besoin de ces vifs sentiments, et je crois qu'ils doivent durer pour produire en vous cet esprit de componction et d'humiliation, qui doit être le fondement de votre édifice spirituel

et le commencement de votre enfance spirituelle. Le trouble qui a accompagné ces sentiments était de trop ; mais je me trompe, il était involontaire et peut-être nécessaire et un effet de la justice divine. Les mêmes sentiments, quand ils reviendront, seront plus doux et plus tranquilles à l'avenir.

J'avais déjà compris, indépendamment de votre lettre, que DIEU vous avait fait de grandes grâces : j'avais déjà entrevu que vous n'y aviez pas assez répondu, et voilà ce que je comprends mieux que jamais :

1° Que votre âme est comme une grande salle, mais toute dégarnie ou assez mal meublée ;

2° Qu'elle ne sera jamais propre à loger le souverain Seigneur, si lui-même ne fournit et n'arrange les meubles précieux et convenables à un tel hôte ;

3° Qu'il ne fera jamais ses arrangements et n'enrichira votre âme de ses dons que durant le silence et le repos de l'oraison.

Vous n'avez donc qu'à tenir la salle bien balayée et bien propre, avec le secours de la grâce ; puis, laisser faire celui qui prend à sa charge les beaux meubles dont elle doit être enrichie et qui les veut ranger lui-même à son gré.

N'allez donc pas vous inquiéter mal à propos, dans un ouvrage où vous gâterez tout, si vous vous en mêlez. Laissez donc faire, tenez-vous comme un tableau qu'un grand maître se dispose à peindre ; mais armez-vous de courage, car je prévois qu'il faudra quelque temps pour piler et broyer les couleurs, et puis pour les placer, les mélanger, les nuancer. Il vous suffit de tenir la toile prête, bien poncée et fixée sur ces deux pivots immobiles : humiliation jusqu'à l'anéantissement de

soi-même, résignation par un abandon total, jusqu'à perdre toutes nos volontés dans celle de DIEU.

LETTRE IV

A LA SŒUR MARIE-HENRIETTE DE BOUSMARD

Exercice général de l'abandon.

Albi, 1733.

Vous avez bien raison de le dire, ma chère fille, et c'était la grande maxime de la bienheureuse Mère de Chantal : « Pas tant d'avis, de science ni d'écrits, mais bonne pratique. » En effet, à l'égard des âmes qui ont acquis l'habitude d'éviter toute faute délibérée et d'accomplir fidèlement les devoirs de leur état, on peut réduire toute la perfection pratique à cette seule maxime : exercice d'une résignation continuelle à toutes les volontés de DIEU, d'un complet abandon à toutes les dispositions de sa Providence, soit extérieures, soit intérieures, soit pour le présent, soit pour l'avenir ; un seul *fiat*, ou, comme disait saint François de Sales : « Oui, Père céleste, je veux tout ; oui, et toujours oui. » Cela dit et redit, par la disposition habituelle du cœur, sans même qu'il soit besoin de le prononcer intérieurement, voilà en peu de mots le grand et court chemin de la perfection la plus haute, parce que c'est une union continuelle aux saintes et adorables volontés de DIEU.

Pour en arriver là, il ne faut pas tant de mystères ; il ne faut que deux choses : 1^o être profondément convaincu qu'il n'arrive rien en ce monde, ni à l'extérieur, ni à l'intérieur, que DIEU ne le veuille ou au moins ne

le permette ; or, nous ne devons pas moins nous soumettre aux permissions de DIEU, dans les choses qui ne dépendent pas de nous, qu'à ses volontés absolues ; 2^o croire fermement que, par un effet de la toute-puissante et toute paternelle Providence de DIEU, tout ce qu'il veut et permet tourne toujours à l'avantage de ceux qui pratiquent cette soumission à ses ordres. Appuyés sur cette double assurance, demeurons fermes et inébranlables dans notre adhésion à tout ce qu'il plaira à DIEU d'ordonner à notre égard, acquiesçons d'avance, en esprit d'humilité, d'amour et de sacrifice, à toutes les dispositions imaginables de sa providence ; protestons-lui que nous voulons être contents de tout ce qui le contentera. Nous ne pourrons pas toujours, sans doute, sentir ce contentement dans la partie inférieure de notre âme, mais nous le conserverons au moins dans la cime de l'esprit, dans la fine pointe de la volonté, comme parle saint François de Sales ; il n'en sera alors que plus méritoire.

LETTRE V

Moyen d'acquérir l'abandon.

Vous dites vrai, ma chère sœur, et c'est bien l'Esprit de DIEU qui vous a inspiré cette remarque : un des plus grands obstacles au règne de ce divin Esprit dans nos cœurs, c'est notre misérable nature, qui recule devant l'espèce de captivité et de mort, par lesquelles le saint abandon nous fait acheter la liberté et la vie de DIEU.

Mais ce même Esprit, qui vous a si bien fait sentir le mal, vous aidera à y appliquer le remède. Voici, en quelques mots, ce que vous devez faire pour arriver

promptement au pur amour et au parfait abandon. Il faut : 1° le désirer ardemment et le vouloir énergiquement, à quelque prix que ce soit ; 2° croire fermement, et le dire souvent à DIEU, qu'il vous est absolument impossible d'acquérir, par vos seules forces, des dispositions aussi parfaites ; mais que la grâce rend tout facile, que vous espérez cette grâce de sa miséricorde, et que vous la lui demandez en JÉSUS-CHRIST et par JÉSUS-CHRIST ; 3° vous humilier doucement et paisiblement, lorsque vous vous serez retirée de cette sainte captivité ; ne pas vous décourager, mais, au contraire, protester à DIEU que vous attendrez avec confiance le moment où il lui plaira de vous donner cette grâce décisive, qui vous fera mourir totalement à vous-même, et revivre en lui d'une vie nouvelle et toute cachée avec JÉSUS-CHRIST notre Seigneur ; 4° si vous êtes docile aux inspirations de l'Esprit de DIEU, vous vous garderez bien de faire dépendre votre avancement de la vivacité et de la douceur sensibles des impressions intérieures. Ce divin Esprit vous fera, au contraire, estimer davantage les opérations presque insensibles ; car, plus elles deviennent délicates et profondes, plus elles s'éloignent des sens, et plus aussi elles sont divines. On est alors plus totalement à DIEU, car c'est de toutes ses puissances et de toute l'étendue de son être qu'on tend à lui et qu'on s'unit à lui, sans rien particulariser, comme chaque être va à son centre.

Soyez persuadée, du reste, que vous avez encore une carrière immense à fournir. Il y aurait à travailler et à croître durant plusieurs siècles ; mais, en ce point, comme en tout autre, vous devez dire : O mon DIEU, vos saintes et aimables volontés seront toujours la juste

mesure de mes désirs les plus saints, les plus justes et les plus parfaits en apparence. Je ne veux ni grâces, ni sainteté, qu'au temps marqué et au degré précis de vos très saintes volontés : rien en deçà, rien au delà. Quand tous les Saints et tous les Esprits bienheureux se prosterneront devant votre trône, pour vous demander un seul degré de grâce ou de gloire au delà de ce que vous m'avez destiné, j'en fais le sacrifice, parce que j'aime mieux m'en tenir précisément et simplement, ô mon DIEU, à ce qu'il vous plaira d'en ordonner.

Je vous conjure, et c'est là mon dernier avis, de vous rendre fidèle à ne vous proposer, le plus souvent, dans vos actions, d'autre motif que le très pur amour de DIEU et sa plus grande gloire. Vous n'excluez pourtant pas les motifs d'espérance et de crainte ; et, lorsque l'Esprit intérieur vous les inspirera, vous n'hésitez pas à vous y abandonner ; mais l'amour pur domine dans votre cœur tous les autres sentiments. Vous désirez très ardemment votre salut et votre perfection ; mais, dans ce désir même, vous aurez en vue la gloire de DIEU, beaucoup plus que votre propre félicité. Rien n'est plus propre que ce sentiment, habituellement entretenu dans votre cœur, à vous faire faire de rapides progrès dans la vertu, et à vous faire amasser de grands mérites. Les plus petites actions, animées de ce pur amour, valent mieux, sans comparaison, que les plus grandes, faites par d'autres bons motifs. Mais, ne l'oubliez pas : vos progrès seront d'autant plus assurés, que le pur amour vous poussera plus énergiquement à vous renoncer jusque dans les moindres choses. S'il ne produisait pas cet effet, ce ne serait pas un véritable amour.

Tenez-vous soigneusement en garde contre les pièges que vous tendra l'ennemi, pour vous faire sortir de cette bienheureuse disposition. Ne cherchez et n'attendez, de la part des créatures, que l'oubli et le mépris ; et que le bonheur de ressembler à JÉSUS-CHRIST, votre divin modèle, vous rende ce mépris plus cher que toutes les gloires du monde. Ne laissez échapper aucune occasion, si mince qu'elle soit, de perfectionner en vous cette divine ressemblance ; et, après avoir fidèlement profité de ces légères épreuves, humiliez-vous de n'être pas jugée digne d'en supporter de plus considérables.

LETTRE VI

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Direction générale.

Ma chère Sœur,

1° Ne vous chargez point de prières vocales, outre celles d'obligations et appliquez-vous davantage à la perfection intérieure et à l'oraison.

2° Il est très utile de prévenir les fautes par quelques pénitences ; mais il convient mieux d'être fidèles à les expier, après les avoir commises, que de multiplier beaucoup ses pénitences, par avance, sans un vrai besoin.

3° Modérez et surnaturalisez votre tendresse pour les personnes qui vous sont chères.

4° Profitez, pour vous exciter à la ferveur, des bons exemples et des entretiens avec les personnes spirituelles ; mais sans marquer jamais aucun dédain, et

sans vous abandonner volontairement à aucun dégoût envers les autres.

5° Ne vous blessez point si fort d'être si souvent aux prises avec la misérable nature ; le Ciel vaut bien tous ces combats. Peut-être seront-ils promptement terminés et remporterez-vous bientôt une complète victoire. Après tout, ils passeront, et le repos sera éternel. Soyez donc en paix, et que votre humilité soit toujours mêlée de confiance.

6° Il faut profiter des infirmités du corps pour fortifier son âme par l'esprit d'abandon à la volonté de DIEU et d'union avec JÉSUS-CHRIST.

7° Soyez attentive à mourir à vous-même, à renoncer à la nature, à étouffer, dans toutes les occasions, les vivacités et les sensibilités humaines. Ce genre de mortification est le plus nécessaire ; il ne nuit point à la santé ; et il a plus de vertu que la mortification corporelle pour multiplier les mérites et réaliser les desseins de DIEU qui nous veut tout à lui, sans partage et sans réserve.

8° Travaillez à profiter avec fidélité, mais en paix, de tous les divers états par lesquels il plaît au Seigneur de vous faire passer pour sa gloire et votre perfection. Tournez tout du côté du divin amour et du simple abandon à la paternelle conduite de l'adorable Providence.

9° Il faut que le zèle pour son propre avancement et celui des personnes dont on est chargé soit ardent et actif, mais jamais inquiet et accompagné de trouble et de défiance.

10° Appliquez-vous à devenir de plus en plus intérieure, aspirant à toute la perfection de votre saint état,

par une régularité parfaite. Humiliez-vous sans cesse devant DIEU, afin qu'il vous rende victorieuse de vous-même. Vous avez besoin d'un secours bien puissant pour que votre sensibilité, votre délicatesse humaine et trop naturelle se trouvent pleinement éteintes, chez vous, avant la mort ; parce que ces défauts naissent de votre caractère et de votre tempérament. Il est vrai que cette considération excuse un peu les fautes, et excite la compassion de notre bon DIEU sur sa pauvre épouse ; mais cependant il faut toujours combattre, en sorte que si le misérable orgueil et l'amour-propre ne sont pas détruits absolument avant votre dernière heure, la mort vous trouve au moins aux prises avec eux pour tâcher de les détruire. Vos principales armes doivent être le divin amour, une reconnaissance infinie des grâces de DIEU, une pleine confiance en lui et un profond mépris de vous-même, mais toujours sans découragement et en paix. Vous puiserez des forces toujours croissantes dans la sainte Communion, dans l'oraison, l'humilité, la douceur, la patience, l'obéissance, la mortification, surtout dans le renoncement intérieur.

11° Les maladies et les infirmités, dans une soumission entière à la volonté de DIEU, avec une humble action de grâce et union à JÉSUS-CHRIST, servent beaucoup à expier le passé et à affaiblir le vieil homme ; elles aident à mourir spirituellement à tout, avant la mort naturelle qui, en finissant nos maux passagers, nous fera entrer, il faut l'espérer, dans la jouissance des biens éternels. Quand DIEU lui-même nous applique à ce genre de pénitence, ne pouvant alors nous mortifier à l'extérieur, il faut nous en dédommager par la mortifi-

fication intérieure, nous appliquant de plus en plus à détruire l'amour-propre, et la hauteur, les délicatesses, les critiques qui en sont les mauvais fruits. Enfin tâchez de devenir humble et simple comme un petit enfant, pour l'amour et à l'imitation de Notre-Seigneur, dans un esprit de paix et de recueillement. Si DIEU trouve en nous cette humilité, il avancera lui-même son ouvrage en nous. Persévérance et fidélité à la grâce, pour la plus grande gloire de DIEU et pour son pur amour. Tout consiste à bien aimer, de cœur et d'œuvre, ce DIEU de bonté.

12° A mesure que notre carrière s'avance dans ce terrestre pèlerinage, efforçons-nous de croître dans la ferveur solide, selon la perfection de notre saint état et les desseins particuliers de DIEU sur nous. Quand il nous donne des goûts, des sensibilités, profitons-en pour nous attacher plus fortement à lui, au-dessus de tous ses dons. Mais dans le temps de sécheresse, allons toujours notre train d'un même pas, nous rappelant humblement notre indigence et pensant aussi que, peut-être, DIEU veut éprouver notre amour pour lui par de salutaires épreuves.

13° Soyons vraiment humbles, occupés à corriger nos défauts, et nous ne songerons guère à ceux des autres. Regardons JÉSUS-CHRIST en tous nos prochains, et nous n'aurons pas de peine à les excuser, à les supporter et à les chérir. Son exemple nous y engage : quelle patience envers ses disciples, ignorants et grossiers ! Tour-nons toute notre vivacité à glorifier DIEU en nous-mêmes et en ceux auprès de qui il nous donne quelque crédit. Vivons cachés en JÉSUS-CHRIST, et mourons à tout le créé et à nous-mêmes ; sans cela, JÉSUS-CHRIST

ne daignerait pas vivre en nous, du moins, comme il le prétend, en absorbant toute notre vie humaine dans sa vie divine. Du reste, supportons-nous par charité comme nous devons supporter les autres, nous humiliant, nous punissant toujours pour nos fautes et au plus tôt. En priant pour nous, prions aussi pour nos frères les pécheurs.

LETTRE VII

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL (1731)

Même sujet.

Ma chère Sœur et très chère fille en N.-S., la paix de JÉSUS-CHRIST soit toujours avec vous.

1^o Je remercie DIEU de tous les bons sentiments qu'il continue de vous inspirer. Tandis que vous conserverez cette bonne volonté d'être à DIEU sans réserve, avec un entier et total abandon à son bon plaisir, ne craignez ni sécheresse, ni obscurité, ni tentation, ni délaissement : tout cela tournera à votre plus grand avancement spirituel.

2^o La crainte de vous tromper sur la paix au milieu des peines intérieures est très vaine. Sur ce que vous m'en dites sans y penser, je comprends que cette paix est très réelle ; c'est le fondement de tout, et une grande grâce qu'il faut tâcher de conserver à quelque prix que ce soit. Toutes les attaques et les ruses du démon tendront à vous la faire perdre, à l'affaiblir ou à la troubler ; mais tenez ferme en foi, en confiance, par l'abandon. Gardez-vous bien de vous engager par vœu à quoi que ce soit...

3^o La séparation entière des créatures d'esprit et d'aff-

fection est une grande faveur qui mène infailliblement au pur amour et à l'union divine.

4° Le secret pressentiment d'une mort prochaine peut venir de DIEU et du démon. Si ce pressentiment ne fait que vous mieux détacher de tout, sans vous troubler, ni vous porter au découragement, ni à la défiance, il vient de DIEU et il le faut conserver ; sinon, il le faut rejeter ; car tout ce qui vient de DIEU a de bons effets, et c'est uniquement par ces effets qu'on peut sûrement discerner les esprits.

Toutes les répugnances dont vous me parlez sont destinées à vous détacher absolument de tout appui humain pour n'en avoir qu'en DIEU seul ; vos pratiques intérieures là-dessus sont très bonnes. Mais je suis surpris que vous n'ayez pas appris encore que quand DIEU permet l'obscurité, tout bon sentiment disparaît comme le soleil pendant la nuit. Il n'y a donc qu'à demeurer alors ferme et en repos, en attendant le retour du soleil et l'arrivée du jour, où tout paraît comme auparavant.

Je vous permets de m'écrire une, deux, trois et quatre fois par an, et toutes les fois qu'après avoir imploré le secours de DIEU vous le jugerez nécessaire ; et, si je juge de même, je serai très exact à vous répondre.

LETTRE VIII

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THÉRÈSE DE ROSEN (1731)

Oraison des âmes appelées à la vie d'abandon ; excellent avis sur l'oraison.

1° Appliquez-vous à l'oraison par une simple vue du sujet, c'est-à-dire à la seule appréhension de l'objet par la foi, sans autre raisonnement.

2° Je vous conseille de vous arrêter le plus que vous pourrez à tout ce qui pourra vous humilier et vous anéantir davantage ; plus vous vous sentirez, au sortir de l'oraison, pénétrée et comme abîmée dans votre misère, et plus vous serez disposée à recevoir les dons de DIEU.

3° Il ne faut faire nul état des distractions ; mais quand on s'en aperçoit, rappeler tout doucement l'esprit et surtout le cœur à la foi de la présence de DIEU et au goût du saint repos. Si on n'y réussit pas il n'y a qu'à se résigner. Cette croix des distractions est souvent plus méritoire que l'oraison elle-même : car c'est l'union de notre volonté à celle de DIEU, qui est tout notre bien.

4° Les sentiments avec lesquels on sort de l'oraison en montrent l'efficacité. La foi solide vaut incomparablement mieux que la foi sensible ; sous sa conduite, l'âme fait des progrès plus rapides et marche plus sûrement.

5° Assister à la sainte messe avec grand recueillement, et abandonnez-vous à une confiance sans bornes dans la bonté divine, en vous appuyant sur les mérites de JÉSUS-CHRIST victime.

Ces sentiments seront d'autant meilleurs qu'ils auront été plus simples et plus débarrassés de toute pensée et raisonnement de l'esprit.

6° La voie sèche et aride est de beaucoup préférable à celle des consolations, quoiqu'elle soit bien plus pénible. C'est dans cette seule voie qu'on acquiert la solidité de la vertu ; dans l'autre voie, les dispositions les plus parfaites en apparence sont sujettes à se démentir au moindre souffle des aridités ou des tentations. Aussi DIEU a-t-il coutume de mettre les âmes

dans les épreuves après un certain temps de douceurs et de consolations.

7° Quand il plaît à la divine bonté de faire marcher une âme dans la voie du pur amour, la crainte ne fait sur elle aucune impression. Comme la crainte fait venir l'amour, aussi l'amour chasse la crainte, dit saint Augustin après saint Jean. Ceux qui sont chargés de la direction de cette âme doivent seconder ce dessein et ne la conduire que par l'amour et la confiance. S'il se présente quelque circonstance où la crainte lui soit nécessaire pour éviter le mal, DIEU aura soin de la lui inspirer. Qu'elle continue donc toujours à aimer, sans s'embarrasser d'autre chose ; et qu'elle évite surtout de s'inquiéter et de se troubler : car cette tentation est plus à craindre que toute autre pour les âmes qui marchent dans cette voie. Il faut donc toujours leur recommander de garder à tout prix la paix intérieure, et de rejeter comme un messenger de l'enfer tout ce qui tend à troubler ou à altérer cette sainte paix.

Au reste, sachez que l'oraison la plus parfaite est celle qui est la plus simple, et la plus simple est celle où il entre moins du nôtre, moins d'idées, moins d'imaginations, moins de raisonnements, qui est formée d'un seul sentiment plus longtemps continué.

Plus les sentiments inspirés par la grâce séjourneront dans l'âme, plus elle en sera pénétrée, et plus il leur sera facile d'agir sous leur influence. Celui du divin amour, qui contient éminemment tous les autres, doit faire sa nourriture la plus habituelle ; quand il dominera toutes les affections de l'âme, elle éprouvera une ardeur et une sorte d'enchantement qui la feront courir dans la voie de la sainteté.

LETTRE IX

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THÉRÈSE DE ROSEN (1731)

Même sujet ; danger de l'illusion dans l'oraison de recueillement.

Ma chère Sœur,

Tenez-vous-en toujours au grand directeur intérieur qui seul peut donner lumière et force dans tous nos besoins. Ne vous souciez point des livres quand il parle intérieurement. Que votre capital soit ce saint repos en sa divine présence ; n'en sortez jamais ; ne rompez pas ce silence sacré, sinon quand DIEU vous donnera attrait pour certains entretiens saints et utiles ; après quoi, rentrez dans votre fort et dans votre sanctuaire, qui n'est autre que le recueillement et le silence intérieur, en la présence et à la vue du Bien-Aimé. En lui seul, et dans ce simple et doux repos en DIEU, vous trouverez toute lumière, courage, force et douceur, patience, humilité, résignation, paix et repos du cœur. Je vous souhaite tout cela, au plus haut degré de perfection.

Ne craignez point les ténèbres et les aridités dans l'oraison ; quand on sait s'unir à DIEU et à sa sainte volonté, acceptant tout ce qu'il veut, on est bien, on a tout. Voilà la plus parfaite oraison et le plus pur amour, selon sainte Thérèse.

Vous avez fait très sagement de faire expliquer le Révérend Père... au sujet dont vous me parlez. J'ai tant de respect pour ses sentiments, que je me croirais dans l'erreur si j'en avais de contraires aux siens. J'ai

toujours pensé comme lui, que personne ne peut ni ne doit s'ingérer dans l'oraison de recueillement, si on n'y est appelé ; et même qu'on ne peut mériter cette grâce par ses bonnes œuvres, ni y parvenir par tous ses efforts. J'ai seulement ajouté, avec le Père Surin et les auteurs qui en parlent, qu'on peut indirectement et de loin se disposer à recevoir ce grand don du ciel, en ôtant les obstacles par une grande pureté : 1^o de conscience, 2^o de cœur, 3^o d'esprit, 4^o d'intention ; ce qui seul mène une âme fort loin ; qu'on peut et qu'on doit après cela s'y disposer encore prochainement par de petites et fréquentes poses, comme pour se tenir aux écoutes et donner lieu à l'esprit intérieur.

Après avoir lu ceci au Révérend Père... ou lui avoir envoyé ce petit papier, si vous ne pouvez promptement lui parler, je vous prie de lui dire que je le crois obligé en conscience de désabuser de ma part les personnes qu'il croit abusées, et que je m'en décharge sur lui, ne sachant pas sur qui cela peut tomber.

Mais pour y procéder avec toute la discrétion et la prudence nécessaires, je le prie auparavant de vouloir bien faire deux réflexions : 1^o qu'il doit s'assurer de l'abus par quelques connaissances de l'intérieur des personnes en question ; car le seul rapport d'autrui ne donne pas grande lumière sur un fait secret et tout intérieur. Mais, dira-t-on, nous savons que ces personnes sont très imparfaites, nous leur voyons faire bien des fautes qui nous scandalisent. Je réponds à cela, et c'est la seconde réflexion : L'expérience de la direction nous apprend que sous ces extérieurs très imparfaits, DIEU cache souvent de grandes vertus intérieures connues de lui seul. Ainsi, je ne crois pas qu'on puisse

juger précisément que ces personnes s'abusent et sont dans l'erreur, touchant ce genre d'oraison : d'autant mieux qu'il arrive bien souvent que ces imperfections et ces fautes sont bien grossières et exagérées par le manque de charité des autres, et quelquefois par des motifs encore plus mauvais. Je me souviens ici que sainte Thérèse dit, parlant d'elle-même, que cette manière d'oraison fut suspecte longtemps à son sujet, et que ce qui fit penser que ce n'était en elle que tromperie et illusion du démon, c'est que les personnes les plus éclairées qu'elle consultait, ne pouvaient accorder dans leur esprit un tel don d'oraison, avec la conduite qu'elle tenait alors, c'est-à-dire avec son empressement à aller au parloir, à connaître, à voir, à être vue, à entretenir des relations et des liaisons mondaines, perdant ainsi beaucoup de temps et négligeant son intérieur ; car elle dit qu'elle était telle alors. Et voilà, ajoute-t-elle, ce qui faisait juger à tous ceux qui me connaissaient que mon oraison n'était qu'illusion. Sur quoi, j'ai trouvé des directeurs qui avaient fait l'expérience, disaient-ils, que DIEU donne quelquefois cette oraison : 1^o à de grands pécheurs, dès le commencement de leur conversion, pour que cette œuvre de leur conversion se fasse d'une manière plus prompte et plus entière ; 2^o à des personnes très imparfaites, pour corriger mieux et plus promptement leurs défauts. Mais ce qu'on ajoute et que je crois aussi très certain et très juste, c'est qu'il est très difficile et infiniment rare qu'on puisse conserver ce don d'oraison avec des défauts ou des imperfections considérables, habituelles, ou fréquentes et reconnues, sans qu'on fasse des efforts pour s'en corriger.

LETTRE X

Même sujet.

Voici ma réponse au sujet de la personne en question : son oraison de recueillement me semble procéder plutôt de l'esprit que du cœur. C'est l'inverse de ce qui devrait être ; car, pour que cette oraison porte son fruit, il faut que le cœur soit plus appliqué que l'intelligence. C'est, en effet, une oraison toute d'amour : le cœur se reposant doucement en DIEU, l'aime sans bien savoir ce qu'il aime, ni comment se produit en lui cet amour. Mais la réalité se montre bien par une certaine ardeur qu'on ressent continuellement dans le cœur ; par une tendance constante vers ce centre divin, qu'on poursuit sans en avoir une vue distincte, et à l'attraction duquel on cède sans que rien puisse en distraire. De là vient la grande facilité de cette oraison, qui est pour le cœur un doux repos, et qui se prolonge sans efforts presque autant que l'on veut.

Donc, si la personne dont vous me parlez sent, ensuite, une très grande application d'esprit, c'est une marque que son recueillement n'est pas encore ce qu'il doit être. — Mais le remède à cela ? Le voici, ce me semble : 1° Quand on se sent pris de ce grand recueillement, il faut tourner la pointe du regard intérieur, c'est-à-dire sa réflexion et action sur son cœur, comme pour en sentir et goûter le doux repos : cette douceur et suavité est un charme qui attire presque toute l'attention de l'âme sur le cœur, et alors on sent davantage qu'on aime ; et l'esprit sans efforts et pres-

que sans application volontaire, se trouve comme enchanté au sentiment qui nourrit le cœur. p

2° Si, malgré cela, cette grande contention d'esprit continuait, vous défendrez à la personne de donner plus de deux heures en tout, chaque jour, à son oraison ; et pendant ses lectures et autre temps, vous lui direz de ne pas chercher à dessein le recueillement, mais seulement de s'y livrer quand DIEU l'y entraînera ; se souvenant toujours de porter sa principale attention intérieure sur son cœur, pour y savourer au loisir la suavité du doux repos et du calme intérieur.

3° Vous lui direz d'employer toujours un peu de temps pour examiner comment s'est passée son oraison, dans son commencement, son progrès et sa fin ; c'est-à-dire : 1° comment s'est formé son recueillement ; 2° s'il a fait naître en elle des sentiments et pensées distinctes, ou si ce doux sommeil a été si profond qu'elle ne se souvienne de rien, ce qui est le meilleur ; 3° comment elle se trouve au sortir de cet état : par exemple, dans un grand recueillement, dans un grand désir de bien faire, de ne s'attacher qu'à DIEU et de plaire uniquement à ce grand Maître.

Persuadons-nous bien qu'on peut trouver DIEU partout, sans nul effort, parce qu'il est toujours très présent à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, quoiqu'il ne fasse pas toujours sentir sa divine présence. Ainsi, lorsque vous vous trouverez entièrement désoccupée des choses créées, en sorte qu'il vous semble que vous ne pensez à aucune, que vous n'en désirez aucune, sachez que votre âme est alors occupée de DIEU et en DIEU, sans le savoir. En voici la raison : comme DIEU est cet objet caché et invisible où tendent, sans

le savoir, tous les désirs d'un cœur droit, du moment qu'on ne détourne pas ses désirs vers les créatures, ils demeurent dans leur centre naturel qui est DIEU ; et à force de s'y fixer, ils s'accroissent peu à peu, jusqu'à se faire sentir quelquefois très vivement et à produire de vives flammes d'amour. Ainsi, la vraie présence de DIEU n'est, à bien parler, qu'une espèce d'oubli des créatures avec un désir secret de trouver DIEU. Et voilà en quoi consiste le divin silence intérieur et extérieur, si précieux, si désirable et si avantageux ; vrai paradis terrestre, où des âmes qui aiment DIEU savourent déjà l'avant-goût du bonheur céleste.

LETTRE XI

A LA MÈRE LOUISE-FRANÇOISE DE ROSEN (1735)

Exercice de l'abandon dans les divers états de l'âme.

Ma chère Sœur,

La paix de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST !

Quand on est attentif et docile à l'esprit intérieur, il nous garde si sûrement, qu'on fait rarement de faux pas. Je loue pourtant la sage précaution de s'expliquer quelquefois aux ministres de JÉSUS-CHRIST, par une sainte défiance de soi-même. DIEU a si bien béni en vous cette humilité, que j'ai été presque poussé à ne vous répondre que ce seul mot : Tout va bien, continuez. Cependant, pour votre consolation, je veux ajouter tout ce que DIEU m'inspirera en relisant votre lettre.

Oh ! la belle parole ! « Je n'aime, dites-vous, je n'aime

ni à parler, ni à écrire, ni à lire beaucoup. » — Cela seul marque un esprit ordinairement bien occupé dans l'intérieur ; et un grand spirituel a dit de ces sortes de personnes, qu'elles ont des occupations immenses sans travail. Un autre appelle cette heureuse disposition le saint loisir, la sainte désoccupation, où ne rien faire en apparence, c'est tout faire ; où ne rien dire, ce semble, c'est tout dire.

1^o Je ne trouve rien que de bon dans les trois dispositions que vous éprouvez tour à tour : premièrement, de foi ; secondement, de goûts et de sentiments ; troisièmement, de renversements et de peines ; mais leur bonté est différente. La première est la plus simple, la plus sûre ; et elle favorise moins l'amour-propre. La seconde est plus agréable et demande un grand détachement de tout goût et sentiment, même divin, pour ne s'attacher qu'à DIEU tout pur et tout seul, selon l'expression de Fénelon. La troisième est pénible et souvent très crucifiante, mais aussi c'est la meilleure : parce que tout ce qui mortifie l'intérieur le rend **plus pur**, et, par conséquent, le dispose toujours à une plus étroite union avec le DIEU de toute pureté et de toute sainteté.

2^o Grâce à sa bonté, vous vous comportez très bien dans toutes ces trois dispositions ; il n'y a qu'à continuer : mais vous vous expliquez d'une manière qui ferait de la peine à d'autres qui ne connaîtraient pas cet état d'oraison. Vous dites que vous ne faites rien ; et pourtant vous faites toujours quelque chose ; sans quoi ce serait une pure oisiveté ; mais votre âme agit si doucement, que vous ne vous apercevez pas des actes intérieurs de consentement et d'adhérence aux im-

pressions du Saint-Esprit. Plus leurs impressions sont fortes, moins il convient d'agir : il faut seulement suivre ce qui attire, et s'y laisser entraîner tout doucement, comme vous le dites très bien.

3° Votre manière d'agir, au temps des orages et des bouleversements, m'enchanté : soumission, abandon total et sans réserve ; se tenir content de n'être pas content, lorsque DIEU le veut ou le permet ainsi. On avance alors dans un jour plus que dans cent autres de douceurs et de consolations. O mon DIEU, la bonne, la belle et solide pratique ! Enseignez-la à tout le monde, et répétez-la souvent à la pauvre Sœur N... A proprement parler, elle n'a besoin à présent que de ce point : cette maxime, pratiquée par elle constamment, en pourrait faire une sainte, et adoucira toutes ses peines intérieures ; encore un coup, avec cette seule pratique, vous la verriez dans peu tout autre, comme on l'avait refondue et transformée.

4° Votre abandon total, continu et universel à DIEU, par un sentiment de confiance et d'union avec JESUS-CHRIST, faisant toujours la volonté de son Père, est la pratique la plus divine et la plus sûre pour réussir en tout ; tâchez de la communiquer à tout le monde, surtout à la chère Sœur dont je viens de parler.

5° La grâce et la lumière qui vous font combattre et étouffer les sentiments de la nature, dans toutes les occasions dont vous me parlez, méritent d'être précieusement conservées. L'attention et la fidélité à correspondre pleinement à ces grâces, jusque dans les moindres rencontres, pourront encore les augmenter ; mais ne souhaitez jamais d'être délivrée de la sensibilité des premiers mouvements : ils servent à conserver l'hu-

milite intérieure, qui est le fondement et la gardienne de toutes les vertus.

6° Pour vos fautes ordinaires, vous devez savoir que, du moment que nos imperfections nous déplaisent sincèrement, et que nous sommes résolus sincèrement aussi à les combattre sans réserve, dès lors il n'y a plus d'affection dans le cœur, ni, par conséquent, rien qui s'oppose à notre union avec DIEU. Ce que nous devons faire alors, c'est d'abord de travailler de toutes nos forces à diminuer le nombre de ces fautes et imperfections ; et puis, quand, par fragilité, surprise, ou autrement, on y est tombé, de se relever aussitôt courageusement, et de revenir à DIEU avec la même confiance que si rien n'était arrivé, après s'en être humilié en sa présence, et lui avoir demandé pardon, sans dépit contre soi-même, sans trouble et sans inquiétude. L'humilité supplée alors au défaut de fidélité, et répare souvent nos fautes avec avantage. Enfin, si, à l'égard du prochain, il y a quelque petite réparation à faire, ne jamais y manquer, mais saisir cette occasion de vaincre généreusement l'orgueil et le respect humain.

7° Lorsque vous éprouverez involontairement des mouvements désordonnés, donnez-vous le temps, avant que la grâce les étouffe, de bien sentir jusqu'à quel excès l'orgueil et la passion vous porteraient sans son secours. Par là, vous pourrez acquérir, par des expériences personnelles, l'entière connaissance de ce profond abîme de perversité, où nous tomberions, comme tant d'autres, si DIEU ne nous retenait. C'est par ces connaissances pratiques, ces sentiments réitérés, ces fréquentes expériences personnelles que tous les Saints

ont acquis la profonde humilité de cœur, le complet mépris et les saintes haines d'eux-mêmes, dont nous trouvons tant de preuves dans l'histoire de leur vie, et qui ont été les appuis les plus solides de leur perfection.

8° Quant au sentiment de peine et de tentation, pour l'extérieur, tout ce que vous m'en dites me fait comprendre que le Saint-Esprit a si bien réglé, à cet égard, vos pensées, vos sentiments et votre conduite extérieure et intérieure, que je n'ai rien à y ajouter. En effet, s'il est certain que, du moment que les marques d'estime et d'amitié que nous recevons, sans les avoir recherchées, nous sont à charge, au lieu d'être un sujet de complaisance, la peine et le dégoût qu'elles nous causent en sont le contre-poison. Il ne peut y avoir qu'un grand mérite à souffrir patiemment, en conformité aux ordres de DIEU et aux arrangements de sa providence, et, à l'exemple de JÉSUS-CHRIST, les soupçons, faux jugements, envies, jalousies, sans se permettre aucun éclaircissement et aucune défense au delà de ce qu'exige l'édification du prochain. Quand on se voit en butte à divers jugements et à des préventions injustes, aller toujours son train, sans rien changer à sa conduite, marchant au gré et au pas de la Providence, c'est vraiment vivre de la foi, seul à seul avec DIEU seul, au milieu du tracas et de l'embarras des créatures. Dans une disposition semblable, les choses extérieures ne peuvent atteindre jusqu'à l'intérieur; et la paix qu'on goûte ne peut être troublée ni par leurs caresses, ni par leurs mépris. C'est là ce qui s'appelle vivre de la vie intérieure, et très intérieure. Tant qu'on n'a pas acquis cette indépendance, les vertus les plus éclatantes en apparence sont,

en réalité, fort peu solides, très superficielles et très exposées à être corrompues par l'amour-propre, et renversées par le moindre souffle de l'inconstance et de la contradiction.

9° Tenez-vous bien en garde contre toutes les illusions, quelque spécieuses qu'elles puissent être, qu'vous porteraient à suivre vos propres idées et à vous préférer aux autres. L'esprit de suffisance et de critique semble à plusieurs n'être qu'une bagatelle ; on ne saurait pourtant disconvenir que cet esprit ne soit très opposé à la simplicité religieuse, et qu'il n'empêche un grand nombre d'âmes d'entrer dans les voies intérieures. On ne saurait, en effet, entrer dans ces voies, si on n'y est introduit par l'Esprit-Saint, qui ne se communique jamais qu'aux humbles, aux petits et aux simples.

10° Votre manière profonde, délicate, simple et presque imperceptible de résister à toutes sortes de tentations est une pure grâce de DIEU ; tenez-vous-en là. Ce simple retour à DIEU vaut infiniment mieux que toutes les autres espèces d'actes. On ne peut bien expliquer celui-ci ; DIEU seul l'apprend et le donne à l'âme dans l'école du Saint-Esprit, qui se tient au fond du cœur. Les doutes paisibles que nous éprouvons après la tentation naissent de la crainte chaste, dont il ne faut jamais se dépouiller ; pour les doutes inquiets, nés de l'amour-propre, il n'y a qu'à les chasser et les mépriser.

Au reste, rien au monde n'est plus aisé à reconnaître et à découvrir que les abus et les illusions de l'oraison de foi et de simple recueillement ; et cela par l'infailible règle de JÉSUS-CHRIST : on connaît l'arbre

par les fruits. Donc, toute oraison qui produit la réforme du cœur, l'amendement des mœurs, la fuite de tout vice, la pratique des vertus évangéliques et des devoirs de son état, est une bonne oraison. Au contraire, toute oraison qui ne donne pas ces fruits ou qui en produit d'opposés, est un mauvais arbre et une fausse oraison, fût-elle accompagnée de ravissements, d'extases et de miracles. La foi, la charité, l'humilité, voilà les chemins qui nous conduisent à DIEU ; donc, tout ce qui nous fait marcher par ces chemins nous est utile ; tout ce qui nous en éloigne est nuisible. C'est là la règle la plus sûre, la plus infaillible et la plus à la portée de tous, pour prévenir et pour réformer tout abus, toute illusion.

Je salue cordialement votre chère Sœur ; dites-lui, s'il vous plaît, de ma part, qu'elle continue toujours à se laisser conduire par l'Esprit intérieur, et à se tenir, comme elle fait, en abandon total entre les mains de DIEU, également contente de ce qu'il donne, de ce qu'il ôte, et du rien apparent où il laisse, quand il lui plaît. C'est là toute la perfection et le vrai avancement d'une âme fidèle. Ah ! qu'elle fait plaisir à DIEU de parler sans cesse à ses épouses de ce saint abandon qui, seul, peut les unir solidement à lui !

LETTRE XII

A LA SŒUR CATHERINE-ANGÉLIQUE DE SERRE

Exercice de l'abandon par la paix de l'âme.

Ma bien chère Sœur,

La paix de JÉSUS-CHRIST soit toujours avec nous et

en nous, puisque DIEU n'habite et n'opère librement que dans les cœurs paisibles.

Je me réjouis et je vous félicite de la paix que le Seigneur vous fait éprouver dans une entière conformité à tous les ordres et à tous les arrangements de son aimable providence. Cette paix, comme vous savez, est le fondement de la vie intérieure, et cela pour plusieurs raisons : d'abord, parce qu'elle est la santé et la force de l'âme, de même que le trouble est pour l'âme ce qu'est la fièvre pour le corps, un principe de langueur et de faiblesse.

En second lieu, parce que l'agitation et le trouble de l'intérieur empêchent de prêter l'oreille à la voix douce et au souffle délicat du Saint-Esprit.

Pour vous maintenir dans cette paix, qui, je l'espère, ira toujours croissant, il n'y a qu'à ne pas vous départir de l'abandon total et de la résignation absolue et sans réserve dont je viens de parler. Vous y parviendrez sans peine, si vous ne perdez jamais de vue cette grande et consolante vérité, qu'il n'arrive rien en ce monde que par l'ordre de DIEU ou du moins par sa divine permission ; et que tout ce qu'il veut ou permet tourne infailliblement à l'avantage des âmes soumises et résignées. Cela même qui dérange le plus nos desseins spirituels se change en quelque chose de meilleur pour nous. Tenez-vous fermement attachée à ce grand principe, et les plus violentes tempêtes ne pourront plus troubler le fond de votre âme, alors même qu'elles agiteraient la sensibilité, qui en est comme la surface.

Lorsque, dans l'oraison, vous éprouverez de certains goûts, un doux repos d'âme et de cœur en DIEU, rece-

Prenez ces dons avec humilité et action de grâces, mais sans attache. Si vous aimiez ces consolations pour elles-mêmes, vous mettriez DIEU dans la nécessité de vous en priver ; car, quand il nous appelle à l'oraison, ce n'est pas pour flatter notre amour-propre et nous donner lieu de nous complaire en nous-mêmes, mais pour nous disposer à faire sa sainte volonté, et nous apprendre à nous y conformer en toutes choses toujours plus parfaitement.

Quand les distractions et les sécheresses succéderont aux consolations, vous savez comment il faut les supporter : je veux dire en paix, soumission et abandon, comme il plaît à DIEU de les permettre. Vous savez encore qu'il n'y a de distractions nuisibles que celles de la volonté ; par conséquent, toutes celles qui déplaisent n'empêchent pas l'oraison de cœur et de désir. Ne vous efforcez jamais de combattre ces distractions opiniâtres ; il est plus sûr et mieux de les laisser tomber, comme on laisse tomber les diverses folies et extravagances qui nous passent, malgré nous, dans l'esprit ou dans l'imagination.

Ce qui vous est déjà arrivé vous arrivera encore souvent : DIEU vous fera éprouver, après l'oraison, ce qu'il vous aura refusé pendant l'oraison, afin de vous faire sentir que c'est le pur effet de la grâce et non de votre travail ou de votre industrie. Rien ne sert plus à nous tenir dans la dépendance de la grâce et dans l'abjection à nos propres yeux ; c'est de là que naît la vraie humilité de cœur et d'esprit.

Pendant le cours de la journée, tâchez de vous tenir unie à DIEU, ou par de fréquentes aspirations et élévations vers lui, ou par le simple regard de pure foi,

ou mieux encore par un certain repos du fond de l'âme et de tout votre être en DIEU, accompagné d'un complet dégagement de tous les objets extérieurs de ce monde. C'est à DIEU lui-même qu'il appartient de vous indiquer celle de ces trois manières qui doit vous servir à vous unir à lui, par le mouvement, le goût et la facilité qu'il vous en donnera ; car cette union dépend des divers états auxquels la grâce élève les âmes. Chacun de ces états a son attrait ; il faut connaître le sien et puis le suivre avec simplicité et fidélité ; mais sans trouble, sans inquiétude, sans empressement ; toujours suavement, doucement et paisiblement, comme dit saint François de Sales.

LETTRE XIII

A LA SŒUR CHARLOTTE-ÉLISABETH BOURCIER DE MONTHUREUX (1731)

Même sujet.

Ce que vous me dites sur la paix et la tranquillité de votre intérieur m'a fait beaucoup de plaisir : il faut vous souvenir toute votre vie qu'une des principales causes pour lesquelles certaines bonnes âmes avancent peu, c'est que le démon jette continuellement dans leur intérieur des inquiétudes, des perplexités et des troubles, qui les rendent incapables de s'appliquer sérieusement, doucement et constamment à la pratique de la vertu. Le grand principe de la vie intérieure est dans la paix du cœur : il la faut conserver avec tant de soins que, du moment qu'elle reçoit quelque atteinte, il faut abandonner tout autre soin pour s'appliquer à rétablir cette sainte paix, tout comme du-

rant un incendie, on quitte tout pour aller éteindre le feu. Lisez, de temps en temps, sur cet important sujet, le traité de la paix de l'âme qui se trouve à la fin du petit livre appelé le *Combat spirituel*, et que les anciens nommaient, très justement, le Sentier du Paradis, pour nous faire entendre que la principale voie qui mène au ciel, c'est cette bienheureuse paix de l'âme. La raison de cela est que la seule paix et tranquillité d'esprit donne beaucoup de force à l'âme, pour la porter à tout ce que DIEU veut, au lieu que le trouble et l'inquiétude rend l'âme faible et languissante, et comme malade. On ne sent alors nul goût, nul attrait à la vertu, mais, tout au contraire, un dégoût, un découragement, dont le démon ne manque jamais de profiter. C'est pour cela qu'il emploie toutes ses ruses pour enlever cette paix, sous mille prétextes spécieux ; tantôt sous prétexte d'examen ou de douleur de ses péchés ; tantôt sous prétexte qu'on abuse continuellement des grâces, qu'on n'avance nullement par sa faute, que DIEU se retirera enfin, et cent autres artifices, dont il y a peu de personnes qui sachent bien se défendre. C'est pourquoi les maîtres de la vie spirituelle, pour faire reconnaître les véritables inspirations de DIEU et celles qui viennent du démon donnent ce grand principe, que les premières sont toujours douces et paisibles, portant à la confiance et à l'humilité ; tandis que les autres sont vives, inquiètes, turbulentes, portant au découragement et à la défiance, ou même à la présomption et à la volonté propre. Il faut donc constamment rejeter tout ce qui ne porte pas un caractère de paix, de soumission, de douceur, de confiance, toutes choses qui sont comme les marques

du sceau de DIEU : ce point est d'une grande conséquence pour toute la vie.

Vous me demandez quelques principes pour fixer les pensées de l'esprit pendant la journée ; à cela je réponds :

1° Qu'il vaut mieux aller à DIEU et à la vertu par les sentiments du cœur que par les pensées de l'esprit ; et que c'est un avis important de nourrir le cœur et de faire jeûner l'esprit : c'est-à-dire désirer DIEU, soupirer après DIEU, aspirer au saint amour de DIEU, à une intime union avec DIEU, sans s'amuser à tant de pensées et de réflexions de l'esprit, qui souvent dessèchent le cœur et se tournent en une espèce de dissipation, en un pur amusement et en de vaines complaisances sur ses propres pensées et ses réflexions. Ainsi, il vaut beaucoup mieux s'occuper du soin d'être à DIEU sans réserve, du désir de la vie intérieure, d'une profonde humilité, de la ferveur, du don d'oraison, de l'amour de DIEU, du véritable esprit de JÉSUS-CHRIST et de la pratique des vertus qu'il a enseignées par ses paroles et par ses divins exemples, etc., que de faire là-dessus même mille réflexions inutiles. Quand on ne sent aucun de ces désirs, le seul désir de les avoir, la seule affection du cœur suffit pour tenir une âme recueillie et unie à DIEU. Ainsi, encore un coup, la seule tendance du cœur vers DIEU, ou vers certaines vertus, pour plaire à DIEU, vous avance plus que toutes vos réflexions et grands raisonnements.

On appelle cela tendre à DIEU par goût, par attrait, par sentiment ; et cette manière est plus douce et plus sûre et plus efficace que toutes les plus belles lumières, à moins que DIEU ne les donne par une pure effusion

de sa grâce et une faveur spéciale ; et alors même, ces lumières sont jointes à un certain goût et attrait intérieur qui touche, qui charme le cœur ; sans quoi on n'avance guère ordinairement.

2° DIEU met souvent les âmes dans le vide de l'esprit dont nous avons parlé ; et alors il serait bien inutile de vouloir avoir des pensées distinctes, puisque DIEU les ôte. Il serait même dommageable de faire des efforts pour penser et réfléchir beaucoup ; d'où je conclus que, en tout état, le meilleur est de se tenir en paix devant DIEU, acquiesçant de cœur à ce qu'il donne ou qu'il ôte, comme il lui plaît, sans faire autre chose que de conserver au fond de l'âme le désir sincère d'être à DIEU sans réserve, d'aimer DIEU ardemment et de s'unir à DIEU intimement ; ou bien, comme nous avons dit, de conserver le désir d'avoir ces désirs.

3° Comme DIEU donne des lumières et des pensées quand il lui plaît, dans l'oraison ou hors de là, lorsqu'on sent que ces lumières et ces pensées viennent d'une manière douce et suave, on s'y arrête tout autant de temps qu'on y sent du goût, de l'attrait ou du repos, prêt à les voir s'évanouir, quand il plaira à DIEU sans jamais faire effort pour retenir ces pensées et ces lumières : car ce serait vouloir s'en rendre propriétaire et aller contre cette dépendance continuelle, où DIEU veut tenir les âmes qu'il appelle à la vie intérieure. Et c'est particulièrement pour les tenir dans cette continuelle dépendance, qu'en certains temps DIEU ne fait que donner et ôter tour à tour, presque continuellement, d'où naissent, dans l'intérieur de ces âmes, de perpétuelles variations. C'est par ces divers changements et vicissitudes continuelles que DIEU exerce lui-

même les âmes à la parfaite soumission d'esprit et de cœur, en quoi consiste la vraie perfection ; à peu près comme une mère sage et ferme qui, pour rompre les volontés propres d'un enfant et le rendre ainsi parfaitement souple et docile, lui donne et lui ôte tour à tour ce qu'il aime le plus, le caresse, le gronde, le flatte, le menace, et, en moins d'une heure, lui fera faire ou lui défendra cent choses différentes. Voilà justement la conduite intérieure de DIEU sur les âmes chéries, qu'il veut élever lui-même à la pure et solide vertu. Oh ! si on comprenait bien cette conduite amoureuse de DIEU, quelle paix, quelle soumission, au milieu de toutes les vicissitudes spirituelles, et des changements de l'état intérieur ! D'où je tire la conséquence dont je vous ai souvent parlé, qu'en certaines situations la plus efficace voie de l'avancement intérieur, c'est la simple voie d'acquiescement à toutes les volontés de DIEU. J'adhère à tout, Seigneur ! Je veux tout ce que vous voudrez ; je me résigne à tout ! Cela s'appelle ne vouloir rien et vouloir tout, rien de soi-même et tout par résignation ; cela s'appelle encore marcher devant DIEU dans la plus grande simplicité. Cette voie, dans un certain sens, n'a rien de gênant, parce que cette simple adhésion à toutes les volontés de DIEU vient comme d'elle-même, par goût, par attrait, et enfin par une douce habitude.

Vous êtes surprise de ce qu'après avoir fait de bon cœur certains sacrifices à DIEU, la tentation sur cela même revient plus violemment, jusqu'à vous troubler. Il est expédient que cela arrive pour prévenir les vaines complaisances de l'amour-propre qui gâterait tout. Contentez-vous donc de ce que DIEU vous a portée d'abord, par sa grâce, à lui faire ces sacrifices ; et tenez-

vous ferme contre la tentation de rétracter ces sacrifices, déjà offerts. DIEU prétend par là vous tenir dans l'humilité : car l'esprit est naturellement si enclin à s'enfler de tout, à s'applaudir de tout, et à s'approprier tout bien et toute vertu par de vaines complaisances, que, sans le secours de ces épreuves réitérées de notre misère et faiblesse, nous nous flatterions d'avoir beaucoup de part dans la victoire, et perdriions ainsi tout le fruit que nous aurions gagné. En sortant de la vérité, et nous tirant de notre néant, nous marcherions dans la vanité et le mensonge, si opposés à DIEU, qui est la vérité essentielle.

C'est ainsi que l'expérience actuelle et presque continuelle de notre faiblesse devient la gardienne des vertus que la grâce nous fait pratiquer. De là vient qu'à mesure qu'on avance, DIEU donne et plus de lumières et de plus vifs sentiments de notre misère et de notre pauvreté, pour conserver par là, en nous, le trésor de grâces et de vertus qui nous serait enlevé par nos ennemis, si DIEU ne l'enterrait dans l'abîme d'une extrême misère bien connue et vivement sentie. Ceci vous fera comprendre d'où vient que les personnes les plus saintes sont toujours les plus humbles, et celles qui ont de plus bas sentiments d'elles-mêmes : c'est que par notre pente rapide à la vanité, nous forçons DIEU à cacher, à nos propres yeux, le peu de bien que nous faisons par sa grâce, tout notre avancement spirituel et les vertus dont il nous enrichit à notre insu. C'est là une preuve bien touchante et de l'excès de notre misère, et de la sagesse et bonté de notre DIEU, réduit, pour ainsi dire, à nous cacher ses plus grands bienfaits, de peur que nous ne les perdions, en nous les appropriant

par de vaines et presque imperceptibles complaisances. De là cette grande maxime : qu'une misère bien connue et bien sentie vaut mieux qu'une vertu angélique dont on s'approprie injustement le mérite. Cette maxime bien gravée dans une âme, la tient toujours en paix, au milieu des plus vifs sentiments de sa misère, puisqu'elle regarde ces sentiments comme de très grandes grâces de DIEU, ainsi qu'ils le sont, en effet.

LETTRE XIV

A LA SŒUR ANNE-MARGUERITE BOUDET DE LA BELLIERE (1734)

Exercice de l'abandon dans les consolations.

Ma chère Sœur,

Ce que vous me dites sur les circonstances extraordinaires dont a été accompagnée votre vocation est plus utile que vous ne pensez : car un directeur, qui voit un coup de Providence dans une vocation, a le droit d'en conclure que DIEU a des desseins particuliers sur l'âme qu'il a singulièrement appelée, et qu'il désire trouver en elle un dévouement proportionné à la prédilection qu'il lui témoigne.

Je remercie DIEU de cette première grâce, et je remercie plus encore de la seconde qui consiste à vous faire sentir et reconnaître cette faveur singulière. Je conclus de l'une et de l'autre que vous êtes du nombre fortuné de celles dont DIEU attend une fidélité particulière, et qui risqueraient beaucoup, si elles ne répondaient pas aux prévenances de l'Époux céleste, et si elles blessaient la divine jalousie de son amour.

Il est certain que, dans la vie intérieure, il faut s'at-

tendre à des vicissitudes continuëles. C'est la loi à laquelle DIEU a assujetti toutes les choses passagères en cette vie ; et cette loi est tellement universelle, qu'un état toujours constant deviendrait par cela seul fort suspect. Que faut-il donc faire maintenant qu'il plaît à DIEU de vous combler de lumières et de caresses ?

1° Il faut vous attendre et vous préparer aux rudes absences de l'Époux : comme durant l'absence, il faudra vous soutenir par l'espoir du retour du divin amant.

2° Il ne faut pas trop vous livrer à ces goûts et à ces douceurs, crainte de vous y attacher. Vous devez user, à l'égard de ces mets célestes, de la même modération et de la même sobriété dont use une personne mortifiée, à l'égard des viandes, dans un délicieux festin.

3° Votre manière présente d'oraison est bien plus de la grâce que de vous. Laissez donc agir la grâce, et demeurez dans l'attitude d'une humble docilité, tenant avec calme et simplicité votre regard intérieur amoureux fixé sur DIEU et sur votre propre néant. DIEU opère alors de grandes choses dans votre âme, sans que vous sachiez ce que c'est, ni comment il opère. Gardez-vous bien de toute curiosité ; contentez-vous de connaître et de sentir que c'est une opération divine ; fiez-vous à Celui qui travaille en vous, et abandonnez-vous totalement à lui, afin qu'il vous forme et vous façonne intérieurement comme il lui plaira. Ne vous suffit-il pas que vous soyez à son gré et à son goût ?

4° Dans ces heureux moments, n'ayez d'autre crainte que celle de vous attacher plus aux dons et aux grâces qu'au donateur et au bienfaiteur. Ne les estimez, ne les goûtez ces grâces et ces faveurs, qu'autant qu'elles peuvent vous enflammer du divin amour, et vous être des

aides et des secours pour acquérir les vertus solides qui plaisent à l'amant céleste : l'abnégation de vous-même, l'humilité, la mortification, la patience, la douceur, l'obéissance, la charité et le support du prochain. Sachez que le démon n'est point l'auteur de ces faveurs, et qu'il ne pourra jamais vous tromper, quand vous ferez servir ces goûts et ces douceurs à l'acquisition de vertus solides que la foi et l'Évangile nous enseignent et nous prescrivent. Laissez faire DIEU ; ne mettez point d'obstacles à sa sainte opération par votre activité naturelle ; et soyez-lui fidèle jusque dans les moindres choses, sous peine d'exciter et même d'irriter sa divine jalousie.

5° Les idées les plus simples et qui portent le plus à la sainte enfance et filiale confiance, sont toujours les meilleures dans la prière. Oh ! que les prières simples, familières et respectueuses tout ensemble, sont agréables à DIEU et toutes-puissantes auprès de lui ! Oh ! que je vous souhaite la continuation de ce simple et humble don d'oraison, qui est le grand trésor de la vie spirituelle !

6° Vous ne comprenez pas, dites-vous, comment s'est fait le passage d'une antipathie si forte à un amour si parfait de votre état ! C'est, ma chère Sœur, que, par diverses opérations intérieures, votre âme a été, pour ainsi dire, refondue, à peu près comme on fait refondre un vieux pot d'étain ou d'argent, pour en faire un tout neuf, beau, clair, brillant. Il se fera encore bien d'autres refontes dans votre âme, si vous êtes bien détachée dans les consolations, fidèle à la grâce, et toute résignée au bon plaisir de DIEU dans les sécheresses, peines et désolations.

7° Je sens comme vous que DIEU veut que peu à peu vous mouriez à tout, pour ne plus vivre qu'en lui, pour lui et par lui : c'est-à-dire pour n'avoir plus ni pensées, ni désirs, ni desseins, ni vues, ni prétentions, ni affections, ni joies, ni craintes, ni espérances, ni amour que pour DIEU seul. Mais avant que d'en venir à cet entier détachement, qui est et qui s'appelle une mort mystique, il vous faudra souffrir de cruelles agonies. Dès maintenant, il faut vous y préparer, comme anciennement les vierges et autres fidèles se préparaient au martyre, puisque c'est ici effectivement un vrai martyre, qui naît de l'amour et qui tend à consommer l'amour. Mais ayez bon courage : DIEU vous soutiendra ; et pour cela, il vous donnera de temps en temps le loisir de respirer à l'aise, par des goûts célestes et de délicieuses douceurs, qu'il jettera dans votre âme comme une manne céleste, pour la nourrir et la fortifier, dans la pénible traversée du désert.

8° Oh ! l'heureux poids et l'heureux attrait que celui qui vous rappelle sans cesse au dedans de vous ! Oh ! la sainte demeure et la retraite bénie que le céleste Époux s'est bâtie lui-même au dedans de vous, où il vous appelle fréquemment ; où l'amant et l'amante se parlent cœur à cœur, dans le plus profond et le plus aimable silence, sans le bruit des paroles et la confusion des pensées volages ! Voilà, âme fortunée, quel doit être votre séjour continuel ; et quand vous sentez que vous en êtes un peu sortie, tâchez tout doucement d'y revenir, et de rentrer au plus tôt dans votre divin rendez-vous. Voilà en quoi la fidélité vous est plus nécessaire.

9° Pour ce qui est de votre extrême faiblesse et misère,

au temps de la sécheresse et de l'absence de l'Époux céleste, n'en soyez nullement surprise, et moins encore troublée ou affligée outre mesure. Cela arrive à toutes les bonnes âmes ; et DIEU le fait ainsi pour nous bien faire sentir, par cent expériences personnelles, ce que nous sommes sans lui, afin que nous rapportions à lui seul toute la gloire du bien que nous faisons par sa grâce, sans nous attribuer à nous-mêmes autre chose que le mal.

10° Dans les premiers temps qui suivent l'entrée d'une âme dans la voie du saint recueillement, vous ne sauriez croire combien il importe, non seulement de s'interdire toute vaine joie et toute satisfaction trop naturelle, toutes les curiosités et les conversations inutiles, mais encore les trop longs discours, même de piété. C'est souvent un piège du démon, pour nourrir l'orgueil, l'amour-propre, la vaine estime de soi-même, pour nous tirer peu à peu hors de nous, et nous conduire à l'oubli de DIEU, en parlant même de DIEU et de notre intérieur. On n'échappe à ce danger que lorsque, par de constants efforts, on a acquis l'habitude de la véritable vie intérieure et qu'on s'est accoutumé à parler de cœur plutôt que par l'esprit.

11° Conservez donc précieusement ce grand goût de la solitude et du silence. Ce désir vous suffit à présent ; dans la suite, le temps propre viendra pour le mettre en pratique.

12° Il est certain aussi que tous les commerces familiers de lettres, même les plus innocents, sont un obstacle à la perfection, surtout dans la jeunesse. Un de vos anciens directeurs vous a déjà donné cet avis, et vous vous êtes très bien trouvée de lui avoir obéi. Ce

petit sacrifice a beaucoup plu à DIEU, et vous aura sans doute obtenu des grâces pour en faire un second que je juge nécessaire. Ce n'est pas que je voie dans les rapports que vous avez conservés la moindre ombre de péché ; mais ce que je vois, c'est d'abord qu'il faut tâcher de faire de continuel progrès dans la voie du détachement ; c'est, en second lieu, que les grâces spéciales dont DIEU vous a comblée lui donnent un droit d'attendre de vous une fidélité toute spéciale. Après avoir tout pesé en vue de DIEU et de l'intérêt de votre âme, voici quelle serait ma pensée : je voudrais que vous disiez simplement à cette personne ce qui en est : que vous avez un directeur dont vous voulez suivre les avis, et qui prétend que les plus innocents commerces de lettres sont pour vous de petits sacrifices à faire ; qu'il le veut et l'exige de la sorte, quoiqu'il sache bien qu'il n'y a pas le moindre danger de part et d'autre ; quoique vous lui ayez déclaré que c'est avec un honnête homme, un bon religieux, un parent ; que, malgré tout cela, le directeur s'obstine, qu'il maintient son interdiction, sous peine de vous refuser ses soins, et que vous n'osez, ni ne voulez lui désobéir. Il me semble que cette déclaration faite avec une douce énergie suffira pour rendre à votre âme toute sa liberté.

13° Je connais bien ce misérable amour de nous-mêmes dont vous me parlez, et son fruit naturel, qui est la recherche instinctive et indélébile de nos petites aises et commodités. Cet amour est si profondément enraciné en nous, que les seules opérations de l'amour divin, son contraire, peuvent peu à peu l'amortir. Il vous suffit, pour le présent, de vous en affliger et de vous en humilier devant DIEU.

L'oraison qu'il vous donne est un feu divin qui consume insensiblement toutes les mauvaises inclinations, comme le feu consume la paille. Ainsi, ayez confiance en DIEU, et attendez avec patience que cette malheureuse paille soit entièrement consumée.

LETTRE XV

A LA MÈRE LOUISE-FRANÇOISE DE ROSEN

Même sujet.

Ma chère Sœur,

Je ne vois dans l'état de votre âme, tel que vous me l'exposez dans votre lettre, rien qui puisse être pour vous sujet d'inquiétude.

1° Ce sentiment de reconnaissance, de joie, d'anéantissement, qui vous tient unie à DIEU durant plusieurs jours, sans nulle dissipation, n'est qu'une opération semblable à tant d'autres que vous avez déjà éprouvées. Vous n'avez qu'à accepter ce don avec une humble gratitude, et moi je n'ai qu'à vous féliciter de la grâce que DIEU vous fait.

2° Il est certain qu'il y a un langage du cœur que DIEU seul entend, et qu'on lui parle par les seuls désirs et les autres mouvements intérieurs, comme on parle aux hommes par la voix et par les paroles articulées. C'est ce qui s'appelle la prière cordiale, tout intérieure et purement spirituelle. C'est alors que le Saint-Esprit tient école dans l'intérieur, au fond de l'âme ; qu'il l'écoute, lui parle, l'instruit, la meut, la tourne, la façonne à son gré. Ce sont des opérations d'esprit à esprit, où la personne même n'entend presque rien, ce

semble, et d'où pourtant elle sort avec certaines impressions, qui l'ont toute renouvelée. Ici encore, il n'y a qu'à recevoir en simplicité le don de DIEU ; et puisqu'il lui plaît de se communiquer à l'âme en secret et comme *incognito*, il faut que celle-ci s'abstienne soigneusement de contrarier ses desseins par des recherches inquiètes et une indiscrete curiosité.

3° Votre impression et votre sentiment sur la félicité des Saints est fondé sur la vérité, puisqu'il est de la foi que l'essentiel de ce souverain bonheur n'est qu'une espèce de flux et de reflux du bonheur même de DIEU dans l'âme des Saints, selon la capacité de leur cœur, proportionnée à la mesure de leurs mérites. Quand il plaît à DIEU, il en fait éprouver quelque petit échantillon sur la terre, pour attirer l'âme à lui, en inspirant du dégoût pour tout le reste ; et voilà le bon effet de ces impressions passagères, et par où il est permis de les estimer et de les goûter avec modestie et sobriété intérieure.

4° La comparaison de la pierre qu'on taille et qu'on polit à coups de marteau et de ciseau est très juste. Il n'y a qu'à se laisser tailler et façonner, et puis à ne pas détruire, par des sentiments et des actions contraires, la forme et la figure qui a été donnée et imprimée par le divin ouvrier.

LETTRE XVI

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THÉRÈSE DE ROSEN (1734)

Même sujet.

Ma chère Sœur,

J'ai lu votre lettre avec beaucoup de consolation et de joie spirituelle. J'ai béni DIEU du fond de mon cœur

de ce qu'il veut se glorifier dans votre faiblesse et dans votre pauvreté. Nous célébrons aujourd'hui la fête de sainte Agathe, dans l'oraison de laquelle nous disons à DIEU qu'il se plaît à choisir ce qu'il y a de plus faible pour faire éclater sa puissance. Je vous ai appliqué cette pensée.

1^o Votre grand attrait pour la simplicité est une grâce dont l'effet ne peut être que de resserrer votre union avec DIEU, car la simplicité tend à l'unité. Il faut vous y conserver : premièrement, par le simple et amoureux regard de DIEU en pure foi, soit que ce regard intérieur soit sensible par sa douceur, comme il l'est à présent, soit qu'il devienne presque imperceptible, en ne résidant plus qu'au fond de l'âme ou dans la cime et la fine pointe de l'esprit ; deuxièmement, en retenant, dans un profond silence, vos sens intérieurs ; troisièmement, en ne multipliant vos actes réfléchis et sensibles qu'à mesure et autant que DIEU vous en donnera la pensée, l'attrait et le mouvement.

2^o Cette connaissance indistincte, ou plutôt ce vif sentiment de l'immensité de DIEU, est une riche opération de la grâce. Elle produit et laisse dans le fond de l'âme de très salutaires effets, que nul homme ne peut expliquer en particulier, et sur lesquels il ne faut pas raisonner, ni même trop s'arrêter, si ce n'est que DIEU lui-même nous y pousse. Laissez donc passer ces impressions, et ne vous troublez pas quand il plaira à DIEU qu'elles s'évanouissent. L'âme est par là préservée du danger de s'attacher aux dons de DIEU plus qu'à DIEU lui-même, et de ruiner toutes les opérations de la grâce, en rapportant à elle-même les heureux effets qu'elles produisent.

3° DIEU habite, dit l'Écriture, dans les ténèbres inaccessibles à tout esprit humain ; mais, quand il y transporte une âme, ces ténèbres deviennent lumineuses. Alors on voit tout sans rien voir ; on entend tout sans entendre ; on sait tout sans rien savoir. Cela s'appelle la savante ignorance, et, comme parle saint Denis, l'obscurité des rayons de la foi. Il n'est besoin là-dessus que de savoir que c'est une opération de la grâce ; s'y laisser mettre avec joie, s'y abîmer et s'y perdre, autant qu'il plaira à DIEU.

4° Cet attrait et ce goût à l'oraison, ce calme profond, ce silence d'admiration et d'amour qui dit tout sans rien dire, n'est qu'un effet plus marqué de l'oraison de recueillement. Mais se trouver dans une certaine inaction, comme une pure capacité et un vil instrument, qui attend la main du maître ouvrier, est une autre opération de la grâce. Dans cet état, vous n'avez qu'à faire ce que le Saint-Esprit vous inspire : demeurer dans une attente paisible, silencieuse et toute résignée, ou, comme dit le saint roi David, se tenir, ainsi qu'une servante, les yeux attachés sur sa maîtresse, pour voir et accomplir ses commandements, au moindre signe ; si elle ne dit mot, demeurer là dans cette situation et disposition intérieure de soumission et d'abandon ; si la grâce demande des actes exprès et formés, les faire doucement, suivant pas à pas le mouvement qui en est donné, et cesser aussitôt qu'il cesse, pour rentrer dans son attente silencieuse.

5° Cet esprit d'abandon total, avec la demande fervente et réitérée d'accomplir toutes les saintes volontés de DIEU, pronostique souvent le passage à des états intérieurs rudes et crucifiants. Il ne faut que s'y pré-

parer en général, devant DIEU, par l'entière défiance de soi-même, et une grande confiance en lui, et par l'abandon général à tout, sans rien particulariser, à moins que DIEU ne le manifeste. Sur quoi je vous dis en passant que si, faute de tyrans, il n'y a plus de martyrs de la foi, par l'effusion du sang, JÉSUS-CHRIST ne laisse pas d'avoir bien des martyrs de la grâce. Les tourments du corps sont avantageusement remplacés par les divers crucifiements intérieurs qui se font dans les âmes, pour les purifier de plus en plus, afin de les rendre plus capables d'une union toujours plus grande et plus intime avec le DIEU de toute pureté et de toute sainteté. Le sentiment de confusion et d'anéantissement intérieur est un effet solide de l'Esprit de DIEU : toutes les grâces qu'il nous fait doivent toujours porter avec elles l'humilité ; et l'on doit regarder comme suspectes toutes les impressions qui ne tendent pas là, et qui laissent la moindre fumée d'orgueil, de présomption et de vaine estime de soi-même.

6° Quand on a une fois bien éprouvé la douceur, l'efficacité et la pureté des opérations divines, je ne suis pas surpris qu'on ait une espèce d'horreur de ses propres opérations, presque toujours empressées, turbulentes, inquiètes, et suivies de mille vains retours sur soi-même. Demeurer dans l'inaction, quand on ne se croit pas poussé par l'Esprit de DIEU, ce n'est point un mal, pourvu que l'une de ces deux conditions s'y trouve : que cette inaction ne dure pas longtemps, ou que ce soit une attente pacifique, laquelle n'est pas une oisiveté, puisqu'on a alors, avec le regard intérieur et amoureux de DIEU, la foi, le désir et l'espérance de la sainte opération, toutes choses qui sont autant d'actes

et autant de mouvements d'esprit et du cœur, ce qui est l'essence de la vraie oraison intérieure. Il ne faut pas tant éplucher les choses spirituelles, mais aller avec DIEU bonnement, comme dit saint François de Sales. Faire autrement, c'est aller contre la sainte simplicité des âmes franches et innocentes. Tout ce qui vient ou se fait par amour de DIEU, dit encore votre bienheureux Père, est doux et suave, comme l'est ce très saint amour : au lieu que le trouble, l'inquiétude, l'empressement, marquent la nature qui se recherche et l'amour-propre toujours empressé, inquiet et turbulent.

7° Je comprends que votre attrait a toujours été la connaissance et l'amour de DIEU en JÉSUS-CHRIST et par JÉSUS-CHRIST. La simple vue ou considération de ses mystères, accompagnée de saintes affections, est déjà une très bonne manière d'oraison. Quand toutes les vues de l'esprit et les affections du cœur viennent se réunir en un point qui rassemble tout, je veux dire la divinité, l'oraison est encore plus simple, meilleure et plus divine ; mais il ne faut pas vous imaginer que cette manière dure toujours ; pour l'ordinaire, ce n'est pas un état permanent, mais une grâce passagère. Quand on ne l'a plus, il faut en revenir à la simple vue du mystère, avec quelques affections du cœur, douces, paisibles, sans efforts ni trop de recherches.

8° Gardez-vous, dans le temps de l'oraison, des réflexions sur vous-même et sur votre manière de prier ; car, si on ne s'observe de près, on quitte souvent le simple regard de DIEU pour se regarder soi-même, se réfléchissant et se repliant, pour ainsi dire, sur soi, par un pur effet de l'amour-propre, qui, ne voulant jamais se délaisser totalement, retombe tout naturellement sur

le moi. Aux approches du divin repos, ne pensez pas à sa douceur, mais à DIEU seul, dans le sein duquel votre âme doit moins chercher son repos que l'amour et l'infusion des vertus qui coulent dans l'âme durant cet heureux sommeil. Au reste, on ne peut entendre la messe ni réciter l'office d'une manière plus digne et plus sainte que dans ces dispositions intérieures ; mais il faut se préparer à s'en voir sevré pour manger le pain des forts, après avoir quitté le lait de l'enfance spirituelle. DIEU en soit béni par avance.

9° Il est certain que plus l'âme se trouve comme anéantie et vide de tout le créé, plus elle acquiert de capacité pour l'amour divin, et plus est abondante l'infusion qu'elle en reçoit. Il semble alors qu'on boit l'amour à longs traits, avec un rassasiement délicieux et une soif insatiable. Il faut alors se contenter de boire dans la source, et ne pas faire de mouvements inopportuns. Les actes formels d'amour seraient bien mal placés quand on sent le cœur plongé tout entier dans l'amour. DIEU veuille qu'à force de plongement et de replongement amoureux, votre cœur se trouve tout enivré de cet amour sacré, et tout embrasé de ses pures et divines flammes. Pour y arriver, vous devez, de votre côté, ne penser qu'à ces deux choses : 1° à vous séparer de plus en plus par le cœur et par l'esprit de tout le créé ; 2° à laisser faire DIEU, qui seul peut opérer de tels effets dans les âmes. Vous pouvez pourtant et vous devez même, quand vous vous y sentez portée et poussée, désirer et demander toujours plus d'amour pour DIEU ; mais cela se fait alors presque sans y penser et même sans qu'on puisse, en quelque sorte, s'en empêcher.

10° DIEU fait son œuvre par qui il lui plaît, et opère quelquefois des merveilles par les plus faibles instruments. Ainsi, ne vous refusez pas aux âmes à qui il inspirera de s'adresser à vous : dites simplement ce que vous pensez, donnez ce que DIEU vous donnera ; et soyez assurée qu'il bénira votre simplicité et l'humilité de ces chères âmes. Ce n'est pas s'ingérer, quand DIEU nous adresse quelqu'un par quelque voie que ce soit : c'est lui témoigner son amour et sa reconnaissance que d'aider les autres. Lors même qu'on paraîtrait vous rebuter, tenez ferme, et dévorez tout pour la gloire du grand Maître.

LETTRE XVII

A LA MÈRE MARIE-ANNE-SOPHIE DE ROTTEMBOURG (1738)

Docilité aux impressions intérieures du divin Esprit ;
attentes pacifiques.

Ma révérende Mère,

Ce que vous me dites, touchant l'attrait intérieur de plusieurs de vos filles au saint recueillement, et la manière dont vous vous y prenez pour écarter les obstacles spécieux et si bien déguisés, par lesquels le démon cherche à les en détourner, tout cela ne peut venir que du Saint-Esprit. Je n'ai rien à y ajouter. Suivez doucement et peu à peu les lumières que DIEU vous donne. Quelle consolation et quelle joie pour moi d'apprendre que toutes celles de ces bonnes Sœurs que je connais plus particulièrement, auxquelles je m'intéresse davantage, sont justement celles qui ont le plus d'attrait et plus de désir de la vie intérieure. Je vous supplie de les féliciter de ma part du don de DIEU, de les saluer toutes,

et surtout votre chère Sœur, Marie-Anne-Thérèse de Vioménil. Oh ! que je suis ravi qu'elle ait été confirmée dans son emploi ! Ces sept que vous nommez, et avec lesquelles vous avez formé une sainte ligue pour le renouvellement de l'esprit intérieur dans votre communauté, feront peu à peu des prosélytes, et la maison entière ne tardera pas à être renouvelée.

Pour vous, profitez de vos expériences pour ne jamais sortir, par aucun raisonnement propre, de la voie simple de pure foi où DIEU vous a fait entrer. N'oubliez pas que, dans cette voie, les opérations de DIEU sont presque imperceptibles. Le travail de la grâce s'accomplit dans le plus intime de l'intérieur, dans le fond de l'âme le plus éloigné des sens et par conséquent de tout le sensible. Pour vous affermir dans cette voie, souvenez-vous : 1° que c'est là ce que JÉSUS-CHRIST entend, quand il dit que nous devons adorer le Père céleste en esprit et en vérité ; 2° que le sensible de la grâce n'en est pour ainsi dire que le marc, selon le Père Louis Lallemant ; 3° que la Mère de Chantal a fort bien dit que, plus les impressions de DIEU sont simples, profondes et imperceptibles, plus elles sont spirituelles, solides, pures et parfaites.

L'esprit pacifique avec soi et avec les autres est un des plus grands dons de DIEU. Suivez ce seul esprit et tout ce qu'il vous inspire : il fera des merveilles dans le prochain et dans vous-même. Quand on a appris à demeurer en paix dans son intérieur, DIEU y tient cette divine école où il enseigne tout, sans le bruit des paroles, aux âmes attentives, paisibles et dociles ; en sorte que les directeurs n'ont autre chose à dire à ces âmes bienheureuses, sinon : Soyez attentives à écouter

la voix de l'Esprit de DIEU ; ou mieux encore : Soyez fidèles à suivre l'impression intérieure de sa grâce. C'est ce que saint Jean disait déjà aux premiers chrétiens : « Vous n'avez pas besoin qu'aucun homme vous instruisse ; car vous avez reçu du Saint-Esprit une onction divine qui demeure en vous et qui vous instruit de toute chose. » Suivre avec parfaite docilité cette divine onction, quand elle se fait sentir ; l'attendre paisiblement et avec confiance, quand son impression devient moins distincte, c'est le grand moyen de marcher, avec rapidité et sans danger de s'égarer, dans la voie de la perfection.

Pourquoi voulons-nous toujours substituer notre propre action à celle de ce divin ouvrier, qui travaille sans cesse en nous à l'œuvre de notre perfection ? Combien on ferait plus de progrès si l'on mettait son principal soin à ne pas troubler son action, à s'abandonner à lui et à l'attendre. L'Écriture nous recommande fréquemment *d'attendre le Seigneur*, et il n'est guère en effet de secret plus utile pour se sanctifier. Il n'est rien à quoi les âmes, suffisamment exercées dans la vie active et dans l'accomplissement des préceptes, doivent s'appliquer davantage qu'à ces attentes pacifiques. C'est le moyen d'acquérir l'esprit de prière, le saint recueillement et l'union la plus intime avec DIEU. Ce DIEU, infiniment libéral, a toujours les mains pleines de grâces, et il ne désire que de nous en combler. Pour recevoir ces grâces avec abondance, il suffit de tenir son cœur prêt, et de demeurer continuellement en attente. Mais la sécheresse et l'ennui de ces attentes lassent les âmes impatientes et empressées ; elles rebutent celles qui ont en vue leurs propres intérêts, au lieu de se

laisser conduire par ce pur amour, qui consiste à conformer toujours et en toutes choses notre volonté à celle de DIEU. Il n'est pas au monde de trésor comparable à celui-là. Mais l'on court toujours après je ne sais quelle perfection chimérique ; et l'on perd de vue la règle unique de la vraie perfection, qui est la volonté divine : cette volonté infiniment sage et infiniment douce, qui, si nous la prenons pour guide, nous fera trouver près de nous, et à tout moment, ce qu'on cherche fort laborieusement et inutilement partout ailleurs.

LETTRE XVIII

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Modérer ses désirs et ses craintes.

La crainte salutaire est celle qui ne cause ni trouble, ni inquiétude, ni découragement. Quand elle produit des effets contraires, il faut la repousser, et n'y point adhérer, car sûrement alors elle vient du démon ou de l'amour-propre. Dans nos désirs les plus légitimes et nos projets même les plus saints, il faut toujours savoir demeurer devant DIEU dans des attentes pacifiques, soumises et résignées à toutes ses volontés. Pourquoi ? 1^o Parce que les désirs de DIEU doivent être l'unique règle de tous nos désirs. Se soumettre et adhérer continuellement à toutes les dispositions intérieures ou extérieures où l'on peut se trouver par les arrangements de cette Providence divine qui s'étend à tout, qui règle tout, jusqu'à la chute d'une feuille d'arbre et d'un cheveu de notre tête, voilà la voie la plus sûre pour arriver à la perfection.

2° Parce que le renoncement à notre propre volonté est une autre condition très importante de notre sanctification.

Rien n'est plus propre à nous faire acquérir ce renoncement que les délais qui arrêtent l'exécution de nos bons desseins. C'est pour cela que DIEU en diffère quelquefois l'accomplissement des années entières. Alors, on a bien besoin de foi, d'abandon, de confiance. Mais voici ce qui rend l'épreuve bien plus cruelle : c'est que quelquefois on ne trouve en soi aucune de ces vertus, parce qu'on est privé de la puissance d'en faire des actes sensibles. Que faire alors ? Il faut se soutenir par les simples lumières de la pure foi et par de fréquents retours intérieurs à DIEU, pour implorer son assistance, en confessant humblement notre impuissance et notre misère. Par là nous entrerons dans les desseins de DIEU, qui ne semble quelquefois nous laisser à nous-mêmes, que pour nous faire bien connaître ce que nous sommes de notre fond. Oh ! la grande faveur et l'importante vertu que d'avoir appris, par des expériences personnelles et fréquentes, jusqu'où vont notre faiblesse, notre misère, notre pauvreté et le besoin continu que nous avons que DIEU nous soutienne, nous éclaire, nous anime, nous touche et nous relève, par les influences intérieures de sa grâce.

L'impression intime que DIEU vous a donnée d'un grand désir d'être dépouillée de toutes vos volontés, pour n'avoir plus que la sienne, est une grâce des plus précieuses ; pour la conserver et l'augmenter, il faut y livrer votre cœur et votre âme, aussi souvent et autant de temps que vous le pourrez, surtout durant l'oraison. Je voudrais que vous pussiez passer votre vie tout en-

tière dans ce seul sentiment, en grand silence intérieur, adhérant à l'opération de l'Esprit de DIEU ; mais le tout sans violence, ni effort, doucement, tranquillement, paisiblement, puisque DIEU n'habite que dans la paix et qu'il se plaît dans un cœur pacifique.

LETTRE XIX

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THERÈSE DE ROSEN

Tendre à la simplicité.

Ma chère Sœur,

Il y a peu de jours que je répondis assez amplement à votre avant-dernière lettre. Si vous trouvez que DIEU ne me donne pas grand'chose pour vous, vous devez en conclure qu'il ne juge pas que mon secours vous soit nécessaire, ou bien qu'il veut pourvoir par lui-même à vos besoins. Oh ! comme il sait bien, quand il veut, se passer de nous ! Une seule parole, dite par lui à l'oreille de l'âme, instruit mieux que tous les discours des hommes. Le moindre petit souffle de la grâce pousse plus vigoureusement notre navire et le fait arriver au port plus sûrement et plus vite que nos rames, nos voiles et nos avirons. Je suis ravi que vous commenciez d'en faire l'épreuve, ou plutôt que vous en fassiez chaque jour des épreuves nouvelles et bien plus touchantes. Tenez-vous-en là : le seul silence intérieur de respect et de soumission, gardé humblement en présence de DIEU, quand il ne nous commande pas d'agir, sanctifie notre activité, adoucit nos inquiétudes, pacifie nos troubles ; et cela presque en un moment. Attachez-vous à cette unité et simplicité : la multiplicité jette le

trouble et la confusion dans l'esprit, dissipe nos puissances et les égare, sans que nous nous en apercevions. Les désirs multipliés affligent l'âme, dit le Saint-Esprit. Voici une pratique que je vous conseille pour réunir tous vos désirs en un seul : Pénétrez-vous bien de cette vérité : je n'ai été créée et mise au monde que pour servir DIEU, l'aimer et lui plaire ; voilà ma tâche ici-bas ; que fera-t-il de moi en cette vie ou en l'autre ? à quel degré de perfection et de gloire m'élèvera-t-il ? c'est à lui de le voir ; c'est son affaire, c'est pour ainsi dire sa tâche : chacun a la sienne, chacun ne doit penser qu'à s'en acquitter ; plaise à DIEU que je pense d'aussi bon cœur à la mienne que DIEU pense à la sienne ! Je suis en lui et par lui tout à vous, ma chère Sœur.

LETTRE XX

A LA SŒUR ANNE-MARGUERITE BOUDET DE LA BELLIERE

Même sujet.

Ma chère Sœur,

La manière dont vous recevez les petites épreuves plaît infiniment à DIEU, et je ne crains pas de vous donner l'assurance qu'en renonçant généreusement, comme vous le faites pour l'amour de lui, aux douceurs et aux consolations intérieures, vous méritez d'en recevoir avec abondance, quand l'heure sera venue. Le peu que vous me dites avoir retenu de ce que je vous ai dit est l'essentiel ; cela doit vous suffire. DIEU voit le cœur et ne demande que le cœur. La perfection ne consiste pas dans la multitude des actes, mêmes intérieurs ; au contraire, à mesure qu'on avance, DIEU même se plaît

à nous mettre hors d'état d'en produire en grand nombre ; et il nous invite à nous tenir devant lui en silence et dans un humble recueillement. Suivez cet attrait de la grâce. Contentez-vous de renouveler de temps en temps un simple acte de foi et d'amour, accompagné d'un plein abandon et d'une filiale confiance. Dans tous les divers changements intérieurs et extérieurs, dites toujours au fond du cœur : Mon DIEU, vous le voulez, je le veux... Je ne refuse rien de votre main paternelle ; j'accepte tout, je me sou mets à tout. Dans ce seul acte, continué ou plutôt habituel, consiste toute notre perfection. Voilà également ce qui entretient la paix dans le fond du cœur et dans le centre de l'âme, lors même qu'on se sent agité de divers troubles et mouvements contraires. Plus vous saurez vous maintenir dans cette sainte simplicité intérieure, et plus vous avancerez, ou, pour parler plus juste, plus DIEU lui-même vous fera avancer.

Ne vous attendez pas pourtant à pouvoir mesurer votre progrès ; c'est chose impossible, par la raison que ce progrès dépend beaucoup moins de vos propres actes que des opérations de DIEU sur votre âme, et que ces opérations étant toutes spirituelles, sont, par là même, presque insensibles.

Voici pourtant quelques marques auxquelles vous pourrez connaître, dans la suite, les résultats de l'action divine et le changement de votre cœur : 1° une sainte indifférence, ou comme une espèce de stupidité pour toutes les choses de ce monde ; 2° un fonds de paix tel qu'on en vient à ne plus se troubler de rien au fond de l'âme, pas même de ses imperfections et de ses fautes, et moins encore de celles des autres ; 3° un cer-

tain goût de DIEU et des choses de DIEU, une espèce de faim et de soif de la justice, c'est-à-dire de la vertu, de la piété, de toute perfection. Cette faim, qui est très vive, est pourtant exempte d'empressement et de trouble ; elle porte à vouloir tout ce que DIEU veut, et rien au delà ; à le bénir dans la pauvreté spirituelle, tout comme dans l'abondance.

Souvenez-vous toujours de cette grande parole de JÉSUS-CHRIST : « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » Gardez-vous bien de donner jamais la moindre atteinte à cette sainte simplicité, si peu connue, si peu estimée, mais si précieuse aux yeux de DIEU. Soyez de plus en plus droite et simple dans vos pensées, dans vos paroles, dans vos sentiments, dans toutes vos actions et votre conduite. Il y en a qui veulent être tout le contraire, et qui l'affectent même par vanité. Oh ! que ces personnes sont éloignées du royaume de DIEU, puisqu'elles n'en ont pas même le fondement, l'humilité ! — Tant que vous irez à l'oraison et que vous en sortirez avec votre esprit tranquille, recueilli et bien disposé, vous en tirerez toujours du fruit d'une manière ou d'une autre ; bien plus, lorsque vous croirez DIEU plus éloigné de vous, c'est alors qu'il sera plus proche. Ne multipliez pas vos actes dans l'oraison ; faites-en peu, fort doucement, dans le plus grand repos d'esprit et de cœur, et la plus grande quiétude que vous pourrez.

Pendant la journée, ne vous efforcez pas de faire tant de divers actes, et moins encore d'y sentir de la ferveur et de la dévotion ; tenez-vous fortement, humblement et doucement en paix, tranquille et toute résignée dans ce vide de l'esprit et de la volonté. C'est ce vide

de l'esprit qui conduit au pur amour et à l'union avec DIEU.

LETTRE XXI

A LA MÈRE LOUISE-FRANÇOISE DE ROSEN

Divers attraits de la grâce.

Ma chère Sœur,

Les dispositions au sujet desquelles vous me consultez ne sont pas rares parmi les âmes que DIEU appelle, comme vous, à s'unir à lui par un amoureux abandon. Tantôt, me dites-vous, vous vous sentez portée à adorer la divine majesté avec une humilité mêlée d'amour et par des actes très distincts, très savoureux, qui naissent en quelque sorte d'eux-mêmes, avec un consentement qui remplit l'âme tout entière. D'autres fois, vous êtes portée à demeurer dans un grand repos, avec une vue très simple de DIEU présent, et sans pouvoir former d'actes distincts qu'après un violent effort, même durant la sainte messe ; et alors vous vous croyez obligée de prendre un livre et de vous faire violence pour sortir de cette apparente inaction qui vous inquiète ; ce sont bien là les traits principaux des deux états que vous dépeignez dans votre lettre et au sujet desquels vous désirez que je vous donne mon avis. Voici ce que j'en pense :

Il est certain, d'abord, que chacune de ces deux dispositions est un don du ciel ; mais la seconde me paraît la meilleure. Premièrement, parce qu'elle est plus simple, plus profonde, plus spirituelle et plus éloignée des sens ; par conséquent, plus digne de DIEU, qui est un pur esprit, et qu'il faut adorer en esprit et en vérité.

En second lieu, parce qu'elle est un exercice de pure foi, qui contente moins l'âme, qui la rassure moins, et où, par conséquent, il y a plus de sacrifice et de pur abandon à DIEU. En troisième lieu, parce que, dans celle-ci, c'est le Saint-Esprit qui agit, avec l'agrément et le consentement de l'âme, au lieu que dans la première, qui tient plus de l'oraison ordinaire affective, c'est l'âme qui agit avec la grâce de DIEU. Or, vous comprenez bien que là où il y a plus d'action de DIEU et moins de la créature, les opérations ne peuvent qu'être plus parfaites.

De là il suit qu'il n'y a, dans ce second état, aucun danger sérieux de perdre le temps ; ni par conséquent aucun motif de croire qu'on ne satisfait point au précepte d'entendre la messe. Vous pouvez vous en tenir, sans le moindre scrupule, à cette décision. Que si, de plus, vous voulez mes conseils sur la conduite à tenir lorsque vous éprouvez ces divers attraits, je vais vous les donner. Premièrement, toutes les fois que le second attrait se fait sentir avec force, et vous absorbe, en quelque sorte, malgré vous, vous devez vous y laisser entraîner doucement ; autrement, ce serait résister à l'inspiration et aux opérations secrètes que le Saint-Esprit voudrait faire en vous, et cela pour agir selon votre propre sens, par amour-propre, pour être plus contente et plus rassurée. Or il faut en tout chercher, non pas notre propre contentement quelque spirituel qu'il soit, mais le pur contentement de DIEU.

Lorsque cet attrait n'est pas si fort ni si pressant, vous devez pourtant le seconder, et vous tenir dans un profond silence, pour donner plus de place aux opérations intimes du Saint-Esprit. Je vous donne ce conseil,

au moins pour le temps des longues oraisons. Car, lorsque vous n'avez que peu de temps à prier, comme dans les courtes visites du Saint-Sacrement, le matin ou le soir, il vaudrait mieux alors ménager et cultiver le premier attrait dont vous m'avez parlé. Vous pouvez faire alors vos actes formels et aperçus d'adoration et d'amour de DIEU. Mais je vous rappellerai le conseil que donne saint François de Sales à une personne de la même voie : je voudrais que ces actes exprès et aperçus se fissent sans beaucoup de sensibilité ni d'efforts, en sorte qu'ils fussent coulés, filés, distillés par la fine pointe de l'esprit, selon l'expression du même saint ; car c'est un principe reçu, que les opérations les plus simples, les plus au-dessus des sens, les plus profondes, sont les plus spirituelles, et par conséquent les plus parfaites.

Prier selon votre première disposition, c'est prier par actes formels, successifs et aperçus ; prier selon la seconde, c'est prier par actes pratiques, et nullement signifiés ni aperçus, sinon confusément ; ou autrement, c'est prier par une simple mais actuelle disposition ; or cette simple et actuelle disposition du cœur renferme tout et dit tout à DIEU, sans pourtant le dire expressément. Les divers noms qu'on donne à cette manière de prier vous le feront parfaitement comprendre : on l'appelle oraison d'attention amoureuse à DIEU ; oraison de simple regard ; oraison de pure foi et de simplicité, qui tend vers DIEU ; oraison de recueillement amoureux de DIEU ; oraison de remise et d'abandon de DIEU, qui naît de l'amour de DIEU, et qui fait naître toujours un plus grand amour pour DIEU. Vous voyez par là que cette disposition vaut mieux que la première ; il en

faut donc faire votre exercice capital, sans pourtant négliger la première en certains moments, comme je vous l'ai dit ci-dessus. Tout à vous en Notre-Seigneur.

LETTRE XXII

A UNE POSTULANTE (1)

Abandon dans les épreuves auxquelles est soumise la vocation.

Tout ce que vous m'avez dit et écrit me fait connaître que DIEU vous appelle véritablement à la religion, et en particulier à l'ordre de la Visitation.

Votre attrait intérieur pour cet institut et les raisons que vous apportez ne permettent pas de douter de cette double vocation ; je dis double vocation : car, comme il y en a une pour la religion en général, il y en a une aussi pour telle ou telle communauté en particulier. Il ne s'agit plus pour vous que d'être fidèle à DIEU, et d'assurer par là votre prédestination.

Or, cette fidélité demande de vous trois choses : il faut d'abord que, malgré toutes les oppositions extérieures ou intérieures, vous tâchiez de conserver dans votre cœur cet attrait de DIEU, avec le désir sincère de le suivre, quand celui qui vous le fait éprouver vous fournira lui-même les moyens de vous consacrer réellement à son service, comme vous le faites par avance d'esprit et de cœur. Votre second devoir est d'espérer contre toute espérance, comme il est dit d'Abraham :

(1) Cette postulante était M^{lle} de Serre, devenue depuis sœur Catherine-Angélique. (Voir l'abrégé de la vie de cette chère sœur dans l'*Année sainte des Religieuses de la Visitation Sainte-Marie*, tome VIII, p. 787.)

La lettre présente est de l'année 1731.

c'est-à-dire de croire fermement que, comme DIEU est tout-puissant et que rien au monde ne peut lui résister, il saura bien, en son temps, vaincre tous les obstacles et les oppositions des hommes.

Tous les esprits et les cœurs sont entre ses mains, et il les tourne comme il veut, sans qu'il lui en coûte que cette seule parole : Je le veux. C'est par cette seule parole : *fiat*, qu'il fit sortir toutes les créatures du néant. Ainsi, quand le temps sera venu, il n'a qu'à dire : *fiat*, et tous les obstacles de votre vocation seront anéantis. Cependant il permet ces obstacles, pour éprouver votre patience, votre foi en lui et votre ferme espérance en son puissant secours. Ainsi, ne vous troublez point, mais continuez à espérer fortement en DIEU. Ne vous inquiétez et ne vous tourmentez point ; mais soumettez-vous généreusement à DIEU ; acceptez toutes les épreuves qu'il vous envoie, en lui disant sans cesse : Seigneur, que toutes vos saintes volontés s'accomplissent en moi, dans le temps et de la manière qu'il vous plaira ; je veux tout, j'accepte tout ; je vous sacrifie mes propres intérêts, mes volontés et tous les désirs de mon cœur, pour n'en avoir jamais d'autres que celui de vous obéir et de vous plaire en tout.

Votre troisième devoir est une grande fidélité à tous vos exercices ordinaires de piété : prières, lectures, méditations, messes, confessions, communions, examens, recueillement intérieur, fréquentes élévations de cœur à DIEU, sans jamais abandonner le moindre de ces exercices par chagrin, par trouble, par dégoût, ennui, sécheresse ou quelque autre raison que ce soit. Ces épreuves sont nécessaires pour vous accoutumer à vous détacher de tout et à vous tenir unie à DIEU, qui

seul doit être votre lumière, votre appui, votre consolation et votre force. C'est apparemment pour vous faire mieux pratiquer cet abandon si méritoire, que DIEU a permis qu'on vous défendît d'aller à la Visitation, afin que, ne recevant plus de consolation que de lui immédiatement, vous vous attachiez purement et uniquement à lui seul. Il faut donc obéir à ses ordres, en obéissant à ceux qui ont droit de vous commander de sa part. Si le commandement devait porter préjudice à votre âme, soyez assurée que DIEU ne permettrait pas qu'il subsistât longtemps. Il saura bien écarter l'obstacle quand il faudra ; ainsi reposez-vous doucement et sans la moindre inquiétude entre les bras de son aimable providence, comme fait un petit enfant sur le sein de sa mère.

LETTRE XXIII

A LA MÊME

Même sujet.

L'augmentation du désir de vous consacrer à DIEU est une nouvelle grâce de sa miséricorde. Souffrir toute la peine de ne pouvoir accomplir ces ardents désirs, pourvu qu'on la supporte avec résignation, c'est bien répondre à la grâce et en mériter l'accroissement. La peine intérieure qu'on éprouve pour se maintenir dans cette résignation est une espèce de martyre qui aura sa récompense tôt ou tard. DIEU accomplira le pieux dessein qu'il vous inspire ; les délais sont pour éprouver votre fidélité. Si, en attendant, vous avancez en âge, vous ne devez pas vous en faire une peine, puisque vous avez déjà un sacrifice, et un double sacrifice, puisque

vous lui êtes déjà sacrifiée d'esprit et de cœur, et que vous lui sacrifiez encore vos plus ardents désirs, en attendant patiemment le temps destiné par sa providence. Peut-être que ce dernier sacrifice vaut encore mieux que le premier, puisque, dans le dernier, il y a un plus grand renoncement à votre propre volonté. Ainsi, tenez-vous en paix et fort tranquille en la présence de Celui qui voit le fond du cœur, et qui prend tous vos bons désirs pour les effets. Il n'a nul besoin de tout ce que vous pouvez lui sacrifier ; mais il aime le cœur qui est préparé et disposé à toute sorte de sacrifices.

La crainte de la mort et des jugements de DIEU est bonne, pourvu qu'elle n'aille pas jusqu'à vous troubler et à vous inquiéter, ce qui serait une illusion du démon. En effet, de quoi vous troubleriez-vous ? Serait-ce de n'avoir pas encore fait ce que vous n'avez pu faire ? DIEU demande-t-il l'impossible ? Serait-ce, comme vous ajoutez, de n'avoir rien fait encore pour le ciel ? Prenez garde encore ici : ce point est fort délicat, car il semble qu'on voudrait acquérir des mérites pour s'y confier. Ce n'est point là la véritable confiance, qui ne peut être fondée que sur la miséricorde de DIEU et les mérites infinis de JÉSUS-CHRIST. Toute autre confiance serait vaine et présomptueuse, puisqu'elle s'appuierait sur notre néant, et sur je ne sais quelles misérables œuvres qui ne sont rien devant DIEU. Sans compter donc en aucune manière sur nous-mêmes, il faut tâcher d'accomplir, avec la grâce de DIEU, tout ce qu'il demande de nous, et n'espérer ensuite que dans sa bonté et dans les mérites de JÉSUS-CHRIST son Fils.

Vous avez raison de dire qu'il faut plus de vertu

pour se sauver dans le monde que dans la religion ; d'où je conclus évidemment qu'on a besoin d'une plus grande vocation, d'une vocation plus marquée pour s'engager dans le monde que pour se consacrer à DIEU dans l'état religieux ; mais il y a des grâces particulières pour le temps qu'on demeure, malgré soi, dans le monde. DIEU est comme obligé alors de nous y soutenir. Ainsi, ne craignez rien ; vous êtes déjà dans la religion, d'esprit et de cœur. Tâchez de conformer à l'esprit et aux règles de ce saint état vos pensées, vos sentiments, vos exercices ; mais que tout se fasse en paix et tranquillité d'esprit, par une humble résignation et une parfaite confiance en la bonté paternelle et en la puissance du céleste Époux que vous avez choisi, et qui vous regarde aussi, de son côté, comme son épouse bien-aimée.

LETTRE XXIV

A LA MÊME

Même sujet. •

Vous avez raison de regarder comme une des plus grandes grâces le dessein que DIEU vous a inspiré. C'est une des plus sûres marques de la prédestination de DIEU sur une âme, que de l'attirer à son divin sacrifice. De là dépend, non seulement son salut éternel, mais encore le bonheur temporel, puisque l'expérience apprend qu'on ne peut trouver de paix ni de vrai contentement en ce monde que dans le service de DIEU. D'ailleurs, la malignité du siècle est telle qu'il est bien difficile de servir DIEU parfaitement hors de la religion.

Il en coûte tant dans le monde pour être véritablement à DIEU, qu'on perd souvent courage et qu'on abandonne les meilleurs desseins. Il faut donc remercier le Seigneur sans cesse d'une telle grâce, qu'il vous a gratuitement accordée, de préférence à tant d'autres qui se perdent dans le monde, en y menant une vie pleine de croix et de misères.

Il faut, en second lieu, vous confier en la bonté de DIEU, et espérer fermement qu'il fera réussir en son temps ce qu'il vous inspire. C'est souvent pour notre plus grand avantage qu'il diffère l'accomplissement de nos plus saints désirs. Sa providence a des desseins cachés et infaillibles, pour faire réussir, malgré tous les obstacles, des choses qui paraissent entièrement impossibles. DIEU permet souvent que ses ouvrages soient traversés, pour faire mieux éclater sa puissance, et nous convaincre certainement qu'il est le maître absolu de tous les événements, et que, comme sans lui on ne peut rien faire, avec son secours on vient à bout de tout ce qui paraît impossible à nos yeux.

Il faut, en troisième lieu, vous résigner entièrement à toutes les volontés de DIEU, en lui disant souvent que vous voulez dépendre en tout de lui, que vous ne voulez avoir d'autre volonté que la sienne. Ainsi, quand il arrivera quelque chose qui paraîtra contraire à vos plus saints désirs, il faut d'abord en faire le sacrifice et vous tenir en paix. Car rien n'est si contraire à l'esprit de DIEU et aux impressions de la grâce que les troubles intérieurs, que produisent nos grands empressements pour les choses même les meilleures et les plus saintes. Il faut modérer cette ardeur indiscrete, cette trop grande vivacité, en faisant tous vos efforts pour

ne vous attacher en tout qu'à la volonté immuable de DIEU, et renoncer à la vôtre, quelque sainte, quelque raisonnable qu'elle vous paraisse. Il n'y a en effet de vertu solide et de véritable sainteté que dans le plein acquiescement à la volonté de DIEU. Si vous sentez quelquefois de la répugnance à vous soumettre à ce que DIEU veut, il faut aussitôt recourir à lui intérieurement par la prière, et le supplier de conformer en tout votre volonté à la sienne, en vous donnant la force de surmonter vos répugnances et l'amour-propre qui veut se satisfaire lui-même dans les choses les plus saintes. Cependant, comme l'ordre de DIEU demande que nous fassions tout ce que nous pouvons pour faire réussir les bons désirs qu'il nous a inspirés, voici ce que vous devez faire : 1^o fréquenter les sacrements le plus que vous pourrez et le mieux que vous pourrez ; 2^o vivre dans une grande pureté de conscience, pour éviter les moindres fautes qui pourraient éloigner DIEU de vous ; 3^o faire chaque jour à loisir, et avec une grande attention, des lectures spirituelles qui vous tiennent lieu de la méditation, quand vous ne pourrez la faire ; 4^o pendant le cours de la journée, élever le plus souvent que vous pourrez votre esprit et votre cœur à DIEU, surtout quand vous éprouvez des peines, des ennuis, des chagrins et des dégoûts, pour les lui offrir et lui en faire de continuels sacrifices. Par là, vous obtiendrez sans cesse de nouvelles grâces et inspirations du Ciel, auxquelles il vous importe infiniment d'être fidèle, puisque c'est à cette fidélité que DIEU attache d'ordinaire les plus grands dons, et surtout celui de la persévérance.

LETTRE XXV

A LA MÊME

Même sujet.

Cette espèce de martyre que vous souffrez sera très agréable à DIEU, si vous le souffrez avec patience et une parfaite résignation ; car toute la perfection consiste dans l'entière conformité à la volonté de DIEU en tout et pour tout ; c'est-à-dire qu'il ne faut jamais vouloir autre chose que ce que DIEU veut. Or, il est de foi que DIEU veut tout ce qui nous arrive, hors le péché : car, à l'exception du péché, rien n'arrive en ce monde que par les ordres secrets de sa providence. Supposé cela, je ne comprends pas comment vous pouvez tant souffrir de voir votre sacrifice différé, puisque DIEU y mettant des obstacles, il ne veut actuellement de vous que le désir de lui faire ce sacrifice, en temps et lieu, lorsqu'il en donnera lui-même les moyens et la facilité. Mais prenez garde que, comme en toute chose nous cherchons à contenter notre propre volonté, l'impuissance de le faire inquiète l'amour-propre, nous fait perdre la paix intérieure et cause toute sorte de troubles. C'est une marque évidente que nous cherchons plutôt à contenter l'amour-propre que DIEU, à faire notre propre volonté plutôt que celle de DIEU. Car si nous ne cherchions précisément que cette volonté divine, nous serions toujours contents et tranquilles, par cette seule pensée : DIEU ne veut actuellement que ce qui dépend de moi, c'est-à-dire de désirer lui faire mon sacrifice ; et, pour être conforme à sa volonté, ce désir doit être paisible, tranquille, soumis à tous les

ordres de sa divine providence. — Mais si jamais je ne puis venir à bout d'accomplir mes saints désirs ? — Eh bien, je serai assurée par là même que DIEU ne le voudra pas, et je serai contente de faire sa sainte volonté : car alors il sera évident que DIEU n'a voulu de moi que le seul désir de mon sacrifice et non pas le sacrifice même. C'est ainsi que DIEU agit à l'égard d'Abraham, dont il récompensa la résolution aussi généreusement que s'il eut réellement sacrifié son fils Isaac. Il en a été de même pour tant de saints et de saintes, qui ont eu un très véritable et ardent désir de sacrifier leur vie par le martyre, sans jamais en avoir pu trouver le moyen. DIEU ne l'a pas permis ni voulu ; et il s'est contenté de ce sacrifice de désir qui, devant lui, a le même mérite que le sacrifice actuel et réel. — Mais si je suis par là forcée à demeurer au milieu du monde, que deviendrai-je ? — Vaines craintes, vaines alarmes, que le démon jette dans l'esprit pour ôter la paix du cœur. Il faut s'abandonner entièrement à DIEU, se confier en lui. Il est assez puissant pour pouvoir nous soutenir dans le monde, et assez bon pour le vouloir, lorsque c'est par la destination de sa providence que nous y demeurons.

Vous ne sauriez donc mieux pratiquer le recueillement et l'abnégation, qu'en renonçant à votre propre volonté en tout, mais particulièrement à vos désirs trop ardents, trop vifs et trop empressés pour saints qu'ils puissent être : car cette ardeur immodérée et ces empressements inquiets marquent beaucoup d'imperfection et d'amour-propre. Ces défauts se montrent encore plus clairement dans l'inquiétude avec laquelle on s'abandonne, après être tombé dans quelques fautes,

à l'impatience et au chagrin : car ces inquiétudes et ces troubles ne viennent point de l'amour de DIEU qui produit toujours la paix, mais d'un amour-propre révolté et d'un secret orgueil piqué de se voir si imparfait. Une âme un peu humble, après ses fautes, au lieu de se troubler inutilement et même pernicieusement, s'humilie doucement et tranquillement devant DIEU, sans inquiétude au sujet de ses fautes ; elle en conçoit de la douleur sans trouble, et demande pardon à DIEU sans inquiétude ; le remercie même de n'avoir pas permis qu'elle soit tombée dans de plus grandes fautes.

LETTRE XXVI

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Abandon dans les emplois et les entreprises.

Ma chère Sœur,

Que ne pouvez-vous bien comprendre, une bonne fois, que tout réussit quand DIEU le veut, parce qu'il sait faire servir à ses desseins les difficultés mêmes et les oppositions des hommes ? Croyez-moi : si c'est pour votre plus grand avantage, les hommes ont beau faire, la chose réussira ; que si, au contraire, cela ne vous est point avantageux, DIEU peut-il mieux faire que de l'empêcher ? Or DIEU seul pénètre l'avenir et toutes ses suites ; pour nous, nous sommes de pauvres aveugles, qui pouvons toujours craindre des dangers de tous genres, dans les événements même qui nous paraissent sous le plus beau jour. Pouvons-nous donc faire plus sagement que de tout remettre à la garde de DIEU ? Notre avenir peut-il être plus en sûreté qu'entre

les mains toutes-puissantes de cet adorable Maître, de ce bon et tendre Père qui nous aime beaucoup plus que nous ne nous aimons nous-mêmes ? Où trouverons-nous un refuge plus assuré que le sein maternel de la très aimable Providence ? Voilà où notre cœur doit aller se reposer comme dans son bienheureux centre. Hors de là, point de paix ni de repos solide : ce ne sont qu'empressements, troubles et amertumes de cœur, chagrins pour la vie présente et dangers pour notre salut éternel.

LETTRE XXVII

A LA MÈRE MARIE-ANNE SOPHIE DE ROTTEMBOURG (1738)

Abandon dans l'acceptation des emplois.

Que la paix de JÉSUS-CHRIST règne toujours dans votre cœur, et que la très sainte volonté de DIEU s'accomplisse toujours en vous et par vous.

Je savais déjà, ma révérende Mère, votre élection, et je m'en étais réjoui d'abord en DIEU : parce que je ne doute pas que ce ne soit au contentement de toute votre communauté et à son profit spirituel.

Tant que vous vous maintiendrez dans cette disposition, votre emploi, quelque propre qu'il paraisse à vous dissiper, ne vous sera nullement dommageable, car je me souviens d'avoir lu que ce qui dissipe, ce ne sont point nos emplois ou nos charges, mais l'empressement, les inquiétudes et le trouble qui naissent de l'activité naturelle et du désir de réussir en tout devant les hommes. Le célèbre M. de Renti disait que, depuis longtemps, il n'éprouvait aucune difficulté ni aucune différence entre être en prières dans son oratoire, ou tra-

vailler, agir, se donner du mouvement pour l'amour de DIEU et le service du prochain. Nous pourrions en dire autant que lui, si nous étions aussi détachés que lui de toute recherche d'amour-propre.

Vous avez donc mal fait de vous tant défendre contre l'emploi que la Providence vous a départi. DIEU vous le pardonne, mais n'y retournez plus. Ne rien désirer et ne rien refuser, voilà la maxime de saint François de Sales ; je vous ordonne d'en faire la vôtre. La nouvelle épreuve que vous allez certainement faire du secours visible du Ciel vous rendra inexcusable si, pour tout l'avenir, vous ne vous établissez dans un abandon et une confiance sans réserve et sans bornes.

La Sœur N... a commis une infidélité du même genre ; mais elle est moins excusable, puisqu'elle n'a point cédé aux instances qui lui ont été faites. Veuillez lui dire que j'ai été bien peu édifié de sa conduite. L'espérance de mieux conserver le recueillement lui a fait perdre l'occasion de pratiquer une foule de vertus. Si elle eût mis plus de simplicité à se soumettre, elle aurait pu exercer tout à la fois l'obéissance, la charité, le zèle. Je ne parle pas du renoncement, qu'elle eût excellemment pratiqué en surmontant son antipathie, et en s'offrant généreusement à servir la communauté dans l'emploi qui lui était offert. L'incapacité même qu'elle croyait reconnaître en elle eût dû l'engager à accepter ; car le dommage qui pouvait résulter pour la communauté de cette incapacité n'était pas son affaire, puisqu'elle n'avait en aucune manière recherché cette charge ; mais, pour elle, il ne pouvait en résulter que des mérites. De combien de petits actes d'humilité, de patience, de support, de gêne, de contrainte, de vigilance et de

charité, cette incapacité lui eût-elle pu fournir l'occasion ! Mais elle n'a pas eu le courage d'affronter ces sacrifices, et elle a cédé à son amour-propre, tout en croyant suivre les conseils de l'humilité. Au moins qu'elle s'humilie profondément devant DIEU : qu'elle apprenne à devenir bien petite à ses propres yeux, et qu'elle n'omette rien pour réparer la mauvaise édification qu'elle a donnée à ses Sœurs.

LETTRE XXVIII

À LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Même sujet.

Tout ce qui modère la vivacité de nos passions et les tient en suspens est une grâce singulière de DIEU ; livrez-vous donc à l'attrait qui vous porte à ce saint repos, et ne donnez aucune entrée libre, dans votre esprit ni dans votre cœur, à tout ce qui s'appelle désir, crainte, espérance, tristesse, joie, abattement volontaire. Par là, peu à peu, la paix de DIEU s'introduira dans le fond de l'intérieur ; et moins elle sera sensible, plus elle sera précieuse, ne pouvant venir que de DIEU seul.

Quand on ne veut s'ingérer en rien où on n'a rien à faire, on peut trouver partout une charmante solitude, à laquelle pourtant est préférable l'embarras et l'importunité quand c'est la divine Providence qui nous y engage. A la vérité, la première situation est plus douce et plus consolante ; mais l'autre, étant plus pénible, est aussi plus méritoire, quand c'est l'ordre de DIEU qui nous y met contre notre choix. D'où je con-

clus qu'il y a plusieurs voies pour aller à DIEU, mais qu'il faut que chacun marche précisément dans la sienne, sans envier celle des autres. Ne vouloir être que ce que DIEU veut : dans ce seul mot est renfermé tout le bonheur présent avec l'espérance de l'éternelle félicité. Défions-nous toujours de notre vivacité, surtout dans les bonnes œuvres ; souffrons patiemment ce que DIEU souffre ; et, après avoir fait raisonnablement ce que nous pouvons et croyons devoir faire, selon la lumière de DIEU, demeurons tranquilles et paisibles dans l'abandon de tout à ses adorables volontés.

LETTRE XXIX

A LA MÊME

Même sujet, application à soi-même.

Ma chère Sœur,

Vous voudriez savoir, dites-vous, le temps de mon retour. Le voici : c'est que je n'en sais rien moi-même, et je ne puis ni ne veux le savoir, je me livre et je m'abandonne à la divine Providence en tout et pour tout, du jour à la journée. Faites-en de même, autant que vous le pourrez ; rien n'est meilleur.

O ma chère Sœur, combien je désire que vous goûtiez la saveur de cette manne cachée qui tient lieu aux vrais Israélites des mets les plus délicieux. Ne désirons que DIEU, et DIEU remplira tous nos désirs. Abandonnons-nous aveuglément à toutes ses volontés, et nous serons, par là même, délivrés de tous nos soucis. Alors nous verrons que, pour avancer dans les voies du salut et de la perfection, il n'y a, dans le fond, que peu de choses à faire ; et qu'il suffit, sans tant raisonner,

ni sur le passé, ni sur l'avenir, de regarder DIEU avec confiance, dans le moment présent, comme un bon Père qui nous mène par la main.

A DIEU ne plaise donc que je fasse la moindre démarche pour sortir de l'ignorance complète où je suis par rapport à ma destinée. J'aime bien mieux rester dans cette ignorance, abandonné à DIEU, sans soins ni soucis, comme un petit enfant qui repose dans le sein de sa bonne et tendre mère, voulant tout et ne voulant rien, c'est-à-dire tout ce que DIEU voudra et rien de ce qu'il ne voudra pas. Dans cet heureux abandon, je trouve ma paix et un profond repos du cœur et d'esprit, qui me délivre de mille vaines pensées, de tout désir inquiet et de toute sollicitude pour l'avenir.

Tous les états, les lieux, les emplois par où DIEU m'a fait passer, ont été mêlés de tant de biens et de maux que, quand j'y devrais repasser encore, je ne pourrais rien choisir de moi-même. DIEU seul connaît ce qui est le plus expédient pour nous ; il nous aime plus que nous ne nous aimons nous-mêmes ; pouvons-nous donc mieux faire que de le laisser tout vouloir et choisir pour nous ? Pouvons-nous oublier que nous n'avons qu'une grande et importante affaire en ce monde, qui est le salut éternel ? Pourvu que cette affaire si essentielle réussisse, tout est fait, et nous ne devons plus nous inquiéter de rien.

Du reste, rechercherais-je mon plaisir, je ne vois pas comment j'en pourrais goûter un plus doux que d'être comme l'oiseau sur la branche, et de ne voir rien de sûr pour mon séjour. Cette incertitude donne lieu à un plus grand abandon, et cet abandon sans réserve

fait mon repos. Il me délivre du soin de me conduire moi-même, et m'assure que j'arriverai infailliblement à mon but, porté sur les bras de DIEU et marchant au pas de sa divine providence. Quelle est la créature dont la perfection et l'amitié pourraient me donner une assurance aussi consolante ?

LETTRE XXX

A LA MÊME

Abandon dans les maladies.

Vos maux incurables me toucheraient d'une très vive compassion, si je ne connaissais évidemment que c'est pour vous un grand trésor pour l'éternité. C'est une espèce de martyr ou de purgatoire, source inépuisable de toutes sortes de sacrifices et d'actes d'abandon continuels. Je vous assure que tout cela, supporté comme vous faites, sans plaintes, sans murmures, est très capable de vous sanctifier. Il y aurait encore bien du mérite quand vous vous contenteriez de pratiquer la patience que pratiquent tous les bons chrétiens ; mais, quoi que vous en disiez, vous faites plus que cela, et les révoltes involontaires de la nature, les quelques petits moments d'impatience échappés comme malgré vous, n'empêchent pas que, par le fond du cœur, vous ne demeuriez unie à DIEU. Votre vie se peut appeler une vie dure et laborieuse, une vie pénible et crucifiée ; elle peut, par conséquent, vous servir de purgatoire en ce monde et vous délivrer de l'autre, ou du moins l'abrégier de beaucoup.

Voilà ce qui fait que je n'ose demander à DIEU la délivrance d'un mal qui doit bientôt finir, et dont vous

aurez à lui rendre grâce durant toute l'éternité, comme d'un bienfait signalé de sa miséricorde. La seule chose que je puisse lui demander pour vous est l'augmentation de son amour, et les vertus de soumission, de patience et d'entier abandon qui accroîtront le mérite de vos souffrances.

C'est une grâce de DIEU de n'être guère sensible à la pensée de la mort. Quant à vos souffrances et à vos ennuis extérieurs, supportez-les comme vos maux corporels. DIEU ne vous demande pas autre chose : le seul *fiat* journalier, appliqué à toutes vos souffrances extérieures, doit opérer votre salut et même votre perfection. Tout ce que les livres et les directeurs pourraient vous dire se réduit à ce seul mot : *fiat* ; oui, *fiat*, en tout temps et pour toutes choses ; mais surtout par rapport à la vie pénitente et crucifiée où il a plu à la divine Providence de vous réduire. Tobie dans sa cécité, Job sur son fumier et tant d'autres Saints et Saintes cloués sur le lit de la douleur, n'en faisaient pas davantage. Il est vrai qu'ils le faisaient avec moins de fautes, avec plus de perfection et plus d'amour. Efforçons-nous d'imiter leurs vertus, comme nous partageons leurs épreuves, et nous sommes sûrs de partager un jour leur couronne.

LETTRE XXXI

A LA SŒUR MARIE-ANTOINETTE DE MAHUET (1735)

Même sujet.

Ma chère Sœur

Quoique votre maladie ne soit pas bien grave, je suis sûr que vous faites comme bien des âmes généreuses qui, dans leurs moindres incommodités, poussent tout

au pis aller, afin d'avoir occasion de faire à DIEU de plus grands sacrifices.

Mais, dit-on d'ordinaire, pour bien faire à DIEU le sacrifice de sa vie, ne faut-il pas se sentir un peu prête, et je le suis si peu ? — Je vous engage à opposer à ces craintes la réponse des âmes dont je vous parle.

Prête ou non, disposée ou non, je suis toujours prête, toujours disposée à faire la volonté de DIEU. Votre bienheureux Père saint François de Sales disait à ce sujet une chose bien remarquable et bien consolante pour toute sorte de gens : Je suppose disait-il, le plus grand pécheur du monde qui, à son dernier soupir, fait généreusement à DIEU le sacrifice de sa vie, en s'abandonnant totalement à ses divines volontés et à son aimable providence ; DIEU ne pourrait jamais le condamner, si grands que fussent ses crimes. Et je le crois bien, puisqu'un tel sacrifice est un acte d'amour parfait, capable d'effacer à lui seul tous les péchés, même sans confession, comme le baptême et le martyre. Faisons donc souvent de ces actes d'amour, en remettant entièrement entre les mains de DIEU tout ce qu'il nous a prêté, parce qu'il ne pouvait pas nous le donner en propre. Et puisque, selon la parole de JÉSUS-CHRIST, il faut redevenir enfant, imitons ces petits enfants à qui leur père redemande, pour éprouver leur naturel, quelques-uns des joujoux et des bonbons qu'il leur a donnés. Il faudrait qu'ils fussent bien égoïstes et bien sots pour ne pas lui dire : Cher père, prenez ce qu'il vous plaira, je vous donne tout. Dans le fond que donne-t-il, ce pauvre enfant, et à qui appartient véritablement ce qu'il donne ? Cependant le cœur du père attendri des petites marques d'un si bon naturel : Oh ! le bon enfant,

s'écrie-t-il, oh ! l'aimable enfant ; il le baise, et se montre désormais beaucoup plus généreux à son égard. Telle est la conduite que tient envers nous notre bon DIEU, lorsqu'il nous offre l'occasion de lui faire quelques sacrifices.

LETTRE XXXII

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Support du prochain et de soi-même.

Ma chère Sœur,

C'est une grande grâce de voir la mauvaise conduite des autres sans aigreur, sans indignation, sans impatience et même sans trouble. Si vous en parlez pour de bonnes raisons, veillez sur votre cœur et sur votre langue, afin qu'il ne vous échappe rien qui ne soit approuvé de DIEU, et ne dites rien que par de bons motifs. Humiliez-vous doucement, en général, et gémissiez en paix des fautes qui peuvent s'être glissées dans de tels entretiens. Demandez souvent à DIEU qu'il vous donne une grande charité et circonspection : et puis, demeurez tranquille. Maintenez-vous dans le saint désir d'être toute à DIEU ; priez avec foi, confiance et abandon, et surtout humiliez-vous profondément devant sa divine majesté. C'est à lui d'achever l'ouvrage qu'il a commencé en vous ; nul autre ne saurait y réussir ; mais sachez qu'il faut faire bien des sacrifices avant que DIEU s'empare de notre cœur, par les délices ineffables de son pur amour. Soupirons après ce bonheur ; sollicitons-le sans jamais nous lasser ; achetons-le par de généreux sacrifices ; jamais nous ne saurions l'acheter trop cher. Puisque notre cœur ne saurait vivre sans

amour, n'est-ce pas dans le cœur de son DIEU qu'il doit aller puiser cet aliment, qui, seul, peut rassasier sa faim ? Qu'il vienne donc, ce divin amour, qu'il s'empare de nos cœurs, qu'il les soutienne, qu'il les embrase, qu'il les transforme en lui-même ! Abandonnons-nous sans réserve à DIEU, laissons faire son aimable providence ; et ne pensons qu'à bien marcher dans la route que DIEU nous a tracée de toute éternité, et dans laquelle nous nous trouvons placés en ce moment. On peut disputer sans fin sur la prédestination, et ces disputes ne peuvent servir qu'à éloigner du salut ; ce qui est indubitable, c'est que, pour assurer la prédestination, il n'est pas de meilleur moyen que l'accomplissement actuel et continu de la volonté de DIEU.

LETTRE XXXIII

A LA MÊME

Support de soi-même.

Ma chère Sœur,

Il faut se soumettre à DIEU en tout et pour tout, pour l'état et pour la condition où il nous a placés, pour les biens et les maux qu'il nous a départis, et même pour le caractère, l'esprit, le naturel, le tempérament, les inclinations dont il nous a doués. Exercez-vous donc à la patience à l'égard de vous-même, et à cette parfaite soumission aux volontés divines. Dès que vous l'aurez acquise, vous jouirez d'une grande paix, ne vous chagrinant plus à aucun égard, ne vous dépitant plus contre vous-même, mais vous supportant avec la même douceur dont vous devez user à l'égard des autres.

Cet article est plus important que vous ne pensez ; et, en ce moment, il n'en est pas peut-être de plus essentiel pour votre sanctification. Ayez-le donc toujours devant les yeux, et faites des actes fréquents de soumission aux saintes volontés de DIEU, de charité, de support, de douceur, pour vous-même plus encore que pour les autres.

Vous n'en arriverez pas là sans vous faire une grande violence.

Une âme à qui DIEU fait connaître ses misères est bien plus à charge à elle-même que ne saurait jamais l'être le prochain ; car celui-ci, tout prochain qu'il est, n'est pas toujours auprès de nous ; en tout cas, il n'est pas en nous ; tandis que nous nous portons nous-mêmes, et ne pouvons nous quitter un seul instant, ni cesser complètement de nous voir, de nous sentir et de charrier partout avec nous nos imperfections et nos défauts. Mais voici où éclate surtout l'infinie bonté de notre DIEU ; c'est que la douleur et la honte que nous causent ces défauts en sont le remède, pourvu, toutefois, que cette honte ne se change pas en dépit, et que cette douleur nous soit inspirée par l'amour de DIEU, et non par l'amour-propre. La douleur qui naît de l'amour-propre est pleine de trouble et d'aigreur ; et, loin de guérir les plaies de notre âme, elle ne sert qu'à les envenimer. Au contraire, la douleur produite par l'amour de DIEU est calme et pleine d'abandon. Si elle déteste la faute, elle se complaît dans l'humiliation qui suit la faute ; aussi a-t-elle pour résultat de donner à l'humiliation tout son mérite, et de changer les pertes mêmes en occasion de gain.

Cessez donc de vous tourmenter à cause de vos défauts et de l'imperfection de vos œuvres. Offrez à DIEU

la douleur qu'elle vous cause et laissez sa miséricordieuse Providence réparer ces petites infidélités par bien des petites croix et des peines de toute espèce. Armez-vous seulement de patience ; relevez-vous le plus tôt que vous pourrez ; et ne gémissiez jamais sur vos chutes qu'avec une humilité douce et tranquille. DIEU le veut ainsi ; et, par cette infatigable patience, vous lui rendrez plus de gloire et vous ferez plus de progrès que vous n'en feriez jamais par les plus violents efforts.

LETTRE XXXIV

A LA MÊME

Préparation aux sacrements, oraisons, lectures, conduite.

Croyez-moi, ma chère Sœur, la paix du cœur, la confiance et l'abandon à DIEU, avec le désir de s'unir à JÉSUS-CHRIST, voilà la meilleure et la plus utile préparation aux Sacrements. Mais le démon tâche de donner le change ; et il n'oublie rien pour troubler la paix intérieure : parce qu'il sait bien que si cette divine paix était une fois bien établie dans l'âme, tout nous serait facile, et nous volerions, pour ainsi dire, dans les voies de la perfection. Ne nous laissons donc pas déconcerter par les prétextes dont il se servira, quelque spécieux qu'ils puissent être ; et allons à DIEU humblement, mais simplement et confidemment, comme dit saint François de Sales, dans la droiture d'un cœur qui le cherche sincèrement.

Pour la prière, vous savez bien ce que je vous ai tant recommandé : ne vous laissez ni décourager ni troubler par vos distractions. Faites seulement que vos retours intérieurs et vos élévations vers DIEU durant le jour de-

viennent si fréquents que cela seul puisse, au besoin, vous tenir lieu d'oraison, sans laisser pourtant jamais de la faire aussi bien que cela vous sera possible.

Attachez-vous surtout à la lecture des lettres de saint François de Sales, vous en trouverez de si propres à votre état et à votre situation présente, que vous pourrez les lire comme si ce grand Saint vous les écrivait à vous-même du haut du ciel, et comme si l'Esprit-Saint les lui avait dictées pour vous.

Vous voulez savoir ce que je demande spécialement à DIEU pour vous. Le voici : ce sont choses si aisées que cette seule facilité va vous charmer :

1° La modération de l'extérieur qui vous aidera merveilleusement à dompter peu à peu l'impétuosité de vos passions ; c'est-à-dire, parler doucement, agir doucement, sans véhémence ni empressement, tout comme si vous étiez d'une humeur flegmatique ;

2° La douceur intérieure avec vous-même et avec les autres, de cette sorte au moins qu'il n'échappe rien à l'extérieur de contraire à cette vertu, ou que si vous vous oubliez un moment, vous ne manquiez pas de le réparer et de vous relever aussitôt ;

3° Un entier abandon à la divine Providence pour le succès de toutes choses, sans en excepter votre avancement dans la vertu, n'en voulant qu'autant que DIEU voudra vous en donner, et disant en tout : Je ne veux que ce que DIEU veut ;

4° Une paix de cœur que rien ne trouble, pas même vos fautes ni vos péchés, et qui vous fasse retourner à DIEU avec une humiliation paisible et douce, comme si vous n'aviez pas eu le malheur d'offenser sa divine bonté, ou que vous fussiez assurée du pardon. Suivez

simplement ce conseil, et vous verrez comme DIEU vous aidera.

LETTRE XXXV

A UNE PERSONNE SÉCULIÈRE

Conduite pour le temps passé à la campagne.

Voici ce que vous ferez tout le temps que vous demeurerez à la campagne. L'obéissance avec laquelle vous suivrez mes conseils sanctifiera ce temps de repos, et lui fera porter tous ses fruits.

1^o Approchez-vous des Sacrements aussi souvent qu'on voudra vous le permettre ;

2^o Offrez à DIEU tous les matins, avec les récréations de la journée, les différentes peines extérieures et intérieures dont il plaira à sa bonté de les assaisonner ; et dites de temps en temps : « DIEU soit béni de tout et en tout. Seigneur, que votre sainte volonté soit faite ! »

3^o Puisque vous êtes moins occupée des autres, employez plus de temps à nourrir votre âme de bonnes lectures, et afin de rendre cette nourriture plus salutaire, prenez-vous-y de la manière suivante. Commencez par vous mettre en la présence de DIEU et par invoquer son secours. — Lisez doucement, lentement, parole à parole, pour entrer dans le sujet plus par le cœur que par l'esprit. — A la fin de chaque paragraphe contenant un sens achevé, arrêtez-vous, durant le temps que vous mettriez à réciter un *Pater* ou même un peu plus, pour goûter ce que vous aurez lu, ou pour vous reposer et vous calmer intérieurement devant DIEU. Si ce calme et ce repos dure plus longtemps, il n'en vaut que mieux ; mais quand vous vous apercevrez que votre esprit s'égare, vous reprendrez votre lecture,

et vous la continuerez, en renouvelant fréquemment ces mêmes pauses ;

4° Rien n'empêche que vous ne suiviez cette même méthode, si vous la trouvez utile à votre âme, pendant le temps marqué pour la méditation ;

5° Pendant la journée, vous vous occuperez des choses nécessaires, que l'obéissance vous a confiées et qui sont de l'ordre de la divine Providence ;

6° Vous aurez soin de laisser tomber toutes les pensées vaines et inutiles, dès que vous vous en apercevrez ; mais doucement, sans effort ni violence ;

7° Vous laisserez tomber surtout les pensées inquiètes, abandonnant à la divine Providence tout ce qui pourrait être pour vous sujet de préoccupation ;

8° Dans vos élévations de cœur vers DIEU, vous lui direz souvent : Seigneur, délivrez-moi de tant de réflexions bonnes en apparence, mais qui m'entretiennent dans mon propre esprit, et dans ma pernicieuse confiance en moi-même. Substituez votre divin Esprit à la place du mien ; transformez et refondez toutes les puissances de mon âme par ce saint Esprit et par ses sacrées opérations. D'autres fois vous direz : « Quand vous plaira-t-il, ô mon DIEU, de m'apprendre le grand secret de savoir me tenir intérieurement en repos et en silence, pour vous laisser opérer dans mon âme tous les changements dont vous connaissez le besoin ? Seigneur, je les désire de tout mon cœur, et je vous le demande avec les plus vives instances, par JÉSUS-CHRIST votre Fils ; afin que, peu à peu, vous puissiez établir dans mon intérieur le règne de votre paix ineffable, de votre grâce et de votre saint amour. Et comme vous voulez pour cela la coopération de vos pauvres et indignes

créatures, je veux m'y disposer, aidée de votre secours, par la fidélité à toutes les petites pratiques qu'on m'a conseillées. J'espère que vous me bénirez et seconderez mon aveugle soumission ; et je vous offre par avance les peines d'esprit et les révoltes de mon cœur, que vous permettez pour m'éprouver ; je m'y résigne, et je vous en fais dès à présent le sacrifice. »

LETTRE XXXVI

A LA SŒUR M. ANTOINETTE DE MAHUET (1742)

Vie et mort. — Consolations et épreuves.

Me voici de nouveau à Albi, dans un climat très doux, avec des gens sociables, et auxquels je ne trouve d'autre défaut que d'être trop affables pour moi, qui aime toujours la solitude. Les invitations fréquentes que je reçois seront pour moi une véritable croix ; et DIEU, sans doute, m'en enverra bien d'autres, pour tempérer le plaisir de me revoir, pour la quatrième fois, dans un pays que j'ai toujours fort aimé. DIEU soit béni de tout. Il sème des croix partout ; mais j'ai déjà fait tous mes sacrifices, accepté et offert d'avance toutes les peines qu'il lui plaira de m'envoyer. Cette disposition, bien prise d'avance, rend les épreuves bien plus douces quand elles se présentent, et les fait trouver beaucoup moindres que l'imagination ne se le figurait. Cependant je suis charmé de me trouver où DIEU me veut, par la seule disposition de son aimable providence qui me conduit toujours comme par la main. Ces paternelles attentions, dont je me vois constamment l'objet, redoublent ma confiance.

Quoique je me trouve toujours en parfaite santé, je

sens que les années, en passant avec rapidité, nous approchent du terme éternel où il nous faut tous aboutir. Il est vrai que cette pensée est amère à la nature, mais, à force de l'envisager comme salulaire, elle devient presque agréable, comme un remède dégoûtant cesse peu à peu de le paraître, quand on en ressent les bons effets. Un de mes amis me disait, ces jours passés, qu'en vieillissant comme moi, il lui semblait que le temps s'écoulait avec une rapidité croissante, et que les semaines lui paraissaient aussi courtes que les jours d'autrefois, les mois comme des semaines, et les années comme des mois.

Du reste, hélas ! quelques années de plus ou de moins, qu'est-ce par rapport à nous, qui devons durer et subsister autant que DIEU même ? Ceux qui nous ont devancés de vingt, de trente ans, d'un siècle même, et ceux qui dans vingt, trente ans, doivent venir nous joindre, n'en seront ni plus reculés, ni plus avancés dans cette vaste éternité ; il nous semblera à tous que nous la commençons également. Oh ! que cette pensée est puissante pour adoucir les peines de cette courte et misérable vie, et nous les rendre utiles par la patience ! Un peu plus ou un peu moins de vie, un peu plus ou un peu moins de peines, qu'est-ce cela par rapport à la vie éternelle que nous attendons, où nous courons, où nous volons sans cesse, et où nous touchons presque déjà ? moi, surtout, qui me vois comme sur le rivage et sur le point d'être embarqué. Il est donc temps, dois-je me dire avec saint François de Sales et le Père Surin, de préparer mon petit équipage pour l'éternité. Or, le meilleur équipage est celui que nous préparent les croix amoureusement portées et les grands sacrifices

faits à la volonté de DIEU. Rien ne nous consolera à la mort plus que notre humble soumission aux divers arrangements de la divine Providence, malgré les réflexions subtiles de l'amour-propre, souvent caché sous le masque le plus spirituel et sous les plus spécieux prétextes.

Ne vous étonnez donc pas, ma chère Sœur, de la nécessité où DIEU vous met de pratiquer cet abandon. Les vicissitudes de bien et de mal, de guérison et d'infirmité, par lesquelles il vous fait passer, sont très propres à vous tenir devant lui dans une continuelle dépendance, et à vous faire faire des actes de la confiance la plus méritoire. Le saint usage de nos peines les adoucit beaucoup et les rend très profitables. Les soutenir comme il faut est un grand sacrifice, qu'on peut comparer à celui des généreux chrétiens qui, jadis, confessaient leur foi sur les bûchers ; car les souffrances de la vie et les douleurs attachées aux divers états font les martyrs de la Providence, comme les supplices des tyrans faisaient les martyrs de la foi et de la religion. Je trouve également très juste, la comparaison dont vous vous servez : oui, notre vie est semblable au voyage des Israélites à travers le désert, traversé par mille épreuves et par de trop justes châtimens de la divine justice. Imitons les Juifs fidèles, en reconnaissant l'équité de DIEU dans les punitions qu'il nous inflige, et regardons toutes nos afflictions, soit publiques, soit particulières, comme l'ouvrage de DIEU, et non de l'injustice des hommes. DIEU, dit saint Augustin, ne permettrait aucun mal, s'il n'était assez puissant et assez bon pour le tourner au plus grand avantage de ses élus. Servons-nous donc des maux présents, pour éviter les

éternels, et pour mériter les récompenses promises à la foi et à la patience. Viendra le temps, et il est proche, où nous dirons avec David : « Nous nous réjouissons, Seigneur, pour tous les maux passés et sitôt passés, dont les récompenses ne passeront jamais. »

LETTRE XXXVII

A LA MÊME

Même sujet.

Nancy, 21 février 1735.

Ma chère Sœur,

J'ai vu à la sacristie le billet annonçant la mort de la chère Sœur Anne-Catherine de Preudhomme (1). Je n'ai nullement regretté la défunte dont le sort est plutôt digne d'envie.

Dans les spectacles de mort, la frayeur doit être jointe à la confiance ; mais celle-ci doit prédominer : L'abandon, voilà ce que devrait avoir la Sœur... Je la renvoie, sur cet article, à la lettre de la B. Paul, qui n'est plus inquiète, dit-elle, comme autrefois, sur les grâces néces-

(1) Cette Sœur était d'une très noble famille de Lorraine, et fit profession dans le monastère de la Visitation Sainte-Marie de Nancy, l'an 1666, à l'âge de 21 ans. Son attrait dominant était l'abandon à la divine Providence : elle avait une soumission parfaite aux volontés de DIEU, par un *fiat* continuél dans tous les événements, disant en toute occasion : « C'est vous, mon divin roi, mon grand monarque, qui voulez ou ne voulez pas cette chose. Cela me suffit : soyez béni de tout et en tout. » Sa grande confiance en DIEU lui attira d'abondantes grâces. Dans sa dernière maladie, elle était dans un acte continuél de foi, d'adoration, de contrition et de confiance, d'union avec JÉSUS-CHRIST crucifié, d'amour pour DIEU et d'abandon à sa paternelle bonté, et toujours avec un air de paix, de joie et d'action de grâces. Continuant ainsi son union avec DIEU jusqu'au dernier soupir, elle expira doucement de pure défaillance, âgée de 90 ans et avec toutes ses facultés intellectuelles qu'elle a toujours conservées. (Extrait de la Vie de cette chère Sœur, par la Mère L.-F. de Rosen.)

saires pendant la vie et surtout à la mort ; parce qu'elle sera rassurée en DIEU : le nom de père lui donne la confiance avec l'abandon. Si on ne peut en avoir le sentiment, il faut s'abandonner en cela même à DIEU ; et cet abandon non senti vaut encore mieux, puisqu'il renferme un plus grand sacrifice.

Cette lettre de la B. Paul me sert de lecture spirituelle. Après y avoir répondu, il me semble que j'en ai mieux compris et goûté certaines choses fort intérieures, délicates et profondes. Je n'aime point la recherche inquiète des soulagements dans les pauvretés et misères spirituelles, non plus que dans les corporelles. Cela vient de trop de tendresse sur soi-même. Je veux des âmes fortes et courageuses pour savoir bien soutenir les absences apparentes de l'Époux céleste, qui ne s'absente jamais qu'en apparence, et pour nous détacher de tout le sensible, même le plus spirituel ; car les dons de DIEU ne sont pas DIEU. Lui seul est tout, vaut tout et nous doit être tout.

Les craintes excessives ne viennent que du défaut de confiance et d'abandon ; c'est pour cela que j'ai renvoyé la Sœur... à cet article de la B. Paul. DIEU la veut tellement dans la pauvreté et vous aussi, qu'il ne me donne rien pour vous autres ; mais j'espère que vous profiterez d'une assez longue lettre écrite ce matin à une certaine personne, à qui j'ai mandé de la copier et de me renvoyer l'original pour un autre ; et c'est justement la Sœur... que DIEU m'a mise dans la pensée. Je salue très cordialement en DIEU toutes les Sœurs et en particulier la Sœur Marie-Anne-Thérèse, et spécialement et très respectueusement votre très honorée Mère L.-F. de Rosen.

LIVRE TROISIÈME

OBSTACLES A L'ABANDON

LETTRE I

A LA SŒUR M. THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Sentiments de vanité. — Infidélités fréquentes.

Ma chère Sœur et très chère fille en Notre-Seigneur, la paix de JÉSUS-CHRIST soit toujours avec vous.

Sachez qu'avant de vous guérir de la vanité, DIEU veut vous faire sentir toute la laideur de cette maudite passion et vous bien convaincre de votre impuissance à en guérir, afin que toute la gloire de cette guérison ne revienne qu'à lui seul. Vous n'avez donc, à cet égard, que deux choses à faire : 1^o regarder en paix cette affreuse laideur intérieure ; 2^o espérer et attendre en paix, de DIEU seul, le moment marqué pour votre guérison ; vous ne serez jamais tranquille que lorsque vous saurez démêler ce qui est de DIEU ou de vous ; séparer ce qui lui appartient d'avec ce qui vous est propre.

Vous ajoutez : Que ne pouvez-vous m'apprendre ce secret ! — Vous ne savez ici ce que vous dites. Je puis

bien tout d'un coup vous l'apprendre ; mais vous ne pouvez en avoir la pratique intérieure qu'à force d'avoir bien senti en paix toutes vos misères. Je dis, en paix, pour donner lieu aux opérations de la grâce.

Souvenez-vous du mot de saint François de Sales : on ne se revêt pas de la perfection comme on met une robe. Le secret que vous me demandez, le voici en spéculation ; pénétrez-vous en bien, afin de le faire passer peu à peu dans votre âme, ce que vous souhaitez : Tout ce qu'il y a en vous de bon, vient de DIEU ; tout ce qui est mauvais et gâté, corrompu, vient de vous. Mettez donc, d'une part, le néant, le péché, les mauvaises inclinations et habitudes, un abîme de misères, de faiblesses ; voilà votre lot ; cela est à vous et vous appartient véritablement. Tout le reste : le corps avec tous ses sens, l'âme avec ses puissances et le peu de bien pratique, voilà le lot de DIEU, et ce qui lui appartient si véritablement que vous ne sauriez vous en approprier la moindre chose, par la plus petite complaisance, sans faire un vol et un larcin à DIEU.

Ce que vous dites intérieurement et si souvent : « Seigneur, ayez pitié de moi, vous pouvez tout, » est le meilleur et le plus simple ; il n'en faut pas davantage pour attirer son puissant secours, tenez-vous ferme à ces pratiques et dispositions intérieures ; DIEU fera le reste, sans que vous vous en aperceviez.

Je suis intimement convaincu qu'à moins d'une grande infidélité de votre part, DIEU fera bien des choses en vous par sa sainte opération. Comptez là-dessus et n'y mettez point d'obstacles volontaires ; et quand, par malheur, vous connaîtrez y en avoir mis, humiliez-vous promptement, revenez à DIEU et à vous-

même ; toujours avec une pleine confiance en la divine bonté.

3^e Le vif sentiment de vos misères et du besoin continu du secours de DIEU est une grâce bien grande qui dispose à tout bien, mais surtout à l'oraison d'humilité et d'anéantissement devant DIEU, qui lui est agréable.

4^e Vous ne comprenez pas comme moi les effets et les opérations de la grâce dans votre âme ; si vous les connaissiez, vous en seriez trop contente. Mais votre faiblesse et votre peu de vertu ne vous mettent pas encore en état de supporter votre connaissance. Il faut que ce fruit de grâce demeure encore caché et comme enseveli dans l'abîme de vos misères et sous les plus vifs sentiments de votre faiblesse. C'est sous ce tas de fumier que DIEU conserve les fruits de sa grâce ; car tel est l'abîme de notre misère, que nous forçons DIEU de nous cacher ses dons et les richesses dont il embellit notre intérieur ; sans quoi, le moindre petit souffle de vanité et d'une complaisance imperceptible anéantirait ou corromprait ces fleurs et ces fruits. Quand vous serez en état de les porter et d'en jouir sans danger, DIEU vous ouvrira les yeux, et vous ne ferez alors que le louer et le bénir sans aucun retour sur vous-même, en rapportant toute la gloire de votre délivrance à votre divin Libérateur. En attendant, suivez la conduite présente de son Esprit-Saint, et n'effarouchez pas votre cœur. Sachez que dans tout ce que vous éprouverez actuellement, il n'y a point de péché, puisque vous le souffrez avec tant de peine, et que vous seriez trop heureuse de pouvoir éteindre ces misérables effets de votre sensibilité. Maintenez-vous dans ce saint

désir, priez, demandez avec patience, surtout humiliez-vous devant DIEU : c'est à lui d'achever l'ouvrage qu'il a commencé en vous ; nul autre ne saurait y réussir. Sachez que c'est là le sacrifice délicat que DIEU demande de vous, avant de remplir votre cœur des délices ineffables de son pur amour. Vous n'aurez de repos que lorsque ce dessein miséricordieux aura été réalisé, car votre cœur ne saurait vivre sans amour. Prions donc afin que cette soif soit rassasiée par le seul amour de DIEU ; que ce soit lui et lui seul qui charme nos cœurs, qui les possède, qui les embrase et qui les transporte.

5° L'abîme de misère et de corruption où il semble que DIEU prend plaisir de vous voir toute plongée, est, à mon avis, la grâce des grâces, puisque c'est le vrai fondement de toute défiance de soi-même et de la totale confiance en DIEU, qui sont les deux pôles de la vie intérieure : c'est du moins de toutes les grâces celle que j'aime le mieux, et que je trouve plus constamment dans les âmes les plus avancées. Ce que vous pensez alors de vous-même, quoique terrible, est pourtant très vrai et très bien fondé ; car si DIEU vous laissait à vous-même, vous seriez un assemblage de tout mal et un monstre d'iniquité. Mais DIEU ne fait connaître cette grande vérité qu'à bien peu de personnes, parce que peu sont capables de la porter comme il faut, c'est-à-dire en paix, en confiance de DIEU seul, sans trouble ni découragement.

6° Point d'autre remède aux infidélités fréquentes que d'en gémir, de s'en humilier paisiblement et de tâcher de revenir à DIEU au plus tôt. Nous porterons toute la vie ces peines et ces humiliations, parce que nous serons toujours ingrats et infidèles ; mais, pourvu qu'il

n'y ait que la fragilité de la nature sans affection du cœur, cela suffit : car DIEU connaît notre faiblesse, il sait quelle est notre misère et combien nous sommes incapables d'éviter toute infidélité ; il voit même qu'il nous importe d'être réduits à cet état de misère, sans quoi, nous ne pourrions réprimer les saillies continuelles d'orgueil, de présomption et de secrète confiance en nous-mêmes. Gardez-vous bien de vous décourager, quoique vous voyiez échouer les résolutions tant de fois renouvelées d'être à DIEU. Servez-vous de cette expérience constante, pour pénétrer toujours mieux le profond abîme de votre néant et de votre corruption, pour apprendre à vous défier totalement de vous-même, pour ne compter que sur DIEU seul. Dites souvent : Seigneur, je ne ferai rien, si vous ne me le faites faire : éclairée par une funeste expérience, je ne compte plus que sur la toute-puissance de votre grâce ; et plus je m'en trouve indigne, plus j'espère, parce que mon indignité fera mieux éclater votre miséricorde. Vous ne sauriez pousser trop loin votre confiance en DIEU. Une bonté et une miséricorde infinies devraient produire une confiance infinie.

7° C'est une bien délicate et imperceptible illusion de l'amour-propre, de vouloir savoir où on en est de la mort mystique, sous prétexte de s'y prendre comme il faut, pour rendre cette mort plus complète en vous. Vous ne le saurez jamais en cette vie, et il ne vous est nullement avantageux de le savoir ; car, supposons même une âme totalement morte à elle-même ; si elle vient à le savoir, elle risque fort de ne plus l'être ; car l'amour-propre serait si content et si satisfait de cette assurance qu'il ressusciterait et recommencerait à

vivre d'une vie nouvelle, plus délicate et plus difficile à détruire que la première. O DIEU ! que le misérable amour-propre est subtil ! il se replie comme un serpent, et il ne réussit que trop souvent à conserver la vie au milieu des plus affreuses morts. Voilà de toutes les illusions la plus spécieuse. Ayez en horreur ce maudit amour-propre ; mais sachez que, malgré tous vos efforts, il ne mourra totalement et radicalement qu'au dernier moment de votre vie.

8° Les impressions de la sainteté de DIEU, qui vous jettent dans de si grands sentiments de confusion et de peine, sans cependant vous troubler, sont, à mon avis, une grande grâce, plus précieuse et plus assurée que la consolation à laquelle elle a succédé. Je ne puis donc que vous en souhaiter la continuation. Ne résistez pas, laissez-vous abaisser, humilier, anéantir. Rien n'est plus propre à purifier votre âme ; et vous ne sauriez apporter à la sainte communion une disposition plus en rapport avec l'état d'anéantissement auquel JÉSUS-CHRIST s'est réduit dans ce mystère. Il ne saurait vous repousser, lorsque vous approcherez de lui humiliée, et comme anéantie, dans le profond abîme de votre misère.

Quand on n'a pas le mouvement ni la facilité de découvrir son intérieur, après en avoir demandé la grâce, il faut se tenir en paix et en silence. Votre découragement montre peu de pureté d'intention, et il est une tentation très dangereuse ; car il ne faut vouloir aucun avancement que pour plaire à DIEU et non pas à soi-même. Il faut donc être toujours content de ce que DIEU veut ou permet, puisque sa seule volonté doit être la règle et la juste borne de nos désirs, même les plus

saints. D'ailleurs, il ne faut jamais se mettre en tête qu'on parviendra à un certain état où l'on sera satisfait de soi-même. Ce serait un grand malheur. Le signe le plus certain de notre avancement est la conviction de notre misère. Nous serons donc d'autant plus riches que nous nous croirons plus pauvres et que nous serons plus humiliés intérieurement, plus défiants de nous-mêmes, et plus disposés à ne nous confier qu'en DIEU seul. Et voilà ce que DIEU commence à vous donner ; ainsi, point d'inquiétude ni de découragement. Chaque jour, il faut se dire : C'est aujourd'hui que je vais commencer.

Je loue fort la pratique que vous avez adoptée de ne point soutenir votre sentiment et de vous laisser blâmer et critiquer, dans les circonstances même où vous croiriez avoir de bonnes raisons pour vous excuser : vous sacrifiez, dites-vous, cette bonne idée que vous vouliez que l'on eût de vous, et vous gardez le silence, quoique, jusqu'à présent, vous eussiez cru qu'il était de la bonne édification de vous défendre, quand ce que l'on disait n'était pas juste. Voici ma réponse : Souffrir toutes sortes de blâmes et d'accusations injustes, en silence, sans lâcher un seul mot pour sa justification, sous quelque prétexte que ce soit, c'est selon l'esprit de l'Évangile, et conforme aux exemples de JÉSUS-CHRIST et de tous les Saints. Vos idées contraires étaient une pure illusion. Tenez-vous donc ferme dans votre nouvelle et sainte conduite. Vous avez raison de dire que nous portons un fonds de corruption inséparable de notre nature, et que c'est comme une eau bourbeuse et infecte, dont il sort une odeur insupportable, dès qu'on la remue. C'est là une vérité bien constante, et DIEU

vous fait une grande grâce en vous le faisant si vivement sentir. De ce sentiment naîtront peu à peu la sainte haine et la totale défiance de vous-même : en quoi consiste principalement la vraie humilité.

LETTRE II (1)

Défauts des commençants.

Je ne suis pas surpris de la tranquillité de la personne dont vous me parlez ; c'est le fruit de l'humilité qu'elle a exercée en ouvrant son cœur, malgré ses répugnances, et l'effet des paroles que DIEU ne manque jamais d'inspirer alors à ceux qui nous parlent de sa part. Faites-lui bien comprendre que DIEU a commencé à l'éprouver de la sorte, pour la punir et la guérir d'un fond raffiné d'orgueil caché qu'elle nourrissait depuis longtemps, sans s'en apercevoir. Plus le trouble a été grand, plus il a fait paraître la grandeur de la vanité, qui se déconcerte et se révolte à la moindre humiliation même intérieure. Il faut donc que cette personne tâche de se dépouiller peu à peu des complaisances secrètes qui se cachent dans les replis les plus enveloppés de son cœur, soit au sujet des qualités naturelles, soit à l'égard des vertus qu'on peut avoir ou

(1) Cette lettre a été adressée en 1731 par le Révérend Père de Causade à la Sœur Marie-Anne-Thérèse de Rosen, au sujet d'une personne en retraite. Il y a lieu de croire qu'il s'agit de madame ou de mademoiselle de Lesen, que DIEU avait ramenée à lui par l'épreuve de la perte de ses biens, et qui avait fait vœu de se faire religieuse, mais qui fut longtemps retenue dans le monde où elle menait la vie dévote. Elle fit, en 1731 et en 1732, une retraite dans le monastère de la Visitation de Nancy, et eut pour directrice la Sœur Marie-Anne-Thérèse de Rosen. Peu après, en 1733, elle entra chez les religieuses Annonciades de Saint-Mihiel.

dont on se flatte. Car, sans y prendre garde, on se complaît vainement en tout cela ; et sans se l'avouer à soi-même, on se croit supérieur aux autres sur bien des articles. Un amour-propre délicat se repaît de ces vanités de l'esprit, autant que l'orgueil mondain se complaît dans les belles qualités du corps ; et comme celui-ci trouve son plaisir de penser continuellement à sa beauté ou à la contempler dans un miroir, de même, l'autre fait ses délices intérieures de tous les dons naturels ou surnaturels qu'il se flatte d'avoir reçus du Ciel. Le remède à ce mal diabolique, car c'est le crime de l'ange superbe, c'est : 1^o d'imiter les femmes modestes qui ne se contemplent jamais dans le miroir, ou qui chassent de leur esprit toutes les vaines réflexions sur leur beauté ou sur leurs agréments extérieurs ;

2^o De contraindre souvent son amour-propre à envisager en face tous ses défauts, ses misères et ses faiblesses, à en savourer l'abjection et à se nourrir de mépris ;

3^o De considérer ce qu'on a été, ce qu'on est, et ce qu'on deviendrait si DIEU retirait la main qui nous soutient. Quand on néglige de s'appliquer à ces réflexions humiliantes, DIEU se voit contraint, par sa bonté paternelle, de prendre un autre moyen pour détruire la vanité secrète dans les âmes qu'il veut conduire à une haute perfection : il permet des tentations ou même des chutes qui les jettent dans un abîme de confusion, et les guérissent de cette enflure d'esprit et de cœur. Quand DIEU nous ménage ce remède amer, mais salutaire, il faut se soumettre humblement, sans dépit et sans inquiétude volontaires ;

4^o Ne jamais croire qu'à force de réflexions, nous

pourrons adoucir nos peines ; mais il faut se tenir comme immobile dans le sein de la miséricorde de DIEU, et laisser passer l'orage, sans se démener ni agiter intérieurement : on aigrirait le mal au lieu de l'adoucir ;

5° Ne point demander la délivrance de ses peines, puisqu'elles ont été ménagées par un coup favorable de la Providence ; mais il faut demander la patience avec soi et avec les autres, et une entière résignation ;

6° Au lieu de faire l'esprit fort, c'est alors qu'il faut devenir enfant, par une grande simplicité, candeur, ingénuité et ouverture de cœur envers ceux qui nous conduisent.

LETTRE III

A LA SŒUR CHARLOTTE-ÉLISABETH BOURCIER DE MONTHUREUX (1735)

Troubles intérieurs volontairement entretenus ; faiblesse.

Ma chère Sœur,

Depuis quelques jours, j'ai eu tant de lettres à écrire, soit pour ce pays-ci, soit pour la France, que je n'ai pu lire votre long mémoire. Je ne vous dissimulerai pas qu'il m'a paru fort inutile, car DIEU m'a fait la grâce de bien connaître votre état sans que j'eusse besoin de cette lecture. J'ai pourtant lu l'article le plus essentiel, celui auquel vous aviez mis une marque particulière, et il n'a fait que me confirmer dans la persuasion où je suis depuis longtemps à votre égard. Souffrez donc, ma chère Sœur, que j'insiste sur la direction que je n'ai cessé de vous donner. Vous vous êtes jusqu'ici très bien trouvée de l'avoir suivie ; pourquoi donc vous en laisseriez-vous détourner par les illusions du démon ? Je ne vous parle pas au hasard, mais avec une pleine cer-

ritude ; veuillez donc me croire, et prouvez-moi, par votre docilité, que la confiance dont vous m'honorez n'est pas un vain semblant.

Si vous avez une vraie bonne volonté, si vous êtes sincèrement et énergiquement résolue d'être à DIEU, vous devez faire tous vos efforts pour vous maintenir dans la paix, afin de ne pas donner un démenti à la parole des Anges : la paix aux hommes de bonne volonté. Mais il faut vous attendre à ce que Satan fasse tous ses efforts pour vous empêcher d'acquérir cette paix si désirable. Je sais qu'il n'y a malheureusement que trop bien réussi jusqu'à ce jour. Le plus grand mal de votre âme, à présent, c'est le trouble, l'inquiétude, les agitations intérieures. Cette maladie n'est pas incurable, grâce à DIEU ; mais tant qu'elle ne sera pas guérie, elle ne pourra que vous être plus funeste encore qu'elle n'est douloureuse. Le trouble intérieur rend l'âme incapable d'écouter et de suivre la voix du divin Esprit, de recevoir les douces et délicieuses impressions de sa grâce, de s'appliquer aux exercices de piété et aux devoirs extérieurs. Il en est de cette âme malade et troublée comme des corps affaiblis par la fièvre, qui ne peuvent accomplir aucun travail sérieux, jusqu'à ce qu'ils soient délivrés de leur mal. Et, comme il y a quelque analogie dans l'infirmité des unes et des autres, il y a aussi quelque ressemblance dans les remèdes à employer.

La santé du corps ne peut se rétablir que par trois moyens : docilité au médecin, repos et bonne nourriture ; ce sont aussi les trois moyens qui rendront la paix et la santé à une âme agitée, malade et presque agonisante.

La première condition de sa guérison est sa docilité ; mais une docilité enfantine, aveugle, fondée sur le principe que DIEU ayant mis ses ministres à sa place pour nous guider, ne peut pas laisser s'égarer les âmes qui, en vue de lui, s'abandonnent aveuglément à leur conduite. Faites donc avant tout consister votre vertu dans le renoncement à votre jugement propre, et dans la disposition humble et généreuse à croire et à faire tout ce que votre directeur jugera à propos devant DIEU. Si vous êtes animée de cet esprit d'obéissance, vous ne vous permettrez jamais de vous arrêter volontairement à aucune pensée contraire à ce qui vous aura été ordonné ; et vous vous garderez bien de céder au penchant de tout examiner et de tout éplucher. Que si, malgré vous, il vous vient à l'esprit des pensées contraires à l'obéissance, vous les rejetterez ; ou mieux encore, vous les mépriserez comme des tentations dangereuses.

Le second remède à votre mal est le repos et la paix de l'âme. Pour l'acquérir, il faut avant tout la désirer avec ardeur et la demander instamment à DIEU ; il faut ensuite travailler de toutes vos forces à l'acquérir. Si vous me demandez comment vous devez vous y prendre, je vais vous le dire.

Ayez bien soin d'abord de ne laisser jamais séjourner volontairement dans votre esprit aucune pensée qui aurait pour résultat de l'inquiéter, de le chagriner ou de l'abattre. Ces pensées sont, dans un sens, plus dangereuses que les tentations impures ; il faut donc les laisser passer sans s'y arrêter, les mépriser et les laisser tomber comme une pierre dans la mer ; leur résister, en fixant votre attention sur des pensées contraires, et surtout

en produisant des aspirations préparées à ce dessein, des soupirs et gémissements intérieurs, accompagnés d'actes d'humilité. Mais cette lutte, tout en étant énergique et généreuse, doit être douce, tranquille, paisible ; car si elle était inquiète, chagrine, dépiteuse et turbulente, le remède serait pire que le mal. En second lieu, vous éviterez, dans toutes vos actions extérieures et intérieures, l'ardeur, l'empressement, l'activité naturelle ; vous vous accoutumerez, au contraire, à parler, à marcher, à prier et à lire tout doucement, tout lentement, sans jamais vous efforcer pour quoi que ce soit, pas même pour repousser les tentations les plus affreuses. Vous vous souviendrez que le meilleur désaveu de ces tentations est la peine qu'elles causent. Tant que la volonté libre n'a que de l'horreur et de la haine pour les objets qu'elles offrent à l'imagination, il est évident qu'elle n'y consent en aucune manière. Tenez-vous donc en paix au milieu de ces tentations, comme au sein des épreuves.

Reste à guérir la faiblesse, qui est pour une âme troublée le résultat de la fièvre qui la tourmente. Il faut, pour cela, lui donner une nourriture fortifiante, c'est-à-dire : 1° lui faire lire de bons livres, et l'accoutumer à faire ses lectures tout doucement, avec de fréquentes pauses, plutôt pour tâcher de goûter par le cœur ce qu'elle lit que pour appliquer les réflexions de l'intelligence. Il faut se souvenir de ce beau mot de Fénelon : « Les paroles qu'on lit ne sont que comme le marc, et le goût qu'on y trouve en est comme le suc dont notre âme est nourrie et engraisée. » Il faut faire, par rapport à cette nourriture spirituelle, ce que font les hommes gourmands et sensuels à l'égard des ragoûts,

des sucreries et des liqueurs, qu'ils goûtent encore et qu'ils savourent après les avoir avalés. Il faut : 2° ne s'entretenir que de choses utiles et édifiantes avec les personnes les plus capables de nous porter à DIEU par leurs saints discours ; 3° n'aller jamais mendier de la consolation auprès des créatures, par des entretiens inutiles. Ce point est essentiel aux personnes qui sont dans les épreuves. DIEU, qui nous les envoie pour notre bien, veut que nous les supportions sans chercher d'autres consolations que les siennes ; et il prétend marquer lui-même le moment où ces consolations nous doivent être données. Il faut 4° s'appliquer, chacun selon son pouvoir et son attrait, à la prière intérieure, mais sans contention et sans violence ; se tenir tout doucement en la sainte présence de DIEU, en lui adressant de temps en temps quelque acte intérieur d'adoration, de repentir, de confiance et d'amour. Que si on ne peut former aucun acte, se contenter du bon désir qu'on en aurait ; car, soit en bien, soit en mal, le désir équivaut à un acte devant DIEU. Bossuet dit très bien quelque part : « Le désir est, à l'égard de DIEU, ce qu'est à l'égard des hommes la voix et la parole : car, comme par la voix et la parole, nous parlons aux hommes, nous les prions, nous les remercions ; tout cela se fait envers DIEU par les seuls désirs de notre cœur, qui lui dit et demande tout, bien plus fortement que ne pourraient le faire toutes nos paroles, et même les actes intérieurs qu'on appelle exprès et formels. » C'est ce qui a fait dire qu'un cri retenu au fond de l'âme vaut bien, à l'égard de Celui qui sonde les âmes, un cri poussé jusqu'au ciel.

Il faut : 5° mettre en œuvre cette manière de prier,

douce, facile, tendre et affectueuse, non seulement à l'oraison du matin, mais encore durant toute la journée, par de fréquentes élévations du cœur vers DIEU, ou par le regard intérieur de sa présence divine. Pour y trouver plus de facilité, on pourrait, le matin prévoir à peu près toutes les situations, soit intérieures, soit extérieures, où l'on se trouvera durant la journée, et se demander à soi-même : Quand je me trouverai dans telle rencontre, dans telle et telle situation, que dirai-je à DIEU, quel acte pourrai-je faire ? Le moment venu, si on est empêché d'exécuter ses bons propos, on se contente d'y adhérer au moins confusément, et d'exposer à DIEU son impuissance.

Enfin, cette bonne nourriture de l'âme consiste à ne vouloir en tout et partout que ce que DIEU veut ; ou, en d'autres termes, à adhérer à tous les ordres de la divine Providence, dans toutes les dispositions imaginables, soit intérieures, soit extérieures : santé ou maladie, sécheresses, distractions, ennuis, dégoûts, tentations ; et à dire en tout cela de cœur : Oui, mon DIEU, je veux tout, j'accepte tout, je vous sacrifie tout ou du moins je désire de le faire ; je vous en demande la grâce ; aidez, soutenez ma faiblesse. Dans les plus affreuses tentations, il faut lui dire : Mon DIEU, préservez-moi à cet égard de tout péché ; mais la confusion de mon orgueil et la sainte abjection et humiliation intérieure, je la veux, je l'accepte, autant qu'il vous plaira et pour le temps qu'il vous plaira.

L'âme la plus troublée et la plus affaiblie, si elle adopte les moyens qui viennent d'être indiqués, ne saurait tarder de recouvrer la paix et les joies qui lui manquent.

LETTRE IV

A LA MÊME (1755)

Même sujet.

Si ma lettre vous a affligée, ma chère Sœur, je vous dirai, comme saint Paul, que je me réjouis, non pas de votre affliction, mais du bon effet qu'elle a produit. Il est bon de se reconnaître coupable en bien des choses, non pour se les reprocher d'une manière dure, aigre, inquiète et troublée, mais pour s'en humilier doucement, paisiblement, sans dépit ni aigreur contre soi-même. Vous ne paraissez indocile, dites-vous, que parce que vous dites tout bonnement vos craintes et vos doutes. Ce n'est pas cela, ma chère Sœur, mais c'est que vous adhérez trop à ces craintes et à ces doutes ; vous vous en occupez trop, au lieu de les mépriser et de vous jeter dans l'entier abandon à DIEU, comme je vous le prêche sans cesse depuis si longtemps. Sans cet heureux et saint abandon, vous ne jouirez jamais d'une paix solide, pleine d'une parfaite confiance en DIEU seul par JÉSUS-CHRIST.

Mais encore une fois, que craignez-vous dans cet abandon, surtout après tant de marques évidentes de la très grande miséricorde de DIEU sur vous ? Vous cherchez des appuis sensibles dans vous-même, dans vos œuvres, dans votre conscience, comme si vos œuvres et votre conscience étaient de plus grandes assurances et de plus forts soutiens que la miséricorde de DIEU et les mérites de JÉSUS-CHRIST ; comme si elles

ne pouvaient pas vous tromper ! Je prie DIEU de vous éclairer et de vous changer enfin le cœur sur cet article, qui est essentiel pour vous.

Je serais, dites-vous encore, déconcertée, je serais surprise moi-même, si vous pouviez me découvrir tout ce que vous voyez et sentez ! Voilà précisément ce que m'ont dit souvent des personnes qui sont dans votre état, et que je ne connais pas mieux que vous. Voici ma réponse à vous et à toutes vos semblables : Le vif sentiment de nos fautes et de nos imperfections est la grâce propre de cet état, et cette grâce est très précieuse. Pourquoi ? 1° Parce que ces vues pénétrantes de nos misères nous tiennent dans l'humilité ; elles vont quelquefois jusqu'à nous inspirer une salutaire horreur et une sainte crainte de nous-même ; 2° parce que cet état, en apparence si misérable et si désespéré, donne lieu à un abandon héroïque entre les mains de DIEU.

Quand on a pénétré jusqu'au fond de l'abîme de son néant, on ne peut plus avoir aucune espèce de confiance en soi-même, ni s'appuyer en aucune manière sur ses œuvres, où l'on ne trouve que misère, amour-propre et corruption. Cette absolue défiance et ce complet mépris de soi-même est l'unique source d'où découlent les délicieuses consolations des âmes pleinement abandonnées à DIEU, leur paix inaltérable, leur sainte joie et leur confiance inébranlable en DIEU seul. Oh ! si vous connaissiez le don de DIEU, le prix, le mérite, la force, la paix et la sainte assurance du salut, qui sont cachés dans cet abandon, vous seriez bientôt délivrée de toutes vos craintes et inquiétudes ! Mais vous croyez vous perdre, dès que vous pensez à vous abandonner ; et

c'est cependant le plus efficace moyen de salut que d'en venir à ce total et parfait abandon. Je n'ai point encore vu d'âmes qui aient tant résisté que la vôtre à faire cet abandon à DIEU. Il faudra pourtant en venir là nécessairement, du moins à la mort ; car personne, sans une révélation expresse, ne pouvant être assuré de son salut éternel, ni se dispenser de craindre jusqu'au dernier moment, il faut, d'une nécessité absolue, s'abandonner alors à la très grande miséricorde de DIEU.

Mais, direz-vous, je ne pourrais me croire autorisée à pratiquer cet abandon et me délivrer de mes craintes que si j'avais vécu saintement et fait assez de bonnes œuvres. Illusion, ma chère Sœur ! Ce langage ne peut vous être inspiré que par votre malheureux amour-propre, qui voudrait absolument pouvoir se confier en lui-même, tandis que vous ne devez mettre votre confiance qu'en DIEU seul et dans les mérites infinis de JÉSUS-CHRIST. Jamais vous n'avez bien voulu pénétrer, comme il faut, ce point essentiel : mais toujours vous vous arrêtez à examiner vos craintes et vos doutes, au lieu de vous mettre au-dessus pour vous jeter à l'aveugle et à corps perdu entre les mains de DIEU et dans son sein paternel. C'est-à-dire que vous voudriez avoir toujours des assurances certaines de votre part, pour mieux vous abandonner. Oh ! certes, ce n'est plus là le véritable abandon à DIEU, par une totale confiance en lui seul, mais bien un désir secret de pouvoir s'assurer de soi-même, avant que de s'abandonner à son infinie bonté ; c'est agir comme un criminel d'État, qui, avant que de s'abandonner à la clémence du roi, voudrait avoir des assurances de son pardon ! Cela s'appelle-t-il compter sur DIEU, n'espérer

rien que de Dieu ? Jugez-en vous-même. Et voilà cependant l'abandon par confiance filiale, auquel DIEU vous appelle depuis si longtemps. Mais vous, au lieu d'entrer dans ce double sentiment, vous vous laissez tyranniser et crucifier par la crainte des esclaves. J'insiste beaucoup sur cet article, parce que l'expérience m'a appris que c'est là comme la dernière bataille que livrent à la grâce les âmes qui sont dans votre état, le dernier pas qu'il faut franchir pour sortir de soi-même, et celui qui coûte le plus. Mais personne ne m'a jamais paru y apporter autant de résistance que vous. Cela vient d'un fonds tout particulier d'amour-propre, d'une secrète et grande présomption et confiance en vous-même, que vous n'avez peut-être jamais bien connue ; car, remarquez bien que, dès qu'on vous parle de ce total abandon à DIEU, vous sentez un certain bouleversement intérieur, comme si tout était perdu, comme si on vous disait de vous jeter les yeux clos dans un abîme. Il n'en est rien pourtant, et c'est précisément tout le contraire : car la plus grande assurance du salut en cette vie ne réside que dans cet abandon total, qui consiste, dit Fénelon, à être poussé à bout, et jusqu'au désespoir entier de soi-même, pour n'espérer qu'en DIEU seul. Pesez bien l'énergie de ces termes, qui semblent d'abord trop forts et outrés.

Or, pour vous conduire à cet abandon total, DIEU vous a accordé deux genres de grâces : 1° de puissants attraits, pour vous solliciter à mettre toute votre confiance en sa très grande miséricorde et bonté ; 2° de grandes connaissances et des vues très pénétrantes de vos misères, faiblesses, perversités, impuissances à tout bien, etc., comme pour vous dire : Sachez que dans cet

état vous ne devez plus et vous ne pouvez plus en aucune sorte compter sur vous-même, ni vous appuyer sur rien de ce qui vient de vous-même, puisque vous n'êtes qu'un abîme de corruption. Laissez-moi donc le soin de tout, en vous abandonnant vous-même, et en renonçant à tout retour sur vous-même, pour ne penser plus qu'à moi.

Mais que deviendra donc le soin de mon salut ? Eh qu'ôï ! ignoreriez-vous encore que le moyen le plus sûr d'y réussir c'est d'en laisser entièrement le soin à DIEU pour ne s'occuper plus que de lui : comme serait un homme qui, honoré de la confiance d'un grand roi, s'abandonnerait entièrement à lui pour sa fortune, ne pensant qu'au service et aux intérêts de son maître ? Croyez-vous que, par cette voie si généreuse, il ne ferait pas mieux ses affaires que d'autres plus intéressés qui ne penseraient continuellement qu'à ce qu'ils pourraient gagner ou obtenir ?

Mais est-il ordonné de penser à soi, de rentrer en soi-même, de veiller sur soi ? — Oui bien, en commençant d'entrer au service de DIEU, pour se détacher du monde, pour se retirer des objets extérieurs, pour corriger les mauvaises habitudes contractées ; mais ensuite il faut s'oublier soi-même pour ne penser qu'à DIEU, se quitter soi-même pour aller droit à DIEU seul. Mais vous, vous voulez toujours demeurer comme ensevelie dans vous-même, dans vos prétendus intérêts spirituels ; et DIEU, pour vous ôter cette misérable et dernière ressource de l'amour-propre, fait que vous ne trouvez en vous-même qu'une source de craintes, de doutes, d'incertitudes, de troubles, d'inquiétude et d'abattement ; comme si ce DIEU de bonté vous disait par là : Oubliez-vous vous-même,

et vous trouverez en moi seul la paix, la joie intérieure, le calme, la vraie assurance de votre salut. C'est moi qui suis le DIEU du salut, et vous, vous ne pouvez être que la cause de votre perte.

Mais, direz-vous encore : Dans cet oubli de moi-même, loin de me corriger de mes péchés et de mes imperfections, je ne les connais pas même. — Erreur, illusion, ignorance : jamais on ne connaît mieux ses défauts que dans la simple vue ou présence de DIEU. C'est comme un soleil intérieur, qui, sans nous imposer la crainte d'un examen continu, nous fait tout connaître, quand il faut, par une simple impression. Par là encore, mieux que par toute autre voie, tous nos défauts et toutes nos imperfections sont peu à peu consumés, comme la paille dans le feu.

Et puis, qu'arrive-t-il ? Voici l'état où vous devriez être parvenue il y a longtemps, et dont DIEU m'a donné et me donne de fréquentes expériences. Comme la misère et la corruption du cœur humain est un abîme sans fond, plus on y fait pénétrer la lumière de DIEU, et plus on y trouve d'objets tristes et humiliants ; mais alors ces nouvelles découvertes, loin d'attrister l'âme, la consolent, en entretenant son humilité intérieure, qu'elle sait être le fondement solide de tout l'édifice spirituel. Loin de troubler sa sainte joie et de l'abattre, elles lui inspirent une solide confiance, puisqu'on sent qu'on ne la met plus qu'en DIEU seul, et que cette confiance, selon l'Écriture, n'a jamais été confondue. J'ai connu et je connais encore des âmes conduites par cette voie, tout étonnées de ce qu'elles sentent croître leur confiance en DIEU, à mesure qu'elles se voient plus pauvres, plus faibles, plus misérables. La raison est qu'à mesure que

ces vues de nos misères et de notre corruption deviennent plus vives, les âmes qui les acquièrent tombent toujours dans une plus grande défiance d'elles-mêmes, jointe à une confiance en DIEU, qui augmente toujours à proportion. DIEU leur fait bien sentir alors que la totale défiance de soi-même, jointe à l'entière confiance en lui, d'où naît l'abandon total, sont les deux grands ressorts de la vie spirituelle, et que tant que l'on sera dans cet état on ne court nul risque pour le salut. C'est donc en abandonnant tout à DIEU que l'on retrouve tout en lui seul avec avantage. Par là on se délivre, une fois pour toutes, de ces misérables retours de soi, de ces craintes, de ces troubles, de ces inquiétudes, en un mot de ces tortures, auxquelles se condamnent les âmes intéressés qui ne veulent aimer DIEU que pour l'amour d'elles-mêmes, qui cherchent leur salut et leur perfection, non pas tant pour plaire à DIEU et pour le glorifier, que pour leur propre intérêt et bonheur éternel.

Mais, direz-vous, DIEU nous ordonne de vouloir notre salut et notre éternelle félicité. — Oui, sans doute, mais il faut le vouloir dans son ordre et comme il le veut : or, voici l'ordre de DIEU, qu'il vous importe de bien comprendre : DIEU ne nous a créés et n'a pu nous créer que pour sa propre gloire et pour accomplir ses volontés ; voilà ce qu'il se devait à lui-même et à son souverain domaine ; mais comme il est aussi infiniment miséricordieux, il a voulu que la créature trouvât ses intérêts et son bonheur éternel en accomplissant ses volontés. Mais voici le renversement que fait ce malheureux amour-propre qui se recherche en tout : nous voulons premièrement et principalement pourvoir à nos intérêts spirituels et éternels ; et, pour ce qui

regarde la gloire de DIEU, nous ne lui donnons, dans nos préoccupations, que la seconde place.

DIEU voit ce renversement d'un œil jaloux, dans certaines âmes qu'il a comblées de grâces et dont il veut être aimé d'un amour pur et désintéressé ; et pour les faire rentrer dans l'ordre, il les trouble, les intimide, les frappe intérieurement. Il veut que ces amertumes secrètes détruisent ce fonds d'amour-propre qui leur est si nuisible ; il désire les engager peu à peu à penser moins à elles et à leurs intérêts, pour ne s'occuper tranquillement que de lui, en lui abandonnant le soin et la conduite de leur salut ; et voilà le sens de ces grandes paroles de JÉSUS-CHRIST à plusieurs saintes âmes : « Ma fille, pensez à moi et je penserai à vous : occupez-vous de ma gloire, et laissez-moi m'occuper de vos intérêts et de votre fortune éternelle. »

Mais nous, que faisons-nous, en nous inquiétant et en nous occupant toujours de nous-mêmes ? C'est comme si nous disions : Ah ! Seigneur, que me dites-vous là ! je serais perdue si je ne pensais pas continuellement à mon intérieur, si je ne me demandais pas sans cesse où j'en suis avec vous et ce que je deviendrai. Voilà de quoi il faut que je m'occupe sans cesse. Pour ce qui est de votre gloire et de votre bon plaisir, je ne puis y penser que par intervalles. Je m'en occuperai, je l'espère, plus habituellement, lorsque j'aurai vu disparaître tous mes défauts, et qu'il me sera démontré que je n'ai rien à risquer dans cette continue application à vos divins intérêts. Mais auparavant, je ne puis m'y résoudre, car je me croirais perdue, et vous voulez bien qu'avant toutes choses je tâche de pourvoir à la sûreté de mon âme ? — A celles de ses

épouses qui lui tiennent ce langage, voici la réponse bien claire et bien nette que fait le divin Sauveur dans l'Évangile : « Quiconque aime son âme la perdra ; mais qui la perd en apparence pour moi la trouvera, la sauvera pour l'éternité. » Et en effet, je ne vois point d'âmes qui aient plus d'horreur du péché, plus de force à pratiquer le bien et à faire à DIEU, dans les rencontres, les plus grands sacrifices, que celles qui, pour ne s'occuper continuellement que de DIEU, semblent ne point penser à elles-mêmes, se reposant sur lui de toutes choses et de leur salut. C'est donc précisément dans cet état que le salut est plus en sûreté ; d'où je conclus que non seulement les scrupules, mais les craintes excessives, les doutes chagrinants, les troubles intérieurs et les amertumes de cœur ne viennent que de cet amour intéressé, qui s'occupe plus de ses intérêts personnels que de la gloire de DIEU ; de ses volontés, du pur désir de lui plaire, de tout ce qui, dans notre cœur, doit tenir le premier rang. Puisqu'il est le souverain bien, son amour doit passer avant la charité que nous nous devons à nous-mêmes. Et puisqu'il a promis d'aimer tous ceux qui l'aiment, et de les aimer d'autant plus qu'ils l'aiment plus purement, nous pouvons être assurés qu'en employant toutes nos forces à l'aimer pour lui-même, nous retrouverons avec avantage, dans cet amour pur, tout ce que nous semblons lui avoir sacrifié. Ainsi, bien loin de se perdre, c'est tout gagner que de s'abandonner entièrement à DIEU par amour et par confiance.

La vue de cet amas confus de fragilités, de misères, d'indignités, de toute corruption, etc., ne doit point vous déconcerter. C'est justement pour cela que je dis hardi-

ment que tout va bien, car je n'ai jamais vu d'âme douée de ces vues pénétrantes et humiliantes, pour qui elles ne fussent pas des grâces singulières de DIEU, et qui n'y ait trouvé, avec la vraie connaissance d'elle-même, cette solide humilité de cœur qui est la base de toute perfection. J'ai connu et je connais bien des saintes âmes, qui n'ont pour tout bien que la profonde connaissance de leur misère, et qui ne sont jamais plus contentes que de s'y voir, pour ainsi dire, abîmées. C'est alors qu'on est dans la vérité, et par conséquent en DIEU qui est la souveraine Vérité. Savez-vous que marcher ainsi devant lui, la tête baissée, et dans cet esprit d'anéantissement de soi-même, c'est presque tout dans la vie intérieure ? Il n'y a qu'à savoir s'y tenir en paix, soumission, abandon et confiance. Je vous dirais alors : Demeurez là, et tout est fait ; DIEU fera le reste ; mais il le fera peut-être sans même que vous le connaissiez et le sentiez.

Vous tremblez pour votre état, et moi j'en bénis DIEU pour vous. Je ne vous souhaite qu'un seul changement : c'est qu'à votre anéantissement se joignent la paix, la soumission, la confiance et l'abandon, comme je viens de le dire. Après cela je ne craindrai rien pour vous, pas même les relâchements dont vous me parlez, et qui vous font marcher comme les écrevisses ; DIEU empêche les grands relâchements et il permet les petits pour vous tenir dans l'humilité. Saint François de Sales met une vertu héroïque à se relever sans cesse, sans jamais perdre cœur.

DIEU soit béni de tout en tout.

LETTRE V

A LA SŒUR DE LESEN

Amour des reproches.

Nancy, 1735.

Je ne suis pas surpris de l'amitié que vous avez pour cette chère parente : je comprends que vous la lui devez à bien des titres ; cependant, par là même que, de votre propre aveu, cette affection vous trouble et vous empêche d'être toute à DIEU, il faut qu'il y ait quelque désordre. Si vous voulez la sanctifier et la rendre toute surnaturelle, voici ce que DIEU demande de vous : 1^o que vous ne vous occupiez ni trop souvent, ni avec trop d'empressement, de la personne aimée : il faut de la modération en tout ; 2^o que dans les maladies et les afflictions qu'elle pourra éprouver, vous en fassiez le sacrifice et l'abandon entier à DIEU, afin qu'il dispose d'elle et de vous, en tout et partout, selon sa très sainte volonté et son aimable bon plaisir. Sachez qu'en l'abandonnant ainsi au gré et au soin de la divine Providence, vous lui rendez à elle, aussi bien qu'à vous-même, le plus grand service que vous puissiez lui rendre, puisque, par ce sacrifice, vous la remettez entre les mains d'un DIEU infiniment bon et infiniment puissant.

Il faut bien s'aider de sa raison dans ses peines : mais, comme l'a bien dit une sainte et savante chrétienne, il ne faut pas trop compter sur cette raison impuissante, qui n'est forte que pour s'opposer au bien, et qui n'est plus que faiblesse quand il s'agit

de surmonter le mal. C'est la religion, c'est la grâce obtenue par une humble prière, qui peuvent nous soutenir. Les tristesses, les abattements, les révoltes intérieures, causés par une grande tendresse, dans les divers accidents qui arrivent à nos proches, ne seront pour nous qu'un grand sujet de vertu et de mérite, si, tâchant de nous élever par la foi au-dessus de nos sentiments naturels, nous savons tout sacrifier aux saintes et adorables volontés de DIEU. Ne savons-nous pas que rien ne peut arriver en ce monde sans son ordre, et qu'il a tout disposé pour le plus grand bien de ceux qui lui sont soumis, ou au moins qui désirent acquérir et pratiquer cette heureuse soumission ? Pussions-nous enfin en bien connaître le prix et la vertu ! De tous les moyens de salut, c'est, avec l'accomplissement des divins préceptes, le plus universel et le plus infaillible. Il n'en faudrait pas davantage pour sanctifier la plupart des hommes, et pour leur adoucir toutes les croix de la vie. Un sage païen l'a pensé comme nous, quand il a dit « que ce que l'on ne peut empêcher devient plus léger par la patience ». Quand on a le cœur tendre, et qu'on s'est accoutumé à nourrir en soi ce que le monde appelle sentiments délicats et généreux, ce n'est pas une petite affaire que de se guérir d'une trop grande préoccupation pour l'honneur de sa famille, d'un trop grand attachement à ses intérêts, d'une sensibilité trop vive à l'égard de tout ce qui affecte ceux ou celles qui nous sont plus tendrement attachés. Il faut pour cela beaucoup prier, il faut aussi réfléchir et encore plus combattre : 1^o réfléchir sur l'inutilité de nos inquiétudes et de nos sensibilités, et sur le préjudice qu'elles nous causent à nous-mêmes, tant pour la santé du corps

que pour le bien de l'âme ; 2° se combattre en n'y pensant pas si souvent, ni si longtemps, ni si fortement, sacrifiant et abandonnant tout à DIEU, malgré le déchirement de cœur qu'on sent durant la violence de ces sacrifices ; penser qu'après tout il n'y a qu'une seule chose de nécessaire, et que, pourvu que la grande affaire aille bien, tout le reste ira comme il plaira à DIEU. Ce sont des affaires de quatre jours, ou plutôt de vrais riens et des bagatelles, qui passent comme des éclairs, et sans retour. Faisons comme les gens du monde, quand ils ont une affaire de la dernière importance où il s'agit de leur honneur, de leur vie, de leur bien, et de tout, comme ils disent : ils ne pensent alors, jour et nuit, qu'à cette importante affaire ; ils négligent tout le reste, parce que tout le reste ne leur paraît rien en comparaison. Apprenons, dit JÉSUS-CHRIST, apprenons des enfants des ténèbres comment nous devons agir, nous qui sommes des enfants de lumière.

Souvenez-vous que la retraite et la solitude qui nous sauve, n'est pas l'extérieure, qu'on peut avoir même au milieu du monde ; mais c'est l'intérieure, la retraite de l'esprit et du cœur : de l'esprit, en bannissant les pensées et les soins superflus, tâchant de ne s'occuper que de DIEU ; du cœur, qui sait gémir, s'humilier et soupirer fréquemment en vue de DIEU, et qui cherche à se détacher peu à peu de toutes les créatures, pour s'attacher uniquement au Créateur. Lui seul est véritablement, et tout le reste n'a de réalité qu'autant qu'il se rattache à l'être de DIEU. Par conséquent, les intérêts purement temporels, les affaires, les honneurs, les plaisirs et les souffrances de ce bas monde ne sont que des ombres, des fantômes, des apparences d'être, de vrais riens.

LETTRE VI

A LA SŒUR ANNE-MARGUERITE BOUDET DE LA BELLIERE

Attachements trop sensibles.

Ma très chère fille en Notre-Seigneur,

Je ne puis assez bénir DIEU de ce grand désir d'être à lui sans réserve, qu'il vous donne, et du courage qu'il vous inspire pour lui faire bien des petits sacrifices et modérer vos attachements les plus innocents. O ma chère Sœur, que DIEU vous a bien éclairée là-dessus, et combien de dangers vous éviterez si vous êtes fidèle à suivre cette lumière ! Nous ne voyons malheureusement que trop de personnes faisant profession de piété donner dans ce piège et s'interdire par là tout progrès. Sous prétexte qu'il n'y a point de péché dans les attachements qu'elles se permettent, elles s'y livrent sans scrupules, et mettent par là des obstacles invincibles aux grâces et aux communications de DIEU. Son pur amour voudrait remplir et embraser leurs cœurs ; mais comment cela se pourrait-il faire, tant que ces cœurs sont distraits par de vains amusements et remplis du misérable amour de quelque créature ? Vous savez combien ce piège faillit être funeste à sainte Thérèse ; et certes, après un pareil exemple, vous ne pouvez trop vous tenir sur vos gardes. Continuez donc à vous détacher de plus en plus, et je vous promets qu'à mesure que votre détachement ira croissant, vous éprouverez un plus grand attrait pour DIEU, pour l'oraison, pour le recueillement, pour la pratique de toutes sortes de vertus. Car, quand un cœur est vide, DIEU le remplit ;

et alors on fait tout sans peine et avec goût, parce qu'on le fait avec amour ; or vous savez que l'amour rend tout facile et adoucit toutes les amertumes.

LETTRE VII

Même sujet.

Ma chère Sœur,

Laissez-moi vous exposer, en toute sincérité, une crainte qui me préoccupe à votre sujet. Il me semble que vos relations trop fréquentes avec votre nombreuse famille et avec les autres personnes du dehors opposent un sérieux obstacle à votre avancement. Prenez garde qu'en voulant faire du bien aux autres, vous ne vous fassiez du mal à vous-même. Plus obligé que vous par ma vocation de conserver des rapports avec le monde, je vous avoue pourtant que je me trouve très bien pour mon âme d'avoir restreint, autant que possible, ces rapports. Depuis que je suis ici, je n'ai fait que les visites nécessaires, et j'évite autant que possible d'en recevoir. A tous ceux qui me viennent voir, je parle de DIEU, du salut, de l'éternité ; c'est la règle que s'était prescrite saint Ignace et dont il affirmait s'être toujours très bien trouvé. S'ils goûtent ces discours ils en profiteront, et leur visite n'aura pas été un temps perdu ; s'ils ne les goûtent pas, ils ne reviendront plus, ou du moins reviendront rarement et me laisseront plus de temps pour les œuvres de mon ministère. C'est en vain que nous espérierions faire quelque progrès dans la vertu tant que nous aurons l'esprit rempli des bruits du dehors, et le cœur préoccupé des intérêts temporels.

La première condition de la vie intérieure est le recueillement. Je ne saurais trop vous engager à restreindre vos rapports, et à suivre la méthode de saint Ignace dans ceux que vous croyez devoir conserver.

Cette règle ne convient à personne mieux qu'à une religieuse obligée à la retraite par sa vocation. Loin de s'en étonner, le monde ne pourra qu'être édifié de la fidélité avec laquelle elle y conformera sa conduite. Si, au contraire, elle était trop répandue au dehors, le monde en serait scandalisé, et elle perdrait, dans ses rapports inutiles avec les hommes, toutes les grâces qu'elle aurait pu acquérir dans ses rapports avec DIEU.

LETTRE VIII

A LA SŒUR MARIE-HENRIETTE DE BOUSMARD

Activité de caractère.

Je voudrais, ma chère Sœur, que vous comprissiez bien tout le mal que peut vous faire et que vous fera infailliblement l'excessive activité de votre caractère, tant que vous ne l'aurez pas complètement soumise à l'empire et à la direction de la grâce. C'est là un de ces défauts que le monde prend pour des vertus, et qui n'en sont pas moins très funestes à l'avancement de l'âme dans la voie de la sainteté. L'activité naturelle est l'ennemie de l'abandon, sans lequel, comme je vous l'ai dit souvent, il n'y a pas de perfection véritable ; elle prévient, empêche ou gêne toutes les opérations de la grâce, et substitue dans l'âme qui s'y livre l'impulsion de l'esprit propre à celle du divin Esprit. Il n'est pas douteux, en effet, que cette impétuosité, avec laquelle on se livre

aux bonnes œuvres, ne naisse d'un fond secret de confiance en soi-même, et d'une présomption irréfléchie qui nous fait croire que nous faisons ou pouvons faire beaucoup. Oh ! combien nous serions plus modestes et plus réservés, si nous étions constamment pénétrés de cette vérité indubitable que nous n'avons rien en propre que le pur néant, une impuissance entière à tout bien, et une espèce de toute-puissance pour le mal ! Pour nous guérir et pour arracher de nous cette mauvaise racine si féconde en imperfections et même en péchés, il faut bien du temps et beaucoup de moyens. Voici ceux que je vous recommande le plus : 1° Nous bien convaincre, à force d'expériences passées et présentes, de ce qu'est notre impuissance et notre misère, afin de nous défier peu à peu de nos propres opérations, jusqu'à en sentir une espèce d'horreur. 2° Réprimer l'excès de notre activité extérieure, en faisant toutes nos actions sans ardeur ni précipitation, tout bellement et doucement, comme dit saint François de Sales. 3° Dans tous nos exercices spirituels faire de même, et mortifier toujours la première ardeur qui nous porte à quelque bonne œuvre que ce soit, pour ne l'entreprendre que par le pur Esprit de DIEU, et par le seul mouvement paisible de la grâce. 4° Quand nous prions et traitons intérieurement avec DIEU, tâcher de s'éloigner de toute ardeur sensible et de toute ferveur de sang et d'imagination propres aux commençants. Pour cela, pratiquer ce que dit saint François de Sales, faisant en sorte que tous nos actes intérieurs soient coulés, filés et distillés par la pointe de l'esprit, de manière qu'à peine nous sentions que nous prions et faisons des actes. Loin d'être pour cela moins fructueux, ces actes, au con-

traire, pénétreront beaucoup mieux et plus suavement notre âme et tout notre intérieur. 5° Quand nous sentons, quoique confusément, qu'il s'opère quelque chose dans l'intérieur, plus l'impression est forte, plus nous devons nous tenir cois et paisibles, et comme dans l'inaction, pour ne rien gâter en nous y mêlant mal à propos. 6° Quand DIEU nous fait sentir certaines consolations, ou de vifs transports, loin de nous y livrer avec une avidité sensuelle, se comporter alors avec la même retenue et la même modestie dont userait une personne mortifiée qui serait conviée à un grand festin. 7° Faire sa principale occupation intérieure pendant la journée de ce qui s'appelle de simples attentes intérieures, silencieuses, pacifiques et toutes résignées ; et ne pas croire que ce soit pure oisiveté, perte de temps et une chose inutile ; car, comme un pauvre, qui attend toute la journée à la porte d'un riche ou à l'entrée d'une église, n'est nullement oisif, mais très occupé intérieurement de sa misère, de ses besoins et de ses désirs continuels de recevoir l'aumône ; de même une âme, dans ces simples attentes devant DIEU, est intérieurement très occupée, mais d'une manière simple, de tous les actes suivants : de foi en la présence de DIEU ; d'adoration devant ce grand DIEU, dont elle reconnaît la toute-puissance et la miséricorde infinie ; de défiance d'elle-même et de profonde humilité, se croyant incapable de tout ; de désirs de recevoir la sainte opération de DIEU ; d'espérance, puisqu'on n'attend que ce qu'on espère ; d'abandon à la Providence en tout ce qu'elle voudra donner ou opérer. Et si tous ses actes ne sont pas exactement formés, spécifiés et sensibles, ils résident au fond du cœur ; DIEU les y

voit au moins en désirs, et dans la préparation du cœur. Or, comme vous savez, nos souhaits et nos désirs, même commencés, sont, à l'égard de DIEU, ce qu'est la voix par rapport aux hommes. Il les entend bien mieux que les hommes n'entendent notre voix ; et il n'a même pas besoin que ces désirs soient formés ; car, suivant le Psalmiste, il entend même la simple préparation et disposition de nos cœurs, dès le premier instant qu'ils commencent à s'ébranler et à se mouvoir vers lui ; et voilà, en passant, ce qui est fort consolant dans l'état présent de votre intérieur.

Mais voici un moyen plus efficace encore que tous les autres : c'est de supporter patiemment les obscurités, les ténèbres, sécheresses, insensibilités, impuissances. Cet état douloureux et le remède spécifique que DIEU emploie pour éteindre l'activité naturelle, en nous réduisant au pur néant. Sans cela nous n'en viendrions jamais à bout : car l'activité désordonnée de nos puissances ne peut rentrer dans l'ordre qu'autant que, par des efforts réitérés, nous les réduisons à ne plus opérer d'elles-mêmes et par elles-mêmes, mais uniquement sous l'influence de l'Esprit de DIEU et par sa grâce. Voyez par là combien nous sommes aveugles et injustes quand nous changeons en sujet d'affliction et de plaintes un des plus grands bienfaits de DIEU, qui ne tend pas seulement à amortir l'activité naturelle, mais à nous faire mourir à nous-mêmes pour ne plus vivre que de la vie surnaturelle de la grâce.

LETTRE IX

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Ardeur excessive des bons désirs.

Ma chère Sœur,

Le désir au sujet duquel vous me consultez est fort bon en lui-même, mais je crains qu'il ne soit trop ardent. Si vous voulez que, sous ombre de bien, il ne vous soit pas nuisible, vous devez faire en sorte qu'il soit toujours pacifique. Vous n'ignorez pas que, dans nos meilleurs désirs, la nature et la passion peuvent se mêler ; et alors ils sont violents, inquiets, empressés et turbulents. C'est pour nous préserver de ce danger, et purifier peu à peu nos désirs les plus saints, que DIEU ne nous exauce souvent que bien tard. Car les désirs turbulents de la nature ne méritent pas d'être exaucés ; il n'y a que les désirs formés par le Saint-Esprit qui méritent d'être écoutés de DIEU ; et ceux-là sont toujours doux, tranquilles et pacifiques. Tant que vous pourrez, tenez-vous ainsi en paix, et même dans une sainte joie, pour recevoir toutes les bonnes impressions. La grâce, vous le savez, s'insinue plus facilement dans les âmes calmes et dilatées, tandis que les cœurs inquiets et troublés sont plus exposés à subir l'influence de l'esprit mauvais.

LETTRE X

A LA MÊME

Empressement dans les bonnes lectures.

Je vous envoie le livre de l'*Espérance chrétienne*, comme je vous l'avais promis. C'est un vrai trésor pour vous ; mais, si vous voulez en retirer tout le fruit que j'en attends, il ne faut pas vous jeter avec avidité sur cette lecture, et vous laisser entraîner par la curiosité de savoir ce qui suit. Employez-y le temps marqué par la règle ; concentrez toute votre attention sur ce que vous lisez, sans vous occuper du reste. Je vous recommande surtout d'entrer dans les vérités si consolantes et si solides que vous trouverez exposées dans ce livre, plutôt par un certain goût pratique que par des réflexions spéculatives, faisant, de temps en temps, de petites pauses pour laisser à ces douces vérités le temps de s'écouler plus profondément dans votre âme, et pour donner lieu à l'opération du Saint-Esprit qui, durant ces pauses pacifiques et ces attentes silencieuses, grave et imprime dans le cœur ces vérités célestes. Le tout cependant sans gêner votre attrait, sans rien violenter pour empêcher les réflexions, mais en tendant doucement, simplement, à les faire pénétrer dans le cœur, plus encore que dans l'esprit.

Remarquez bien certains chapitres plus importants, et dont vous avez plus besoin, pour les lire ensuite dans un nouveau loisir. En général, je vous recommande instamment de ne pas trop charger votre esprit de lectures ni de pratiques extérieures ; il vaut bien mieux lire peu, et vous bien pénétrer de ce que vous lisez. En ce moment surtout, votre âme a besoin d'unité et de

simplicité ; et il faut que toutes vos lectures et vos pratiques tendent à un seul but, qui est de former en vous l'esprit de recueillement. DIEU vous fera peu à peu cette grâce, si vous y aspirez avec confiance, doucement, simplement et humblement, sans vous empresser, vous troubler ou vous inquiéter. Demandez souvent à DIEU qu'il vous détache absolument de tout, pour ne plus aimer et goûter que lui seul, en JÉSUS-CHRIST et par JÉSUS-CHRIST, afin qu'il s'empare de votre cœur tout entier, et qu'il le possède pleinement et sans réserve. « Mon DIEU, je m'abandonne à vous, faites que je ne désire que vous ! »

LETTRE XI

A LA MÊME

Zèle intempérant et indiscret.

Je vois, ma chère Sœur, qu'un zèle mal entendu vous expose à des dangers d'autant plus redoutables qu'ils se cachent sous des apparences plus spécieuses. Le désir de la perfection du prochain est sans doute fort bon ; la peine intérieure que l'on ressent à la vue de ses défauts peut être fort bonne aussi, pourvu qu'elle naisse du pur désir de le voir parfait. Mais, dans tout cela, il peut se mêler beaucoup de secrète complaisance en soi-même, de confiance en ses propres lumières, de sévérité à l'égard du prochain. Un pareil zèle, sachez-le bien, ne saurait venir de DIEU, c'est une illusion du démon, très nuisible aux autres et à vous-même. Mais ce mal peut être assez facilement guéri, pourvu que vous soyez assez sincère et assez docile pour en reconnaître la gravité et pour accepter le remède. Celui que je vais vous

offrir a déjà produit un très heureux résultat dans une âme qui était sujette à la même illusion. Laissez-moi espérer qu'il n'aura pas pour vous une moindre efficacité.

Je vous conseille donc et vous ordonne, au nom sacré de JÉSUS-CHRIST et de sa divine Mère, de ne plus penser à pratiquer la vertu de zèle, tant que cette défense n'aura pas été expressément levée. Je vous décharge devant DIEU absolument, et je prends sur moi la responsabilité de tous les inconvénients qui pourront résulter de cette omission. S'il vous vient des scrupules, et si le démon vous met dans l'esprit un bien à procurer ou un mal à éviter, vous direz à DIEU : « Mon DIEU, la charité est la reine des vertus, je ne dois donc plus pratiquer celle du zèle que lorsque vous m'aurez mise en état de le faire sans altérer la charité que je dois aux autres et à moi-même. Quand on me verra assez forte ou plutôt assez humble, pour exercer le zèle avec la paix profonde de mon âme, avec toute la douceur, la compassion, la condescendance pour le prochain ; avec support, avec bonté, avec une charité qui ne s'aigrisse de rien, qui ne se scandalise de rien que de ses propres défauts ; avec toute la patience et la longanimité qui fait qu'on souffre aussi tranquillement et aussi longtemps les défauts des autres que vous les souffrez, ô mon DIEU ; et qu'on n'est ni troublé, ni inquiet, ni étonné de l'incorrigibilité des autres, alors on lèvera la défense qui m'a été faite, et je pourrai songer à vous glorifier dans les autres. Mais jusque-là, ô mon DIEU, c'est en moi-même, et dans la correction de mes nombreux défauts, que je dois trouver l'exercice de mon zèle. »

En effet, ma très chère Sœur, quand l'humilité aura

profondément creusé en vous le fondement indispensable de toutes les vertus, je serai le premier à vous presser de reprendre l'exercice du zèle ; jusqu'alors ne pensez qu'à vous-même, et ne vous occupez que de vous-même. Sachez que DIEU, pour en punir d'autres, et pour les corriger de ce zèle indiscret, turbulent et amer, a souvent permis qu'elles soient tombées dans de plus grandes fautes que celles qui les avaient scandalisées dans les autres.

En second lieu, je vous ordonne de ne jamais parler de DIEU ni d'aucune bonne chose que dans un esprit d'humilité et de douceur, d'une manière aimable et gracieuse, avec modération et encouragement, mais jamais avec aigreur et sévérité, de manière à froisser et à rebuter ceux qui vous entendent ; car, quoique vous ne disiez que ce qui est dans l'Évangile et dans les meilleurs livres, je conçois que dans les dispositions où vous êtes, vous pouvez le dire très mal et de manière à ne faire que du mal. Est-ce que Satan ne s'est pas servi pour tenter Notre-Seigneur des paroles de la sainte Écriture ? La vérité est dans le juste rapport des choses. On l'altère dès qu'on la pousse à l'extrême, ou qu'on l'applique mal à propos. Votre humeur chagrine est comme un verre noirci, qui, si vous ne vous en défiez pas, vous empêchera de voir les choses, et de les présenter aux autres avec leurs couleurs véritables. Tenez-vous constamment en garde contre cette funeste influence ; nourrissez votre esprit des pensées et des sentiments contraires à ceux que vous inspire cette humeur ; entretenez-vous vous-même et aimez à entretenir les autres des bontés infinies de DIEU et de la confiance qu'on doit avoir en lui ; attachez-vous à leur offrir, dans

toute votre conduite, l'exemple d'une vertu nullement contrainte et qui ne gêne point les autres ; et gardez-vous bien surtout de donner jamais aux autres des décisions sévères. Si vous n'avez rien de doux à dire, gardez le silence et renvoyez à d'autres le soin de décider. Plus facilement que vous, elles pourront éviter un trop grand relâchement, et garder l'exactitude, sans aller jusqu'à la sévérité. Si l'exactitude est louable, la sévérité est toujours blâmable ; elle ne fait que révolter les esprits au lieu de les convaincre, et aigrir les cœurs au lieu de les gagner. Autant la vraie douceur selon DIEU a de pouvoir pour éloigner du mal et porter au bien, autant une rigueur excessive est puissante pour rendre le bien difficile et le mal incurable ; la première édifie et la seconde démolit.

LETTRE XII

Répugnance à prendre les soulagements ordonnés.

Gardez-vous bien de vous écarter jamais de l'obéissance, sous prétexte de vous mortifier, et n'oubliez jamais la parole de l'Esprit-Saint : « Je veux l'obéissance et non les sacrifices. » N'hésitez donc pas à prendre, sans scrupule, les petits soulagements que les médecins, les Supérieures et les infirmières vous prescrivent ; ou plutôt faites-vous grand scrupule de les refuser. Par là vous pratiquerez une abnégation plus méritoire que la mortification corporelle, celle qui consiste dans le renoncement à vos idées, à votre jugement, à votre propre volonté.

L'ignorance ou l'oubli de cette vérité fait commettre bien des fautes à certaines personnes dévotes, fort atta-

chées à leurs idées, fort opiniâtres dans leurs prétendus renoncements, fort immortifiées dans leurs mortifications. Comment peuvent-elles se faire illusion jusqu'à ne pas comprendre que l'amour-propre gâte et corrompt les pratiques les plus saintes ! Oh ! qui saurait une fois renoncer, pour l'amour de DIEU, à toutes ses volontés, à ses jugements et à ses propres idées, quels progrès ne ferait-il pas dans les voies de la vraie et solide perfection !

Ne faites désormais d'autre usage de votre esprit et de votre raison que pour savoir ce qui vous est ordonné et pour l'exécuter promptement, gaiement, avec une totale confiance en DIEU et un entier abandon à sa miséricorde. Cette confiance vous deviendra facile, dès que vous n'aurez plus d'autre ambition que de faire sa très sainte volonté. Et qu'y a-t-il, en effet, de plus aimable ? Cette divine volonté ne sanctifie-t-elle pas tout ce qu'elle nous prescrit ? Observons-la donc, en tout, dans ce qui nous est agréable et dans ce qui nous coûte le plus, dans les soulagements et dans les privations, dans le travail et dans le repos, dans les prières mentales et vocales, les offices, les messes, les confessions, les communions, en tout. L'obéissance aveugle n'excepte rien, c'est un généreux sacrifice de son esprit propre, de ses idées, de son jugement, de ses inclinations, de ses répugnances, aversions, humeurs, en un mot de toutes ses volontés. De là vient que ce sacrifice est plus agréable à DIEU que tout ce qu'on saurait jamais faire, et que, sans ce sacrifice, tout le reste est de peu de valeur et ne peut être que préjudiciable. Aussi le Saint-Esprit nous assure, dans l'Écriture, que *l'homme obéissant racontera des victoires.*

LETTRE XIII

Même sujet ; attachement à son propre sens.

Ma chère Sœur,

Vous voilà enfin dégagée de vos liens et libre de tous les engagements par lesquels le monde espérait vous retenir à jamais captive. Je ne doute pas que vous ne sentiez tout le prix de cette grâce inestimable de la vocation religieuse, et que vous ne soyez disposée à en accomplir généreusement tous les devoirs. Plus vous avez attendu longtemps cette grâce, plus vous devez de reconnaissance à celui qui vous l'a enfin accordée. Il faut pourtant vous attendre à rencontrer, dans votre vie nouvelle, des difficultés inconnues à celles qui l'embrassent de meilleure heure. Mais l'humilité, le renoncement, la simplicité, la sainte enfance évangélique diminueront considérablement ces difficultés, et finiront par les faire entièrement disparaître. A l'aide de ces vertus, vous vous préserverez d'une illusion très subtile de l'orgueil à laquelle cèdent beaucoup de novices, et qui, pour être presque imperceptible, n'en est pas moins dangereuse. Sous prétexte de mieux s'éprouver, elles veulent toujours faire quelque chose au delà du commun, ou se priver des petits soulagements que la charité des Supérieures leur présente. Tout cela n'est qu'amour-propre raffiné et vanité déguisée. Pour vous, ma chère Sœur, n'ayez jamais, je vous en conjure, d'autre prétention que de suivre en tout le train commun ; pas un iota au delà. Acceptez simplement et humblement les petits soulagements et adoucissements qu'on

présente aux faibles ; réjouissez-vous de vous voir mettre au niveau des jeunes enfants et traitée comme elles, et gardez-vous bien de faire la forte et la courageuse. Oh ! qu'on peut exercer en cela une profonde et méritoire humilité, ravissante aux yeux de DIEU, et plus agréable à son cœur que la vie la plus austère, embrassée par votre propre choix ! Qu'il y a d'orgueil et de vanité cachée sous une conduite contraire ! Je ne vous dissimulerai pas qu'une assez longue expérience m'a appris que toutes celles qui ont été dévotes dans le monde avant d'entrer en religion, sont d'ordinaire celles qui donnent le plus de peine aux Supérieures et aux Maîtresses ; cela vient de ce que nos braves dévotes se font dans le monde certaines idées de la vertu, dont elles ne veulent plus se départir. Accoutumées à être admirées de tout ce qui les entoure, et applaudies le plus souvent par leurs directeurs, elles s'attachent à leurs pensées et à leur propre esprit, sans se douter que cet attachement est l'antipode de la sainteté véritable. Aussi a-t-on beaucoup plus de peine à leur faire pratiquer l'humilité et le renoncement, à rompre leurs idées et leurs volontés, que lorsqu'on demande ces mêmes sacrifices à de jeunes personnes non formées, ou même à des mondaines converties. Cependant, si nous ne devenons comme de petits enfants, nous n'entrerons point dans le royaume des cieux. Je souhaiterais donc qu'on vous traitât tout comme on traite les jeunes personnes de quinze à seize ans, qui sont également faibles de corps et d'esprit et à qui on dit : Ma Sœur, vous reposerez demain ; on vous dispense de telle chose : vous irez vous récréer au jardin... Ma chère Sœur, ce travail est trop fort pour vous, la Mère Supé-

rieure vous en dispense. — Et vous, personne déjà formée, ci-devant grande dévote, vous devez, sans répliquer un seul mot, sans sourciller, accomplir tout à la lettre, en esprit d'humilité et de simplicité ; contente de vous voir ainsi traitée comme la plus faible et la moindre de toutes ; vous regarder effectivement comme telle, vous en réjouir même, ou du moins faire pour cela votre possible ; admirer la tendre charité de la Mère ou des Sœurs et en bénir DIEU. Voilà ce que le vrai esprit intérieur, la vraie, la bonne spiritualité vous doit apprendre et inspirer. Mais, il faut l'avouer, c'est à quoi l'on a bien de la peine à réduire nos prétendues grandes dévotes ; pauvres âmes, aveugles et abusées, d'autant plus éloignées de la vraie grandeur qu'elles savent moins se rapetisser. Qu'elles aillent à Bethléem, et qu'elles y contemplent le DIEU du ciel devenu un petit enfant enveloppé de langes, mis dans une crèche, manié, porté et reporté comme l'on veut, tourné et retourné au gré de tous. Ma chère Sœur, voilà l'exemple que vous vous proposerez pendant votre noviciat ; et c'est en devenant toute semblable à ce petit enfant que vous mériterez d'entrer dans le royaume des cieux.

LETTRE XIV

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Répugnance à se faire connaître.

Croyez-moi, ma chère Sœur, lutez de toutes vos forces contre la répugnance que vous éprouvez à ouvrir votre âme ; et regardez comme une tentation dangereuse la susceptibilité jalouse que vous éprouvez

lorsque vous vous imaginez qu'on a révélé vos défauts. C'est le démon qui inspire tant de crainte et de peine à découvrir ses misères intérieures, parce qu'il sait, par des millions d'expériences, que les âmes qui ont assez de courage et d'humilité pour s'ouvrir ainsi avec simplicité et droiture, sont promptement guéries, ou du moins extrêmement soulagées.

Il sait aussi combien les plaies de l'âme, que cette ouverture le plus souvent cicatrise, peuvent s'envenimer et s'agrandir, si on refuse de les découvrir au médecin. Rien n'est, en effet, plus évident : tant que nous aurons de l'amour-propre (et il ne meurt qu'avec nous), nous serons exposés à nous aveugler sur ce qui nous touche, et à nous faire une fausse conscience. Cette pensée est bien propre à nous faire trembler, qui que nous soyons. Pour éviter ce danger, il n'y a qu'un moyen : ne pas nous fier à nos propres lumières, en ce qui nous regarde, mais nous laisser conduire par les guides de notre conscience, auxquels nous découvrirons, avec une parfaite franchise, tout ce qui sera de nature à les éclairer. Le malheur est que, dans ces ouvertures mêmes, nous risquons de nous laisser tromper par notre amour-propre, et de tromper avec nous ceux dont nous demandons les conseils. Que faire pour se garantir de ce nouveau danger ? Il faudrait que ceux qui nous conduisent fussent éclairés par d'autres sur notre compte : mais c'est ce qu'on supporte difficilement. Il ne manque pas de personnes très disposées à exercer le zèle à l'égard des autres, et qui trouvent très mauvais qu'on l'exerce à leur sujet. Il n'en devrait pas être ainsi. Le vrai zèle devrait se dire : Pense à toi-même et non aux autres, dont tu n'es pas chargé ; mais sois bien aise que quel-

que personne charitable fasse connaître à ton guide ce qu'on pense de toi, afin qu'il te puisse mieux conduire. Ce double sentiment ne se trouve que dans les âmes les plus parfaites, et peut-être dans quelques personnes d'un naturel extraordinairement sincère, quoique d'une médiocre vertu. D'ordinaire, le zèle pour instruire les autres est accompagné d'une grande susceptibilité à l'égard des personnes qui voudraient rendre ce même bon office, en instruisant à fond nos directeurs de ce qu'on pense et dit sur notre compte. Voilà, encore un coup, la double illusion de toutes les dévotes ordinaires du monde, et même du cloître. Examinez-vous sans vous flatter sur ce double article, et éclairez-vous par les considérations que je viens de vous donner.

LETTRE XV

A LA MÊME

Découragement.

Ma chère Sœur,

Vous êtes en proie, en ce moment, à l'une des tentations les plus dangereuses qui puissent assaillir une âme de bonne volonté, la tentation de découragement. Je vous en conjure, résistez de toutes vos forces. Ayez confiance en DIEU, et soyez sûre qu'il achèvera en vous son ouvrage commencé. Vos vaines appréhensions pour l'avenir viennent du démon. Ne pensez qu'au présent ; abandonnez l'avenir à la Providence. C'est le bon usage du présent qui assure l'avenir. Appliquez-vous à vous attacher et à vous conformer à toutes les volontés de DIEU en tout et partout, jusque dans les plus petites

choses ; c'est en quoi consiste toute la vertu et toute la perfection.

Au reste, DIEU ne permet les fautes journalières que pour nous humilier. Si vous en savez tirer ce fruit, et demeurer en paix et en confiance, vous voilà dans un meilleur état que si vous ne faisiez aucune faute apparente, ce qui flatterait beaucoup votre amour-propre, et vous exposerait à l'affreux danger de vous complaire en vous-même. Rien, au contraire, ne vous est plus facile que de vous servir de chacune de vos fautes pour acquérir un nouveau degré d'humilité, et creuser ainsi plus profondément en vous le fondement nécessaire de toute sainteté véritable. Ne devrions-nous pas admirer et bénir l'infinie bonté de DIEU, qui sait ainsi tirer notre plus grand bien de nos fautes mêmes ? Il suffit pour cela de ne les pas aimer, de s'en humilier doucement, de se relever avec une constance infatigable après chacune de ses chutes, et de travailler paisiblement à se corriger. Soumettez-vous à la volonté de DIEU dans votre emploi ; mais n'y soyez pas empressée, ni inquiète. Faites bonnement ce que vous croyez devoir faire, et reposez-vous pour le succès sur la divine Providence, sans soucis, sans inquiétude, afin d'avoir l'esprit libre et le cœur tranquille, autant qu'il se peut. Si vous êtes fidèle à cette pratique, vous pourrez demeurer en paix au milieu même des embarras ; et les troubles involontaires que vous pourrez éprouver ne feront qu'accroître le mérite de la conformité foncière de votre volonté à la volonté de DIEU. Qu'il soit béni de tout et en tout, maintenant et à jamais !

LETTRE XVI

Crainte de se démentir et de se singulariser.

Quand on commence de vouloir être à DIEU tout de bon et sans réserve, il accroît, par les opérations intérieures de sa grâce, ce saint désir qu'il a lui-même inspiré ; mais plus ce désir devient véhément, plus l'âme se sent pénétrée et saisie par la crainte de se démentir. Cette crainte est un nouveau don de DIEU, et pourvu que l'âme sache en bien user, elle en retirera de grands fruits ; elle sera plus humble, plus défiante d'elle-même, plus vigilante, plus empressée à demander le secours de DIEU. Mais précisément parce que c'est un don de DIEU, l'esprit de ténèbres ne manquera pas de suivre sa tactique ordinaire : lorsqu'il ne peut mettre obstacle aux dons de DIEU, il met en œuvre toutes ses ruses pour les gâter et les corrompre.

C'est ce qu'il fait par rapport à la crainte salutaire dont je parle, et il emploie pour cela deux sortes d'artifices. D'abord il tâche de rendre cette crainte démesurée, excessive, inquiète et chagrine, pour déconcerter et affaiblir l'âme, afin de la jeter ensuite dans la pusillanimité et l'abattement. A cela, point d'autre remède que de rire du tentateur et de lui répondre : Celui qui a commencé l'ouvrage l'achèvera ; et puisqu'il m'a recherchée par bonté, lors même que je le fuyais, il n'aura garde de m'abandonner dans le temps que je le cherche de tout mon cœur. Rappelez-vous, d'ailleurs, que la meilleure de toutes les garanties de persévérance est un bon commencement. Il est bien plus facile de poursuivre sa voie que d'en changer. Jamais

il ne se serait fait de conversion, si on avait eu quelque égard à ces vaines craintes. C'est la première tentation des commençants.

Mais voici une autre ruse plus dangereuse : le tentateur cherche des complices et trop souvent il les trouve parmi les gens de bien. Il jette à la traverse de nos bonnes résolutions des personnes qui ne manquent ni d'une certaine sagesse, ni de bonnes intentions, et qui trouvent à redire à tout ce que la grâce inspire à certaines âmes, pour les faire sortir de la médiocrité. A entendre ces conseillers, d'autant plus empressés à donner leur avis qu'on le leur demande moins, c'est se singulariser d'une manière fâcheuse que de vouloir tendre à la perfection. Il ne faut jamais, disent-ils, rien outrer, ni prendre un train de vie contraire au naturel ; ce qui est violent ne dure pas, et les exagérations sont blâmables en toutes choses. Je n'hésite pas à dire que c'est là un des plus grands obstacles que la grâce divine rencontre dans les âmes appelées à la perfection. C'est le respect humain des cloîtres, aussi dangereux dans son genre que celui du monde, et qui n'empêche pas moins d'âmes de se convertir de l'imperfection à la sainteté que celui-ci en empêche de se convertir du mal au bien.

Quels moyens prendre pour éviter ces dangers ? — Les voici : il faut surmonter courageusement, pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, les impressions du faux respect humain ; en faire souvent un sacrifice généreux au Seigneur ; le prier de nous aider et de nous soutenir, et puis mépriser tous ces vains discours. Il suffit de rapprocher des maximes évangéliques les sophismes captieux qu'on nous oppose, pour nous convaincre

qu'ils ne peuvent venir de l'esprit de DIEU, mais uniquement du sens humain et de cette prudence charnelle qui est réprouvée de DIEU. — Mais ce sont des personnes de piété qui tiennent ce langage ! — Cela peut être et cela prouve seulement que ces personnes de piété ne jugent pas toujours des choses d'après les pures lumières de l'Évangile, mais qu'elles se laissent quelquefois abuser par de fausses préventions, par des considérations naturelles, par un intérêt d'amour-propre, par erreur, par aveuglement, par ignorance. Ne faut-il pas, en effet, être bien ignorant et bien aveugle pour ne pas voir qu'il n'y eut jamais de véritables conversions ou de profonds changements intérieurs qu'ils ne se fissent remarquer, soit dans le monde, soit dans la religion ? Et pourquoi ces conversions se font-elles remarquer quand elles sont véritables ? C'est qu'elles s'étendent nécessairement jusqu'à régler l'extérieur ; et, lors même qu'il n'y aurait dans l'extérieur rien de désordonné à régler, l'ordre parfait et la paix céleste rétablis dans l'intérieur rayonneront infailliblement au dehors, et se manifesteront par des marques sensibles dont les bons seront édifiés, mais dont peut-être la jalousie de quelques amours-propres s'irritera. Ne faut-il pas encore être volontairement aveugle pour ne pas comprendre que, dans le commencement d'une vie nouvelle, l'extérieur peut paraître gêné et contraint, parce que ni la personne changée ni les autres ne sont accoutumées à cette manière d'être ? En toutes choses, l'aisance vient de l'habitude.

Comment, d'ailleurs, veut-on qu'une âme qui est tout occupée à se tenir recueillie, à se combattre, à se contraindre, à se faire cent violences extérieures ou

intérieures, comment veut-on qu'elle paraisse libre, gaie, enjouée, agréable, divertissante? En vérité, si je la voyais telle, je douterais fort qu'il se fût fait aucun changement intérieur. — Il y a pourtant des personnes très intérieures et qui paraissent très gracieuses à l'extérieur. — Oui, après un assez long exercice qui a en quelque sorte naturalisé en elles le recueillement intérieur; mais, dans les premiers commencements, elles avaient le même air que vous, ma chère Sœur; on a dit d'elles ce qu'on dit de vous. Elles ont laissé parler; elles ont poursuivi leur marche; et DIEU les a enfin mises dans cet état qu'on appelle la liberté des enfants de DIEU. Vous y arriverez comme elles, soyez-en sûre; un jour viendra où votre recueillement sera sans gêne, sans contrainte, mais doux, agréable, complaisant; alors, vous aussi, vous ferez l'agrément et la joie des autres, par le rejaillissement extérieur de la paix que fera surabonder dans votre âme le pur amour de DIEU et du prochain. Mais on ne saurait en venir là tout d'un coup et dès le premier pas; c'est l'effet d'une assez longue pratique de la vertu et d'une vie intérieure qui, dans le commencement, paraît nécessairement gênée et un peu forcée. Mais enfin, tout cela devient comme naturel. Quand vous en serez venue là, vous pourrez reprendre votre expansion et votre gaieté, l'une et l'autre réformées et spiritualisées par les saintes opérations de la grâce; mais, dans le commencement, cela est impossible sans rien gêner.

Voyez l'ignorance de ces habiles raisonneurs! Leurs jugements et leurs discours me font pitié, car voilà précisément comme on parle, comme on raisonne dans

le monde, quand DIEU, par sa grâce, y opère quelqu'un de ces véritables changements qui paraissent au dehors. Est-il possible que des Religieuses en soient là ? C'est le démon d'illusion et d'erreur qui peut seul les faire parler, raisonner ainsi tout de travers. DIEU soit béni de tout ; il en tirera sa gloire d'une façon ou d'une autre. Pour vous, ne pensez qu'à supporter courageusement cette épreuve, en vous appuyant sur les enseignements de la foi et les conseils évangéliques, que ces grands raisonneurs semblent avoir perdus de vue. Réjouissez-vous intérieurement de cette apparence de bêtise et de stupidité, qui vous expose à leurs moqueries ; c'est la marque la plus certaine du changement qui s'est opéré en vous. Dites au Seigneur avec le Psalmiste : « Je suis devenue en votre présence, ô mon DIEU, comme une bête de somme ; personne ne pourra plus me séparer de vous. » Est-ce qu'au service d'un si grand Maître, tous les rôles ne sont pas également honorables ? Remplissez de votre mieux et dans la joie de votre cœur ce rôle de bêtise et d'embarras qu'il vous confie aujourd'hui ; attendez patiemment le moment marqué pour un changement tout opposé à celui qui vient de s'opérer en vous. Alors vos facultés, qui sont comme liées en ce moment, retrouveront en vous tout leur jeu ; l'aisance succédera à la gêne ; et la sainte liberté des enfants de DIEU fera disparaître la crainte excessive.

La vue des imperfections de toutes vos œuvres est une grande grâce de DIEU, qui veut par là vous tenir dans l'humilité et dans de bas sentiments de vous-même ; mais les rigueurs excessives auxquelles vous êtes tentée de vous livrer à cette occasion, les tris-

tesses, les abattements, l'idée de réprobation ne sont que des suggestions de Satan, qui s'efforce par là de corrompre en vous le don de DIEU, et de le tourner en poison. Rejetez donc tout cela comme des pensées infernales. Ce sentiment vous revient et vous reviendra sans cesse durant un certain temps, pour faire la matière de vos combats, de vos victoires et de vos mérites ; mais ayez un peu de patience ; l'ouvrage de la perfection ne se fait pas en un jour. N'aspirez point d'abord au plus parfait ; c'est vouloir voler avant que d'avoir des ailes, comme parle sainte Thérèse. Contentez-vous de ce que DIEU vous donne et de ce qu'il fait pour le présent, sans vouloir rien au delà que lorsqu'il jugera bon de vous le donner. Vous éviterez ainsi les agitations intérieures, par où le démon réussit trop bien à bouleverser les âmes qui, dans la pratique de la vertu, cherchent moins la gloire de DIEU que la satisfaction de leur amour-propre. Impossible, en effet, de ne pas reconnaître le dépit de l'orgueil piqué, dans l'impatience avec laquelle elles voient leurs imperfections, et dans la peine qu'elles éprouvent en se retrouvant au bas de l'échelle de la sainteté, alors qu'elles voudraient pouvoir se persuader qu'elles en ont atteint le sommet.

Croyez-moi, ma Sœur, tenez une conduite tout opposée. Aimez votre abjection ; laissez le bon DIEU faire paisiblement en vous son ouvrage. Permettez-lui d'y jeter les solides fondements de l'humilité, et de la cimenter par de fréquentes expériences de votre misère et de votre faiblesse. Nous risquerions trop de *nous évanouir dans nos pensées*, si DIEU nous donnait d'abord toute la perfection que nous désirons. L'amour désordonné

de notre propre excellence nous porterait à prendre l'essor, pour retomber bientôt, comme Lucifer, dans l'abîme de l'orgueil. DIEU, qui connaît à cet égard notre faiblesse, nous laisse ramper comme des vermis-seaux dans la boue de nos imperfections, jusqu'à ce qu'il nous voie capables d'être élevés, sans en ressentir aucune vaine complaisance dans nous-mêmes et aucun mépris pour les autres. Cette conduite de DIEU, pleine de sagesse, de bonté, fait l'admiration de ceux qui conduisent les âmes ; mais combien ils ont lieu d'être affligés quand les âmes sujettes à ces miséricordieuses épreuves refusent de les comprendre, et s'irritent quand on leur explique les voies ineffables de la divine Providence.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.....	V
--------------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

TRAITÉ DE L'ABANDON A LA PROVIDENCE DIVINE

LIVRE PREMIER. — DE LA VERTU D'ABANDON.....	1
---	---

CHAPITRE I ^{er} . La sainteté consiste dans la fidélité à l'ordre de Dieu et dans l'abandon de son action.....	<i>ibid.</i>
---	--------------

§ I. La fidélité à l'ordre de DIEU a fait toute la sainteté des justes de l'ancienne loi, de saint JOSEPH et de sainte MARIE elle-même	<i>ibid.</i>
--	--------------

§ II. Les devoirs de chaque moment sont les ombres sous lesquelles se cache l'action divine.....	3
--	---

§ III. Combien la sainteté deviendrait plus facile si on l'envisageait à ce point de vue.....	4
---	---

§ IV. La perfection ne consiste pas à connaître l'ordre de DIEU, mais à s'y soumettre.....	8
--	---

§ V. Les lectures et les autres exercices ne nous sanctifient qu'autant qu'ils sont pour nous les canaux de l'action de DIEU	10
--	----

§ VI. L'esprit et les autres moyens humains ne sont utiles qu'autant qu'ils servent d'instruments à l'action divine.....	13
--	----

§ VII. Il n'y a de paix stable que dans la soumission à l'action divine	15
---	----

§ VIII. La perfection des âmes et l'excellence des divers états se mesurent sur la fidélité à l'ordre de DIEU.....	16
--	----

§ IX. Conclusion du premier chapitre. Combien la sainteté devient facile dès qu'on comprend bien cette doctrine.....	20
--	----

CHAPITRE II. L'action divine travaille sans relâche à la sanctification des âmes.....	22
---	----

§ I. L'action divine est présente partout et toujours, quoiqu'elle ne soit visible qu'à l'œil de la foi.....	<i>ibid.</i>
--	--------------

§ II. L'action divine est d'autant plus visible à l'œil de la foi qu'elle se cache sous des apparences plus répugnantes.....	25
§ III. L'action divine nous offre à chaque moment des biens infinis, et nous les donne dans la mesure de notre foi et de notre amour	29
§ IV. DIEU se révèle à nous dans les événements les plus communs, d'une manière aussi mystérieuse, mais aussi réelle et aussi adorable que dans les grands événements de l'histoire et dans les saintes Écritures	31
§ V. L'action divine continue dans les cœurs la révélation commencée dans les saintes Écritures; mais les caractères dont elle se sert pour l'écrire ne seront visibles qu'au grand jour....	33
§ VI. L'action divine est aussi indignement traitée par beaucoup de chrétiens, dans cette manifestation de chaque jour, que JÉSUS-CHRIST le fut par les Juifs dans sa chair.....	37
§ VII. L'amour divin se donne à nous par toutes les créatures qui le communiquent en le voilant, semblables aux espèces eucharistiques	39
§ VIII. La révélation du moment présent nous est plus utile, parce qu'elle s'adresse directement à nous.....	40
§ IX. La révélation du moment présent est une source de sainteté toujours jaillissante	42
§ X. Le moment présent est la manifestation du nom de DIEU et l'avènement de son règne.....	43
§ XI. L'action divine porte dans toutes les âmes la sainteté la plus éminente; pour se sanctifier, il suffit de s'abandonner à elle	47
§ XII. L'action divine peut seule nous sanctifier, parce que seule elle connaît l'exemplaire divin de notre perfection.....	52
 LIVRE SECOND. — DE L'ÉTAT D'ABANDON.....	55
 CHAPITRE I ^{er} . Nature et excellence de l'état d'abandon..... <i>ibid.</i>	
§ I. Desseins de DIEU sur les âmes qu'il met dans cet état.....	55
§ II. L'âme dans cet état est conduite par l'action divine à travers toutes les obscurités.....	57
§ III. L'état d'abandon renferme l'état de pure foi et de pur amour	59
§ IV. L'état d'abandon renferme la plus héroïque générosité.....	62

§ V. L'état d'abandon et de pure foi donne à l'âme plus de mérite que les œuvres les plus éclatantes.....	63
§ VI. L'état d'abandon renferme le mérite de toutes les opérations particulières	64
§ VII. Toutes les âmes sont appelées à jouir des biens infinis renfermés dans cet état.....	66
§ VIII. Toutes les richesses de la grâce sont le fruit de la pureté du cœur et du parfait abandon.....	68

CHAPITRE II. Devoirs des âmes que Dieu appelle à l'état d'abandon..... 73

§ I. Le grand devoir des âmes que DIEU appelle à cet état est de se donner entièrement et absolument à lui.....	<i>ibid.</i>
§ II. Pour arriver à l'état d'abandon, l'âme doit se dépouiller de tout le créé.....	76
§ III. Exercice actif de l'abandon, soit par rapport aux préceptes, soit par rapport à l'inspiration.....	79
§ IV. Conduite de l'âme élevée à l'état d'abandon, à l'égard de cette double manifestation du bon plaisir de DIEU.....	81
§ V. L'âme qui veut s'unir à DIEU doit estimer toutes les opérations de sa grâce, mais ne s'attacher pour elle-même qu'à l'opération du moment présent.....	85
§ VI. DIEU exige des âmes qu'il met en cet état la plus parfaite docilité à l'action de sa grâce.....	87
§ VII. La docilité de l'âme dans cet état doit lui faire fermer les yeux sur le chemin par où DIEU la conduit.....	91
§ VIII. Ce plein abandon est chose aussi simple que ses effets sont merveilleux.....	93

CHAPITRE III. Épreuves attachées à l'état d'abandon..... 95

§ I. <i>Première épreuve.</i> Blâmes et exigences des personnes réputées sages et pieuses.....	<i>ibid.</i>
§ II. <i>Seconde épreuve de l'état d'abandon.</i> L'inutilité apparente et les défauts extérieurs que DIEU laisse aux âmes qu'il veut élever à cet état.....	100
§ III. <i>Troisième épreuve.</i> Humiliations intérieures.....	101

§ IV. <i>Quatrième épreuve des âmes dans l'état d'abandon. L'obscurité de leur état, et leur opposition apparente avec la volonté de DIEU.....</i>	105
§ V. <i>Fruit de ces épreuves. Conduite de l'âme qui y est soumise.....</i>	108

CHAPITRE IV. **De l'assistance paternelle dont Dieu entoure les âmes qui s'abandonnent à lui**

§ I. <i>DIEU soutient d'autant plus efficacement l'âme, dans l'état d'abandon, qu'il lui laisse moins sentir son appui.....</i>	<i>ibid.</i>
§ II. <i>Les désolations que DIEU fait éprouver à cette âme ne sont que d'amoureux artifices dont elle se réjouira un jour.....</i>	117
§ III. <i>DIEU donne d'autant plus généreusement à l'âme dans l'état d'abandon, qu'il semble la dépouiller davantage.....</i>	120
§ IV. <i>DIEU conduit d'autant plus sûrement l'âme dans l'état d'abandon, qu'il semble l'aveugler davantage.....</i>	123
§ V. <i>DIEU défend d'autant plus puissamment l'âme dans l'état d'abandon, qu'elle est moins capable de se défendre.....</i>	126
§ VI. <i>L'âme, dans l'état d'abandon, au lieu de craindre ses ennemis, trouve en eux d'utiles auxiliaires.....</i>	128
§ VII. <i>L'âme dans l'état d'abandon, peut s'abstenir de rien faire ou dire pour sa justification : l'action divine la justifie.....</i>	129
§ VIII. <i>DIEU vivifie l'âme dans l'état d'abandon, par les moyens qui semblent devoir lui donner la mort.....</i>	131
§ IX. <i>L'amour tient lieu de tout aux âmes qui marchent dans cette voie</i>	134
§ X. <i>L'âme, dans l'état d'abandon, trouve plus de lumière et de force dans sa soumission à l'action divine que n'en possèdent tous les orgueilleux qui lui résistent.....</i>	138
§ XI. <i>L'âme, dans l'état d'abandon, sait voir DIEU dans le superbe qui lutte contre son action. Toutes les créatures bonnes ou mauvaises le lui révèlent.....</i>	140
§ XII. <i>DIEU assure aux âmes qui lui sont fidèles une glorieuse victoire sur les puissances du monde et de l'enfer.....</i>	142
AVIS SPIRITUELS DU PÈRE DE CAUSSADE.....	147
I. <i>Avis pour acquérir une parfaite conformité à la volonté de DIEU.....</i>	<i>ibid.</i>
II. <i>Avis pour la conduite extérieure d'une âme appelée à la vie d'abandon</i>	151

TABLE DES MATIÈRES.

353

III. Méthode de direction intérieure.....	158
IV. Sur la conduite à tenir après les fautes.....	161
V. Sur les tentations et peines intérieures.....	163
Prière du révérend Père de Caussade, pour obtenir le saint abandon	169
Prière qu'on peut faire dans les tentations.....	<i>ibid.</i>

SECONDE PARTIE

LETTRES SUR LA PRATIQUE DE L'ABANDON A LA PROVIDENCE DIVINE

LIVRE PREMIER. — ESTIME ET AMOUR DE L'ABANDON.....	173
LETTRE I. Bonheur et paix inaltérable de l'âme qui s'abandonne à DIEU.....	<i>ibid.</i>
— II. L'abandon est la voie la plus courte pour arriver au pur amour et à la perfection...	174
— III. Application à lui-même. Paix profonde dont l'abandon le fait jouir au milieu du trac des affaires.....	177
— IV. Même sujet.....	180
— V. Même sujet.....	181
— VI. L'abandon adoucit les ennuis de la solitude...	183
— VII. Bonheur que l'abandon fait goûter à une communauté des Clarisses.....	185
— VIII. Motifs de l'abandon du côté de DIEU : grandeur et bonté divines.....	187
— IX. Nouveau motif de nous abandonner à DIEU : sa paternelle Providence.....	190
— X. Même sujet	193
— XI. Souhaits mutuels des âmes qui ne cherchent que DIEU.....	196
LIVRE DEUXIÈME. — EXERCICE DE LA VERTU D'ABANDON.....	199
LETTRE I. Principe et pratique de l'abandon.....	<i>ibid.</i>
— II. Plan général du Combat spirituel.....	204
— III. Premier travail de DIEU dans l'âme.....	206

LETTRE IV.	Exercice général de l'abandon.....	208
— V.	Moyen d'acquérir l'abandon.....	209
— VI.	Direction générale.....	212
— VII.	Même sujet	216
— VIII.	Oraison des âmes appelées à la vie d'abandon ; excellents avis sur l'oraison.....	217
— IX.	Même sujet ; danger de l'illusion dans l'oraison de recueillement.....	220
— X.	Même sujet.....	223
— XI.	Exercice de l'abandon dans les divers états de l'âme.....	225
— XII.	Exercice de l'abandon par la paix de l'âme.	231
— XIII.	Même sujet	234
— XIV.	Exercice de l'abandon dans les consolations.	240
— XV.	Même sujet	246
— XVI.	Même sujet	247
— XVII.	Docilité aux impressions intérieures du divin Esprit ; attentes pacifiques.....	253
— XVIII.	Modérer ses désirs et ses craintes.....	256
— XIX.	Tendre à la simplicité.....	258
— XX.	Même sujet	259
— XXI.	Divers attrait de la grâce.....	262
— XXII.	Abandon dans les épreuves auxquelles est soumise la vocation.....	265
— XXIII.	Même sujet	267
— XXIV.	Même sujet	269
— XXV.	Même sujet	272
— XXVI.	Abandon dans les emplois et les entreprises.	274
— XXVII.	Abandon dans l'acceptation des emplois.....	275
— XXVIII.	Même sujet	277
— XXIX.	Même sujet, application à soi-même.....	278
— XXX.	Abandon dans les maladies.....	280
— XXXI.	Même sujet.....	281
— XXXII.	Support du prochain et de soi-même.....	283
— XXXIII.	Support de soi-même	284
— XXXIV.	Préparation aux Sacrements, oraisons, lectures ; conduite.....	286

TABLE DES MATIÈRES.

355

LETTRE XXXV.	Conduite pour le temps passé à la campagne.	288
— XXXVI.	Vie et mort. — Consolations et épreuves.....	290
— XXXVII.	Même sujet.....	293
LIVRE TROISIÈME.	— OBSTACLES A L'ABANDON.....	295
LETTRE I.	Sentiments de vanité. — Infidélités fréquentes	<i>ibid.</i>
— II.	Défauts des commençants.....	302
— III.	Troubles intérieurs volontairement entretenus; faiblesse	304
— IV.	Même sujet	310
— V.	Amour des proches.....	320
— VI.	Attachements trop sensibles.....	323
— VII.	Même sujet	324
— VIII.	Activité de caractère.....	325
— IX.	Ardeur excessive des bons désirs.....	329
— X.	Empressement dans les bonnes lectures.....	330
— XI.	Zèle intempérant et indiscret.....	331
— XII.	Répugnance à prendre les soulagements ordonnés	334
— XIII.	Même sujet; attachement à son propre sens.	336
— XIV.	Répugnance à se faire connaître.....	338
— XV.	Découragement	340
— XVI.	Crainte de se démentir et de se singulariser.	342

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

L'ABANDON
A LA PROVIDENCE DIVINE

II

L'ABANDON

A LA

PROVIDENCE DIVINE

OUVRAGE POSTHUME

DU P. J.-P. DE CAUSSADE

De la Compagnie de Jésus

Onzième Édition

AUGMENTÉE DE LETTRES ET AUTRES ÉCRITS ENCORE INÉDITS
DU MÊME AUTEUR

Le tout revu, corrigé et mis en ordre

PAR LE P. H. RAMIÈRE

De la même Compagnie

TOME II

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

—
1901

LIVRE QUATRIÈME

PREMIÈRES ÉPREUVES DES AMES

APPELÉES A L'ÉTAT D'ABANDON

SÉCHERESSES, IMPUISSANCES, DÉGOUTS

LETTRE PREMIÈRE (1)

Ensemble des épreuves ; direction générale.

DIEU vous a bien exaucée, ma chère Sœur, dans ce que vous lui avez demandé en m'écrivant ; car il m'a semblé, en lisant votre lettre, que je lisais dans votre âme, et que j'en connaissais l'intérieur, comme si je vous eusse confessée et dirigée depuis longtemps. Oh ! que j'ai de choses consolantes et instructives à vous dire ! J'espère que le Saint-Esprit vous les fera comprendre et goûter, et que DIEU daignera y donner sa sainte bénédiction, par les mérites de JÉSUS-CHRIST, l'intercession de sa très sainte Mère, de saint JOSEPH, de saint François de Sales et de toutes ses saintes filles, vos sœurs, qui sont au ciel.

1° Votre vocation me paraît marquée du sceau de

(1) On a lieu de croire que cette lettre a été adressée par le Père de Caussade à la sœur Marie-Thérèse de Vioménil, qui, pour se faire mieux connaître de ce saint directeur, lui avait rendu compte de sa vocation et de ses dispositions intérieures, depuis qu'elle avait embrassé la vie religieuse.

DIEU, j'y vois des signes manifestes de sa divine volonté, des preuves de sa prédilection toute gratuite pour votre âme, et de solides garanties de votre prédilection éternelle. Réjouissez-vous ; bénissez DIEU ; remerciez-le sans cesse de cette grande et si précieuse grâce.

2° L'attrait que DIEU vous fait éprouver pour vous donner entièrement à lui, et pour vivre d'une vie tout intérieure, malgré les dissipations de l'esprit et les révoltes de la nature, est une grâce dont je voudrais qu'il plût à DIEU de vous faire connaître tout le prix, comme il me le fait connaître à moi-même. Elle est d'autant plus réelle, qu'elle est moins accessible aux sens, et mieux cachée sous des apparences contraires.

3° Pourquoi donc, malgré cet attrait et toutes vos saintes lectures, êtes-vous toujours demeurée comme à la porte de la vie intérieure, sans pouvoir y entrer ? Je vais vous le dire, ma chère Sœur, car j'en vois très distinctement la raison : c'est parce que vous avez abusé de cet attrait par des désirs immodérés, par des empressements et une activité naturelle, qui déplaissaient à DIEU et qui étouffaient les doux mouvements de la grâce. C'est encore parce qu'il y avait dans votre conduite une secrète et imperceptible présomption, qui vous faisait trop compter sur vos propres industries et sur vos propres efforts. DIEU a voulu vous humilier et vous confondre par vos propres expériences ; et, par là même, modérer cette ardeur naturelle qui vous emportait au delà des impressions de la grâce. Sans vous en rendre bien compte, vous agissiez comme si vous eussiez prétendu faire tout l'ouvrage par votre propre travail, et même aller plus loin que DIEU ne voulait. Vous qui vous seriez reproché, comme une grande

faute, une ambition mondaine, vous vous laissiez entraîner, sans scrupule, par une ambition plus subtile et par l'amour de votre propre élévation dans les voies de l'esprit. Mais consolez-vous : grâce à la miséricordieuse rigueur dont DIEU a usé à votre égard, il n'y a rien de perdu encore ; vous avez, au contraire, beaucoup gagné. DIEU vous punit de ces imperfections en bon père et avec tendresse ; et il vous fait trouver le remède de votre mal dans le châtement même dont il vous frappe. Pour se venger de vos infidélités, il vous envoie les épreuves dont il a coutume de se servir pour purifier et pour détacher les âmes choisies qu'il appelle au pur amour et à l'union divine.

Comprenez cette conduite toute paternelle dont vous êtes l'objet, envisagez vos épreuves à leur vrai point de vue, et toutes vos craintes se dissiperont d'elles-mêmes. Vous ne vous étonnerez plus, par exemple, que vos sécheresses et vos peines intérieures aient augmenté depuis que vous êtes en religion ; je n'en suis nullement surpris, et je serais bien fâché pour vous qu'il en eût été autrement. N'est-ce pas depuis lors, en effet, que vous appartenez plus entièrement à DIEU, et que ce divin époux doit travailler plus énergiquement à purifier votre âme, afin de la disposer à s'unir parfaitement à lui ?

Quant à cette continuelle dissipation, dont vous vous plaignez tant, je crois, comme vous, qu'elle est en partie le résultat de votre naturel, de la vivacité de votre imagination, et surtout de l'habitude. Mais DIEU n'a permis ce résultat que pour vous humilier et vous confondre davantage ; et la vive peine que vous en ressentez n'est pas la partie la moins méritoire de l'é-

preuve. Vous voyez que je suis bien éloigné de croire, comme vous, que ce mal soit sans remède, ou qu'il vienne de quelques péchés secrets.

Les craintes que cette dissipation d'esprit vous fait éprouver, en allant à l'oraison, sont des tentations ou de pures imaginations ; et DIEU vous a fait une grande grâce, quand il vous a donné le courage de passer outre et de vous approcher de lui avec confiance, malgré ces fausses craintes.

5° Dans vos répugnances pour les choses extérieures et pour les emplois, je ne vois qu'une autre partie de votre épreuve, et un grand sujet de mérite devant DIEU, pourvu que vous dominiez les répugnances, au lieu de vous laisser dominer par elles.

Vos actes de désaveu, de sacrifice et d'abandon sont très solides et très bons. Leur mérite ne fait que s'accroître par le retour des révoltes intérieures qui vous crucifient tout de nouveau : autre partie de l'épreuve.

6° Ce que vous ajoutez sur votre impuissance et votre apparente oisiveté dans l'oraison est une conséquence de l'épreuve, et suit naturellement de tout le reste ; j'aurais été grandement surpris s'il en eût été autrement. Mais rassurez-vous : il s'en faut bien, ma chère Sœur, que vous perdiez votre temps dans l'oraison ; vous en pourriez faire de plus tranquilles, et vous en ferez dans la suite, s'il plaît à DIEU ; mais vous n'en ferez jamais de meilleures, de plus utiles, ni de plus méritoires ; car l'oraison d'anéantissement et de souffrances étant la plus crucifiante est aussi celle qui purifie davantage l'âme, et qui la fait plus tôt mourir à elle-même, pour ne vivre ensuite qu'en DIEU et pour DIEU.

Oh ! que j'aime ces oraisons, durant lesquelles vous vous tenez devant DIEU comme une bête, insensible à tout et accablée sous le poids de toute sorte de tentations ! Quoi de plus propre à humilier, à confondre et à anéantir une âme devant DIEU ? Voilà ce qu'il prétend et où conduisent ces misères apparentes. Ah ! si vous saviez alors vous tenir avec respect et soumission dans cet état humiliant, vous abandonnant pleinement à la volonté divine jusqu'à vous complaire, pour son amour, dans votre abjection et votre anéantissement, vous vous rendriez bien plus agréable à DIEU par l'immobilité et le silence, que par les actes formels les plus énergiques.

Non, il n'est pas de sacrifices que DIEU accepte plus volontiers que cette entière donation d'un cœur brisé et anéanti ; c'est vraiment l'holocauste d'agréable odeur. Les oraisons les plus douces et les plus ferventes, les mortifications volontaires les plus rigoureuses n'ont rien de comparable et n'en approchent pas.

7° Vos craintes au sujet de la confession et de la communion, autre partie de votre épreuve, autres tentations, autres chimères qu'il faut rejeter et mépriser. Que, si elles continuent à vous troubler, malgré vos résistances, vous passerez outre, et prendrez patience en ce point comme en tout le reste.

Quant au désir de sortir d'un état si violent, il n'est pas précisément le résultat de l'épreuve ; c'est le mouvement de l'amour-propre et de la nature, qui crient et tentent de se révolter, en se voyant sur le point d'être impitoyablement immolés. Il ne faut ni s'en étonner, ni s'en effrayer, mais lutter courageusement,

par la volonté libre, contre ces désirs immolés ; et persister, avec une inébranlable constance, à ne vouloir en tout que l'accomplissement de la volonté de DIEU. Ce point est d'une importance capitale, non seulement pour recueillir le fruit de l'épreuve, mais encore pour en adoucir l'amertume et en abrégér la durée. Si, pour vous, elle a été si longue, j'ai lieu de l'attribuer à ce que vous n'avez pas encore eu le courage de faire l'entier sacrifice que DIEU vous demandait. Hâtez-vous donc de le faire, en lui disant : Oui, mon DIEU, j'accepte tout, je me sou mets à tout, sans réserve, et pour tout le temps qu'il vous plaira.

De tout ce que je viens de dire, vous conclurez sans peine que vous n'avez qu'une seule chose à faire, qui est de laisser DIEU disposer de vous comme il lui plaira, et de vous tenir en repos et en tranquillité intérieure, autant que vous le pourrez, mais pourtant sans effort.

Abandon à DIEU, voilà donc pour vous, en ce moment, l'unique chose nécessaire. — Pour bien vous en acquitter, voici ce que vous ferez :

1^o Vous irez à l'oraison toute résignée à y être tourmentée, affligée et crucifiée, comme il plaira à DIEU. Quand les distractions, les sécheresses, les tentations, les dégoûts viendront fondre sur vous, vous direz : Soyez les bienvenues, ô croix de mon DIEU ! je vous reçois d'un cœur soumis, faites-moi tant et tant souffrir, que mon amour-propre en soit crucifié et anéanti. Vous vous tiendrez ensuite devant DIEU, comme une bête de somme, accablée de sa charge et prête à succomber, mais espérant l'aide et le secours du Maître. Si

vous pouvez vous jeter en esprit au pied de la croix de JÉSUS-CHRIST, baisez avec respect ses plaies sacrées ; tenez-vous humblement à ses pieds divins ; et demeurez là, ferme et immobile, sans faire autre chose, dans une attente passive, silencieuse et pacifique, comme fait un pauvre misérable qui attend l'aumône, des heures entières, à la porte d'un grand roi ou d'un riche libéral. Mais, sur toutes choses, ne vous avisez plus de vouloir faire des efforts, ni dans l'oraison, ni ailleurs, pour être plus recueillie que DIEU ne veut.

2° Ne faites donc plus aucun violent effort pour conserver le recueillement durant la journée, et écarter les dissipations continuelles qui vous travaillent ; contentez-vous de sentir et de connaître que cet état de dissipation vous déplaît, et que vous auriez un grand désir d'être bien recueillie, mais seulement quand il plaira à DIEU, et autant qu'il lui plaira, ni plus ni moins.

3° Si la dissipation est quelquefois si grande, si les sécheresses, les peines, les craintes et autres dispositions fâcheuses, deviennent si accablantes, que vous ne puissiez pas faire un seul acte intérieur, ni même concevoir une bonne pensée, ne vous rebutez pas. Vous n'avez rien à craindre, ou plutôt vous avez beaucoup à gagner, si, dans cette déplorable situation, vous savez vous tenir dans le simple silence intérieur de respect, de soumission et d'adoration dont j'ai déjà parlé, et vous enfoncer dans l'abîme de votre néant. Ce néant, accepté et aimé par amour pour DIEU, voilà votre refuge assuré au milieu de ces orages. C'est là qu'il faut vous tenir, et où vous devez vous faire un plaisir de voir toutes les volontés de DIEU s'accomplir

en vous. Vous aimerez à vous le représenter faisant, du haut du ciel, pleuvoir dans votre âme les distractions, les sécheresses, les craintes, les angoisses, toutes sortes de misères et d'humiliations, pour faire de vous comme le jouet de son bon plaisir et de son divin amour, à peu près comme on voit quelquefois de grands princes se réjouir et se divertir à éclabousser un de leurs favoris.

4° Pour les sacrements, gardez-vous bien d'en omettre jamais aucun. — Mais, me dites-vous, comment se préparer à la confession ou à la communion, quand l'esprit est obsédé par toute sorte de craintes et de troubles ? — Il faut les mépriser, passer outre et aller toujours à DIEU, sans jamais disputer ni raisonner, ni pour ni contre ; et après avoir fait, tout doucement et sans effort, le peu que vous avez pu et su faire, demeurer tranquille dans ce grand silence intérieur de foi, de respect, de soumission, de confiance, d'amour et d'adoration, disant souvent, mais sans paroles : Que mon souverain Seigneur et Maître fasse de moi tout ce qu'il lui plaira. *Amen, Amen !*

5° Comme dans tout ce que vous me dites, il n'y a point de péché, du moins volontaire, quoiqu'il vous le semble souvent, tenez-vous continuellement en repos et en tranquillité. Je ne parle pas de la partie inférieure, qui est toute troublée et désolée, mais de la partie supérieure, du fond le plus profond de votre âme, qui peut, avec le secours de DIEU, demeurer tranquille et paisible, au milieu de ces orages et de ces bourrasques. L'agitation n'est, pour ainsi dire, qu'au dehors de l'âme et dans les sens extérieurs, pour les crucifier et les faire mourir, comme il convient,

avant de pouvoir parvenir au pur amour et à l'union avec DIEU. Il ne tient qu'à vous d'empêcher que ce trouble ne pénètre jusqu'à l'intérieur ; mais c'est en ceci que vous n'avez pas été jusqu'à ce jour assez éclairée et assez fidèle.

6° En effet, quoique je ne remarque point de péché délibéré dans votre conduite, j'y découvre une fourmilière de défauts et d'imperfections, qui pourraient beaucoup vous nuire, si vous n'y apportez un remède énergique. Ce sont des inquiétudes, de vaines craintes, des abattements, des ennuis et des découragements à demi délibérés, ou du moins pas assez énergiquement combattus, qui altèrent sans cesse en vous la paix intérieure, dont je viens de vous inculquer la nécessité. — Mais que faire, pour les empêcher ? — Le voici : premièrement, n'y adhérer jamais volontairement ; deuxièmement, ne pas s'en entretenir, ni les combattre avec effort et violence, car cela les redouble ; mais les laisser tomber, comme on laisse tomber une pierre dans l'eau ; penser à autre chose, parler à DIEU d'autre chose, comme dit saint François de Sales ; recourir alors à votre refuge, au silence intérieur de respect et de soumission, de confiance et d'abandon total. — Mais, direz-vous, si je commets, soit à ce sujet, soit en d'autres matières, des fautes, et même des fautes volontaires, comment dois-je me comporter ? — Il faut alors vous rappeler la recommandation de saint François de Sales : ne pas vous troubler de vous être troublée ; ne pas vous inquiéter de vous être inquiétée ; ne pas vous décourager de vous être découragée ; mais revenir aussitôt à DIEU, sans violence, vous humiliant tout doucement et tran-

quillement ; le remercier même de ce qu'il n'a pas permis que vous fissiez de plus grandes fautes. Cette humilité douce et tranquille, avec confiance en la divine bonté, pacifiera et tranquillisera votre intérieur, et c'est là à présent votre plus grand besoin spirituel.

J'oubliais de vous dire que vos grands désirs du divin amour, malgré ce que vous éprouvez ensuite, ne sont nullement des imaginations, ni des chimères ; ces désirs sont, au contraire, très réels, très solides et très excellents ; il faut les conserver, mais doucement, tranquillement, sans s'abandonner jamais à ces ardeurs, à ces transports de l'imagination et de l'activité naturelle qui gâtent tout.

Ce que vous éprouvez lorsque vous êtes embrasée de ces ardents désirs, et, un moment après, en voulant rentrer en vous-même, ne devrait point vous surprendre. Je vais vous expliquer par une comparaison ce qui se passe alors en vous : quand vous jetez au feu un bois bien sec et bien disposé à s'enflammer, la flamme ne s'y attache que pour un instant ; et puis, la chaleur du feu agissant sur le bois vert et mouillé au dedans, le fait suer et gémir, le tord et l'agite de cent manières, avec un grand bruit, jusqu'à ce que, par cette action, le bois soit devenu tout sec et bien disposé à recevoir la force du feu. Alors, la flamme s'y attache de nouveau, l'embrase, le consume tout doucement, sans efforts et sans éclat. Voilà une image de l'action et de l'opération de l'amour divin dans les âmes qui sont encore toutes remplies d'imperfections et des mauvaises humeurs de l'amour-propre ; il faut les purger, les épurer, les raffiner ; et cela ne se peut faire sans les agiter et sans les faire souffrir. Regar-

dez-vous donc comme ce bois vert, sur lequel le divin amour agit, avant de pouvoir l'enflammer, l'embraser, le consumer; ou bien comme une statue entre les mains d'un sculpteur, ou comme une pierre qu'on taille et qu'on façonne avec le marteau et le ciseau, pour la mettre en état d'être placée dans un bel édifice : si cette pierre avait du sentiment, et que, durant sa souffrance, elle vous demandât : Mon DIEU, ma Sœur, que dois-je faire, car je souffre beaucoup ! Vous lui répondriez sans doute : Ne faites que vous tenir ferme et en repos, sous la main de l'ouvrier, et laissez-le faire ; autrement vous demeureriez toujours une pierre brute et informe. Prenez donc pour vous-même ce conseil : ayez patience et laissez faire DIEU : car, dans le fond, vous n'avez autre chose à faire ; dites seulement : J'adore et je me sou mets ; *flat* !

LETTRE II

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Vicissitudes intérieures.

Nancy, 1734.

Ma chère Sœur,

Les divers états que vous me dépeignez dans votre lettre ne sont autre chose que les vicissitudes intérieures, auxquelles, tous, nous sommes sujets ; ces alternatives de lumières et de ténèbres, de consolations et de désolations sont aussi utiles, je pourrais dire aussi indispensables, pour faire croître et mûrir les vertus dans notre âme, que les vicissitudes de l'atmosphère sont nécessaires pour faire croître et mûrir les moissons dans nos champs. Sachons donc nous y ré-

signer, et accepter avec amour les épreuves aussi bien que les consolations ; car toutes ces épreuves, même les plus douloureuses, sont également justes, saintes, adorables, aimables et bienfaisantes, soit qu'elles viennent de la justice de DIEU ou de sa miséricorde. Souvent, elles nous sont envoyées par l'une et l'autre à la fois ; mais jamais, sur la terre, la justice n'agit tout à fait séparée de la miséricorde. Je suis ravi que la vue de vos misères et de vos faiblesses et le sentiment de votre néant soient votre plus ordinaire occupation intérieure durant l'oraison ; c'est par là que s'acquiert peu à peu l'entière défiance de soi-même et la confiance exclusive en DIEU seul, par là encore on s'établit fermement dans l'humilité intérieure, qui est le fondement solide de l'édifice spirituel, et la première source d'où coulent les grâces de DIEU, dans l'âme.

Vous ne devez pas être surprise ni peinée de ce que l'amour-propre craint la destruction : il ne serait plus amour-propre s'il ne la craignait pas. Il n'y a que les âmes déjà très détachées d'elles-mêmes, qui, loin de craindre cette mort totale, la désirent et la demandent sans cesse à DIEU. Pour nous, c'est assez de supporter en paix et avec patience les coups successifs qui tendent à l'opérer.

Il arrive souvent qu'on ressentira durant la journée certains sentiments et goûts de DIEU ou des choses divines, et qu'on n'a point ce goût dans l'oraison. DIEU le fait ainsi, pour nous faire connaître qu'il est le maître absolu de ses dons et de ses grâces, qu'il les donne à qui il lui plaît et quand il lui plaît. En les recevant ainsi, lorsque nous nous y attendons le moins, et en nous voyant ensuite déçus dans notre

attente, nous ne pouvons plus nous persuader qu'ils sont le fruit de nos dispositions, de notre travail, de notre industrie : c'est ce que DIEU a en vue. Car, s'il est prodigue de ses dons, il prétend s'en réserver toute la gloire ; et il serait contraint de nous les retirer, s'il nous voyait nous en approprier quoi que ce soit par de vaines complaisances.

LETTRE III

A MADEMOISELLE DE SERRE, QUI FUT DEPUIS SŒUR
CATHERINE-ANGÉLIQUE

Même sujet. — Abandon.

Tenez ferme, ma chère fille, au milieu de vos secousses intérieures, et ne vous départez jamais de votre entier abandon à DIEU et de votre parfaite confiance en sa bonté. Appuyez-vous sur ces deux principes évidents et immuables : d'abord que DIEU ne peut jamais abandonner ceux qui s'abandonnent entièrement à lui, et qui se confient pleinement en son infinie miséricorde ; en second lieu, que rien n'arrive en ce monde que selon les ordres de la Providence, qui tourne toutes choses à l'avantage et au plus grand profit des âmes soumises et résignées. Les pensées contraires, les combats intérieurs, ne serviront, si vous êtes fidèle, qu'à mieux affermir dans votre esprit et à mieux enraciner dans votre cœur ces vérités si consolantes et ces sentiments si propres à vous sanctifier. La perfection de l'état où DIEU vous appelle est sans doute au-dessus de vos forces : aussi ne faut-il pas, pour l'atteindre, compter sur vous le moins du monde, mais au contraire, vous en défier à l'infini.

Vous devez espérer en DIEU seul et ne faire nul fond que sur le secours et la force de sa grâce intérieure, par laquelle tant d'autres, plus faibles que vous, ont pu et peuvent encore ce qui vous paraît si difficile. Il faut donc vous dire sans cesse à vous-même : Oui, vu ma misère et ma faiblesse, tout cela m'est aussi impossible que de voler au haut des airs. Mais ce qui est impossible à l'homme devient possible, aisé et facile avec la grâce toute-puissante de JÉSUS-CHRIST ; et, je l'espère, cette grâce, de sa bonté et par ses mérites infinis. C'est par elle que tant de jeunes personnes faibles et timides ont triomphé de la cruauté des tyrans, ont souffert et bravé les plus cruels supplices et les plus sanglants outrages, à l'imitation et pour l'amour d'un DIEU crucifié.

Les ennuis, les dégoûts et les sécheresses où vous vous trouvez souvent, sont les vicissitudes ordinaires par où toutes les âmes qui vont à DIEU ont coutume de passer. Quel mérite aurions-nous, et comment pourrions-nous montrer à DIEU notre fidélité, si la grâce intérieure nous portait, nous soutenait et nous consolait toujours d'une manière sensible et forte ! L'essentiel, c'est d'être fidèle à tous ses devoirs et aux pratiques extérieures et intérieures de notre état, dans les sécheresses et les dégoûts, comme dans les douceurs et les attraites sensibles. Quoique tout se fasse alors avec effort et avec mille répugnances, le mérite n'en est que plus grand. Par là, seulement, notre amour pour DIEU se dégage complètement de ce malheureux amour-propre qui se fourre partout, se mêle de tout, et gâte tout, comme dit saint François de Sales.

Comme il y a une paix douce et savoureuse durant

l'oraison, il y en a aussi une sèche, amère, et quelquefois même douloureuse, par laquelle DIEU opère plus librement dans notre intérieur que par la première, plus sujette aux recherches de l'amour-propre. Ainsi, il faut s'abandonner à DIEU en ce point comme en tout le reste. Laissons-le faire ; il sait mieux que nous ce qui nous convient. Ne craignons qu'une chose : de nous laisser égarer par notre propre volonté. Pour éviter ce danger, il faut ne vouloir précisément que ce que DIEU veut, à toute heure, à tout instant, pour toutes choses : voilà le plus sûr, le plus court, et, j'ose le dire, l'unique chemin de la perfection : tout le reste est suspect d'illusion, d'orgueil et d'amour-propre.

Au reste, laissez tomber peu à peu, doucement et sans effort, les longs raisonnements qui voudraient occuper votre esprit durant l'oraison, pour tendre plutôt aux affections, aux aspirations, au goût de DIEU et au simple repos en lui. Cela n'empêche pas pourtant qu'on ne puisse s'arrêter un peu aux bonnes pensées, quand elles sont simples, douces, paisibles, et qu'elles semblent naître et venir comme d'elles-mêmes.

LETTRE IV

A UNE POSTULANTE (1)

Obscurités ; impuissances.

Ma chère Sœur,

Tout ce que vous me proposez dans votre lettre me paraît si aisé à décider qu'il faut que DIEU vous tienne

(1) Cette postulante est M^{me} de Lesen, au sujet de laquelle la Mère Marie-Anne-Thérèse de Rosen avait consulté le Père de Caussade et qu'elle avait engagée à se mettre directement en rapport avec lui. Elle entra au couvent des Annonciades à Saint-Mihiel.

dans une bien grande obscurité, pour que vous n'ayez pu en venir à bout toute seule, avec le secours de sa grâce. Au reste, vous m'avouez vous-même que DIEU vous donne de temps en temps des rayons de lumière qui éclairent tout votre intérieur, et dissipent tous vos doutes. Ces clartés, qui dilatent votre cœur, et le remplissent d'une douce paix et d'un grand courage pour servir DIEU, ne peuvent venir que du ciel ; vous pouvez donc les suivre sans crainte, et le souvenir qui vous en reste devrait suffire pour vous soutenir et vous guider dans les moments d'obscurité. Mais, puisque DIEU vous a inspiré de vous adresser encore à moi, il me sera bien facile de vous satisfaire, article par article.

1° Les pièges et les raffinements de l'amour-propre vous rendent, dites-vous, incapable d'en faire le juste discernement. Mais aussi, pourquoi entreprenez-vous de le faire ? N'avez-vous pas, dans la sainte obéissance, un oracle infallible ; et dans l'humilité et la docilité, des garanties certaines de ne pas vous égarer en suivant la décision de ces oracles ?

2° Après avoir consulté votre Supérieure ou votre maîtresse, avec la simplicité d'un petit enfant, demeurez en paix ; vous voilà en toute assurance. Mais si vous n'entriez pas dans ces sentiments, vous seriez bien à plaindre, et cela par votre pure faute.

3° Sentir vivement sa faiblesse, sans aucun appui sensible, et se voir ainsi, à tout moment, sur le bord du précipice, c'est, il est vrai, une épreuve bien humiliante, mais bien salutaire, puisqu'elle vous conduit infailliblement à la totale défiance de vous-même, à la plus pure et à la plus parfaite confiance en DIEU. Il n'y a pas d'autre chemin pour sortir de la région des

sens, et pour entrer dans la vie toute spirituelle de la pure foi et du pur amour.

4° Le cachot ténébreux où vous vous voyez enfermée, c'est la prison où vous jette de temps en temps, je ne dis pas la justice de DIEU, mais sa très grande miséricorde, pour vous y purifier comme l'or dans le creuset. Vous n'avez qu'à y demeurer aussi tranquille que vous pourrez. — Mais comment alors pratiquer la vertu ? — Tout consiste alors à pâtir, à souffrir en silence et en abandon, à se soumettre humblement et amoureusement.

Vous connaissez déjà cette grande maxime : que l'on avance beaucoup plus en pâtissant qu'en agissant. — Mais, direz-vous, je pêche dans cet état ! — Non, point de péché ; le maître de la prison vous en empêche bien. — Mais il me semble que je regarde alors l'enfer avec indifférence ! — L'expression est forte ; mais, grâce à DIEU, j'en comprends le sens mieux que vous. Elle n'exprime autre chose que le résultat de l'opération intérieure par laquelle DIEU amortit votre sensibilité. Courage, courage, vous verrez un jour, et peut-être bientôt, les grands biens opérés dans cette si obscure prison ; à présent, il faut vivre dans cette espérance, sans autre lumière que celle de la foi.

5° Sans doute qu'il y a, dans votre état de fièvre intérieure, des redoublements qui semblent vous dévorer et vous consumer. C'est ce qu'il y a d'impur et de terrestre au fond de l'âme qui, alors, est consumé et dévoré, comme les mauvaises humeurs du corps le sont durant les redoublements de certaines fièvres. Il y a là un symptôme de guérison et non de maladie. — Mais je ne puis, alors, ni prier ni recourir à DIEU ! —

Non, sans doute, vous ne le pouvez pas d'une manière aperçue ; mais c'est alors le cœur qui prie sans cesse par ses désirs cachés et aperçus de DIEU seul.

Votre conclusion a failli me faire rire ; jugez par là, dites-vous, comment je m'acquitterai de l'obligation de réciter le saint office, d'assister à la messe, et le reste. Bien volontiers, ma chère Sœur, je me charge de tout le mal que vous commettrez dans ces circonstances, si vous pouviez me céder tout le bien que DIEU fera alors en vous. Ce petit mot, pourtant, m'a fait entrevoir une certaine tentation que la subtilité du malin esprit tâche de faire glisser dans votre âme.

Mais suivons votre lettre et le fil de mes réponses. Il vous vient en pensée, dites-vous, que vous êtes une téméraire de vous être engagée par vœu à vous faire Religieuse, et que les pratiques de la religion sont bien au-dessus de vos forces. Si je n'avais une longue expérience des progrès que font les tentations les plus manifestes, quand on leur donne la moindre ouverture, sous prétexte de les examiner, je ne vous aurais jamais crue capable de donner si grossièrement dans celle-ci. Pour couper court, je vais vous dire : 1^o que j'ai senti, dans toute votre lettre, que c'est à cette tentation que visait le démon, par tous ces divers carillons qu'il faisait sonner dans votre âme. Ah ! s'il pouvait vous faire lâcher prise, quelle victoire pour lui ! quel triomphe pour tout l'enfer !

2^o Je vous défends, au nom de DIEU, et par toute l'autorité qu'il me donne sur vous, d'écouter, ni d'examiner plus rien sur ce sujet, et je vous ordonne de faire, à cet égard, tout comme vous feriez si le démon vous mettait tout à coup dans l'esprit de vous aller

précipiter dans un puits ou d'empoisonner toutes vos Religieuses.

3° DIEU vous veut dans l'état religieux : cela doit être et cela sera malgré tout l'enfer déchaîné pour y mettre obstacle. — Mais les peines d'esprit, mais les infirmités du corps ! — DIEU ferait à cet égard des miracles, si jamais il le fallait ; et il faudrait les attendre au besoin. Humiliez-vous ici, ma chère Sœur, anéantissez-vous profondément devant DIEU, confessez-lui que vous êtes la fragilité et l'inconstance même. Oh ! que cette expérience servira dans la suite à vous faire sentir combien nous devons nous défier de nous, de notre prétendu courage et de notre fermeté apparente dans nos bonnes résolutions, si DIEU ne nous soutient sans cesse ! Combien nous sommes pauvres, faibles, misérables, au delà de toute expression, et capables de donner dans tous les travers imaginables et dans des écarts auxquels nous n'aurions jamais pensé.

4° La sensibilité de cœur et d'esprit aux corrections qui vous sont infligées, dans le fort de vos peines, doit vous humilier, sans vous décourager ; car il est vrai que, dans ce temps-là, la sensibilité va quelquefois si loin, que sainte Thérèse elle-même était obligée de se tenir en garde contre une humeur dépiteuse et chagrine, qui cherchait à s'échapper contre les Sœurs. Il serait trop long de vous dire les grands biens que DIEU produit dans nos âmes par ces sensibilités et ces révoltes, pourvu qu'elles soient patiemment supportées.

5° DIEU vous fait bien sentir que vous êtes dans les pièges de Satan, et en même temps sa main invisible vous soutient et vous arrête : quoi de plus encourageant ! Tenez ferme ; tout ceci tournera à votre plus

grand bien et servira surtout à vous pénétrer vivement de votre faiblesse, que vous n'avez jamais bien connue telle qu'elle était. Il vous fallait toutes ces tentations et ces épreuves pour vous en convaincre, et pour arracher de votre cœur jusqu'aux moindres racines de vaine confiance en vous-même. C'est un mal que l'on ne connaît bien que quand on commence à guérir.

6° Je finis et je résume cette réponse, en vous disant que votre état est, à la vérité, crucifiant, mais par là même très bon, très sûr, très purifiant et très sanctifiant. Vous n'avez à craindre aucun danger, tandis que vous saurez vous en tenir à cette grande maxime de Fénelon : désespérer entièrement de vous-même pour n'avoir plus un brin d'appui ni de confiance qu'en DIEU seul, qui, des pierres mêmes fait naître, quand il lui plaît, des enfants d'Abraham.

LETTRE V

A LA SŒUR MARIE-HENRIETTE DE BOUSMARD (1734)

Impuissances ; distractions.

1° Ne regrettez pas, ma chère Sœur, les attraits et les goûts sensibles que DIEU vous avait donnés et qu'il vous a retirés. Aux consolations que vous éprouviez dans cet état se mêlaient mille imperfections.

Il est vrai que par là même que ces consolations étaient sensibles, elles plaisaient fort à la nature, qui veut toujours voir, connaître et sentir ; mais plus cet état est conforme à la nature, moins il est propre à satisfaire les exigences du divin amour. C'est pour cela que DIEU se hâte d'autant plus d'en retirer une âme,

qu'il la voit plus fidèle à la grâce. S'il n'usait pas sous ce rapport, à notre égard, d'une paternelle rigueur, nous demeurerions toujours faibles, sujets à toutes sortes de défauts, et incapables de nous défendre contre les séductions et les illusions de l'amour-propre. L'âme, que l'épreuve n'a pas éclairée et affranchie, se laisse aller, sans presque s'en apercevoir, à de continuels retours sur elle-même; elle fait dépendre son consentement et sa paix de tout ce qu'il y a au monde de plus instable, sa sensibilité; si elle s'attache à DIEU, ce n'est pas uniquement pour lui-même, c'est bien plus encore pour les consolations qu'elle en attend; elle reste dans une vaine estime d'elle-même, causée par ses richesses spirituelles dont elle se croit en possession; et plutôt à DIEU qu'elle n'en vînt pas à une espèce d'idolâtrie de sa prétendue excellence! Mais, lors même qu'elle éviterait ce criminel excès, il est bien à craindre que, pleine d'elle-même, elle ne demeure vide de DIEU.

Plutôt que d'exposer à cet affreux malheur les âmes qu'il aime d'un amour de prédilection, DIEU leur envoie toutes sortes d'épreuves; il les frappe, les humilie, les anéantit à leurs propres yeux. Mais combien surabondamment il dédommage les âmes qui lui demeurent fidèles dans l'épreuve, des privations qu'elle leur cause! Lorsque, par un renversement total de toute sa fortune spirituelle, on se voit réduit à rien, on se trouve tout d'un coup sans vanité, sans présomption, sans nulle estime de soi-même; plein de défiance, d'humilité, de confiance en DIEU, d'amour pour lui; et cet amour alors est tout pur, parce que l'amour-propre n'a plus d'appui sensible, ni par consé-

quent rien à quoi il puisse s'attacher, et qu'il puisse corrompre. Ainsi, je fais plus d'état de votre pauvreté présente que de tous vos beaux sentiments d'autrefois, qui vous paraissaient parfaitement purs, tandis que l'amour-propre en faisait secrètement sa plus délicate pâture.

2° Il semble quelquefois qu'on est sans foi, sans espérance, sans charité, sans religion, sans aucune vertu, comme si on avait perdu toute connaissance de DIEU. Cela arrive lorsqu'il lui plaît d'ôter tout goût, toute onction, tout le sensible de ces vertus, pour les faire résider dans le pur esprit, et faire marcher une âme dans la pure foi. C'est alors qu'on sert et qu'on adore DIEU en esprit et en vérité, comme disait JÉSUS-CHRIST à la Samaritaine. Cet état est bien plus éloigné des sens, plus précieux, plus élevé, plus épuré et plus solide ! C'est là qu'on peut goûter les pures délices de l'esprit ; mais on n'y parvient que par la privation des plaisirs sensuels et terrestres. Ce sont divers passages qu'il faut franchir nécessairement pour arriver, par degrés, jusqu'à la religion de la pure lumière. Cependant on a toujours la paix dans cet état, parce qu'alors l'âme est établie en DIEU ; on y sent même ce que vous sentez, je veux dire une force secrète et cachée, qui vient de la présence intime de DIEU ; et cet appui, tout imperceptible qu'il est, rend véritablement une âme plus forte qu'elle n'était lorsqu'elle se croyait en état de supporter le martyre. Ainsi, demeurez dans votre paix, et bénissez DIEU.

3° Quant aux actes multipliés d'offrande, de résignation, les commençants doivent, sans aucun doute, s'y attacher pour s'en former l'habitude ; mais, dans votre

état présent, c'est votre cœur qui doit faire et qui fait tout cela, et plus que tout cela, presque sans que vous y pensiez. DIEU ne voit-il pas toutes vos intentions les plus secrètes, sans que vous les lui signifiez par ce que l'on appelle des actes formels et exprès ? Quand, au milieu de vos bonnes œuvres, il se glisse dans le cœur quelque secrète intention d'amour-propre, d'orgueil, de respect humain, bien loin d'en faire des actes exprès, nous voudrions nous cacher à nous-mêmes ces intentions perverses, convaincus que DIEU les voit et les punira ; croyons-nous donc qu'il ne voit pas de même nos bonnes et plus secrètes intentions ; ou qu'il est moins libéral à récompenser que sévère à punir ?

4° L'égarement de vos pensées n'est en vous qu'une épreuve de DIEU, une occasion de souffrance, d'humiliation, un exercice de patience et de mérite ; et la peine que vous en ressentez montre le désir que vous auriez d'être toujours occupée de DIEU. Or, DIEU voit ce désir, et les désirs, devant DIEU, valent des actes, soit en bien ou en mal. Souffrez donc humblement et patiemment tous les égarements involontaires de l'esprit ; et gardez-vous bien de vous en troubler ou d'examiner avec inquiétude d'où cela provient : ce serait une pure curiosité d'amour-propre que DIEU punirait par de plus grandes ténèbres. Souvenez-vous de ce que sainte Thérèse dit sur ce sujet : Laissons le traquet faire du bruit, pourvu que le moulin fasse de la farine. Elle compare l'esprit égaré au traquet, et la volonté qui tend à DIEU au moulin qui fait la farine. La volonté fixée en DIEU, c'est ce que nous devons surtout souhaiter. Que pensez-vous qui se passe dans le cœur d'une femme bien mondaine durant une belle prédi-

cation ? Il lui passe dans l'esprit et dans l'imagination cent bonnes pensées, tandis que sa volonté et son cœur sont dans l'objet de sa passion ! en est-elle plus sainte pour cela ? Tout le contraire se passe chez vous ; pourquoi donc vous affligez-vous ? D'ailleurs, que signifient cette paix et cette tranquillité d'âme au milieu de ces accès, de ces peines, de ce tourment, et le peu d'envie de consulter là-dessus ? N'est-ce pas là un grand don de DIEU, et une marque évidente que c'est lui qui blesse le cœur si délicatement et si paisiblement ? Demeurez donc tranquille dans votre abandon total à DIEU, et ne vous embarrassez pas de savoir comment vous en formez les actes ; ils se font par des mouvements secrets et imperceptibles de votre cœur, que DIEU touche intérieurement et qu'il remue comme il lui plaît.

5° Je ne suis pas surpris de la fatigue et du vide que vous éprouvez en voulant multiplier et réitérer avec effort vos actes intérieurs. C'est que par là vous vous soustrayez à l'opération de DIEU pour agir par vous-même, comme si vous vouliez prévenir la grâce et faire plus que DIEU ne veut. Voilà bien l'activité naturelle ; contentez-vous de demeurer en paix dans votre fond ; et tenez-vous-y comme dans une prison, où DIEU se plaît à vous retenir captive, sans plus vous aviser de faire des sorties mal à propos. C'est ainsi qu'on est dans la sainte et féconde oisiveté dont parlent les Saints, et c'est là qu'on a des occupations immenses sans travail. Ce n'est que l'amour-propre qui s'ennuie et qui se désespère de ne rien faire, de ne rien voir, de ne rien sentir, de ne rien entendre ; mais laissons-le gémir tant qu'il voudra ; à force de s'en-

nuyer et de se désespérer, il finira par nous délivrer de sa présence. En lui coupant les vivres, nous le ferons mourir de faim. Oh ! la bienheureuse mort ! je vous la souhaite, comme je me la souhaite à moi-même, de tout mon cœur.

6° La manière dont vous vous tenez devant DIEU, par un simple regard de foi, sans images, ni figures, ni représentations quelconques, dans une totale remise de tout vous-même, est la manière la plus pure et la plus parfaite de traiter avec DIEU. C'est la vraie prière du cœur, prière tout intérieure, toute cordiale d'esprit à esprit ; et plus ces opérations sont simples, déliées, imperceptibles et éloignées de tout le sensible, plus elles sont solides, sublimes, pénétrantes et efficaces, dit la bienheureuse Mère de Chantal.

LETTRE VI

A LA SŒUR MARIE-ANTOINETTE DE MAHUT

Même sujet ; révoltes intérieures ; pauvreté spirituelle.

Alby, 1732.

Ma chère Sœur,

1° Rien n'est plus commun, pour les âmes qui n'ont pas acquis encore une grande expérience dans les voies intérieures, que la crainte dont vous me faites la confidence : je veux dire la crainte de perdre le temps dans l'oraison de simple présence de DIEU. Mais il est facile de rassurer ces âmes et de vous rassurer vous-même ; il suffit pour cela de vous rappeler le principe posé par le divin Maître : On connaît l'arbre à ses fruits. Ce qui ne produit que de bons effets, ne peut qu'être bon. Or, votre propre expérience vous fait

sentir que, depuis que vous vous appliquez à cette manière d'oraison, votre intérieur est infiniment changé à votre avantage; vous n'avez donc qu'à remercier DIEU de la faveur qu'il vous a faite, en substituant, comme il l'a fait, l'action paisible de sa grâce à l'agitation de votre activité naturelle.

Je souhaite que vous vous accoutumiez à juger ainsi toujours de vos progrès et de votre état intérieur, par les seules règles infaillibles de la foi et des conseils de l'Évangile. Quand vous verrez que vos voies, vos sentiments, votre conduite s'accordent avec ce que la foi enseigne, et avec ce que les Saints ont pratiqué, vous pourrez les tenir pour bons et parfaitement sûrs. Il n'y a point là d'illusion possible, comme lorsqu'on juge de soi-même par les impressions sensibles, toujours équivoques. Diriger sa conduite d'après ces impressions, c'est prendre pour boussole une girouette qui tourne à tous les vents.

On ne peut naviguer en sûreté qu'autant qu'on se guide d'après les règles sûres et infaillibles de la foi, qui nous porte à la fuite du péché, à l'amour de DIEU et du prochain, au détachement des créatures, à l'obéissance, à l'oubli de soi-même, à l'entière soumission aux volontés de DIEU, à l'abnégation et à la mortification, surtout intérieure. L'oraison qui produit le plus efficacement ces résultats est incontestablement la meilleure.

2° Comme les livres spirituels qui parlent de l'oraison peuvent tomber entre les mains de toutes sortes de personnes, par conséquent être mal compris, leurs auteurs font sagement, ainsi que les prédicateurs, de parler pour tout le monde, et de ne tracer que des rè-

gles assez générales pour ne pas donner trop de prise à l'illusion ; mais les directeurs qui parlent à des personnes connues, en usent tout autrement, et rassurent dans la direction celles qui, mal à propos, se seraient effrayées dans la lecture ou dans la prédication. C'est d'après cette connaissance de votre état et des desseins de DIEU sur vous que je n'hésite pas à vous rassurer. Allez en avant, sans aucune ombre de crainte. On ne peut éprouver les fruits de la bénédiction de DIEU, si on ne suit l'attrait de DIEU. Les tromperies et les illusions de l'esprit de ténèbres se font connaître par des effets et des fruits contraires à ceux de la grâce. Quand je vous verrai exposée à ces illusions, je ne manquerai pas de vous le dire ; et, à mon défaut, d'autres vous rendront ce service, à la seule condition que vous continuerez à vous ouvrir avec sincérité.

3° Il faut également appliquer la règle de la foi pour juger de cette stupidité que vous éprouvez depuis quelque temps. S'il s'agit seulement d'être stupide, bouché, hébété, et même insensible à toutes les choses de ce monde, la foi nous apprend que cette stupidité est la vraie sagesse. Que si cette même stupidité semble s'étendre encore quelquefois jusqu'aux choses du salut, ce n'est pas une preuve qu'elle soit le résultat de votre éloignement de DIEU ; si elle ne vous empêche pas de remplir vos devoirs, de garder vos règles, de vous acquitter de vos exercices de piété, vous devez la regarder comme une épreuve de DIEU, qui vous est commune avec presque tous les Saints. Soyez fidèle ; et, dans l'acceptation de cette stupidité apparente, vous trouverez un exercice très méritoire de patience,

de soumission, d'humilité intérieure. Elle ne peut être préjudiciable qu'à l'amour-propre qui, peu à peu, meurt, se détruit et s'anéantit par là, plus efficacement que par toutes les mortifications extérieures.

4° Quand nous avons quelques grands sacrifices à faire, la nature et l'amour-propre, qui y répugnent, excitent naturellement dans le cœur des révoltes qui semblent renverser tout l'intérieur. JÉSUS-CHRIST lui-même ne voulut-il pas l'éprouver au Jardin des Olives ? Il suffit alors que la partie supérieure de l'âme tienne ferme et dise comme JÉSUS-CHRIST : *Fiat voluntas tua*. Voilà les combats intérieurs dont parle saint Paul, et, après lui, tous les maîtres de la vie spirituelle ; voilà comment le vrai juste vit de la foi et se soustrait à la domination des sens ; voilà les grandes victoires qui seront couronnées, en ce monde, par la paix et par la soumission de la partie inférieure ; dans l'autre, par la possession de DIEU.

5° Le dernier et le plus efficace de tous les remèdes que j'ai à vous offrir, est un entier et total abandon entre les mains de ce DIEU de bonté, qui ne cesse, depuis longtemps, de vous prévenir des bénédictions de sa très grande miséricorde. Il faut vous jeter dans cet abandon, avec le même courage que vous vous jetteriez dans la mer, si vous saviez que DIEU demande de vous ce sacrifice ; comme fit autrefois cette sainte martyre qui, par un attrait intérieur et une inspiration particulière, se jeta au milieu des flammes, sans attendre que les bourreaux l'y précipitassent. C'est ce courage et ce saint abandon, fondé sur la foi et l'amour, qui charme le Cœur de DIEU, et établit l'âme dans une paix que rien ne peut plus ébranler.

6° Votre conduite, pour éviter les visites inutiles, les pertes de temps et les distractions, me paraît excellente. Sachez que la solitude extérieure est le rempart de l'intérieure qui, sans elle, peut difficilement s'établir. Je vous conseille même d'y ajouter, à l'égard des personnes de la maison, le plus grand silence que vous pourrez, ne parlant jamais sans raison, ni sans quelques saints motifs : comme d'une honnête récréation, pour se délasser un peu ; par charité et par condescendance religieuse, ou pour se vaincre avec certaines personnes, à l'égard desquelles on éprouverait de l'antipathie. En finissant, je vous rappelle une maxime que je voudrais graver dans le cœur de tout le monde, et surtout des personnes religieuses et dévotes, qui s'inquiètent et se troublent de se voir si pauvres, si misérables, si dénuées de tout, comme elles disent, en soupirant et en gémissant. Cette seule maxime pourrait les rendre tranquilles, contentes et même véritablement riches dans leur pauvreté spirituelle. Vous m'entendez par avance : c'est que la vraie perfection, et par conséquent la vraie richesse de l'âme, consiste à tenir toutes nos volontés conformes à celles de DIEU. Par conséquent, toutes les fois que, pressé du sentiment de mes faiblesses et de mes misères intérieures, je pense que, tout en évitant par la grâce de DIEU de l'offenser délibérément, je suis pourtant très dénué des dons et des grâces qui ont enrichi les Saints, je puis et je dois dire alors : Mon DIEU, je veux tout ce que vous voulez, et durant tout le temps qu'il vous plaira. — Mais, direz-vous, quelle ressource aurai-je donc, si DIEU me prend à la lettre et me tient toujours dans cette pauvreté spirituelle ? Vous aurez, ma chère

Sœur, la seule volonté de DIEU, et cette ressource vous tiendra lieu de toutes les autres. Cette divine et adorable volonté sera le supplément des dons qui vous manquent; elle deviendra votre trésor; elle vous constituera une fortune spirituelle au milieu même de votre pauvreté; car peut-on être plus riche devant DIEU qu'en se conformant à toutes ses saintes volontés, dans les choses les plus affligeantes? Peut-on être plus assuré de posséder le pur amour, que lorsqu'on se résigne, de bon cœur, à ce qu'il y a de plus mortifiant pour l'amour-propre le plus délicat, qui est l'amour-propre spirituel? Croyez-moi, ma chère Sœur, l'âme qui voit ainsi de bon œil sa pauvreté, n'a rien à envier aux âmes, même les plus riches des dons de DIEU.

LETTRE VII

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Ténèbres; insensibilité.

Ma chère Sœur et très chère fille en Notre-Seigneur,

La paix du Seigneur soit toujours avec vous!

Je comprends par ce que vous me marquez que vous marchez dans l'obscurité; mais je suis loin de partager les alarmes que cet état vous cause; cette voie est assez ordinaire aux personnes de votre sexe, et c'est incontestablement la plus sûre, parce qu'elle est moins exposée aux vaines complaisances de l'amour-propre, aux surprises de la vanité; ainsi, cette obscurité même est une grâce de DIEU: car, durant cette vie, le meilleur moyen d'aller à DIEU, c'est de marcher par la foi nue, qui est toujours obscure. Malgré cette

obscurité, on en comprend et on en dit toujours assez pour se manifester suffisamment à tout directeur un peu expérimenté. Voilà ce que je pense de l'ensemble de votre état ; venons maintenant aux difficultés de détail.

1° Vous ne savez pas prier, dites-vous. — L'expérience m'a appris que toutes les personnes de bonne volonté qui parlent de la sorte savent mieux prier que les autres, parce que leur prière est plus simple et plus humble, et que, par sa simplicité, elle échappe à leur réflexion. Prier de cette façon, c'est se tenir avec foi en la présence de DIEU, avec un secret et continuél désir de recevoir sa grâce, selon nos besoins. Comme DIEU voit tous nos désirs, c'est là notre grande prière, dit saint Augustin : désirer toujours, c'est prier toujours. Suivez l'attrait de la simplicité dans la prière ; elle ne saurait être trop grande, DIEU aime à nous voir comme de petits enfants devant lui.

2° Pour la sainte communion, la faim croissante de cette divine viande et la force qu'on en retire sont une grande raison d'en approcher souvent. Ainsi ne craignez rien, et reposez-vous sur l'assurance que je vous donne.

3° L'insensibilité pour toutes les choses du monde, et le détachement même des parents est une plus grande grâce que vous ne pensez ; il ne reste plus qu'à se détacher de soi-même par une totale abnégation de toute recherche intérieure. La fréquente union avec JÉSUS-CHRIST et la prière achèveront cet ouvrage peu à peu, pourvu que vous vouliez y travailler vous-même, en vous oubliant sans cesse, pour ne penser qu'à DIEU, lui abandonnant tous vos intérêts, les spirituels comme les temporels.

4° On a bien raison de vous dire que DIEU ne de-

mande de vous que la soumission et la résignation. Ah ! ma chère fille, c'est là toute la perfection. C'est erreur et illusion de la chercher ailleurs. Ainsi une personne spirituelle et un peu intérieure n'a à faire qu'une seule chose, à proprement parler : c'est une simple soumission et adhérence de cœur à toutes les dispositions imaginables, soit extérieures, soit intérieures, où DIEU veut la mettre. Ainsi, êtes-vous malade, dites : DIEU le veut ? Eh bien ! je le veux aussi, et de la manière qu'il le veut, et pour tout le temps qu'il le veut. — Mais peut-être que cela me rendra incapable de tout emploi, de tout service dans la communauté ? — Eh bien ! encore, si DIEU le veut, je le veux aussi ; et j'accepte par avance, avec le mal que je souffre, la sainte abjection et humiliation qui l'accompagne. — Mais peut-être que dans cet état je me flatte un peu, ne me faisant pas toutes les violences que je pourrais, et que je devrais. — Si en cela même, après avoir consulté ma Supérieure et mon confesseur, je m'en tiens aveuglément à ce qu'ils en jugent, c'est donc la volonté de DIEU ? Eh bien ! je le veux. Ainsi, demeurons en repos dans l'acquiescement à toutes ses volontés divines, et dans cette paix intérieure où DIEU habite et opère. Voilà, ma Sœur, une grande et une sûre voie ; suivez-la fidèlement, et rejetez constamment toutes les pensées et idées contraires, comme des suggestions du démon, qui voudrait du moins altérer en vous la paix intérieure, qui fait la bonne constitution de l'âme et le fondement solide de la vie spirituelle.

5° Vous avez fait une grande faute d'imprudence et de désobéissance, en vous exposant à avoir trois mois

la fièvre. Tenez pour certain que le refus de faire gras dans des occasions semblables n'est nullement vertu, mais entêtement, attachement obstiné à son jugement et à sa propre volonté, sous un pieux prétexte. La plupart de nos dévotes et spirituelles font pitié en pareilles rencontres, et on a besoin d'une grande patience pour les supporter. Leur aveuglement et leur illusion sont parfois si étranges, qu'un ange du ciel aurait peine à les en tirer. Pour vous, soumettez-vous en tout, écoutez tout, souffrez tout avec paix, douceur et patience, et demeurez de la sorte dans toutes les volontés de DIEU ; voilà le plus grand bien pour vous.

6° On a bien fait de vous défendre d'acquiescer au désir de quitter votre emploi et de penser à le demander ; je vous le défends aussi de tout mon pouvoir : gardez-vous bien de vous soustraire à l'ordre de DIEU. — Mais je n'ai pas assez de santé ? — DIEU saura bien y pourvoir. — Les talents me manquent ? — Mais le pouvoir d'en donner suffisamment ne manquera jamais à DIEU ; et il vous a déjà donné le principal, qui est la défiance de vous-même à cet égard. Connaître et sentir son incapacité, voilà l'essentiel ; car alors on ne compte que sur DIEU ; on s'adresse à lui en toute circonstance ; on ne s'attribue rien, mais tout à DIEU seul ; et ses seules bénédictions font croître et profiter toutes choses. Bref, demeurez en paix et ayez confiance en ce DIEU de toute bonté, et puis désespérez de vous-même tant qu'il vous plaira. Soyez toujours dans l'humble sentiment de votre incapacité, faiblesse et imbécillité ; c'est justement de tels instruments qu'il plaît à DIEU de se servir, afin que sa gloire y éclate plus visiblement.

7° N'avoir aucune sensibilité pour les vérités de la Religion, ce n'est pas une mauvaise marque à l'égard de certaines âmes ; au contraire, c'est souvent un signe que DIEU les veut conduire par la voie la plus sûre de la foi simple et nue, sans ces sentiments et ces douceurs qu'il donne quand il lui plaît. Dans les voies de DIEU, il ne faut ni effort, ni violence que contre le péché ; mais, à l'égard de tout le reste, paix et tranquillité. Quand vous ne pouvez réussir à former des actes, dites-vous alors à vous-même : Eh bien ! tout est fait devant DIEU, puisqu'il a vu mon désir ; il m'en donnera la facilité quand il lui plaira ; il est le maître. Sa seule très sainte volonté sera toujours la règle de la mienne ; je ne suis en ce monde que pour l'accomplir ; c'est ma richesse et mon trésor. Que DIEU donne aux autres tant qu'il lui plaira de lumières, de talents, de grâces, de dons, de douceurs sensibles, spirituelles... pour moi, je ne veux être riche que de sa seule volonté.

Voilà, ma chère fille, votre voie ; marchez-y constamment en paix, en confiance et en abandon de tout vous-même, et vous êtes bien ; vous êtes en toute sûreté.

8° Votre plus grand soin pour votre avancement doit consister surtout à souffrir en paix tout ce que DIEU veut ou permet qui vous arrive, sans aller vous plaindre ni mendier des consolations parmi les créatures, ni vous dissiper dans des entretiens inutiles, ni vous entretenir même dans des pensées frivoles et de vains projets pour l'avenir ; tout cela vous vide de DIEU et empêche la grâce d'opérer en vous ; prenez-y bien garde.

9° Pour vous aider à vous occuper de DIEU avec facilité et sans interruption, selon vos souhaits et vos besoins, voici ce que vous devez faire : 1° aimer la solitude et le silence, qui font beaucoup pour l'esprit intérieur et le recueillement ; 2° ne lire que des livres de choix, solides et pleins de piété, avec de fréquentes pauses, tâchant plus de goûter que de comprendre ou de retenir ; 3° faire, durant la journée, de ferventes aspirations vers DIEU, sur tout ce qui se présente, dans les peines, tentations, ennuis, dégoûts, amertumes de cœur, contradictions, etc.

10° Les prières que vous faites à DIEU pour le détachement de tout, vous sont inspirées par la grâce ; continuez et soyez assurée que, tôt ou tard, vous serez exaucée. Il est bien juste d'attendre DIEU, qui nous attend depuis si longtemps ; et les grandes grâces que nous lui demandons méritent d'être désirées et attendues avec patience et persévérance.

LETTRE VIII

A LA SŒUR JEANNE-ÉLISABETH GŒURY (1735)

Sécheresses ; distractions dans l'oraison.

Ma chère Sœur,

1° Votre attrait est fort simple, et ce qui est simple est le meilleur. Il va droit à DIEU ; et il faut le suivre constamment, mais doucement, sans effort et sans empressement soit pour le conserver, soit pour le rattraper, quand le sentiment se retire : ce serait vouloir s'approprier le don de DIEU. Dans cette manière d'oraison, les distractions et les sécheresses sont assez

fréquentes ; mai tout cela, supporté avec patience et abandon, est une excellente prière ; d'ailleurs, ces distractions et ces sécheresses étant pénibles, n'empêchent pas le désir continuél de prier, qui réside dans le fond du cœur ; et c'est en quoi consiste la prière cordiale.

Si vous êtes dans cette excellente manière d'oraison depuis un temps considérable, comme depuis un ou deux ans, il serait assez inutile de prendre un livre. Si cependant, ces temps d'impuissance et d'aridité duraiént sept ou huit jours de suite, par exemple, alors prenez un livre ; mais lisez avec de fréquentes pauses. Et si vous éprouvez que cette lecture vous dissipe encore plus ou trouble votre intérieur, interrompez-la ; et tâchez de demeurer en la présence de DIEU, dans la paix et le silence, le mieux que vous pourrez.

Vous ne devez pas être surprise et moins encore inquiétée de ce que les mêmes choses qui vous ont fort touchée, en un temps, ne vous font aucune impression : ce sont là des vicissitudes qu'il faut supporter, à l'intérieur, tout comme on supporte, à l'extérieur, les vicissitudes du temps et des saisons ; et c'est être bien novice que de ne pas s'y attendre.

2° Dans cette manière d'oraison, on ne fait guère de résolutions ; mais on fait le bien beaucoup mieux que si on l'avait résolu dans la méditation, parce que le cœur s'y trouve disposé, dans les occasions, par l'opération précédente du Saint-Esprit. Pour les personnes de cet état, voici quelle doit être leur disposition intérieure, qui vaut mieux que toutes les résolutions : Seigneur, faites-moi faire le bien et éviter le mal, en telles et telles occasions et rencontres ; sans cela, je

ferai tout le contraire de ce que je dois, tant ma misère est grande. Je n'ai là-dessus que trop d'expérience personnelle.

2° La douceur et l'efficace du saint recueillement est souvent le prix et la récompense des sacrifices précédents ; mais ce goût intérieur n'ôte pas d'abord les répugnances et les révoltes involontaires ; il les affaiblit pourtant peu à peu, jusqu'à faire sentir avec le temps une joie sensible dans les plus amers sacrifices.

3° DIEU permet vos petites infidélités pour vous convaincre plus intimement de votre faiblesse, et pour faire mourir ainsi peu à peu en vous cette malheureuse estime de vous-même, cette présomption et cette confiance secrète en vous, qui ne vous permettraient pas d'acquiescer la vraie humilité de cœur. Vous le savez : rien n'est plus agréable à DIEU que ce complet mépris de soi, accompagné d'une totale confiance en lui seul. Ce DIEU de bonté vous fait donc une grande grâce quand il vous contraint à boire, souvent malgré vous, ce calice redouté par votre amour-propre et votre nature corrompue. Que si, de plus, vous savez apprécier la valeur de cette grâce, connaître votre bonheur, vous ne devez attribuer des sentiments aussi surnaturels qu'à une pure opération du Saint-Esprit.

Autre opération de la grâce : se sentir touché du bonheur de ressembler à JÉSUS-CHRIST ; mais ne comptez pas trop sur ce sentiment ; craignez toujours pour les rencontres difficiles, et défiez-vous de votre faiblesse.

4° Point d'illusions à craindre dans les répugnances et révoltes involontaires : elles sont incompatibles avec la plus sainte oraison qui les fait vaincre et surmonter. Voici en quoi consiste votre erreur : c'est que vous

vous persuadez que vous ne pourrez jamais acquérir ni la vraie humilité, ni la mortification parfaite, à cause des fortes oppositions que vous y sentez. Si vous ne pouviez compter que sur vos propres forces, rien ne serait, en effet, plus impossible ; mais, comme vous ajoutez très bien, avec la grâce de DIEU, que JÉSUS-CHRIST vous a méritée, tout devient facile. Il peut arriver que cette vérité même ne fasse sur vous aucune impression ; je ne m'en étonne pas ; mais la remarque que vous m'en faites me prouve que, comme toutes les commençantes, vous attachez beaucoup trop d'importance aux impressions sensibles. Il est indubitable pourtant que, dans l'ordre des opérations surnaturelles de la grâce, ce qui est plus sensible est moins parfait et moins sûr ; ce qui est plus intime et plus spirituel est beaucoup meilleur. Quand DIEU vous retire le sentiment de sa présence, le recueillement sensible, efforcez-vous d'en conserver le saint désir dans votre cœur : cela suffit et n'est que plus agréable à DIEU et plus méritoire.

5° Toute inquiétude est un mal de l'âme ; vous devez mettre d'autant plus d'énergie à repousser celle que vous éprouvez au sujet du saint office, qu'elle est très mal fondée : le désir et la volonté de le bien dire subsistent toujours, malgré les distractions involontaires ; et toutes les vôtres sont de la sorte. La preuve en est évidente : c'est que, toutes les fois que vous vous apercevez de ces égarements d'esprit, vous en sentez une vraie peine dans le fond du cœur. N'est-ce pas le plus sûr et le meilleur de tous les désaveux que vous en pouvez faire ? Ces distractions ne sont point volontaires dans leur principe, quand on craint ce qui dis-

sipe, et qu'on se recueille souvent durant le jour. Ainsi demeurez en paix et acceptez avec soumission ces misères involontaires.

6° Vous m'avez manifesté un autre sujet d'inquiétude, qui ne vaut rien en vous, et qui est fondé sur plusieurs illusions dont il faut guérir votre esprit. Première illusion : c'est de désirer beaucoup le goût sensible de la communion : effet de l'amour-propre spirituel. Deuxième illusion : de croire ce goût nécessaire pour une bonne communion. Hélas ! ma chère fille, où en seraient tant de saintes âmes qui, pour l'ordinaire, n'y éprouvent qu'aridité, insensibilité et souvent du dégoût ? Dans tous nos exercices de piété, nous devons aller à DIEU par la pure foi, qui, d'elle-même, est presque insensible. Les communions, les oraisons sont, pour l'ordinaire, d'autant plus pures et agréables à DIEU, qu'elles sont faites avec moins de sensibilité. C'est la voie du pur esprit, du pur amour qui ne se recherche point lui-même. Saint François de Sales avait accoutumé de dire une grande parole : Nos misérables satisfactions ne sont pas les satisfactions de DIEU. Le pur amour consiste à mettre tout son contentement dans ce qui contente DIEU. Même dans nos plus saints désirs et dans nos plus saintes actions, ce pur amour ne nous permet de vouloir que ce que DIEU veut, et par conséquent, ce qu'il permet, quand même il y aurait de notre faute dans la cause. Voilà un grand principe fort ignoré, au moins fort obscurci par les beaux prétextes de l'amour-propre, si ingénieux à croire toujours bon et saint ce qui est à son goût et qui le contente : sur quoi une sainte Religieuse disait que DIEU lui ôtait peu à peu tous les goûts, attraits et sensibilités spirituelles,

dans tout ce qu'elle faisait, pour mieux épurer son amour, que les premières douceurs avaient laissé si imparfait et si impur.

Suivez à la communion, aux exercices du soir, du matin, votre simple attrait. Un seul de vos actes courts vaut mieux que tout le reste.

Votre indifférence sur tout ce que l'on peut penser ou dire de vous est un effet de l'opération du Saint-Esprit. Continuez à ne jamais vous excuser, ni vous justifier, à moins qu'on ne vous ordonne de le faire : c'est le plus parfait. DIEU soit béni de tout en tout : *Amen.*

LETTRE IX

A LA MÈRE LOUISE-FRANÇOISE DE ROSEN

Distractions, ennuis, vivacités.

Ma chère Sœur,

A toutes les inquiétudes que vous m'exprimez dans votre lettre, à tous les doutes que vous m'exposez, je n'ai qu'une réponse à faire : je vous dirai avec le bon Maître : La paix soit avec vous ; ne craignez point ; ce qui vous trouble devrait, au contraire, être pour vous un sujet de joie. Là où vous croyez voir des symptômes de relâchement, je vois, au contraire, des marques indubitables d'un progrès solide.

1^o Cette dissipation presque continuelle, cet ennui, ce dégoût que vous éprouvez à l'oraison, à l'office, à la communion, à la confession, etc. ; tout cela n'est que l'effet naturel de l'absence apparente de DIEU. Ce divin Époux de votre âme, afin de l'éprouver et de la purifier, lui ôte sa présence sensible ; la pauvre âme en ressent

une douleur très vive qui, quelquefois, fait impression même sur le corps. C'est le martyre de la grâce et du Saint-Esprit. Car, depuis qu'il n'y a plus de tyrans pour faire des martyrs de la foi par l'effusion du sang, le Saint-Esprit sait trouver le secret de faire des martyrs du divin amour, par ses absences apparentes et douloureuses, et par mille sortes d'opérations crucifiantes. Ceux qui sont soumis à ces divines tortures ont su qu'à pratiquer la résignation, l'abandon aveugle et l'infatigable patience, que pratiquaient, au sein de leurs tourments, les martyrs d'autrefois. Le même Esprit-Saint qui, sur les grils ardents et au milieu des plus affreuses tortures, tenait ces derniers dans un calme et une joie toute divine, conservera également la paix dans votre cœur, en dépit de toutes les agitations de votre esprit et de vos sens. Mais il faut que vous coopériez fidèlement à son action, en ne donnant aucun consentement volontaire aux inquiétudes dont vous êtes assaillie.

Pour recouvrer le recueillement, quand vous croyez l'avoir un peu perdu, ne faites point d'effort violent. Résignez-vous même, de bonne grâce, à être privée de recueillement sensible et actif. Contentez-vous du recueillement passif, qui subsiste au fond du cœur, alors même que l'esprit paraît dissipé, et qui est l'inaliénable apanage d'une âme libre de toute attache désordonnée à l'égard des biens de ce monde. Dans cet état, DIEU n'est pas toujours, il est vrai, l'objet distinct de nos pensées, mais il est le principe de vie qui règle nos occupations. C'est une certaine abstraction durant laquelle on est tenté de croire qu'on ne pense à rien ; parce que, d'une part, on est désoccupé de choses visi-

bles, et que, de l'autre, on n'a de DIEU qu'une idée si générale, une notion si simple et si obscure qu'elle se perd dans l'esprit, ou plutôt que l'esprit s'y perd, et semble s'évanouir et s'échapper à lui-même. En cet état, on fait en paix, sans empressement et sans inquiétudes, tout ce qu'on a à faire, parce que l'esprit de DIEU le suggère doucement. Mais ce divin Esprit, jaloux d'être l'unique guide de l'âme qu'il a élevée à cet état, arrête et suspend notre action, dès que l'activité de l'amour-propre commence à s'y mêler; et alors il n'y a qu'à laisser tomber cette activité, pour se remettre et pour rentrer dans le recueillement passif. Ce recueillement, vous le voyez, n'est autre chose que le fruit et l'extension de l'oraison de quiétude et de silence, qui consiste à se taire intérieurement, à laisser tomber toute pensée, plutôt qu'à combattre celles qui viennent, ou à chercher celles qui ne viennent pas.

2^o Les vivacités qui se réveillent en vous quelquefois, et durent des temps considérables, sont une autre épreuve également fructueuse. En vous crucifiant intérieurement, elles vous apportent des biens infinis, vous purifiant, vous humiliant, vous rapetissant si fort que, peu à peu, elles vous font devenir comme ces petits enfants, auxquels JÉSUS-CHRIST veut que nous ressemblions, si nous voulons entrer dans son royaume. Vous avez bien raison de dire que l'on a grand besoin alors de patience, de douceur, de support, à l'égard de soi-même, peut-être plus qu'à l'égard du prochain, suivant la pensée de saint François de Sales.

3^o Les vicissitudes continuelles de l'intérieur sont une bonne marque. C'est par là que l'Esprit-Saint nous rend souples à tous ses mouvements; car, à force de changer

de forme et de figure intérieure, on n'en retient aucune de propre, et ainsi on est prêt à prendre toutes les formes au gré de cet Esprit divin, qui souffle où il lui plaît, et comme il lui plaît. C'est, dit Fénelon, comme une fonte et refonte continuelle de l'intérieur ; il devient par là liquide comme l'eau, qui d'elle-même, n'ayant ni forme ni figure, prend indifféremment toutes les figures et les formes des vases où on la met.

4° Il n'est rien moins que difficile de vous conduire vous-même dans ces différentes situations. Vous n'avez à faire qu'une seule chose simple et aisée, qui est de voir à quoi vous porte la pente foncière du cœur, sans consulter l'esprit ni la réflexion, qui gâterait tout. Agissez constamment avec cette simple simplicité, avec bonne foi et droiture de cœur, sans regarder en arrière ni de côté, mais toujours devant vous, au seul temps et au seul moment présent ; et je vous réponds de tout. Ne voyez-vous pas que cette manière d'agir est une mort continuelle à soi-même, la plus entière abnégation du moi, et le vrai sacrifice d'abandon à DIEU, dans les ténèbres de la foi ?

5° Vous dites que vous ne sentez aucun reproche intérieur, aucun sentiment, ni pour le mal, ni pour le bien ; et ce silence vous paraît terrible. Il est de votre état. Toute sensibilité vous doit être ôtée : c'est l'état de la foi toute pure. Encore une fois ne craignez rien : allez votre train en paix, en simplicité, en abandon total, sans retour, ni réflexions recherchées : quand il y en aura à faire, DIEU vous les donnera, ou y suppléera par un sentiment intérieur, ou un attrait caché, qui vous conduira en tout, plus sûrement que toutes vos misérables réflexions. Est-ce donc là un trésor si pré-

cieux que vous deviez tant en regretter la perte et le dépouillement ? Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux. Aimez cette pauvreté intérieure, qui nous dépouille de nous-même au dedans, comme la pauvreté extérieure nous dépouille au dehors. C'est ainsi que se forme au dedans de nous le royaume de DIEU.

LETTRE X

A LA MÊME

Dégoût ; paresse.

Ma chère Sœur,

Je ne vois dans votre état présent rien qui puisse justement vous alarmer. Ce dégoût, cette paresse et indolence qu'on éprouve quelquefois, malgré soi, n'ont rien de coupable, pourvu qu'on les souffre avec résignation, et que, malgré ces dégoûts, on ne retranche rien à aucun de ses exercices de piété. Si, avec cette insensibilité pour tout le reste, on éprouve alors un vif désir des sacrements et une vive contrition de ses fautes, c'est un effet bien sensible de la miséricorde de DIEU, qui se sert de nos défauts mêmes pour nous faire croître en ferveur et en humilité.

Il y a deux sortes de paix intérieure : l'une sensible, douce, savoureuse ; celle-là ne dépend point de nous, et, par conséquent, elle n'est point nécessaire. Il y en a une autre qui est presque insensible ; elle réside au fond du cœur, dans le plus intime de notre âme. D'ordinaire, elle est sèche et sans goût, et on peut l'avoir au milieu des plus grandes tribulations. Il faut se recueillir profondément pour la reconnaître ; vous diriez qu'elle

est cachée au fond des abîmes. C'est celle où DIEU habite et qu'il forme lui-même pour y résider, comme dans son élément, au plus profond de nos cœurs, et opérer des choses merveilleuses, mais sensibles. On ne les reconnaît que par les effets : lorsque, par sa bienfaisante influence, on se voit en état de demeurer ferme au milieu des troubles, des violentes secousses, des grandes peines et afflictions imprévues. Si vous trouvez en vous-même cette paix sèche et cette espèce de tristesse tranquille, vous n'avez qu'à en bénir DIEU : c'est tout ce qui est nécessaire à votre avancement spirituel. Conservez-la comme le don le plus précieux. A force de croître peu à peu, elle fera un jour votre plus grand charme, mais il faut que les combats et les victoires aient précédé.

Je vous félicite d'avoir adopté mon mot favori : DIEU le veut ! DIEU soit béni de tout. Oh ! que cette parole est consolante ! Saint François de Sales disait que c'est un épithème sur le cœur par la vertu duquel il ne défaille jamais ; une potion cordiale qui fait digérer le fer, l'acier, et tout ce qu'on peut nous faire avaler de plus dur et de plus révoltant ; un baume qui adoucit et guérit les plaies les plus envenimées. O ma chère fille, servons-nous-en en toutes rencontres contre les faiblesses d'un estomac délicat, qui a tant de peine à supporter les choses qui répugnent à son goût. Avec cette simple recette, l'amertume se changera en douceur ; tout nous paraîtra bon et bien assaisonné ; rien ne pourra plus nous faire soulever le cœur.

LETTRE XI

A LA SŒUR MARIE-ANTOINETTE DE BOUSMARD

Impuissances ; souvenir des fautes passées ; fatigues ; craintes.

Nancy, 1734.

Ma chère Sœur,

1° Ce calme que vous goûtez dans la solitude, ce repos d'un esprit et d'un cœur qui se vident de tout le créé et s'en désoccupent de plus en plus, voilà le vrai recueillement intérieur. DIEU vous en prive au temps de l'oraison, parce qu'il y a alors chez vous trop de désirs et trop d'empressement. Demeurez donc, durant l'oraison, tout comme dans votre solitude ; je ne vous demande ni plus d'application, ni plus d'empressement. Demeurez là comme toute pensive et rêveuse, laissant tomber toutes les idées des choses créées ; et alors vous serez en DIEU, sans le comprendre, ni le sentir, ni même le savoir. C'est un mystère que vous ne connaîtrez que par ses heureux effets, qui sont la mort à vous-même et l'insensibilité à toutes les choses du temps.

2° Croire qu'on ne fait rien pour DIEU, et que le peu qu'on fait est encore gâté par le mélange de notre amour-propre, c'est la pure vérité ; mais une vérité d'une part si évidente, qu'il est surprenant que tout le monde ne la voie pas, et ne se tienne pas toujours tremblant et anéanti devant DIEU ; mais, d'autre part, cette vérité est pour nous enveloppée de tant de ténèbres, et notre esprit est si profondément enseveli dans les replis de l'amour-propre, qu'on ne saurait trop remercier DIEU lorsqu'il lui plaît de nous la faire vivement saisir.

Quand il plaît à DIEU de donner cette claire connaissance de soi-même, accompagnée des sentiments d'humilité qu'inspire sa sainte grâce, dès lors on n'espère plus rien de soi, mais tout de lui seul. On ne compte plus sur ses bonnes œuvres, mais sur la miséricorde de DIEU et sur les mérites infinis de JÉSUS-CHRIST ; et voilà la vraie espérance chrétienne qui nous sauve. Tout autre état, toute autre disposition intérieure est pleine de grands risques pour le salut ; mais n'espérer qu'en DIEU, ne compter que sur DIEU, en JÉSUS-CHRIST et par JÉSUS-CHRIST, c'est la pierre ferme, le fondement solide et inébranlable que nulle illusion, nul amour-propre, nulle tentation ne peuvent endommager.

Oh ! que je vous félicite d'en être là ! Tenez-y ferme ; c'est l'ancre du vaisseau, c'est le port du salut.

3^e Je me plais à voir, dans votre lettre, combien le bon DIEU vous aveugle dans sa miséricorde. Vous attribuez à votre mauvais tempérament ces vues inopinées du passé qui vous remplissent d'horreur de vous-même : et n'est-il pas clair comme le jour que c'est une des plus salutaires impressions que la grâce puisse produire en vous ? Non, rien n'est plus propre à vous sanctifier que la sainte haine de vous-même, dont ces souvenirs sont pour vous le principe et la profonde humiliation dans laquelle ils vous tiennent devant DIEU. Ces sentiments vous sont donnés tout à coup, lorsque vous y pensez le moins, pour vous faire sentir que c'est une pure grâce. — Mais pourquoi éprouviez-vous autrefois des sentiments tout contraires à la vue du passé ? — C'est qu'autrefois vous n'auriez pu porter cette vue de vos imperfections sans un entier abattement. Il vous fallait alors l'espérance prédominante, et il vous faut, à pré-

sent, la sainte horreur de vous-même, qui est la vraie pénitence du cœur. Recevez de pareils sentiments de paix, avec reconnaissance et actions de grâces, quand DIEU vous les donne; et laissez-les passer quand ils passent, vous abandonnant tout entière à tout ce qu'il lui plaira d'opérer en vous, et pour tout le temps qu'il lui plaira, sans nulle attache à aucune des dispositions intérieures où il voudra vous mettre, et sans aucun regret de celles qu'il vous ôtera.

4° Je connais les difficultés de l'emploi dont vous me parlez et les fatigues que peut causer à une poitrine fatiguée la charge de soutenir le chant, surtout aux grandes fêtes. Cela est très pénible, il est vrai; mais ce qui est encore plus vrai et plus consolant, c'est que DIEU le veut et le permet évidemment pour dompter votre volonté. Voici, en quatre mots, ce que vous devez faire en ces cas et en toutes les circonstances semblables : prière, ouverture, sacrifice, abandon. Je m'explique : après avoir imploré la lumière de DIEU, vous irez dire simplement à votre Supérieure l'état où vous êtes, attendant de sa bouche ce qu'il plaira à DIEU de vous ordonner; bien résolue de lui sacrifier dans un parfait abandon vos répugnances, votre santé, votre vie même; et ne doutant aucunement que DIEU, qui n'abandonne jamais ceux qui s'abandonnent à lui, inspirera à celle qui vous manifeste ses volontés ce qui vous est le plus nécessaire. Il arrivera infailliblement de trois choses l'une : ou qu'on vous soulagera; ou que DIEU vous soutiendra et vous conservera; ou enfin qu'il vous laissera succomber, vous prenant à lui, et vous retirant de cette misérable vie. Or, je vous le demande, ma bonne Sœur, pourriez-vous mieux finir cette vie que par un

si généreux sacrifice, et par un acte d'abandon aussi parfait ? Tenez donc ferme, quoi qu'il arrive, après que vous aurez fait votre ouverture ; vivez ou mourez en paix. N'en parlez plus, c'est l'affaire de DIEU, ce n'est plus la vôtre ; il saura bien tourner le tout à votre plus grand bien et à sa plus grande gloire. O ma chère Sœur, quelle sainte, quelle heureuse, quelle généreuse conduite que celle-là ! Comme il fait bon avoir, une bonne fois, pris son parti d'obéir et de s'abandonner en tout ! Quelle paix ! quel sacrifice ! quelle grâce ! quelle sûreté pour le salut ! mais surtout quel mérite aux yeux de DIEU ! Quelle consolation pour moi, quand, en pareil cas, j'apprendrais que vous êtes morte martyre du saint abandon, et que DIEU vous a permis de vous immoler en holocauste sur l'autel de sa très sainte, très adorable et très aimable volonté !

5° Faites-vous donc un contentement intérieur de celui de DIEU : complaisez-vous dans l'assurance que son bon plaisir s'accomplit toujours en vous ; par là, lors même que vous aurez sujet d'être mécontente de vous, vous serez, par réflexion, très contente du seul contentement de DIEU, qui, comme dit saint Augustin, n'est jamais plus content de nous que lorsque nous en sommes mécontents. C'est ainsi qu'on exerce, constamment et sans même y penser, le pur amour, qui consiste à n'aimer, à n'agréer, à ne vouloir en tout que le bon plaisir de DIEU, préférant sa volonté à tout ce que nous voudrions ou pourrions souhaiter, même de plus saint en apparence. Vous savez surtout deux manières d'exercer cet abandon si méritoire. Vous direz à DIEU d'une part : Seigneur, je hais et déteste mes imperfections et mes péchés, et je veux faire tous mes efforts

pour m'en corriger, avec le secours de votre sainte grâce ; mais pour la peine et l'abjection qui m'en revient, je l'accepte de tout mon cœur pour l'amour de vous. D'autre part, vous lui direz : Mon DIEU, je désire vous plaire ; je désire mon salut et ma sanctification, le don d'oraison, de mortification, toutes les vertus. Je vous les demande, et je veux même travailler de tout mon cœur à les acquérir, lorsque vous m'en fournirez l'occasion. Cependant, en tout cela, je préfère tellement vos saintes volontés aux miennes, que je ne veux ces grâces et ces vertus qu'en tel degré qu'il vous plaira, et au temps marqué par votre sage providence, ne fût-ce qu'au dernier moment de ma vie ; car vos très saintes et adorables volontés seront toujours la règle et la mesure de tous mes désirs, même les plus saints et les plus légitimes. Ces actes, faits du fond du cœur, sont les fruits de ce pur amour qui, suivant les Docteurs, est aussi efficace que le baptême et le martyre pour effacer tous les péchés ; suivant ces paroles de JÉSUS-CHRIST à Madeleine : « Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. » Peut-on voir rien de plus consolant, de plus fortifiant et de plus encourageant ?

6° Vous vivez, dites-vous, chétivement et pauvrement. — Bienheureux les pauvres d'esprit ! Voilà l'humilité intérieure et le saint mépris de soi-même. — Vous vivez sans appui, c'est-à-dire dans le pur esprit et la pure foi. — Oh ! le bienheureux état ! oui, bienheureux, quoique son bonheur soit caché à l'âme ! — Vous marchez toujours au hasard et comme à l'aveugle. — C'est là le pur abandon : vous ne le sentez pas, vous ne le connaissez même pas ; mais si vous le sentiez et

le connaissiez, ce ne serait plus un abandon, mais la plus forte assurance de votre salut que vous puissiez désirer. Car comment pourrait-on être plus assuré, que lorsqu'on sait qu'on s'est totalement abandonné à DIEU et pour le temps et pour l'éternité ? L'abandon est une vertu dont on ne peut acquérir tout le mérite qu'autant qu'on en ignore l'existence. Vivez donc en paix, au milieu de vos craintes, de vos peines, de vos obscurités ; et confiez-vous pleinement en DIEU, au-dessus de toute vue et de tout sentiment, en JÉSUS-CHRIST et par JÉSUS-CHRIST : je le prie d'être toujours avec vous.

LETTRE XII

A LA SŒUR MARIE-ANNE DE ROSEN (1734)

Utilité des épreuves ; conduite à tenir.

Avant toute chose, ma chère Sœur, je crois devoir vous exprimer une pensée que me suggèrent vos doutes inquiets et votre empressement à consulter sur votre intérieur. Je ne puis m'empêcher de croire que, si nous étions plus attentifs aux lumières du divin Esprit, mieux disposés à recevoir ses sacrées impressions, et plus fidèles à suivre les mouvements de sa grâce, nous n'aurions guère besoin d'autre chose pour atteindre la perfection à laquelle nous sommes appelés : car je remarque qu'au milieu même des ténèbres intérieures les plus obscures, il y a toujours, dans la pointe de l'esprit, une certaine lumière de pure foi qui est le guide le plus sûr. Outre cela, il y a de certains moments où, par des lumières plus vives, mais rapides, le Saint-Esprit nous fait connaître qu'il nous tient dans la bonne

voie. Ajoutez encore un certain fonds de paix, au milieu même des orages de l'intérieur, et la constante régularité d'une conduite qui, malgré les fautes de fragilité, ne s'écarte pas délibérément des règles infaillibles de l'Évangile et des maximes de la perfection. Une âme docile et fidèle ne devrait-elle pas trouver là des garanties suffisantes pour se livrer, avec un entier abandon, à cet esprit intérieur qui la conduit si bien ? C'est donc le plus souvent une marque de faiblesse et l'effet d'une recherche de l'amour-propre, que nous ayons besoin d'autre chose. J'excepte pourtant les commencements de la vie spirituelle où le Saint-Esprit n'a pas encore bien établi son règne au dedans de nous, et quelques occasions extraordinaires où la violence des orages nous empêche d'entendre sa voix.

Je pourrais me contenter de cette réponse générale. Je veux bien pourtant vous répondre en détail :

1° Ce nouvel état d'obscurité, de sécheresse, de dégoût où DIEU vous a mise ne me surprend pas. Ce bon Maître commence toujours par se faire connaître, aimer et goûter sensiblement ; puis il prive l'âme de ces consolations, pour la tirer hors de la grossièreté des sens et s'unir à elle d'une manière bien plus excellente, bien plus intime et bien plus solide, par la pure foi et par le pur esprit. Pour que cette purification soit complète, il faut qu'aux privations se joignent les souffrances, au moins intérieures, les révoltes intérieures, les tentations diaboliques, les angoisses, les impuissances et les répugnances à l'égard de tout bien, qui vont quelquefois jusqu'à une sorte d'agonie. Tout cela sert merveilleusement à délivrer l'âme de son amour-propre, et à lui donner quelques traits de ressemblance à son

Époux crucifié. Toutes ces agonies sont autant de coups que DIEU nous porte pour nous faire mourir à nous-mêmes. Plus l'amour-propre résiste à cette mort spirituelle, plus les coups paraissent rudes et les agonies cruelles. L'amour divin est un glaive à deux tranchants, qui frappe l'amour-propre jusqu'à ce qu'il l'ait complètement détruit. La vive douleur ne vient que de la forte résistance de ce maudit amour de nous-mêmes, qui ne veut pas abdiquer l'empire qu'il a acquis sur notre cœur, pour y laisser régner en paix l'amour de DIEU. Celui-ci ne ferait dans le cœur que des impressions douces et charmantes, s'il n'y trouvait aucun obstacle à ses divines ardeurs, et aucun ennemi qui lui résistât.

Ne regrettez donc plus, je vous prie, ces jours que vous appelez heureux, parce que vous y éprouviez des goûts sensibles à l'oraison et à la communion, et parce que votre union avec votre Bien-Aimé n'avait rien que de charmant et de délicieux. Oh ! que les jours présents d'agonie et de martyre sont bien autrement estimables et précieux ! Ce sont les jours du pur amour, puisque vous y aimez DIEU pour lui-même et à vos propres dépens. Vous n'avez plus à craindre que l'amour-propre se mêle à vos rapports avec lui, puisqu'il n'y a rien dans ces rapports qui ne soit crucifiant pour l'amour-propre. Dans cet état, c'est la pure volonté de DIEU qu'on veut et qu'on aime, et d'un amour si pur, que les sens n'y ont point de part. Ah ! qu'il est difficile d'aimer DIEU purement dans les jouissances, sans nul retour sur soi-même, sans aucune vaine complaisance ! Mais dans le temps des croix et des privations intérieures, pour être assuré de la pureté de son amour, il suffit de se laisser faire et de s'abandonner sincèrement. Oh !

que cette assurance est consolante et encourageante pour quiconque comprend un peu le prix et les avantages du pur amour ! Quand DIEU vous l'aura fait comprendre, vous comprendrez aussi pourquoi tant de Saints préféraient les privations et les souffrances aux consolations et aux jouissances ; pourquoi ils aimaient si passionnément celles-là, qu'ils ne pouvaient presque souffrir celles-ci. DIEU vous met peut-être dans l'esprit que cet état si pénible durera toute votre vie, afin de vous donner lieu de lui faire un plus complet sacrifice. Ne balancez pas, n'hésitez pas un seul moment ; sacrifiez tout ; abandonnez-vous sans réserve et sans bornes à Celui de qui vous vous croyez abandonnée ; maintenez-vous constamment dans cette disposition intérieure : c'est à présent le plus essentiel pour vous ; je dirai presque c'est l'unique chose que vous ayez à faire, durant l'oraison, à la sainte communion, à la messe, pendant l'office et pendant la journée ; mais faites-le doucement et sans efforts ; ne vous attachez même pas à répéter fréquemment des actes formés : il suffit de maintenir son âme dans cette disposition habituelle d'abandon total, sans aucune réserve.

Je vous défends donc de désirer volontairement autre chose que la seule très sainte volonté de DIEU ; ne demandez ni plus ni moins de peines : DIEU sait mieux que nous la juste mesure de tout ce qu'il nous faut. C'est souvent présomption et illusion que de vouloir suivre l'exemple de certains Saints qui, dans les souffrances, par une inspiration particulière, disaient : Encore plus, Seigneur. Nous sommes trop petits et trop faibles pour oser en venir là, à moins d'une certitude morale que DIEU le veut ainsi de nous.

Je vous défends aussi tout scrupule, peine ou doute volontaire, au sujet de l'office, de la sainte messe, etc. L'intention droite et de pure foi, à cet égard, suffit. DIEU n'en demande pas davantage; et j'ose dire que vous n'en sauriez faire davantage pour le présent.

2^o Oh ! que je suis aise de vous entendre dire que vous vous trouvez si insupportable à vous-même, que vous êtes, à toute heure, à deux doigts du trouble et de l'inquiétude, sans pourtant, par la grâce de DIEU, y tomber jamais tout à fait ! C'est-à-dire que DIEU, en vous faisant sentir toute votre faiblesse, vous soutient invisiblement, et vous donne ainsi la victoire en vous conservant dans l'humilité. Vous la perdriez peut-être en tout ou en partie, si vous vous trouviez un certain courage et si vous vous sentiez une certaine force intérieure. Apprenez de là une des maximes les plus importantes, selon Fénelon : c'est une pure grâce de DIEU et des plus grandes que celle de souffrir petitement, que de vaincre petitement, c'est-à-dire avec une certaine faiblesse intérieure, avec humilité, mépris de soi-même croyant n'avoir rien fait, tant on est éloigné d'être content de soi. Ce mécontentement de nous-mêmes fait le vrai contentement de DIEU, et le contentement de DIEU doit faire le nôtre. Rien ne pourra plus nous troubler, dès que nous rechercherons pour unique satisfaction intérieure celle de pouvoir espérer que DIEU est satisfait et content de nous.

3^o C'est encore une grande grâce de DIEU que la fidélité qu'il vous donne à tous vos devoirs et à toutes vos règles dans l'état présent. Combien je vous approuve de ne chercher nulle consolation parmi les créatures, pas même celle de parler de vos peines à une personne

de confiance. Votre silence vous sanctifiera plus efficacement que tous les entretiens et tous les avis.

4° Autre grande grâce, de ne sentir ni trouble, ni crainte, ni inquiétude, soit sur votre état présent, soit sur l'avenir, comme si vous étiez devenue insensible à toutes choses. Voilà le fruit et l'effet heureux de votre entier abandon. Comme vous avez tout abandonné à DIEU, DIEU prend soin de tout, et bannit de votre âme tout trouble, toute crainte, toute inquiétude. Il lui ôte toute sensibilité à ses propres intérêts, et ne lui en laisse plus que pour lui seul. Cette disposition est le solide fondement de la sécurité la plus complète dont une âme puisse jouir; c'est le plus grand bonheur de cette vie et la marque la plus assurée de l'amitié de DIEU.

5° Les paroles intérieures que vous avez entendues très distinctement viennent sûrement de DIEU : je le connais par les bons et subits effets qu'elles ont produits en vous. Il n'y a que DIEU qui puisse imprimer de la sorte, avec une étendue si profonde, ce qui lui plaît dans les âmes. Vous voyez que la bonté divine ne refuse pas de vous donner, de temps en temps, quelques miettes de consolation et de force, pour soutenir votre faiblesse, dans les déserts où il vous fait passer.

6° Vous ne devez pas être surprise que vos peines intérieures n'influent en rien sur votre conduite à l'égard du prochain, et ne vous ôtent rien de votre patiente égalité d'humeur et de votre bonté; bien plus, c'est dans ces états d'épreuves que l'on est ordinairement plus propre à aider, à consoler, à soulager et à servir les autres.

LETTRE XIII

A LA SŒUR ANNE-MARGUERITE BOUDET DE LA BELLIERE (1734)

Même sujet.

Ma chère Sœur,

1^o Votre obscurité présente est une véritable grâce de DIEU, qui veut vous accoutumer à marcher dans les ténèbres de la pure foi ; c'est le chemin le plus sûr et le plus méritoire pour arriver à la sainteté.

2^o Les sécheresses et les impuissances sont une autre grâce également précieuse, une autre participation très méritoire à la croix de JÉSUS-CHRIST. — Mais, direz-vous, cette impuissance n'empêche de demander à DIEU les secours nécessaires ? — Elle ne vous ôte pas au moins le désir de pouvoir les demander. Or, vous devez savoir que, devant DIEU, nos désirs sont une vraie prière, selon saint Augustin ; ce qui fait dire à Bossuet qu'un cri retenu au fond du cœur vaut bien un cri poussé jusqu'au ciel, parce que DIEU voit nos désirs les plus secrets, et jusqu'à la simple préparation de notre cœur. Faites-vous l'application de ces principes, soit dans le temps de vos prières, soit avant et après la sainte communion. Il n'en faut pas davantage pour rendre notre commerce avec DIEU toujours sûr, facile et efficace, malgré toutes nos sécheresses, nos distractions involontaires et nos impuissances : puisque rien de tout cela n'empêche la bonne volonté de prier, de gémir et de soupirer devant DIEU. Son œil infiniment pénétrant voit, dans la simple intention et préparation du cœur, tous les actes que nous souhaiterions faire,

comme il voit les fruits des arbres dans les seuls bourgeons du printemps : c'est la belle comparaison de l'évêque de Meaux. Au nom de DIEU, ma chère fille, tâchez de bien pénétrer et goûter cette maxime ; elle vous consolera et vous soutiendra en mille rencontres, où il semble qu'on ne fait rien et qu'on ne peut rien. La bonne volonté subsiste toujours, et elle fait tout devant DIEU, lors même qu'elle semble être entièrement oisive.

3° L'acquiescement, la soumission et l'union de notre volonté à celle de DIEU fait tellement notre perfection, que tout consiste à s'y tenir ferme en tout, partout et pour tout. Cela fait, tout est fait ; et sans cela, prières, austérités, œuvres même héroïques, souffrances, ne sont rien devant DIEU, parce que l'unique moyen de lui plaire, c'est de ne vouloir en tout que sa volonté. Plus cette complète résignation trouve en nous d'oppositions involontaires, plus elle aura de mérite, à cause de l'effort plus grand et du sacrifice plus complet qu'elle exigera.

4° La connaissance et la crainte des pièges continuels qui nous sont tendus de toutes parts, au dehors et au dedans de nous, est précisément la grâce qui nous les fait éviter ; quand à cette humble crainte on joint une grande confiance en DIEU, on est toujours victorieux, sauf peut-être en certaines rencontres de peu d'importance, où DIEU permet de petites chutes pour notre plus grand bien. Ces chutes nous sont très salutaires, en ce qu'elles servent à nous tenir toujours bien petits et bien humiliés devant DIEU, toujours défiants de nous-mêmes, toujours anéantis à nos propres yeux.

5° Pour la paix du cœur, il faut s'accoutumer à la

chercher, à la trouver, à la sentir dans la partie supérieure de l'âme, *dans la fine pointe de l'esprit*, malgré les troubles, les révoltes et les inquiétudes de la partie inférieure et animale. Celle-ci doit être comptée pour rien, puisque DIEU n'a jamais égard à ce qui s'y passe. C'est, dit sainte Thérèse, comme la basse-cour du château intérieur de l'âme. Profitez de cet enseignement, qui est celui de tous les Saints ; et faites comme une personne qui, se trouvant avec des animaux immondes et des reptiles hideux, dans la basse-cour de son château, loin de s'y arrêter, monterait aussitôt dans les chambres supérieures, bien ornées et occupées par une compagnie honorable. Montez, vous aussi, dans le sanctuaire de l'âme, et tâchez de n'en plus sortir, puisque c'est là que DIEU a établi sa demeure permanente.

6° Oh ! vous avez bien raison, et de vous abandonner à DIEU en tout, et de ne pas vous inquiéter volontairement des fréquentes expériences que vous faites de votre misère et de votre faiblesse ; c'est par là que se consolide, peu à peu, le fondement de la vraie humilité et de la totale défiance de soi-même. Dispositions précieuses, qui attirent sur nous toutes les grâces de DIEU, et le portent à nous revêtir de sa force, à mesure qu'il nous trouve plus vivement pénétrés de notre impuissance à tout bien. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : « Lorsque je me sens plus faible, c'est alors que je me trouve plus fort. »

7° Je vous déclare, de la part de DIEU, que, pour l'ordinaire, et même presque toujours, lorsque vous croyez prier le plus mal, c'est alors que vous priez le mieux. Pourquoi ? Parce que, d'une part, la volonté et le désir

continuel de prier, et de bien prier, est la vraie prière du cœur ; et que, de l'autre, on prie alors sans nulle complaisance, sans aucun de ces vains retours sur soi qui gâtent tout : on prie par patience, par silence, par anéantissement, par soumission, par abandon à DIEU ; et on sort de la prière fort humilié, fort abaissé, sans aucun de ces contentements sensibles de l'amour-propre qui font dire à saint François de Sales que nos malheureuses satisfactions ne font pas le contentement de DIEU. Jugez par là du mépris avec lequel vous devez repousser les craintes par lesquelles l'ennemi essaye de vous rebuter, de vous lasser, ou au moins de vous jeter dans l'inquiétude.

8° Le grand et sincère désir d'être tout à DIEU sans réserve, et quoi qu'il en puisse coûter, est appelé par saint François de Sales la colonne ferme de l'édifice spirituel. Cette colonne doit soutenir tout le reste. Ne craignez rien tant qu'elle subsiste, par la grâce de DIEU, dans la fine pointe de l'esprit : car pour le sensible, nous n'en devons faire aucun état.

9° Il est bien vrai qu'on ne peut vaincre l'amour-propre sans en sentir la peine, mais comptez que c'est bien plus l'ouvrage de DIEU que le vôtre. Profitez des petites occasions de combats et de victoires ; et soyez bien assurée que, quand DIEU vous verra faire, de bonne foi, le peu que vous pouvez avec ses grâces ordinaires, il y mettra enfin la main lui-même, pour faire ce que vous ne pouvez pas, en achevant et en perfectionnant l'ouvrage. C'est pour cela que je vous conseille toujours plus de demander sans cesse à DIEU son divin Esprit et sa sainte opération, sans quoi on demeure toute sa vie dans de grands défauts et dans des imper-

fections considérables, d'où l'on risque de ne jamais sortir, de tomber toujours plus bas, et de se perdre même tout à fait.

10° La sainte communion est le vrai pain quotidien de nos âmes. Là seulement elles trouvent leur entretien, leur force, leur remède, leur soutien. Mon DIEU ! quelle différence entre les personnes qui communient souvent et celles qui ne le font que rarement ; oh ! que celles-ci connaissent peu le trésor et la grâce dont elles se privent !

LETTRE XIV

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL (1734)

Même sujet.

Ma chère Sœur, :

Pour porter remède au trouble qui vous rend si malheureuse, il me suffira de vous en indiquer les principes et de leur opposer des principes contraires.

Les sources de votre mal sont donc : 1. L'ignorance de votre attrait ; vous avez oublié, ce me semble, que la divine grâce fait éprouver aux âmes des attrait de plusieurs sortes ; il y en a de doux, mais il y en a aussi de plus crucifiants. Parmi les gens du monde, il y en a que DIEU conduit par des prospérités, et d'autres, mais en bien plus grand nombre, qu'il fait marcher par la voie épineuse des croix, des afflictions et des adversités. Ainsi, aux âmes spirituelles, il départ, suivant sa sagesse, les joies et les tribulations spirituelles. L'ouvrage du salut et de la perfection consiste à marcher fidèlement chacun dans sa voie, en suivant l'attrait de DIEU sur soi, quel qu'il puisse être. 2. Vous paraissez

ignorer également ce grand principe que, communément parlant, on avance plus en pâtissant qu'en agissant, et que c'est beaucoup faire que de savoir patienter, surtout avec soi-même. 3. Vous oubliez, au moins dans la pratique, cette autre vérité incontestable que la perfection ne consiste pas à recevoir de grands dons de DIEU, comme les dons de recueillement, d'oraison, de goût spirituel pour les choses divines, mais à adhérer simplement à toutes les volontés de DIEU, dans toutes les situations imaginables, soit intérieures ou extérieures, où la Providence puisse nous placer. 4. De là ces troubles, ces inquiétudes, ces abattements intérieurs qui ont aigri et redoublé toutes vos peines, qui vous ont ôté la paix de l'âme, fondement solide de la vie intérieure, et qui, très souvent, vous ont portée à chercher de la consolation parmi les créatures, du moins en leur découvrant vos maux, tandis que DIEU voulait que vous ne cherchassiez que celles qu'il lui plaît de vous donner.

Il faut remédier à tout cela par d'autres principes et une tout autre conduite.

Premier principe : Dites-vous souvent à vous-même : Ma voie est pénible, il est vrai, elle est dure et amère ; mais, telle qu'elle est, c'est la volonté de DIEU, il faut s'y soumettre, quoi qu'il en coûte : 1^o parce qu'il est le souverain Maître qui a droit de disposer absolument de nous comme il lui plaît ; 2^o parce qu'il est notre Père, et un Père si tendre, si bon, si miséricordieux, qu'il ne peut rien vouloir que pour le bien de ses chers enfants, et qu'il tourne tout, infailliblement, à l'avantage de ceux qui lui sont soumis ; 3^o parce que je ne trouverai jamais de paix, ni de calme, ni de repos du cœur, ni

aucune consolation solide que dans une humble et patiente résignation à tout ce qu'il voudra ordonner de moi ; 4° parce que je ne puis avancer d'un seul pas dans la vie intérieure qu'en suivant la voie marquée et arrêtée dans les décrets éternels de ma prédestination. Puis-je me faire une voie à moi-même ? Et, quand je le pourrais, ne serait-ce pas la voie d'un aveugle qui conduit à la perdition ?

Second principe : Je ne dois désirer mon avancement et ma perfection qu'autant que DIEU le veut et par les moyens qu'il veut. Un semblable désir ne peut qu'être calme, paisible, alors même qu'il est plein de véhémence et d'ardeur. Mais il y a un autre désir de notre perfection qui naît de l'orgueil et d'un amour immodéré de notre propre excellence : celui-là ne s'appuie pas sur DIEU ; aussi est-il inquiet et toujours agité. Autant nous devons livrer notre âme au premier de ces mouvements, autant il faut mettre d'énergie à repousser le second. Donc tout désir de notre avancement, si saint qu'il paraisse, doit être retranché, du moment qu'il y entre de l'empressement, de l'inquiétude ou du trouble. Ces effets ne peuvent venir que du démon, tandis que tout ce qui vient de DIEU laisse l'intérieur tranquille. Pourquoi donc, ma chère Sœur, désirer avec une ardeur aussi empressée les lumières de l'esprit, les sentiments, les goûts intérieurs, la facilité au recueillement, à l'oraison et tout autre don de DIEU, s'il ne lui plaît pas de vous les donner encore ? Ne serait-ce pas vouloir vous perfectionner à votre gré et non au sien, suivre votre volonté et non la volonté divine ; avoir plus d'égard à votre goût qu'au goût de DIEU ; en un mot, vouloir le servir à votre fantaisie, et non selon son bon

plaisir? — Devrai-je donc me résigner à demeurer toute ma vie en proie à ma pauvreté, à mes faiblesses, à mes misères? — Oui certes! s'il plaît ainsi à DIEU. Ma pauvreté, mes misères, ma faiblesse, me doivent être dès lors aimables et préférables à tout, puisque la sainte volonté de DIEU s'y trouve. Dès lors cette pauvreté se change en richesses; car c'est être bien riche que d'être précisément ce que DIEU veut, en quoi consiste la souveraine perfection. D'ailleurs, pouvez-vous ignorer qu'il y a une vertu héroïque à savoir supporter patiemment et constamment ses misères, ses faiblesses, sa pauvreté intérieure, ses ténèbres, ses insensibilités, ses divagations, ses folies, ses extravagances de l'esprit et de l'imagination : c'est ce qui a fait dire à saint François de Sales que, lorsqu'on aspire à la perfection, on n'a pas moins besoin de patience, de douceur et de support à l'égard de soi-même qu'à l'égard des autres. Supportons-nous donc dans nos propres misères, dans nos imperfections et nos défauts, comme DIEU veut que nous supportions le prochain en pareil cas.

Mais bien souvent, au milieu de ce vacarme intérieur, la volonté souffre d'étranges émotions, et se trouve sur le point de succomber, de s'impatienter; tenons ferme alors, et, dans ce nouveau sujet de combat, de sacrifice et de patience, nous trouverons un nouveau sujet de triomphe et de mérite. Que si, dans les premiers moments, cette pauvre volonté s'est échappée, il faut qu'aussitôt elle tâche de retrouver son sang-froid, en s'humiliant doucement et en paix devant l'infinie miséricorde du Seigneur. — Mais tout ce carillon intérieur m'ôte toute attention dans mes prières, à la messe, à l'office, à la sainte communion. Voilà donc tous mes

exercices perdus ? — Non, non, rien n'est perdu, parce que la seule volonté de m'en bien acquitter que j'ai eue en commençant, dure et persévère toujours, jusqu'à ce que je l'aie contractée par une distraction un peu longue et tout à fait volontaire, en un mot, par quelque péché véniel bien connu et délibéré. Loin d'avoir rien perdu, j'ai fait un double gain, puisque, avec le mérite de mes exercices spirituels, j'ai encore celui de les avoir faits d'une manière pénible et crucifiante, et surtout très humiliante ; et par là, bien loin de gâter ces saints exercices par de vains retours et mille complaisances d'amour-propre, à quoi j'étais exposé si j'y avais eu de la satisfaction, je les pratique dans la sainte humilité, qui est le fondement et la gardienne de toutes les vertus. — Mais cela m'empêche de sentir la contrition ? — Qu'importe ! l'efficacité de la contrition ne se sent pas ; elle est toute dans le pur esprit, dans la cime de la volonté. La contrition sensible ne sert souvent que de pâture à l'amour-propre, et ne peut jamais rassurer, puisque ce n'est pas celle que DIEU demande. — Mais si je n'ai pas cette contrition de la volonté ? — Vous devez croire et espérer fermement que DIEU vous l'a donnée ; mais quand vous ne l'auriez eue qu'une seule fois, les péchés étant déjà confessés, cela suffit pour les remettre tous, les présents et les précédents, tant est grande la bonté de DIEU.

Ma chère Sœur, laissez-moi terminer par cette consolante assurance : s'il plaisait à DIEU de vous faire connaître votre état comme je le connais, vous l'en remercieriez plutôt que de vous en affliger. Demeurez donc en paix dans toutes les situations où vous pourrez bien vous trouver ; quand vous ferez cela, tout est fait.

Dites sans cesse : DIEU soit béni de tout en tout ! Je ne veux que ce qu'il veut, et rien au delà. Que toutes ses saintes volontés s'accomplissent en moi et par moi ! Qu'aucune de mes volontés ne se fasse ; elles sont toutes aveugles et perverses. Je serais perdue si elles s'accomplissaient.

LETTRE XV

A LA MÊME

Même sujet.

1° Nous sommes parfaitement d'accord, ma chère Sœur, puisque vous convenez avec moi que votre activité et votre empressement est un défaut. Combattez-le de toutes vos forces ; je n'en demande pas davantage. Vous dites que je vous voudrais voir sans défauts et toute parfaite ; cela est ainsi : ç'a toujours été l'objet de mon zèle pour vous. Mais je ne vous fais point un crime de n'avoir pas encore atteint cette perfection. Je sais que cela ne se peut faire que peu à peu, par une grande confiance en DIEU et une grande fidélité à sa grâce. Lui seul peut achever en vous l'ouvrage qu'il a commencé ; votre devoir, à vous, est de vous abandonner toute à lui et de le laisser faire. Ne soyez pas de ceux dont JÉSUS-CHRIST dit, en parlant à sainte Catherine de Sienne, qu'ils n'avancent guère dans la perfection, parce qu'ils veulent tout dire et tout faire sans l'écouter, ni lui donner le loisir d'agir en eux.

2° Je suis ravi que vous sentiez que DIEU vous soutient visiblement dans vos peines ; demeurez-y aussi paisiblement que vous pourrez, et dans un grand silence intérieur.

Cette seule pratique vous avancera beaucoup, en calmant votre cœur en DIEU. Il vous a donné du courage et de l'énergie : c'est un précieux talent que vous devez mettre à profit. Ce divin Maître demande à présent que vous fassiez consister votre courage dans la patience, la douceur et la résignation ; mais c'est au fond de votre âme, dans la pointe de l'esprit, et non dans la sensibilité qu'il veut trouver ce complet abandon ; et dans sa bonté infinie, en même temps qu'il vous le demande, il vous le donne. Rendez-lui en grâces avec moi, car il ne pouvait vous faire un don plus précieux. Un jour viendra peut-être où cette résignation deviendra sensible ; alors elle sera aussi douce qu'elle est amère aujourd'hui ; et vous goûterez, dans la joie de votre cœur, l'onction céleste que JÉSUS-CHRIST a attachée à la participation de sa croix. Oh ! quel bonheur de trouver la paix et la consolation jusque dans la croix ! Voilà ce qui rendait inaltérable la paix et le bonheur des Saints, et ce qu'éprouvent encore, comme eux, les personnes qui tendent généreusement à la vie intérieure et à la perfection, en sacrifiant tout à DIEU. Vous me dites que cette vie intérieure vous paraît impossible à acquérir avec votre caractère et votre tempérament. — Elle l'est en effet ; mais ce qui est impossible à l'homme est facile à DIEU ; c'est sur lui seul et sur sa grâce que vous devez compter, par JÉSUS-CHRIST. Afin de vous mettre dans une sorte de nécessité de poser le fondement de l'humilité, ce DIEU de bonté commence par vous faire sentir plus vivement votre faiblesse ; mais lorsque ce sentiment vous abat, relevez-vous aussitôt par l'espérance ; car DIEU se plaît, vous le savez, à faire triompher sa grâce dans nos plus grandes faiblesses.

3° Ce que vous dites intérieurement et si souvent : Seigneur, ayez pitié de moi, vous qui pouvez tout ! est la meilleure et la plus simple prière que vous puissiez faire. Il n'en faut pas davantage pour attirer son puissant secours. Attachez-vous ferme à cette pratique. Maintenez-vous dans la disposition de ne rien attendre de vous et de tout espérer de DIEU. Il fera le reste, sans que vous vous en aperceviez, et je me promets de le remarquer sensiblement dans la suite. Je suis convaincu intérieurement qu'à moins d'une grande infidélité de votre part, DIEU fera bien des choses en vous et par sa sainte opération. Comptez là-dessus fortement, et tâchez seulement de n'y mettre point d'obstacle volontaire, et quand, par malheur, vous connaîtrez y en avoir mis quelqu'un, humiliez-vous promptement, et revenez à DIEU et à vous-même avec une pleine confiance en la divine bonté.

4° Nous n'avons qu'à nous attacher à DIEU et à sa sainte volonté, en acquiesçant à toutes ses dispositions : elles ne peuvent manquer de nous être heureuses et profitables. Quand il n'y aurait, de notre part, que cette seule soumission aveugle à son bon plaisir, nous devrions nous en contenter, puisque c'est en cela que consiste toute la perfection et le vrai amour de DIEU.

5° C'est une grande grâce que de sentir, comme vous faites, la folie et l'extravagance des plaisirs que les mondains recherchent avec tant d'empressement. De là naissent de grands biens dans l'âme, qui trouve dans ce mépris du monde un puissant motif de s'adonner à la vie intérieure. Vous direz peut-être que vous êtes encore bien novice dans cette vie : j'en conviens ; mais vous l'estimez, vous la désirez, vous la demandez, vous

y tendez : voilà tout autant de divers degrés de grâce. Le reste viendra en son temps. Modérez cependant votre ardeur spirituelle et votre sainte ambition.

6° Vous commencez, dites-vous, à devenir un peu insensible aux bonnes et aux mauvaises manières des gens à votre égard : c'est là une plus grande grâce que vous ne pensez. Mais il y a encore, dites-vous, des temps où la tristesse et le découragement semblent plus forts que nous ; il faut alors les soutenir comme on peut, et accepter la peine de se voir et de se sentir faible, car c'est ce qui pique le plus notre amour-propre spirituel. De tous les sacrifices par lesquels nous devons l'immoler, il n'en est pas de plus méritoire, parce qu'il n'en est pas de plus humiliant.

7° Il est bien permis de souhaiter quelque appui ou soutien sensible dans la voie de DIEU ; mais il faut le souhaiter avec modération, le chercher sans empressement, en user sans attache, le perdre quand DIEU le veut, je ne dis pas sans peine, mais sans trouble ni abattement volontaire. Ce qu'il faut surtout, c'est mettre en DIEU son principal appui, compter sur lui, au défaut de tout, espérer pleinement en lui, recourir en tout et pour tout à lui, ainsi que font de tendres enfants à l'égard de leur bonne chère mère. Cette sainte simplicité, cette conduite, humble et enfantine envers DIEU touche et charme son cœur paternel ; et l'on obtient tôt ou tard tout ce qu'on lui demande, ou quelque chose de meilleur, qui nous est souvent donné sans même que nous le comprenions.

8° Les plaintes que Notre-Seigneur adresse à sainte Catherine de Sienne contre l'activité exagérée des âmes qui veulent tant dire et tant faire qu'elles ne lui laissent

pas le loisir d'opérer, doivent s'entendre dans ce sens, qu'en agissant et en accomplissant nos devoirs, nous le fassions sans trop d'empressement et d'impétuosité naturelle ; et que, pendant la journée, nous soyons comme aux écoutes de la divine Sagesse, pour entendre Celui qui parle au fond du cœur, sans voix et sans syllabes, parce que sa parole c'est son opération. De plus, que dans toutes nos prières, lectures, examens, élévations à DIEU, nous agissions doucement, suavement, sans confusion, sans efforts, cherchant seulement le repos du cœur en DIEU ; et pour cela, usant de fréquentes pauses pour donner lieu à l'Esprit de DIEU d'opérer librement et à loisir, dans notre âme, ce qu'il lui plaira et comme il lui plaira.

9° Tout ce que vous me dites sur la crainte que vos fautes ne soient rendues plus grièves par la présence de DIEU, sont autant d'illusions du démon, qui, par là, essaye de nous rebuter de l'attention à cette divine présence et de l'assiduité auprès du Très-Saint-Sacrement. Continuez sans crainte ce double exercice ; j'en vois les fruits, et ils deviendront si sensibles, que vous les verrez vous-même en son temps.

10° Je vous félicite de ce que DIEU vous ôte une partie de votre vivacité naturelle. Pour ce qui est de la gaieté, ce n'est que pour un temps : elle reviendra, mais toute changée, ou plutôt transformée dans une joie spirituelle, douce, tranquille et paisible, parce qu'elle sera comme celle des Saints, toute en DIEU, et ne viendra que de DIEU.

11° J'approuve fort votre manière de procéder dans l'oraison ; continuez de même, faites des actes quand vous vous y sentez inclinée. Lorsque, durant les pauses

et le silence intérieur, il vous vient de bonnes pensées ou de bons sentiments, recevez-les doucement ; et le repos intérieur de même, tantôt plus grand, tantôt moindre, comme il plaira à DIEU. En un mot, tendez toujours vers ce souverain Seigneur, plus par le cœur et le désir que par l'esprit et la tête. Et, quoi que ce soit qui vous soit donné, soyez toujours contente. DIEU sait mieux que nous ce qu'il nous faut ; laissons-le faire ; soyons seulement bien convaincus que le moindre repos du cœur en sa sainte présence vaut mieux que tout ce que nous saurions dire et penser. Que cette conviction vous porte toujours plus fortement à tendre par le cœur à ce saint repos, et à ne pas l'interrompre quand DIEU vous le donne : car ce sont alors les précieux moments où le Roi des rois admet à sa plus intime audience les âmes qu'il honore de sa prédilection.

LETTRE XVI

A LA SŒUR CHARLOTTE-ÉLISABETH BOURCIER DE MONTHUREUX

Même sujet.

Albi, 1730.

Ma bien chère Sœur,

1° Je vous remercie de vos bons souhaits et surtout de vos prières : je vous les rends de mon mieux, chaque jour, au saint sacrifice de la messe. Je remercie le Seigneur du bon effet qu'il produit en votre âme par la lecture de mes lettres ; mais vous me permettrez de vous dire que je vous trouve encore bien sensible à l'état de misère, de pauvreté, d'impuissance spirituelle, auquel vous vous voyez réduite ; cela ne vient que d'un grand fonds d'amour-propre, qui ne se peut souffrir dans le

rien, et qui abhorre cet état d'anéantissement. Cependant il faut nécessairement passer par cette épreuve : car il faut vider notre intérieur de notre propre esprit, avant que celui de DIEU puisse le remplir ; il faut mourir à l'ancienne vie avant que de vivre de la nouvelle. Nous voudrions acquérir l'une sans perdre l'autre ; cela ne se peut ; prenez patience ; conservez au fond de l'âme une certaine paix au milieu de ces tempêtes intérieures. L'état d'obscurité et d'insensibilité, quelque degré qu'il atteigne, ne doit nullement vous effrayer : il ne faut alors que soumission et abandon total à DIEU. Ne vous embarrassez pas de sentir cette soumission ; le sentiment ne fait rien à l'affaire ; il suffit qu'elle réside dans la pointe de l'esprit.

2° Vous avez tort de voir dans votre faiblesse un sujet d'inquiétude. Pourvu que vous sachiez vous confier en DIEU, il vous soutiendra comme il a déjà fait, sur le bord du précipice. Ce sera peut-être par un fil imperceptible, mais ce petit fil est fort comme un gros câble entre les mains de DIEU.

3° Dans les situations pénibles dont vous me parlez, il n'y a qu'à faire une de ces deux choses : ou se jeter en esprit aux pieds de JÉSUS-CHRIST et baiser ses pieds sacrés ; ou, si on ne le peut, demeurer dans le silence intérieur de soumission ou d'adoration, et se contenter d'en prendre la posture extérieure, comme d'élever les yeux en haut, et puis les baisser en inclinant un peu la tête, et demeurer là quelque temps, comme JÉSUS-CHRIST faisant sa prière au Jardin des Olives. Si on le peut, se tenir là même, à côté de JÉSUS-CHRIST humilié, abaissé, anéanti, devant son DIEU. J'aime à vous voir, dans l'oraison, prendre l'attitude d'un pauvre, d'une

bête de somme ; mais j'aime encore mieux ce je ne sais quoi qui vous attire au dedans, sans nulle vue distincte et dans un certain repos sec et aride. Tenez-vous-en là quand vous y serez arrivée ; hors de là, contentez-vous de demeurer dans les seules attentes pacifiques dont je vous ai si souvent parlé. D'autres fois encore, essayez de faire ou quelques actes ou quelque petite lecture, le tout doucement et avec de fréquentes pauses, pour donner lieu à l'attrait intérieur. Mais souvenez-vous toujours qu'au moindre attrait qui vous attire au dedans, vous devez le suivre et y demeurer en paix, sans nulle crainte d'activité et sans vous mettre en quête de pensées distinctes. Ce seul repos en la présence de DIEU, ce seul petit recueillement vaut mieux et vous avancera plus que les plus sublimes pensées.

4^e Je vous félicite des révoltes et des répugnances que DIEU vous a fait la grâce de surmonter, à l'égard de la continuation de votre emploi ; c'est par ces victoires difficiles qu'on acquiert de la solidité dans la vertu. Tout le détail que vous me faites de vos sentiments pénibles et de vos dégoûts me fait sentir la bonté de DIEU, qui veut détruire au fond de votre cœur la présomption dont vous ne pouvez être guérie que par cette médecine très amère. Ces sentiments, vraiment diaboliques, que DIEU permet au démon d'exciter dans votre âme, sont un antidote contre le sentiment bien plus diabolique de l'orgueil. Apprenez de là à laisser faire DIEU et à vous abandonner, s'il le veut, à de plus grandes misères et humiliations intérieures. S'il vous y condamne, il saura bien vous en retirer avec de grands profits, pourvu que vous soyez toujours fidèle à l'invoquer avec confiance du fond de l'abîme de votre néant.

5° Je crois que ce que vous dites est vrai : que DIEU vous veut dans l'humiliation ; aimez-vous bien dans cet état, à cause de la ressemblance qu'il forme entre vous et votre divin Époux. Ce seul goût aux désirs de l'humiliation vous avancera plus dans les voies de DIEU que toutes les autres pratiques ensemble. Tâchez donc de profiter de toutes les petites occasions ; et nourrissez votre esprit dans les pensées et le goût de l'abjection, comme les mondains le nourrissent dans les pensées et le goût de la vanité. La paix profonde que vous commencez à goûter au milieu des humiliations, des mépris et des rebuts, est une des plus grandes grâces dont vous m'avez jamais parlé. Si vous continuez, vous verrez bientôt s'opérer, par ce seul moyen, un grand changement dans tout votre intérieur.

6° En ce qui regarde la mortification extérieure, suivez en tout la modération, la discrétion et surtout l'obéissance ; mais dédommagez-vous de ce qu'on vous refusera de ce côté, par l'abnégation intérieure, en ne souffrant point le moindre désir, la moindre petite joie, ni la plus petite pensée qui ne soient de DIEU et pour DIEU, rejetant continuellement tout l'inutile pour ne vous occuper que de lui. Oh ! quelle joie et quel triomphe pour moi quand je vois mes chères filles dans l'abjection, qui les rend semblables à JÉSUS-CHRIST abject, humilié et anéanti ! Pour vous, suivez la grâce de cet attrait, elle seule vous conduira loin ; je ne puis assez vous le répéter, je ne cesserai de prier DIEU qu'il vous fortifie dans ce saint amour de l'abjection. Pour l'exercice du soir, je n'ai ni le mouvement ni le temps pour y penser ; croyez-moi : vous n'avez déjà que trop de pratiques ; il faut tendre à simplifier l'intérieur. La

seule présence de DIEU, le seul abandon à DIEU, le seul désir d'aimer DIEU et de s'unir à DIEU, voilà des exercices et des vues très simples qui, pour des âmes un peu avancées dans les voies intérieures, l'emportent de beaucoup sur toutes les pratiques extérieures.

LETTRE XVII

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Même sujet.

Ma chère Sœur,

Quand vous n'avez ni le loisir ni le goût de lire, tâchez de vous tenir simplement en paix devant DIEU, et ne vous mettez point en peine de faire d'autres pratiques de surérogation, si ce n'est lorsqu'il vous en donnera la connaissance, le mouvement et la facilité. S'il vous semble que vous manquez de courage en bien des choses, efforcez-vous au moins de conserver dans votre cœur la détermination générale d'être à DIEU. Humiliez-vous en voyant combien cette volonté est peu efficace, et regardez-vous toujours comme n'ayant encore rien fait. Moins vous mettrez votre confiance en vous-même, plus il vous sera facile de la mettre tout entière dans la seule miséricorde de DIEU et dans les mérites de JÉSUS-CHRIST. Voilà la solide et la parfaite espérance qui anéantit entièrement l'amour-propre et qui le martyrise, en lui soustrayant toutes les ressources sur lesquelles il eût pu compter. Rien de plus salutaire que ce martyre, surtout à l'égard de certaines âmes.

Il y a, dites-vous, des sacrifices qui portent à DIEU et d'autres qui en détournent. — Ce sentiment est une

erreur qui vient de ce qu'on ne juge d'ordinaire du bien et du mal, en fait de piété, que par le sensible. Dans certains sacrifices qui ne touchent pas le cœur par l'endroit sensible, on trouve un je ne sais quoi de consolant, et qui nous porte à DIEU sensiblement. Mais dans ceux qui nous blessent vivement le cœur, comme on n'y sent que la peine, on se trouble, et on est très porté à s'abattre. A la douleur que nous causent ces sacrifices se joint alors une autre souffrance très pénible, à savoir la crainte de souffrir mal et de ne rien gagner. C'est de là que naît la fausse persuasion que ces sacrifices détournent de DIEU. Cependant c'est un principe certain et assuré que, plus les sacrifices nous touchent au vif et plus ils nous font mourir à nous-mêmes, nous détachent de toute consolation et de tout appui sensible, plus ils nous rapprochent de DIEU et nous unissent à lui. Cette union est d'autant plus méritoire qu'elle est plus cachée, et plus hors de la portée des sens. L'amour-propre, alors, n'y a aucune part, vu qu'il ne peut se repaître de ce qu'il ne peut ni connaître ni sentir. DIEU veuille vous persuader d'une maxime si consolante, enseignée par tous les Docteurs et confirmée par toutes les expériences.

Pour la bien comprendre, il faut se rappeler qu'il y a dans presque tous les hommes un tel fonds d'amour-propre, de faiblesses et de misères, qu'ils ne sauraient reconnaître en eux un don de DIEU, sans être exposés à l'altérer et à le corrompre par des retours imperceptibles de complaisance : on s'approprie ainsi les grâces de DIEU ; on se sait bon gré d'être en tel et tel état ; on s'en attribue le mérite, non pas, sans doute, par des pensées distinctes et réfléchies, mais par les se-

crets sentiments du cœur. Or, comme DIEU pénètre tous les replis des cœurs, et comme il est et doit être infiniment jaloux de sa gloire, il faut, pour se la conserver, et pour nous garantir de ces secrets larcins du cœur, nous convaincre, par notre propre expérience, de notre infinie faiblesse. C'est ce qui le porte à nous cacher presque tous ses dons et ses grâces. Il n'y a guère à cette règle que deux exceptions : d'une part, les commençants, qui ont besoin d'être attirés et gagnés par ces dons sensibles et connus ; d'autre part, les grands Saints, qui, à force d'avoir été purifiés de l'amour-propre, par mille et mille épreuves intérieures, peuvent connaître en eux les grâces de DIEU, sans la moindre complaisance, ni le moindre retour sur eux-mêmes.

Pour mon compte, je puis rendre témoignage à cette constante disposition de la Providence. DIEU a tellement caché à la plupart des âmes qu'il m'a adressées les dons et les grâces dont il les comblait, qu'elles ne pouvaient voir ni leur avancement, ni leur patience, ni leur humilité, ni leur abandon, ni leur amour pour DIEU. Aussi ne pouvaient-elles souvent s'empêcher de pleurer, à cause de l'absence présumée de ces vertus et de leur manque de générosité dans la souffrance. Mais plus ces âmes craignent et s'affligent, moins les directeurs ont à craindre et à s'affliger pour elles. Ceci devrait suffire pour vous guérir de mille peines que vous vous faites à vous-même. Vous le comprendrez encore mieux peut-être, en considérant ce que Fénelon dit à ce sujet : « Il n'y a pas un seul don si éminent qui, après avoir été un moyen d'avancement, ne puisse devenir par la suite un piège et un obstacle, par les re-

tours de propriété qui salissent l'âme. De là vient que DIEU ôte ce qu'il avait donné ; mais il ne l'ôte pas pour en priver toujours : il l'ôte pour le mieux donner, après l'avoir purifié de cette appropriation maligne, que nous en faisons, sans nous en apercevoir. La perte du don sert à en ôter la propriété, laquelle étant ôtée, le don est rendu au centuple. »

Tout ceci me paraît, pour vous, d'une si grande conséquence, que je crois qu'il vous importe de relire souvent ce long article. A force de vous en pénétrer, vous reviendrez, je l'espère, de vos faux préjugés et de beaucoup d'erreurs qui troublent souvent et altèrent la paix intérieure de votre âme. Sans cette paix, vous le savez, on ne fait guère de progrès dans les voies de DIEU.

Je connais une personne fort intérieure, si bien pénétrée de cette grande maxime que je lui ai ouï dire plusieurs fois qu'après avoir demandé depuis fort longtemps et fait faire quantité de neuvaines et de prières pour obtenir certaines grâces purement spirituelles, elle dit souvent à DIEU : « Je consens, Seigneur, d'être privée pour toujours de savoir s'il vous a plu de m'accorder ces grâces, puisque je suis si misérable, que tout bien connu se tourne pour moi en poison. Je ne le voudrais pas, Seigneur ; mais telle est la corruption de mon cœur que ces maudites complaisances d'amour-propre viennent souiller la pureté de mes œuvres presque à mon insu et malgré moi. Ainsi, c'est moi-même, ô mon DIEU, je le sais, qui vous lie les mains, et qui vous force à me cacher, par bonté, les grâces que votre miséricorde vous porte à me faire. »

Vous avez, ma chère fille, plus besoin que toute autre d'entrer dans de tels sentiments ; car je n'ai jamais connu personne qui fît plus de fond que vous sur ce qui s'appelle appui sensible de direction, sous le spécieux prétexte du besoin spirituel. J'ai toujours pensé, sans vous le dire, que viendrait enfin le temps où DIEU, jaloux d'être l'unique appui de votre cœur, vous ôterait ces soutiens sensibles, sans même vous faire connaître de quelle manière il veut suppléer à tout ce qu'il vous aura ôté. Cet état est, je l'avoue, terrible à la nature ; mais dans ce terrible état, un simple *fiat* énergiquement prononcé, en dépit des répugnances du cœur, assure le vrai et solide avancement de l'âme. Alors, il ne lui reste plus que DIEU dans sa foi nue, c'est-à-dire dans une foi obscure, dépouillée de toute dévotion sensible, mais résidant dans la fine pointe de l'esprit, comme parle saint François de Sales. C'est alors aussi que s'accomplissent, dans toute leur étendue, les deux paroles de saint Paul, que « nous marchons vers DIEU par la foi », et que « le juste vit de foi ».

Tout ceci vous convaincra que ce n'est point par vengeance, mais par miséricorde, et par une très grande miséricorde, que DIEU vous ôte plus qu'aux autres : c'est qu'il est plus jaloux de posséder tout votre cœur et toute votre confiance ; c'est pour cela qu'il fallait vous ôter tout, sans aucun supplément sensible, soit extérieur, soit intérieur. Donc, ma chère Sœur, trêve de réflexions sur les maux présents ou futurs : abandon, soumission, amour, confiance !

LETTRE XVIII

A MADAME DE LESEN DEPUIS RELIGIEUSE ANNONCIADE

Même sujet.

Ma chère Sœur,

Vous me faites plusieurs questions, mais que puis-je vous répondre que les saintes lectures, la méditation, les prédicateurs, les directeurs, et plus que tout cela, l'esprit intérieur, ne vous aient dit cent et cent fois ?

1° Ne savez-vous pas que l'entière mort à soi-même, pour ne vivre qu'en DIEU et pour DIEU, ne s'opère que peu à peu, par une fidélité constante à accomplir les sacrifices que demande l'esprit intérieur : sacrifices de l'esprit, de la volonté, de toutes nos passions et humeurs, de nos sentiments et affections ; enfin, et surtout, sacrifice d'une entière soumission dans toutes les épreuves, dans les vicissitudes perpétuelles de l'intérieur, et dans les états parfois si pénibles où DIEU nous fait passer, pour nous transformer complètement en lui ?

2° Ne savez-vous pas que l'état de pure foi exclut tout le sensible ? Dans cet état, on marche dans un complet dépouillement, et on ne trouve auprès de soi aucun appui créé ; mais la pure lumière de la foi reste toujours dans la pointe de l'esprit ; et, par cette simple lumière, non seulement on voit ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, mais on connaît encore que, par la grâce de DIEU, on vit dans l'horreur et dans la fuite du mal, dans l'amour et dans la pratique du bien. On doit donc se dire alors : Je suis en assurance et je ne

risque rien pour l'éternité. — Mais peut-être me trompé-je ou trompé-je les autres sans le savoir ? — Si c'est sans le savoir, je suis dans la bonne foi : or, la bonne foi excuse tout aux yeux d'un DIEU également juste et miséricordieux. — Mais, malgré cela, il me reste toujours bien des craintes ! — Oui, sans doute, et c'est notre condition durant cette vie de vivre toujours en crainte ; nul ne pouvant avoir une parfaite assurance. DIEU veut que nous le glorifions par un abandon plein de confiance et d'amour ; c'est le tribut dont il est le plus jaloux ; pourquoi nous alarmer lorsqu'il nous met en état de le lui offrir avec plus de mérite ? C'est lorsque nous cessons de craindre, que nous avons lieu de craindre. Tout état devient suspect quand il est exempt de toute crainte, même de celle qu'on appelle chaste et amoureuse, c'est-à-dire douce, paisible, sans inquiétude et sans trouble, à cause de l'amour et de la confiance qui l'accompagnent toujours. Quand, au contraire, on est préoccupé de la crainte de déplaire à DIEU, on doit se rassurer par les réflexions que nous venons d'exposer : elles sont parfaitement solides, puisqu'elles s'appuient sur les principes inébranlables de la foi. A défaut des sentiments qui nous manquent, nous devons nous attacher à cette foi nue, que DIEU conserve toujours au fond de l'âme ou dans la partie supérieure de l'esprit.

3° Ne savez-vous pas que souvent la présence sensible de DIEU se tourne par sa douceur en satisfaction d'amour-propre ; que, pour l'empêcher de nous devenir nuisible, DIEU nous l'ôte et ne nous laisse que cette présence de pure foi, sans douceur, sans images, ni figures, ni représentations quelconques ? — Mais, dites-vous, je

ne sais si j'ai celle-là ! — Du moins vous savez que vous aspirez continuellement à l'avoir. Ce désir n'est peut-être que trop ardent en vous, puisque vous êtes si exposée au trouble et au dépit, lorsque vous le croyez frustré. Vous avez donc, du moins, le désir continu et habituel de cette divine présence. Ce désir est connu de DIEU, qui entend jusqu'aux simples dispositions du cœur. Cela doit vous suffire. Demeurons en paix, en confiance, en soumission, en abandon et en amour de reconnaissance.

4° Ne savez-vous pas que la meilleure disposition, pour approcher de la sainte communion, c'est celle que DIEU opère lui-même dans l'âme ? Allez-y donc avec un entier abandon, dans cette pauvreté et ce dénûment où il lui plaît de vous mettre. Demeurez-y comme sacrifiée, anéantie et toute perdue à vos yeux, ainsi que JÉSUS-CHRIST l'est lui-même dans son Sacrement, car il y est dans une espèce d'anéantissement. Unissez le vôtre au sien. Là où il ne reste plus rien de créé et d'humain, DIEU s'y trouve. Plus vous serez dénuée de tout et séparée de vous-même, plus vous posséderez DIEU. Faites-vous un trésor spirituel de votre pauvreté même, par une adhésion continuelle à la volonté de DIEU. Dès lors, vous serez plus riche que celles qui possèdent les plus grands dons de goût et de consolation. Vous serez riche des saintes volontés de DIEU, sans craindre les vaines complaisances, puisque ces volontés sont amères à la nature et humiliantes pour l'orgueil. Douce et salutaire amertume, qui vous servira d'antidote contre le poison de l'amour-propre et les morsures du serpent de l'orgueil.

LETTRE XIX

A LA MÈRE LOUISE-FRANÇOISE DE ROSEN

Utilité des épreuves, lors même qu'elles sont des punitions.

Ma Révérende Mère,

Je ne prétends pas excuser les imperfections de la chère Sœur (1) au sujet de laquelle vous me consultez ; mais puisque DIEU s'est chargé lui-même de l'en punir par les cruelles épreuves qu'il lui a envoyées, son sort me paraît bien plus digne d'envie que ses fautes ne sont dignes de blâme. Combien il en est de ces fautes dont on peut dire ce que l'Église dit du péché d'Adam : Heureuses fautes, qui ont mérité d'être si glorieusement réparées ! Cette chère Sœur, me dites-vous, a reconnu ses torts ; et maintenant, accablée par le poids des épreuves, elle est portée à l'abattement bien plus qu'à l'obstination. Vous n'avez donc autre chose à faire que de relever son courage et de la consoler doucement. Dites-lui que rien n'est perdu, et que, loin d'être abandonnée de DIEU, elle est plus près de lui que dans les temps prospères où tout semblait lui réussir. Je vous autorise à lui dire, de ma part, que je l'estime plus heureuse que jamais, en conséquence de ses crucifiements par lesquels DIEU la purifie de plus en plus, comme l'or dans le creuset, pour se l'unir ensuite plus étroitement. Car remarquez bien toutes deux ce grand principe : la

(1) La religieuse dont il est ici question paraît être la Sœur Anne-Marguerite de la Bellière, à laquelle le P. de Caussade a adressé plusieurs de ses lettres. Pour avoir mis trop de temps et de soins à orner un petit oratoire où elle faisait sa retraite, elle s'était vue privée de toutes les lumières et de toutes les consolations que DIEU lui prodiguait dans l'oraison.

mesure de la purification de l'âme, dans ses replis les plus secrets, est aussi la mesure de son union plus ou moins intime avec le DIEU de toute pureté. Jugez par là si la pauvre Sœur ne serait pas la plus heureuse de toutes, si elle savait regarder son état si douloureux par ce côté. Que si la violence même de l'épreuve l'empêche d'en voir clairement le prix et l'utilité, qu'elle s'appuie sur la foi, et qu'elle glorifie DIEU par la patience et une soumission sans réserve, s'abandonnant totalement à ses permissions adorables, sans jamais se relâcher dans ses exercices spirituels, surtout dans la pratique de l'oraison et de la sainte communion, et sans se livrer à l'envie secrète, suggérée par l'amour-propre, de secouer le joug de la croix de DIEU.

Mais, dira-t-elle, ces consolations seraient légitimes si mon état était une épreuve ; or, j'ai tout lieu de croire qu'il n'est qu'une punition de DIEU. — J'en conviens. Mais en cette vie, nulle punition de la divine justice qui ne soit infligée d'après un amoureux dessein de la divine miséricorde. Il en est ainsi surtout par rapport aux âmes plus particulièrement aimées de DIEU. DIEU permet souvent leurs fautes, afin de pouvoir en retirer sa gloire, et de les faire servir au bien de ces âmes. Les châtiments qu'il leur inflige les sanctifient en les humiliant, et les disposent à s'unir plus étroitement à DIEU, en les détachant plus complètement d'elles-mêmes. Ce sont donc tout ensemble des châtiments et des épreuves ; des châtiments, en tant qu'ils réparent le mal passé, et satisfont à la divine justice ; des épreuves, en tant qu'elles servent à la divine miséricorde de préservatif contre les dangers de l'avenir et d'exercices pour plusieurs vertus très méritoires. On ne saurait

trop inculquer ces vérités aux âmes peinées et entièrement crucifiées, quelle que soit la cause de leurs angoisses.

Qu'elles se souviennent que rien n'arrive si ce n'est par les ordres de la divine Providence, et par un effet des adorables permissions de DIEU. Fournissez à cette chère Sœur si peinée les lectures les plus spirituelles et les plus intérieures : elle n'a que ce moyen pour adoucir et supporter son tourment continu, pour tourner ses peines à son profit, et pour en sortir avantageusement, au temps marqué par la divine Providence. DIEU me donne pour elle de vraies entrailles de père spirituel, et je ne puis m'ôter de la pensée qu'elle sera un jour ma joie et ma couronne devant DIEU, et même visiblement devant les hommes, par la vie la plus édifiante. Je veux qu'elle ne perde jamais le souvenir du passé, pour s'en humilier devant DIEU, et bien établir ainsi le solide fondement de la vie intérieure, dans laquelle ses fautes mêmes pourront, de la sorte, garantir sa persévérance et son progrès.

LETTRE XX

A LA MÊME

Fruit de ces épreuves : paix profonde.

1^o Ce calme profond que vous éprouvez, cette paix intime et si douce dont vous vous sentez investie, n'est point une illusion, mais une véritable opération du Saint-Esprit, qui parle au fond de votre cœur. La paix et l'amour, dit saint Jean de la Croix, se réunissent ensemble ; la paix, d'une manière sensible, et l'amour d'une manière non aperçue, mais très réelle. Je ne suis pas surpris que lorsque DIEU daigne vous accorder ces

dons précieux, vous ne sentiez plus alors vos infirmités ordinaires. L'onction intérieure de l'esprit rejaillit jusque sur votre corps, et en fait cesser les douleurs. Je sais des personnes qui n'ont jamais trouvé de plus efficace remède à leurs maux que ce doux recueillement en DIEU, quand il lui plaît de le donner ; car, comme vous dites très bien, ce n'est pas de nous qu'il vient.

2° Se tenir simplement en la présence de DIEU, tout abandonnée à son amour et à la merci de la divine Providence, est encore un effet et une autre disposition que le Saint-Esprit met dans l'âme. Vous n'avez autre chose à faire qu'à demeurer humblement et simplement entre les mains de DIEU, adhérant à lui, vous livrant à son amour, afin qu'il fasse de vous, en vous, et avec vous, tout ce qu'il trouvera bon ; mais ne vous arrêtez jamais à ce doux repos comme à votre objet ; allez toujours plus loin : tendez toujours de cœur à Celui qui le donne ; et n'en faites nul cas, qu'autant que c'est un moyen de vous unir plus étroitement à DIEU, votre centre, votre vie et votre tout. N'oubliez jamais qu'il faudra peut-être vous voir bientôt dépouillée de tout, dans la plus grande pauvreté d'esprit et une complète nudité de foi, pour mourir entièrement à vous-même ; car cette mort totale ne s'opère presque jamais que par un dépouillement total, dont les seules approches font frémir toute la nature. Il semble alors qu'on va être perdu sans ressource, n'ayant plus d'appui sensible pour se soutenir dans le plus cruel abandon.

3° Je suis bien aise que DIEU ait diminué la peine de la réprobation qui vous tourmentait. Vous pouvez donc maintenant vous abandonner, sans beaucoup de difficulté, par ce seul acte : « DIEU fera de moi tout ce qu'il

lui plaira ; je veux être à lui sans réserve, en l'aimant et le servant de mon mieux. Il est le DIEU de mon cœur, le DIEU de mon salut, et mon salut ne pourrait être en des mains plus sûres. Je lui en fais l'abandon avec une entière confiance. » Seul, ce parfait abandon peut nous faire trouver l'assurance que l'amour-propre cherche inutilement dans le recours aux créatures ou en nous-mêmes. Notre faiblesse et notre aveuglement devraient bien plutôt nous faire trembler ; et quand nous nous considérons nous-mêmes, il y aurait de quoi nous désespérer, sans la confiance en l'infinie bonté de DIEU. Ce n'est donc qu'en lui seul, par JÉSUS-CHRIST, qu'on peut trouver de quoi se rassurer, et on ne le trouve qu'à mesure qu'on s'abandonne à lui sans réserve.

4° Votre simple *fiat* contient tout, et ce sentiment de votre continuelle dépendance est une des plus grandes grâces de DIEU. Le sentiment de son amour paternel et de son tout-puissant secours en est la récompense. Quand le cœur est animé par cette filiale confiance, il est bien aisé de recevoir tout de la main de ce Père plein de miséricorde.

5° L'amour pur, sans mélange d'intérêt, ni d'amour-propre, ne peut nous venir que de DIEU ; mais pour acquérir ce don infiniment précieux, il faut que l'âme passe par bien des dépouillements et des épreuves. Ce sont autant d'opérations nécessaires pour l'épurer ; car on s'attache toujours un peu aux jouissances que DIEU nous donne, à moins qu'on n'ait appris, par une douloureuse expérience, à l'aimer dans les plus terribles privations.

Je suis charmé d'apprendre que l'esprit intérieur

règne dans votre communauté. Si le saint recueillement n'est pas tout, c'est du moins ce qui fait tout.

Vous avez bien fait de laisser, à mon égard, tous les compliments et souhaits ordinaires du commencement de l'année ; DIEU les voit dans votre cœur, où ils forment une prière constante pour moi, comme mes désirs pour vous sont une prière aux yeux de DIEU. Nos désirs, dit saint Augustin, sont, à l'égard de DIEU, ce que sont nos discours et nos paroles à l'égard des hommes. Il les entend, et nous pouvons espérer qu'il les exaucera.

LETTRE XXI

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL (1781)

Même sujet.

Il n'est pas nécessaire de me faire souvenir de prier DIEU pour vous ; c'est à quoi je n'ai garde de manquer, surtout depuis que je vous sais dans un état bien pénible à la nature, mais encore plus salulaire. Je vous avouerai cependant que jamais il ne m'est venu dans l'esprit de demander pour vous à DIEU autre chose que patience, soumission, résignation à toutes ses saintes volontés, abandon total à son aimable providence ; et cela, parce que je suis vivement pénétré de la grande grâce que DIEU vous fait et du besoin que vous en avez ; besoin d'autant plus grand que vous l'ignorez vous-même. Quand cet orage aura passé, vous comprendrez ces deux choses d'une manière si vive et si distincte que vous ne saurez comment témoigner à DIEU assez de reconnaissance, pour avoir bien voulu mettre lui-même la main à l'œuvre, et opérer en vous, dans quelques

mois, ce qu'avec ses grâces ordinaires vous n'auriez su faire en vingt années : vous purger par ces potions amères d'un certain fonds d'amour-propre très caché, et d'un orgueil d'autant plus dangereux qu'il était plus délicat et plus imperceptible. De cette racine vénéneuse naissaient une infinité d'imperfections dont vous n'aviez presque pas conscience, de vains retours sur vous-même, des complaisances encore plus vaines, de vaines craintes, de vains désirs, de petites espérances frivoles, des soupçons défavorables au prochain, de petites railleries et des manières pleines d'amour-propre. Vous couriez donc grand risque de demeurer longtemps en proie à tous les défauts, remplie, sans presque vous en douter, de vanité et de confiance en vous-même, sans jamais pouvoir ou vouloir sonder le profond abîme intérieur de perversité et de corruption naturelle que vous portiez en vous. C'est ce fonds de misères que DIEU vous fait sentir, aujourd'hui, non pas en particulier, parce que si vous le connaissiez de cette façon, cela vous toucherait peu ; mais, comme en général, comme en bloc et en gros, d'une manière confuse. Cet amas d'imperfections est comme un poids qui accable. Ne cherchez donc pas dans votre conscience ce grand péché qui vous semble y être caché ; ce qu'il y a réellement est en un sens plus effrayant : c'est ce chaos de misères intérieures, de faiblesses, d'imperfections, de fautes légères, mais presque imperceptibles et continuelles, produites par le fonds d'amour-propre dont nous venons de parler. DIEU vous fait une grâce en vous le faisant connaître par sa lumière, car sans elle vous ne l'apercevriez jamais, pas même dans ses effets ; étant à cet égard à peu près dans le même aveuglement et la même

insensibilité où sont les hommes vicieux à l'égard de certaines fautes grossières dont l'habitude leur voile la gravité. Vous étiez également insensible à ce levain de corruption que vous portiez en vous, et qui gâtait et empoisonnait toutes vos œuvres, celles même dont la grâce était le principe.

Le céleste médecin a donc usé envers vous d'une grande bonté en appliquant à votre mal un traitement énergique, en ouvrant à vos yeux les abcès intérieurs qui vous consumaient, afin qu'à la vue de la pourriture qui en découle, vous en conçussiez une salutaire horreur. Il n'y a point en effet d'amour-propre ni d'orgueil qui puisse tenir contre une vue si affligeante et si humiliante. Je conclus de ce miséricordieux dessein que vous ne devez ni désirer, ni espérer voir cesser, avant l'entière guérison, le traitement auquel vous êtes soumise. Jusqu'alors il faut vous résoudre à recevoir bien des coups de lancette, à avaler quantité de pilules amères ; mais continuez toujours à vous animer d'un grand courage, et à exciter dans votre cœur une filiale confiance envers la main charitable et paternelle qui vous visite. Humiliez-vous sous cette main toute-puissante ; anéantissez-vous sans cesse ; laissez-la faire, ne sortez point du mépris et de l'horreur de vous-même ; ne pensez qu'à vos infidélités et à vos ingratitudes. Regardez-vous continuellement, non dans le miroir trompeur de l'amour-propre, mais dans le miroir fidèle que DIEU expose par miséricorde à vos yeux, pour vous représenter telle que vous êtes. De ces vues fréquentes naîtront l'oubli de vous-même, l'humilité et l'estime du prochain : *Venez et voyez*, vous dit l'Esprit-Saint, c'est-à-dire, approchez-vous du Seigneur, et à la faveur de la

nouvelle clarté dont il vous éclaire, voyez ce que vous avez été, ce que vous êtes, et ce que vous seriez infailliblement devenue.

Gardez-vous bien de jamais quitter l'oraison ni la communion, ce doit être là votre force et votre bouclier ! Pour des péchés vous n'en commettrez point, du moins de considérables, tandis que vous craindrez, comme vous faites, de déplaire à DIEU ; cette seule crainte doit vous rassurer : c'est un don de la même main qui vous soutient invisiblement dans les épreuves.

Ayons patience : la consolation viendra en son temps et elle sera durable, tandis que l'épreuve passe rapidement. Mais la pauvre nature qui n'aime pas la souffrance est impatiente d'en voir le terme. L'important, c'est de recueillir le fruit de la croix. Prions donc et gémissons pour obtenir des forces que nous n'avons pas et que nous ne saurions jamais trouver dans notre fonds. Vérité fondamentale dont il faut que vous trouviez la pleine conviction dans votre propre expérience ; et voilà pourquoi DIEU la prolonge, jusqu'à ce que vous en soyez bien pénétrée, que le sentiment intérieur ne puisse jamais s'en effacer dans votre âme. Vous parlez du pur amour : sachez qu'il n'y a jamais eu d'âmes qui y soient parvenues sans passer par les épreuves et par les travaux intérieurs. Il faut donc que le désir d'arriver à ce bienheureux terme vous fasse aimer ces travaux qui, seuls, peuvent vous y conduire. Plus vous serez généreuse, plus tôt vous verrez la fin de l'épreuve et plus elle produira de fruits.

Marchez donc avec courage dans votre voie. Réjouissez-vous chaque fois que vous découvrirez une nouvelle imperfection. Soupirez après l'heureux moment où la

pleine connaissance de cet abîme de misère achèvera de détruire en vous toute confiance et toute vaine complaisance en vous-même. C'est alors que fuyant avec horreur la pourriture de ce tombeau, vous entrerez avec des transports de joie dans le sein de DIEU. C'est après s'être ainsi complètement dépouillé de soi-même qu'on arrive à ne plus penser qu'à DIEU, à ne goûter plus que DIEU ; qu'on ne s'appuie et qu'on ne se réjouit plus qu'en DIEU ; et voilà la vie nouvelle en JÉSUS-CHRIST, voilà la vie de l'homme nouveau après la destruction du vieil homme ! Hâtez-vous donc de mourir, comme le ver à soie, pour devenir un agréable papillon, qui vole dans le ciel, au lieu de ramper sur la terre, comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour.

LIVRE CINQUIÈME

NOUVELLES ÉPREUVES : SOUFFRANCES AFFLICTIONS, PRIVATIONS

LETTRE PREMIÈRE

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Maladie, son utilité. Règles à suivre.

Ma chère Sœur et bien chère fille en N.-S.,

La paix de JÉSUS-CHRIST soit toujours avec vous.

Ne craignez point que votre maladie soit nuisible à votre âme, et soyez assurée au contraire que vous en retirerez un grand profit ; car : 1° souffrir en paix et douceur, sans résistance aucune, c'est déjà bien souffrir, encore que l'on ne fasse point alors d'actes exprès bien énergiques d'acceptation. Le cœur soumis les offre sans qu'on y pense, par cet humble et simple acquiescement passif.

2° Sachez de plus, ma chère Sœur, que vous devez remercier DIEU, comme d'une grâce, de ce que vous souffrez faiblement et petitement, c'est-à-dire, sans sentir beaucoup de courage, et comme si vous étiez accablée de votre mal, à deux doigts de vous en lasser, de vous

en plaindre, et de vous livrer aux révoltes de la nature ; oui, c'est une grâce, et une très grande grâce, parce que souffrir ainsi, c'est souffrir avec humilité et petitesse de cœur ; au lieu que si on sentait un certain courage, une certaine force, une résignation bien sensible, le cœur s'en enflerait, on deviendrait, sans s'en apercevoir, plein de confiance en soi-même, intérieurement superbe et présomptueux. Dans votre état, au contraire, on se trouve tout faible devant DIEU, humilié et confus de souffrir si faiblement. C'est une vérité certaine, très consolante, tout intérieure et peu connue. Souvenez-vous-en dans toutes les occasions, où, sentant plus vivement le poids des croix et des souffrances, vous sentez aussi votre faiblesse, adhérant pourtant toujours au dedans de vous-même, en paix et simplicité, à tout ce que DIEU veut ; c'est là la manière la plus sanctifiante de souffrir. Voilà ce que Fénelon appelle devenir petit à ses propres yeux et se laisser rapetisser par le sentiment de la faiblesse dans la souffrance. Si cette vérité était bien connue de toutes les personnes qui ont la bonne volonté, ah ! qu'elles souffriraient en paix et en simplicité, sans la moindre inquiétude, ni retour d'amour-propre sur leur faiblesse et sur le peu de courage sensible avec lequel elles souffrent ! Vous devez appliquer cette règle à toutes les épreuves douloureuses, et vous la rappeler, en particulier, au milieu des peines journalières qui vous viennent de la personne qui vous exerce, et lorsque vous éprouvez, à l'égard d'autres personnes, des sentiments d'antipathie.

3° Pour ce qui regarde les soulagements qui peuvent vous être utiles, il est vrai qu'il ne faut pas en croire

toutes ces personnes officieuses qui ne croient pas pouvoir mieux témoigner leur charité aux malades, qu'en leur inspirant toutes sortes d'envies ; leurs discours flatteurs sont autant de pièges, comme vous dites ; mais il n'est pas moins vrai qu'il faut prendre sans scrupule, humblement, en sainte simplicité, tout ce que les médecins, les Supérieures et infirmières ordonnent. L'obéissance et le renoncement à notre propre volonté, que nous pratiquons, en agissant de la sorte, sont beaucoup plus agréables à DIEU que les mortifications corporelles : autre vérité dont l'ignorance fait que bien des personnes dévotes sont très immortifiées dans leurs mortifications mêmes. Ne l'oublions pas : car notre amour-propre et notre propre volonté gâtent tout, corrompent tout, dans les pratiques les plus saintes en elles-mêmes. Oh ! qui saurait une bonne fois bien renoncer, pour l'amour de DIEU, à toutes ses volontés, jugements et idées propres, qu'il serait heureux et content !

LETTRE II

Souffrances de divers genres.

Ma chère Sœur,

Les souffrances au sujet desquelles vous me demandez une direction sont de plusieurs sortes. Il y a les grandes épreuves et les légères contrariétés de chaque jour. Celles-ci, à cause de leur multiplicité, constituent la principale part de notre trésor, si nous savons bien en profiter. Croyez-moi : autant que cela dépendra de nous, ne laissons échapper aucune de ces petites croix qui s'offrent chaque jour, et par lesquelles DIEU veut

nous mettre en état de détruire peu à peu notre amour-propre. Oh ! que nous serions heureux, si, par là, nous pouvions enfin nous délivrer de cette maudite vanité qui s'aigrit et s'irrite de tout, nous fait faire mille fautes, et nous déchire nous-mêmes par ses troubles et révoltes intérieures ? S'il se présentait l'occasion d'endurer de plus grandes souffrances, il faudrait penser que cela passe comme tout le reste, et que ces peines étant passées, on ne peut se consoler d'en avoir mal profité ; mais aussi, quelle satisfaction d'avoir fait, comme l'on dit, de nécessité vertu et de vertu nécessité ! Il faut, pour cela, ne parler de ses souffrances que lorsqu'il est nécessaire, et en deux mots, c'est-à-dire le moins qu'il se peut ; ne s'en point occuper volontairement, non plus que de leurs suites ; abandonner tout à la divine Providence, qui tourne toutes choses au plus grand avantage de ceux qui se conduisent par la foi, et se livrent à elle sans réserve. Je prie DIEU qu'il vous fasse bien comprendre les grands fruits spirituels et temporels renfermés dans cette sainte pratique de l'entière résignation à toutes les très saintes volontés de DIEU, et du total abandon aux adorables permissions de son aimable et incompréhensible providence, sans les ordres de laquelle il est de foi qu'il ne tombe pas un cheveu de nos têtes, ni une seule feuille en automne, dans toutes les forêts du monde. JÉSUS-CHRIST nous pouvait-il mieux faire sentir que par ces paroles qu'il n'est point d'événement, ni grand ni petit, dans le monde, qui ne soit ménagé expressément par cette Providence souveraine ?

O mon DIEU, que cela est consolant, et de combien de soucis nous nous délivrerions si nous savions vous

regarder toujours, suivant vos propres paroles, comme un tendre Père, nous considérer nous-mêmes comme vos chers enfants, et nous souvenir que vous ne nous témoignez jamais plus d'amour que lorsque vous nous contraignez de prendre des remèdes bien amers, mais bien salutaires ! Ayez pitié, ô Père infiniment bon, de ces malades qui, dans leur frénésie, se révoltent contre le médecin charitable, et contre la purgation qui doit leur procurer la santé et la vie !

O mon DIEU, qu'il y a dans le monde d'aveugles et d'insensés, qui ne veulent pas même entendre parler de ces vérités, quoique vous les ayez révélées dans vos divines Ecritures, pour notre consolation présente et pour notre salut éternel !

LETTRE III

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Calamités et désastres publics.

Ma chère Sœur,

Le désastre dont vous me parlez est, comme vous dites, un fléau de DIEU des plus visibles ; heureux qui en profite pour l'autre vie ! Ces fléaux bien pris, de la main de DIEU, valent mieux que toutes les prospérités du monde. Celles-ci passent en un instant, tandis que le fruit des épreuves est éternel. Ces désastres sont autant de coups de prédestination pour plusieurs. Mais il faut bien avouer qu'ils peuvent être en même temps, pour d'autres, coups de réprobation. Ce ne sera pourtant que par leur faute et leur très grande faute ; car, quoi de plus raisonnable et de plus facile, en un sens,

que de faire, comme l'on dit, de nécessité vertu ! Pour-quoi se raidir inutilement et criminellement contre la main paternelle de DIEU, notre Père, qui ne nous frappe que pour nous détacher des misérables biens d'ici-bas ? Peut-il nous faire une plus grande grâce que de nous délivrer d'une attache qui nous ferait perdre les biens éternels que la foi nous promet, et nous perdrait nous-mêmes pour toujours ? Considérons souvent et attentivement, dans ces occasions, ce passage d'un Père de l'Eglise : « Telle est la bonté du souverain Père des hommes, que sa colère même vient de sa miséricorde : puisqu'il ne nous frappe que pour nous retirer du péché et pour nous sauver. » Comme un sage chirurgien, il coupe jusqu'au vif les chairs pourries, afin de conserver la vie, et de préserver le reste du corps.

Accoutumons-nous à envisager toutes choses par ces grandes vues de la foi, et tout ce qui passe en ce monde ne nous touchera plus guère, ni les désirs, ni les craintes. Les espérances vives, qui troublent si souvent la paix de l'âme et le repos de la vie, ne nous feront elles-mêmes que très peu d'impression.

Oh ! que d'aveuglement parmi les hommes et que d'attachement à son propre sens ! Qu'il est rare qu'on veuille avouer qu'on a failli, bien écouter et recevoir les bons avis ! Oh ! que saint François de Sales avait bien sujet de dire que nous sommes tombés par le péché ; humilions-nous sans cesse devant DIEU ; apprenons de là à être toujours en défiance de nous-mêmes, et en garde contre nos jugements et nos sentiments pervers. Sainte Catherine de Gênes en était si pénétrée, qu'elle souhaitait pouvoir s'écrier à tout moment, de manière à être entendue de tout le monde : « Sei-

gneur, aidez-moi, assistez-moi, ayez pitié de moi. »

Ne l'oubliez donc plus à l'avenir : un simple *fiat*, par rapport à vos peines présentes et à celles que vous craignez, soit pour vous, soit pour les autres, suffirait pour vous amasser un trésor de paix, de repos et de tranquillité sur la terre. Si cette pratique ne vous donne pas immédiatement la paix parfaite, au moins vous remplira-t-elle de joie, et vous fera-t-elle goûter une solide consolation dans toutes vos peines et dans toutes vos craintes.

LETTRE IV

Opposition d'humeurs et de caractères.

Ma chère Sœur,

Loin de vous plaindre, je ne puis que vous féliciter d'avoir enfin l'occasion de pratiquer la vraie charité. L'antipathie que vous éprouvez pour la personne avec laquelle vous êtes dans de continuels rapports, l'opposition de vos idées et de vos humeurs, les froissements qu'elle vous cause par ses manières et par son langage, sont autant de garanties infaillibles que la charité dont vous userez à son égard sera purement surnaturelle et sans aucun mélange de sentiments humains. C'est de l'or pur que vous allez amasser, et dont il ne tiendra qu'à vous de former un immense trésor. Remerciez donc le bon DIEU, et pour ne rien perdre des inappréciables avantages de votre position présente, suivez exactement les règles que je vais vous donner :

1° Supportez patiemment les révoltes involontaires que vous font éprouver les procédés de cette Sœur, absolument comme vous supporteriez des accès de fièvre

ou de migraine. Votre antipathie est bien, en effet, une fièvre intérieure, avec ses frissons et ses redoublements. Oh ! que cela est crucifiant, humiliant et pénible, et par conséquent méritoire et sanctifiant !

2° Ne parlez jamais, au sujet de cette Sœur, comme font peut-être les autres ; mais parlez-en toujours en bonne part ; car elle a du bon. Et qui n'a pas du mauvais ? qui est parfait en ce monde ? Peut-être que, sans le vouloir et sans y penser, vous l'exercerez plus que DIEU ne vous exerce par elle ! « DIEU polit souvent un diamant par un autre diamant », dit Fénelon.

3° Quand vous aurez fait quelques fautes, relevez-vous aussitôt, en vous humiliant doucement, sans dépit volontaire, ni contre elle, ni contre vous ; sans trouble, sans chagrin, sans inquiétude. Nos fautes, ainsi réparées, nous deviennent profitables et avantageuses. C'est par ces misères et ces fautes journalières que DIEU nous rapetisse sans cesse et nous tient dans la vraie humilité de cœur.

4° Au reste, laissez tout dire, tout faire, ne vous mêlez de rien, si votre devoir ne vous y oblige ; n'en parlez point, n'y pensez point. Abandonnons tout à la divine Providence. Que tout s'en aille, que tout périsse ; peu importe ! pourvu que nous soyons tout à DIEU et que nous parvenions au salut.

Mais, je vous entends me dire, si telle ou telle chose arrivait, que deviendrais-je ? — Le voici : Je n'en sais rien, et je n'en veux rien savoir, car je serais bien fâché de me tirer de cet heureux état d'abandon, qui me fait vivre dans une entière et absolue dépendance de DIEU, vivre au jour la journée, heure à heure, moment à moment, sans m'embarrasser de tout l'avenir,

ni du jour de demain. Demain aura soin de lui-même : le même qui nous soutient aujourd'hui, nous soutiendra demain par sa main invisible. La manne du désert n'étant donnée que pour le jour présent : quiconque, par défiance, ou par une fausse sagesse, en ramassait pour le lendemain, la trouvait corrompue. Ne nous faisons pas, par notre industrie et par notre prévoyance inquiète et aveugle, une providence aussi fautive que celle de DIEU est éclairée et pleine d'assurance. Comptons uniquement sur ses soins paternels ; abandonnons-nous-y entièrement, pour tous nos intérêts temporels, spirituels et même éternels.

Voilà le vrai et total abandon, qui engage DIEU à avoir soin de tout, à l'égard de ceux qui lui abandonnent tout, pour honorer ainsi en esprit et en vérité son souverain domaine, sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa miséricorde, et toutes ses infinies perfections. *Amen, amen.*

LETTRE V

Même sujet.

Vous avez raison de bénir DIEU, ma chère Sœur, de ce qu'il conserve, dans votre cœur, la paix, la douceur et la charité, à l'égard de la personne qui a été chargée de vous servir. Il vous fait en cela une grande grâce. Peut-être permettra-t-il encore que, soit ignorance, soit inadvertance, ou même, si vous voulez, par l'effet d'un caprice ou de la mauvaise humeur, elle vous donne lieu d'exercer la patience. Oh ! ma Sœur, tâchez alors de bien profiter de ces précieuses occasions, si propres à gagner le cœur de DIEU.

Hélas ! nous l'offendons tous les jours, ce DIEU de bonté, en tant de manières, non seulement par ignorance et par inadvertance, mais délibérément et par malice. Nous voulons qu'il nous pardonne, et il le fait, en effet, bien miséricordieusement ; et nous ne voudrions pas pardonner à nos semblables ! Cependant nous disons tous les jours la prière que JÉSUS-CHRIST, notre Maître, nous a enseignée : « Pardonnez-nous, Seigneur, comme nous pardonnons. » Souvenons-nous encore de cette grande parole de notre DIEU, qu'il agira à notre égard, comme nous agirons à l'égard du prochain : ayons donc pour notre prochain du support, des ménagements, de la charité, de la douceur, de la condescendance ; et DIEU, fidèle à sa parole, nous traitera de même. Je m'étends un peu sur cet article, parce qu'il vous fournira chaque jour bien des occasions de pratiquer les plus rares et les plus solides vertus : la charité, la patience, la douceur et l'humilité de cœur, la bénignité, le renoncement à votre humeur, etc. ; et ces petites vertus journalières, pratiquées fidèlement, vous feront une riche moisson de grâces et de mérites pour l'éternité. C'est par là, mieux que par toutes les autres pratiques et les autres moyens, que vous pouvez obtenir le grand don d'oraison intérieure, la paix du cœur, le recueillement, la présence continuelle de DIEU et son pur et parfait amour. Cette seule croix, portée patiemment, vous attirera une infinité de grâces ; et elle vous servira plus efficacement que des épreuves en apparence plus douloureuses, à vous détacher parfaitement de vous-même, pour vous attacher pleinement à DIEU.

LETTRE VI

A LA SŒUR MARIE-HENRIETTE DE VIOMÉNIL

Contrariétés de divers genres.

Ma chère Sœur,

Comment pouvez-vous vous étonner encore de ce dont votre expérience aurait dû vous convaincre depuis longtemps ? Tant que nous serons sur cette terre, ne vécut-ions-nous qu'avec les Saints, nous aurons encore besoin de patience, pour nous supporter les uns les autres. Il est bon qu'il en soit ainsi, afin que nous ayons des occasions plus nombreuses de pratiquer les vertus les plus méritoires, la charité, l'humilité, le renoncement. Résignons-nous donc de bonne grâce à cette nécessité ; tâchons de mettre à profit les fautes du prochain, aussi bien que les nôtres ; soyons indulgents envers celles-là, et relevons-nous promptement de celles-ci. C'est le seul moyen de conserver la paix.

Je conviens que votre position habituelle est bien dure, mais aussi quel fonds de mérite pour le ciel ! Quelle magnifique occasion de faire pénitence et de pratiquer des actes héroïques ! Vous ne pouvez manquer d'arriver, dans peu, à la grâce de la vie intérieure, si vous continuez à pratiquer l'abnégation et le renoncement continuels à vous-même, par la charité, l'humilité, la résignation et l'abandon à DIEU. Ces actes de vertu prépareront bientôt votre cœur aux plus douces infusions du divin amour ; aussi serais-je bien fâché pour vous que vous fussiez dans une situation plus aisée et plus agréable. Ces épreuves dont vous vous plaignez,

les Saints les estimaient et les recherchaient, au contraire, avec empressement, parce qu'ils en connaissaient le prix et les avantages, pour réformer l'intérieur et pour parvenir à la vraie union avec DIEU.

Vous êtes attaquée, depuis longtemps, d'une tentation d'autant plus dangereuse, que vous en soupçonnez moins le danger. Elle naît de ce que vous n'avez jamais bien compris ni pénétré cette vérité, qui est un article de foi, à savoir, que tout ce qui arrive en ce monde, sans aucune exception, hors le péché seul, vient immédiatement de DIEU et de l'ordre de sa volonté. Bien plus, quoiqu'il soit certain que DIEU ne veut jamais le péché, ni par conséquent les calomnies, les persécutions et les injustices de toute sorte dont ses élus sont les victimes, il en veut pourtant les suites ; c'est-à-dire qu'il veut que ses élus soient calomniés, persécutés, humiliés et souvent martyrisés en mille manières. J'en dis autant des suites de nos propres fautes : un homme, par son imprudence, et même par l'effet de travers plus coupables, tombe dans la pauvreté, dans la maladie, dans de rudes afflictions de toute sorte ; DIEU, en détestant les fautes, en veut réellement les suites, à savoir cette pauvreté, cette maladie, ce renversement de fortune. Cet homme peut donc et doit dire alors : « Seigneur, je l'ai bien mérité, vous l'avez permis, vous le voulez de la sorte ; que votre sainte volonté soit faite : j'acquiesce à tout, j'adore et je me soumets ! »

C'est l'intelligence de ce grand principe qui faisait dire au saint homme Job : « Le Seigneur m'avait donné des biens, le Seigneur me les a ôtés ; que son saint nom soit béni ! » Il ne dit pas : le Seigneur m'avait donné des biens et le démon me les a ôtés ; car le démon n'a

pu le faire que par la permission de DIEU, et voilà de quel principe il tirait sa parfaite soumission, son courage, la constance et la paix de son âme.

Faute d'avoir pénétré ce grand principe, vous n'avez jamais bien su vous soumettre à certains états et événements, ni, par conséquent, y demeurer ferme et tranquille dans la volonté de DIEU. Le démon vous a toujours tentée, inquiétée, bouleversée, par cent illusions et faux raisonnements à cet égard. Tâchez donc, je vous en conjure par l'intérêt de votre salut et de votre repos, de revenir d'un tel égarement d'esprit ; vous mettrez par là même un terme à tous vos dépits et à toutes vos révoltes de cœur.

Pour cela, accoutumez-vous à faire des actes de foi, de soumission, sur tous les événements qui viennent de la part des hommes, ou de la malice du démon, ou de votre faute, et même de vos péchés. DIEU l'a ainsi permis, il est le maître ; qu'il en soit béni et que sa très sainte volonté soit accomplie en toutes choses : *Fiat, fiat !*

Votre situation est très pénible, il est vrai ; mais par là même, elle est très sanctifiante ; et c'est la meilleure pénitence que vous puissiez faire, étant assurée qu'elle vous est imposée par DIEU même. Tout ce que le démon vous jette de contraire dans l'esprit, ce sont des illusions évidentes, pour vous ôter la paix de DIEU, pour vous rendre triste, inquiète, chagrine, toujours mécontente de l'état présent, toujours soupirant après un autre. Voilà par où une infinité de gens dans le monde sont aussi malheureux que coupables, faute de vouloir bien comprendre cette vérité si importante et si consolante que je viens de vous rappeler. Combien de

tourments ils s'épargneraient et combien de mérites ils amasseraient, au sein de leurs épreuves, s'ils pouvaient se persuader que DIEU fait servir toutes choses à sa gloire et au plus grand bien de sa créature ; et qu'il ne tient qu'à eux de tirer profit de tout, par une soumission aveugle, totale, générale, sans exception et sans raisonnement contraire, au moins délibéré. Mon DIEU ! que ne puis-je graver dans votre esprit et dans votre cœur cette vérité, l'écrire avec mon sang ! Mais DIEU le fera lui-même, peu à peu, j'en suis sûr, si vous voulez bien coopérer à sa grâce, en rejetant promptement toutes les pensées contraires. Encore un coup, je vous conjure, soumettez-vous, en dépit de toutes les répugnances et dégoûts, aux ordres secrets de cette adorable Providence, et vous vous sanctifierez au goût de DIEU.

LETTRE VII

A LA MÊME

Même sujet. — Règles à suivre.

Je l'avoue, ma chère Sœur, il n'est rien de plus difficile que de conserver une parfaite égalité d'humeur et une patience inaltérable, dans les contrariétés domestiques et les rapports avec les personnes d'humeur différente qui nous entourent. La continuité de ces froissements nous met dans une sorte d'impuissance de ne pas nous oublier quelquefois ; mais si on tombe un moment, on se relève aussitôt. Tomber, c'est faiblesse ; se relever, c'est vertu ; si on échappe, on revient à soi sans jamais se dépiter, et peu à peu DIEU donne tout à ceux qui savent l'attendre patiemment.

Mais vous voulez tout avec violence, et vous prétendez devenir parfaite presque tout d'un coup. Il faut tâcher de modérer peu à peu la turbulence et l'agitation de ces désirs qui s'entre-choquent dans notre cœur, au risque de le briser. Que si nous ne pouvons tout à fait empêcher ce choc, tâchons, au moins, de supporter cette misère doucement et humblement, et n'allons pas l'aggraver mal à propos, en nous tourmentant pour nous être tourmentés.

Les embarras que l'on vous suscite et l'injustice des hommes à votre égard sont, je l'avoue, ce qu'il y a au monde de plus révoltant; mon cœur s'en est soulevé au seul récit; mais à cela quel autre remède que celui dont nous nous sommes déjà servis pour guérir bien d'autres maux, d'élever les yeux au ciel, en disant : « Seigneur, vous le voulez; vous le permettez ainsi; j'adore et je me sou mets. Votre sainte volonté soit faite ! Votre divine permission sert à me faire porter votre croix pour expier mes péchés et pour me faire mériter le ciel, *fiat, fiat !*

Si je savais un meilleur remède, je vous l'enseignerais; mais comme je suis persuadé que celui-là est le plus efficace de tous, vous me permettrez de n'en pas chercher d'autres. J'avoue qu'il est presque impossible de ne pas se laisser aller dans de telles occasions à quelques légers mouvements d'impatience, de révolte et d'aigreur, au moins intérieurement; mais il faut toujours revenir au plus tôt à DIEU et à soi, pour s'en humilier doucement, sans trop de trouble, et demander instamment à DIEU la patience nécessaire.

LETTRE VIII

A LA MÊME

Contrariétés de la part des gens de bien.

1° Les contrariétés que vous avez éprouvées ont dû être d'autant plus pénibles qu'elles vous sont venues des personnes de qui vous deviez moins les attendre : mais soyez assurée qu'elles n'en ont été que plus méritoires pour le ciel. Les idées des hommes sont différentes ; elles varient selon leurs intérêts et leur humeur, chacun abondant dans son sens et croyant toute la raison de son côté. O hommes, ô hommes ! à quoi sommes-nous réduits ! Quel abîme d'humiliation pour tout le genre humain ! Il est bon d'avoir touché le fond de cet abîme ; on trouve alors plus de facilité à ne mettre plus qu'en DIEU seul sa confiance.

L'esprit éclairé par la foi dispose le cœur à se soumettre aux arrangements de la divine Providence, qui permet que les gens de bien se fassent souffrir pour se détacher les uns des autres. Dans ces occasions, nous n'avons que la résignation et l'abandon à DIEU qui puissent nous soutenir ; ces sentiments nous rendent insensibles aux raisons apparentes qui tendraient à nous troubler. Soit en nous considérant nous-mêmes, soit en examinant la conduite de ceux qui nous exercent, nous ne manquerons jamais de motifs spécieux pour nous indigner et nous inquiéter. Mais sachez que nous ne pouvons jamais avoir raison de nous laisser abattre et troubler. Ces mouvements déréglés sont toujours contraires à la raison, aussi bien qu'à la religion ; et la paix qu'ils nous enlèvent est un intérêt incomparable.

ment supérieur à tout ceux auxquels nous la sacrifierons.

2° Au reste, il est permis de parler en confidence à un directeur, pour se consoler, se fortifier et s'instruire : mais toujours avec discrétion et charité. Le plus parfait pourtant et le meilleur serait le silence : c'est à DIEU seul que nous devrions faire la confidence de ces ennuis, et lui dire tout, comme à un ami et un directeur digne de toute notre confiance ; c'est une prière excellente et très facile. Cela s'appelle oraison de confiance et effusion du cœur devant son DIEU. On s'y fortifie intérieurement et on y puise la consolation, la paix et le courage.

Tant que vous vivez à peu près comme vous faites, très imparfaitement, sans doute, mais avec un sincère désir de mieux faire et des efforts proportionnés à votre faiblesse, votre salut est en sûreté. La crainte même que vous ressentez à cet égard est un don de DIEU, pourvu qu'elle n'aille pas jusqu'à vous troubler et à vous faire abandonner la fréquentation des sacrements, la pratique de la vertu et vos exercices spirituels. Pour la dureté et l'insensibilité du cœur dont vous vous plaignez, prenez patience et offrez les maladies et les infirmités corporelles. Celles de l'âme sont encore plus rudes à supporter, et par conséquent plus méritoires.

LETTRE IX

A LA MÊME

Même sujet.

Je sens vivement, ma chère Sœur, tout ce qu'il y a de pénible dans l'épreuve à laquelle DIEU vous soumet, et

combien doivent être douloureuses pour votre cœur les blessures que vous recevez presque journellement. Il est vrai, j'en conviens, qu'il faudrait être sainte pour laisser tomber de pareilles choses et n'en garder aucune espèce de ressentiment ; mais si vous ne pouvez pas encore atteindre à cette perfection, efforcez-vous du moins, dans des contrariétés si piquantes : premièrement d'éloigner, tant que vous pourrez, toutes les pensées, sentiments et discours qui pourraient aigrir votre cœur ; deuxièmement, quand vous ne pouvez pas vous en défaire, dites intérieurement ou dans la pointe de l'esprit : « Mon DIEU, vous l'avez permis, que vos adorables volontés et vos divines permissions s'accomplissent en tout. Je vous fais le sacrifice de cette peine et de toutes ses suites, il en sera tout ce qu'il vous plaira : vous êtes le Maître ; soyez béni de tout et en tout. *Fiat !* » Ajoutez encore : « Je pardonne, Seigneur, de tout mon cœur, pour l'amour de vous, à la personne qui est cause de ce que je souffre ; et, pour marque de la sincérité de mes sentiments à son égard, je vous demande pour elle toutes sortes de grâces, de bénédictions et de bonheur. » Quand le cœur voudra résister, dites : « Mon DIEU, vous voyez ma misère, mais je désire, au moins, d'avoir tous ces sentiments, et je vous en demande la grâce. » Cela fait, n'y pensez plus ; et si les mauvais sentiments vous tourmentent encore, résignez-vous à supporter ce tourment pour vous conformer à la volonté divine qui le permet, vous contentant d'en renouveler l'offrande dans la fine pointe de l'âme. Voilà un des grands moyens de participer au calice de JÉSUS-CHRIST, notre bon Maître.

. LETTRE X

A LA MÊME

Voir DIEU dans ces épreuves.

Je suis surpris, ma chère Sœur, qu'à l'aide des maximes que je vous ai si souvent inculquées, vous ne soyez pas encore en état de reconnaître la conduite de la Providence dans les malentendus qui peuvent naître entre les personnes même les mieux intentionnées.

DIEU, dites-vous, n'inspire pas ce qui porte au trouble. — Cela est vrai dans un sens ; mais n'est-il pas vrai aussi que DIEU a permis, et permet souvent, que ses serviteurs se laissent aller à des méprises et à des illusions, qui ont pour objet de les éprouver, de les exercer, et par là même, de les sanctifier les uns par les autres ? Nous en voyons cent exemples dans la vie des Saints, et, tout récemment encore, dans les vies de saint François Régis et de la vénérable Sœur Marguerite-Marie Alacoque. Tâchons de juger, non par le sens humain, faible, borné et aveugle, mais par le sens divin, qui est droit, certain et infaillible ; par là tout servira à nous édifier, sans jamais troubler la paix de notre esprit et de notre cœur.

LETTRE XI

A LA MÊME

Privation des appuis humains.

Vous vous croyez bien à plaindre, ma chère Sœur, parce que DIEU vous a privée des secours qu'il vous

avait ménagés jusqu'à ce jour. Vous êtes à plaindre, en effet, mais c'est uniquement à cause de votre manque de résignation aux dispositions de la Providence. N'est-il pas déplorable qu'une âme que DIEU a choisie, qu'il a attachée à son service et comblée de ses grâces, ne sache pas se contenter de lui et soupire si ardemment après de petits appuis extérieurs ? Ces appuis sont bons quand DIEU les donne ; mais, quand il les retire, oh ! qu'il est bien meilleur alors de ne s'appuyer que sur lui seul ! Quelle joie une âme qui l'aime véritablement n'éprouve-t-elle pas à lui dire cent et cent fois : « Mon DIEU, vous êtes mon tout ! Seigneur, je n'ai plus que vous, mais vous me suffisez, et je n'attends plus rien que de vous. » La toute-puissante main de DIEU vient alors prendre pour cette âme la place d'un vil et faible roseau ; avec cette certitude, comment pourrait-elle s'estimer malheureuse et abandonnée ? Ce qui vous effraye, c'est que, désormais, vous ne pourrez être conseillée qu'après coup ; et moi je dis qu'après tant d'avis et de lettres des directeurs les plus éclairés, vous devez être en état de conseiller les autres. Au reste, lors même que dans certaines circonstances vous auriez un doute sérieux, y aurait-il là de quoi vous désespérer ! Vous élèverez votre cœur vers DIEU, qui ne saurait refuser de vous guider, du moment qu'il vous a enlevé tout autre guide ; et vous prendrez sans hésiter le parti que vous croirez, de bonne foi, le plus convenable, le plus utile aux âmes et le plus conforme à la volonté de DIEU. Quoi qu'il arrive ensuite, vous pourrez croire avoir bien fait, puisque vous ne pouviez mieux faire dans ces conjonctures. Pensez-vous donc que DIEU demande l'impossible ? Non, ce DIEU infiniment bon aime

la droiture et la simplicité ; et il est content quand nous faisons ce que nous pouvons, après avoir demandé avec confiance ses divines lumières.

Vous me dites que, dans votre état d'isolement, vous n'envisagez rien qui ne soit pour vous un sujet de peine et d'affliction. Oh ! la grande grâce de DIEU, qui doit avoir produit ou qui produira, comme nécessairement, en vous l'entier détachement de tout le créé ! N'est-ce pas aux âmes les plus chéries que DIEU fait une telle grâce ? O fille de peu de foi, mais fille bien-aimée de DIEU, plaignez-vous après cela, si vous l'osez ! — DIEU seul, dites-vous encore, peut savoir ce que je souffre. — Si vous n'en dites pas trop, je vous félicite de tout mon cœur : c'est ainsi que la bienheureuse Mère sainte Thérèse parlait, durant ses grands travaux intérieurs.

C'est une bonne marque quand on trouve la vie triste et amère. La mort fait peur à cause des jugements de DIEU ; mais pourvu que cette crainte soit sans trouble, elle vient du Saint-Esprit : je craindrais tout pour celui qui serait entièrement dépourvu de cette crainte salutaire.

LETTRE XII

A LA MÊME

Eloignement du Directeur.

Ma chère Sœur, je ne suis ni fâché, ni étonné de votre grande sensibilité au sujet du départ de votre directeur. Si, loin de vous laisser abattre par cette sensibilité, vous savez la dominer, elle donnera lieu aux actes les plus méritoires d'abandon à DIEU. Par là, peu à peu, vous vous détacherez des créatures, et vous vous unirez

à Celui qui seul est votre souverain bien. Oh ! quel bonheur, quelle sécurité pour l'autre vie, quelle paix inaltérable pour celle-ci que d'être en DIEU seul, de n'avoir d'autre trésor, d'autre appui, d'autre secours, d'autre espérance qu'en DIEU seul ! Je voudrais pouvoir vous envoyer la belle lettre que vient de m'écrire sur ce point une de vos Sœurs. Durant un mois, dit-elle, cette seule pensée, DIEU seul, je n'ai que DIEU seul, la consolait et la soutenait si fortement, qu'au lieu de regret, elle sentait un fonds de paix et de joie inexplicable. Il lui semblait que DIEU prenait la place du directeur, et que lui seul voulait désormais l'instruire et la corriger. C'est aussi à lui seul que je vous ai recommandée en partant et que je continue à le faire. Voici l'adieu que me fit la Mère de*** (1), la veille de mon départ : « Mon Père, je vous dis adieu dans la volonté de DIEU. » Le même soir, elle alla consoler toutes les autres Sœurs. et le lendemain, elle fit la conférence tout comme à l'ordinaire. Elle a eu beaucoup à souffrir depuis, mais c'est avec un abandon qui vaut mieux que tous les contentements, même spirituels.

LETTRE XIII

A LA MÊME

Même sujet.

J'avoue qu'un guide visible, doué de toutes les qualités requises pour un emploi si difficile, est une grâce de DIEU et un puissant soutien pour l'âme. Mais, quand

(1) La religieuse dont le P. de Caussade parle ici, paraît être la supérieure du Refuge de Nancy, fondé par M^{me} de Ranfaing.

la divine Providence nous refuse ce secours ou nous l'enlève, si on savait dire alors de tout son cœur : « Mon DIEU, je n'ai plus que vous, je ne veux plus que vous, » ce qu'on obtiendrait par là vaudrait mieux que tout ce qu'on peut avoir par le canal des directeurs. Il est indubitable que souvent DIEU ne nous ôte tout appui extérieur que pour avoir seul toute notre confiance. Oh ! si nous savions la lui donner tout entière, sans en partager un petit brin avec qui que ce soit, que nous nous trouverions bien dédommagés de l'absence de tout secours de la part des créatures ! quelle liberté intérieure n'éprouverions-nous pas ! Si, au lieu de cela, vous éprouvez des sentiments tout contraires, c'est que vous êtes encore bien éloignée de cette pureté d'amour, qui fait qu'on s'attache à DIEU uniquement pour lui-même. Rien n'est, en effet, plus évident : la peine et le trouble excessif auquel s'abandonne une âme qui se voit privée des secours extérieurs, ne peut venir que d'un attachement immodéré à ces appuis humains.

Cet attachement pique la jalousie de DIEU, surtout lorsqu'il s'agit des âmes plus favorisées dont il veut posséder seul toute la confiance et toute l'affection. Mais, bon courage ! puisque DIEU vous fait porter une peine si rigoureuse d'un tel attachement, il veut par cette peine même le modérer peu à peu, et enfin vous délivrer tout à fait. Laissez-le opérer en vous cette purification si désirable, et efforcez-vous de répondre fidèlement à ses desseins. C'est une opération de la grâce aussi salutaire qu'elle est pénible ; il faut la supporter patiemment, comme on supporte la rigueur des remèdes douloureux employés pour guérir certaines maladies graves. Que si vous ne pouvez pas parvenir si tôt à ce

parfait détachement, désirez-le du moins, de toutes vos forces, et modérez autant qu'il vous sera possible la douleur que vous ne pourrez complètement effacer ; DIEU fera le reste quand il le jugera à propos.

Offrez-vous souvent à lui pour tout ce qui lui plaira, lui exposant simplement et humblement votre misère et votre faiblesse ; cela suffit : ce bon Maître n'en demande pas davantage, du moment que c'est tout ce que vous pouvez faire. Relevez-vous promptement de vos fréquentes chutes, qui, en cette matière, ne sont point des péchés, mais de simples imperfections. Du reste, contentez-vous d'un confesseur qui vous donne l'absolution, puis allez communier à votre ordinaire ; votre soutien, pour le reste, sera DIEU seul. Les maximes qui vous ont été précédemment données suffiront à vous conduire, pourvu que vous permettiez à DIEU de les vivifier, dans votre cœur, par son onction intérieure. Tant que vous souhaiterez quelque chose de plus, vous ne ferez que vous tourmenter en vain, et vous commettrez bien des imperfections, qui vous entraveront dans la vie intérieure, autant que d'autres sont arrêtés dans la voie du salut par de véritables péchés.

La crainte de ne pas connaître ou d'ignorer bien des péchés intérieurs, est une autre tentation de l'ennemi pour vous ôter la paix ou pour la troubler. Moi je vous ordonne, de la part de DIEU, de vous bien tranquilliser à cet égard, vous contentant de dire en confession ce que la conscience vous reprochera de plus considérable. Laissez tout le reste à la très grande miséricorde de DIEU, sans vous en embarrasser en aucune sorte ; ainsi vos confessions ne seront plus gênantes, mais pacifiques, et, par là même, très fructueuses. Si on se laisse

aller au trouble, on n'en retire presque aucun fruit ; et voilà ce que prétend le démon. Quand vous avez de la peine à trouver des péchés positifs bien connus, dites seulement quelques péchés particuliers de la vie passée, et après cela, demeurez en paix. C'est la pratique générale des personnes bien instruites, et vous ne risquez rien en la suivant.

LETTRE XIV

A LA MÊME

Abandon dans les épreuves de ce genre.

Ma chère Sœur,

1° Je vous exhorte toujours à la patience et à l'abandon à DIEU, parce que vous en avez besoin. DIEU seul est tout et tout le reste n'est rien ; attachons-nous donc à lui fortement, pleinement, inébranlablement. Il a ses vues et ses desseins, qu'il ne nous est pas permis de sonder : point d'autre remède à tous nos maux, point d'autres consolations dans toutes nos peines que la soumission et l'entier abandon. C'est le moyen le plus assuré d'amasser une fortune éternelle, et de conquérir cette véritable vie, qui ne finira jamais.

2° Considérez vos maux et vos infirmités comme une substitution très avantageuse du purgatoire, que vous deviez endurer bien plus rigoureusement dans l'autre vie, si vous ne l'eussiez pas accomplie dans la vie présente. Un simple *fiat*, dans toutes vos peines intérieures et extérieures, suffira pour vous faire acquérir une grande sainteté. Souvenez-vous du grand mot de saint François de Sales à une de ses pénitentes : « Ma fille,

dites souvent durant le jour : Oui, Père céleste, oui, et toujours oui. » Voilà une bien courte et bien simple pratique ; il n'en faudrait pas davantage pour acquérir cette perfection, que nous allons souvent chercher bien loin, pendant que nous pouvons la trouver aisément sans sortir de notre intérieur.

3° Je suis très édifié de vos saintes réflexions au sujet du peu de consolation qui vous vient de la part des créatures ; et j'approuve fort que vous y voyiez une miséricordieuse punition de votre très grande tendresse et de votre excessive sensibilité pour vos parents et pour vos amis. Cette épreuve, ainsi endurée, ne peut que contribuer puissamment à ramener votre cœur à Celui-là seul pour qui nous sommes faits, et hors de qui nous ne pouvons trouver de véritable repos.

4° Mais je vois qu'aujourd'hui, comme auparavant, la plus douloureuse de vos épreuves est la privation de tout soutien visible pour l'intérieur. Je vous l'ai dit souvent, et je vous le répète encore : il est vrai que ce soutien est une grâce de DIEU ; mais, par rapport à certaines personnes et à certains caractères, je prétends que la privation de ce soutien est, dans le fond, une grâce plus grande encore et un moyen plus efficace de sanctification. Écoutez-moi sans prévention : quand DIEU fait à une âme l'honneur d'être jaloux de son amour, la plus grande grâce qu'il puisse faire c'est de lui ôter, peu à peu, tout ce qui peut détourner de lui cet amour ; car elle n'aurait jamais la force et le courage de s'en détacher elle-même. Or, DIEU voyait, depuis longtemps, qu'après vous être détachée de toutes les créatures, vous ne gardiez plus d'attachement et de confiance que pour votre guide spirituel. Cet attache-

ment n'était sûrement pas coupable ; mais il était sensible, comme l'attachement des Apôtres pour leur divin Maître avant sa résurrection. Ce DIEU jaloux, qui prétend être aimé purement et uniquement pour lui-même, n'a pu soutenir cette espèce de partage ; et il vous a enlevé l'objet qui occupait, de moitié avec lui, les affections de votre cœur. C'est là votre plus grande croix, parce que votre cœur a été attaqué par l'endroit le plus sensible, et qu'il trouve d'ailleurs les plus spécieux prétextes de légitimer sa douleur. Je vous entends vous dire à vous-même que vous ne regrettez pas cette privation à cause des consolations qu'elle vous a enlevées, mais à cause des services qu'elle vous ôte pour votre avancement spirituel. — Erreur et illusion de l'amour-propre ! Le seul *fiat*, dans ces sortes de privations, donne plus de mérite devant DIEU qu'on n'en pourrait acquérir par la plus belle, la plus digne, la plus consolante direction du monde. — Mais, dites-vous, si on était guidé par un conseil suivi, on ne commettrait pas tant de fautes. — Je réponds que ces fautes déplaisent moins à DIEU que le plus petit attachement de cœur, si pur, si innocent qu'il paraisse et qu'il soit dans le fond. Ainsi, je ne puis assez admirer la bonté de DIEU sur vous, qui vous conduit, depuis nombre d'années, par ces sortes de privations, pour rompre en vous jusqu'aux moindres attachements. Maintenant il attaque encore le corps par les infirmités, pour vous détacher de vous-même ; il attaque l'âme par les ennuis, les dégoûts, insensibilités et autres peines, pour vous détacher, dans l'intérieur, de tout appui et de toute consolation sensible. Si vous le laissez agir librement en vous, vous en viendrez enfin à ne tenir plus qu'à lui seul, par la

pure foi, par le pur esprit, et, comme parle saint François de Sales, par la fine pointe de l'esprit. Laissez donc faire ce DIEU de bonté, qui mérite bien, sans doute, que vous vous fliez à lui.

Je ne puis m'empêcher de dire que plus je vis, et plus je vois et je comprends que tout dépend de DIEU seul, et qu'il n'y a qu'à lui livrer tout pour réussir en tout. Je ne lui ai pas plutôt fait le sacrifice de toutes choses, que je vois tout s'arranger à souhait.

5° Vous faites bien de penser qu'il y en a beaucoup qui ont des croix plus pesantes que les vôtres ; mais sachez que le sentiment de cette pesanteur n'empêche pas que nous soyons soumis à DIEU. Nous pouvons bien être privés de la soumission sensible et consolante, mais jamais nous ne manquons à celle de la pure foi et du pur esprit. Celle-ci est d'autant plus méritoire, qu'aucune vaine complaisance ne peut la gâter. Voilà pourquoi DIEU ne donne à bien des personnes que cette dernière soumission, qui laisse l'âme gémissante et humiliée sous le poids de ses afflictions.

DIEU donne la robe selon le froid ; nous avons toujours des grâces particulières pour soutenir les revers extraordinaires. Tout ce qu'on ne peut empêcher devient plus supportable par la patience ; c'est ce qu'a dit un philosophe païen, éclairé par les seules lumières de la raison ; que ne devraient pas nous faire penser et dire la foi et la Religion, la vue de la croix et la perspective de l'éternelle félicité !

LETTRE XV

Utilité de ces afflictions.

Ma chère Sœur,

Quand je songe au prix infini de vos épreuves présentes, je n'ose vous en souhaiter la cessation : ce que je vous souhaite, c'est de vous tenir dans un continuel état de sacrifice et d'abandon, ou du moins d'y tendre, et de le désirer et de le demander sans cesse à DIEU. Grâce à cette disposition, nous avançons plus vite notre fortune éternelle par le bon usage des croix et des afflictions que par les consolations et les succès. Dans quelques jours, tout cela sera passé avec nous ; et pour nous en réjouir et en rendre grâce, nous aurons toute la vaste étendue de l'éternité. Voilà ce qui doit nous consoler parfaitement de toutes nos peines intérieures et extérieures. C'est ce qui sera notre joie en paradis. Songeons qu'il ne reste que peu de temps pour y parvenir, et tâchons, quoi qu'il en coûte, de nous rendre dignes de ce bonheur infini qui nous attend.

* (1) Déjà, du reste, ma chère Sœur, je touche au doigt les grands fruits qu'a portés dans votre âme la forte épreuve par où DIEU vous a fait passer. Bien qu'elle ait excité de violentes tempêtes dans votre intérieur, je ne puis douter qu'elle n'ait puissamment contribué à votre progrès spirituel. Vous avez appris par là à être intérieurement crucifiée, à vous dégoûter de tout, à faire à DIEU de très pénibles et de fréquents sacrifices, à vous surmonter en bien des choses, à pa-

(1) Le passage compris entre les deux astérisques est tiré d'une lettre adressée à la Sœur Marie-Thérèse de Vioménil, en 1738.

tienter, à vous soumettre, à vous abandonner à DIEU. — Mais, comment, dites-vous, tout cela s'est-il fait ? — Cela s'est fait avec des troubles, des renversements et des répugnances infinis, par la fine pointe de l'esprit, et souvent à votre insu, sans que vous pussiez rien comprendre à cette soumission, que vous avez souvent sans croire l'avoir. D'autres fois vous étiez persuadée que vous ne l'aviez pas et qu'à peine vous la désiriez, et pourtant, alors même, elle était au fond de votre cœur. Oh ! que DIEU est admirable dans ses opérations ! Si vous aviez connu, comme moi, le fond de votre âme, vous auriez peut-être tout gâté par de secrets retours et de vaines complaisances en vous-même. Laissons faire DIEU ; ce n'est que dans notre ignorance, notre aveuglement et nos ténèbres qu'il peut opérer à son gré, sans que nous gâtions son ouvrage. Nous l'affermissons même par notre humiliation, croyant alors que tout va mal, que tout est perdu ; mais il vous doit suffire que je voie clairement votre progrès pour vous en assurer, vous en répondre et vous encourager.

Oh ! que je souhaiterais que vous eussiez en tout plus de confiance en DIEU, plus d'abandon à sa sage et divine providence, qui ménage jusqu'aux moindres événements de cette vie ! Il les tourne toujours à l'avantage de ceux qui se confient pleinement en elle, et qui s'abandonnent, sans réserve, à ses soins paternels. Mon DIEU ! que cette confiance et cet entier abandon produisent de paix intérieure, et délivrent de soins multipliés sans fin, toujours inquiets et chagrinants ! Mais comme on n'en voit point là tout d'un coup, mais peu à peu, et par des progrès presque insensibles, il faut y aspirer sans cesse, le demander à DIEU et en faire des

actes. Les occasions ne nous manquent pas ; saisissons-les et tâchons de dire sans cesse : « Oui, mon DIEU, vous le voulez, vous le permettez ainsi ; eh bien ! je le veux aussi pour l'amour de vous ; aidez et soutenez ma faiblesse. » Le tout, doucement, sans efforts, et de la pointe de l'esprit, malgré les révoltes et les répugnances intérieures, dont il ne faut tenir nul compte, que pour les supporter patiemment et en faire des sacrifices. Veillons même faire ces actes avec ces répugnances et ces révoltes, puisque DIEU le veut ou le permet ainsi ; et quand nous y aurons manqué, agissons comme nous devons agir après toutes nos fautes, tâchons de regagner ce que nous avons perdu, par l'humilité intérieure ; mais que cette humilité soit douce et tranquille, sans dépit ni chagrin contre nous, non plus que contre le prochain. Je dis sans chagrin ni dépit volontaires, car les premiers mouvements indélébiles ne dépendent pas de nous, et pourvu que nous n'y consentions pas, ils nous feront exercer avec plus de mérite la patience, la douceur et l'humilité.

Dans ce misérable exil, les dangers sont continuels et inévitables partout ; il n'y a point d'autre secret pour s'en garantir que de prendre, sans trouble ni empressement, les précautions que la prudence suggère, et puis de se remettre de tout à la divine Providence. On se jette entre les bras de DIEU, et on y demeure en paix, tranquille, sans souci, comme un petit enfant entre les bras de sa bonne et tendre mère, ou de sa nourrice. O mon DIEU ! qui saurait bien s'acquitter de cette pratique, quel trésor de paix, de repos, de mérites ne trouverait-il pas ! Tâchez d'en user de la sorte en tout et partout, et de prendre un peu de cet esprit intérieur.

Rien n'est plus capable de calmer et de modérer les impétuosités et les saillies naturelles ; rien de plus propre à prévenir ou à adoucir mille chagrins amers et mille prévoyances inquiètes *.

L'état du P. F. est digne de pitié. DIEU veut bien le sanctifier puisqu'il l'afflige si fort sur la fin de ses jours. Il est bien dur alors, selon la nature, d'être négligé ; mais quelle consolation de beaucoup souffrir pour DIEU, avant que d'aller à DIEU et de paraître devant lui ! Avoir de quoi être bien soulagé, est, à la vérité, un bienfait de DIEU, mais très différent du premier. DIEU me préserve de pareilles grâces ; je m'y affectionnerais peut-être et j'y mettrais ma consolation. Une vertu médiocre peut bien user de la première grâce ; mais il faut une vertu héroïque pour bien user, selon DIEU, de la seconde. Je suis à vous, en Notre-Seigneur, et jusqu'à la mort et après même, si DIEU me fait miséricorde, ainsi que je l'espère grandement.

LETTRE XVI

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Même sujet.

1^o Je ne suis pas surpris, ma chère Sœur, du trouble que vous a causé l'épreuve douloureuse à laquelle Notre-Seigneur vient de vous soumettre. Ces sortes d'événements nous touchent d'autant plus vivement qu'ils nous blessent dans nos affections les plus intimes. Mais si je ne suis pas surpris de ce trouble involontaire, je vous engage à faire tous vos efforts pour le remplacer par une entière résignation à toutes les volontés de DIEU ! Oh ! qu'ils sont grands les trésors de grâces, de mérites, de

paix que cette disposition nous apporte ! C'est pour cela que je vous ai tant prêché et que je vous prêche encore sans cesse le parfait abandon, vous souhaitant aussi tranquille et aussi heureuse que sainte. Vous n'en êtes pas là encore ; mais cela viendra, avec le secours de DIEU, peu à peu.

2° DIEU laisse toujours mon parent malade dans le même état, pour éprouver et pour convertir toute la famille. S'ils en retirent ce fruit, comme j'ai tout lieu de l'espérer, je bénirai DIEU, du fond de mon cœur, de cet heureux accident, qui vaut mieux que toutes les fortunes du monde.

3° Je viens de perdre le meilleur et le plus proche ami qui me restait, celui que j'estimais le plus, et sur lequel je pouvais le plus compter. DIEU l'a ainsi voulu ; sa sainte volonté soit faite ! *Fiat* ! Je le recommande à vos prières.

4° DIEU soit béni de tout et en tout ; mais en particulier de ce qu'il sait si bien se servir de tout pour sanctifier ses élus les uns par les autres ! Sur quoi le saint archevêque de Cambrai a très bien dit : que DIEU se sert souvent d'un diamant pour polir un autre diamant. Oh ! que cette pensée est utile pour se consoler, et pour ne jamais se scandaliser des petites persécutions dont les gens de bien sont les auteurs les uns à l'égard des autres.

5° Les grêles et les pluies ont fait en bien des provinces de grands ravages, comme dans la vôtre. DIEU nous fasse la grâce de tirer du profit de tous les fléaux du ciel pour l'expiation de nos péchés ! Un simple *fiat*, bien sincère, vaut mieux que toute l'abondance qu'on désire, parce que c'est un trésor pour l'éternité. Quand

une fois on est bien rempli de ces hautes espérances, on se trouve beaucoup moins sensible aux accidents de cette courte et misérable vie.

6° A force de penser à la mort, on parvient peu à peu à l'envisager tranquillement. L'incomparable Père Bourdaloue a fort bien dit : que la pensée de la mort est, à la vérité, triste ; mais qu'à force de l'envisager comme salulaire, elle devient enfin agréable ; et on rapporte d'un grand théologien jésuite, le P. François Suarez, qu'il disait à cette dernière heure : qu'il n'aurait jamais pensé qu'il fût si doux de mourir.

7° On entend dire quelquefois : Mais je n'ai plus ni appui qui me fortifie, ni instruction qui m'encourage ; — sujet de sacrifice : *Fiat, fiat !* Toutes les instructions les plus fortifiantes ne valent pas ce que l'on gagne par un simple *fiat* appliqué à la soustraction de ces appuis extérieurs. La grande voie de toute perfection est renfermée dans ces seules paroles du *Pater* : *Fiat voluntas tua !* Vous n'avez qu'à les dire de bouche, et encore plus de cœur, le mieux que vous pourrez ; et soyez persuadée qu'avec cette seule disposition intérieure, rien ne vous manquera et ne pourra jamais vous manquer. Apprenez par là à trouver le repos au milieu des embarras même et du trouble, parce que tout cela devient bon quand DIEU le veut ou le permet ainsi. Les afflictions et les croix sont de si grandes grâces, que les méchants ne se convertissent ordinairement que par là et les gens de bien ne se perfectionnent que par ce même moyen.

8° DIEU peut aisément suppléer à tout, et il y supplée effectivement, quand on ne veut que lui seul et qu'on attend tout de lui seul. C'est pour nous conduire peu à peu et par une heureuse nécessité à cette belle et si dési-

nable disposition qu'il nous prive souvent de tout appui humain, de toute consolation humaine ; de même qu'il répand des amertumes sur les plaisirs du monde, pour en dégoûter et en détacher les âmes mondaines qu'il veut sauver. Heureuses amertumes ! heureuses privations, quand on comprend bien qu'elles viennent plutôt de la bonté de DIEU que de sa justice, car c'est ainsi qu'on les doit regarder.

LETTRE XVII

A LA MÊME

Conduite à tenir dans ces épreuves.

Ma chère Sœur,

Ne pourriez-vous pas suspendre vos craintes et vos larmes après avoir éprouvé si souvent qu'en tout ce qui vous touche vivement le cœur, vous êtes exposée à vous créer des fantômes et à concevoir de vaines frayeurs ? S'il vous est impossible de prévenir ces fâcheux écarts de votre imagination, tâchez du moins d'en tirer profit, d'en faire matière de sacrifices intérieurs, et l'occasion d'exercer un complet abandon à tous les ordres de la divine Providence, quels qu'ils puissent être.

Je suis de votre avis ; et je n'ai jamais souhaité et moins encore demandé des peines et des consolations. Celles que la Providence envoie suffisent sans les désirer, ni les procurer soi-même. Il faut s'y attendre et s'y préparer ; c'est le moyen d'avoir plus de force et plus de courage pour les recevoir et pour les soutenir comme il faut, quand DIEU les envoie.

C'est là une de mes chères pratiques, dont je me

trouve bien pour cette vie et pour l'autre. J'offre à DIEU, par avance, tous les sacrifices dont la pensée me vient en esprit, sans que je l'ai cherchée. C'est pour nous faire acquérir le mérite de cette offrande que DIEU nous crucifie par ces idées et ces craintes de maux à venir qu'il n'a pas dessein de nous envoyer. Quand, au contraire, il nous envoie des consolations, soit spirituelles, soit temporelles, on doit les recevoir simplement, avec reconnaissance et action de grâces, mais sans attaches, ni sans trop s'y amuser, car toute joie qui n'est pas en DIEU ne peut servir qu'à alimenter l'amour-propre.

Votre solitude, durant l'absence de la personne sur laquelle vous aviez lieu de compter davantage, tout ennuyeuse qu'elle ait été, n'a pu être que très salutaire pour vous. Que d'actes de résignation dans vos infirmités et vos impuissances ! que d'élévations de votre cœur vers DIEU ! que de bonnes affections et de saintes résolutions ! La bonne volonté vous sauvera. DIEU la voit dans votre cœur. Chacun a sa voie qu'il doit suivre, selon ses lumières. Tâchez, peu à peu, de vous servir de votre situation présente et de vos amertumes de cœur, pour mettre en DIEU seul toute votre confiance, pour les affaires du temps et de l'éternité.

Les calamités présentes, dont vous me faites une si triste peinture, vous mettent dans la nécessité, pour votre repos même, de faire sans cesse à DIEU des sacrifices bien méritoires. Les misères publiques sont grandes, et grande aussi est la part que vous y avez. Mais la vie des hommes pécheurs, et nous le sommes tous, devant se passer tout entière dans la pénitence et dans la croix, DIEU exerce sa miséricorde, en nous

présentant, de sa main, le remède que nous devons prendre. Le calice est amer, il est vrai, mais les flammes de l'enfer et du purgatoire le sont infiniment davantage ; et puisqu'il nous faut boire ce calice salutaire, bon gré ou mal gré, faisons, comme dit le proverbe, de nécessité vertu et de vertu nécessité. C'est le moyen d'adoucir toutes nos amertumes.

Les intérieures sont, comme vous dites, les plus crucifiantes ; mais aussi elles sont les plus méritoires et les plus purifiantes ; et après ces purifications et ces détachements intérieurs, tout devient plus doux. Il est bien plus facile alors de se laisser aller à un parfait abandon et à une filiale confiance en DIEU seul par JÉSUS-CHRIST.

Les réflexions que vous faites à cet égard sont à la vérité raisonnables et justes, mais trop humaines. Il en faut toujours revenir à l'abandon et à l'espérance en la seule Providence divine ; car, que peuvent les hommes, et à quels changements ne sont-ils pas exposés ! Comptons donc sur DIEU seul qui ne change jamais, qui sait mieux que nous ce qu'il nous faut et qui nous le donne constamment en bon Père. Mais il a affaire à des enfants souvent si aveugles, qu'ils ne savent ce qu'ils demandent. Dans les prières même qui leur semblent les plus justes et les plus raisonnables, ils se trompent, pour vouloir pénétrer dans un avenir qui n'appartient qu'à DIEU seul. Quand il nous ôte ce qui nous paraît nécessaire, il sait et il peut y suppléer imperceptiblement par mille moyens secrets et qui nous sont inconnus. Cela est si vrai que les seules amertumes et serremments de cœur, bien supportés en patience et silence intérieur, font plus avancer une âme que la présence et les instructions des plus saints et des plus

habiles directeurs. J'en ai fait cent fois l'expérience, et voilà à présent votre voie et l'unique chose que DIEU demande en vous : soumission, abandon, confiance, sacrifice et silence, le mieux que vous pourrez, sans pourtant de trop violents efforts.

LETTRE XVIII

A LA MÊME

Même sujet.

Croyez-moi, ma chère Sœur, faisons taire toutes nos craintes et remettons-nous de tout à la divine Providence ; elle a des ressorts secrets, mais infaillibles, pour conduire tout à ses fins. Quoi que puissent dire et faire les hommes, ils ne font rien que ce que DIEU veut ou permet, et qu'il ne fasse servir à l'accomplissement de ses miséricordieux desseins. Il n'est pas moins puissant pour conduire à ses fins par les moyens en apparence les plus contraires, que pour rafraîchir ses serviteurs au milieu des fournaises embrasées, et les faire marcher sur les eaux. Nous éprouvons d'autant plus sensiblement cette protection toute paternelle de la Providence, que nous nous confions à elle avec un abandon plus filial.

Je viens, tout récemment encore, d'en faire l'expérience ; aussi ai-je prié DIEU, avec plus de ferveur que jamais, qu'il me fasse la grâce de ne jamais faire mes volontés toujours aveugles et souvent pernicieuses, mais toujours les siennes qui sont justes, saintes, aimables et infiniment bienfaisantes. Ah ! si vous saviez quel plaisir c'est de ne trouver ni contentement, ni repos, que dans le seul accomplissement des volontés d'un

DIEU aussi bon que puissant, vous ne pourriez plus vouloir autre chose. Ne regardez jamais une peine, quelle qu'elle soit, comme une marque de l'éloignement de DIEU ; car les croix et les peines, soit extérieures, soit intérieures, sont, tout au contraire, les effets de sa bonté et les visites de son amour.

Mais, dites-vous, que deviendrai-je si?... — Oh ! voilà bien les tentations de l'ennemi. Pourquoi sommes-nous si ingénieux à nous tourmenter par avance de ce qui n'arrivera peut-être jamais ? A chaque jour suffit son mal. Les prévoyances inquiètes nous nuisent beaucoup ; pourquoi nous y livrer si facilement ? Nous sommes bien ennemis de notre repos ; car, que gagnons-nous par là, et que ne perdons-nous pas, au contraire, pour le temps et pour l'éternité ? Quand nous sommes obsédés, malgré nous, par ces prévisions importunes, soyons fidèles à en faire un continuel sacrifice au Souverain Maître. C'est ce que je vous conjure de faire ; par là vous engagerez DIEU à vous être favorable et à vous assister en tout ; vous acquerez un trésor de vertus et de mérites pour le ciel, une soumission et un abandon qui vous avanceront dans les voies de DIEU plus que toutes les autres pratiques de piété ; et c'est apparemment dans cette vue que DIEU permet en vous toutes ces imaginations fâcheuses et crucifiantes.

Mettez-les donc à profit, et DIEU vous bénira. Votre seule soumission à son bon plaisir, dans les privations, vous avancera plus que tous les plus beaux discours et les plus saintes lectures. Oh ! si vous compreniez bien cette grande vérité, quelle paix intérieure et quel avancement dans les voies de DIEU ! Sans cette soumission à son bon plaisir, toutes les spiritualités sont bien peu

de chose. Tant qu'on se borne aux pratiques extérieures, on n'a qu'une légère écorce de la vraie et solide piété, qui consiste très assurément et essentiellement à vouloir en tout et partout ce que DIEU veut, et comme il le veut. Quand on en est venu là, l'esprit de DIEU règne absolument dans le cœur, supplée seul à tout, et ne manque jamais, au besoin, quand on l'appelle avec une humble confiance.

C'est là une vérité de foi, mais, hélas ! trop peu connue d'un grand nombre d'âmes, d'ailleurs pieuses. Aussi les voit-on, faute de cette disposition, ramper ou s'arrêter dans les voies de DIEU. Quel pitoyable aveuglement ! Les tracas et les embarras où nous sommes, par les ordres de DIEU et par les arrangements de la divine et sage Providence, valent bien le plus doux recueillement, quand on sait dire souvent, mais du fond du cœur : « Mon DIEU ! vous le voulez, je le veux, *fiat !* » Quoiqu'on ne le dise que de la fine pointe de l'esprit, comme parle saint François de Sales, et que la volonté semble n'y avoir point de part, le sacrifice n'en est alors que plus agréable à DIEU et plus méritoire pour nous.

Attachez-vous avec une fermeté inébranlable à cette pratique, et vous en éprouverez bientôt les excellents fruits. Si vous y pouviez joindre une certaine paix et tranquillité d'esprit, une certaine douceur de cœur envers les autres et envers vous-même, sans jamais donner des marques de dépit, de chagrin et d'humeur, que de grands et méritoires sacrifices ne feriez-vous pas ! Du moins, humiliez-vous doucement après toutes vos fautes, et revenez à DIEU avec confiance, comme si de rien n'était, ainsi que l'enseigne le *Combat spirituel*. Comme nous ne pouvons goûter ni bonheur, ni repos,

dans cette misérable vie, qu'à proportion de notre aveugle soumission aux ordres de la divine Providence, c'est pour cela que je ne me lasse jamais de vous en parler toujours un peu. Croyez-moi, ne faites fond que sur cette aimable Providence, et abandonnez-lui le soin de tout, absolument et sans réserve. Faites seulement avec simplicité ce que vous croirez devoir faire, dans les rencontres, pour ne pas tenter DIEU ; mais faites-le doucement, tranquillement, sans efforts, sans trouble, sans empressement, ni inquiétude, comme parle saint François de Sales. Mon DIEU ! de combien d'inquiétudes, de chagrins et de prévoyances ne se décharge-t-on point, peu à peu, par une conduite si raisonnable et si chrétienne !

LETTRE XIX

Bonheur des âmes qui s'abandonnent à DIEU dans leurs afflictions.

Je ne m'étonne pas, ma chère Sœur, que vous ayez de la peine à comprendre les voies de la divine Providence ; je ne les comprends pas mieux que vous ; mais ce que je sais, et que vous n'ignorez pas plus que moi, c'est que DIEU arrange et dispose toutes choses comme il lui plaît, et se sert de qui il veut pour faire réussir ses desseins, au temps et au moment qu'il a marqué. Apprenons donc à nous abandonner en tout et pour tout, avec soumission et confiance, à Celui qui peut tout, et qui dispose de tout, selon ses vues et ses desseins.

Si nous savons nous mettre dans cette sainte disposition, nous attendrons patiemment que toutes choses arrivent au pas de la divine Providence, plutôt qu'au

pas, ou pour mieux dire, à la course de nos activités et de nos empressements. L'abandon à cette sainte Providence engage DIEU à remédier à tout, à pourvoir à tout, et à nous consoler de tout. Souvenez-vous toujours de cete grande maxime : Tout passe, mais DIEU seul demeure. Abandonnez-vous donc, vous et tous ceux qui vous sont chers, au soin de son aimable providence. Dans les fléaux publics, comme en tout le reste, nous devons glorifier par notre confiance cette infinie bonté, et nous pourrons dire un jour avec David : « Nous nous sommes réjouis, Seigneur, pour les années durant lesquelles vous nous avez affligés, et où, par de courtes et légères afflictions, vous avez sauvé nos âmes. » La souffrance, patiemment endurée, est le partage et le sceau des élus ; disons encore, avec le même Prophète : « Seigneur, je me suis tu et humilié, parce que c'est vous qui l'avez fait ! »

Il n'y a point d'autres motifs de consolation, dans les plus grands maux, qu'une foi vive dans la bonté de Celui qui nous les envoie, l'attente de l'éternelle félicité que ces épreuves nous méritent, le souvenir des péchés qu'elles nous aident à expier, la contemplation des souffrances que JÉSUS-CHRIST a endurées par amour pour nous. Notre impatience ne servirait qu'à redoubler ces maux, tandis que la patience a une grande vertu pour les adoucir. DIEU, dans tous les pays du monde, a ses fléaux particuliers, qui sont comme autant de différentes verges, dont il menace et punit nos désordres ; mais ce sont toujours des châtiments tout paternels, puisqu'il ne nous menace et ne nous frappe en ce monde que pour nous mieux sauver dans l'autre. Qu'il soit béni à jamais !

LIVRE SIXIÈME

SUITE DES ÉPREUVES. — CRAINTE DE L'INIMITIÉ DE DIEU

LETTRE PREMIÈRE

Tentations, craintes d'y céder.

J'en conviens, ma chère Sœur, l'épreuve à laquelle Notre-Seigneur vous soumet en ce moment est bien plus rude que celles par lesquelles vous étiez passée jusqu'à ce jour. Pour une âme qui aime DIEU, il n'est rien de plus douloureux que la crainte de l'offenser ; rien de plus affreux que d'avoir l'esprit tout rempli de pensées coupables, et de sentir son cœur entraîné, en quelque sorte, malgré lui, par la violence des tentations ; mais ce qui est pour vous une source d'angoisses cruelles est pour vos directeurs un motif de sécurité. Plus vos craintes sont vives, et plus les tentations vous causent d'horreur, plus il est évident que votre volonté n'y donne aucun consentement, et que, loin de vous nuire, elles ne servent qu'à accroître vos mérites. En ceci, plus encore qu'en tout le reste, vous devez suivre aveuglément l'avis de ceux qui vous dirigent. Or, je vous le dis sans la moindre hésitation : toutes ces tenta-

tions si effrayantes, ces révoltes intérieures qui vous bouleversent, ce découragement qui vous abat, cette espèce de désespoir qui semble vous éloigner irréparablement de DIEU, tout cela se passe dans la partie inférieure de votre âme, sans aucun consentement exprès et formel de la partie supérieure. Celle-ci, il est vrai, se trouve alors elle-même si troublée et si aveuglée, qu'elle ne peut pas discerner ce qu'elle fait ou ne fait pas, si elle consent ou non. C'est ce qui rend l'épreuve plus douloureuse ; mais, bon courage ! il faut alors se jeter comme on peut aux pieds de JÉSUS-CHRIST crucifié ; s'humilier et se confondre de sa faiblesse, mais doucement et sans dépit ; implorer le secours de DIEU par son divin Fils, notre Sauveur et notre avocat, par l'intercession de MARIE, notre douce Mère ; et croire fermement que Celui qui nous poursuivait lorsque nous le fuyions, ne saurait permettre que nous soyons séparés de lui malgré nous.

LETTRE II

A LA SŒUR DE LESEN, RELIGIEUSE ANNONCIADE (1734)

Crainte des tentations elles-mêmes.

C'est une illusion, ma chère Sœur, de trop craindre les combats. Ne reculez jamais devant les occasions que DIEU vous ménage d'acquérir des mérites et de pratiquer la vertu, sous le pitoyable prétexte d'éviter le danger de faire des fautes, en évitant de combattre. Est-ce ainsi qu'agissent les soldats des princes de la terre ? Et ne savons-nous pas que nous sommes les soldats de JÉSUS-CHRIST, que notre vie entière n'est qu'un

long combat, et qu'il n'y aura de couronné que celui qui aura vaillamment combattu ?

Rougissez de votre lâcheté, et quand vous vous trouverez en présence d'une contradiction ou d'une humiliation, dites-vous que le moment est venu de prouver à votre DIEU la sincérité de votre amour. Confiez-vous dans la bonté et dans la puissance de sa grâce : cette confiance vous assurera la victoire. Et lors même qu'il vous arriverait de tomber dans quelques fautes, le dommage n'est d'ailleurs presque rien, en comparaison des grands biens que vous acquérez, soit par les efforts que vous faites dans le combat, soit par le mérite qui résulte de la victoire, soit même par l'humiliation que vous causent ces légères défaites.

Que si vos tentations sont purement intérieures, si c'est par vos pensées et vos sentiments que vous craignez d'être entraînée, défaites-vous également de cette crainte. Ne combattez même pas directement ces mouvements intérieurs ; laissez-les tomber ; combattez-les indirectement par le recueillement et par la pensée de DIEU ; et si vous ne pouvez ainsi vous en délivrer, supportez-les avec patience. Cette défiance qui vous fait fuir les tentations voulues de DIEU vous en attire d'autres plus dangereuses dont vous ne vous défiez pas : car, quelle tentation plus évidente et plus grossière que de penser et de dire que vous ne réussirez jamais dans votre vie intérieure ? Quoi donc est-ce que toutes les personnes religieuses n'y sont pas appelées, et vous en particulier ? Cette impuissance même, que votre épreuve vous a si clairement révélée, de faire aucun progrès sérieux dans la perfection, et de goûter aucune paix hors de cette voie unique, n'est-elle pas un signe

manifeste que DIEU vous y appelle plus que le commun ? Ouvrez donc les yeux ; reconnaissez que toutes ces pensées qui vous découragent, vous troublent et vous affaiblissent, ne peuvent venir que du démon. Il voudrait vous ôter les forces intérieures dont vous avez besoin pour vaincre les répugnances de la nature ; je vous en conjure, ne vous laissez pas prendre à ce piège ; qu'il ne vous arrive plus de regarder les révoltes des passions comme une marque de l'éloignement de DIEU. Non, ma chère fille ; c'est, au contraire, une plus grande grâce que vous ne pensez : en vous pénétrant de votre faiblesse et de votre perversité, elle vous porte à ne rien attendre que de DIEU, et à ne plus vous appuyer que sur lui seul. DIEU seul doit suffire à une âme qui le connaît.

LETTRE III

Explication de l'état d'une âme tentée, et des desseins de DIEU sur elle.

On dirait, ma bonne Sœur, que vous n'avez jamais médité sur les textes si nombreux des saintes Écritures, où le divin Esprit nous fait comprendre la nécessité des tentations et les fruits précieux qu'elles portent dans les âmes qui ne se laissent point abattre. Ne savez-vous pas qu'elles sont comparées à la fournaise où l'argile acquiert sa fermeté et l'or son éclat ; qu'elles nous sont présentées comme un sujet de joie, un signe de l'amitié de DIEU, un enseignement indispensable pour acquérir la science de DIEU ? Si vous vous rappelez ces vérités consolantes, comment pourriez-vous vous laisser aller à la tristesse ? Je vous déclare, au nom de Notre-Seigneur, que vous n'avez aucun sujet de craindre. Si vous le voulez, vous pouvez vous unir à

DIEU autant et plus que dans les moments de votre plus grande ferveur ; vous n'avez pour cela qu'une chose à faire : souffrir en paix, en silence, avec une patience inébranlable et une entière résignation, votre état pénible, comme vous souffririez la fièvre ou toute autre maladie du corps. Il faut vous dire à vous-même, de temps en temps, ce que vous diriez à une malade, pour l'engager à endurer son mal avec patience. Vous lui représenteriez qu'en se laissant aller à l'impatience ou au murmure, elle ne réussirait qu'à l'aggraver et à le faire durer longtemps ; c'est ce que vous devez également vous représenter à vous-même.

J'approuve fort le commandement qui vous a été fait d'approcher de la sainte Table, sans tenir aucun compte de vos tentations. Votre confesseur a raison, et il aurait grand tort, au contraire, s'il daignait vous écouter sur l'article en question. — Mais, direz-vous, si je consens à la tentation, et si, par là, je me trouve en péché mortel, quel malheur ! — Ce n'est pas à vous d'en juger, mais d'obéir aveuglément, fondée sur ce grand principe que, lors même que le confesseur viendrait à se tromper, la pénitente ne peut être trompée en rendant de bonne foi, en vue de DIEU, l'obéissance à ceux qu'il lui a donnés pour guides. — Mais, direz-vous encore, je voudrais bien savoir comment il peut mieux connaître que moi ce qui se passe dans mon âme, durant la tentation ? — Curiosité inutile : il ne s'agit pas de savoir comment ; mais cela est ainsi, et il faut obéir sans raisonner et sans répliquer.

Cependant, comme je suis bon et facile aux âmes peu faites à ces combats intérieurs, je veux bien condescendre à votre curiosité ; ma réponse pourra vous

apprendre des choses importantes. Il faut savoir, premièrement, qu'il y a en nous comme deux âmes et deux personnes : une âme animale, sensitive et terrestre, qui s'appelle la partie inférieure, et une âme spirituelle, qui s'appelle la partie supérieure, où réside la volonté libre de l'homme. Secondement, que tout ce qui se passe dans cette partie inférieure et animale : imaginations, sentiments, mouvements déréglés, tout cela est en nous, mais n'est pas de nous ; et par sa propre nature est indélélibéré et involontaire. Tout cela peut bien solliciter, mais non pas forcer la volonté au consentement libre et volontaire qui, seul, fait le péché. Quand la tentation n'est pas forte, on reconnaît très bien soi-même, on sent même que, loin d'y donner son consentement, on le refuse ; mais lorsque DIEU permet que la tentation devienne forte et violente, alors, à cause des grandes agitations involontaires dans la partie inférieure, la supérieure a bien de la peine à discerner ses propres mouvements, et elle demeure dans de grandes craintes et perplexités d'avoir consenti. Il n'en faut pas davantage pour jeter ces bonnes âmes dans des peines et des remords effroyables que DIEU permet, encore un coup, pour éprouver leur fidélité. Un confesseur, qui juge de sang-froid et sans trouble, discerne mieux la vérité ; et la grande peine qu'éprouve la pauvre âme, sa crainte excessive d'avoir consenti, sont pour le confesseur une preuve évidente qu'il n'y a aucun consentement plein et délélibéré. En effet, nous savons par expérience que les personnes qui consentent et qui succombent au mal, n'ont point ces peines, ni ces craintes. Plus les unes et les autres sont grandes, plus est certaine la garantie qui en résulte en faveur de la personne tentée.

Je me joins donc à votre confesseur, et voici mon ordonnance :

1^o Ne vous examinez, ni ne vous accusez point là-dessus, pour l'ordinaire.

2^o Supportez en paix votre humiliation et votre martyre intérieur, qui, je vous assure, est une grande grâce de DIEU. Mais cette grâce, vous ne la connaîtrez bien que quand l'épreuve sera passée.

3^o Voici la prière intérieure que vous devez faire sans cesse à DIEU : « Seigneur, daignez me préserver de tout péché, surtout en cette matière ; mais, pour la peine qui mortifie et qui doit guérir mon amour-propre, pour l'humiliation et la sainte abjection qui pique mon orgueil et qui doit l'abattre, je l'accepte, pour le temps qu'il vous plaira, et je vous en remercie comme d'une grâce. Faites, Seigneur, que ces remèdes amers produisent leur effet, qu'ils guérissent mon amour-propre et ma vanité, et qu'ils m'aident à acquérir la sainte humilité et la basse estime de moi-même, qui est le solide fondement de la vie intérieure et de toute la perfection. »

Je vous trouve fort ignorante au sujet des tentations ; il est vrai qu'elles ne viennent jamais de DIEU qui ne tente personne, comme dit saint Jacques ; et qu'elles viennent toujours ou du démon ou de l'imagination, du tempérament, etc. ; mais n'est-ce pas toujours DIEU qui les permet pour notre bien ? Et ne faut-il pas adorer ses saintes permissions en tout, hors le péché, qu'il déteste, et que nous devons détester avec lui ? Gardez-vous donc bien de vous laisser troubler et inquiéter par ces tentations ; ce trouble est bien plus à craindre que les tentations elles-mêmes.

Vous marchez, dites-vous, dans une voie fort obscure. — C'est là, précisément, la voie de la pure foi, toujours obscure, et qui demande de vous un grand abandon à DIEU. Mais quoi de plus naturel et de plus aisé que de s'abandonner à un Père si bon et si miséricordieux, qui veut plus notre bien que nous-mêmes ? Mais, ajoutez-vous, je suis toujours dans le trouble et dans les craintes excessives d'avoir péché ; cela rend la vie bien dure et m'empêche de goûter la paix des enfants de DIEU. — Il en est ainsi pour le moment, je le reconnais ; mais je sais aussi que c'est par les appréhensions continuelles que la bonne crainte de DIEU s'enracine dans nos âmes, et y introduit ensuite l'amour. C'est par là que DIEU travaille à nous dégoûter de cette vie et de tous ses faux biens, pour nous attacher uniquement à lui. Sachez que l'on ne goûte les consolations des enfants de DIEU qu'après avoir passé par leurs rudes épreuves. On n'achète la paix que par la guerre, et on ne la goûte qu'après la victoire. Si, comme moi, vous découvriez tous les avantages et tous les biens de l'état où DIEU permet que vous soyez, au lieu de vous en affliger comme vous faites, vous seriez dans de continuelles actions de grâces.

Vous êtes, direz-vous, aussi embrouillée que les plus grands pécheurs ! — O ma chère fille, voilà justement ce qui pique votre orgueil ; mais que sommes-nous de notre fonds que de grands pécheurs ? Ne portons-nous pas en nous-mêmes un abîme de misère et de corruption, qui, sans la grâce de DIEU, nous entraînerait dans les plus grands désordres ? Voilà ce que DIEU veut nous faire connaître et sentir par des expériences personnelles, sans quoi nous vivrions et nous mourrions sans

avoir jamais eu cette profonde connaissance de notre néant sur laquelle doit être fondée notre humilité. Remercions DIEU de ce qu'il pose solidement en nous cette base essentielle du salut de notre âme, et plus encore de la perfection de notre état.

L'idée et la crainte de l'exacte vérité des jugements de DIEU est une grande grâce ; mais ne la gênez pas en poussant cette crainte jusqu'au trouble et à l'inquiétude ; car la vraie et la bonne crainte de DIEU est toujours douce, paisible, tranquille, et accompagnée de confiance. Lorsqu'elle produira des effets contraires, rejetez-la comme venant du démon, le père du trouble et du désespoir.

Si j'avais fait mon cœur, dites-vous, je l'aurais fait de telle manière que... — Oh ! que dites-vous là, ma chère fille ! Il ne faut jamais vouloir être autre que DIEU veut. Savez-vous que c'est l'effet d'une vertu héroïque, que de savoir bien supporter ses misères, ses faiblesses, ses humeurs, ses travers d'esprit, les folies et les extravagances de l'imagination ? car c'est principalement pour cela que DIEU permet ces misères. Combien de richesses ces misères ont fait acquérir à une foule de saints et de saintes, en servant de sujet et de matière à leurs combats intérieurs, à leurs victoires et au triomphe de la grâce !

Vous dites encore : De quoi me sert-il que mon cœur se vide d'un objet s'il se remplit d'un autre, sans que DIEU prenne la place ? — Sachez, ma fille, que notre cœur est si plein qu'il ne peut se vider tout d'un coup. Cela se fait peu à peu, et à mesure que le vide augmente, la plénitude de DIEU s'accroît ; mais nous n'éprouvons ce que saint Paul nomme *la totale pléni-*

tude de DIEU, qu'après le vide total ; et il faut bien du temps et bien des épreuves pour achever cet ouvrage. Soyez patiente et fidèle ; ayez confiance, et vous verrez le don de DIEU, et vous éprouverez sa miséricorde.

LETTRE IV

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Diverses tentations.

Je vois clairement, par votre lettre, ma chère Sœur, qu'au milieu de vos troubles intérieurs et de vos épreuves vous avez fait, sans vous en apercevoir, des progrès solides.

1^o Connaître le prix de la vie intérieure et de la paix du cœur, et y aspirer au milieu des embarras et de tous les contretemps, c'est déjà beaucoup ; le reste viendra en son temps et sera le fruit de votre douceur pour les autres et pour vous-même. Accoutumons-nous à bien prendre tout de la main de la divine Providence, et à la bénir également en tout et pour tout. Si nous acceptons de la sorte ses dispositions, ce qui nous fait le plus de peine deviendra le plus avantageux. Confions-nous en DIEU, et n'entrons jamais dans la moindre défiance ; faisons-lui, s'il le faut, à tout moment, de nouveaux sacrifices, et par là nous obtiendrons sans cesse de nouvelles grâces, et nous nous enrichirons de trésors pour le ciel.

2^o Les pensées et les sentiments contre le prochain, quand ils ne sont ni consentis intérieurement, ni exprimés au dehors, sont une matière de mérites et non de péchés. Tenez ferme pour la charité, et peu à peu tout cela passera ou s'adoucir. S'il vous échappe quel-

ques fautes extérieures ou intérieures, contentez-vous de vous en humilier d'abord devant DIEU, sans trouble et en paix, et réparez ensuite généreusement la peine que vous aurez pu faire ou la mauvaise édification que vous aurez pu causer ; vous gagnerez plus par cette réparation que vous n'aurez perdu par la faute.

3° La dureté et l'insensibilité dans la réception des sacrements est certainement une très grande peine ; soutenez-la avec humilité et patience ; faites ce que vous pouvez, doucement, dans la pure foi ; c'est la plus rude pénitence que DIEU impose à une âme, pour la purifier des recherches d'elle-même et des satisfactions de son amour-propre.

4° Tâchez, durant la journée, de vous faire de tout un sujet d'élévation de cœur vers DIEU ; mais sans efforts et sans empressement. Conservez en tout la soumission la plus filiale aux divers arrangements de la divine Providence ; vous gagnerez plus par cela seul que par tous les autres moyens spirituels de votre goût et de votre choix. Faites surtout consister votre perfection à ne vouloir précisément que ce qui plaît à DIEU, et comme cela lui plaît. Son bon plaisir est, en effet, la règle de toute bonne volonté et le principe de toute perfection, soit sur la terre, soit dans le ciel.

LETTRE V

À LA SŒUR CHARLOTTE-ÉLISABETH BOURCIER DE MONTHUREUX (1734)

Crainte de manquer de soumission envers DIEU.

Plût à DIEU qu'il me donnât autant de grâces, je ne dis pas pour vous guérir, mais pour rendre votre mal

salutaire, qu'il me donne de lumières pour le bien connaître. Ce mal n'est pas nouveau, et je ne vois rien de changé dans l'état de votre âme. Aussi n'ai-je point de nouveau remède à vous donner ; tout ce que je puis faire, c'est de vous répéter, d'une nouvelle façon, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. Le voici réduit en maximes et en pratiques : Je vous supplie, au nom de JÉSUS-CHRIST, de lire de temps en temps cette lettre en la présence de DIEU, en esprit de recueillement. Les temps les plus propres à cette lecture sont ceux où vous êtes en proie aux ténèbres et aux bouleversements intérieurs ; car, dans les moments d'orage, toute lecture est presque inutile. Un ange du ciel lui-même ne saurait alors ni vous éclairer, ni vous consoler. Il n'y a au monde ni intelligence, ni puissance capable d'arracher des mains de DIEU une âme qu'il saisit dans sa miséricordieuse rigueur, pour la crucifier et pour la purifier.

Première maxime : Soyons certains que, durant cette vie, tous les coups que DIEU nous porte, sont moins des châtiments de sa justice que des effets de sa miséricorde ; c'est pourquoi le Prophète dit : « Seigneur, lors même que vous êtes courroucé contre nous, vous vous souvenez toujours de votre miséricorde. » :

Seconde maxime : Comme DIEU, pour la conversion et pour la sanctification des gens du monde, leur envoie souvent des afflictions purement temporelles : maladies, pertes de biens, renversements de fortune, etc. ; de même pour la purification et la sanctification des âmes qui sont plus à lui, surtout dans la vie religieuse, il leur envoie des afflictions spirituelles et purement intérieures. C'est ainsi qu'il agit à votre égard : car

quoique vous soyez malade de corps, vos principales peines viennent d'un esprit qui est à la torture, et dont le malaise augmente et redouble la maladie corporelle, et là rend plus pénible.

Troisième maxime : Comme, pour aider les gens du monde à se sanctifier dans les adversités temporelles, nous ne leur prêchons que patience, soumission et résignation continuelle, de même nous ne prêchons autre chose aux âmes peignées et intérieurement crucifiées que l'abandon filial aux mains de DIEU.

Quatrième maxime : C'est une vérité certaine et reconnue que, lorsqu'on est arrivé à ne plus commettre ni péché mortel, ni faute vénielle délibérée, on avance beaucoup plus dans les voies de DIEU en pâtissant qu'en agissant ; d'où je conclus que, pour mettre en sûreté votre salut, et même pour atteindre la perfection, vous n'avez, à proprement parler, qu'une seule chose à faire, qui est d'endurer avec patience, paix et résignation intérieure, le mieux que vous pourrez, l'état pénible où vous êtes ; en invoquant le secours de la grâce, avec une inébranlable confiance dans les seuls mérites de JÉSUS-CHRIST. — C'est là le point de la difficulté, direz-vous ? — J'en conviens, mais je ne doute pas que cette pratique ne vous devienne peu à peu assez facile, si vous voulez tâcher de vous y assujettir, selon les règles que voici. 1^{re} règle : prendre, comme vous faites déjà, le grand mot *fiat* pour votre acte favori et pour votre continuel exercice ; 2^e règle : mépriser et compter pour rien les continuels soulèvements de cœur qui vous viennent de vos peines, ne cherchant même pas à leur résister directement, mais vous contentant de prononcer ce mot *fiat*, ou mieux encore, d'en former

simplement l'acte intérieur. — Mais, me direz-vous, comment les mépriser et les compter pour rien, ces soulèvements de cœur qui me prouvent que ma soumission à la volonté de DIEU n'est ni intérieure, ni réelle ? — Écoutez-moi, je vous prie, jusqu'au bout ; je sens que DIEU m'inspire pour votre bien, et peut-être un peu pour votre consolation. Vous vous trompez, ma Sœur, et c'est le plus cruel de votre peine, de penser qu'à cause de ces soulèvements de cœur violents et en apparence volontaires, votre soumission n'est pas réelle. Vous êtes à cet égard, par une permission divine, à peu près comme des personnes du monde qui sont dans de fréquentes et violentes tentations d'impureté, de haine, d'aversion, de vengeance, ou autres mouvements déréglés, avec des impressions fortes, mais indélébiles et involontaires. La tentation dans ces pauvres âmes est quelquefois si violente, le maudit plaisir qui s'appelle prévenant et involontaire les saisit si fort, le tentateur fait tant de bruit et cause un si grand trouble dans la partie sensitive et inférieure, qu'il leur est impossible de bien discerner si elles ont consenti ou non dans la partie supérieure. Il n'y a que le confesseur qui puisse connaître et discerner, à certaines marques, qu'elles ne consentent jamais. De même, DIEU ne permet pas, pour votre plus grande épreuve, que vous puissiez distinguer la vraie soumission qui se fait dans la fine pointe de l'esprit, comme en cachette et presque à l'insu de votre âme. Mais moi, grâce à DIEU, je la connais, je la vois, je la sens, cette vraie soumission purement intellectuelle, spirituelle et presque imperceptible. — Mais, direz-vous, comment pouvez-vous connaître, voir et sentir dans le fond de mon âme,

ce que je n'y aperçois en aucune sorte ? — Je vais vous le dire ; mais peut-être DIEU ne permettra-t-il pas que vous le compreniez, ou bien ce ne sera que pour un seul moment, afin que cette connaissance ne diminue en rien la peine par où il veut vous purifier en vous crucifiant.

Revenons à la comparaison des autres tentations ; une personne me dira la grande peine intérieure que lui causent ces tentations de haine, d'impureté, etc. ; elle ajoute que la crainte d'y avoir succombé l'agite, la désole et l'abat. — Voilà, dis-je en moi-même, la marque évidente d'une grande crainte de DIEU, d'une grande horreur du péché, d'une grande volonté de résister. Or, la théologie, aussi bien que la connaissance du cœur humain, m'apprennent qu'une âme dans cette disposition intérieure ne saurait donner ce consentement libre, plein, entier, qu'on appelle délibéré ; que si elle le donnait, elle sortirait aussitôt de la situation intérieure et de la disposition habituelle où elle se trouve, et où je la vois. Tout au plus, il peut arriver que, vu la fréquence et la violence de la tentation, il y ait eu quelque négligence, quelques moments de surprise ; par exemple, quelque petit désir commencé de se venger, quelques mouvements de complaisance à demi volontaires, comme parle l'école ; mais, pour des consentements pleins, entiers, délibérés, cela ne se peut dans cette situation de l'âme. Aussi voyons-nous par expérience que tous ceux qui consentent véritablement au mal sont fort éloignés de ces peines et de ces troubles, de ces abattements et de ces craintes ; ils ne songent même pas à s'inquiéter. Vous n'avez à présent qu'à faire l'application de ceci et à votre état, et vous

verrez comme moi, durant le temps serein de l'âme, que, plus vous craignez et vous vous affligez du manque de soumission intérieure, plus vous en avez dans le fond. Mais DIEU ne permet pas que vous le voyiez comme moi, parce que l'assurance de cette soumission, en vous consolant et vous délivrant de votre plus grande peine, vous tirerait aussi de l'état d'épreuve où DIEU veut vous tenir un certain temps, pour mieux purifier votre âme dans le creuset de l'affliction. De là, je tire une 3^e règle : il faut dire le même *fiat* sur l'absence apparente de cette soumission tant désirée que sur vos autres épreuves, car c'est peut-être, de toutes vos épreuves, la plus utile.

Vous avez, en effet, tout lieu de craindre que ce désir si vif ne soit une recherche de l'amour-propre, qui se consolera de toutes les privations, s'il pouvait se rendre le témoignage qu'il les endure comme il faut. Ne vous étonnez donc pas que DIEU, qui veut purifier parfaitement votre âme de toute recherche d'amour-propre, lui refuse cette consolation, et ne doutez pas qu'il ne vous fasse par là une grande grâce. Lors donc que vous vous sentirez le plus désolée, à cause de ce prétendu défaut de soumission, ou le plus effrayée, en vue des jugements de DIEU, ne faites autre chose que de dire : « Seigneur, vous ne voulez pas même que je connaisse mon état, que je sente si j'ai la soumission que je dois avoir, ou si j'en suis dépourvue. Eh bien ! *fiat* ! je le veux aussi ; je me sou mets encore à cette disposition de votre adorable providence. » Vous pouvez alors, dans le dessein de rattraper la paix intérieure et de vous encourager, vous pouvez, dis-je, vous parler à vous-même de la sorte : « Je sens, au

moins, par la grâce de mon DIEU, que j'ai le désir de cette soumission, et un désir qui n'est peut-être que trop grand et trop fort, puisque la crainte de ne pas l'avoir me jette dans le trouble et dans l'abattement et m'inquiète plus que tout le reste. Or, dès là que j'ai ce désir sincère, j'en ai tout l'effet et tout le fruit ; car le désir sincère vaut la chose désirée, et fait le mérite ou le démérite de nos bonnes œuvres. »

Quand la nature et la partie inférieure se trouvent dans la détresse et se désespèrent de ne voir aucun remède, ni aucune consolation dans ces crucifiements intérieurs, c'est alors l'amour-propre qui est réduit à l'agonie, et qui se voit sur le point d'expirer. Ah ! qu'il meure donc, ce misérable amour de nous-mêmes : qu'il soit crucifié, cet ennemi domestique de nos pauvres âmes, cet ennemi de DIEU et de tout bien ! J'ajoute une recommandation qui sera la 4^e règle : une soumission aveugle à ceux qui nous conduisent. Et gardez-vous bien, à l'avenir, d'omettre une seule communion ordonnée. — Mais, direz-vous, cette affreuse indifférence pour DIEU ? — Elle n'est, ma Sœur, qu'apparente et dans la partie inférieure. La partie supérieure veut DIEU, et DIEU est content d'elle, mais il ne lui plaît pas que vous le sachiez. Une marque évidente que je vous dis vrai, c'est que vous avouez que vous êtes déconcertée et désolée, dans tous vos exercices, de sentir que vous n'aimez pas DIEU, et que vous ne pouvez que vous plaindre et lui dire : « Mon DIEU, je ne vous aime pas. » Oh ! que le désir intérieur et profond de l'aimer doit donc être violent, puisque la seule crainte que vous avez de ne pas l'aimer vous afflige si fort, et fait que vous n'en pouvez plus ! Croyez-moi : demeurez en paix,

et sachez que vous ne sauriez rien faire de mieux, ni apporter une meilleure disposition aux sacrements, que de vous trouver affligée, désolée et intérieurement déconcertée de la seule crainte de ne pas aimer DIEU. C'est la marque certaine qu'au milieu de vos froideurs, de vos insensibilités et de vos indifférences apparentes, DIEU a allumé en vous le feu d'un grand amour qui s'accroît et devient toujours intérieurement plus fort, plus profondément embrasé, par les craintes mêmes de ne pas aimer.

Mais, direz-vous, pourquoi demeure-t-il si caché que je ne puisse ni le sentir, ni le connaître? — O ma Sœur, c'est un pur effet de la bonté de DIEU, pour vous purifier et vous faire mériter un plus parfait amour. Si vous le connaissiez à présent, vous seriez si satisfaite de votre amour pour DIEU que vous penseriez plus à l'amour qu'à DIEU même, qui en doit être le souverain et unique objet. Il vous arriverait, au préjudice de cet amour, ce que dit Fénelon, à l'égard de la présence sensible de DIEU, qui, souvent, par sa douceur, fait oublier DIEU même; c'est-à-dire qu'on s'attache à la douceur et au goût de DIEU plus qu'à DIEU, jusqu'à en oublier l'objet qui est DIEU connu par la foi. — Vous vous récriez et vous dites : « Comment ! faut-il donc s'abstenir même de demander cet amour ? » Mais votre cœur le demande pour vous, sans que vous le pensiez ; vos craintes, vos troubles, vos alarmes à cet égard sont des demandes, des prières bien fortes devant DIEU, qui voit où tendent vos craintes, vos désirs les plus cachés, et même les secrètes préparations de votre cœur.

Demeurez donc en paix et ne craignez rien. Si vous.

manquez de directeur DIEU vous en servira lui-même ou il suscitera l'homme qui vous convient. Sacrifice, abandon, paix et confiance en tout. Vivez de la foi et attendez. En attendant, laissez tout à DIEU : il aura soin de tout et il pourvoira à tout. *Amen, amen.*

LETTRE VI

A LA SŒUR MARIE-ANTOINETTE DE MAHUET (13 AOUT 1731)

La crainte de déplaire à DIEU peut être l'effet de l'amour-propre.

Ma chère Sœur,

En relisant votre lettre, à laquelle je n'avais pu répondre plus tôt, j'y ai remarqué deux choses : beaucoup de grâces de DIEU et beaucoup de marques très sensibles d'amour-propre. Votre peine et votre détresse redoublent, dites-vous, avec vos inquiétudes. — Les peines et les détresses, voilà les grâces de DIEU, qui servent à épurer et à élever l'âme ; les inquiétudes, voilà l'effet de l'amour-propre qui s'agite et se plaint sous cette croix intérieure, où DIEU voudrait le faire mourir, pour vous faire vivre en lui d'une vie nouvelle. Vous éprouvez une douloureuse impuissance à faire agir votre esprit, en sorte que tout raisonnement et toute réflexion vous lassent. — Autre marque, par où DIEU vous fait sentir qu'il veut vous dépouiller de vos chétives et misérables opérations, pour y substituer l'opération divine, sans laquelle on n'avance que fort lentement et avec peine. Mais, en même temps, vous éprouvez une grande crainte de perdre le temps. — Autre effet de l'amour-propre, qui veut toujours des

certitudes intérieures, pour s'en faire des appuis, tandis que DIEU veut qu'on ne s'appuie que sur lui.

Les livres et les directeurs vous en disent assez pour vous rassurer, autant qu'il le faut, sur les vaines craintes de perdre le temps, que le seul amour-propre ou le démon peuvent vous suggérer, dans les circonstances où vous vous trouvez.

Vous vous sentez toujours interdite, et dans une abstraction qui vous rend comme stupide ; et là-dessus, vous vous croyez dans l'illusion. Plaise à DIEU que ce n'en soit pas une de vous croire dans cet état d'abstraction, qui est une des plus grandes grâces que DIEU puisse faire à une âme ! Si vous y êtes véritablement, comme vous le dites, je vous en félicite ; loin d'être une illusion, ce que vous appelez abstraction ne serait autre chose qu'un recueillement profond qui mène à tout bien par le sentiment constant de la présence de DIEU, et par une intime union déjà formée ou bien prête à se former en nous.

Vous êtes dans une grande paix : une autre grâce ; mais vous n'osez pas y croire : autre effet de l'amour-propre. Vous vous plaignez de ne pas sentir la douceur : effet plus manifeste encore de l'amour-propre. Ne savez-vous pas que la paix solide que DIEU maintient au fond de l'âme parmi les épreuves, est toujours sans douceur sensible ; et puis, ne faut-il pas nécessairement que DIEU ôte à notre âme toute douceur sensible qui ne servirait que de pâture à l'amour-propre ? Peut-il nous faire une plus grande grâce que de faire mourir cet ennemi domestique, en lui soustrayant son aliment le plus délicat, qui sont les douceurs sensibles spirituelles ? Vous seriez bien injuste, en vérité, de

vous plaindre de ce DIEU, infiniment miséricordieux, qui sait purifier votre intérieur, ce que jamais vous n'auriez su faire. Vos plaintes mêmes ne prouvent que trop que vous n'auriez jamais eu le courage de donner la mort à cet amour-propre qui seul empêche le règne de l'amour divin. Bénissez donc le Seigneur qui vous en épargne la peine, et qui, pour accomplir en vous cette œuvre, demande seulement que vous le laissiez faire.

Vous craignez, dites-vous, que vos infidélités passées n'empêchent les opérations de DIEU dans votre âme. Non, ma chère Sœur, ce ne sont pas vos infidélités passées ; ce ne sont pas non plus vos misères, vos ténèbres et vos impuissances présentes qui devraient exciter vos craintes. C'est votre manque de soumission, ce sont vos agitations volontaires dans les temps de pauvreté, de ténèbres et d'impuissance qui, seules, pourraient mettre obstacle aux opérations divines. La pauvreté, les ténèbres et l'impuissance, si elles n'étaient accompagnées de ces craintes, ne peuvent, au contraire, que favoriser cette divine action. Vous n'avez donc à craindre autre chose que vos craintes.

Que si vous voulez savoir ce que vous devez faire durant ces bourrasques intérieures, je vais vous le dire : vous devez vous tenir dans une attente paisible, silencieuse, soumise et tout abandonnée au divin vouloir, comme on attend à l'abri qu'un orage soit passé, vous en remettant à DIEU du soin de calmer les éléments déchaînés. La différence est que la patience n'empêche pas les orages qui troublent l'atmosphère de causer les plus grands désastres, tandis que les tempêtes intérieures, tranquillement soutenues, produisent toujours les plus grands biens dans l'âme.

Vos craintes excessives sur les confessions passées sont un autre effet de l'amour-propre, qui veut en tout avoir des assurances.

DIEU, au contraire, veut que nous soyons privés de cette absolue certitude qui serait si agréable à l'amour-propre. Il faut donc en faire le sacrifice généreusement au souverain Maître, qui l'a ainsi voulu, pour tenir l'homme dans l'humiliation et la plus parfaite dépendance.

Quand vous vous faites violence, vous croyez que rien ne plaît à DIEU, à cause de l'imperfection de vos dispositions intérieures.

Autre illusion bien dangereuse du démon ; par là il prétend ou vous empêcher de faire le bien, ou vous jeter dans l'inquiétude et dans le trouble, après l'avoir fait. Dans un cas comme dans l'autre, il vous ravirait une grande partie de votre mérite. De grâce, ne vous prenez point à un piège aussi grossier.

Ce qui me fait plaisir, c'est que, malgré ces méprises causées par votre inexpérience, je trouve dans votre âme, par la grâce de DIEU, les deux dispositions les plus essentielles à l'opération divine, à savoir : une ferme résolution d'être à DIEU sans réserve, quoi qu'il vous en puisse coûter ; en second lieu, une volonté ferme et constante d'éviter les moindres fautes délibérées. Persévérez dans ces dispositions ; tenez-vous plus en garde que vous n'avez fait jusqu'ici contre les secrètes recherches de l'amour-propre, et vous verrez le règne de DIEU s'établir en vous.

LETTRE VII

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL (1738)

Crainte de manquer de bonne volonté.

Oui, ma chère Sœur, malgré les craintes qui vous poursuivent et vous agitent sans cesse, ou plutôt à cause de ces craintes, vous devez vous appliquer, avec toute l'énergie dont vous êtes capable, à la pratique d'un entier et filial abandon entre les mains de DIEU.

1° Ce qui fait tout ensemble votre grande erreur et votre grande peine, c'est la persuasion que vous manquez de cette bonne volonté qui est la condition essentielle de l'amitié de DIEU. — Oui, sans doute, vous manquez de la bonne volonté sensible et connue ; mais il y a un certain fonds de volonté, que DIEU conserve au plus intime de l'âme, et que je vois très clairement en vous, malgré tous vos sentiments contraires ; ainsi, demeurez tranquille sur ma décision ; remerciez DIEU de ce qu'en vous privant des dons sensibles qui pourraient servir de pâture à votre amour-propre, il conserve en vous, par un effet tout singulier de sa grâce, les dons bien plus précieux de l'esprit.

Votre abandon, au sein de cette absence apparente de bonne volonté, servira très puissamment, n'en doutez pas, à purifier et à augmenter cette bonne volonté imperceptible qui est en vous. C'est là un point certain ; demeurez ferme dans cette croyance ; dans la suite, votre propre expérience vous en convaincra.

2° Ce que je viens de dire au sujet de l'absence de bonne volonté, je le dirai également de l'impuissance qui fait un autre sujet de vos craintes. Sur quoi porte

cette impuissance ? Elle vous empêche de vous tourner vers DIEU par des actes connus. Ces actes seraient à votre goût ; mais, du moment que DIEU ne le veut pas, vous avez grand tort de vous y forcer ; c'est une infidélité que vous payez chèrement par la lassitude et une désolation plus grande. Que faire donc alors ? Ce que vous pourrez ; ce pour quoi vous ne manquez jamais de puissance, qui est le simple désir du bien, cette disposition sincère dans laquelle DIEU voit tous les actes que vous voudriez faire.

Cessez donc de vous chagriner et de vous lamenter à cause de vos impuissances. Dites plutôt : *Fiat, fiat !* Voilà qui vaut infiniment mieux que tout ce que vous voudriez faire et dire, selon votre propre esprit et votre propre goût. Je vous permets cependant, à cause de votre faiblesse, de vous dire à vous-même de temps en temps : Je connais que, pour l'ordinaire, je voudrais bien me tourner vers DIEU, et je ne le puis ; mais que DIEU voit ce désir, et ce seul désir lui dit tout, quoiqu'il soit aussitôt comme étouffé ou arrêté ; je dois donc me tenir en paix et compter sur son amour.

Mais je vous entends me dire : Il me semble quelquefois que ce désir me manque. — Et moi je vous réponds : Pourquoi éprouvez-vous tant de peine au sujet de ce prétendu manquement ? La privation d'un objet ne cause de peine qu'à proportion de l'affection qu'on lui porte : si on n'en avait aucun désir, on ne sentirait nulle peine à en être privé. Êtes-vous fort en peine de manquer de richesses, d'honneurs, de beauté, etc. ? C'est que ces choses ne vous touchent plus, et que vous n'y pensez seulement pas. Il en serait de même du désir de DIEU, si ce désir était réellement absent de votre

esprit. Si donc cette absence apparente vous afflige, c'est évidemment qu'elle n'est pas réelle.

3° Vous n'êtes dans une disette de grâce et de force, que pour ce que DIEU ne veut plus à présent de vous. Mais vous n'éprouvez point la disette des bons désirs, puisque vous sentez tant de peine à ne pouvoir les effectuer. Demeurez donc en paix dans votre grande pauvreté spirituelle. C'est un vrai trésor, quand on sait la bien prendre pour l'amour de DIEU. Je vois bien que vous n'avez jamais compris la vraie pauvreté et la nudité d'esprit, par laquelle DIEU achève de nous détacher de nous-mêmes et de nos propres opérations pour nous purifier davantage et nous simplifier. Ce complet dépouillement, qui nous réduit aux seuls actes de pure foi et de pur amour, est la dernière disposition à l'union parfaite. C'est une véritable mort à soi-même : mort très intime, très crucifiante, très difficile à supporter ; mais aussi elle est bientôt récompensée par la résurrection, après laquelle on ne vit plus qu'à DIEU et de DIEU, par JÉSUS-CHRIST et avec JÉSUS-CHRIST. Comprenez ici votre aveuglement : vous vous lamentez de ce qui est la garantie la plus certaine de votre avancement spirituel. Après que l'âme a franchi les premiers degrés dans l'échelle de la perfection, elle ne peut guère plus faire de progrès que par voie de dépouillement et de nudité, d'anéantissement et de mort à tout le créé, même spirituel. Ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut s'unir parfaitement à DIEU, qui n'est rien de tout ce qu'on peut sentir, connaître et éprouver. O fille de peu de foi, de peu d'intelligence et de peu de courage, qui s'afflige et se désespère de ce qui devrait la consoler et la réjouir ! Moquez-vous donc

de votre amour-propre ; dites-lui qu'il peut se désespérer tant qu'il voudra en se sentant blessé au cœur ; mais que votre âme se réjouira en DIEU de son désespoir, dût-il crever de dépit.

4° De ce que vous éprouvez parfois un violent désir d'être toute à DIEU, et de ce que vous vous sentez, un moment après, comme repoussée par une main invisible, vous n'avez sûrement pas droit de conclure que vous êtes réprouvée. Ces vicissitudes intérieures devraient vous inspirer une persuasion toute contraire, puisque ce double sentiment est la marque infaillible de l'action du Saint-Esprit, qui opère en vous, par ce crucifiement intime, la plus entière mort à vous-même. Mais, que dis-je ? si DIEU vous le laissait comprendre comme à moi, cette épreuve cesserait de l'être et se changerait en une joie ineffable. Fille bienheureuse sans le savoir, cessez de redoubler vos peines par des réflexions toutes contraires à la vérité de DIEU.

5° Mais que faire, direz-vous, lorsque vous ne pouvez même faire l'acte d'abandon ? — Abandonner cet abandon même, par un simple *fiat*, qui devient alors le plus parfait des abandons. — L'oubli de DIEU, dites-vous, vous paraît un enfer. — O le grand sentiment, qui charme le cœur de DIEU, et qui renferme l'acte d'amour le plus parfait ! Les amants profanes en viennent quelquefois jusque-là, par l'excès de leurs amours insensées. Ce sont vos états de privations et de sacrifices, qui, peu à peu, vous ont menée jusqu'à ce saint excès d'amour désespéré : et voilà justement le dessein de DIEU, dans ces privations, ces angoisses et ces impuissances intérieures.

6° DIEU permet presque toujours que ces sortes de

peines semblent à l'âme ne devoir jamais finir. Pourquoi ? Pour lui donner par là occasion de s'abandonner plus totalement, sans fin, sans bornes, sans mesure ; c'est en cela que consiste le pur et parfait amour.

7° Encore une fois, vous n'avez de l'impuissance que pour faire ce que DIEU ne veut pas, et qu'il ne vous serait pas expédient de faire comme vous voudriez. Mais DIEU opère alors en vous, avec vous et par vous, quelque chose de si excellent, que si vous le compreniez, vous vous prosterneriez pour le remercier. Heureuses impuissances, qui vous empêchent de troubler, par vos misérables et chétives opérations, celles que le Saint-Esprit fait en vous, presque en cachette, mais que je découvre très sensiblement, et dont je rends grâces à DIEU pour vous, pauvre aveugle que vous êtes.

8° Il n'est pas nécessaire que vous puissiez expliquer vos peines et vos doutes ; ce ne sont point des péchés, mais de pures croix intérieures, qu'il s'agit seulement de supporter avec une soumission sans bornes. C'est pour cela aussi que DIEU vous a mise depuis assez longtemps dans l'impuissance d'en parler, et même d'y réfléchir distinctement, parce que rien ne sanctifie autant les peines que le silence tant intérieur qu'extérieur. Oh ! que le *fiat* est alors un grand sacrifice, surtout quand il est caché dans un simple désir, qu'on peut à peine démêler ! Mais DIEU voit toute la grandeur et l'étendue de ce même sacrifice ! Ce désir lui dit tout ce que nous souhaiterions lui pouvoir dire, sans nous permettre de goûter la moindre consolation, ni de nous donner aucune assurance. De là résulte une douloureuse agonie, qui met au désespoir l'amour-propre, et, par là même, assure en nous le triomphe de la divine charité.

LETTRE VIII

A LA MÊME

Crainte d'aimer les créatures plus que DIEU.

Je suis ravi, ma chère Sœur, que DIEU se soit servi de ma lettre pour vous rassurer, et pour vous faire comprendre les raisons de la différence qui vous effrayait tant entre l'amour que nous avons pour DIEU et celui que nous portons aux créatures. Il est vrai que, si nous étions plus saints, notre amour pour DIEU serait probablement plus ardent et plus tendre. L'absence de cette tendresse sensible peut donc à bon droit nous humilier, mais elle ne doit pas nous troubler. C'est une misère à ajouter à tant d'autres, qui deviendra pour nous une source de grâces et de richesses, si nous savons la voir en paix, sans nul dépit d'amour-propre et d'orgueil. Car voir toutes ces misères en paix et humilité, en tâchant de les diminuer toujours, avec la grâce de DIEU, par une vigilance tranquille et par la prière, c'est, pour ainsi dire, ne les plus avoir aux yeux de DIEU. Laissez-vous bien pénétrer de cette vérité aussi certaine qu'elle est peu connue. Mais j'ai ajouté que cette froideur sensible à l'égard de DIEU ne doit pas nous troubler ; car elle ne prouve pas du tout que nous soyons dépourvus du véritable amour. Rappelez-vous ces paroles de Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne : « Ma fille, je vous laisse, à vous autres créatures, l'amour tendre et sensible, je me réserve l'amour de préférence qui est purement spirituel. » Cet amour réside dans la cime de l'esprit, dans cette citadelle

inexpugnable dont la volonté libre a seule la clef, et d'où elle gouverne tout l'intérieur. Tant que la charité n'a pas été chassée de cet asile, lors même que la sensibilité serait envahie par la plus grande indifférence, rien encore n'est perdu ; et si cette froideur sensible, loin d'être l'effet de votre négligence, n'est qu'une douloureuse épreuve, elle ne fait qu'accroître le mérite du véritable amour.

Voyez cette mère chrétienne, qui pleure et se désole de la mort de ses enfants chéris ; quelque vive que soit sa douleur, elle ne voudrait pas leur rendre la vie par le moindre péché véniel ; ne voyez-vous pas que, pour cette mère, l'horreur du péché est d'autant plus héroïque qu'elle combat contre une affection plus sensible ? Il en est de même de la contrition et de tous les actes d'amour de DIEU. Ces actes s'accomplissent spirituellement, dans la partie supérieure de l'âme et comme à notre insu ; et il est très avantageux pour nous qu'il en soit ainsi : durant cette vie, nous sommes si misérables, que tout don connu est bientôt changé en poison par notre amour-propre. C'est ce qui force DIEU, en quelque sorte, de nous cacher les grâces qu'il nous accorde. Si nous entendions bien nos intérêts, nous regarderions ce salutaire aveuglement comme la plus précieuse de toutes les grâces ; et, semblables au saint homme Job, nous ne baisserions jamais sa main avec plus d'amour que lorsqu'il semble l'appesantir davantage sur nous.

LETTRE IX

A LA SŒUR MARIE-ANTOINETTE DE MAHUET

Crainte de déplaire à DIEU et de tromper les créatures.

Madame et très chère Sœur,

Je ne puis que bénir DIEU du prolongement de votre épreuve, et du redoublement des peines intérieures que vous éprouvez au temps de l'oraison, alors que je vous vois en retirer tant de profit, et pratiquer si bien les vertus que je vous ai recommandées, à savoir l'entier sacrifice de tout et l'abandon total au bon plaisir de DIEU.

Loin de souhaiter de vous voir perdre ces occasions d'amasser d'inappréciables mérites, je ne puis que vous féliciter et vous exhorter à la constance. Des oraisons ainsi faites sont, à la vérité, bien pénibles, mais ce sont aussi les plus méritoires et les plus fructueuses. Si cette grande crainte de déplaire à DIEU n'était pas une pure épreuve, il me serait bien facile de la dissiper. Il me suffirait de vous demander d'où vous peut venir cette crainte, alors que votre conscience ne vous reproche rien de sérieux, tandis que vous sentez et connaissez même que, pour l'ordinaire, vous n'hésitez pas à embrasser pour lui plaire les choses les plus dures à la nature. Vous voyez bien que vos frayeurs ne sont en elles-mêmes que de vaines imaginations. Que s'il plaît à DIEU que vous ne puissiez pas vous en délivrer entièrement, vous n'avez autre chose à faire que de les laisser tomber comme une pierre dans l'eau. Ne vous en occupez pas plus que des mouches qui passent et

repassent en bourdonnant à vos oreilles ; méprisez-les et prenez patience.

Il est bien surprenant, après tout ce que je vous ai dit et tout ce que vous avez lu, que vous reveniez encore sur les variations intérieures et les vicissitudes que vous éprouvez ; c'est comme si vous vous croyiez obligée de noter toutes les variations de l'atmosphère et de me faire savoir qu'après quelques beaux jours est venu un temps pluvieux, et qu'un hiver très rude a succédé au plus bel automne. C'est l'ordre établi de DIEU ; ce sont les vicissitudes d'une vie où il n'y a rien de stable ; c'est ce que tous les Saints ont éprouvé. Dans la belle saison, il faut se préparer à voir venir le mauvais temps ; et quand il est venu, comme il n'y a point de remède, il faut tranquillement le souffrir et laisser passer les orages, dans l'attente du retour de la belle saison.

Au lieu de tous ces actes violents et forcés que vous vous croyez obligée de faire, il vaudrait bien mieux alors se tenir, comme je vous l'ai dit, en la présence de DIEU, dans un silence intérieur de respect, d'humilité, de soumission, d'abandon. Mais l'amour-propre voudrait toujours sentir et goûter : cela ne se peut pourtant, et DIEU ne le veut pas ; renonçons-y enfin de bonne grâce.

Il vous vient dans l'esprit, je le sais, que vous trompez tout le monde. — Mais vous savez bien, vous, que vous ne voulez pas tromper ; cela vous doit suffire. S'il vous venait dans l'esprit de vous tuer, de vous précipiter, vous diriez aussitôt : Je sais bien que je ne veux pas le faire, laissons passer ces folies. Le moyen d'arrêter les folies et les inepties de l'esprit humain et surtout de

l'imagination ! Ce sont de nouvelles mouches importunes ; souffrons-les patiemment ; quand celles-là seront passées, il en viendra d'autres, qu'il faudra souffrir de même avec patience et résignation.

Je bénis DIEU des saintes dispositions intérieures de sacrifice, d'abandon, de mort à vous-même, et du plus parfait anéantissement, que DIEU vous inspire. Comment pouvez-vous seulement penser que ce DIEU si bon vous abandonne, tandis que, par un changement singulier, il accomplit en vous des opérations si précieuses, et vous favorise comme il a favorisé les Saints ? Car que peut-il vous donner de plus conforme à l'Évangile, de plus sanctifiant et de meilleur ? Les extases et les révélations ne valent pas ces dispositions intérieures si abjectes, car c'est là précisément en quoi consiste la sainteté et la perfection. Je n'ai donc qu'à vous presser de ne laisser rien perdre de ces dons si précieux par des actes contraires ; mais quand il plaira à DIEU de vous en dépouiller en apparence, en vous ôtant le sentiment de tout cela, laissez-le faire : qu'il donne, qu'il ôte, qu'il redonne, n'est-il pas maître de ses dons ? Son saint nom soit toujours également béni !

LETTRE X

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Crainte de ne pas avancer et de ne pas faire assez de pénitences.

Ne vous étonnez point, ma chère Sœur, de faire en apparence si peu de progrès. On n'avance point dans les affaires intérieures comme dans les ouvrages visibles. L'œuvre de notre perfection et de notre sancti-

fication doit être l'œuvre de toute la vie. Je m'aperçois que votre vivacité naturelle et votre empressement se fourrent partout ; de là les inquiétudes, les découragements, les troubles, qui vous détournent de votre fin, en vous déchirant le cœur. En voici le remède : tant que vous sentirez une bonne volonté sincère d'être à DIEU, une estime pratique pour ce qui vous conduit à DIEU, quelque peu de courage pour vous relever après vos petites chutes, vous êtes en bon état devant DIEU. Prenez donc patience avec vous-même ; apprenez à supporter vos faiblesses et vos misères avec douceur, comme il faut supporter celles du prochain. Contentez-vous de vous en humilier doucement devant DIEU, et n'espérez votre avancement que de lui seul. Cette espérance ne sera pas trompée ; mais DIEU la réalisera probablement par une secrète opération qui s'accomplira au fond de votre âme, et lui fera faire des progrès considérables, sans que vous en sentiez rien.

Vous êtes inquiète à propos de vos pénitences ; ah ! ma chère fille, peut-on en faire une plus salutaire et où il y ait moins de notre propre volonté que de supporter patiemment toutes les croix qui viennent de DIEU ? Or, toutes nos croix viennent certainement de lui, quand elles sont les suites nécessaires, naturelles et inévitables de l'état où la divine Providence a permis que nous nous trouvions engagés. Voilà les croix les plus pesantes, mais aussi les plus sanctifiantes, parce qu'elles sont toutes de DIEU. Croix du Père céleste, croix de la divine Providence, combien elles sont plus aimables que celles qu'on embrasse volontairement et qu'on se taille à soi-même par sa propre volonté !

Aimez donc les vôtres, ma chère Sœur, puisque

DIEU seul vous les a taillées et les taille encore chaque jour. Laissons-le faire : lui seul connaît ce qui convient à chacun. Si nous demeurons ainsi fermes, soumis et humiliés sous toutes les croix de DIEU, nous y trouverons, enfin, le repos de nos âmes. C'est alors que nous goûterons une paix inébranlable, lorsque, par notre soumission, nous aurons mérité que DIEU nous fasse sentir l'onction toute divine attachée et renfermée dans la croix, depuis que JÉSUS-CHRIST y est mort pour nous. Mais la vie intérieure, dites-vous, comment est-elle compatible avec cet état de troubles et de ténèbres ? — Ah ! ma chère fille, combien se trompent à ce sujet ! Ne partagez pas leur erreur. La vie intérieure, douce et tranquille, telle que je vous l'ai dépeinte quelquefois, pour vous en inspirer le goût, ne se trouve que dans deux sortes de personnes : 1^o celles qui sont entièrement séparées du monde et hors de tous ses embarras ; 2^o quelquefois, mais plus rarement, au milieu du monde, quand, à force de s'être vaincu et détaché de tout, on vit au milieu du monde comme si on n'y était pas, c'est-à-dire n'y étant que de corps, et non d'esprit et de cœur. Mais cette absence de souci et de tracas est loin de constituer l'essence de la vie intérieure et d'en mesurer le mérite. Il y a une autre vie intérieure, qui, sans avoir ces douceurs, n'en est que plus méritoire, et c'est à celle-ci qu'il faut vous former ; l'autre pourra venir dans la suite. Or, cette vie intérieure consiste en deux points : 1. A accomplir généreusement toutes les volontés divines qui nous sont manifestées, soit par les préceptes qu'il nous a imposés lui-même, soit par nos règles, soit enfin par les ordres et les désirs de nos Supérieurs. 2. A recevoir tout comme

venant de la main de DIEU, affaires, adversités, maladies, embarras, importunités. Mais quelquefois on s'oublie : il faut s'y attendre. Que faire alors ? Vous le savez, revenir à soi avec douceur, reprendre sa tranquillité avec sa soumission, s'humilier doucement devant DIEU, ne jamais se décourager ni se rebuter, prendre bien garde surtout, selon la doctrine de saint François de Sales, de s'affliger de s'être affligé, de se courroucer de s'être courroucé, de s'inquiéter de s'être inquiété ; car ce serait aller de mal en pis, le trouble intérieur augmentant toujours ; et c'est ici le grand écueil des personnes vives.

LETTRE XI

Craintes au sujet des confessions.

Je ne puis que vous répéter aujourd'hui, ma chère Sœur, ce que je vous ai dit souvent : DIEU veut vous faire faire pénitence et vous sanctifier, surtout par les froissements du cœur, par les croix intérieures, et, plus particulièrement, par les peines de conscience. Je ne vous demande, dans toutes ces épreuves, qu'un peu de soumission et d'abandon, tel à peu près que vous le pratiquez dans les divers accidents de la vie, pertes, maladies, infirmités, etc.

Je vous défends de vous arrêter volontairement aux inquiétudes qui vous tourmentent, relativement à vos confessions ; soyez en paix ; l'obéissance aveugle ne peut jamais vous tromper. Quant à la contrition, qui, seule, pourrait vous inspirer quelque crainte un peu fondée, en ajoutant à toutes vos confessions un péché

de la vie passée, accusé sans aucun délai, vous n'avez absolument rien à craindre. La marque la plus grande d'une vraie contrition est de ne plus retomber dans des péchés graves, et de vouloir toujours travailler à se corriger et à diminuer les fautes plus légères. Ainsi, demeurez en paix sur ce point, en souffrant patiemment les divers retours de ces peines. Infirme comme vous êtes, ces peines vous tiennent lieu de jeûnes, de disciplines, de haire et de cilices ; mais avec cette différence que, dans ces pénitences, la propre volonté peut se retrouver et se satisfaire, au lieu que, dans les autres, il n'y a que la pure volonté de DIEU ; ce sont les pénitences que ce Père céleste donne à ceux et à celles dont il veut spécialement le salut.

LETTRE XII

Même sujet.

Si vous voulez, ma chère Sœur, il vous suffira d'un brin de foi et de docilité, pour vous délivrer, à tout jamais, des craintes qui vous tourmentent au sujet de vos confessions ; vous n'avez, pour cela, qu'à suivre les règles parfaitement sûres que je vais vous tracer.

1^o Ne demandez jamais la délivrance de cette peine, car DIEU vous a bien fait sentir pourquoi il la permettait : c'est que lui seul veut être tout votre appui, toute votre consolation, toute votre confiance, sans qu'aucun motif sensible altère la pureté de votre amour. Ne trouvant pas en vous le courage qui a conduit les Saints à cette parfaite pureté par des sacrifices héroïques, il vous y amène peu à peu par des épreuves moins péni-

bles. Remerciez-le de sa condescendance, et efforcez-vous de répondre à ses miséricordieux desseins.

2° Voici comment vous vous préparerez désormais à vos confessions : après un quart d'heure tout au plus d'examen, fait tant bien que mal, comme vous pourrez, vous vous direz à vous-même : Par la miséricorde de DIEU, je vis dans la contrition habituelle, puisque, pour rien au monde, je ne voudrais commettre un péché mortel ; je sens même de l'horreur pour le péché véniel, quoique je ne laisse pas d'avoir le malheur d'en commettre ; je n'ai donc plus qu'à faire, de mon mieux, un acte de cette disposition que DIEU a mise dans mon cœur par sa grâce. Il ne faut pas pour cela beaucoup de temps ; quelques minutes suffisent ; et la meilleure manière de produire les actes de contrition, c'est de prier DIEU de les produire lui-même en nous.

3° Mais s'il m'est impossible, direz-vous, de me rappeler aucune faute distincte ; comment pourrai-je me confesser ? — Voici ce que vous direz : « Mon Père, mon peu de lumière m'empêche de connaître mes fautes ordinaires ; mais je viens m'accuser en général de tous les péchés de ma vie passée, et en particulier de tel ou tel péché, dont je demande pardon à DIEU de tout mon cœur. » Après cela, vous recevrez tranquillement la pénitence que votre confesseur vous imposera ; et vous ne devez douter, en aucune manière, que l'absolution qu'il prononcera sur vous ne vous confère toutes les grâces attachées à ce sacrement.

Y a-t-il au monde, je vous le demande, rien de plus aisé et de plus consolant ? Et si vous adoptiez cette méthode, ne seriez-vous pas délivrée par là même des peines qui vous ont tant tourmentée jusqu'à ce jour !

Je souhaiterais que cette petite pratique fût connue et pratiquée par bien des membres de votre communauté, qui éprouvent les mêmes embarras que vous, et qui, comme vous, pourraient aisément s'en délivrer.

LETTRE XIII

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Crainte au sujet de la contrition.

Vous voulez l'impossible, ma chère Sœur, vous voulez sentir ce qui est insensible, et vous donner à vous-même des assurances que nous ne pouvons posséder dans cette vie. La vraie contrition qui remet les péchés est, de sa nature, toute spirituelle, et, par conséquent, au-dessus des sens. Il est vrai que, chez plusieurs personnes et en certaines occasions, elle devient quelquefois très sensible ; elle est alors bien plus consolante pour l'amour-propre ; mais elle n'est pour cela ni plus efficace ni plus méritoire. Cette sensibilité ne dépend nullement de nous : aussi n'est-elle point du tout essentielle pour obtenir la rémission de nos péchés. Un grand nombre d'âmes très dévouées à DIEU n'éprouvent presque jamais cette sensibilité, et les craintes qui naissent chez elles de cette privation sont la meilleure preuve qu'elles n'en sont pas responsables. Cette froideur sensible, loin d'ôter le vrai repentir, est au contraire une des meilleures pénitences qu'on puisse offrir à DIEU.

Ce que je viens de dire au sujet de la contrition en général, je le dis en particulier de la souveraineté de cette douleur ; cette qualité est celle qui se sent le

moins, pour l'ordinaire ; il faut la demander à DIEU, et attendre qu'il la produise lui-même, par sa grâce, dans votre cœur. Ce serait tomber dans un piège du démon que de persister à s'inquiéter après.

Rien ne doit moins nous étonner que d'être parfois frappés et touchés, puis de nous trouver endurcis et insensibles à tout. Ce sont les inévitables vicissitudes de l'intérieur. *Fiat ! fiat !* c'est là tout le remède. Il est certain que DIEU donne toujours aux âmes qui le craignent les appuis dont elles ont besoin. Ce ne sont pas toujours les plus sensibles, ni les plus agréables, ni les plus désirés, mais les plus nécessaires et les plus solides. Ils le sont d'autant plus, pour l'ordinaire, qu'ils sont moins sensibles et plus mortifiants pour l'amour-propre ; car ce qui nous aide le plus puissamment à vivre en DIEU, c'est ce qui nous fait le mieux mourir à nous-mêmes.

LETTRE XIV

A LA SŒUR MARIE-ANTOINETTE DE MAHUET

Confession générale.

Vos craintes, ma chère Sœur, n'ont aucun fondement raisonnable, et vous devez les rejeter comme de dangereuses tentations. Quand, dans sa vie, on a fait de bonne foi une confession générale, toutes les réflexions et inquiétudes qui viennent ensuite sont autant de vains scrupules, dont l'ennemi se sert pour troubler la paix de l'âme, pour faire perdre du temps et pour diminuer et affaiblir la confiance en DIEU. N'allons pas donner sottement dans ce piège ; abandonnons tout le

passé à l'infinie miséricorde de DIEU, tout l'avenir à sa paternelle providence, et ne pensons qu'à profiter du présent. Le seul *fiat*, en tout, partout et pour tout, formulé d'abord en actes réitérés, et réduit peu à peu en disposition habituelle, fait toute la perfection qu'on va chercher loin et hors de son état par ignorance ou par illusion.

Du reste, ne croyez pas me rebuter en me parlant de vos misères. A force de ne voir en soi que pauvreté et misère, on apprend à ne pas s'étonner de celles des autres. Les voir en paix et humilité, s'anéantir devant DIEU en lui demandant sa grâce, et travaillant, avec son secours, à diminuer ses fautes et à se vaincre par amour pour lui, c'est, en quelque sorte, ne les plus avoir. C'est la pensée de Fénelon. Puisse-t-elle pénétrer profondément dans votre cœur, aussi bien que cette autre sentence que je trouve dans le même auteur, et que je vous transcris, parce qu'elle me paraît très propre à vous consoler et à vous encourager. « Nous avons besoin de vivre et de mourir dans une incertitude impénétrable, non seulement des jugements de DIEU sur nous, mais encore de nos propres dispositions. Il faut, comme dit saint Augustin, que nous soyons réduits à ne pouvoir présenter à DIEU que nos misères et sa très grande miséricorde, comme notre unique titre, par les mérites de JÉSUS-CHRIST. » Méditez souvent ces grandes paroles ; vous y trouverez la paix de l'âme, l'abandon, la confiance et la plus grande sûreté dans l'incertitude même.

LETTRE XV

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Même sujet. — Diverses craintes.

Ma chère Sœur,

Puisque ni mes avis, ni mes efforts ne peuvent vous délivrer de vos craintes au sujet de vos confessions, je ne vois rien de mieux que de vous y résigner. Regardez ces peines comme une pénitence du Père céleste, mais ne vous y arrêtez jamais volontairement ; car je suis assuré que, dans votre grande confession générale, vous dites tout ; au moins voulûtes-vous sincèrement tout dire : cela suffit. Je n'hésite pas à vous donner devant DIEU l'assurance que, dans votre grande confession, il ne peut s'être glissé aucune omission considérable ; ainsi demeurez en repos là-dessus.

Vous vous inquiétez encore au sujet de certaines dispositions sublimes que vous admirez dans les autres, mais que vous n'osez, ni ne pouvez pas même désirer : voici deux remèdes qui vous délivreront de vos troubles, et vous feront tirer avantage de votre faiblesse : 1. Vous vous humilierez et vous gémirez intérieurement, mais sans trouble, de vous voir si éloignée de ces saintes dispositions. 2. Vous souhaiterez intérieurement de pouvoir les désirer. Ce désir du désir est un premier degré, d'où l'on passe peu à peu à un véritable désir ; et celui-ci, à force d'être renouvelé et de séjourner dans le cœur, s'y fortifie et y prend enfin racine.

Tâchez de vous rappeler souvent cette grande maxime : DIEU ne m'a mise, ni ne peut me mettre en

ce monde que pour le connaître, l'aimer et le servir ; je veux atteindre cette fin le moins mal que je pourrai. Du reste, il fera de moi tout ce qu'il lui plaira, je m'abandonne entièrement à sa très sainte volonté, qui ne peut vouloir que mon salut, en me rendant éternellement heureuse dans l'autre vie. C'est pour cela même qu'il a la bonté de me faire passer par diverses peines intérieures et extérieures. Qu'il en soit béni à jamais !

LETTRE XVI

A LA MÊME

Même sujet. — Diverses craintes.

Je ne vois, ma chère Sœur, dans tout ce qui fait le sujet de votre lettre, aucun motif de vous alarmer.

Vous êtes mécontente, dites-vous, de votre manque de patience, de soumission dans les peines. — Pourvu que ce mécontentement n'aille jamais jusqu'au dépit, au trouble ou au découragement, il vous inspirera une humilité sincère et intérieure, un profond mépris de vous-même, qui plaira plus à DIEU, et vous fera faire plus de progrès qu'une patience et une soumission mieux sentie, qui ne servirait peut-être qu'à nourrir l'amour-propre par des complaisances presque imperceptibles.

Vous ne pouvez, dites-vous, m'apprendre encore que des misères. — Je le crois bien, puisque, tant que nous sommes en cette vie, nous ne pouvons que nous trouver toujours très imparfaits et très misérables. Voulez-vous un remède efficace pour guérir toutes ces misères ? Le voici : tout en détestant les péchés qui en sont la

source, aimez-en, ou du moins acceptez-en les suites, c'est-à-dire l'abjection et le mépris de vous-même qui en résulte ; mais le tout sans trouble, sans chagrin, sans inquiétude, sans découragement. Rappelez-vous que DIEU, sans vouloir le péché, s'est fait un instrument très utile, pour nous tenir toujours dans l'abjection et le mépris de nous-mêmes. Sans ce remède amer, nous nous évanouirions bientôt dans l'enivrement de notre amour-propre. Croyez-moi, tenez-vous toujours contente, ferme et tranquille au milieu de vos misères, tout en faisant vos efforts pour les diminuer. Plus vous avancerez, plus vous en découvrirez de nouvelles. C'est cette connaissance toujours plus claire de leur néant qui augmente l'humilité des saints ; mais cette humilité, selon DIEU, est toujours joyeuse et paisible. Elle va jusqu'à aimer la pauvreté spirituelle, et la change par là même en véritable richesse. Sachez que c'est sous ce fumier que DIEU cache les dons qu'il nous fait, pour les dérober aux complaisances de l'amour-propre et à la vaine estime de nous-mêmes.

Je ne blâme pas vos larmes ; mais je voudrais que, lorsque vous en répandrez par sensibilité sur vos peines, vous eussiez soin de les répandre devant DIEU et pour DIEU. De cette façon, au lieu d'amertume, vous y trouverez une secrète douceur qui accroîtra en vous la paix intérieure, en y produisant une entière soumission à toutes les divines volontés.

Quant au défaut prétendu de contrition qui vous désole, vous n'y devez voir qu'un piège que le démon vous tend pour vous ôter la paix. Eh ! ne savez-vous pas que la contrition la plus amère en apparence, accompagnée de torrents de larmes, n'est pas la meil-

leure, et surtout que DIEU ne l'exige nullement de vous ? Avec toutes ces belles marques, on peut manquer de vraie contrition ; au contraire, sans rien sentir de tout cela, on peut avoir la contrition qui justifie. Celle-ci consiste dans la volonté de haïr et de fuir le péché, et elle réside dans la cime de l'âme et dans la partie supérieure ; elle est, par conséquent, insensible et purement spirituelle. Demeurez donc en repos, et n'écoutez pas l'amour-propre qui voudrait sentir et goûter cette contrition pour s'en bien assurer. DIEU ne le veut pas pour plusieurs raisons, mais surtout pour nous tenir toujours dans la sainte humilité et dans une certaine crainte qui doit opérer notre salut. Entrez dans ses vues, et quand vous ne sentirez pas le regret de vos fautes, humiliez-vous profondément. Offrez à DIEU, en esprit de pénitence, cette vive appréhension de n'avoir pas la douleur requise ; faites à DIEU le sacrifice de cette peine de cœur, en vous abandonnant totalement à sa miséricorde ; c'est par la voie des obscurités et des craintes qu'il a résolu de nous conduire au ciel, tous tant que nous sommes. Les plus grands saints eux-mêmes n'ont pas été exempts de cette loi ; mais, plus fidèles que nous, ils s'abandonnaient à DIEU totalement, et conservaient toujours la paix par une pleine confiance en lui.

Pour les revues de conscience, que les âmes soigneuses de leur intérieur ont coutume de faire au moins chaque année, il faut se souvenir que cela ne se fait pas par nécessité, mais par humilité et dévotion. Chacun donne donc à ces revues l'étendue qu'il veut, avec l'avis de son confesseur ; et on peut toujours être assuré d'en dire plus qu'on n'était obligé. A l'heure de la mort, il n'y a pas non plus d'obligation de faire

une confession générale. On s'accuse généralement alors des péchés plus graves, par esprit de pénitence et de componction, mais sans trop de recherches. Il vaut bien mieux employer son temps à faire des actes plus méritoires de religion, de foi, d'espérance, de contrition, d'amour pour DIEU, de résignation, d'abandon, de confiance et d'union aux mérites de JÉSUS-CHRIST. Au reste, la plus solide préparation à la mort, c'est celle que nous faisons chaque jour par une vie régulière, par l'esprit de recueillement, d'anéantissement, d'abnégation, de patience, de charité, d'union avec Notre-Seigneur.

Je n'aime pas vous voir attacher tant d'importance aux petits soulagements qui vous sont donnés dans vos infirmités, comme de vous lever un peu plus tard, de chauffer votre lit, de manger un peu plus à la collation. Suivez en cela, avec la plus grande simplicité, la conduite de l'obéissance ; et, sans trop vous écouter vous-même, disposez de ce que vous sentez et jugez vous être nécessaire. Pourvu que les passions intérieures soient bien domptées et que vous ne manquiez pas à la patience, à la soumission et à l'abandon total à DIEU, à la douceur et à l'humble support du prochain, c'est l'essentiel ; ces vertus nous sanctifient plus que les mortifications extérieures. Les personnes un peu dévotes ne manquent guère aux choses extérieures ; le plus souvent, leur grand tort est de faire consister là dedans toute leur sainteté, laissant dans la place l'ennemi, qui est l'amour-propre et les passions du cœur ; c'est à quoi on ne veut pas toucher, tandis qu'on se ferait grand scrupule d'avoir mangé, un jour de jeûne quelques bouchées de plus. Une pareille piété

ressemble à celle des Juifs, qui se faisaient scrupule d'entrer chez Pilate, qui était païen, pendant qu'ils ne se faisaient nulle conscience de demander la mort du Juste. Plût à DIEU que ces déplorables illusions ne se rencontrassent jamais chez les personnes religieuses ! Vous au moins, ma chère Sœur, évitez-les ; et, sans négliger l'extérieur, donnez pourtant à l'intérieur vos principaux soins.

LETTRE XVII

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THÉRÈSE DE ROSEN

Reproches de la conscience. — Révolte des passions.

Appliquez-vous à tranquilliser l'âme au sujet de laquelle vous me consultez (1) ; car les motifs qu'elle croit avoir de s'inquiéter n'ont rien de réel. Il n'y a de danger que dans les inquiétudes elles-mêmes.

1^o Quand les reproches de la conscience, pour bien fondés qu'ils soient, jettent dans le trouble et l'abattement, quand ils découragent et déconcertent, il est certain qu'ils viennent du démon, qui ne pêche qu'en eau trouble, dit saint François de Sales. Le premier soin de l'âme qui éprouve ces troubles, doit être de les prévenir, de les étouffer, ou plutôt de les mépriser. Qu'elle dise, avec sainte Thérèse : « Ce qui est impossible à ma faiblesse, devient facile avec la grâce de DIEU qui me la donnera en son temps. Du reste, je ne veux de perfection, ni de vie intérieure qu'autant qu'il plaira à DIEU, de m'en donner, et au temps qu'il a marqué pour cela. »

(1) Il s'agit de Madame de Lesen.

Il faut tâcher d'acquérir l'habitude de ces deux actes, à force de les répéter dans son cœur.

Le second servira merveilleusement à produire cet abandon total, qui est le grand attrait des âmes qui veulent être pleinement à DIEU.

2° La révolte des passions, la sensibilité excessive, qui se laisse affecter outre mesure à la moindre occasion, ne doivent point inquiéter, ni décourager la personne qui en souffre, ni lui persuader que ses désirs de sanctification ne sont point sincères. Cette erreur et le découragement seraient bien plus nuisibles que toutes les autres tentations. Pour s'en délivrer ou pour les combattre, il faut se bien persuader que ces révoltes et ces grandes sensibilités nous sont envoyées de DIEU, pour être la matière de nos combats et de nos victoires ; et que nos petites chutes sont permises pour nous aider à pratiquer l'humilité, la patience et le support de nous-mêmes. Ainsi envisagées, nos chutes nous seront incomparablement plus utiles que des victoires gâtées par de vaines complaisances. Voilà une vérité des plus certaines et des plus encourageantes. Il faut être convaincu et bien convaincu que notre misère est la cause de toutes les faiblesses que nous éprouvons, et que DIEU les permet par miséricorde. Sans cela nous ne guéririons jamais d'une présomption secrète et d'une orgueilleuse confiance en nous-mêmes. Jamais nous ne comprendrions, comme il faut, que tout le mal vient de nous, et tout le bien de DIEU seul. Il faut, pour acquérir l'habitude de ce double sentiment, un million d'expériences personnelles ; et il en faut d'autant plus que ces vices, cachés dans notre âme, sont plus grands et plus enracinés.

3° Il ne faut jamais être surpris qu'un jour de grand recueillement soit suivi d'un autre plein de dissipation : telle est la condition de toutes choses durant la vie présente. Cette variation est nécessaire, même dans les choses spirituelles, afin de nous tenir dans l'humiliation et dans la dépendance de DIEU. Les Saints eux-mêmes ont passé par ces alternatives, et par de plus fâcheuses encore. Il faut seulement tâcher de n'y pas donner lieu, et quand, par malheur, cela est arrivé, s'en humilier paisiblement, et sans se troubler (ce qui serait pire que le mal), et puis tâcher de revenir à soi et à DIEU, le tout encore doucement, sans trop d'empressement, au moyen du saint et total abandon à la conduite de DIEU.

4° L'état présent de votre oraison est bon ; tenez-vous-en là. Les humbles sentiments du cœur, la posture soumise de l'âme devant DIEU, valent mieux que la multitude des actes formels réitérés ; ce sont des actes directs du cœur, plus forts et plus efficaces auprès de DIEU, quoique souvent ils ne soient pas si sensibles, si bien aperçus, ni si consolants que les autres. DIEU nous ôte cette multiplicité, pour nous donner en retour quelque chose de meilleur, de plus simple et de plus propre à nous unir à lui.

5° L'amour de DIEU nécessaire ne manque pas à la personne dont vous me parlez ; mais DIEU lui en ôte la connaissance, de peur qu'elle ne s'y complaise et qu'elle ne s'attache plus à son amour qu'à Celui qui en doit être l'unique objet. Qu'elle soit donc en paix à cet égard, en désirant pourtant toujours l'aimer davantage, sans souhaiter de le connaître et de pouvoir s'en assurer.

6° L'opposition et la contradiction perpétuelle de pen-

sées et de sentiments n'est autre chose que cette guerre intestine dont parle l'Apôtre, quand il dit que « l'esprit convoite contre la chair et la chair contre l'esprit. » Aucun saint n'en a été exempt. Il est vrai que cette guerre intestine est plus violente en de certaines personnes, et sur certains points que sur d'autres ; et même en certains âges, en certains temps, en certaines occasions ; mais le plus et le moins de violence ne font nul tort à l'âme qui combat avec la résolution de ne jamais se laisser abattre ni décourager. Au contraire, c'est de la violence plus grande des attaques que résultent les plus grands combats, et par conséquent, les plus grandes victoires, le plus grand mérite, la plus grande sainteté, les plus grandes récompenses. Ces heureux résultats sont d'autant plus assurés qu'ils sont moins sentis, et qu'à leur place on éprouve une plus profonde humiliation.

Oh ! si l'on savait bien l'accepter, l'aimer, l'estimer, la chérir, cette heureuse abjection intérieure, on voudrait toujours la sentir, toujours y demeurer, parce qu'on se trouverait plus près de DIEU. Ce grand DIEU nous a, en effet, déclaré lui-même qu'il s'approche de nous à mesure que nous nous abaissions davantage, et que nous aimons de nous voir abaissés. S'il nous est utile d'être humiliés aux yeux des autres, il ne l'est pas moins d'être anéantis à nos propres yeux, aux yeux de notre orgueil et de notre amour-propre, qui en crève de dépit. C'est là, en effet, ce qui le fait mourir peu à peu en nous ; et c'est pour cela que DIEU permet tant de divers sujets d'humiliation intérieure. Il n'y a qu'à savoir en profiter, en pratiquant l'avis de saint François de Sales, par des actes de la vraie humilité douce

et paisible, qui chasse la fausse humilité chagrine et dépitée. Le chagrin et le dépit dans l'humiliation sont autant d'actes d'orgueil, comme le chagrin et le dépit dans la souffrance sont autant d'actes d'impatience. Ne l'oublions pas, et gardons-nous bien de regarder comme endurcissement le peu de sensibilité pour les choses de DIEU ; c'est pure sécheresse, épreuve aussi inévitable et aussi commune que les distractions. Si elle est continuelle, c'est encore une meilleure marque, puisque DIEU prépare ainsi l'âme à se laisser conduire par la pure foi, qui est la voie la plus sûre comme la plus méritoire.

7° On devrait dire continuellement à une âme dans cet état : Paix, paix, tenez-vous en paix ; demeurez toujours renfermée dans votre intérieur. Conservez précieusement ce désir continu de la vie intérieure. Ce seul attrait doit suffire pour vous faire demeurer sans cesse avec DIEU et au dedans de vous. Les effets viendront en leur temps ; tenez-vous en garde surtout contre tout ce qui vous retire de ces heureuses dispositions ; évitez les occasions de les perdre ; humiliez-vous quand vous y aurez manqué, mais jamais ne vous troublez, jamais ne vous inquiétez de quoi que ce soit : rien ne pourrait vous être plus nuisible.

LETTRE XVIII

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Même sujet.

1° Pour adoucir vos peines et vos regrets, ma chère Sœur, je n'ai que deux mots à vous dire : tout vient de

DIEU ; et, de notre côté, tout consiste à acquiescer à la volonté de DIEU. De gré ou de force, elle s'accomplira toujours ; unissons-nous à elle avec toute l'énergie de notre volonté, et dès lors nous n'avons rien à craindre. Les serremments de cœur et les révoltes involontaires ne font qu'augmenter le mérite de la soumission. Quand on craint de ne pas l'avoir, on la demande à DIEU, en lui disant intérieurement : Seigneur, je veux et je désire cette entière soumission ; et je vous offre le déchirement qui me tourmente, en union avec l'agonie sanglante de JÉSUS-CHRIST votre cher Fils.

2° Il faut tâcher d'éloigner doucement toutes les réflexions inutiles, qui ne font qu'aigrir le cœur. Quand, malgré soi, on est aigri, il faut en supporter patiemment la peine ; et quand on s'est impatienté, c'est alors qu'il faut faire plus d'efforts pour avoir patience dans l'impatience même, et pour se résigner dans le manque de résignation.

3° Lisez, dans le livre des *Saintes Voies de la Croix*, les chapitres qui se rapportent à votre état présent ; vous y trouverez toute l'instruction, le soutien et la consolation qu'il vous est possible de recevoir ; mais ne vous attendez pas à y trouver ce que nul homme au monde ne saurait vous donner. DIEU seul peut vous tirer de votre épreuve ; attendez son heure avec patience. Vous avez toujours trop compté sur les appuis humains ; DIEU vous les a ôtés, pour vous forcer à ne compter plus que sur lui seul, en vous abandonnant uniquement à ses soins paternels. Plus votre épreuve est douloureuse et violente, mieux j'en augure pour votre salut et pour votre perfection. Vous le comprendrez bientôt comme moi.

4° Comme JÉSUS-CHRIST crucifié est notre unique modèle, et comme il veut nous sauver par notre ressemblance avec lui, il sème des croix sur les pas de chacun de nous afin de nous tenir tous dans la voie du salut. Si nous sommes fidèles, ces contrariétés qui traversent notre vie feront notre richesse. Et voyez combien est grande la miséricorde de ce charitable Sauveur : après avoir passé par les plus rudes épreuves et accompli les plus douloureux sacrifices, les autres ne coûtent presque rien, et les plus pesantes croix commencent à paraître très légères. Oh ! l'heureuse expérience, aussi douce dans ses fruits qu'elle a d'abord paru dure à la nature.

LETTRE XIX

A LA MÊME

Même sujet ; rechutes.

Ma chère Sœur,

Le récit que vous me faites de vos maux, et surtout de vos fautes et de vos révoltes intérieures, m'a inspiré une vive compassion. Mais, en fait de remède, je n'en connais pas d'autre que celui que je vous ai souvent indiqué : chaque fois que vous avez acquis une nouvelle preuve de votre misère, vous humilier, offrir tout à DIEU, et prendre patience. Si vous retombez encore, ne vous inquiétez et ne vous troublez pas plus la seconde fois que la première ; mais humiliez-vous plus profondément, et ne manquez pas surtout d'offrir à DIEU la peine intérieure et la confusion que causent ces révoltes et ces fautes échappées à votre faiblesse. S'il en arrive

encore de nouvelles, revenez de nouveau à DIEU avec la même confiance et supportez, le plus patiemment possible, les nouveaux remords de conscience, les révoltes intérieures et chagrinentes ; et toujours ainsi. Tant que vous ferez cela, et que vous vous combattrez vous-même de la sorte, sachez qu'il n'y aura presque rien de perdu ; il y aura même beaucoup à gagner dans les révoltes intérieures involontaires que vous souffrez. Quelque faute qui échappe, pourvu qu'on tâche constamment de revenir toujours à DIEU et à soi, de la façon qui vient d'être expliquée, il est impossible qu'on ne fasse pas de grands progrès. Oh ! que la solide vertu et la vraie abnégation intérieure sont peu connues ! Si vous apprenez une bonne fois à vous humilier sincèrement pour vos moindres fautes, vous en relevant promptement par la confiance en DIEU, avec paix et douceur, ce vous sera un bon et assuré remède pour le passé, un puissant secours et un efficace préservatif pour l'avenir.

J'approuve fort l'éloignement que vous me manifestez pour les contestations. Il est certain qu'il y entre d'ordinaire bien de petites illusions d'amour-propre : car ce misérable amour-propre, comme dit saint François de Sales, se mêle de tout, se fourre partout, gâte tout ; ce sont les effets des misères humaines, auxquelles nous sommes tous sujets et exposés plus ou moins. Quand nous les reconnaissons dans les autres, nous avons deux choses à faire : d'abord excuser par cette vue ceux qui s'y laissent aller ; ensuite craindre pour nous-mêmes, et veiller sur nous, afin de n'être pas, à notre tour, pour le prochain, un sujet de mauvaise édification.

LETTRE XX

A LA MÊME (1738)

Abattement dans les épreuves, distractions, ressentiment.

1^o Vous auriez tort, ma chère Sœur, de vous trop reprocher votre manque de résignation, car je ne le crois pas du tout volontaire. Les grandes peines ont pour effet inévitable un certain abattement ; mais les âmes fidèles à DIEU se relèvent doucement, par la confiance et un filial abandon en la divine Providence. Quelquefois il semble qu'on ne peut pas le faire, ou du moins le bien faire ; il ne faut pas pour cela se décourager, mais, au contraire, se faire de cette impuissance même le sujet d'un nouvel acte de résignation à la divine bonté, et se tenir dans son néant avec une humilité douce et patiente. Ainsi nous remplirons les desseins de DIEU qui permet que nous tombions dans ces abattements et dans ces impuissances, pour nous faire mieux connaître et sentir notre misère. Il veut qu'il n'y ait pas en nous le moindre brin de confiance en nous-mêmes, mais que nous nous appuyions uniquement sur sa grâce toute-puissante.

2^o Je dois vous dire que je remarque depuis longtemps en vous une grande grâce à laquelle vous ne réfléchissez pas : vous me paraissez plus vivement pénétrée de vos misères et de vos défauts. Or, cela n'arrive qu'à mesure que DIEU s'approche de nous, et que nous vivons et marchons dans la lumière, sans réflexion de notre part. Cette divine lumière, en brillant avec plus d'éclat, nous fait mieux voir et sentir au dedans de nous un abîme de misère et de corruption ; et cette

connaissance est une des plus sûres marques du progrès dans les voies de DIEU et de l'intérieur. Vous devriez y penser un peu plus, non pour vous enorgueillir, mais pour en rendre grâce.

Il ne reste plus à présent qu'à vous efforcer d'aimer la sainte abjection, le mépris et l'horreur de vous-même, qui naissent de cette vive connaissance expérimentale. Quand vous y serez parvenue, vous aurez fait un nouveau pas plus décisif encore pour votre avancement spirituel. Voyez donc quelle est la bonté de DIEU ! Il se sert, pour vous enrichir, de la vue de votre pauvreté. Cette pauvreté devient richesse dès qu'elle est bien connue, agréée et chérie, parce que DIEU le veut ainsi. Ce joyeux acquiescement à notre misère n'exclut pas, pourtant, le désir d'y remédier ; car, si nous devons aimer l'abjection qui naît de nos défauts, nous devons haïr les défauts eux-mêmes, et user de la plus énergique vigilance pour nous en corriger.

3° Les occupations pressantes, les importunités et les tracas du monde valent bien, dans les vues de la divine Providence, qui le veut et le permet ainsi, le doux recueillement et le silence. Au lieu de l'oraison de quiétude, on fait alors une espèce d'oraison de patience, de souffrance, de résignation. — Mais on s'impatiente quelquefois ? — Eh bien ! voilà les distractions de cette oraison ; on tâche d'en revenir aussitôt et de se calmer, par la pensée que DIEU veut ou permet ce qui nous exerce et nous cause de la peine ; mais surtout on se garde bien de s'impatienter pour s'être impatienté, et de s'inquiéter pour s'être inquiété ; on s'en humilie doucement, et, par cela seul, on gagne plus que l'on n'a perdu.

4° Je n'ai pas besoin d'un grand détail au sujet de cette peine si vive et si sensible dont vous parlez. Je comprends toutes les diverses et cruelles pensées qui vous roulent dans l'esprit, et tous vos déchirements de cœur ; mais voici encore, ma chère fille, une excellente oraison qui vous sanctifiera bien mieux que les extases, si vous savez la mettre à profit. Et comment ? Le voici : 1. Priez souvent pour la personne qui vous a causé ce chagrin. 2. Gardez un profond silence ; n'en parlez à personne, pour soulager votre peine. 3. N'y pensez pas volontairement, mais faites diversion par d'autres pensées saintes et utiles. 4. Veillez sur votre cœur, afin qu'il ne se livre pas le moins du monde à l'aigreur, au dépit, aux murmures et aux révoltes volontaires. 5. Tâchez, quoi qu'il en coûte, de dire du bien de cette personne, de la regarder de bon œil, d'agir à son égard comme si rien ne s'était passé. Je comprends, pourtant, qu'il vous serait difficile d'en user désormais avec elle avec la même confiance, à moins d'être une sainte, ce que vous n'êtes pas encore. 6. Mais du moins ne manquez pas de lui rendre service en toute occasion, et de lui vouloir tout le bien possible.

LETTRE XXI

Même sujet.

Ayez bon courage, ma chère Sœur, et ne vous persuadez pas que vous êtes éloignée de DIEU. Jamais, au contraire, vous n'avez été plus rapprochée de lui. Rappelez-vous l'agonie de Notre-Seigneur au Jardin des Olives, et vous comprendrez que l'amertume du cœur

et la violence des angoisses ne sont pas incompatibles avec une parfaite soumission. Ce sont les gémissements de la nature qui souffre, et les marques de la difficulté du sacrifice. Ne rien faire alors contre l'ordre de DIEU, ne pas dire un seul mot pour se plaindre ou pour se lamenter, voilà la parfaite soumission, qui naît de l'amour, et du plus pur amour. Oh ! si vous saviez, en de pareilles rencontres, ne rien faire, ne rien dire, mais demeurer dans un humble silence de respect, de foi, d'adoration, de soumission, d'abandon et de sacrifice, vous auriez trouvé le grand secret pour sanctifier toutes vos souffrances, et même pour les adoucir beaucoup. Il faut s'exercer à cela, et s'y former doucement ; prendre bien garde de ne pas se laisser aller au trouble et au découragement, quand on y a manqué, mais revenir aussitôt à ce grand silence, avec une humilité paisible et tranquille.

Du reste, comptez, avec une confiance inébranlable, sur le secours de la grâce, qui ne saurait vous être refusée. Quand DIEU nous envoie quelques grandes croix, et qu'il nous voit sincèrement désireux de les bien porter, pour l'amour de lui, il ne manque jamais de nous soutenir invisiblement, de telle sorte que la grandeur de la résignation et de la paix intérieure va toujours de pair avec la grandeur des croix, et même, parfois, la surpasse ; si grande est la bonté de JÉSUS-CHRIST, notre Maître, et la grâce intérieure qu'il nous a méritée. Concluons de là que, pour assurer notre avancement spirituel, tout consiste presque à avoir de notre part une bonne volonté ; DIEU fait miséricordieusement le reste. Connaissant jusqu'où va notre faiblesse, notre misère et notre impuissance pour toute sorte de

bien, il nous soutient, nous fortifie, et opère lui-même ce bien en nous, par son divin Esprit.

La pratique d'agréer à chaque moment l'état présent où DIEU nous met, peut seule nous tenir toujours dans la paix du cœur, et nous faire avancer beaucoup sans empressement inquiet. Cette pratique est d'ailleurs très simple ; il faut nous y attacher fortement, mais pourtant avec une entière résignation à tout ce que DIEU voudra à cet égard.

La grande marque qu'on ne s'abuse pas en fait d'amour de DIEU, c'est : 1. Quand on veut tout ce qui lui plaît. 2. Quand on sait souffrir et se contraindre pour lui plaire. 3. Quand on a une grande horreur du péché, même le plus léger, et qu'on s'efforce de n'en commettre aucun délibérément.

Puisque DIEU vous fait la grâce de goûter si fort mes chères maximes de soumission, d'abandon et de sacrifice, soyez assurée qu'il vous les fait pratiquer au moins imparfaitement. Mais comme vous êtes si vive en tout, vous voudriez tout d'un coup atteindre à la plus haute perfection de cet état. Cela ne se peut : il faut y aller peu à peu, et même en faisant bien des petites fautes, qui servent à nous humilier et à nous faire sentir devant DIEU notre grande faiblesse. Les révoltes intérieures, dans ces rencontres, n'empêchent pas la soumission de la partie supérieure. Lisez et relisez là-dessus l'épître LVII du livre troisième de saint François de Sales. Cette lettre m'a toujours enchanté ; elle vous fera toucher du doigt la distinction de deux volontés de l'âme, dont la connaissance exacte est un point essentiel pour la vie intérieure.

LETTRE XXII

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Sentiment de sa misère ; embarras extérieurs.

Je pourrais vous dire, ma chère Sœur, ce que Notre-Seigneur disait à Marthe : Pourquoi tant de sollicitude et de trouble ? Comment pouvez-vous encore confondre, comme vous le faites, le soin de votre salut que DIEU vous commande, avec l'inquiétude qu'il réproouve ?

Comme vous tâchez d'abandonner vos affaires temporelles à la divine Providence en prenant pourtant assez de soin pour ne point tenter DIEU, faites-en de même pour votre avancement spirituel ; et sans en négliger le soin, laissez-en tout le succès à DIEU, n'espérant rien que de lui. Mais ne vous arrêtez jamais à ces pensées diaboliques : Je suis toujours la même, toujours aussi peu recueillie, aussi dissipée, aussi impatiente, aussi imparfaite. Tout cela trouble l'intérieur, accable le cœur, jette dans la tristesse, dans la défiance, dans le découragement ; c'est ce que veut le démon ; par cette prétendue humilité et ce regret de nos fautes, il est heureux de nous ôter les forces dont nous avons besoin pour les éviter et les réparer à l'avenir.

L'aigreur gâte tout ; la douceur, au contraire, peut tout guérir. Supportez-vous donc vous-même avec douceur, revenez à DIEU avec douceur, repentez-vous avec douceur, sans empressement extérieur ni intérieur, mais paisiblement. Ce seul point, bien pratiqué, vous procurera peu à peu le calme intérieur, et vous fera

plus avancer dans la voie de DIEU que toutes vos agitations ne pourraient jamais faire. Quand on sent un peu de paix et de douceur dans son cœur, on y rentre avec plaisir, et on le fait volontiers, constamment, sans peine, et presque sans y faire réflexion. Croyez-moi, ma chère Sœur, mettez toute votre confiance en DIEU seul par JÉSUS-CHRIST ; abandonnez-vous de plus en plus totalement à lui, en tout et pour tout ; et vous verrez, par votre expérience, qu'il vous assistera toujours au besoin. Il se fera votre maître, votre guide, votre appui, votre protecteur, votre invincible soutien. Alors il ne vous manquera plus rien : car qui a DIEU a tout ; et pour l'avoir, il ne faut que s'adresser à lui, avec une pleine confiance ; avoir recours à lui pour toutes choses, grandes et petites, sans nulle réserve, et lui dire avec une grande simplicité : Seigneur, que ferai-je en telle occasion, que dirai-je ? Parlez, Seigneur, et je vous écoute ; je m'abandonne entièrement à vous ; éclairez-moi, conduisez-moi, possédez-moi.

Je vous plains des embarras et tracas dont vous me parlez ; mais souvenez-vous que la patience et la soumission à DIEU, au milieu de ces ennuis permis par sa Providence, vous avanceront plus que la vie la plus douce et la plus recueillie. Celle-ci flatte toujours un peu l'amour-propre ; l'autre, au contraire, l'afflige et le crucifie, et par là même nous fait arriver à la vraie paix du cœur par l'union avec DIEU. Quand vous vous trouverez dans un si grand accablement de cœur, que vous ne pourrez pas faire, sur quoi que ce soit, un seul acte, gardez-vous bien alors de vous tourmenter et de faire de violents efforts ; tenez-vous simplement en la présence de DIEU, dans ce grand silence d'accablement,

mais avec respect, humilité et soumission, comme un criminel devant son juge qui lui inflige un châtement bien mérité ; et sachez que le silence intérieur de respect, d'anéantissement et de soumission, vaut mieux et purifie mieux le cœur que tous les actes qu'on s'efforcerait alors inutilement de produire, et qui ne serviraient qu'à augmenter le trouble de l'âme.

Le caractère de la personne que vous me dépeignez est très bon, je l'avoue ; mais, tout en louant DIEU des dons qu'il lui a accordés, vous ne devez pas haïr la part qu'il vous a faite. Il faut, au contraire, par soumission et par respect pour l'ordre de DIEU, vouloir être telle qu'il a voulu que vous soyez, sans pourtant négliger de vous réformer. La plus grande réforme que je voudrais en vous, ce serait de ne jamais aigrir votre cœur pour quoi que ce fût, mais de vous traiter toujours vous-même avec douceur. N'est-il pas vrai que vous en useriez ainsi envers le prochain ? Vous ne lui feriez pas d'aigres et continuels reproches sur son caractère, mais vous tâcheriez doucement de l'engager à le réformer. Usez-en de même à votre égard ; et si, peu à peu, cet esprit de douceur peut s'introduire dans votre cœur, vous avancerez bientôt dans la vie intérieure, et sans tant de peine. Mais si le cœur se trouve constamment rempli d'aigreur et d'amertume, on ne fait pas grand'chose et tout coûte infiniment. J'appuie fort sur cet article, parce qu'il est essentiel pour vous ; et si j'étais à votre place, je m'appliquerais en toutes choses à acquérir une grande douceur intérieure et extérieure, comme s'il n'y avait point d'autre vertu à pratiquer, car celle-là doit amener chez vous toutes les autres. J'en appelle à votre propre expérience : dès

que vous y aurez travaillé quelque temps, tout doucement, sans y mêler les vivacités et les empressements qui éloigneraient la douceur, loin de vous en assurer la conquête, vous reconnaîtrez vous-même que, par ce moyen, on gagne beaucoup plus, en se fatiguant beaucoup moins.

LETTRE XXIII

A LA MÊME

Fautes passées.

Alby, 23 juillet, 1733.

Ma chère Sœur et très chère fille en N.-S.,

La paix de JÉSUS-CHRIST soit toujours avec vous !

1^o Je ne vous ai jamais parlé dans le sens que vous le dites, mais seulement comme à une pauvre commençante, que DIEU éprouve dans sa miséricorde, pour la purifier et la préparer à s'unir à lui. Ces impressions terribles, sur vos égarements passés, sont à présent votre attrait ; il faut y demeurer tranquillement, tant qu'il plaira à DIEU, comme on demeure dans les attraites qui n'ont que de la douceur. Ces vifs sentiments de votre pauvreté et de vos ténèbres me font plaisir, car ils sont pour moi une marque certaine que la lumière divine croît en vous, à votre insu, pour y former un grand fonds d'humilité intérieure. Viendra le temps où la vue de ces misères, qui aujourd'hui vous font horreur, vous comblera de joie et vous entretiendra dans une paix charmante. Ce n'est que lorsque nous sommes arrivés au fond de l'abîme de notre néant, et que nous y sommes fermement établis, que nous pouvons, sui-

vant l'expression des Livres saints, marcher devant DIEU dans la justice et la vérité. De même que l'orgueil qui est un mensonge, éloigne les faveurs de DIEU de l'âme la plus riche en mérite, ainsi cet heureux état d'humiliation voulue et d'anéantissement aimé, attire les grâces divines sur l'âme la plus misérable. Ne cherchez donc pas d'autre ressource, soit pendant la vie, soit à l'heure de la mort.

C'est dans cet anéantissement volontaire que vous auriez dû vous réfugier pour échapper aux craintes qui vous ont assaillie durant votre dernière maladie. N'y manquez pas, si jamais Satan cherche à vous prendre au même piège. L'amour-propre voudrait avoir, à l'approche de la dernière heure, quelque appui sensible dans les œuvres passées ; ne veuillons point d'autre appui que celui de la pure foi en la miséricorde de DIEU et aux mérites de JÉSUS-CHRIST. Du moment qu'on veut être tout à DIEU, c'en est assez pour avoir cet appui ; tout le reste n'est que vanité.

2^e J'approuve, du reste, votre conduite intérieure et extérieure dans votre maladie. Je vois que DIEU vous a sagement caché le peu de bien qu'il vous y a fait faire, sans quoi mille vaines complaisances auraient tout gâté. Je connais mieux que vous ce qui s'est passé (1),

(1) Le P. de Caussade avait appris d'édifiants détails sur la pauvre malade par une autre Sœur qui lui avait écrit pour la recommander à ses prières. Voici la réponse qu'il fit à cette lettre :

« Je prends trop de part au bien spirituel et à l'avancement de la chère Sœur M.-T. de Vioménil, pour pouvoir la plaindre beaucoup dans sa maladie. C'est une nouvelle grâce de DIEU pour la former et la façonner intérieurement. Il fallait, chez elle, que tout fût crucifié, le corps aussi bien que l'âme. Patience, soumission, abandon. Et si elle devait partir en l'état où je la sais, je l'estimerais encore plus heureuse ; mais apparemment, elle est réservée à bien d'autres croix, et j'espère de la revoir toute renouvelée et refondue, comme un vieux

et j'en bénis DIEU. Il vous a soutenue contre vos faiblesses ; vous n'avez maintenant qu'à l'en remercier, sans faire tant de réflexions pour savoir si tout a été bien surnaturel. Laissez cela à DIEU ; tâchez seulement de vous oublier pour ne penser qu'à lui !

3° Qu'avez-vous à faire de vous tant excuser sur l'esprit mélancolique ? Laissez chacun penser à ce sujet ce qu'il lui plaira ; vous n'avez à plaire qu'à DIEU seul ; qu'il permette qu'on pense ou qu'on dise de vous ce qu'on voudra ; il n'y faut pas donner un seul moment de réflexion volontaire. Tout cela ne fait qu'entretenir l'amour-propre et la vanité.

4° Je suis ravi que vous trouviez la paix là où naturellement vous devriez la moins trouver ; c'est une marque que DIEU vous veut là, et qu'il ne vous veut faire goûter de paix que dans le seul accomplissement de sa sainte volonté, ce qui est une très grande grâce. Si je n'ai pu vous plaindre beaucoup dans votre maladie, c'est que je ne regarde pas comme de véritables maux les souffrances du corps qui procurent de grands biens à l'âme.

5° Vous êtes convaincue que vous ne faites rien, que vous ne méritez rien ; ainsi vous voilà toute plongée dans le rien ; oh ! que vous voilà bien, puisqu'il est certain que du moment qu'on est dans le rien, on est en DIEU, qui est tout ; ô le précieux état que celui du rien ! Il faut nécessairement passer par là avant que DIEU puisse vous remplir ; car il faut que tout notre inté-

pot d'étain ou d'argent qui a passé par la refonte et qu'on voit tout neuf, tout beau et tout brillant. Il n'était pas nécessaire de la recommander à mes prières ; par elle seule, elle m'est et me sera toujours suffisamment recommandée. »

Dieu se trouve comme vidé, avant que DIEU puisse le remplir de son seul Esprit. Ainsi ce qui vous trouble et vous inquiète, c'est cela même qui devrait vous pacifier et vous remplir d'une sainte joie en DIEU.

6° L'acceptation de tout, sans réserve, pour le présent et pour l'avenir, est un des plus agréables sacrifices que nous puissions faire à DIEU. Ce seul acte habituel vaut tout ce que vous sauriez faire ; ainsi votre grande et unique pratique, ce sera d'adhérer continuellement à toutes les dispositions imaginables, soit extérieures, soit intérieures, de la Providence. Ne faites précisément que cela, et DIEU, peu à peu, opérera tout le reste dans votre intérieur. Voilà une pratique bien simple et toute dans votre attrait.

7° Je ne suis pas trop fâché des manières réservées de votre compagne ; il faut encore faire à DIEU ce sacrifice ; elle n'avait pas tant de tort que vous, dans ce qui a allumé si fort votre bile ; mais DIEU l'a permis pour vous humilier, en vous faisant sentir ce que vous êtes lorsqu'il vous laisse un peu à vous-même. Humiliez-vous sans dépit ni trouble ; vous savez ce que dit là-dessus saint François de Sales.

8° DIEU demande de nous l'accomplissement de nos devoirs, mais il ne demande pas que nous cherchions s'il y a mérite ou non. Vous pensez trop à vous-même, vous vous occupez trop de vous-même, sous le pieux prétexte d'avancer dans la voie de DIEU. Oubliez-vous pour ne penser qu'à lui, et abandonnez-vous aux ordres de sa divine Providence ; c'est alors qu'il vous avancera lui-même, qu'il vous purifiera, vous élèvera sûrement, tout comme il lui plaira, quand il lui plaira, et à quel degré qui lui plaira. Qu'avons-nous à faire, sinon

de lui plaire, et de vouloir en tout et partout ce qu'il veut ? Nous allons chercher bien loin la perfection, et nous l'avons presque entre nos mains : c'est de vouloir en tout la volonté de DIEU et jamais la nôtre. Mais pour en venir là, il faut se renoncer et sacrifier, en un sens, ses plus chers intérêts, et c'est ce que nous ne voulons pas ; nous voudrions que DIEU nous sanctifiât, nous perfectionnât, selon nos idées et notre goût. Quelle misère, quel pitoyable aveuglement !

LETTRE XXIV

A LA MÊME

Suites fâcheuses de nos imprudences.

Je vous l'ai dit déjà bien souvent, ma chère Sœur, rien ne doit nous troubler, pas même nos fautes ; à plus forte raison ne devons-nous pas nous laisser abattre par les suites fâcheuses de certaines démarches, qui ne sont pas des péchés, quoiqu'elles puissent impliquer quelque imprudence de notre part. Il n'est guère d'épreuve plus mortifiante pour l'amour-propre ; et par conséquent, il n'en est guère de plus sanctifiante que celle-là. Il n'en coûte pas autant, à beaucoup près, d'accepter les humiliations qui viennent du dehors, et que nous ne nous sommes attirées en aucune manière. On se résigne aussi beaucoup plus facilement à la confusion causée par des fautes plus graves en elles-mêmes, pourvu qu'elles ne paraissent pas au dehors. Mais une simple imprudence qui entraîne des conséquences fâcheuses, visibles à tous les yeux, voilà, évidemment, de toutes les humiliations la plus humiliante.

ante ; voilà, par conséquent, une occasion excellente pour tuer l'amour-propre. Il ne faut jamais manquer en profiter. On prend alors son cœur à deux mains ; on le contraint, malgré ses résistances, à faire un acte de complète résignation. C'est alors qu'il faut dire et redire le *fiat* d'un parfait abandon ; il faut même s'efforcer d'arriver jusqu'à l'action de grâces, et ajouter au *fiat* le *Gloria Patri*.

Une seule épreuve, ainsi acceptée, fait faire à une âme plus de progrès que de nombreux actes de vertu. J'espère que vous m'avez compris et que vous ne vous inquiétez plus des suites que peut avoir le désordre dont vous avez été la cause assez innocente. Demeurez en paix, dans le dessein de faire, en temps convenable, les démarches nécessaires pour la paix et l'union des cœurs ; et alors vous abandonnez à DIEU tout le succès, quel qu'il puisse être. Accoutumons-nous à en passer de même dans tous les événements fâcheux de cette misérable vie ; par là, nous nous reposerons en paix et avec mérite dans le sein de la divine Providence. Sans cette soumission et ce total abandon, il n'y a nul repos à espérer, durant le cours de ce triste pèlerinage.

Ne pensons qu'à plaire à DIEU, à contenter DIEU, à tout sacrifier à DIEU ; que tout le reste s'en aille et nous manque ; pourvu que DIEU nous demeure, nous ne perdrons jamais rien. Ayez bon courage et tout ira bien ; ne soyez ni inquiète, ni surprise de ces révoltes du cœur : je vous assure que cela n'empêche nullement la soumission de la pointe de l'esprit, et que DIEU nous récompense cette soumission dans notre intérêt. Dans les plus violentes attaques, tâchez seulement de dire ces

trois mots : Il est bien juste que la créature soit soumise à son DIEU, du moins je le désire et le demande. Lisez l'article du progrès, dans la *Vie intérieure* du Père Guilleré : ce chapitre est tout divin ; j'espère que vous en demeurerez toute embaumée.

Au nom de DIEU, ne vous chagrinez pas, et tâchez de conserver la paix au milieu des plus terribles tempêtes. Faites cela et tout ira bien. En effet, je ne vois que du bien dans tout ce que vous me faites entrevoir, mais un bien qui cesserait de l'être, s'il vous était connu comme DIEU me le fait connaître.

Quand il me vient cent pensées différentes qui me grossissent les moindres choses comme des monstres, je me rappelle ce que je dis aux autres en pareil cas : je m'abandonne à la divine Providence en tout et pour tout ; je porte les choses au pis, et je les défie, avec saint Paul, de me séparer de la charité de JÉSUS-CHRIST. Je sais que sans la grâce de ce divin Sauveur, je ne puis rien ; mais je sais aussi qu'avec sa grâce je puis tout ; je le prie donc de me préserver, dans toutes ces tentations, de tout péché, de tout ce qui pourrait lui déplaire ; mais pour l'amertume du cœur, le crucifiement intérieur, la sainte abjection, et même la confusion devant les hommes, je les accepte, avec toutes leurs suites, pour tout le temps qu'il plaira à la souveraine Majesté. Je veux que toutes ses saintes volontés s'accomplissent en tout, au préjudice de la mienne ; et je le supplie de ne pas permettre que je dise ou que je fasse rien qui puisse aller à éluder la moindre de ses volontés. Que si, par faiblesse, par erreur, ou par malice, je l'entreprenais, je le conjure de ne pas permettre que j'y puisse réussir.

Je reconnais, en effet, que toutes ses volontés ne sont pas seulement saintes et adorables, mais infiniment aimables, salutaires et bienfaisantes pour les créatures humblement soumises ; et que les miennes, au contraire, sont toujours aveugles ou dérégées. Là-dessus, je souscris cent et cent fois à tout ce qui est marqué et écrit dans les décrets du Père céleste. C'est ce Père si bon et si bon qui l'a ordonné, cela suffit, et qu'ai-je à craindre ? De là, il arrive deux choses : 1. Que, durant ces tempêtes et ces orages excités souvent par des riens, je conserve une si profonde paix que j'en suis surpris moi-même. 2. Que je m'estime très heureux d'être mis intérieurement dans ces tortures de tentations et d'épreuves... Alors je me dis à moi-même : Voilà qui vaut mieux que tous mes misérables intérêts. Je sens que mon âme se fortifie dans l'abandon à la divine Providence, en sorte que tout désir et toute attache à mes propres volontés se consomment et s'anéantissent.

LETTRE XXV

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THÉRÈSE DE ROSEN

Règles à suivre dans ses épreuves.

Vous savez aussi bien que moi, ma chère Sœur, que DIEU a coutume de faire passer les âmes qu'il veut élever à la perfection par toutes sortes de croix et de peines intérieures, pour les éprouver, les purifier et les détacher de tout. Les plus douloureuses de ces croix sont celles où il pourrait y avoir de notre faute, et où la pauvre âme, blâmée sévèrement par les autres et bien plus sévèrement encore par elle-même, n'entend,

soit au dehors, soit au dedans, qu'une réponse de mort. La personne dont vous m'avez parlé est dans cet état (1). Il n'y a donc rien à craindre pour elle ; tout ce que vous m'en dites me prouve, au contraire, que DIEU a sur elle des desseins particuliers. Quand vous lui écrirez, ne lui parlez que de patience, de soumission à DIEU et d'abandon total à la divine Providence, comme on fait à l'égard des gens du monde, dans leurs afflictions et leurs adversités temporelles. Surtout qu'elle tâche, par le moyen de la plus filiale confiance en DIEU, de repousser énergiquement les troubles et les inquiétudes volontaires. Je dis volontaires, parce que les pauvres âmes que DIEU fait passer par cette épreuve ne sont pas les maîtresses des troubles et des inquiétudes dont elles sont obsédées. C'est le sujet de leur plus grande peine et la partie la plus affligeante de l'état d'humiliation où DIEU les veut tenir pendant un certain temps. Alors elles n'ont autre chose à faire que de se soumettre à DIEU pour ces redoublements de peines intérieures, comme pour le reste.

Dites à cette pauvre âme que sa grande et presque continuelle prière devrait être de se tenir en silence au pied de la croix de JÉSUS-CHRIST, en disant, comme lui et avec lui, ce grand mot : « *Fiat !* Que votre volonté, ô Père céleste, soit faite en tout, et non la mienne. C'est vous qui formez toutes nos afflictions à l'avantage de nos âmes ; vous ne pouvez rien pouvoir que pour mon plus grand bien et pour mon salut éternel ; disposez donc de moi comme il vous plaira. J'adore et je me soumets. »

(1) Cette personne est Madame de Lesen, depuis Religieuse Annonciade.

Je trouve que votre amie fait fort bien de ne pas examiner ses pensées ; cet examen ne ferait que lui embrouiller davantage l'esprit. Qu'elle laisse tout à DIEU ; qu'elle méprise ces pensées et ces prétendus cris de la conscience, et qu'elle aille en avant sans s'en préoccuper, du moment qu'il n'y a rien de certainement mauvais dans l'acte qu'elle se disposait à faire. Ces vains scrupules sont un stratagème du démon, pour lui ôter la paix et l'empêcher ainsi d'avancer dans la vertu ; car le trouble est pour l'âme une très dangereuse maladie, qui la rend toute languissante pour la vertu, comme un corps malade, faible et languissant est incapable du travail corporel.

Si elle parvient à se maintenir dans cette paix de la volonté, elle se rétablira peu à peu, comme un corps infirme et languissant se rétablit par le repos et par la bonne nourriture. Je lui indique trois moyens pour hâter son rétablissement : 1. Éloigner doucement de son esprit tout ce qui la trouble ou l'inquiète, regardant ces sortes de pensées comme venant du démon : car tout ce qui vient de DIEU est paisible, doux et suave, et ne fait qu'entretenir la confiance en lui. C'est dans la paix qu'il habite, et qu'il opère les divers sentiments de piété qui perfectionnait les âmes. 2. Faire de fréquentes élévations d'esprit et de cœur vers DIEU, et leur donner pour sujet la soumission, l'abandon et la confiance en cette bonté paternelle, qui ne l'afflige à présent que pour la sanctifier. 3. Choisir, pour ses lectures, les livres qui peuvent le plus puissamment contribuer à pacifier son intérieur et à lui inspirer la confiance en DIEU, comme sont le *Traité de Mgr Languet*, le livre de *l'Espérance chrétienne*, les *Lettres de saint François*

de Sales. Du reste, qu'elle aille toujours son chemin, sans rien changer à sa conduite, se confessant, communiant à son ordinaire, car le démon, pour la tromper et pour l'affaiblir toujours davantage, pourrait bien user de toute sa ruse pour lui inspirer du dégoût et une crainte excessive de la confession, de la communion et des autres exercices spirituels. Elle ne doit pas prêter l'oreille à ces mauvaises inspirations, mais suivre toujours les lumières de la foi et les saintes pratiques de la Religion chrétienne, en vraie et bonne fille de l'Eglise. *Amen.*

LETTRE XXVI

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Même sujet.

Alby, 1733.

Ma très chère Sœur,

1^o Je ne puis que vous féliciter des efforts que vous faites pour vous tenir toujours dans l'état d'une parfaite résignation et d'un entier abandon à toutes les volontés de DIEU ; c'est en quoi consiste, pour vous, toute la perfection. Mais, en ce point comme en tout autre, il faut savoir distinguer la réalité de l'apparence, le sentiment du consentement, la sensibilité de la volonté. Il y a deux sortes de résignations : l'une sensible, accompagnée d'un goût savoureux et d'un doux repos ; l'autre, insensible, sèche, sans goût, accompagnée même de répugnance et de mille révoltes intérieures : c'est celle que je trouve très certainement en vous. La première est bonne, fort agréable à la nature, et, par là même, un peu dangereuse : car il est bien

naturel de s'attacher fortement à ce qu'on goûte. La deuxième, toute pénible et désagréable qu'elle paraît à l'amour-propre, est plus parfaite, plus méritoire et moins dangereuse, puisqu'on ne peut s'y plaire que par la pure foi et par l'amour pur. Efforcez-vous d'agir par ces solides motifs ; quand vous y serez parvenue, votre attachement à DIEU sera à l'épreuve des vicissitudes. Mais si on s'accoutume à n'agir que par des attrait sensibles, on ne fait plus rien quand ces attrait viennent à manquer. Or nous ne saurions empêcher qu'ils ne manquent souvent, au lieu que les motifs de la foi ne manquent jamais.

Ce n'est que pour nous engager peu à peu à agir par ces motifs spirituels que DIEU ôte si souvent les sentiments et les goûts. S'il n'en agissait point ainsi, nous demeurerions toujours dans l'enfance. Vous ne devez donc pas être surprise des ennuis et des révoltes dont vous parlez ; DIEU les permet pour votre avancement. Que si vous craignez qu'il ne se mêle des motifs humains dans les violences que vous vous faites, dites-vous à vous-même deux choses : 1. Je ne suis pas maintenant en état d'en juger ; nous y réfléchirons dans le temps de la paix et du calme. 2. Quand il y aurait encore quelque chose d'humain, DIEU le permet pour aider ma faiblesse ; quand il lui aura plu de me rendre moins imparfaite, nous agirons plus parfaitement. Là-dessus, calmez-vous et ne souffrez pas le moindre trouble volontaire.

2° Je comprends aisément que le dégoût de votre emploi accroît le poids de votre épreuve ; mais pensez aux couronnes des martyrs, qui ont passé par des épreuves bien plus douloureuses encore.

3° Il est naturel, dans cet état, de sentir un redoublement de goût pour la vie solitaire ; mais la vie d'obéissance vaut mieux : c'est un continuel sacrifice ; et, s'il y a plus de causes d'ennui, il y a aussi bien des sujets de mérite. Continuez à vous y attacher inviolablement, jusqu'à vous faire scrupule de dire un seul mot pour vous détacher de la croix de JÉSUS-CHRIST.

4° Le grand secret de porter ses misères avec patience, c'est de les regarder comme des croix de DIEU, aussi bien que les maladies et autres disgrâces de la vie. Si DIEU vous envoyait ces afflictions extérieures et sensibles, vous les supporteriez patiemment, supportez avec la même patience vos épreuves intérieures.

5° Regardez toutes ces misères de notre existence terrestre comme les trésors de la vie spirituelle, puisqu'elles vous offrent de puissants moyens pour acquérir l'humilité et le mépris de vous-même. Dans cette vue, aimez cette humiliation et cette abjection, comme vous le conseille tant saint François de Sales.

Vous me demandez si, pour éviter de mal édifier, vous ne devriez pas cacher vos misères ? A la bonne heure ; tâchez simplement et tout doucement de faire en sorte que ces sentiments ne paraissent pas à l'extérieur ; mais quand ils paraîtront, sans qu'il y ait grandement de votre faute, tâchez d'être bien aise de cette petite humiliation extérieure. Lors même qu'elle viendra de votre faute, aimez encore l'abjection qui vous en revient ; par là, vous mortifierez très méritoirement l'amour-propre, qui nous porte à éviter les fautes extérieures, non à cause de l'offense de DIEU, mais pour l'humiliation qu'elles causent.

Ne vous arrêtez pas non plus à la peine qui naît de

la difficulté que vous éprouvez à fixer vos pensées. Souvenez-vous que le seul désir habituel du recueillement peut en tenir lieu, et qu'il ne faut que désirer sans cesse de penser à DIEU, de plaire à DIEU, d'obéir à DIEU, pour y penser en effet, lui plaire et lui obéir.

6° Plus vous désirez apprendre à prier, dites-vous, moins vous savez prier. — Cela pourrait bien venir de ce que votre désir n'est pas accompagné d'une assez grande soumission et pureté d'intention. Allez toujours à l'oraison dans le seul désir de plaire à DIEU, et non pour y goûter des consolations sensibles. Allez-y en esprit de sacrifice, pour y éprouver tout ce qui plaira à DIEU ; et puis sachez que l'oraison de recueillement est de la nature de ces choses qui échappent, si on s'empresse à les retenir, et qui demeurent, si on sait demeurer, à leur égard, dans une certaine indifférence : c'est la doctrine de saint François de Sales.

7° Rappelez-vous souvent cette grande maxime, qu'une grande pauvreté spirituelle bien connue, bien sentie et bien aimée par l'amour de son abjection, est un des plus grands trésors que puisse posséder une âme ici-bas, puisque ce sentiment la maintient dans une profonde humilité ; mais se croire perdu, parce qu'on ne trouve pas en soi des sentiments assez vifs de foi et de charité, et là-dessus se troubler, s'inquiéter ou se décourager, c'est une dangereuse illusion de l'amour-propre, qui veut toujours voir clair en tout, et se complaire en lui-même. Quand on éprouve cette tentation, il faut se dire à soi-même : J'ai été, je suis et serai tout ce qu'il plaira à DIEU ; mais, dans ma raison et la pointe de mon esprit, je veux être à lui et le servir, quoi qu'il doive m'arriver dans ce monde ou dans l'autre.

8° Vous ne sauriez me dire ce que vous ressentez ; mais moi, je vais vous le dire : c'est, d'une part, dans la partie inférieure, toutes sortes de révoltes, de peines, de tentations, et une perpétuelle confusion de sentiments que le démon et l'amour-propre y excitent ; c'est, d'autre part, dans ce qui s'appelle la partie supérieure, la fine pointe de l'esprit, un petit rayon de lumière et de foi presque imperceptible, à cause des sentiments turbulents de la partie inférieure. Et avec un si faible appui vous êtes inébranlable, parce que le moindre fil, entre les mains de DIEU, est aussi fort qu'un câble, et un simple cheveu est plus fort qu'une chaîne de fer.

9° C'est tentation et humilité mal entendue de vous éloigner quelquefois des Sacrements ; ce que les autres font ne doit jamais tirer à conséquence pour vous, qui ne connaissez ni leurs sentiments, ni leurs motifs, ni les causes de leur éloignement.

10° DIEU, dites-vous, vous retire souvent le sentiment de la grâce. — Auquel de ses plus chers amis a-t-il donné continuellement cet appui sensible ? Prétendriez-vous, par hasard, être plus privilégiée que tant de saints, à qui il l'a retiré plus souvent et durant bien plus longtemps qu'à vous ? Qu'avaient-ils alors, sinon la seule lumière de la foi, et d'une foi comme la nôtre, qui ne semble que ténèbres ? Et, durant ces ténèbres de leur tentation et le trouble de leurs passions, ils ne savaient, pas plus que nous, si DIEU était content d'eux. La foi nous enseigne qu'à moins de révélation particulière, les saints eux-mêmes n'ont pu en avoir la pleine certitude ; et vous vous plaignez de ne pas la posséder ! Voilà jusqu'où conduit ce malheureux amour-propre. Pour le satisfaire, il faudrait que DIEU fît des miracles !

De toutes les misères qui vous humilient tant, celle-là est certainement la plus grande et la plus propre à vous humilier.

11° Vouloir se désoccuper de soi-même, pour ne s'occuper que de DIEU seul, et retomber continuellement sur soi-même, c'est, je l'avoue, une tentation aussi importune que les mouches en automne ; mais aussi faut-il chasser cette tentation comme on chasse continuellement les mouches, sans jamais se lasser de ce travail ; doucement pourtant, sans trouble ni dépit, en s'humiliant devant DIEU, comme des autres misères. C'est nous-mêmes qui forçons DIEU à nous accabler de misères, pour nous réduire à être humbles et à avoir plus de mépris de nous-mêmes. Si, malgré cela, nous avons si peu d'humilité et tant d'estime de nous-mêmes, que serait-ce, si nous nous trouvions exempts de ces misères ?

Croyez-moi, vous me paraissez depuis quelque temps si pénétrée de vos misères, que je regarde ce seul sentiment comme une des plus grandes grâces que DIEU vous puisse faire. Aimez donc tout ce qui peut le conserver. Je suis tout à vous en Notre-Seigneur. En vérité, je me sens fatigué de tant écrire ; avant d'avoir lu la fin de votre lettre j'avais eu la même pensée que vous, de partager mes réponses ; je ne regrette pourtant pas maintenant de vous avoir mise en état de saisir, d'un seul regard, l'ensemble de la direction que vous devez suivre, pour recueillir tout le fruit de l'épreuve à laquelle DIEU vous soumet.

LIVRE SEPTIÈME

DERNIÈRES ÉPREUVES. — AGONIE ET
MORT MYSTÉRIEUSE. — LEURS FRUITS.

LETTRE PREMIÈRE

A LA SŒUR CHARLOTTE-ÉLISABETH BOURCIER DE MONTHUREUX

Nudité intérieure. — Anéantissement. — Tentation de désespoir.

Alby, 1732.

Ma très chère fille en N.-S.,

La paix de JÉSUS-CHRIST soit toujours avec vous.

De toutes vos lettres, la dernière est celle qui m'a le plus consolé devant DIEU. Vous ne comprenez rien à votre situation ; et moi, par la grâce de DIEU, j'y vois clair comme le jour.

1^o Cet état de bêtise et de stupidité, que vous me dépeignez, ce chaos de misère et d'impuissance, voilà précisément le don de DIEU ; voilà ce qu'ont produit peu à peu en vous les différentes opérations intérieures de la grâce. C'est en vain que je tâcherais de vous les expliquer, parce que, dans l'état où DIEU vous a mise, il ne vous en donnerait presque aucune intelligence, et

celle que vous pourriez avoir, en me lisant, s'évanouirait aussitôt. Mais je puis, au moins, vous donner une assurance qui doit vous suffire.

Je vous avoue que j'ai été d'abord un peu surpris que DIEU vous traite comme les personnes avancées ; car, d'ordinaire, cet état est le fruit de plusieurs années de combats et d'efforts. L'âme s'y trouve introduite lorsque DIEU, content de l'application avec laquelle elle a travaillé à mourir à tout, met lui-même la main à l'œuvre pour la faire passer à une mort totale par la totale privation de tout le créé. Il la dépouille alors de tout plaisir, même spirituel, de tout goût, de toute lumière ; afin que, par là, elle devienne insensible, stupide, comme anéantie. Quand DIEU fait cette grâce à une âme, elle n'a guère plus autre chose à faire que de supporter en paix cette dure opération, et de porter, comme on dit, le don de DIEU dans un profond silence intérieur de respect, d'adoration et de soumission. Voilà votre tâche ; dans un sens, elle est fort facile, puisqu'il ne s'agit que de faire ce que fait une malade dans son lit, où elle est entre les mains des médecins et chirurgiens. Elle souffre tout patiemment, dans l'attente d'une parfaite et entière guérison ; vous voilà de même, entre les mains du grand et charitable médecin de nos âmes avec une certitude bien mieux fondée.

2° Le violent et presque continuel soulèvement de toutes vos passions est une suite de la même opération mortifiante et vivifiante. D'une part, elle fait naître tous ces mouvements, pour donner occasion de combattre et d'acquérir les vertus contraires ; et, de l'autre, elle établit en vous, au moyen même de ces agitations, le solide fondement de la perfection : à savoir, la plus

profonde humilité, le mépris et la haine de vous-même.

3° Les tentations de découragement et de désespoir sont une autre suite du même état, et elles ont encore plus de pouvoir pour nous purifier. Je comprends qu'il n'y a jamais de consentement, parce que je vois que toutes vos dispositions volontaires sont précisément l'opposé de celles d'une âme qui veut offenser DIEU. Non, ma chère Sœur, vous ne l'offensez pas dans ces moments si pénibles. Votre âme, au contraire, est alors comme l'or qui bout dans le creuset ; elle se purifie et acquiert un nouvel éclat. Jamais vous n'êtes plus paternellement soutenue par la main de DIEU ; et si vous pouviez voir votre état, tel qu'il est en réalité, loin de vous affliger, vous rendriez grâces au DIEU des miséricordes pour son ineffable don.

4° Votre oraison est bonne, et le sera toujours, tant que vous saurez y demeurer en paix, dans l'entier abandon, et, comme parle saint François de Sales, dans une simple attente pacifique et toute résignée.

5° Comme chacun doit suivre son attrait dans l'oraison et en tout temps, ne craignez pas de vous tenir continuellement dans ce grand vide, que vous trouvez au dedans de vous-même. Restez-y sans aucune pensée, toute stupide et insensible à tout ; aimez cet état, parce que, par rapport à vous, c'est le don de DIEU et la source de tout bien. Je n'ai jamais vu des âmes choisies que DIEU n'ait fait passer par ces déserts arides, avant d'arriver à la terre promise, qui est le paradis terrestre de la perfection.

6° Les reproches intérieurs, à propos des moindres fautes, sont la marque évidente des soins particuliers que prend le Saint-Esprit pour votre avancement. Il ne

laisse rien passer à certaines âmes, par une jalousie plus délicate ; et ce n'est pas une tentation, mais une vérité certaine, que les âmes qui sont l'objet de cette divine jalousie, ne peuvent, sans infidélité, se permettre ce que d'autres peuvent faire sans imperfection. La délicatesse et la jalousie du divin amour sont plus ou moins grandes selon les degrés de sa prédilection. Voyez si vous avez sujet de vous plaindre des miséricordieuses rigueurs dont il use à votre égard.

7° Vous faites bien de n'avoir aucun désir particulier pour la retraite ; vous n'êtes plus au temps des désirs, mais bien dans la saison de l'abandon sans réserve à tout ce que le Saint-Esprit voudra opérer en vous. A lui de déterminer le temps, la durée, la manière et les résultats de ses opérations ; à vous de les subir avec soumission, amour et reconnaissance. Il y en a de bien dures ; mais les plus humiliantes, les plus cuisantes, sont toujours les plus sanctifiantes. Tenez-vous donc dans un grand silence, et laissez agir à sa guise ce charitable médecin qui s'est chargé de votre guérison.

8° Vous pouvez vous appliquer tout ce que j'écrivis, l'an passé, à la Sœur Marie-Antoinette de Mahuet, et en tirer votre profit. Mais vous ne devez pas être surprise que, durant cette espèce de renversement intérieur, ni mes lettres ni les livres ne vous soient d'aucun secours. DIEU ne le veut pas ; alors il fait évanouir toute lumière, tout sentiment, pour opérer seul dans le fond de l'âme ce qu'il lui plaît. Mais, je vous le demande : ce que DIEU fait alors, ne vaut-il pas infiniment mieux que tout ce que vous pourriez faire par vos industries ? Priez-le de vous rendre comme une bête de somme, qui se laisse conduire sans résistance, comme

une pierre qui reçoit les coups de marteau, et prend la forme voulue par l'architecte.

9° Le défaut d'espérance vous afflige plus que tout le reste : je le conçois ; car, comme dans votre vie vous ne trouvez rien qui vous fournisse le plus petit appui, il vous semble que vous serez à la mort dans un vide affreux. Ah ! voici une vraie misère, je vous plains beaucoup plus de cela que de vos autres souffrances. Laissez-moi, avec la grâce de DIEU, essayer de vous guérir de ce mal. Vous voudriez donc, ma chère Sœur, trouver quelque appui dans vos bonnes œuvres et dans vous-même ? Eh bien ? voilà précisément ce que DIEU ne veut pas ; voilà ce qu'il ne peut souffrir dans les âmes qui aspirent à la perfection. Quoi ! s'appuyer sur soi-même, compter sur ses œuvres, quel misérable reste d'amour-propre, d'orgueil et de perversité ! C'est pour les en délivrer que DIEU fait passer toutes les âmes choisies par un état affreux de pauvreté, de misère, de nudité. Il veut détruire peu à peu en elles tout appui, toute confiance en elles-mêmes, leur ôter toute ressource, afin qu'il soit leur seul appui, leur confiance, leur espérance, leur unique ressource ; oh ! la maudite espérance, que celle que vous cherchez ainsi en vous-même, sans y faire réflexion ! Combien je suis aise que DIEU la détruise, la confonde, l'anéantisse, cette maudite espérance, par cet état de pauvreté et de misère ! O bienheureuse pauvreté, bienheureux dépouillement qui faisait les délices des saints, et en particulier de saint François de Sales ! Aimons-le comme ils l'aimaient. Quand par sa vertu, toute confiance, toute espérance, tout appui terrestre et créé nous auront été ravis, nous ne nous appuierons plus, nous ne nous

confierons plus, nous n'espérerons plus qu'en DIEU seul ; et voilà la bonne espérance, la bonne confiance des saints, celle qui se fonde uniquement sur la miséricorde de DIEU et les mérites de JÉSUS-CHRIST. Mais vous ne l'aurez, cette espérance, qu'après que DIEU aura détruit en vous jusqu'aux dernières racines de la confiance en vous-même ; et cela ne se peut faire qu'en vous tenant, un certain temps, dans la dernière pauvreté.

10° Mais, direz-vous, à quoi servent nos bonnes œuvres, si elles ne sont pas pour nous un sujet de confiance ? — Elles servent à nous obtenir la grâce d'une plus complète défiance de nous-mêmes et d'une plus grande confiance en DIEU seul. Voilà tout l'usage qu'en faisaient les saints. Que sont nos œuvres, en effet ? Elles sont souvent si gâtées et si corrompues par notre amour-propre, que si DIEU nous jugeait à la rigueur, nous mériterions plutôt des châtimens que des récompenses. Ne songez donc plus à vos bonnes œuvres pour avoir de quoi vous tranquilliser à la mort : ne fixez vos yeux que sur la miséricorde de DIEU, les mérites de JÉSUS-CHRIST, l'intercession des saints, les prières des bonnes âmes : mais rien, plus rien qui puisse vous donner lieu de vous appuyer sur vous-même, ni de placer à aucun degré votre confiance dans vos œuvres.

11° Ce que vous dites aux autres, ou plutôt ce que DIEU vous donne pour leur consolation, dans le temps de vos plus grandes sécheresses, ne me surprend nullement ; c'est la conduite assez ordinaire de DIEU, fondée sur ce qu'il veut consoler les autres dans le même temps qu'il veut vous tenir dans la désolation et l'abandon. Vous dites alors ce que DIEU vous donne,

sans nul sentiment pour vous, et avec beaucoup de sentiments pour les autres : je ne vois là aucune espèce d'hypocrisie.

12° Pour éviter la dissipation dans les emplois que l'obéissance vous confie, il n'y a qu'à faire les choses tout doucement, sans inquiétude ni empressement ; et pour les faire de la sorte, il n'y a, dit saint François de Sales, qu'à les faire précisément pour l'amour de DIEU et pour obéir à DIEU. Car, ajoute le même saint, comme cet amour est doux et suave, tout ce qu'il fait faire est de même. Mais quand l'amour-propre s'y mêle, avec le désir de réussir et de se satisfaire, qui est son compagnon inséparable, il y introduit d'abord l'activité naturelle et l'empressement, puis les inquiétudes et les troubles.

Quoi qu'il en soit, me direz-vous, je sens bien que ces emplois m'empêchent d'avancer. — Ma chère Sœur, quand on n'aime que l'amour de DIEU, on ne veut avancer qu'autant que DIEU le veut ; et on s'abandonne à sa divine providence pour les progrès spirituels, tout comme les gens de bien dans le monde s'abandonnent à elle pour le succès de leurs affaires temporelles ; mais le grand mal est que notre amour-propre se fourre partout, se mêle de tout et gâte tout, dit encore saint François de Sales. C'est lui qui se fait du désir même d'avancer un aliment de notre amour-propre, une cause de trouble, et par conséquent un obstacle à notre avancement.

13° Encore une vraie frayeur : vous craignez, dites-vous que votre insensibilité soit le principe de votre paix. — Oui, certainement, c'est votre insensibilité qui produit ce résultat ; et c'est pour cela que je regarde

cette insensibilité comme un don de DIEU. Je souhaite que les opérations du Saint-Esprit vous conduisent à une insensibilité bien plus grande encore, jusqu'à vous rendre, à l'égard de tout le créé, semblable à une bûche, à un tronc d'arbre. C'est ce que je vous disais jadis ; et vous vous en moquiez. Nous y arrivons enfin par degrés ; DIEU soit béni ! Sans cette espèce d'insensibilité, nous n'aurions ni la force ni le courage nécessaires, en bien des rencontres, pour conserver la paix. Il faudrait avoir la vertu de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, de qui on rapporte, avec admiration, qu'au milieu de toutes ses sensibilités, elle était toujours maîtresse d'elle-même. Quant à votre goût de la solitude au milieu de vos occupations, je vous dirai ce que dit saint Ignace au Père Laynez, en pareil cas : Mon Père, tandis qu'à la cour, où vous êtes par obéissance, vous conservez ce grand goût de la solitude, vous êtes en assurance ; si ce goût passait, et que vous en vinssiez jusqu'à aimer vos occupations distrayantes, ce serait un mauvais signe. Gardez donc cet amour d'attrait pour la solitude ; mais tant que DIEU vous retiendra au milieu des soucis et des distractions de vos emplois, sachez les aimer d'un amour d'obéissance.

LETTRE II

A LA MÊME

Même sujet.

Alby, 1732.

Ma chère Sœur et très chère fille en N.-S.,

La paix de JÉSUS-CHRIST soit toujours avec vous.
Votre lettre m'a rappelé le mot de Fénelon : « On ne

commence à bien connaître et à sentir les misères spirituelles que lorsqu'on commence à guérir. » Aussi est-ce un très heureux symptôme que de se sentir toute pénétrée de ses misères, pourvu que ce sentiment soit exempt d'inquiétude volontaire et accompagné d'une complète résignation intérieure.

1° Dans ces états d'obscurité, de sécheresse, d'insensibilité et de délaissement intérieur, conserver dans la fine pointe de l'esprit la volonté ferme et sincère d'être tout à DIEU, c'est tout ce qu'on peut faire alors. Ainsi, consolez-vous et demeurez en paix de ce côté-là.

2° Il est vrai que cet état, dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, est le grand don de DIEU, et que, pour l'ordinaire, il est réservé aux âmes choisies, qui ont été longtemps éprouvées dans les degrés inférieurs de la vie spirituelle ; mais il est aussi quelquefois accordé, par pure bonté, à des âmes imparfaites : car DIEU ne s'assujettit point à des règles ; il fait telle grâce qui lui plaît, et à qui bon lui semble. Vous êtes dans ce cas, je vous en réponds ; vous n'aurez donc, de votre côté, qu'à vous tenir constamment renfermée dans la simple soumission aux dispositions intérieures que vous éprouvez à chaque moment, ne voulant que ce que DIEU veut, et pour tout le temps qu'il le voudra. Si vous êtes fidèle à supporter cette épreuve jusqu'au bout, vous verrez, en son temps, ce qui en arrivera. Je me réjouis, par avance, de ces grands fruits, dont je vous suis le garant devant DIEU.

3° Vous souffrez, et cela sans mérite, sans vraie fidélité. — Vous le croyez ainsi, et il est bon que vous le croyiez, puisque DIEU le permet. Demeurez, tant qu'il vous plaira, dans cette croyance ; mais demeurez-y

ferme, dans la soumission à toutes les volontés de DIEU, et je vous réponds de tout.

4° Vous ne voyez rien dans votre état; et moins depuis ma dernière lettre qu'auparavant. — Tant mieux; je souhaite que ces ténèbres augmentent tous les jours: car, par la grâce de DIEU, je vois clair dans ces ténèbres, et cela doit vous suffire. Marchez donc au milieu de cette nuit obscure, à la lueur de l'obéissance aveugle; c'est un guide sûr, qui n'a jamais égaré personne, et qui conduit plus sûrement, plus promptement que les actes même les plus parfaits d'abandon.

5° Ces actes, en effet, sont excellents; mais vous pouvez quelquefois vous trouver dans l'impuissance de les produire; et alors vous pourrez vous placer dans une disposition encore plus parfaite, qui consiste à demeurer dans le silence intérieur de respect, d'adoration et de soumission, dont je vous ai tant parlé; ce silence qui dit plus à DIEU que tous vos actes formels, et cela sans retour de complaisance, sans consolation sensible. Voilà la véritable mort mystique, qui doit nécessairement précéder la vie surnaturelle de la grâce. Vous ne parviendrez jamais à cette vie toute spirituelle et tout intérieure, à laquelle vous aspirez avec tant d'ardeur, si DIEU n'aperçoit en vous cette seconde mort, qui est la mort aux consolations spirituelles. Ces consolations, en effet, sont si douces, que, si DIEU ne nous en détachait par la violence des épreuves, on s'y attacherait encore plus fortement qu'à tous les plaisirs du monde, ce qui serait un obstacle insurmontable à l'union parfaite.

6° Dans cet état, DIEU sait ce qui vous occupe, et je le sais aussi; que cela vous suffise. Il est bon que vous

vous croyiez réduite à une complète nudité. Vous n'en viendrez apparemment jamais à l'heureux état de ce serviteur de DIEU, qui ne pouvait plus converser avec les hommes, ayant oublié les termes de la langue commune. Sachez, pour vous soutenir, que ce qui fait aujourd'hui votre peine et votre martyre fera, un jour, vos plus grandes délices. Mais quand viendra cet heureux temps ? DIEU seul le sait ; ce sera quand il lui plaira.

7° La petite dissipation et la diminution de la paix que vous éprouvez, dès que vous êtes un peu sortie de cet état de bêtise, devrait vous faire deviner ce qui vous occupe, sans que vous vous en rendiez compte, dans votre désœuvrement apparent, et ce qui remplit ce vide affreux.

8° Ne souhaitez pas de vous expliquer plus clairement sur cet article. Par la grâce de DIEU, j'y vois clair comme en plein midi. Vous sentez vous-même, dans certains moments, les heureux effets de cette espèce de bêtise. Non, non, ce n'est ni mélancolie, ni bizarrerie : c'est la seule opération du Saint-Esprit.

9° Il est des moments où tout vous impatiente et vous ennuie ; cela doit être. Sainte Thérèse dit même qu'en ces moments elle ne se sentait pas la force d'écraser une fourmi pour l'amour de DIEU. Jamais on ne parvient à l'entière défiance de soi-même et à une parfaite confiance en DIEU seul, qu'après avoir passé par ces divers états de complète insensibilité et d'absolue impuissance. Heureux états, qui produisent de si merveilleux effets !

10° Ce que vous avez éprouvé, dans la retraite, est un léger redoublement de votre état ordinaire, sem-

blable aux redoublements de la fièvre. Ce redoublement ne peut que vous avoir été très salutaire, du moment que vous l'avez accepté, comme vous le dites. Demeurez en repos ; DIEU vous conduit ; sa grâce opère, mais d'une manière dure et crucifiante, comme on l'éprouve dans les remèdes violents. Vos maux intérieurs avaient besoin de tels remèdes ; laissez faire le charitable médecin comme il l'entendra ; il proportionnera la force des remèdes à la force du mal. Oh ! que vous étiez, jadis, malade, sans le sentir ! C'est alors que vous auriez eu lieu de vous alarmer, et non pas maintenant, où votre convalescence est assurée.

11° Ce que vous éprouvez, dans l'oraison, est encore bien bon, quoique bien amer ; ne faites alors que vous tenir ferme dans la résignation entière de la fine pointe de l'esprit, comme parle saint François de Sales.

12° Dans la manière dont vous faisiez la retraite, autrefois, il y avait infiniment plus de sensible, et, par conséquent, plus de satisfaction pour l'amour-propre ; mais votre insensibilité présente vaut incomparablement mieux, et vous devriez déjà le sentir par les effets ; car vous êtes bien différente de ce que vous étiez autrefois, après ces retraites si douces. Si vous ne le connaissez pas, je le connais pour vous. Pour peu que vous fussiez capable de réfléchir, vous verriez vous-même combien vos craintes sont peu fondées. Comment pouvez-vous expliquer, sans une opération particulière de la grâce, que vous ayez passé tout le temps de la retraite si tristement, et que ce temps se soit pourtant écoulé sans ennui et si rapidement ? Ne devriez-vous point trouver là une preuve manifeste que vous vous y êtes très bien occupée, sans le savoir ?

13° Les frayeurs causées par vos fautes passées sont la plus nuisible et la plus dangereuse de vos tentations ; ainsi, j'en vous ordonne de chasser tous ces retours diaboliques, comme on chasse les tentations de blasphème et d'impureté. Ne pensez qu'au seul présent, pour vous y renfermer dans la seule volonté de DIEU ; laissez tout le reste à sa Providence et à sa miséricorde. Non, votre stupidité et votre insensibilité ne sont nullement des punitions de quelque péché caché, comme le démon voudrait vous le persuader, pour troubler la paix de votre intérieur ; ce sont de pures grâces, amères à la vérité, mais qui ont eu déjà, et qui auront encore de très bons effets. Qui vous le dit ? C'est moi-même qui vous en assure, de la part de DIEU.

14° Je serais bien fâché d'avoir eu la sotte complaisance d'entendre votre confession générale ; c'eût été vous jeter dans le piège du démon. Que devez-vous donc faire, pour vous délivrer de ces craintes ? Obéir simplement et aveuglément à celui qui vous parle de la part du Maître qui l'a envoyé, et ne plus y penser volontairement.

15° Votre insensibilité et votre indifférence pour tout ce qui, jadis, vous plaisait le plus, est, en vérité, une des plus grandes grâces que DIEU pût vous faire. Mais comment cela s'est-il opéré en vous ? Par ce vide affreux, par cet état durable de stupidité et d'insensibilité qui vous paraît si amer. Oui, certes, ce remède est violent ; mais quels heureux effets ne produit-il pas, quand nous l'acceptons avec amour des mains du médecin charitable de nos âmes !...

Voici, en deux mots, l'abrégé de toute cette lettre. Votre unique pratique intérieure sera de continuer à

demeurer, comme vous êtes, entre les mains de DIEU, comme une pierre brute qu'on taille, qu'on façonne et qu'on polit à grands coups de marteau et de ciseau, attendant patiemment que le souverain Architecte marque le lieu de l'édifice où il voudra vous placer, après vous avoir taillée et façonnée de sa main.

Je suis tout à vous, en Notre-Seigneur.

P. S. — Ce que vous me racontez du duc d'Hamilton est tout à fait admirable, mais ne me surprend nullement : nous sommes accoutumés à voir de pareils coups de la puissance et de la miséricorde de DIEU. Cette petite conversation a été une grâce pour vous ; ne l'oubliez jamais.

LETTRE III

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Accablement intérieur.

Ma chère Sœur,

Je n'ai qu'un remède à vous donner pour alléger le poids douloureux et accablant qui reste toujours sur votre cœur ; un simple acquiescement, un humble *fiat*, que vous direz peut-être sans le sentir, mais que DIEU entendra distinctement, suffira pour vous sanctifier et faire de vous une martyre de la Providence.

D'ailleurs, vous ne sauriez croire combien d'actes excellents sont renfermés dans le sentiment d'accablement que vous cause ce grand poids du cœur. C'est pour vous une plus grande grâce que vous ne pensez : vous y trouverez un moyen très efficace d'acquérir la vraie pénitence du cœur, cette componction que tous

les saints ont tant estimée, et dont, à plusieurs reprises, DIEU vous a fait vivement sentir le besoin. Embrassez donc votre épreuve, avec soumission et reconnaissance ; dites souvent à DIEU que, jusque dans vos désirs les plus saints et les plus salutaires, vous voulez prendre son adorable volonté pour règle et pour mesure ; ne voulant que le degré de vertu et de bonheur éternel qu'il a résolu de vous donner.

Communiez le plus souvent qu'on voudra vous le permettre, et souffrez en paix et en soumission toutes les peines dont la réception de ce Sacrement sera pour vous l'occasion. Votre humilité et votre anéantissement intérieur suppléeront à toutes les dispositions qui vous manquent ; et la privation de tous les fruits sensibles sera amplement compensée par le courage et l'abandon avec lesquels vous vous soutiendrez dans les voies où DIEU vous conduit.

Votre infirmité et le régime de vie auquel elle vous réduit est la meilleure pénitence que vous puissiez faire. Vous craignez encore de vous flatter dans cet état de souffrance, en ne jeûnant pas ? — Vaine crainte. Craignez plutôt de manquer à l'abnégation intérieure, en suivant vos propres idées. Obéissez aveuglément au médecin ; DIEU le demande de vous, tandis qu'il ne demande certainement pas le jeûne. Offrez-lui, le plus souvent que vous pourrez, votre mal, ses suites et vos craintes, mais de cœur seulement, le rappelant doucement à vouloir tout ce que DIEU veut ; une simple pensée, un regard vers Notre-Seigneur suffit pour cela.

LETTRE IV

Même sujet.

Je ne puis que bénir DIEU du fond de mon cœur, ma chère Sœur, en le voyant poursuivre en vous son œuvre. Ce poids accablant que vous ressentez au fond du cœur est une des plus salutaires opérations de l'amour crucifiant qui fait, dans votre cœur, ce que le feu fait au bois vert ; avant d'y introduire la flamme, le bois gémit, il fume, et toute l'humidité dont il était rempli en est violemment expulsée ; mais dès qu'il est complètement desséché, il brûle doucement, en répandant autour de lui une brillante clarté. Il en sera de même de votre cœur, après qu'il aura été purifié par diverses croix, et surtout par des opérations intérieures crucifiantes. Il faut donc supporter ces opérations avec courage, avec douceur, évitant le plus que vous pourrez de vous troubler, de vous inquiéter intérieurement. Voilà la bonne et grande pénitence que DIEU demande de vous. Cela vaut mieux que toutes les austérités corporelles, bien que chacun doive pratiquer aussi ces dernières, selon ses forces et sa santé.

Je vois une marque tout à fait sensible des bons efforts produits par votre épreuve présente, dans ce que vous ajoutez. Il vous semble, dites-vous, que vous attendez toujours quelque chose qui vous manque. Cette attente, je vais vous l'expliquer ; c'est que votre cœur, dégoûté des créatures et ne pouvant vivre sans goût et sans amour, sent plus vivement que jamais le besoin du souverain bien qui peut seul le remplir. Plus est grand le vide déjà fait dans ce cœur par l'éloignement

de toutes les affections terrestres, plus est vive l'ardeur avec laquelle il soupire après le goût de DIEU et de son saint amour. Voilà ce que vous attendez ; et c'est justement par ces attentes et par ces soupirs secrets qu'on obtient enfin ce divin amour. Les eaux de la vie sont données à ceux qui ont soif. Les désirs ardents sont la monnaie avec laquelle on achète ce goût sublime et exquis de DIEU, nourriture céleste qui, seule, apaise la faim et la soif du cœur, tandis que l'amour et même la possession de tous les biens créés ne feraient que l'enflammer et l'irriter, sans jamais la satisfaire.

LETTRE V

Vide de cœur.

J'approuve fort, ma chère Sœur, la patience avec laquelle vous supportez le grand vide que votre âme éprouve. Par là, vous avancez plus en un mois que vous ne feriez en plusieurs années de douceurs et de consolations. Je n'ai là-dessus qu'à vous exhorter à continuer ; il faut nécessairement traverser ce désert pour arriver, durant cette vie, à la terre promise.

Je ne suis pas surpris que ce grand vide vous paraisse comme un soutien : il l'est, en effet parce que DIEU s'y trouve présent, mais d'une manière presque imperceptible, tant que durent les épreuves. Regardez toujours comme une grande grâce ce dégoût général et cette apparente insensibilité pour tout ce qui n'est pas DIEU et conservez soigneusement cette disposition. DIEU viendra, au moment marqué par sa grâce, remplir le vide qu'il fait maintenant dans votre cœur ; et la dou-

ceur ineffable dont sera accompagnée sa présence répandra un nouveau dégoût sur les misérables satisfactions de ce monde.

Dites donc dès aujourd'hui un adieu général et définitif à toutes les créatures, et soyez heureuse quand elles vous quittent d'elles-mêmes ; DIEU le permet pour aider votre faiblesse. Je suis ravi, pour mon compte, de ce qui est arrivé et du peu de ménagement avec lequel vous avez été traitée. Cette manifestation a certainement été aussi salutaire qu'elle a été humiliante pour vous. Oh ! si vous pouviez vous accoutumer peu à peu à aimer cette abjection, quel progrès ne feriez-vous pas !

LETTRE VI

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Même sujet : redoublement de peine.

Ma chère Sœur,

Puisque mes lettres vous sont consolantes et utiles, quelque part que je me puisse trouver, jusqu'au dernier moment de ma vie, je vous promets de vous répondre toujours avec exactitude.

1^o Les imperfections et même les fautes qu'on peut commettre contre l'entière soumission à la volonté de DIEU n'empêchent pas qu'on ne conserve au fond du cœur cette soumission, et n'en ôtent pas le mérite. Pour réparer le dommage que nous causent ces fautes, il suffit de s'en humilier, et de revenir, le plus tôt que l'on peut, à un filial abandon entre les mains de DIEU.

2^o Je comprends mieux que vous ne croyez votre serrement de cœur et le poids qui semble l'accabler. Je

suis demeuré plusieurs années dans ce même état, et pour un sujet bien insignifiant en lui-même, ce qui désespérait mon orgueil. Je commettais bien des fautes, mais je tâchais aussitôt d'en revenir. Ce ne fut qu'assez longtemps après cette épreuve que j'en connus les avantages : ils m'ont paru, dans la suite, si grands et si nombreux, que, tous les jours encore, je remercie DIEU de m'avoir alors frappé, dans sa miséricorde, en me faisant passer par ce purgatoire intérieur. Je me tiens assuré qu'en son temps, DIEU vous donnera à peu près les mêmes vues, et qu'alors vous ne pourrez vous lasser de lui rendre grâce pour ce qui vous afflige aujourd'hui.

J'ai pareillement éprouvé, en je ne sais combien d'occasions, les redoublements de peine dont vous me parlez, tout semblables à ceux de la fièvre. Alors, comme dans les grièves maladies, il n'y a qu'à tâcher de demeurer en silence intérieur et en paix, autant que l'on peut ; car, pour des actes exprès, et surtout des actes sensibles et consolants, on n'est guère alors en état d'en faire ; mais DIEU voit le fond de soumission qui reste toujours dans le cœur, et cela suffit pour le mérite. Il y a, dans cet état, d'autant plus de profit spirituel, qu'il y a moins de consolation.

4° Il n'est pas défendu de demander à DIEU la cessation de ses peines, surtout lorsqu'elles attaquent vivement le cœur. C'est ainsi que JÉSUS-CHRIST le fit au jardin des Olives ; mais il faut ajouter, comme lui et avec lui : « Cependant que votre volonté soit faite et non pas la mienne ; » et quoique l'on ajoute ces paroles avec une très grande répugnance et beaucoup de révoltes intérieures, qu'importe ? c'est la partie inférieure qui

résiste et qui s'afflige. Mais ces résistances ne sauraient détruire la résignation de la partie supérieure ; elles ne font, au contraire, qu'accroître le mérite et hâter les progrès de l'âme dans la voie de la vertu solide.

5° On fait très bien de vous faire fréquenter les Sacrements ; vous commettriez une grande faute si vous veniez à vous en éloigner, et rien ne saurait vous être plus nuisible. Ni l'abattement ni le découragement, ni le trouble, ni la confusion, ni l'embarras de l'intérieur ne doivent jamais vous retirer de la sainte communion. Ces dispositions pénibles, souffertes et acceptées pour DIEU, valent mieux que la ferveur et les consolations sensibles. Celles-ci ne servent souvent qu'à repâître et entretenir l'amour-propre spirituel, le plus subtil et le plus délicat de tous les amours-propres, au lieu que ces autres dispositions servent à le faire mourir peu à peu. C'est dans cette mort que consistent la vraie piété et tout le progrès spirituel, tandis que, faute de cette abnégation véritable, la plupart des personnes dévotes n'ont qu'une surface de dévotion.

Dans le dérangement de votre santé, vous ne devez voir autre chose que la matière d'un autre sacrifice journalier très méritoire. Il faut vous assujettir à tous les remèdes et même, si on le juge nécessaire, vous résigner à ne pas faire maigre un seul jour. Vos répugnances et vos scrupules, sur cet article, n'ont aucun fondement. Il faut sacrifier à l'obéissance et ces peines et vos répugnances les plus spirituelles en apparence. Le contraire serait une vraie illusion, que le bon sens devrait suffire à dissiper, et dans laquelle j'ai pourtant vu donner quelques personnes abusées, même des religieuses.

LETTRE VII

A LA SŒUR DE LESEN, RELIGIEUSE ANNONCIADE (1736)

Même sujet.

Malgré ma tendre compassion naturelle et la grande affection en Notre-Seigneur que j'ai vouée à la personne affligée dont vous me parlez, je ne saurais ni m'alarmer de son état, ni même la plaindre beaucoup. Je lui ai dit souvent qu'après les faveurs signalées qu'elle avait reçues de DIEU, je n'étais étonné que d'une chose : c'est qu'ayant reçu à un assez haut degré le don de simple recueillement, elle ne fût pas soumise plus tôt aux épreuves ordinaires de cet état.

C'est assez vous dire que lorsque je vis venir le commencement de cette épreuve, je n'en pus être ni surpris ni fâché. Maintenant que je la vois dans le redoublement, je ne puis que lui répéter ce qu'elle sait, ce que DIEU lui fait la grâce de mettre en pratique, ce que vous lui avez dit vous-même. Vous le savez aussi bien que moi : tant que DIEU la voudra tenir dans cette épreuve, un ange descendu du ciel ne l'en tirerait pas et ne pourrait lui donner la moindre consolation. Cependant, je veux bien, pour votre satisfaction, descendre dans quelques petits détails.

1^o Ce qui me fait juger que l'état de cette chère âme est tout à la fois une épreuve et un effet de ses progrès dans la vie surnaturelle, c'est : 1. que cette disposition douloureuse est née d'un sentiment de foi, d'une vive crainte des jugements de DIEU, de la mort, de l'éternité, etc. ; 2. qu'elle a été fort soulagée durant long-

temps par le simple abandon entre les mains de DIEU et l'union à JÉSUS-CHRIST souffrant ; 3. que ce redoublement si pénible lui a pris maintenant sans aucun sujet apparent et sensible, et sans aucune réflexion qui ait précédé ; 4. et quand même le naturel, le caractère, l'humeur et autres causes y auraient contribué, comme cela arrive quelquefois, la peine, au fond, n'en serait pas moins surnaturelle, puisqu'elle va beaucoup au delà de la nature, sans cause sensible et apparente.

Ainsi, ne craignez rien à son sujet ; car elle est certainement dans l'état que les auteurs mystiques appellent *pâtir le don crucifiant de DIEU*. Quant à la perte de la raison, qu'elle a redoutée, elle n'est pas la seule que ces craintes ont tourmentée ; j'en ai connu nombre d'autres qui ont été poussées jusqu'à devoir faire ce grand et dernier sacrifice, avec un entier abandon et une pleine confiance. Elle en aura tout le mérite, sans que DIEU, je l'espère, en exige la réalisation. Telles sont les voies de DIEU sur les âmes : il ne demande, en cent pareilles rencontres, que le sacrifice du cœur, sans en vouloir l'effet, comme il fit autrefois pour Abraham. Ainsi, qu'elle espère toujours contre toute espérance. Toutes les épreuves bien prises tourneront à son plus grand bien ; soyez donc tranquille et en paix à cet égard.

Pour la retraite, je penche à croire qu'il serait bon de la différer. Que si, pourtant, elle désire la continuer, il n'y a qu'à faire comme vous lui avez conseillé : point d'autre méditation que sur la confiance en DIEU ; point de lecture que pour nourrir son âme du suc du simple recueillement, sans presque penser ni raisonner, du moins avec effort.

2° Qu'elle réfléchisse le moins qu'elle pourra sur sa peine et sa détresse intérieure. Ces réflexions, en ôtant une partie du mérite, ne servent qu'à aigrir et redoubler le mal. Qu'elle tâche de s'oublier pour ne penser qu'à DIEU, mais doucement et simplement, sans aucune violence ni effort. Qu'elle ne parle plus de ses peines, pas même à DIEU dans ses prières ; qu'elle s'entretienne avec lui de toute autre chose, tant qu'elle pourra.

3° Quand la solitude aura pour résultat de l'enfoncer trop, malgré elle, dans ses angoisses, je lui conseille alors de s'entretenir saintement avec vous ou quelque autre des Sœurs. La très honorée Mère a raison de lui retrancher la confession annuelle : je la lui défends, de la part de DIEU, et lui interdis même d'y penser.

4° Il est certain, comme vous l'avez fort bien remarqué, que cet état de peines a eu déjà pour cette âme de très heureuses suites. Jamais rien ne lui a fait et ne lui fera tant de bien. Quand même les accès de sa peine auraient cessé tout à fait, je l'avertis qu'il lui restera longtemps une certaine impression d'humiliation intérieure, qui produira encore des effets merveilleux. La crainte de voir revenir cet état douloureux la tiendra dans une dépendance de DIEU très profonde et presque continuelle, ce qui sera pour elle un très grand bien.

5° Du reste, si ces peines surnaturelles sont sans remèdes du côté des hommes, rien n'est au moins plus facile que d'indiquer les moyens d'en tirer un grand profit et de les adoucir beaucoup : soumission, abandon, paix, patience, confiance ; laisser faire DIEU, sans l'interrompre par de trop fréquents actes intérieurs ; en un mot, ce ne doit être qu'une humble et simple dispo-

sition intérieure que la grâce de JÉSUS-CHRIST produit dans l'âme, et à laquelle celle-ci coopère, en quelque sorte, plus passivement qu'activement ; ou, pour mieux dire, en faisant servir son activité à se soumettre à l'action de DIEU. Ainsi soit-il.

LETTRE VIII

A LA SŒUR DE LESEN (1736)

Tentations violentes.

Ma chère Sœur,

1° Chacun doit faire son oraison, ses exercices spirituels, et, par conséquent, la retraite, selon son attrait et ses besoins. Prenez donc un livre spirituel, qui convienne à l'attrait que la grâce vous fait éprouver en ce moment ; et que, dans toutes vos occupations intérieures, votre âme tende, par-dessus tout, au total abandon à DIEU. Reposez-vous avec une confiance sans bornes sur le sein de la divine miséricorde ; et affermissez-vous dans ce sentiment, avec d'autant plus d'énergie que vous croirez avoir plus de sujets de crainte.

Ce qui ravit le plus le cœur de DIEU, et ce qu'il demande surtout de vous, dans votre état présent, c'est l'espérance contre toute espérance, c'est-à-dire l'impossibilité apparente de voir se réaliser ce que vous espérez.

2° Quant à l'horrible tentation que vous m'exposez dans votre lettre, j'avoue qu'il serait difficile d'en imaginer une plus effrayante, soit en elle-même, soit dans ces circonstances. Gardez-vous bien, pourtant, de vous laisser abattre. Sachez d'abord que ces épreuves, les

plus douloureuses de toutes, sont celles par lesquelles DIEU fait passer d'ordinaire les âmes qu'il aime le plus. J'en ai actuellement sous ma direction qui sont, à cet égard, dans des états qu'on ne peut décrire, et dont le seul récit vous ferait horreur. Toute la partie inférieure de l'âme est entourée de ténèbres et enfoncée dans la boue. DIEU conserve et soutient la volonté libre, la partie supérieure, sans lui donner aucun sentiment de son appui. Il l'éclaire d'une clarté de pure foi toute spirituelle, où les sens ne voient rien ; et la pauvre âme abandonnée, en apparence, à toute sa misère, livrée en proie à la malice des démons, est réduite à une affreuse désolation, et endure un vrai martyre. Lisez, sur cela, dans Guilloiré, le chapitre où il parle de l'excès des tentations.

Il faut, à la vérité, craindre toujours, mais sans trouble et sans abattement, et en penchant beaucoup plus vers la confiance. N'oubliez jamais que le Tout-Puissant, qui a ses desseins dans ces voies si cachées, s'empare alors du fond de l'âme et la soutient divinement, sans qu'on s'en aperçoive. DIEU vous fait une grâce qu'il refuse souvent à bien d'autres, dans cet état : celle de sentir, ou du moins, de connaître et de discerner que vous aimeriez mieux être mise en pièces que de donner le moindre consentement.

3^e Ne soyez point embarrassée pour la manière de confesser les pensées et suggestions de l'ennemi ; il n'en faut point parler du tout. Quant à la manière de les désavouer, la meilleure, la plus aisée et la plus efficace, pour les personnes de votre voie, est celle que vous avez déjà adoptée : je veux dire un simple regard de l'âme vers son DIEU ; un mouvement intérieur, sans

agitation et sans trouble par lequel elle se détourne des créatures et d'elle-même, pour se tourner vers son Créateur. C'est la vraie conversion du cœur à DIEU ; servez-vous-en, en tout et pour tout, tant qu'il plaira à sa bonté de vous faire cette grâce. Vous pouvez cependant, quelquefois, mais sans vous y croire obligée et sans faire d'efforts violents, former quelques actes réfléchis de désaveu. « Mon DIEU, préservez-moi de tout consentement volontaire ; faites-moi mourir plutôt que de consentir librement à vous offenser en quoi que ce soit ; oui, la mort plutôt que le péché, ô mon DIEU ! Mais, pour ce qui est de la peine, du déchirement de cœur, de la désolation intérieure, de l'humiliation et de l'abjection, je l'accepte pour tout le temps qu'il vous plaira. »

4° L'impression foudroyante de la justice de DIEU, les angoisses et les amertumes intérieures qui s'ensuivent, sont en vous évidemment, une autre épreuve de DIEU. Il n'est pas moins évident que la paix et la tranquillité, qui se joignent à ses sentiments douloureux, naissent de la soumission que DIEU maintient au fond de votre âme. Cette paix, avec la conviction intérieure que tout ce que vous faites est inutile pour le ciel, n'est pas si malaisée à entendre que vous pensez, du moins aux directeurs qui ont quelque expérience. La paix vient de DIEU ; elle réside au fond de l'âme, ou, comme dit saint François de Sales, dans la fine pointe de l'esprit. La conviction effrayante n'est autre chose qu'une impression vive que le démon a permission de faire dans la partie inférieure, ou, pour ainsi dire, dans l'extérieur et le sensible de votre âme. C'est cette impression diabolique qui fait le martyr de l'âme, et

c'est la soumission que DIEU lui donne qui fait la paix au-dessus de tout sentiment. Voilà ce qui est certain, je vous l'assure. Si vous en aviez une vue aussi distincte que moi, vous ne seriez plus dans l'épreuve. Contentez-vous donc que DIEU vous en laisse une vue presque imperceptible, et je ne sais quel sentiment confus, qui vous tient en paix. Du reste, à défaut même de ce sentiment, l'obéissance doit vous suffire : obéissance et abandon. Dites sans cesse, par une ferme disposition actuelle de votre volonté : « DIEU fera de moi tout ce qu'il lui plaira ; mais je veux toujours, en attendant, l'aimer et le servir de mon mieux, et espérer en lui ; j'espérerais encore quand je me verrais aux portes de l'enfer. » Il est de foi que DIEU n'abandonne jamais ceux qui se donnent à lui, et qui mettent en lui toute leur confiance. Dites donc : « Il est le DIEU de mon salut, jamais mon salut ne sera plus en assurance qu'en le remettant entre ses mains, et en me confiant pleinement à son infinie bonté, puisque, de moi-même, je ne suis propre qu'à me perdre et à tout gâter. »

5° Les troubles de la partie inférieure, dans les accès de vos peines, ne sauraient détruire cette paix de votre esprit, tant que votre soumission à DIEU sera entière. Cela s'appelle avoir la paix de DIEU solide et non suspecte. A l'égard des pensées fâcheuses, des folies d'imagination et autres tentations, il faut : 1. Les laisser tomber, autant qu'on le peut, comme on laisse tomber une pierre dans l'eau. 2. Quand on ne peut y réussir, ce qui arrive souvent au temps des épreuves, il faut se laisser crucifier comme il plaît à DIEU, et souffrir les maladies de l'âme tout comme celles du corps, en patience, en paix, soumission, confiance et total abandon,

ne voulant que la volonté de DIEU, en union avec JÉSUS-CHRIST.

6° Votre *fiat*, à l'égard des choses que vous désapprouvez, tout en gardant les dehors, par charité, est tout ce que DIEU demande de vous. Oh ! mon DIEU, ma chère Sœur, combien plusieurs âmes que je connais se croiraient heureuses, si DIEU leur laissait toutes les consolantes ressources qu'il vous laisse !

7° Le désir foncier du recueillement est un recueillement très réel, quoique sans jouissance. S'il est moins consolant que le recueillement sensible, il n'en est que plus désintéressé, et, par conséquent, plus méritoire. Dans cet état, on ne s'approprie rien, parce qu'il semble qu'on n'a rien du tout.

8° L'impatience que cause en vous le sentiment de votre néant n'est qu'un petit dépit d'amour-propre orgueilleux ; ce serait une grande imperfection, si elle était consentie ; car il faut déplorer sa misère avec une humble tranquillité. « Apprenez, dit saint François de Sales, à supporter vos propres misères, comme vous devez supporter les misères du prochain. »

9° Je ne suis pas surpris du redoublement de vos peines et de vos tentations, depuis la retraite. Si vous compreniez, comme moi, les bons effets qu'elles doivent opérer, en purifiant jusqu'aux plus secrets replis de votre cœur, vous en béniriez DIEU sans cesse ; car c'est une grande grâce réservée à certaines âmes que DIEU veut conduire au pur amour, en les détachant de tout, et surtout d'elles-mêmes.

10° Il est bon de faire quelques pénitences extérieures, avec discrétion ; mais il n'en faut pas trop faire. Tant que durera votre épreuve présente, vous devez surtout

faire consister le renoncement à accepter cette épreuve avec une complète soumission. Vous avez encore beaucoup à faire pour arriver à ce parfait abandon ; et je ne voudrais pas que vous perdiez de vue ce genre de mortification, pour en pratiquer d'autres beaucoup moins nécessaires. Sachez que vos orages intérieurs ne s'apaiseront que lorsque vous vous serez abandonnée à toutes les volontés de DIEU, sans réserve, sans fin, sans bornes. DIEU soit béni de tout et en tout. *Amen.*

LETTRE IX

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THÉRÈSE DE ROSEN (1734)

Anéantissement et agonie spirituelle.

Ma chère Sœur,

1° L'impression si vive de votre néant devant DIEU est une des plus salutaires opérations de la grâce du Saint-Esprit. Je sais tout ce que cette opération a de douloureux ; il semble à la pauvre âme qu'elle va tomber dans un véritable anéantissement, mais elle n'est que plus près de la véritable vie. En effet, plus nous nous enfonçons dans notre néant, plus nous sommes dans la vérité, puisque le néant est notre fond, d'où nous avons été tirés par la pure bonté du Seigneur. Nous devrions donc nous y tenir constamment, pour rendre, par notre anéantissement volontaire, un continuel hommage à la grandeur et au tout infini de notre Créateur. Rien n'est plus agréable à DIEU que ces hommages ; rien ne nous assure plus infailliblement son amitié ; mais aussi, rien ne vexe davantage notre amour-propre. C'est un sacrifice d'holocauste, dans lequel il est complètement consumé par le feu du divin amour. Il ne

faut donc pas s'étonner qu'il résiste si violemment, et qu'au moment surtout où le dernier coup va lui être porté, il fasse éprouver à l'âme de mortelles angoisses. La douleur que l'on ressent alors est comme celle d'une personne agonisante ; et ce n'est que par cette agonie douloureuse et par la mort spirituelle qui la suit, qu'on peut arriver à la plénitude de la vie divine et à une intime union avec DIEU. Que faire, lorsque cette heure douloureuse et bienheureuse est arrivée, sinon imiter JÉSUS-CHRIST sur la croix, remettre son âme à DIEU, s'abandonner de plus en plus à tout ce qu'il plaira au souverain Maître de faire de sa pauvre créature, et demeurer dans cette agonie autant qu'il lui plaira.

2° Tant que durent ces opérations crucifiantes, l'esprit, la mémoire, la volonté, tout est dans un vide affreux, dans le rien. Aimons ce vide immense, puisque DIEU daigne le remplir ; aimons ce rien, puisque l'infini de DIEU s'y trouve. Bon courage, ma chère fille, consentons à tout avec le saint abaissement d'esprit de JÉSUS-CHRIST crucifié. C'est de là que doit venir toute notre force. Accoutumons-nous à dire, aux approches de ces agonies : Oui, je veux, Seigneur, tout ce que vous voulez, en JÉSUS-CHRIST et par JÉSUS-CHRIST ! Que pourrions-nous appréhender dans une telle compagnie ? Dans les tentations les plus fortes, un simple abaissement aux pieds de ce DIEU sauveur calmera tout ; il vous rendra victorieuse ; et, par sa force, il fera triompher votre faiblesse de tous les artifices du tentateur.

3° La révolte des passions, sans que vous y ayez donné aucun sujet, la vivacité intérieure, les inquiétudes et les troubles involontaires, ces misères et cent autres sont permises en vous, pour deux raisons :

1. pour vous humilier extraordinairement, en vous faisant sentir quel comble de misère, quel abîme de corruption vous portez dans votre fond ; en vous montrant ce que vous feriez sans la grande miséricorde de DIEU ; 2. afin que, de nouvelles opérations intérieures survenant, tous ces germes de mort, cachés au fond de votre âme, puissent en être arrachés comme de mauvaises herbes, qui ne paraissent à fleur de terre que pour donner plus facilement prise à l'habile main du jardinier. Ce n'est qu'après avoir ainsi complètement nettoiyé la terre, qu'il pourra y faire croître des plantes salutaires, des fleurs odorantes et des fruits choisis. Laissez-le faire, abandonnez-lui entièrement la culture de cette mauvaise terre qui, d'elle-même, ne peut porter que des chardons et des épines ; ne vous inquiétez pas, contentez-vous de vous sentir bien humiliée et bien confondue ; tenez-vous avec un profond abaissement dans ce borbier, comme Job sur son fumier ; c'est votre place ; attendez que DIEU vous en retire, et cependant laissez-vous purifier par lui. Que vous importe, pourvu que vous soyez à son gré ? Les Princes prennent quelquefois plaisir à éclabousser leurs favoris, à les faire tomber dans l'eau, même dans un borbier ; alors le plaisir du favori, c'est de voir le prince prendre le sien à le mettre dans cet état.

4° Quand vous sentez des mouvements de pusillanimité et de crainte, humiliez-vous, en vous disant à vous-même : Tout cela, et bien moins encore que cela, est impossible à ma faiblesse ; mais tout cela, et mille fois plus que cela, devient possible et facile avec la grâce de JÉSUS-CHRIST, en qui seul j'espère et de qui j'attends mon bien.

5° Mais voilà ce qu'il y a dans cette épreuve de plus fort, de plus rude et de plus évidemment conforme aux voies par lesquelles sont conduites les âmes privilégiées : c'est la vive pensée que DIEU vous rejette, qu'il vous abandonne, comme à jamais indigne de ses faveurs. O ma chère Sœur, vous seriez maintenant trop contente, si vous compreniez, comme moi, quelle est en cela même l'aimable conduite de DIEU à votre égard. Tout ce que je puis vous dire là-dessus, et je le dis sans savoir si, dans votre état d'épreuve, il plaira à DIEU de vous le faire comprendre, c'est que jamais vous n'avez aimé DIEU aussi purement qu'aujourd'hui, et que jamais vous n'en avez été tant aimée. Mais cet amour est si caché au milieu de vos tourments et de vos misères apparentes, qu'un directeur a besoin d'une certaine expérience pour pouvoir le reconnaître. Mais ayez patience : à ces ténèbres effrayantes succéderont de brillantes lumières et des clartés qui vous raviront.

Oui, ma chère Sœur, vous pouvez me croire, bien qu'en ce moment vous ne puissiez me comprendre ; car je ne vous dis que ce dont DIEU m'a donné la certitude. Cette partie la plus amère de votre épreuve, ces impressions de séparation de DIEU qui vous mettent dans une sorte d'enfer, voilà la plus divine de toutes les opérations de l'amour divin en vous ; mais cette opération est toute cachée sous les apparences les plus contraires. C'est le feu qui semble détruire l'âme, pour la purifier de tout amour-propre, comme on purifie l'or dans le creuset. Oh ! que vous êtes heureuse, sans le savoir ! que vous êtes chérie, sans le comprendre ! que DIEU opère de grandes choses dans votre intérieur, d'une manière d'autant plus sûre, qu'elle vous est plus cachée

et plus inconnue ! C'est notre faiblesse, ô mon DIEU, c'est notre misérable amour-propre, c'est notre orgueil qui vous réduit à ne pouvoir nous faire de grandes grâces qu'en nous les cachant, et, pour ainsi dire, à notre insu, de peur que nous ne corrompions vos dons en nous les appropriant par de vaines, secrètes et imperceptibles complaisances. Voilà, ma chère Sœur, tout le mystère de cette conduite si obscure de DIEU.

Bref, ma chère Sœur, ne craignez rien ; tenez ferme ; ayez bon courage ; DIEU est avec vous et en vous ; vous n'avez rien à craindre, lors même que vous seriez en enfer, et au milieu des démons déchaînés. Rien ne vous peut arriver sans la permission de DIEU ; et il ne peut rien permettre qui ne tourne à votre avantage. Vous êtes donc en sûreté tant que vous vous confierez aux bontés d'un ami si fidèle, d'un Père si tendre, d'un protecteur si puissant, d'un Époux et d'un Amant si passionné ? Car ces noms si tendres et si aimables sont ceux qu'il daigne lui-même se donner dans l'Écriture, et dont il remplit si parfaitement la signification à votre égard.

LETTRE X

A LA SŒUR CHARLOTTE-ÉLISABETH BOURCIER DE MONTHUREUX

Mort mystique. Son utilité.

Lunéville, 1733.

Ma très chère fille,

Je comprends très bien que l'état où il plaît à DIEU de vous mettre est très pénible à la nature, mais je suis un peu surpris que vous ne compreniez pas encore que DIEU veut par là opérer en vous une mort totale, pour

vous faire vivre ensuite d'une vie toute surnaturelle et divine. Vous lui avez demandé cent fois cette mort mystique, et il vous exauce ; plus votre misère apparente croît, et plus vous êtes assurée que DIEU opère cette nudité et cette pauvreté d'esprit dont parlent les mystiques. Je vous renvoie aux œuvres de Guilloiré, où vous trouverez votre état présent très bien expliqué.

Mais que faut-il faire, allez-vous me dire ? — Rien, rien, ma fille, que de laisser faire DIEU et prendre garde de gêner, par une activité inopportune, l'opération de DIEU ; vous abstenir même des actes de résignation sensible, si ce n'est lorsque vous sentirez que DIEU vous en donne le mouvement. Demeurez donc comme une souche, et vous verrez plus tard les merveilles que DIEU aura opérées durant cette nuit silencieuse. Mais l'amour-propre ne peut souffrir de se voir ainsi totalement dépouillé et réduit à rien. Lisez et relisez ce que Guilloiré dit de ce rien, et vous bénirez DIEU qui vous met en possession de ce trésor. Pour moi, je ne puis que l'en bénir, et trouver votre sort digne d'envie ; car sachez qu'il y a peu de personnes à qui DIEU fasse la grâce de passer par un état de si grand dépouillement.

Les sécheresses épouvantables dont vous me parlez sont la suite ordinaire de cette grande nudité. DIEU vous soutient insensiblement, comme vous l'éprouvez vous-même ; et il est vrai que cet état vient de DIEU, que vous y possédez un fond de paix au-dessus des sens, et que, devant DIEU, vous seriez fâchée de n'y être pas. Vous n'avez besoin que de patience, de résignation et d'abandon : encore ces dispositions doivent être insensibles. Souvenez-vous que DIEU voit, dans le fond de votre cœur, tous vos secrets désirs. Cette assu-

rance doit vous suffire : un cri retenu vaut bien un cri poussé, dit l'évêque de Meaux.

Abandonnez ces réflexions et ces continuels retours sur vous-même, sur ce que vous faites et ne faites pas : vous vous êtes abandonnée toute à DIEU et livrée à lui cent et cent fois ; il ne faut pas vous reprendre ; laissez-lui le soin de tout. Votre comparaison est très juste : DIEU vous lie les pieds et les mains pour opérer lui seul en vous ; et vous ne faites que vous remuer par mille vains efforts, pour rompre ce lien sacré et opérer de vous-même, selon le penchant de la nature. Quelle infidélité ! DIEU ne demande de vous d'autre travail que de demeurer en repos dans vos chaînes et dans vos impuissances. Pour vos devoirs, faites l'extérieur le moins mal qu'il se pourra, et je vous réponds de l'intérieur ; car c'est DIEU qui s'y met d'une façon imperceptible, pour vous tirer hors du sensible. Le seul sentiment de votre misère et de votre corruption montre la présence de DIEU ; mais d'un DIEU qui se cache pour demeurer plus réellement présent, et se dérobe pour mieux se donner. Lisez encore là-dessus Guilleré.

DIEU a permis votre première imprudence, pour vous procurer, sans y penser, un soulagement nécessaire, et, en même temps, pour mortifier et humilier votre amour-propre. Oh ! l'heureuse imprudence ! DIEU a permis peut-être encore la seconde pour vous tirer de votre emploi. Puisque vous n'aviez ni parlé ni agi dans ce dessein, n'en ayez aucun scrupule, n'y pensez plus, et laissez faire la divine Providence. N'est-ce pas, de sa part, une attention bien paternelle que de permettre qu'il vous soit échappé innocemment une fausse démarche, dont le résultat a été de vous faire en même

temps soulager et humilier, en vous laissant la satisfaction de n'avoir contribué en nulle façon à votre soulagement ?

Laissez augmenter vos frayeurs de la mort et du jugement, tant qu'il plaira à DIEU ; ne faites rien de positif pour avoir ces frayeurs ni pour vous en délivrer ; en un mot, soyez entre les mains de DIEU comme un corps mort, qui se laisse manier, tourner et retourner comme on veut.

Enfin je ne vois rien de plus simple ni de plus facile, en un sens, que toute votre conduite présente, puisqu'il n'y a qu'à laisser faire DIEU et à demeurer en repos. Mais il faut avouer que ce repos est le plus cruel de tous les tourments pour la nature maudite, qui, vivant de ses propres opérations, en redoute la perte autant que la mort et l'anéantissement.

LETTRE XI

A LA MÊME

Même sujet. — Avant la retraite.

Nancy, 1734.

La manière dont vous devez faire votre retraite est des plus simples, mais elle ne pourra manquer d'être pénible, à cause de la situation intérieure où il plaît à DIEU de tenir votre âme en ce moment.

1° N'oubliez pas, ma chère Sœur, qu'après que nous avons franchi les premiers degrés de la vie spirituelle, tout notre avancement s'opère par voie de perte, de destruction, d'anéantissement. Il faut nécessairement mourir à tout ce qui est créé, sensible et humain, pour

arriver à posséder, dans toute sa plénitude, la vie de l'esprit, de la grâce de DIEU. Par conséquent, vous devez vous attendre, durant cette retraite, non à des lumières sensibles et à des goûts spirituels et savoureux pour DIEU et pour les choses divines, mais à tomber, au contraire, dans de plus grandes ténèbres, de plus grands dégoûts, une plus complète insensibilité. N'ayez donc plus d'autre devoir que de recevoir tout ce qu'il plaira à ce souverain Maître et Seigneur de vous donner ; car, après vous être abandonnée à lui, vous devez regarder votre intérieur comme une terre qui n'est plus à vous, mais à lui seul, pour y semer tout ce qu'il voudra, lumières ou ténèbres, goûts ou dégoûts, en un mot, tout ce qu'il lui plaira, et même rien, s'il le veut ainsi. Oh ! que ce rien est terrible à l'amour-propre ! mais qu'il est bon et avantageux à l'esprit de la grâce et à la vie de la foi ! DIEU n'opère parfaitement en nous qu'à mesure que nous sommes plus fermement établis, par notre volonté, dans le rien, puisque c'est dans la mesure de l'acquiescement de notre volonté à ce rien qu'il trouve en nous plus ou moins de résistances et d'empêchements à ses divines opérations.

2° Dans cet état de dépouillement, il ne faut point forcer vos dispositions par des méthodes ou des sujets qui vous gênent. Méditez, en simplicité, sur la vie et sur les mystères de JÉSUS-CHRIST, comme vous pourrez. Lisez saint François de Sales et quelques lettres de sainte Chantal, qui traitent des états de peines et de privations ; par extraordinaire, quelques vies de saints et de saintes, plus touchantes, ou le récit des vertus de vos saintes Mères et Sœurs ; ces lectures serviront à vous instruire et vous consoleront.

3^o Pendant la journée, tenez-vous renfermée avec DIEU, dans votre intérieur, pour y agréer et accepter toutes les différentes dispositions de sa paternelle Providence, avec un entier abandon et une remise totale de vous-même. Vous pratiquerez ainsi le vrai recueillement, où l'oisiveté n'est nullement à craindre.

Quand vous éprouverez plus d'attrait ou de facilité à former des actes ou des colloques familiers avec DIEU ou avec Notre-Seigneur, vous suivrez doucement ces impressions de la grâce ; mais sans efforts ni empressement. Vous suivrez l'avis de saint François de Sales, qui veut que ces actes soient coulés et comme distillés par la pointe de l'esprit. Du moment qu'il faudrait faire quelque effort pour continuer, cessez aussitôt, et rentrez humblement dans votre intérieur.

Tenez-vous dans ce repos du fond du cœur, dégagée des pensées des choses extérieures, comme parle Fénelon ; j'entends des pensées volontaires ; car pour celles qui ne font que passer, il ne faut pas seulement y prendre garde. Que si on s'en trouve obsédé malgré soi, alors patience, paix et abandon.

Il va sans dire que vous serez très fidèle et très exacte à accomplir les exercices marqués pour le temps de la retraite.

Si vous observez ces règles, vous n'aurez pas sujet de craindre la perte du temps ; craignez seulement que cette misérable crainte, née uniquement de l'amour-propre, ne vous trouble et ne vous distraie du simple recueillement ; vous le devez conserver comme un trésor précieux, quelque mince, sec, aride qu'il puisse être. Car, par rapport à vous, il n'y a rien de plus important que ce recueillement en DIEU, sans lequel il ne pourrait

accomplir en vous ses divines opérations. Si vous vous tenez unie à lui, vous pouvez être certaine qu'il agira en vous, quoiqu'il le fasse d'une manière insensible, et que le résultat de son action doive être, en ce moment, de vous appauvrir et de vous dépouiller de plus en plus, plutôt que de vous enrichir et de vous remplir. Quand on est parvenu, par la grâce, à se trouver insupportable à soi-même et à n'avoir plus la moindre satisfaction dans ses œuvres, il ne reste plus qu'à se supporter soi-même avec douceur et à user envers soi de la même charité dont on doit user envers le prochain ; c'est saint François de Sales qui nous donne cet avis. Heureux qui, à force de détruire l'amour-propre qui est le faux amour de soi-même, ne s'estime plus en rien, et ne s'aime que par pure charité, comme on aime le prochain et même ses ennemis, malgré cette espèce de mépris et d'horreur de soi-même. Oh ! qu'il faudra bien encore passer par d'autres degrés et épreuves, avant que d'en venir au point de ne nous aimer plus que du véritable amour de pure charité. Je prie DIEU de tout mon cœur, de vous en faire la grâce.

LETTRE XII

A LA MÊME

Même sujet. — Après la retraite.

4 novembre 1734.

1° Je commence par vous avouer franchement que, tout compatissant que je suis naturellement, je n'ai pu vous plaindre et je me suis même réjoui intérieurement en DIEU en lisant votre lettre. Il est arrivé ce que

j'avais osé vous prédire, lorsque vous entrâtes en retraite.

2° Vous savez ce que je pense du vif sentiment de notre faiblesse et de nos impuissances : ce sont, dit Fénelon, autant de grâces qui nous réduisent à désespérer de nous-mêmes, pour ne plus rien espérer que de DIEU seul. C'est alors, ajoute-t-il, que DIEU commence à faire des merveilles dans une âme. Mais, pour l'ordinaire, il y opère alors en cachette et à son insu, pour préserver cette âme des pièges de l'amour-propre.

3° La manière dont DIEU vous a fait passer la grande fête de tous les Saints est bien dure à la nature, mais infiniment salutaire, selon la grâce. Aveugles que nous sommes ! laissons faire DIEU ; au lieu d'avancer, nous reculerions beaucoup, s'il nous conduisait selon nos désirs et nos vues, même les plus saintes en apparence.

4° Vous vous sentez sans foi, sans espérance et sans charité ; c'est que DIEU vous ôte tout le sensible de ces vertus pour les placer dans la fine pointe de l'esprit. Il vous met, par là, en état de faire un complet sacrifice de toute satisfaction ; et c'est ce qu'il y a de meilleur. De quoi donc vous plaignez-vous ? C'est la nature désolée qui gémit de ne rien sentir que des peines, des sécheresses, des agonies intérieures. Ce sont, pour elle, des coups de mort ; mais aussi faut-il qu'elle meure avant que nous recevions la nouvelle vie de la grâce, vie toute sainte et toute divine. Je connais des âmes qui passent par les plus fréquentes et les plus terribles agonies, en sorte qu'il leur semble, comme à vous, qu'à chaque moment elles vont expirer ; c'est comme un criminel sur la roue qui n'attend que le coup de grâce, qui, en lui arrachant ce misérable reste de vie, doit

finir ses tourments. Courage, patience, abandon, confiance en DIEU ! Encore vous fait-il une grande grâce, une signalée faveur, en vous laissant apercevoir de temps en temps un soutien imperceptible.

Les différentes secousses que ce bon Maître vous fait éprouver, le vif souvenir de vos péchés et de vos misères sont des opérations divines, très crucifiantes, destinées à vous épurer comme l'or dans le creuset. Comment donc pourrai-je vous plaindre ? J'ai plutôt lieu de vous féliciter, comme on félicitait jadis les saints martyrs, qui s'estimaient eux-mêmes heureux, au milieu de leurs tortures et des plus cruels tourments.

5° Le regret que vous seriez tentée d'éprouver à l'égard des consolations goûtées dans vos retraites précédentes, n'est qu'une illusion dont il faut soigneusement vous préserver. Jamais vous n'avez fait de retraite aussi utile, par la grâce de DIEU ; il vous l'a même un peu fait sentir, quand il vous a animée d'une si grande force pour lui faire le sacrifice des goûts et des consolations sensibles. — Mais, ajoutez-vous, ce sacrifice, DIEU l'a rejeté ! — Voilà encore la tentation et l'illusion. DIEU en permet le retour pour vous crucifier à diverses reprises. *Fiat ! fiat !* Quand DIEU ôte parfois la tranquillité, eh bien ! qu'elle s'en aille avec tout le reste ; DIEU demeure toujours, et il suffit de l'aimer avec d'autant plus de pureté qu'il ne reste que lui seul. C'est lui seul aussi alors qui travaille divinement à notre perfection, par ces dénûments intérieurs que la nature abhorre tant, comme sa dernière mort, son dernier anéantissement et sa perte définitive. Prenons patience. *Fiat ! fiat !* On ne va solidement à la perfection que par les voies de pertes, d'abnégation, de

dépouillement, de mort à tout, d'anéantissement complet et d'abandon sans réserve. Ne nous étonnons pas de l'affliction qu'en éprouve notre sensibilité et notre raison elle-même, cette pauvre raison si aveugle dans les voies de la foi : car c'est de sa part un aveuglement étrange que d'aspirer uniquement à la perfection par les voies de lumières, de goûts intérieurs et de consolations, qui auraient pour infaillible résultat de faire vivre en nous l'amour-propre, et de le mettre en état de tout gâter.

6° C'est justement le vif sentiment de votre extrême fragilité qui a dû être un de vos grands soutiens, parce qu'en vous faisant comprendre que vous êtes exposée à tomber à chaque pas, il vous inspire une totale défiance de vous-même, et vous fait pratiquer une aveugle confiance en DIEU ; c'est dans ce sens que l'Apôtre dit : Lorsque je me sens plus faible, c'est alors que je suis plus fort, parce que le vif sentiment de ma faiblesse me revêt, par une plus entière confiance, de toute la force de JÉSUS-CHRIST.

7° Rien de plus simple que la conduite à tenir pour bien profiter de votre état pénible et crucifiant : un *oui* habituel du cœur, un humble *fiat* ; un entier abandon et une parfaite confiance, voilà tout. Depuis le matin jusqu'au soir, vous n'avez à faire que cela. Il vous semblera ne rien faire, et tout se trouvera fait, et d'autant mieux fait, que vous demeurerez toujours dans une profonde humilité, sans aucun secours de ces misérables contentements qui ne contentent pas DIEU, mais notre amour-propre, dit encore notre bien cher Père, saint François de Sales.

LETTRE XIII

A LA MÈRE LOUISE-FRANÇOISE DE ROSEN (1736)

Purgatoire de l'âme.

Ma chère Sœur,

En lisant votre lettre, je ne fus pas plutôt arrivé à l'endroit où vous me dépeigniez votre état pénible, que, par un mouvement indélébile, je me jetai intérieurement aux pieds de JÉSUS-CHRIST pour l'en remercier. Mille et mille expériences me convainquent chaque jour plus sensiblement que les peines intérieures purifient une âme jusque dans son fond et ses replis les plus cachés, et la sanctifient bien plus efficacement que les mortifications, les pénitences et les croix extérieures. Je ne puis donc que bénir DIEU de la bonté dont il use envers vous et vous encourager à y correspondre fidèlement. Vous n'aurez pour cela qu'à observer les points suivants :

1° Ni dans la circonstance présente, ni durant tout le temps que durera votre épreuve, il ne faut vous attendre à recevoir d'autre consolation que celle qu'il plaira à DIEU de vous donner ; car un ange du ciel ne saurait tirer une âme du creuset où DIEU la retient pour la purifier de plus en plus.

2° De plus, il est certain que le crucifiement intérieur est d'autant plus grand que DIEU a dessein d'élever l'âme à un plus haut degré d'amour et d'union avec lui.

3° La crainte de la réprobation ne me paraît nullement extraordinaire ; elle est, au contraire, assez com-

mune aux bonnes âmes que DIEU veut faire arriver à la perfection.

4° DIEU, dans cette peine, me paraît bien ménager votre faiblesse, puisqu'il vous y donne un abandon et une confiance en lui, qu'il veut bien rendre souvent sensible ou du moins aperçue. Combien d'âmes, dans cet état, sont privées de cette consolation !

5° DIEU, en cette matière, comme dans toute autre chose, vous instruit si bien par les impressions intérieures de sa grâce, qu'il vous porte précisément et constamment à pratiquer ce qu'il désire de vous, en sorte que je pourrais me contenter de vous dire ces deux mots : 1. votre état présent me paraît le meilleur où vous vous soyez trouvée durant toute votre vie, et la plus grande grâce que vous avez reçue ; 2. DIEU vous y apprend tout ce qu'il faut ; continuez et vivez en paix.

Cependant, essayons si, en relisant votre lettre, DIEU voudra me mettre en état d'éclaircir, par quelques explications, la direction déjà parfaitement suffisante que je viens de vous donner en son nom.

1° Toutes les pensées qui vous représentent DIEU comme ayant cessé d'être animé envers vous de cette miséricorde infinie qu'il possède en lui-même, ne sont autre chose que les éléments de votre épreuve. Ce sont les divers traits de la peine foncière de réprobation que DIEU veut que vous supportiez. Cette peine est votre martyre, et ces différentes suggestions de l'ennemi sont les différentes flèches qu'il décoche par permission divine. Au lieu de blesser votre corps, elles percent votre cœur et votre âme, et elles n'en sont pas, assurément, moins méritoires pour cela.

2° Cette idée et cette persuasion que la mesure de vos

péchés est comblée, vous est certainement inspirée par l'esprit de mensonge et non par le Saint-Esprit ; mais si DIEU n'en est pas l'auteur, il permet qu'elle vous tourmente, et il le permet dans votre intérêt. Outre que cette épreuve est très humiliante, la douleur qu'elle cause est un feu qui ne peut manquer de vous purifier d'autant plus complètement que ses flammes sont plus brûlantes, et que votre âme est mise plus fréquemment dans le creuset.

3° Votre prétendue tiédeur, votre sécheresse, votre insensibilité, sont les suites et les effets de cette douloureuse persuasion imprimés dans votre âme ; ce sont des flammes qui doivent, non dévorer, mais purifier la victime, afin qu'elle soit plus propre à être consumée par le feu du pur amour.

4° J'en dis autant des efforts que fait votre cœur pour s'élancer vers DIEU. Ces efforts auxquels DIEU ne paraît répondre qu'en vous repoussant, deviennent, dans quelques personnes, si violents et si douloureux, qu'ils produisent ce que Bossuet appelle l'amour désespéré ou le désespoir d'amour. Ce mouvement, qui n'a du désespoir que l'apparence, est en réalité le plus véhément de tous les amours. Voilà, dit ce grand évêque, comme la grâce imite quelquefois ce que fait faire à des insensés l'amour profane des créatures.

5° C'est un surcroît de grâce que de pouvoir faire l'acte héroïque de saint François de Sales, et de dire : « Si je dois être éloigné de mon DIEU durant l'éternité, il faut au moins, pendant ma vie, l'aimer et le servir. » C'est un soutien dont beaucoup d'âmes sont privées ; servez-vous-en, mais ne vous y attachez pas, car DIEU pourrait bien vous l'ôter, du moins sensiblement.

6° C'est très sagement fait de multiplier vos communions dans un état où cet appui vous est si nécessaire. Vous devez vous estimer trop heureuse de pouvoir vous munir de ce secours.

7° La foi, l'abandon, la confiance, l'espérance contre l'espérance, sont vos plus puissants soutiens. Que si DIEU vous privait de la consolation d'apercevoir en vous ces sentiments, il ne vous resterait plus qu'à vous abandonner sans fin, sans bornes et même sans aucun soutien sensible et aperçu. DIEU alors vous soutiendrait dans le fond de votre âme d'une manière incompréhensible ; mais la pauvre âme qui ne sent en aucuné manière cet appui, et qui, au contraire, se croit complètement abandonnée, éprouve une douleur qui fait de cet état une sorte d'enfer. Mais, pour vous, vous n'êtes encore qu'en purgatoire ; et ce purgatoire est si purifiant et si plein de trésors de grâces, que je prie DIEU de ne vous en tirer qu'après vous y avoir enrichie pour l'éternité, et vous y avoir rendue aussi pure et aussi brillante devant lui, que nombre d'autres âmes très vertueuses le sont devenues par la vertu de ces mêmes épreuves.

8° Cette paix que vous goûtez dans la souffrance, voilà la vraie paix de DIEU, sans crainte de mélange d'illusion. Au lieu de fidélité, de courage, de force, de ferveur dans l'oraison, vous ne trouvez en vous qu'infidélité, que faiblesse, que tiédeur, qu'indévotion ; cela doit être : voilà ce qui doit opérer votre anéantissement devant DIEU. O heureux état d'anéantissement ! Une bonne âme me disait, il y a quelques jours, qu'elle craignait de sortir d'un certain état affreux. — Et pourquoi ? lui dis-je. — C'est, mon Père, répliqua-t-elle,

que je crains de perdre mon état d'anéantissement devant DIEU, qui me charme plus que toutes les grâces sensibles, douces et consolantes.

Voici quatre mots pour votre chère Sœur, car je remarque qu'à l'égard de toutes les deux, DIEU laisse peu à faire aux directeurs ; d'où je conclus, en passant, que vous devez, l'une et l'autre, les consulter rarement ; le contraire serait une espèce d'infidélité au grand Maître intérieur, qui veut presque seul vous conduire l'une et l'autre.

Venons au fait :

1^o DIEU me paraît, jusqu'ici, ménager encore davantage la faiblesse de cette chère Sœur. L'obscurité et les sécheresses sont les épreuves en un sens les moins pénibles ; et cependant elles sont très fructueuses, parce que l'âme n'y voyant rien n'y peut rien gâter, et d'ailleurs cela la conduit au plus parfait abandon. Le sien croît, dit-elle, jusqu'à l'étonner. Voilà la grâce des grâces, car toute la perfection se trouve dans le plus parfait abandon, où toutes nos volontés sont perdues dans celle de DIEU. L'amour, ainsi pratiqué, est le plus pur et le plus à couvert de toute illusion, de tout vain recours de l'amour-propre.

2^o Les ineffables consolations que cette chère Sœur a éprouvées avant de tomber dans cet état d'obscurité et de sécheresse, n'étaient qu'une miséricordieuse prévenance de la grâce, destinée à gagner totalement le fond et le centre de l'âme, où DIEU voulait établir sa demeure, et opérer ensuite d'une manière insensible. Ces consolations étaient une grande grâce ; mais l'insensibilité présente est une grâce bien plus grande encore.

3^o Que la bonne Sœur demeure donc tant qu'elle

pourra dans cet état de simple remise ou de simple attente, pour n'en sortir que par le mouvement que la grâce intérieure lui imprimera et dans la mesure de ce mouvement : car il ne faut jamais ni prévenir les attraits, ni aller au delà.

LETTRE XIV

A LA SŒUR CHARLOTTE-ÉLISABETH BOURCIER DE MONTHUREUX

Explication de ses épreuves. — Direction.

Nancy, 1734.

Ma chère Sœur,

Tant que vous demeurerez dans cet abandon total à l'égard de DIEU, où je vous vois présentement, je vous assure, de sa part, qu'il ne vous abandonnera jamais. Le passé et le présent vous en sont des garanties pour l'avenir. Je comprends que la voie par où le Seigneur vous mène est dure aux sens ; mais, outre qu'il est le Maître, pensez de temps en temps, il vous le permet, aux grands avantages et à la sûreté de cette voie ; mais pensez aussi à sa nécessité : c'est la voie ordinaire par laquelle DIEU conduit ses épouses choisies à la perfection qu'il leur destine ; et j'en ai fort peu connu qu'il n'ait pas jugé nécessaire d'y faire entrer, lorsqu'elles se sont données entièrement à lui.

Mais pourquoi donc ces états si pénibles ! Pourquoi ces serremments de cœur qui rendent tout insipide, ces abattements qui font qu'on ne peut plus se supporter ? Pourquoi ? Pour détruire dans les âmes destinées à s'unir parfaitement à DIEU, un certain fond de présomption cachée ; pour attaquer l'orgueil jusque dans

son dernier retranchement ; pour rassasier d'amertume ce maudit amour-propre qui ne s'attache qu'à l'agréable, jusqu'à ce qu'enfin, ne sachant plus où se prendre, il meure, faute d'aliment et d'entretien, comme le feu s'éteint, faute du bois qui est sa nourriture. Mais cette mort ne s'opère pas en un moment : il faut beaucoup d'eau pour éteindre un grand incendie.

L'amour-propre est comme un hydre à plusieurs têtes qu'il faut successivement couper ; il a plusieurs vies qu'il faut lui arracher l'une après l'autre, si on veut être complètement délivré. Vous avez sans doute remporté un grand avantage, quand vous l'avez fait mourir à la nature et aux sens ; mais ne pensez pas être complètement délivrée de ses obsessions. Il se relève de cette première défaite, et vous attaque sur un autre terrain. Plus subtil désormais, il s'attache au sensible de la piété ; et il est à craindre que ce second attachement, beaucoup moins grossier et très légitime en apparence, ne soit plus fort que le premier. Cependant le pur amour ne peut pas plus s'accommoder de l'un que de l'autre ; il ne peut souffrir que ces consolations sensibles partagent le cœur avec DIEU. Que va-t-il donc arriver ? S'il s'agissait d'âmes moins privilégiées et à l'égard desquelles DIEU n'aurait pas un amour aussi jaloux, il les laisserait jouir en paix de ces saintes douceurs, et il se contenterait du sacrifice qu'elles lui ont fait des plaisirs des sens. Voilà, en effet, quel est le train ordinaire des personnes dévotes, dont la piété est mêlée d'une sorte de recherche d'elles-mêmes. Assurément, DIEU n'approuve pas leurs défauts ; mais, comme il leur fait moins de grâces, il est aussi moins exigeant en fait de perfection. Ce sont des épouses com-

munes et d'un rang inférieur, dont la beauté peut être moins irréprochable, sans que son Cœur en soit vivement blessé ; mais il a de bien autres exigences, comme il a d'autres desseins, à l'égard de ses épouses choisies.

La jalousie de son amour en égale la tendresse. Désireux de se donner tout entier à elles, il veut aussi posséder leur cœur tout entier, sans aucun partage. Il ne saurait donc se contenter des croix et des peines extérieures qui les détachent des créatures ; il veut les détacher d'elles-mêmes, et faire mourir en elles les dernières racines de cet amour-propre qui s'attache au sentiment de la dévotion, qui s'y appuie, qui s'en nourrit et s'y complaît. Pour opérer cette seconde mort, il ôte toute consolation, tout goût, tout appui intérieur. en sorte que la pauvre âme se trouve alors comme suspendue entre le ciel et la terre, sans goûter les douceurs de l'un ni de l'autre. Pour l'homme, dont le cœur ne peut vivre sans plaisir et sans amour, cet état est une espèce d'anéantissement. Que lui reste-t-il donc que de s'attacher, non par le cœur qui ne sent plus rien, mais par la fine pointe de l'esprit à DIEU seul connu et envisagé par la foi obscure et toute nue ! Ah ! c'est alors que cette âme, parfaitement purifiée par cette double mort, entre en société d'esprit avec DIEU, le possède dans les pures délices du pur amour, qu'elle n'aurait jamais pu ni posséder, ni goûter, si son goût spirituel n'avait été doublement purifié. Mais ceci me mène bien loin ; revenons à votre lettre.

Que de faux pas, dites-vous ! — Mais savez-vous vous-même le remède ? S'humilier doucement, se relever et s'encourager. — Mais, ajoutez-vous, je le fais avec tant de dégoût, de peine, d'ennui, de tristesse ! — Voilà

précisément ce qui augmente le mérite, et ce qui fait acquérir la vertu solide, puisqu'elle ne l'est jamais que quand on l'acquiert vaillamment et à la pointe de l'épée, comme dit saint François de Sales.

Ce qui nous environne est bien triste. — Je le comprends à merveille, et c'est par là précisément que DIEU attaque votre cœur par l'endroit le plus délicat. « Oh ! certes, ma fille, dirait saint François de Sales, c'est pour l'avoir tout entier ce pauvre cœur ! Eh ! donnons-le-lui donc, un peu par force d'abord ; nous le lui donnerons plus tard amiablement, au retour de cette grâce si douce et si suave qu'il a retirée et dont il a ôté le sentiment. » — Mais je doute si j'aime : tout ce que je sais, c'est que je m'efforce d'aimer. — Aussi est-ce tout ce que DIEU attend de vous ; c'est un axiome reçu en théologie : A celui qui fait ce qui est en son pouvoir, DIEU ne refuse point sa grâce. Efforcez-vous donc d'aimer, et quand ces efforts ne seraient pas les fruits de l'amour, ils vous obtiendront la grâce d'aimer. DIEU vous accorde déjà une grande faveur en vous inspirant le désir de l'aimer ; un jour, je l'espère, il vous conduira plus loin, et comblera ce désir. Dites-vous à vous-même : Je serais consolée et trop consolée si je sentais à présent pour DIEU ce que je m'efforce de sentir ; mais DIEU, pour le présent, veut m'ôter toute consolation intérieure pour me faire mourir de la seconde mort, qui doit précéder la vie toute surnaturelle et divine de son Esprit, de sa grâce et de son pur amour.

Nous voici dans un bel endroit de votre lettre, où mon cœur s'épanouit devant DIEU : je me contenterai, dites-vous, de faire mes très humbles remontrances, puis je me tiendrai sur la croix, dussé-je y mourir par

obéissance. — Eh ! voilà bien du courage que le bon DIEU vous donne et vous inspire. Il vous tient donc toujours en sa main ; qu'avons-nous à craindre ? Non, vous n'en mourrez pas, ma chère fille, si ce n'est de la seule mort spirituelle, plus précieuse que toutes les vies du monde. — Mais, ajoutez-vous, je serais cependant bien aise que DIEU me tirât de l'occasion ou situation où je suis. — Les saints en pouvaient dire autant en mille rencontres semblables ; mais, plus on serait aise d'être tiré d'un lieu ou d'un emploi, plus il y a mérite à vouloir y demeurer, si DIEU le veut. Consolez-vous donc, rassurez-vous, demeurez en paix ; DIEU est avec vous, et un DIEU de bonté, qui supporte les faiblesses, les misères, les fragilités de ses bons amis, avec une tendre compassion, jusqu'à leur défendre de s'en inquiéter ; pourquoi ? Parce qu'il veut qu'une paix inaltérable soit le continuel partage de ceux qu'il aime.

Les actes fréquents d'amour de DIEU, ou même du simple désir de ce saint amour, sont un excellent remède aux craintes des divins jugements et aux frayeurs relatives à la prédestination : je ne suis point surpris des heureux effets produits par ce remède.

J'approuve aussi beaucoup votre réponse à la personne qui vous exposait sa crainte de ne pas aimer DIEU avec assez de désintéressement. C'est une illusion visible du démon, qui, sous prétexte de je ne sais quel amour-propre, voudrait retarder cette âme et l'arrêter dans sa course. Dites-lui que l'amour-propre (je parle de cet amour-propre spirituel, qui, sans être un péché, altère la parfaite pureté du divin amour) ne se trouve que dans les âmes qui se font des dons de DIEU ou de ses récompenses un motif de l'aimer pour elles-mêmes.

Mais c'est l'amour pur et pratiqué des saints que d'aimer DIEU pour lui-même, parce qu'il est DIEU, et en tant qu'il est lui-même notre DIEU, notre grande récompense, notre souverain bien infiniment bon, infiniment aimable ; car aimer sa souveraine félicité, qui est DIEU lui-même, c'est n'aimer que DIEU ; ce sont deux termes qui n'expriment qu'une même chose, et on ne peut aimer DIEU que tel qu'il est en lui-même ; or, en lui-même, il est essentiellement notre souverain bien, notre dernière fin et notre félicité éternelle.

Mais, dira quelqu'un, si DIEU n'était pas notre félicité, ne devrions-nous pas encore l'aimer pour lui-même ? Oh ! quelle étrange et pitoyable supposition ! car c'est dire si DIEU n'était pas DIEU. N'allons point tant raffiner, allons bonnement et simplement, *grosso modo*, comme dit saint François de Sales. Aimons DIEU en simplicité et de notre mieux ; et il élèvera et purifiera de plus en plus cet amour comme il lui plaira. Pour vous, tenez-vous dans la posture intérieure où il plaira à DIEU de vous mettre. Craintes de la mort, frayeurs des jugements de DIEU et de l'éternité, saint Jérôme porta plus longtemps et plus violemment que vous ces fortes impressions. Conservons-les tant qu'il plaira à DIEU. Toutes nos volontés doivent aller mourir, expirer et se perdre heureusement dans celle de DIEU, toujours également aimable, respectable et adorable.

LETTRE XV

A LA SŒUR MARIE-ANTOINETTE DE MAHUET

Même sujet.

Nancy, 1735.

Ma chère Sœur,

En vous envoyant ce qui vous est nécessaire pour exercer l'œuvre de charité que je vous avais recommandée, j'ai eu la pensée de vous exposer quelques vérités certaines et fort consolantes pour les âmes qui s'adonnent à la vie intérieure.

Premier principe : On ne peut s'unir à DIEU, source de toute pureté, qu'à mesure qu'on se détache de tout le créé, source de corruption continuelle et d'impureté.

Deuxième principe : Ce détachement qui, arrivé à sa perfection, s'appelle la mort mystique, a deux objets : l'extérieur, c'est-à-dire les créatures différentes de nous ; et l'intérieur, c'est-à-dire nos propres vues, nos satisfactions, nos intérêts, en un mot le *moi*.

La preuve et la marque de la mort à tout l'extérieur est une espèce d'indifférence ou plutôt d'insensibilité pour tous les biens extérieurs, plaisirs, réputation, parents, amis, etc. Cette insensibilité devient, par la grâce, si complète et si profonde, qu'on est tenté de la croire purement naturelle, ce que DIEU permet pour nous ôter tout retour de complaisance, et pour nous faire marcher en tout dans l'obscurité de la foi et dans un grand abandon.

Troisième principe : Le dépouillement intérieur ou la mort à soi-même est le plus difficile de tous les renoncements ; c'est comme si on nous arrachait à nous-

mêmes, qu'on nous écorchât tout vivants. Les déchirements qu'éprouve l'amour-propre et les cris qu'il pousse sont l'indice de la force des liens qui nous attachaient à la créature et de la nécessité de ce dépouillement. Car on sent d'autant plus vivement le fer du chirurgien, qu'il pénètre plus dans le vif ; on résiste d'autant plus à la mort, qu'on est plus plein de vie. L'âme ne peut donc arriver à cette bienheureuse mort et à ce parfait détachement que par la voie des privations et des déchirements intérieurs. Il faudrait une vertu éprouvée et héroïque pour acquérir le dépouillement de cœur au milieu de l'abondance, et le renoncement au milieu des plaisirs. C'est donc, de la part de DIEU, grâce et miséricorde, de nous dépouiller de tous les dons et faveurs sensibles, tout comme c'est un effet de sa miséricorde de dépouiller les mondains des biens temporels pour en détacher leur cœur. Que faut-il donc faire dans le temps où DIEU opère ce dénûment ? — Se laisser dépouiller, sans nulle résistance, comme une statue. — Mais les révoltes intérieures ? — Il faut les supporter sans y adhérer. — Mais si on les supporte mal ? — Il faut ajouter cette autre peine à celle du dépouillement, et prendre le tout en paix, sans trouble volontaire.

Mais on n'est pas certain que ce dénûment vienne de l'opération de DIEU. — Comme c'est ici le retranchement de l'amour-propre, qui, pour se consoler, cherche en tout des certitudes impossibles, voici ce que je dois répondre :

Quatrième principe : Il est assuré qu'à moins d'une révélation particulière, DIEU n'a voulu nous laisser aucune certitude sur les choses du salut éternel. Pour-

quoi ? 1. Pour nous faire marcher toujours dans les ténèbres, et rendre notre foi plus méritoire par les obscurités où elle laisse notre raison. 2. Pour nous tenir toujours grandement humiliés contre le penchant si naturel et si violent de l'orgueil. 3. Pour exercer sur nous son souverain domaine, et nous tenir dans la plus absolue dépendance et le plus parfait abandon à son égard, non seulement à l'égard de notre existence temporelle, mais encore à l'égard de notre destinée éternelle. Voilà ce qu'il y a de plus terrible, en apparence, dans la religion ; mais voici le doux et le consolant : je ne me suis pas plutôt soumis, en tremblant, au souverain domaine de DIEU et à ses jugements incompréhensibles, que j'éprouve une douce consolation. Car sa miséricorde me laisse, au lieu de certitude, une ferme espérance, qui vaut bien la certitude, sans m'ôter rien du mérite de l'abandon, si glorieux à DIEU et si méritoire pour moi. Et sur quoi se fonde cette ferme espérance ? Sur les trésors de la miséricorde infinie et des mérites infinis de JÉSUS-CHRIST ; sur tant de grâces dont j'ai été déjà comblé : sur les sentiments des directeurs à qui il appartient de juger de mon état et de mes dispositions ; sur les pures lumières de la foi qui ne peuvent tromper et que je suis dans ma conduite, du moins quant à l'essentiel, qui est la fuite du péché et la pratique des vertus. Je vois, en effet, que, par la grâce de DIEU, je pratique habituellement ces vertus, et que si je le fais, hélas ! bien imparfaitement, je désire de les mieux pratiquer. — Mais malgré tout cela, il reste toujours quelque crainte. — Si c'est la crainte qui s'appelle chaste, paisible et sans trouble, c'est la vraie crainte de DIEU, qu'il faut toujours con-

server : là où il n'y aurait nulle crainte, il y aurait, certainement, illusion du démon. Mais si cette crainte était inquiète et turbulente, ce serait la crainte de l'amour-propre, dont il faudrait gémir et s'humilier.

Mais quand on est enfin arrivé à ce dénûment total, que faut-il dire ? — Demeurer en simplicité et en paix, comme Job sur son fumier, en disant souvent : Bienheureux les pauvres d'esprit ; qui n'a plus rien, possède tout, puisqu'il possède DIEU. Quittez tout, dépouillez-vous de tout, dit le célèbre Gerson, et vous aurez tout en DIEU. DIEU senti, DIEU goûté et bienfaisant, dit Fénelon, est véritablement DIEU : mais c'est DIEU avec des dons qui flattent l'âme ; DIEU en ténèbres, en privations, en délaissement, en insensibilité, est tellement DIEU que c'est DIEU tout seul, et nu, pour ainsi dire. Mais cela est un peu dur à l'amour-propre, cet ennemi de DIEU, de nous-mêmes et de tout bien ; et c'est par la dureté de ces coups qu'il doit mourir en nous. Craindrons-nous cette mort qui produit en nous une vie de grâce et toute divine ? — Mais il est dur de passer ainsi la vie. — Qu'importe ? un peu plus ou moins de douceur, durant quelques moments de vie, ce n'est vraiment pas grand'chose à celui qui a devant les yeux un royaume éternel. — Mais je souffre tous ces dépouillements si imparfaitement, si faiblement ! — Autre grâce inconnue : DIEU vous préserve de les souffrir avec un grand courage et une force sensible ! Que de secrètes complaisances, que de vains retours sur vous-même, qui gâteraient l'œuvre de DIEU ! Une main invisible vous soutient assez pour vous rendre victorieuse ; et le vif sentiment de votre faiblesse vous rend humble dans la victoire même. Oh ! qu'il est avanta-

geux de souffrir faiblement et patiemment, plutôt que grandement, fortement et courageusement ! Nous sommes humiliés et nous nous sentons faibles et petits dans ces sortes de victoires, au lieu que dans les autres, nous nous trouverions grands, forts et courageux ; nous serions enflés de nous-mêmes, vains, confiants, présomptueux, sans même nous en apercevoir. Admirons la sagesse et la bonté de DIEU qui sait si bien mêler et proportionner toutes choses pour notre profit et avantage ; au lieu que, s'il agissait à notre gré, tout serait gâté et corrompu et peut-être perdu.

LETTRE XVI

A LA MÈRE LOUISE-FRANÇOISE DE ROSEN (1735)

Explication du désespoir apparent.

Ma chère Sœur,

Il ne faut jamais prendre à la rigueur les expressions extrêmes employées par les écrivains orthodoxes, mais entrer dans le sens et la pensée des auteurs. On doit sans doute défendre aux bonnes âmes d'user, de sang-froid et avec préméditation, de ces manières de parler, qui semblent exprimer le désespoir ; mais ce serait injuste que de condamner celles qui, transportées hors d'elles-mêmes par la violence des épreuves, parlent et agissent comme si elles avaient renoncé à leur éternel bonheur. Il ne faut pas se scandaliser de leur langage, ni se persuader qu'il leur est inspiré par un vrai désespoir. C'est bien plutôt un sentiment de confiance caché au fond du cœur qui les fait parler de

la sorte ; tout comme on a vu quelquefois des criminels s'aller présenter à leur souverain, la corde au cou, disant qu'ils se livraient à toute la sévérité de sa justice. Croyez-vous que ce fût le désespoir qui les fît parler ainsi, et non pas plutôt un excès de confiance en la bonté du prince ?

Aussi les voit-on ordinairement obtenir leur grâce, par de tels excès de douleur, de repentir et de confiance. DIEU sera-t-il moins bon à l'égard des âmes qui s'abandonnent à lui pour le temps et pour l'éternité ? Prendra-t-il à la lettre des expressions qui, dans le fond, ne signifient que transports d'abandon et de confiance ? C'est faute de bien entrer dans ces sentiments que vous croyez nécessaire d'effacer de pareilles expressions dans le livre du *Chrétien intérieur*. Pour moi, quand j'en trouve dans de bons auteurs, j'en demeure fort édifié, bien loin de m'en scandaliser. J'admire la force de l'abandon, et j'y découvre un excès de confiance d'autant plus méritoire, qu'il est moins aperçu dans les moments de transport où une âme parle de la sorte. Ces états extraordinaires sont, dans l'ordre de la grâce, ce que sont les prodiges par rapport à l'ordre de la nature, ils s'élèvent au-dessus des lois ordinaires, mais ils ne les détruisent pas ; loin de me paraître contraires à la sagesse de DIEU, ils me font admirer sa puissance.

LETTRE XVII

A LA SŒUR CHARLOTTE-ÉLISABETH BOURCIER DE MONTHUREUX

Pratique de l'abandon au sein de ses épreuves.

Nancy, 1734.

Ma chère Sœur,

Je vous remercie de la charmante lettre dont vous avez bien voulu m'envoyer la copie. Je l'ai relue et la relirai souvent avec grande édification. J'éprouve par rapport à vous, une chose qui ne m'est presque jamais arrivée, c'est qu'après avoir lu et relu votre lettre, en implorant le secours de DIEU, je n'ai pu me rappeler ni ce que vous m'avez dit, ni ce que je vous ai répondu. Sur quoi il m'est venu trois pensées :

1^o Quand DIEU veut tirer une âme hors de tout appui sensible, il ne permet pas qu'elle en puisse trouver, même dans son directeur, si ce n'est d'une manière passagère. Il la réduit ainsi à se soutenir par cette simple pensée : Mon état est bon, puisqu'il a été trouvé tel par le conducteur qu'il a plu à DIEU de me donner.

2^o Qu'est-il nécessaire que DIEU me fasse parler, après la lettre que j'ai jugé devant DIEU vous convenir entièrement et vous suffire pleinement ?

3^o Malgré vos ténèbres, vos insensibilités et votre stupidité, votre foi ne manque pas d'un appui inébranlable quoique insensible, puisque, à l'exemple de JÉSUS-CHRIST, vous voulez bien vous abandonner à Celui même de qui vous vous croyez abandonnée et délaissée. C'est une marque évidente qu'au milieu de votre délaissement apparent et de cet abandon sensible, la foi toute pure vous fait connaître et vous convainc inté-

rieurement que vous n'êtes, dans le fond, rien moins qu'abandonnée, rien moins que délaissée. La peine intérieure que vous cause alors la crainte de ne pouvoir vous abandonner en tout, ou de la manière que vous le désirez, ne montre-t-elle pas le désir profond et caché que vous portez au fond du cœur de ce total abandon et de cette remise si méritoire ? DIEU ne voit-il pas ces désirs ; et tous ces désirs, si cachés et si profonds, ne parlent-ils pas mieux à DIEU que tout ce que vous pouvez lui dire ? Oui, certainement, ces désirs sont des actes, et les meilleurs de tous : car s'il vous était donné de pratiquer l'abandon d'une manière sensible, vous retrouveriez la consolation, mais vous perdriez, au moins en partie, le salutaire sentiment de votre misère, et vous seriez de nouveau exposée aux retours imperceptibles de l'amour-propre et à ses funestes complaisances. Vous êtes bien plus en sûreté au fond de l'abîme de la pure foi. Restez-y donc en paix et attendez le Seigneur. Cette pacifique et humble attente doit vous tenir dans le recueillement, vous servir d'oraison, et vous occuper doucement durant vos exercices de piété.

LETTRE XVIII

A LA MÈRE MARIE-ANNE-SOPHIE DE ROTTEMBOURG (1739)

Fruit de la mort totale à soi-même.

Que DIEU soit béni, ma Révérende Mère, pour les grâces insignes qu'il lui a plu de vous accorder ! Votre soin principal doit être désormais de conserver avec une vigilante humilité ces dons précieux.

1^o Votre repos en DIEU dans l'oraison vient, sans aucun doute, du Saint-Esprit. Gardez-vous de sortir, par une multiplication très inopportune de vos actes, de cette simplicité d'autant plus féconde qu'elle se rapproche davantage de l'infinie simplicité de DIEU. Cette manière de s'unir à lui par une totale remise de soi-même est fondée sur ce grand principe, que DIEU tout-puissant et tout bon donne à ses enfants, en tout et pour tout, ce qu'il sait leur convenir mieux, et que toute la perfection consiste dans une constante adhérence de cœur à toutes ses adorables volontés. Par ce simple et humble procédé, toutes nos volontés se perdent peu à peu dans celle de DIEU, en laquelle elles se transforment totalement. Quand nous en serons arrivés là, nous aurons atteint la perfection.

2^o Quand DIEU ne vous aurait fait tirer de votre maladie d'autre fruit que la connaissance des pertes continuelles d'une âme peu attentive aux mouvements intérieurs de la grâce, je m'écrierais encore : O heureuse et très heureuse maladie !

3^o Parlez donc sans cesse à vos chères filles des grands devoirs que leur impose le divin amour et des précieux avantages de la vie intérieure. Oh ! combien ils sont peu nombreux ceux qui la connaissent, et combien moins nombreux encore ceux qui la pratiquent ! On ne connaît et on n'estime guère aujourd'hui que les exercices extérieurs ; cependant DIEU est un pur esprit, qu'il faut adorer, dit JÉSUS-CHRIST, en esprit et en vérité. Où sont donc, ô mon DIEU, ces vrais adorateurs, spirituels et véritables ?

4^o N'être point surprise de ses misères est un bon commencement d'humilité fondée sur la connaissance

de soi-même : mais les sentir vivement et habituellement et ne pas s'en troubler est une très grande grâce, d'où naît la parfaite défiance de soi-même, et la vraie et parfaite confiance en DIEU.

5° Votre dévotion au sacré Cœur de JÉSUS-CHRIST et les pratiques que vous avez adoptées à cet égard sont un vrai trésor spirituel qui suffit pour vous enrichir, vous et vos chères filles. Plus on puise dans ce trésor, plus il reste à en tirer, parce qu'il est inépuisable.

6° Ce que vous avez appris du vénérable Père de Condren, sur l'esprit de sacrifice, est bien la plus excellente des pratiques ; mais elle ne peut être continuelle ni constante que par la vie intérieure, qui, seule, nous met en état de prendre garde à tout et d'être fidèle en tout.

7° L'humiliation d'esprit et de cœur, sur toutes les fautes connues et inconnues, apaise DIEU, attire de nouvelles lumières et de nouvelles forces, en sorte que tout se réduit presque à savoir bien s'humilier : je veux dire, à porter intérieurement devant DIEU un esprit toujours humilié, un cœur toujours contrit, toujours gémissant ; car DIEU nous voit alors marcher dans la vérité et dans la justice, selon l'expression de l'Écriture. Hors de là, nous sommes dans l'erreur et dans le mensonge ; par conséquent, hors de DIEU qui est la souveraine vérité.

8° C'est un beau présent du ciel que l'esprit de douceur et de modération dans le gouvernement ; il en devient par là plus efficace et plus salutaire, soit pour les autres, soit pour nous-mêmes, en nous faisant éviter les fautes dans lesquelles nous ferait tomber un zèle amer, indiscret ou trop vif. Votre conduite dans la

direction des anciennes doit être pleine de sagesse et d'une humble charité ; et à l'égard des jeunes Religieuses animées de bonne volonté, mais encore un peu faibles et pas assez courageuses, vous devez redoubler de douceur, de condescendance, de modération et de prudence.

9° Je termine par où j'ai commencé, en bénissant DIEU des grâces qu'il vous a faites, et en le conjurant de vous les conserver. Pour rien au monde, ma Révérende mère, ne sortez plus de ce total oubli de vous-même, auquel je vous ai souvent exhortée et que la divine bonté a enfin opéré en vous.

En effet, pourquoi tant s'occuper de soi ? Le véritable moi, c'est mon DIEU, puisqu'il est plus la vie de mon âme que mon âme n'est la vie de mon corps. DIEU n'a pu me créer que pour lui : pensons donc à lui et il pensera à nous, et il pourvoira à tout, bien mieux que nous. Quand nous tombons, humilions-nous, relevons-nous, et reprenons en paix notre voie, qui est de penser toujours au véritable moi qui est DIEU, dans lequel nous devons nous perdre et nous abîmer, à peu près comme nous nous y trouverons perdus et abîmés dans le ciel, pendant l'interminable durée du grand jour de l'éternité. — *Amen, amen !*

APPENDICE

Pour compléter l'exposé de la doctrine de l'abandon, et en éclaircir toutes les obscurités, nous croyons utile d'ajouter aux écrits du P. de Caussade : 1° une dissertation de l'éditeur sur les fondements et la vraie nature de la vertu d'abandon ; 2° un discours de Bossuet sur l'acte d'abandon à DIEU, et divers autres écrits de l'évêque de Meaux sur la même matière ; 3° divers avis pratiques qui ont pour auteurs le P. Surin, saint François de Sales, sainte Françoise de Chantal, et le vénérable P. Pignatelli.

Dans cet ordre d'idées, aucune autorité ne peut être moins suspecte que celle de Bossuet. Quand donc nos lecteurs entendront l'adversaire déclaré du quiétisme leur tenir, en substance, le même langage que le P. de Caussade, ils ne craindront pas de s'égarer, à la suite de ce dernier, dans la voie si large qu'il leur ouvre pour arriver à la sainteté.

Du reste, indépendamment de leur mérite actuel d'opportunité, les opuscules que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs sont très remarquables en eux-mêmes. Le R. P. Gratry qui, dans son livre des

Sources, engage vivement les jeunes gens eux-mêmes à les lire attentivement, ne craint pas d'affirmer qu'on y trouve le « résumé le plus pur et le plus substantiel du mysticisme orthodoxe. »

Tout porte à croire que ces opuscules de Bossuet, comme les *Lettres* et le *Traité* du P. de Caussade, ont été écrits pour des Religieuses de la Visitation. Mais on se tromperait fort si on pensait que *l'Abandon à la Providence*, qui est l'esprit propre de cet ordre illustre, en soit la propriété exclusive. Tous les saints ont pratiqué cet abandon, et tous l'ont recommandé à leurs disciples. Pour n'en citer ici que deux exemples, saint Ignace n'enseigne pas autre chose dans la *Contemplation pour acquérir l'amour spirituel*, qui forme comme le couronnement de ses Exercices ; et nous ne connaissons pas de formule plus expressive de l'abandon que l'offrande de soi-même (*Sume, Domine, et suscipe*), qui résume le fruit de cette contemplation. Sainte Thérèse présente également l'abandon à ses filles, comme le moyen le plus efficace pour sortir des difficultés qu'elles pourront rencontrer dans les voies intérieures, et pour y faire de rapides progrès. Voici comment elle leur parle, à la fin du chapitre vingtième du *Chemin de la perfection* : « Prenez patience abandonnez-vous entre les mains de DIEU, et priez-le d'accomplir en vous sa sainte volonté. Croyons, en effet, que le plus sûr est de nous abandonner à lui en toutes choses. » Il serait difficile de mieux établir la prééminence de l'abandon sur les autres moyens de sanctification que ne l'a fait, par ces paroles, la sainte dont l'Église souhaite que la *céleste doctrine devienne l'aliment* de tous les chrétiens.

I

DISSERTATION DE L'ÉDITEUR

SUR LES FONDEMENTS ET LA VRAIE NATURE DE LA VERTU D'ABANDON

POUR EXPLIQUER ET DÉFENDRE LA DOCTRINE
DU P. DE CAUSSADE

Il n'est pas de vérité si lumineuse qui ne se change en erreur, du moment qu'elle est amoindrie ou exagérée ; et il n'est pas d'aliment si salutaire à l'âme qui, employé mal à propos, ne puisse devenir pour elle un funeste poison.

La vertu d'abandon n'échappe pas à ce danger ; plus elle est saine et utile en elle-même, plus seraient graves les dangers auxquels on s'exposerait, si on en méconnaissait les justes limites. Et ces dangers, malheureusement, ne sont pas de pures possibilités. Le dix-septième siècle a vu naître une hérésie, celle des *quiétistes*, qui a entraîné ses sectateurs aux plus affreux désordres, en prétendant leur enseigner le parfait abandon. Pendant quelque temps, cette secte a exercé ses ravages dans la capitale même de la catholicité ; et elle a mis en avant des sophismes si spécieux, que le

pieux Fénelon lui-même, tout en abhorrant les conséquences pratiques qui en étaient déduites, s'est un moment laissé surprendre par leurs fausses apparences de perfection.

Pour préserver de ces dangers les lecteurs du Père de Caussade, nous croyons utile de joindre à ses écrits un exposé succinct des principes qui doivent nous guider dans une matière aussi délicate. Nous établirons d'abord les bases sur lesquelles doit se fonder notre abandon à la Providence divine ; nous déterminerons ensuite, avec toute la précision et la brièveté possibles, l'étendue et les limites de cet abandon ; et nous déduirons enfin, de ces deux ordres de considérations, l'éclaircissement et la justification des passages dans lesquels notre auteur pourrait paraître avoir outre-passé les justes limites.

PREMIÈRE PARTIE

Le P. de Caussade expose très clairement, dans ses Lettres, les deux principes qui forment la base inébranlable de la vertu d'abandon.

Premier principe : Il ne se fait rien, il n'arrive rien, soit dans le monde matériel, soit dans le monde moral, que DIEU n'ait prévu de toute éternité, et qu'il n'ait voulu ou du moins permis.

Second principe : DIEU ne peut rien vouloir, il ne peut rien permettre qu'en vue de la fin qu'il s'est proposée en créant, c'est-à-dire en vue de sa gloire et de la gloire de l'Homme-DIEU, JÉSUS-CHRIST, son Fils unique.

A ces deux principes, posés par notre auteur, nous en ajouterons un troisième qui achèvera d'éclaircir toute cette matière : Tant que l'homme vit sur cette terre, DIEU désire se glorifier par le bonheur de cette créature privilégiée ; et, par conséquent, dans les desseins de DIEU, l'intérêt de la sanctification et du bonheur de l'homme ne se sépare pas de l'intérêt de la gloire divine.

I

Le premier principe est parfaitement évident : DIEU est à la fois infiniment sage et infiniment puissant, le créateur unique et l'unique conservateur de tout ce qui existe. S'il est infiniment sage, rien ne peut arriver qu'il ne l'ait prévu ; s'il est infiniment puissant, rien ne peut se faire qu'il ne l'ait au moins permis. Puisqu'il a créé toutes choses, aucune de ses créatures n'a de sagesse, de force, de pouvoir, que ce qu'elle a reçu de lui. Puisqu'il conserve toutes choses, aucun esprit, aucun corps ne peut agir, à aucun des moments de sa durée, que sous la dépendance de DIEU ; car si, à chacun de ces moments, DIEU donne à chaque créature son existence, il est évidemment le maître absolu de tous les mouvements et de tous les actes qui modifient cette existence.

Il est vrai que, parmi les créatures de DIEU, il en est qui ont reçu de lui le pouvoir de se déterminer par elles-mêmes, de vouloir et de ne vouloir pas, de vouloir le bien et de vouloir le mal, d'obéir à DIEU, par conséquent, ou de lui résister. En leur donnant ce pouvoir, DIEU s'est interdit, en quelque sorte, d'en entraver l'exercice. Au lieu donc qu'il agit sur les créatures

matérielles, sur le soleil, les astres, la foudre, les fleuves, les rochers, les animaux, de telle manière qu'elles ne peuvent nullement outrepasser ses ordres ; il impose à l'homme des préceptes que celui-ci est libre d'observer ou de violer. S'il les observe, il fait le bien, et mérite des récompenses ; s'il les viole, il fait le mal, et mérite des châtimens.

On ne saurait donc dire que tout ce que font les créatures raisonnables est *voulu* de DIEU puisqu'elles ont le pouvoir de faire le contraire de ce que DIEU veut. Mais si elles peuvent ainsi contrevenir à ses ordres, ces créatures rebelles ne peuvent évidemment échapper à sa sagesse. Il les voit quand elles l'offensent ; et comme DIEU a été de toute éternité ce qu'il est aujourd'hui, de toute éternité il a prévu cette rébellion. Par là même qu'il la prévoyait, il pouvait l'empêcher. Au moment même où cette créature insolente lui résiste, DIEU pourrait l'anéantir ; il pourrait lui ôter le pouvoir d'agir ; il pourrait la faire agir autrement. Il ne serait plus tout-puissant, s'il ne pouvait pas tout cela ; mais s'il a ce triple pouvoir, et s'il n'en use pas, il *permet* donc la rébellion de sa créature.

Cette permission n'est pas une autorisation ; et il faut bien la distinguer de la permission positive, qui est l'acte d'un supérieur légitimant une exception temporaire à une loi générale. La permission dont il s'agit ici est purement négative. Elle consiste uniquement, de la part de DIEU, à ne pas empêcher le mal, qu'il pourrait certainement empêcher. Elle ne fait pas que DIEU cesse de vouloir d'une manière *absolue* le bien opposé à ce mal ; elle fait seulement qu'il ne le veut pas nécessairement d'une manière *efficace*, c'est-à-dire, qu'il ne

le veut pas, de manière à nous contraindre de le vouloir. Ainsi, quand DIEU nous commande de l'aimer, il veut d'une volonté absolue que nous l'aimions ; mais il veut que nous l'aimions librement, et, par conséquent, il ne nous contraint pas de l'aimer ; et si nous voulons abuser de notre liberté pour lui refuser notre amour, il *permet* cette violation de sa loi. Cette permission ne rend pas la violation légitime, elle la rend seulement possible ; et, par conséquent, elle rend l'observation de la loi méritoire ; car il n'y aurait évidemment plus de mérite à obéir, si nous ne pouvions pas ne pas obéir.

On peut donc dire, d'une manière générale, que toutes les créatures, avec tous leurs mouvements et toutes leurs manières d'être, par conséquent, que tout ce qui se fait et tout ce qui arrive dans le monde dépend de la divine Providence.

La Providence, en effet, est cet attribut par lequel DIEU prévoit tout et pourvoit à tout ce qui existe hors de lui. Mais si tout dépend d'elle, tout n'en dépend pas également : les créatures matérielles et tous leurs mouvements en dépendent d'une manière positive ; les actions des créatures raisonnables peuvent n'en dépendre que d'une manière négative. Le bien qu'elles font dépend de DIEU et vient de DIEU directement : il veut ce bien, il les pousse à l'accomplir, il l'opère avec elles. Le mal qu'elles commettent, DIEU ne le veut pas, il le défend et il se dispose à le punir, s'il n'est réparé ; il le permet cependant, et il se réserve sur ce mal même un contrôle indirect, en l'arrêtant à la limite précise où il mettrait obstacle à l'accomplissement de ses desseins.

II

DIEU, en effet, n'a pu manquer d'avoir un dessein digne de lui quand il s'est déterminé à créer le monde ; et s'il peut permettre que la créature raisonnable refuse de coopérer librement et méritoirement à l'exécution de ce dessein, il ne peut permettre qu'elle en empêche définitivement la réalisation. S'il eût agi sans dessein, il manquerait de sagesse, puisque la sagesse est précisément cette qualité en vertu de laquelle l'être intelligent se propose un but dans toutes ses opérations, et proportionne à ce but les moyens qu'il prend pour l'atteindre. Si l'ange et l'homme qui refusent de prêter leur libre coopération au dessein de DIEU, en empêchaient définitivement la réalisation, l'œuvre serait plus forte que l'Ouvrier, le néant l'emporterait sur l'Infini, la malice de la créature serait, pendant l'éternité, victorieuse de la bonté du Créateur : autant d'absurdités.

Il faut donc nécessairement que lorsque DIEU permet à sa créature raisonnable de violer ses préceptes et de s'opposer à l'exécution de ses miséricordieux desseins, sa providence ait un moyen d'atteindre, malgré ses résistances et par ses résistances même, le but qu'elle s'était proposé. Ce moyen ne saurait manquer à la sagesse infinie de DIEU ; et sa puissance infinie ne saurait être embarrassée pour contraindre les rebelles à concourir, sans le savoir et sans le vouloir, à l'exécution du dessein qu'ils prétendaient empêcher. En usant de ce pouvoir, DIEU ne lèse en rien la liberté de sa créature ; mais il empêche que l'abus de cette liberté porte

aucune atteinte à sa souveraine majesté. L'homme qui se rend coupable de cet abus se nuit infiniment à lui-même, puisqu'il se prive du bonheur infini qu'il était en son pouvoir de mériter ; mais il ne nuit aucunement à DIEU, qui saura se glorifier dans le châtement de la rébellion, comme il se fût glorifié dans la récompense de la fidélité. Le rebelle frustre le premier dessein de la divine sagesse, qui ne voulait pas séparer les intérêts de la créature de ceux du Créateur, le bonheur de celle-là, de la gloire de celui-ci ; mais, par une compensation inévitable, ce rebelle contraint la divine justice à chercher dans son malheur la gloire qu'il n'a pas voulu lui accorder par son bonheur.

La gloire de DIEU, telle est, en effet, la fin qu'il s'est proposée en créant, et en vue de laquelle sa providence gouverne le monde. Aimant son infinie bonté d'un amour nécessaire et infini, il ne peut rien aimer en dehors d'elle que par une extension de cet amour. Quand donc il tire du néant des créatures, auxquelles il accorde une participation finie de ses perfections infinies, ce sont ces perfections mêmes, c'est sa beauté et sa bonté qu'il aime dans ses créatures. Son amour pour elles a pour motif et pour mesure leur ressemblance avec lui ; et comment, en effet, pourrait-il aimer en elles autre chose, alors qu'elles ne sont quelque chose que par cette ressemblance ?

Or, cette ressemblance des créatures avec leur Créateur, cette manifestation des perfections infinies de DIEU dans les êtres finis, c'est précisément ce que nous nommons la gloire divine. On a donc raison de dire que cette divine gloire est la fin que DIEU s'est proposée en créant, et que sa providence ne cesse de poursuivre.

Cela veut dire que, dans la production et dans la conservation de ces êtres si nombreux et si variés qui composent l'univers, dans leur étendue et leur durée, dans leurs forces et leurs mouvements, dans la symétrie de leurs formes et l'harmonie de leurs couleurs, dans les astres du ciel, les plantes et les animaux qui couvrent la terre, dans les hommes surtout et dans les anges, DIEU aime à reproduire et à contempler l'image de son immensité, de son éternité, de sa puissance, de son unité, de sa beauté, de sa vie, de son intelligence, de son amour. Plus les créatures lui ressemblent, plus elles sont parfaites, et plus elles sont aimées de lui. Les éléments et les minéraux ressemblent à DIEU par leur être ; les plantes et les animaux lui ressemblent de plus par leur vie : mais les anges et les hommes s'élèvent à une ressemblance bien plus parfaite, puisque, par leur intelligence et leur amour, ils participent à cette vie intime par laquelle DIEU se connaît, s'aime et se donne à lui-même une infinie félicité. C'est pour cela que ses créatures raisonnables sont élevées si fort au-dessus de toute la création : en elles seules, le Créateur obtient pleinement la gloire qu'il a eue en vue, quand il s'est librement déterminé à tirer le monde du néant.

Mais cette gloire, DIEU ne l'obtient de ses créatures raisonnables qu'avec leur coopération. Il est en notre pouvoir de nous rendre de plus en plus semblables à DIEU, et c'est uniquement pour perfectionner en nous cette divine ressemblance que la liberté nous a été donnée. Si nous savons user comme il faut de cette liberté, notre intelligence s'éclairera tous les jours davantage de la lumière de la vérité, et deviendra ainsi plus semblable à l'intelligence divine ; notre vo-

lonté s'embrasera tous les jours davantage des flammes du saint amour, et deviendra ainsi plus semblable à la volonté divine ; nous deviendrons tous les jours meilleurs, plus forts, plus saints, plus unis entre nous, partant plus heureux ; et DIEU se complaira tous les jours davantage à contempler en nous, comme dans un miroir très pur, la fidèle image de sa sainteté, de sa perfection, de son bonheur.

Tel est le but que s'est proposé notre Créateur et que sa divine Providence ne cesse de poursuivre. Pour l'atteindre plus parfaitement, pour rendre cette imitation de son infinie beauté plus parfaite et plus facile à réaliser, DIEU a envoyé dans le monde son Fils, son Verbe, la splendeur de sa gloire, l'image incréée de sa perfection incréée. Il l'a uni à une nature raisonnable, à laquelle il a prodigué toute la perfection, toute la beauté, toute la splendeur de lumière, toute l'ardeur d'amour dont cette nature est capable. Et ce Verbe incarné, cet Homme-DIEU, il nous l'a donné tout ensemble pour modèle et pour Maître ; il l'a établi notre voie, notre vérité et notre vie ; il nous a ordonné de l'imiter et de lui obéir, nous déclarant que son Cœur serait, désormais, l'unique canal par lequel les dons du Ciel pourraient être répandus sur nous, et par lequel nos vœux et nos hommages pourraient remonter vers le Ciel.

En vertu de ce dessein parfaitement libre, mais désormais irrévocable de la divine bonté, la gloire de DIEU, qui est la fin nécessaire de la création, est à jamais inséparable de la gloire de l'Homme-DIEU ; l'imitation de notre Créateur, qui est le devoir essentiel de la créature raisonnable, est désormais, pour elle, inséparable de l'imitation de son Rédempteur. Et combien cette ini-

tation de DIEU est devenue plus facile à accomplir pour l'homme, depuis que DIEU est devenu homme ! Combien il doit nous être plus doux d'unir nos intérêts à ceux de DIEU, depuis qu'il a uni sa nature à la nôtre !

Il demeure pourtant en notre pouvoir de refuser notre coopération à ce dessein infiniment miséricordieux du divin amour. Cette coopération doit être libre pour être méritoire, et par conséquent, elle ne doit pas être contrainte. L'homme peut se révolter contre l'Homme-DIEU aussi bien que contre DIEU lui-même. Au lieu de le prendre pour modèle, il peut détruire, par l'abus de sa liberté, l'image qu'il en porte dans sa nature, et que la grâce avait encore perfectionnée.

DIEU permettra cette révolte, puisque notre liberté et notre mérite sont à cette condition. Mais ce qu'il ne saurait permettre, c'est que cette révolte enlève rien à la gloire de son divin Fils. En l'envoyant dans le monde, il s'est engagé à le glorifier. Il lui a donné l'empire de la création, et il a ordonné que la terre servît d'esca-beau à son trône. Cet ordre s'exécutera en dépit de toutes les résistances. Il est en notre pouvoir de glorifier JÉSUS-CHRIST par notre bonheur ou par notre malheur ; mais il ne saurait être en notre pouvoir de le priver éternellement de la gloire que DIEU son Père a prétendu lui donner en nous créant. Si nous voulons lui demeurer fidèles, nous lui deviendrons de plus en plus semblables, et, par conséquent, nous participerons plus largement à sa perfection et à son bonheur. Mais si nous refusions de le prendre pour modèle, nous nous éloignerions d'autant plus du vrai bonheur que nous nous éloignerions davantage de sa ressemblance ; et, par notre malheur même, nous proclamerions ce que

les élus proclameront éternellement par leur bonheur : que le Cœur de JÉSUS est l'unique source de la félicité véritable.

Tel est l'éternel dédommagement que DIEU doit à son Fils pour la gloire que lui refusent les infortunés qui, jusqu'à la fin, persistent à repousser les sollicitations de son amour.

Mais il a encore bien d'autres moyens pour contraindre ces rebelles à servir d'instruments aux desseins miséricordieux qu'ils s'efforcent de renverser. Tantôt il les emploie à éprouver ses serviteurs, auxquels ces épreuves font acquérir une ressemblance de plus avec leur Sauveur crucifié ; tantôt il les met aux prises les uns avec les autres ; il se sert des infidèles Assyriens, comme d'une verge, pour châtier les crimes du schismatique Israël. Quelquefois il punit par leurs propres excès les passions criminelles qui ont outragé le Sauveur et violé sa sainte loi. D'autres fois encore il se sert de ces passions mêmes pour donner à son Église la liberté qui lui est nécessaire ; c'est ainsi que la politique cauteleuse et perfide de Julien l'Apostat fit cesser l'exil de saint Athanase et la persécution suscitée partout contre les catholiques par les ariens. Qui pourrait compter les voies infiniment variées par lesquelles la divine Sagesse conduit à ses fins ses ennemis eux-mêmes ? Ce n'est qu'au dernier jour que nous verrons avec admiration comment les désordres qui, maintenant, offusquent nos yeux, ont servi à rehausser l'ordre merveilleux des conseils divins ; et comment les ennemis acharnés de l'Homme-DIEU ont contribué, par leurs résistances, à l'établissement de son règne.

Mais, dès maintenant, notre raison, aussi bien que

notre foi, nous oblige à reconnaître la vérité de notre second principe, à savoir que DIEU ne peut ni rien vouloir, ni rien permettre qu'en vue de la fin qu'il s'est proposée en créant, c'est-à-dire en vue de sa gloire et de la gloire de l'Homme-DIEU.

III

Aux deux principes fondamentaux que nous venons d'établir, nous en avons ajouté un troisième ; il va être facile d'en faire comprendre la vérité.

DIEU, avons-nous dit, a deux manières de se glorifier lui-même et de glorifier son divin Fils, dans la créature raisonnable. Il peut trouver cette gloire dans l'éternel bonheur de l'ange et de l'homme, et c'est le premier dessein de son amour. Mais si l'ange ou l'homme refusent de coopérer librement à ce dessein, et s'ils s'obstinent à refuser le bonheur qui leur est offert, ils ne pourront éviter de glorifier DIEU par leur châtimement et leur malheur.

Il y a donc, par rapport aux créatures raisonnables, deux ordres, entre lesquels elles ont à opter, et qui conduisent à la même fin, quoique par des voies tout opposées : l'ordre de la divine miséricorde, et celui de la divine justice. Dans le premier, l'intérêt de la gloire divine est parfaitement confondu avec l'intérêt du bonheur de l'homme. DIEU se glorifie dans ce bonheur même, puisque ce bonheur a pour mesure la ressemblance de l'homme avec DIEU, et, par conséquent, la gloire de DIEU dans l'homme. Dans l'ordre de la justice, au contraire, l'intérêt de la gloire divine est opposé à celui du bonheur de l'homme. DIEU se glorifie dans le

châtiment auquel l'homme s'est condamné, et l'homme proclame la bonté de DIEU par les douleurs mêmes que lui fait endurer son éloignement criminel de DIEU.

L'existence de ces deux ordres ressort évidemment de ce qui a été précédemment établi. Mais voici la question qui se présente à nous maintenant : quelle est la limite qui sépare irrévocablement l'ordre de la miséricorde et celui de la justice ? Quand est-ce que DIEU cesse de chercher sa gloire dans le bonheur de l'homme, et commence à la chercher dans le châtiment du rebelle ?

Il faut, de toute nécessité, qu'il y ait une limite définitive. L'homme ne peut demeurer libre pendant toute l'éternité de refuser à son DIEU l'obéissance dont il lui est redevable, et de se rire de ses préceptes. *L'état de roie* ne peut avoir qu'un temps, et *l'état de terme* peut seul être éternel. Mais si cette limite doit exister, où la placerons-nous ? Est-ce aussitôt après le premier péché de l'homme ? Pour l'ange, il en a été ainsi. Bien plus éclairé dans son intelligence, doué d'une volonté bien plus énergique, il a été aussi bien plus coupable dans sa première rébellion ; et il n'a pas plutôt abusé de sa liberté pour offenser DIEU, que cette liberté lui a été enlevée. DIEU, qu'il avait repoussé, l'a repoussé à son tour ; et il est irrévocablement tombé des splendeurs des cieux dans les abîmes de l'enfer.

Mais à l'égard de l'homme, créature faible et aveugle, DIEU est loin d'agir avec la même rigueur. Il lui donne, pour atteindre sa fin, un temps bien plus considérable ; et après qu'il s'en est écarté, il lui ouvre de nouvelles voies pour y tendre. Tout péché excite la haine de DIEU, et demande une réparation ; mais il ne tient qu'au

pécheur de substituer la réparation du repentir à celle du châtement. Tout en détestant la faute, DIEU continue d'aimer le coupable ; et sa grâce fait de constants efforts pour le sauver en détruisant son iniquité.

Mais combien de temps DIEU patientera-t-il à l'égard de ce rebelle ? Combien de temps continuera-t-il à confondre les intérêts de sa gloire avec les intérêts de celui qui s'obstine à l'outrager ? Lui seul le sait ; ce que nous savons, nous, c'est que cette miséricordieuse fusion d'intérêts entre DIEU et le pécheur le plus criminel dure autant que la vie présente. L'Eglise, en effet, nous enseigne qu'il n'est pas permis de désespérer du salut d'un seul homme vivant. Par là même que tout homme ici-bas demeure en possession de sa liberté, il a le pouvoir d'en faire un bon usage, de s'éloigner du mal et de se rapprocher du bien. Il est vrai que, pour sortir du péché et recouvrer l'amitié divine, la puissance naturelle de la liberté ne suffit pas ; l'appui de la grâce surnaturelle est indispensable ; mais cette grâce n'est jamais refusée à celui qui fait tout ce qu'il peut pour l'obtenir. Si DIEU n'accorde pas d'abord à l'âme la puissance prochaine de la justification, il lui donne au moins la puissance éloignée de la prière ; et si elle use de cette puissance de désirer, elle acquerra le pouvoir de réaliser son désir.

Il n'y a donc pas ici-bas d'homme en possession de ses facultés, que l'on puisse regarder comme définitivement réprouvé. Si un pareil homme existait, il n'y aurait plus pour lui aucune loi, puisque toute loi suppose la possibilité de l'observer. Il ne serait plus tenu d'aimer DIEU ni d'aimer son prochain ; ses crimes, par conséquent, ne seraient plus des crimes : conséquences

évidemment inadmissibles, qui nous obligent de repousser l'hypothèse désolante dont elles découlent.

Non, non, dans toute la durée de la vie présente, il n'y a pas de place pour le désespoir. La terre est l'empire de la divine miséricorde ; et si la justice s'y exerce quelquefois, elle n'agit jamais seule : la miséricorde l'accompagne toujours, disposée à changer les châtiements en remèdes, aussitôt que le coupable reconnaîtra son mal et consentira à se laisser guérir. Il est vrai qu'avec le pouvoir de devenir meilleur, cet infortuné possède le pouvoir de s'endurcir toujours davantage, et, par conséquent, de rendre sa guérison plus difficile : mais jamais, quoi qu'il fasse, cette difficulté ne peut équivaloir, ici-bas, à une absolue impossibilité.

Si telle est la patience de DIEU, à l'égard de ceux mêmes qui, sciemment, délibérément et obstinément, se font ses ennemis, que dirons-nous des âmes de bonne volonté qui ne tombent que par faiblesse, et qui, bien loin de se complaire dans l'inimitié de DIEU, n'ont pas de plus cruel chagrin que la crainte d'être éloignées de lui ? C'est bien surtout à l'égard de ces âmes que la divine bonté n'omettra rien pour que les tristes suites de leurs faiblesses en deviennent la réparation. Loin de séparer ses intérêts des leurs, DIEU se plaira à se glorifier dans leur misère même. Peut-être, pour leur faire sentir plus vivement leur infidélité, paraîtra-t-il quelquefois s'éloigner d'elles et les repousser loin de lui ; lorsqu'elles chercheront à partager leur affections entre lui et les créatures, il les punira de cet indigne partage, en creusant dans leur cœur un vide d'autant plus profond qu'elles ont fait plus d'efforts pour se remplir du néant ; pour les détacher plus efficacement de ces

créatures trop aimées, il permettra qu'elles ne reçoivent de leur part qu'amères déceptions ; et, pour les détacher de l'amour encore plus pernicieux d'elles-mêmes, il ne leur laissera trouver en elles que désordres, faiblesses, inclinations mauvaises, sentiments coupables et honteux. Les pauvres âmes en proie à ces épreuves, dénuées de tout appui, soit intérieur, soit extérieur, pourront se croire abandonnées de DIEU, réprouvées par sa colère, livrées sans ressources à toutes les rigueurs de sa justice ; mais la foi devra leur suffire pour croire, en dépit de toutes ces apparences désolantes, que DIEU les aime et veut leur salut ; et la douleur même que leur cause cette réprobation apparente est un indice manifeste que ce DIEU, aussi miséricordieux qu'il est saint, n'a d'autre vue, en permettant leurs souffrances et leurs faiblesses, que de glorifier en elles sa bonté.

Nous avons donc eu raison d'établir ce troisième principe : tant que dure la vie présente, DIEU désire se glorifier par la sanctification et le bonheur de l'homme ; il dirige vers ce but unique tous les événements agréables ou fâcheux que sa providence ordonne ou permet. Les marques apparentes de sa colère cachent elles-mêmes des pensées d'amour, surtout à l'égard des âmes désireuses de l'aimer ; et ce n'est qu'après la mort que l'intérêt de la divine gloire cesse d'être confondu avec celui du pécheur.

SECONDE PARTIE

Après avoir établi ces principes et indiqué les voies de la divine Providence, il va nous être bien facile de tracer les règles que nous devons suivre pour coopérer à ses miséricordieux desseins. Ces principes sont les fondements inébranlables de notre abandon, et ils nous en fixent la juste mesure.

Si nous les avons bien compris, nous reconnaitrons que notre confiance dans la providence de notre Père des cieux ne saurait être trop ferme, trop aveugle, trop filiale. Si rien n'arrive que ce qu'il permet, et s'il ne peut rien permettre que pour notre bonheur, nous n'avons donc rien à craindre, si ce n'est de n'être pas assez soumis à DIEU. Tant que nous nous tiendrons unis à lui, et que nous marcherons dans le sens de ses desseins, toutes les créatures se tourneraient-elles contre nous, elles ne pourraient nous nuire en aucune manière. Celui qui s'appuie sur DIEU devient par là même aussi puissant et aussi invincible que DIEU ; et les puissances créées ne peuvent pas plus prévaloir contre lui que contre DIEU lui-même.

Voilà l'abandon que le P. de Caussade nous recommande et dont il nous enseigne la pratique. Rien de mieux fondé sur les principes de la raison, aussi bien que sur ceux de la foi ; rien de plus propre à établir l'âme dans la paix ; rien de plus capable de l'encourager au milieu des épreuves, de la soutenir dans le travail de la sanctification. Cet abandon s'étend à tout : au passé, au présent, à l'avenir ; au corps et à tous ses

états ; à l'âme et à toutes ses misères, comme à toutes ses qualités ; aux biens et aux maux : à la bienveillance des hommes et à leur malice ; aux vicissitudes du monde matériel et aux révolutions du monde moral ; à la vie et à la mort, au temps et à l'éternité.

Cependant, comme ces différents ordres de choses n'entrent pas de la même manière dans les desseins de la divine Providence, notre abandon, à leur égard, ne doit pas s'exercer non plus de la même manière ; et les règles que nous devons suivre dans l'exercice de cette vertu doivent se déduire de la nature même des objets sur lesquels elle s'exerce. Nous allons indiquer les principales.

I

Entre toutes les dispositions auxquelles notre abandon peut s'appliquer, il en est d'abord qui dépendent uniquement de DIEU, et où la liberté humaine n'entre pour rien, ni pour les provoquer, ni pour les détourner. Ce sont, par exemple, certains fléaux, les vicissitudes de l'atmosphère ; certains accidents, impossibles à prévoir ; certains défauts naturels du corps ou de l'âme.

A l'égard des faits de cet ordre, soit passés, soit présents, soit à venir, il est évident que notre abandon ne saurait être trop absolu. Il n'y a là rien à faire qu'à subir passivement et amoureusement tout ce que DIEU nous envoie, à accepter aveuglément à l'avance tout ce qu'il lui plaira de nous envoyer à l'avenir. La résistance serait inutile, et ne servirait qu'à nous rendre malheureux ; au contraire, l'acceptation, inspirée par l'amour et fréquemment renouvelée, rendra très méritoires ces souffrances inévitables. Et, chose merveil-

leuse ! notre abandon n'aura pas seulement la vertu de sanctifier et de féconder les épreuves réelles ; il nous fera encore retirer un grand mérite d'épreuves auxquelles nous ne serons jamais soumis. Car si nous acceptons ces épreuves avec amour, lorsqu'elles se présentent à notre esprit comme probables, ou simplement comme possibles, cet acquiescement bien volontaire, ce *fiat*, prononcé du fond du cœur, ne peut manquer de plaire à DIEU et d'être fort utile à notre âme. Ainsi, à l'égard de ce premier genre d'événements, la pratique de l'abandon ne peut qu'être très sanctifiante, puisqu'il change en moyens de sanctification et les épreuves réelles et les épreuves même purement imaginaires.

II

Il est d'autres souffrances qui nous viennent de la malice des créatures : persécutions, calomnies, mauvais traitements, froissements de cœur, injustices et mauvais procédés de tout genre. Qu'avons-nous à faire lorsque nous nous voyons en butte à ces fâcheux événements ?

1° Nous ne pouvons évidemment aimer l'offense de DIEU dont ils sont accompagnés ; nous devons au contraire la déplorer et la détester, non pas en temps qu'elle blesse notre amour-propre, mais en temps qu'elle lèse les droits divins, et compromet le salut des âmes qui s'en rendent coupables.

2° Pour ce qui nous regarde, au contraire, nous devons voir un bien dans ce qui, en soi, est un mal ; et, pour cela, il suffit de nous rappeler les principes posés précédemment : de ne pas voir uniquement la créature

qui est la cause immédiate de nos souffrances ; mais élever plus haut les yeux, pour voir DIEU qui les a prévues et permises de toute éternité, et qui, en les permettant, n'a eu en vue que notre bonheur. Cette pensée suffira pour écarter l'aigreur et le trouble qui s'empareraient de notre cœur, si nous ne voyons autre chose que l'injustice dont nous sommes les victimes.

3° Quant aux effets de cette injustice déjà consommés et irréparables, il n'y a qu'à s'y résigner aussi amoureusement que possible, et à en recueillir soigneusement les fruits précieux. Il est facile souvent de deviner quels sont ces fruits spirituels que DIEU a eus en vue, en nous exposant à des maux temporels : nous détacher des créatures, nous délivrer de nos affections désordonnées, de notre tiédeur, maladies véritables de l'âme, souvent d'autant plus graves qu'elles sont moins aperçues et dont le céleste médecin veut nous guérir, en se servant de la malice du prochain en guise d'instrument tranchant. Nous n'hésitons pas à souffrir plus encore, pour nous délivrer des infirmités corporelles ; acceptons donc avec reconnaissance la santé spirituelle, infiniment plus précieuse, que DIEU nous offre, quelque désagréable que soit l'instrument dont il se sert pour nous la rendre.

4° Que s'il est en notre pouvoir d'écarter les suites de la malveillance et de l'injustice, et si, dans notre intérêt bien entendu, et dans l'intérêt de la gloire divine, nous croyons devoir faire dans ce but quelques démarches, faisons-les, mais sans nous départir du saint abandon. Remettons-en à DIEU le succès, et soyons disposés à accepter la non-réussite, si DIEU la juge plus convenable à ses desseins et plus avantageuse à

notre âme. Nous sommes si aveugles que nous avons toujours lieu de craindre de nous tromper : mais DIEU ne se trompe pas ; et nous pouvons être certains, à l'avance, que ce qu'il déterminera sera le meilleur. Nous ne pouvons donc mieux faire que de lui abandonner, avec une pleine confiance, le résultat de nos efforts.

III

Mais faut-il que cet abandon s'étende également à nos imprudences, à nos fautes, et aux inconvénients de tout genre qui peuvent en résulter ?

Il importe ici de bien distinguer deux choses que l'amour-propre tend à confondre : dans la faute même, il faut distinguer ce qu'il y a de coupable et ce qu'il y a d'humiliant. De même, dans les inconvénients qui en résultent, il faut distinguer le détriment causé à la gloire divine et la confusion infligée à notre amour-propre. Évidemment, nous ne pouvons trop détester la faute proprement dite, ni trop vivement regretter l'injure faite à la divine gloire. Mais pour ce qui regarde notre humiliation et la confusion de notre amour-propre, nous devons nous en réjouir et y acquiescer avec un complet abandon. Ce genre de sacrifice est incontestablement un des plus propres à détruire en nous les fibres les plus intimes de l'amour-propre, et à nous faire faire de rapides progrès dans la vertu. Pour les âmes arrivées à un certain degré de régularité et de détachement, les humiliations qui viennent du dehors sont peu de chose. Quand on a compris la vanité de la gloire humaine, on supporte sans beaucoup de peine la piqure du mépris : mais on peut

encore allier avec ce détachement de l'extérieur un grand attachement à sa propre estime et un désir tout égoïste de sa perfection. S'il en était ainsi, l'amour-propre, en changeant d'objet, n'aurait fait que devenir plus subtil et plus dangereux. Pour le détruire, il n'est pas de remède plus efficace que l'humiliation qui résulte de nos fautes ; et nous ne pouvons, par conséquent, faire trop d'efforts pour étendre à cette humiliation la pratique de l'abandon, tout en travaillant à corriger les fautes elles-mêmes.

Et ce que nous disions des fautes passées, il faut le dire également des fautes à venir. L'abandon, bien compris, doit nous délivrer de cette impatience qui nous fait désirer d'arriver d'un bond au sommet de la montagne de sainteté, et qui ne réussit qu'à nous en éloigner, en nous empêchant de suivre l'unique voie qui puisse y conduire. Cette voie est celle de l'humilité, et l'impatience que nous venons de décrire n'est qu'une des formes de l'orgueil. Travaillons de toutes nos forces à la correction de nos défauts ; mais résignons-nous à ne pas réussir à les extirper tous en un seul jour. Demandons à DIEU, avec de vives instances et la confiance la plus filiale, cette grâce décisive qui nous arrachera complètement à nous-mêmes pour nous faire vivre uniquement en lui ; mais laissons-lui, avec un abandon également filial, le soin de déterminer le jour et l'heure où cette grâce doit nous être donnée.

A plus forte raison devons-nous abandonner à DIEU la détermination du degré de sainteté que nous atteindrons sur la terre, des grâces extraordinaires dont cette sainteté sera accompagnée ici-bas, et de la gloire dont elle sera couronnée au ciel. En tant qu'il dépend

de nous d'augmenter cette sainteté et cette gloire, nous ne devons omettre aucun effort pour ne pas rester au-dessous du point que DIEU nous a marqué; mais si nous devons déployer toute notre énergie pour réaliser ses desseins, nous ne devons, en aucune manière, désirer qu'ils soient autres qu'ils ne sont. Si nous avons pour DIEU l'amour que nous lui devons, nous le remercierons d'avoir accordé à d'autres âmes des faveurs qu'il nous a refusées à nous-mêmes, et nous ne le louerons pas moins de notre pauvreté que de leur richesse.

IV

Notre abandon doit-il aller plus loin encore? Devons-nous, en considérant l'hypothèse parfaitement possible, hélas! de notre damnation, nous y résigner et faire ainsi à DIEU le sacrifice complet et absolu de tout intérêt propre?

C'est jusque-là que Fénelon avait voulu pousser la pureté de l'amour et la perfection de l'abandon; et il ne manquait pas de motifs plausibles pour appuyer cette doctrine. Il puisait, dans les exemples et les écrits des saints, des arguments plus spécieux encore pour démontrer que DIEU exige souvent des âmes d'élite ce complet sacrifice; et que, pour l'obtenir, il leur imprime une irrésistible persuasion de leur réprobation éternelle. Selon ce grand prélat, l'amour divin n'est parfaitement pur que dans les âmes qui ont traversé cette épreuve sans défaillir; et qui, par un sacrifice au moins hypothétique, ont renoncé à tout intérêt propre, même à celui de leur éternel salut.

Mais l'Eglise a condamné cette doctrine, qui, en proposant à l'homme une perfection contraire à sa nature, renverse l'ordre des desseins de DIEU. Comment, en effet, la perfection pourrait-elle consister à détruire la loi la plus essentielle de notre nature morale, à savoir ce penchant irrésistible qui nous porte à rechercher notre bonheur ? Comment l'amour de DIEU pourrait-il exiger que nous dépouillions DIEU d'un de ses attributs, celui par lequel il est l'objet suprême de notre béatitude ? Comment l'une des vertus théologiques pourrait-elle être contraire à une autre, et la charité exclure l'espérance ? Qu'est-ce que le bonheur éternel, sinon le règne éternel du pur amour ; et comment le pur amour du temps pourrait-il consister à exclure, même hypothétiquement, de nos désirs, le pur amour de l'éternité ?

Ce que demande la parfaite charité, c'est que nous gardions dans nos désirs l'ordre des desseins de DIEU. DIEU a créé toutes choses pour sa gloire d'abord, et secondairement, mais inséparablement, pour notre bonheur. Faisons comme lui : ne séparons jamais l'intérêt de sa gloire de celui de notre bonheur, mais subordonnons toujours le second au premier ; aimons DIEU comme l'objet de notre béatitude, mais aimons-le, avant tout, à cause de sa bonté infinie. Désirons et espérons notre éternelle félicité ; mais puisque cette félicité, quand nous en jouirons, doit résulter de l'amour de DIEU pour lui-même, commençons, dès maintenant, à la rechercher telle qu'elle doit être en réalité, et rapportons-en le désir, comme un jour nous en rapporterons la jouissance, à la gloire de ce grand DIEU qui veut être tout en toutes choses.

Ainsi nous pourrons exercer tout ensemble la charité

et l'espérance, rechercher la gloire de DIEU et notre propre bonheur, remplir les desseins de notre Créateur et satisfaire le besoin le plus profond et le plus irrésistible de notre nature.

Les saints n'ont pas agi autrement ; et le P. de Causade, dans une des lettres du dernier livre, prouve très bien que les formules de désespoir apparent qu'ils ont parfois employées, dans les transports de leurs cruelles épreuves renfermaient en réalité des actes de la plus méritoire confiance. Ailleurs encore, il montre parfaitement combien est peu fondée cette séparation, même hypothétique, entre les intérêts de DIEU et nos vrais intérêts ; et il en conclut, avec raison, que la perfection, même la plus haute, ne saurait consister à supposer cette séparation, et à sacrifier l'intérêt de notre éternel bonheur à celui de la gloire divine.

TROISIÈME PARTIE

Nous n'avons donc aucun sujet de craindre qu'en lisant le *Traité de l'Abandon* et les *Lettres* du P. de Caussade on soit exposé à confondre, au moins sous ce premier rapport, l'abandon qu'il nous recommande avec le quiétisme condamné chez Fénelon.

Notre auteur est-il également irréprochable dans tous les autres points de sa doctrine ? C'est ce qui nous reste à examiner.

I

Parmi les erreurs censurées dans l'archevêque de Cambrai, il en est une au moins qu'un lecteur peu

attentif pourrait croire retrouver dans ce livre. Fénelon avait enseigné que l'abandon pouvait devenir un état tellement habituel, que l'âme, arrivée à ce degré de perfection, renonçât à tout acte et à tout exercice particulier de vertu. Non pas, sans doute, qu'il dispensât cette âme des devoirs essentiels de la vie chrétienne, mais, en dehors de ces œuvres de précepte rigoureux, il l'autorisait et l'engageait à rester dans un état aussi passif que possible, et à préférer à tous les actes distincts un sentiment général de la présence de DIEU et de son union avec lui.

On trouvera, soit dans les Lettres du P. de Causade, soit dans son Traité, bien des passages qui semblent reproduire cette doctrine. Mais, avant de condamner ces passages, il faut se faire une idée bien juste de l'erreur que l'Eglise a désapprouvée chez Fénelon. Il n'est pas nécessaire d'étudier bien attentivement la controverse de ce dernier avec Bossuet, pour se convaincre que, dans la question présente, on ne lui reprochait qu'une seule chose : de changer une disposition transitoire en état permanent, et d'appliquer à l'existence entière d'une âme des règles données par les saints pour des circonstances passagères. Que, dans certains moments, la divine grâce s'empare d'une âme avec tant de puissance qu'elle absorbe toutes ses facultés, et la rende en quelque sorte incapable d'agir ; que, dans cet heureux état, l'âme n'ait autre chose à faire que de souffrir les opérations divines (*pati divina*), et de laisser agir DIEU en elle ; voilà ce qu'ont unanimement enseigné tous les maîtres de la vie spirituelle ; mais cet état ne saurait durer toujours ; et quand il est passé, l'âme, rendue au libre usage de ses

facultés, doit accomplir les exercices ordinaires de la vie chrétienne, faire les actes soit intérieurs, soit extérieurs des diverses vertus, prier vocalement, et se servir, pour l'oraison mentale, des préparations dont les saints, même les plus favorisés de DIEU, n'ont pas cru pouvoir se dispenser entièrement.

Le P. de Caussade ne nie jamais cela, quoique, s'adressant à des âmes très éclairées sur leurs devoirs, il ne croit pas toujours nécessaire de le dire expressément. Le danger de ces âmes ne consistait pas évidemment dans une tendance exagérée au repos : elles s'inquiétaient, au contraire, de ne pouvoir pas suffisamment agir. L'impuissance où elles se voyaient parfois réduites de produire des actes distincts, leur paraissait un effet de leur paresse et un signe de l'éloignement de DIEU. Leur pieux directeur les rassure ; et, pour guérir leur erreur, il s'attache, par-dessus tout, à leur faire apprécier les avantages de cette inaction très active et de cette féconde stérilité.

II

Ceci nous conduit à un autre danger que pourrait entraîner l'abandon mal compris, et à un autre reproche qu'on pourrait faire au livre du P. de Caussade, si, pour en saisir la doctrine, on ne se plaçait pas au vrai point de vue. On pourrait l'accuser d'éloigner ses lecteurs de l'accomplissement des devoirs qui demandent du travail et des efforts, pour les retenir dans une paresseuse quiétude.

Ce reproche serait fondé, si le P. de Caussade promettait à ses lecteurs de leur donner un traité com-

plet de perfection chrétienne et religieuse, mais il ne fait rien de semblable. Il s'adresse à des âmes déjà avancées dans la vertu, et accoutumées, non seulement à accomplir fidèlement les préceptes essentiels du christianisme, mais encore à observer les prescriptions de la discipline religieuse.

Semblables au jeune homme de l'Évangile, qui, dès son enfance, avait rempli les commandements, et qui priait le Sauveur de lui indiquer une perfection plus haute, ces âmes demandent au P. de Caussade ce qu'elles doivent faire pour se sanctifier, après avoir accompli tous les devoirs imposés à leur libre activité. L'homme de DIEU leur répond comme le Sauveur : Si vous voulez être parfaites, dépouillez-vous de tout ce qui peut vous rester encore d'attachement à vos propres intérêts, à vos propres idées, à votre esprit propre ; et abandonnez-vous pleinement à DIEU. Pratiquez la vertu d'abandon, et rendez l'exercice de cette vertu tellement habituel qu'il devienne l'état constant de votre âme ; ainsi vous cesserez de vivre en vous-mêmes, pour ne plus vivre qu'en DIEU.

Voilà le résumé du Traité et des Lettres du P. de Caussade. Pour les comprendre, il faut se placer en présence de la situation dans laquelle il se trouvait en les écrivant, et des âmes auxquelles il adressait ses avis. Nous le répétons : ce n'est pas un traité complet de perfection chrétienne qu'il a prétendu écrire ; il a eu uniquement en vue de faire ressortir les avantages d'une vertu spéciale et d'un état particulier. Il est vrai que cette vertu est une des bases les plus essentielles de la sainteté, et que cet état est la sainteté même, autant qu'elle peut être possédée sur la terre.

Mais il n'en est pas moins vrai que le P. de Caussade n'a nullement songé à dire à tous les chrétiens tout ce qu'ils doivent faire pour sauver leur âme. On pourrait donc se tromper gravement, si on se croyait dispensé de faire ce dont il ne parle pas, pour s'attacher uniquement à ce grand devoir de l'abandon, dont il fait si justement et si éloquemment ressortir l'importance.

III

Pour éviter cette erreur dangereuse et retirer de la doctrine si vraie et si consolante du P. de Caussade toute son utilité, il nous suffira de jeter un regard d'ensemble sur l'économie divine de la sanctification des âmes et de voir quelle place l'abandon à la divine Providence occupe dans cette grande œuvre.

Il n'est personne qui ne sache que la sanctification est une œuvre tout à la fois divine et humaine. Elle est divine par son principe immédiat, qui est le Saint-Esprit ; par sa cause méritoire, qui est l'Incarnation et la mort du Fils de DIEU ; par son terme, qui est le bonheur de la divine Trinité, auquel doivent éternellement participer toutes les âmes saintes ; enfin par ses moyens principaux, qui sont les enseignements et les grâces de JÉSUS-CHRIST, transmis aux hommes par l'Église.

Mais cette œuvre est humaine aussi, puisque les grâces du Saint-Esprit, les mérites du Fils de DIEU, les desseins de la divine Trinité et tous les efforts de la Providence ne peuvent porter de fruits dans une âme qu'autant qu'elle y coopère librement.

Cette coopération que DIEU exige de nous pour notre sanctification se compose de trois parties.

Elle consiste d'abord dans la destruction de tout ce qui, dans notre nature corrompue, met obstacle à l'action divine : péchés, vices, inclinations sensibles, défauts, imperfections. Cette première partie est ce que les maîtres de la vie spirituelle nomment *la voie purgative*. Elle s'accomplit par les examens de conscience, les œuvres de pénitence et de mortification, et les diverses pratiques en usage dans l'Église.

La seconde partie du travail que DIEU impose à l'âme désireuse d'arriver à la sainteté est moins douloureuse et plus facile : c'est ce qu'on nomme *la voie illuminative*. L'âme que DIEU y introduit s'exerce à produire les actes intérieurs des vertus que la grâce lui inspire, et à exercer les bonnes œuvres auxquelles cette même grâce la pousse.

Enfin, quand les obstacles seront écartés, et quand la préparation de l'âme sera complète, DIEU s'unira à elle, la remplira de sa grâce, l'embrasera de son amour, et se servira d'elle comme d'un instrument docile pour l'accomplissement de ses desseins : c'est *la voie unitive*.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas : même dans cet état parfait où DIEU est pleinement maître de sa créature raisonnable, il n'agit pas en elle sans elle ; il exige d'elle une grande fidélité à s'éloigner des moindres fautes, une grande vigilance sur ses affections, une grande générosité à se renoncer en toutes choses, une grande ferveur dans la prière. Loin de la dispenser des œuvres de la voie illuminative, par lesquelles elle s'est préparée à la divine union, il les lui fait accomplir avec plus de perfection et de mérite.

Parmi ces œuvres communes aux deux voies dont on

vient de parler, il en est qui sont strictement obligatoires, soit parce qu'elles sont prescrites à tous les chrétiens par les commandements de DIEU et de l'Eglise, soit parce qu'elles sont imposées à chacun par les conditions particulières de son état. Il en est d'autres qui sont simplement de conseil, ou même de pure surérogation, et que chacun embrasse suivant qu'il est poussé par un désir plus ou moins ardent de se sanctifier. — De même, parmi les œuvres de pénitence qui composent la vie purgative, il en est dont personne ne peut se dispenser ; mais il en est d'autres qui, sans être d'une nécessité absolue, sont plus ou moins utiles, ou même relativement nécessaires à certaines âmes, à cause de leur position particulière, et de la violence des inclinations qui les poussent au mal.

Telle est la triple part de l'homme dans le commencement, le progrès et la consommation de l'œuvre éminemment divine de la sanctification ; part essentiellement active, et tellement nécessaire, que, sans elle, la part de DIEU sera irrémédiablement stérile. Le P. de Caussade, pourtant, n'en dit presque rien dans son livre. Est-ce à dire qu'il en révoque en doute l'immense importance et l'absolue nécessité ? Bien loin de là. Au contraire, dans bien des passages, il a soin de nous avertir que la *passiveté* qu'il recommande à l'âme ne la dispense nullement d'accomplir très activement tout ce qui est de devoir, soit commun, soit particulier. Il ajoute que les âmes qui marchent dans les voies ordinaires ne doivent point se dispenser d'adopter les pratiques de surérogation en usage dans l'Eglise, parmi les personnes pieuses, et de suivre les règles tracées par les maîtres de la vie spirituelle. Aux personnes même

arrivées à l'état passif, il impose l'obligation de suivre activement les inspirations de la grâce, lorsqu'elle les portera à agir, et de faire tout ce à quoi elle les poussera.

Pourquoi donc, après avoir fait ces réserves dans quelques endroits de son ouvrage, semble-t-il les oublier, pour exalter uniquement les avantages de l'abandon à l'action divine ? Nous l'avons dit : c'est que les âmes auxquelles il s'adressait, longtemps exercées dans les pratiques de la vertu active, avaient besoin surtout de se perfectionner dans cet abandon passif. Combien il est, soit dans les communautés religieuses, soit même au milieu du monde, d'âmes ainsi disposées, auxquelles il n'est nullement nécessaire d'enseigner qu'il faut agir pour arriver à la sainteté, mais qui ont grand besoin d'apprendre à laisser agir DIEU en elles ! En écrivant son *Traité* et ses *Lettres*, le P. de Caussade s'adresse spécialement à ces âmes : il veut les éclairer sur les vrais desseins de DIEU à leur égard, les délivrer de leurs douloureuses agitations, pour les faire entrer dans une voie large et unie, et leur faire voir de puissants moyens de salut dans les événements fâcheux qu'elles regardent comme des obstacles.

Mais ce n'est pas seulement à une classe spéciale de personnes que ce livre donne de salutaires instructions. Il s'adresse à tous les chrétiens. S'il ne les dispense pas de travailler activement à leur salut, il leur fait comprendre que DIEU se charge de la part la plus considérable de cette œuvre ; qu'il y travaille sans cesse ; qu'il y emploie toutes les créatures et tous les événements ; et que s'ils consentaient seulement à le laisser faire, sans agir plus qu'ils n'agissent, et sans souffrir

plus qu'ils ne souffrent, mais en sachant seulement reconnaître et aimer l'action de DIEU dans les choses qu'il les met dans la nécessité de faire et de souffrir, ils amasseraient infiniment de mérites et arriveraient à une grande perfection.

Ainsi le P. de Caussade ne supprime pas la part qui revient à notre activité dans l'œuvre de notre sanctification, mais il nous apprend à utiliser, beaucoup mieux que nous ne le faisons, la part de DIEU, en nous abandonnant à lui davantage. Dans les événements où trop souvent nous ne voyons que des malheurs, parce que nous ne les considérons que comme des effets plus ou moins blâmables de la malice ou de l'imperfection des créatures, il nous apprend à voir l'amour divin se servant de ces mêmes créatures, comme d'instruments, soit pour nous corriger de nos vices, soit pour nous faire pratiquer la vertu. Il change donc en moyens de sanctification les obstacles principaux qui s'opposent au succès de cete grande œuvre ; et les créatures les plus indifférentes ou même les plus hostiles, il nous enseigne l'art de les changer en puissants auxiliaires. C'est à bon droit qu'il souhaite de pouvoir inculquer cette doctrine aux hommes de toutes les conditions, car il n'est pas douteux que, s'ils la comprenaient bien, la sainteté leur paraîtrait bien plus accessible ; et qu'en voyant DIEU travaillant sans cesse à cette œuvre, ils accompliraient avec bien plus de courage les devoirs qu'il impose à leur libre activité.

II

DISCOURS DE BOSSUET

SUR L'ACTE D'ABANDON A DIEU

SES CARACTÈRES

SES CONDITIONS ET SES EFFETS

Je voudrais qu'on lût attentivement le chapitre x de l'Évangile de saint Luc depuis le verset 38 jusqu'à la fin. Après l'avoir lu et un peu considéré en grand silence, je souhaiterais que, par un acte de foi, on se mît aux pieds de JÉSUS avec MARIE, pour entendre sa parole.

JÉSUS parle encore tous les jours dans son Évangile ; mais il parle d'une manière admirable dans l'intime secret du cœur : car il est la Parole même du Père éternel, où toute vérité est renfermée. Il faut donc lui prêter ces oreilles intérieures dont il est écrit : *Vous avez, Seigneur, ouvert l'oreille à votre serviteur* (1).

Heureux ceux à qui DIEU a ouvert l'oreille en cette sorte ; ils n'ont qu'à la tenir toujours attentive ; leur oraison est faite de leur côté. JÉSUS leur parlera bientôt, et il n'y a qu'à se tenir en état d'entendre sa voix.

MARIE était assise aux pieds de JÉSUS (2). Assise,

(1) 1 Reg. VII, 27.

(2) Luc. X, 39.

tranquille aux pieds de JÉSUS ; humilité, soumission ; se soumettre à la parole éternelle, à la vérité. Silence ! que tout se taise : *Il se fit un silence dans le ciel environ d'une demi-heure* (1). Qui parle durant ce temps ? DIEU seul. *Environ une demi-heure*. Ce grand silence de l'âme, où tout cesse, où tout se tait devant DIEU, dans le ciel, dans la haute partie de notre âme, ne dure guère, durant cette vie ; mais pour peu qu'il dure, qu'il se dit de choses, et que DIEU y parle ! Sois attentive, âme chrétienne : ne te laisse pas détourner dans ces bienheureux moments.

Entrez dans le cabinet et fermez la porte sur vous : priez votre Père dans le secret ; et votre Père qui voit dans le secret, vous le rendra (2). Que vous rendra-t-il ? Parole pour parole, pour la parole par laquelle vous l'avez prié de vous instruire, la parole par laquelle il vous fera entendre ce qu'il veut de vous, et son éternelle vérité.

Entrez donc et fermez la porte. Entrez en vous-même, et ne vous laissez détourner par quoi que ce soit. Quand ce serait une Marthe, une âme sainte qui viendrait vous inviter à servir JÉSUS, demeurez toujours enfermée. Dans ces saints et bienheureux moments, JÉSUS ne veut point de vous ces services extérieurs : tout le service qu'il veut de vous, c'est que vous l'écoutiez seul, et que vous prêtiez l'oreille du cœur à sa parole.

Parlez donc, Seigneur, il est temps : votre serviteur écoute (3) ; parlez. Et que direz-vous ? *Marthe, Marthe, tu es empressée, et tu te troubles dans le soin de beau-*

(1) Apoc. VIII. 1.

(2) Math. VI. 6.

(3) 1 Reg. III, 10.

coup de choses : or, il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire (1). Ne faut-il donc pas s'acquitter de tous ses devoirs, de toutes ses obéissances ? Il le faut, sans doute : mais il ne faut jamais être empressée ; et il y a d'heureux moments où tout autre devoir, tout autre exercice, toute autre obéissance, cessent en vous : il n'y a pour vous d'autre obéissance que celle d'écouter JÉSUS qui veut vous parler.

Il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire. Il n'y a que DIEU seul qui soit nécessaire ; il est tout : le reste n'est rien ; et *tout ce qui est, disparaît devant sa face ; et toutes les nations sont un vide et un néant à ses yeux* (2). Il est le seul nécessaire à l'homme ; c'est lui seul qu'il faut désirer et à qui il faut s'unir. *Crains DIEU, observe ses commandements, car c'est là tout l'homme* (3). Tout le reste lui est étranger ; cela seul lui appartient, comme une chose qui lui est propre : c'est tout le fonds de l'homme, toute sa substance, tout son être. Quoi que tu perdes, ô homme, pourvu que tu ne perdes pas DIEU, tu n'as rien perdu du tien. Laisse donc écouler le reste : ne te réserve que de craindre et aimer DIEU ; c'est là tout l'homme.

Il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire. Comme DIEU est seul, et que l'homme se considère comme seul devant lui, il faut trouver quelque chose en l'homme qui soit parfaitement un, un acte qui renferme tout dans son unité ; qui d'un côté renferme tout ce qui est dans l'homme, et d'autre côté réponde à tout ce qui est en DIEU.

(1) Luc. x, 41.

(2) Is. xl.

(3) Eccl. xii, 13.

Faites-moi trouver cet acte, ô mon DIEU, cet acte si étendu, si simple, qui vous livre tout ce que je suis, qui m'unisse à tout ce que vous êtes. O JÉSUS, je suis à vos pieds ; faites-le-moi trouver, faites-moi trouver cet *un nécessaire*. Tu l'entends déjà, âme chrétienne : JÉSUS te dit dans le cœur que cet acte, c'est l'acte d'abandon, car cet acte livre tout l'homme à DIEU : son âme, son corps, en général et en particulier, toutes ses pensées, tous ses sentiments, tous ses désirs, tous ses membres, toutes ses veines, avec tout le sang qu'elles renferment, tous ses nerfs jusqu'aux moindres linéaments, tous ses os et jusqu'à l'intérieur et jusqu'à la moelle, toutes ses entrailles, tout ce qui est au dedans et au dehors. Tout vous est abandonné, ô Seigneur, faites-en ce que vous voulez. O mon DIEU, je vous abandonne ma vie ; et non seulement celle que je mène en captivité et en exil sur la terre, mais encore ma vie dans l'éternité. Je vous abandonne mon salut ; je remets ma volonté entre vos mains ; je vous remets l'empire que vous m'avez donné sur mes actions. Faites-moi selon votre cœur : *et créez en moi un cœur pur* (1), un cœur docile et obéissant. *Tirez-moi ; nous courrons après vous et après la douceur de vos parfums. Ceux qui sont droits vous aiment* (2). Faites-moi donc droit, ô mon DIEU, afin que je vous aime de tout mon cœur, de ce cœur que vous formez en moi, par votre grâce. Je vous ai tout livré ; je n'ai plus rien ; c'est là tout l'homme.

Que si cet acte répond à tout ce qui est en l'homme, il répond aussi en même temps à tout ce qui est en

(1) Ps. I, 12.

(2) Cant. I, 3.

DIEU. Je m'abandonne à vous, ô mon DIEU, à votre unité, pour être fait un avec vous ; à votre infinité et à votre immensité incompréhensible, pour m'y perdre et m'y oublier moi-même ; à votre sagesse infinie, pour être gouverné selon vos desseins, et non pas selon mes pensées ; à vos décrets éternels, connus et inconnus, pour m'y conformer, parce qu'ils sont tous également justes ; à votre éternité, pour en faire mon bonheur ; à votre toute-puissance, pour être toujours sous votre main ; à votre bonté paternelle, afin que, dans le temps que vous m'avez marqué, vous receviez mon esprit entre vos bras ; à votre justice, en tant qu'elle justifie l'impie et le pécheur, afin que d'impie et de pécheur vous le fassiez devenir juste et saint. Il n'y a qu'à cette justice qui punit les crimes que je ne veux pas m'abandonner ; car ce serait m'abandonner à la damnation que je mérite ; et néanmoins, Seigneur, elle est sainte, cette justice, comme tous vos autres attributs ; elle est sainte, et ne doit pas être privée de son sacrifice. Il faut donc aussi m'y abandonner. Et voici que JÉSUS-CHRIST se présente ; afin que je m'y abandonne en lui et par lui.

Donc, ô DIEU saint, ô DIEU vengeur des crimes, j'adore vos saintes et inexorables rigueurs ; et je m'y abandonne en JÉSUS-CHRIST, qui s'y est abandonné pour moi, afin de m'en délivrer ; car il s'est soumis volontairement à porter tous mes péchés et ceux de tout le monde, et s'est livré pour eux tous aux rigueurs de votre justice, parce qu'il avait un mérite et une sainteté infinie à lui opposer. Je m'y livre donc, en lui et par lui, et je vous offre, pour vous apaiser envers moi, ses mérites et sa sainteté, dont il m'a couvert et

revêtu. Ne me regardez pas en moi-même ; mais regardez-moi en JÉSUS-CHRIST, et comme un membre du corps dont il est le chef. Donnez-moi telle part que vous voudrez à la passion de votre saint Fils JÉSUS ; afin que *je sois sanctifié en vérité, en celui qui s'est sanctifié pour moi*, comme il dit lui-même (1).

Enfin, ô DIEU, unité parfaite, que je ne puis égaler ni comprendre par la multiplicité, quelle qu'elle soit, de mes pensées, et au contraire dont je m'éloigne d'autant plus que je multiplie mes pensées, je vous en demande une, si vous le voulez, où je ramasse en un, autant qu'il est permis à ma faiblesse, toutes vos infinies perfections, ou plutôt cette perfection seule et infinie, qui fait que vous êtes DIEU, le seul qui est, de qui tout est, en qui tout est, qui est heureux par lui-même. O DIEU, soyez heureux éternellement ; je m'en réjouis : c'est en cela que je mets tout mon bonheur. En cet esprit, ô mon DIEU, *grand dans vos conseils, incompréhensible à penser, qui vous ont fait un nom et une gloire immortelle* (2) par la magnificence de vos œuvres, je m'abandonne à vous de tout mon cœur, à la vie et à la mort, dans le temps et dans l'éternité. Vous êtes ma joie, mon consolateur, mon refuge, mon appui, qui m'avez donné JÉSUS-CHRIST pour être *la pierre posée dans les fondements de Sion, la pierre principale, la pierre de l'angle, la pierre éprouvée, choisie, affermie, inébranlable, la pierre solide et précieuse ; et qui espère en cet appui, qui s'y abandonne, ne sera point confondu dans son espérance* (3).

(1) Joan. XVII, 19.

(2) Jerem. XXXII, 19, 20.

(3) Is. XXXVIII, 16.

Faisons donc comme ceux qui, accablés de travail, et ne pouvant plus se soutenir, aussitôt qu'ils ont trouvé quelque appui solide, quelque bras ferme et puissant, mais bienfaisant tout ensemble, qui se prête à eux, s'y abandonnent, se laissent porter et se reposent dessus. Ainsi nous, qui ne pouvons rien par nous-mêmes, que nous tourmenter vainement jusqu'à l'infini, laissons-nous aller avec foi entre les bras secourables de notre DIEU, notre Sauveur et notre Père ; car c'est alors que nous apprenons véritablement à l'appeler de ce nom, puisque, comme de petits enfants innocents et simples, sans peines, sans inquiétude, sans prévoyance, en un certain sens, pour l'avenir, *nous rejetons en lui toutes nos inquiétudes, parce qu'il a soin de nous*, comme dit saint Pierre (1), fondés sur cette parole du Sauveur : *Votre Père sait que vous avez besoin de ces choses* (2).

Je te dis donc, âme chrétienne, quelle que tu sois, et de quelques soins que tu sois agitée, je te dis au nom du Sauveur : *Votre Père sait de quoi vous avez besoin*. Ne vous laissez donc point agiter ; et comme dit le même Sauveur en saint Luc (3), *ne vous laissez point élever en haut*, et comme tenir en suspens entre le ciel et la terre, incertain de quel côté vous allez tomber ; mais laissez-vous doucement tomber entre les bras secourables de votre Père céleste.

Avec cet acte, mon cher frère, ma chère Sœur, chrétien qui que vous soyez, ne soyez en peine de rien : ne soyez point en peine de votre faiblesse ; car DIEU sera

(1) Petr. v, 7.

(2) Matth. vi, 32.

(3) Luc. xii, 29.

vosre force. Le dirai-je ? oui, je le dirai : ne soyez point en peine de vos péchés mêmes, parce que cet acte, s'il est bien fait, les emporte tous ; et toutes les fois qu'il n'a pas son effet, c'est à cause qu'il n'est pas fait dans toute sa perfection. Tâchez donc seulement de le bien faire, et livrez-vous tout entier à DIEU, afin qu'il le fasse en vous et que vous le fassiez avec son secours. Tout est fait, et vous n'avez qu'à y demeurer.

Cet acte est le plus parfait et le plus simple de tous les actes ; car ce n'est pas un effort comme d'un homme qui veut agir de lui-même ; mais c'est se laisser aller pour être *mu et poussé par l'esprit de DIEU*, comme dit saint Paul (1) ; non pas toutefois, à DIEU ne plaise, à la manière des choses inanimées : puisque c'est se laisser aller à cet Esprit qui nous meut volontairement, librement, avec une sincère complaisance pour tout ce que DIEU est, et par conséquent pour tout ce qu'il veut, puisque sa volonté, c'est DIEU lui-même, pour dire avec le Sauveur : *Oui, mon Père, il est ainsi ; parce qu'il a été ainsi déterminé devant vous* (2).

Il ne faut donc pas s'imaginer, comme quelques-uns, qu'on tombe, par cet abandon, dans une inaction ou dans une espèce d'oisiveté. Car, au contraire, s'il est vrai comme il est, que nous soyons d'autant plus agissants que nous sommes plus poussés, plus mus, plus animés par le Saint-Esprit ; cet acte par lequel nous nous y livrons, et à l'action qu'il fait en nous, nous met, pour ainsi parler, tout en action pour DIEU. Nous allons avec ardeur à nos exercices parce que DIEU, à qui nous nous sommes abandonnés, le veut ainsi ; nous

(1) Rom. VIII, 14.

(2) Matth. XI, 26.

recourons continuellement aux saints sacrements, comme aux secours que DIEU, à qui nous nous sommes livrés, nous a donnés pour nous soutenir. Ainsi un acte si simple enferme tous nos devoirs, la parfaite connaissance de tous nos besoins, et un efficace désir de tous les remèdes que DIEU a donnés à notre impuissance.

C'est cet acte qui nous fait dire : *Que votre nom soit sanctifié*. Car nous sanctifions, autant qu'il est en nous, tout ce qui est en DIEU ; quand nous nous y unissons de tout notre cœur. Ce même acte nous fait dire encore : *Que votre règne arrive* (1) ; puisque nous ne nous livrons à DIEU qu'afin qu'il règne en nous et qu'il règne sur nous, qu'il règne sur tout ce qui est, qu'il fasse en nous son royaume, ainsi que dit le Sauveur : *Le royaume de DIEU est au dedans de vous* (2). Cet acte nous fait dire aussi : *Votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel* (3), parce que nous consentons , de tout notre cœur, de la faire en tout ce qui dépend de nous, et que DIEU la fasse en tout ce qui n'en dépend pas : en sorte qu'il soit maître en nous, comme il l'est au ciel sur les esprits bienheureux qui n'ont, lorsque DIEU agit, qu'un *Amen* à dire, c'est-à-dire *Ainsi soit-il* ; qu'un *Alleluia* à chanter, c'est-à-dire DIEU soit loué de tout ce qu'il fait, comme il paraît dans l'Apocalypse (4), et comme dit l'apôtre saint Paul (5) : *abondant en actions de grâces, rendant grâces en tout temps et en toutes choses à DIEU le Père par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST*.

(1) Luc. XI, 2.

(2) *Ibid.* XVII, 21.

(3) Matth. VI, 10.

(4) Apoc. XIX, 4.

(5) Coloss. II, 7 ; Ephes, v, 20.

Ainsi le partage du chrétien est une continuelle action de grâces rendues à DIEU de tout ce qu'il fait ; parce que tout ce qu'il fait tourne à sa gloire : et cette action de grâces est le fruit de cet abandon par lequel nous nous livrons à lui par une entière complaisance pour ses volontés.

Vous trouverez dans cet acte, âme chrétienne, un parfait renouvellement des promesses de votre baptême : vous y trouverez une entière abnégation de tout ce que vous êtes née ; parce que, si vous n'étiez née dans l'iniquité, et que vous ne fussiez point, par votre naissance, toute remplie de péché et d'ordure, vous n'auriez pas eu besoin de renaître : vous y trouverez un entier abandon à *cet esprit de nouveauté* (1) qui ne cesse de vous réformer intérieurement et extérieurement en remplissant tout votre intérieur de soumission à DIEU et tout votre extérieur de pudeur, de modestie, de douceur, d'humilité et de paix.

Vous trouverez dans le même acte, âme religieuse, le renouvellement de tous vos vœux ; parce que si DIEU seul est votre appui, auquel vous vous livrez tout entière, vous ne voulez donc nul appui dans ces biens extérieurs qu'on nomme richesses, et ainsi vous êtes pauvre ; vous en voulez encore moins dans tout ce qui flatte les sens, et ainsi vous êtes chaste ; et encore moins, sans hésiter, en tout ce qui flatte au dedans votre volonté, et ainsi vous êtes obéissante.

Car qu'est-ce que l'amour des richesses, si ce n'est un emprunt qu'on fait des choses extérieures, et par conséquent une marque de la pauvreté au dedans ? Et qu'est-

(1) Ps. L, 12.

ce que l'amour des plaisirs des sens, sinon encore un emprunt que l'âme va faire à son corps et aux objets qui l'environnent, et par conséquent toujours une pauvreté du dedans ? Et qu'est-ce que l'amour de sa propre volonté, si ce n'est encore un emprunt que l'âme se va faire continuellement à elle-même pour tâcher de se contenter, sans pouvoir jamais en venir à bout ; au lieu de se faire riche une bonne fois, en s'abandonnant à DIEU, et en prenant tout en lui, ou plutôt en le prenant lui-même tout entier ?

Te voilà donc, âme chrétienne, rappelée à ton origine, c'est-à-dire à ton baptême. Te voilà, âme religieuse, rappelée à ton origine, c'est-à-dire au jour bienheureux de ta profession. Que reste-t-il maintenant, sinon que tu renouvelles ta ferveur, et que ton sacrifice soit agréable comme le sacrifice des premiers jours, lorsque tout abîmée en DIEU, et toute pénétrée du dégoût du monde, tu ressentais la première joie d'une âme renouvelée et délivrée de ses liens ?

Cet abandon est la mort du péché : et premièrement c'est la mort des péchés passés, parce que, lorsqu'il est parfait, il les emporte. Car cet acte, qu'est-ce autre chose qu'un amour parfait, et une parfaite conformité de nos volontés avec celle de DIEU ? A qui se peut-on livrer sinon à celui qu'on aime ? Et qui est celui qu'on aime sinon celui à qui on se fie souverainement ? Qu'est-ce donc, encore un coup, qu'est-ce que cet acte, sinon, comme dit saint Jean, *cet amour parfait, cette parfaite charité qui bannit la crainte* (1) ? Il n'y a donc plus rien à craindre pour ceux qui feront cet acte

(1) Joan. iv, 18.

avec toute la perfection que DIEU y demande ; il n'y a plus rien à craindre, ni péchés passés, ni supplice, ni punition ; tout disparaît devant cet acte, qui enferme par conséquent toute la vertu de la contrition, et celle du sacrement de Pénitence, dont elle emporte le vœu. Mais quels regrets, quelle repentance ne reste-t-il point de cet abandon, quelle douleur d'avoir abandonné, quand ce ne serait qu'un seul moment, celui à qui on s'est livré en s'abandonnant tout entier.

O mon DIEU, je n'aurai jamais assez de larmes pour déplorer un si grand malheur, quand je serais tout changé en pleurs. Mais si jamais j'ai des larmes, si je regrette jamais mes péchés, ce sera pour avoir tant offensé et outragé cette divine bonté à laquelle je m'abandonne.

Mais aussi pour faire un tel acte, et s'abandonner tout à fait à DIEU, à quoi ne faut-il pas renoncer ? à quelles inclinations ? à quelles douceurs ! Car puis-je me livrer à DIEU, avec l'amour, pour petit qu'il soit, des biens de la terre, sans craindre cette sentence du Sauveur : *Vous ne pouvez servir deux maîtres* (1) ? Il faut renoncer à tout autre maître, c'est-à-dire, à tous les désirs qui me maîtrisent et qui dominent dans le cœur. Il faut renoncer jusqu'au bout ; car il ne serait pas encore mon maître où je ne voudrais pas renoncer tout à fait. Ainsi cet abandon n'est pas seulement la mort des péchés passés, c'est encore celle des péchés à venir. Car quelle âme qui se livre à DIEU pourrait, dans ce saint état, se livrer à l'iniquité et à l'injustice ? Et en même temps, c'est la mort de tous les scrupules, parce

(1) Matth. vi, 24.

que l'âme, livrée à DIEU et à sa bonté infinie, afin qu'il fasse et excite en elle tout ce qu'il faut pour lui plaire, ne peut rien craindre, ni d'elle-même, ni de ses péchés ; puisqu'elle est toujours unie, par son fond, au principe qui les guérit et les purifie.

Comment donc, direz-vous, une telle âme n'est-elle pas assurée de sa sainteté et de son salut ? Comment, si ce n'est pour cette raison qu'il ne lui est jamais donné en cette vie de savoir, si elle s'abandonne à DIEU de bonne foi, ni si elle persévéra à s'y abandonner jusqu'à la fin ? Ce qui la porte à s'humilier jusqu'aux enfers ; et en même temps lui sert d'aiguillon pour s'abandonner à DIEU de nouveau à chaque instant, avec la même ferveur et la même ardeur que si elle n'avait jamais rien fait ; mettant sa force, son repos et sa confiance, non en elle-même ni dans ce qui est en elle, mais en DIEU dont tout lui vient.

C'est là enfin, pour revenir à l'Évangile que nous avons lu au commencement et à MARIE que nous y avons vue si attentive au Sauveur : c'est là, dis-je, ce qui s'appelle *être véritablement assise aux pieds du Sauveur*, pour écouter ce qu'il veut, et se laisser gouverner par ce qu'on écoute comme sa loi. C'est là cet *un nécessaire* que JÉSUS explique et que MARIE avait déjà choisi ; et il ne faut pas s'étonner si JÉSUS ajoute : *MARIE a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée* (1).

Elle a choisi d'être assise aux pieds du Sauveur, d'être tranquille, attentive, obéissante à sa parole intérieure et extérieure, à ce qu'il dit au dedans et au de-

(1) Luc. x, 43.

hors ; d'être unie à sa vérité, et abandonnée à ses ordres.

Elle a choisi la meilleure part, elle ne lui sera point ôtée. La mort viendra ; et, en ce jour, toutes les pensées des hommes périront (1) : mais cette pensée, par laquelle l'homme s'est livré à DIEU, ne périra pas ; au contraire, elle recevra sa perfection : car la charité, dit saint Paul (2), ne finira jamais, pas même lorsque les prophéties s'évanouiront et que la science humaine sera abolie ; la charité ne finira pas ; et rien ne périra que ce qu'il y a d'imparfait en nous.

Viendra le temps de sortir de la retraite, et de rentrer dans les exercices ordinaires ; mais le partage de MARIE ne périra pas. La parole qu'elle a écoutée la suivra partout : l'attention secrète qu'elle y aura, lui fera tout faire comme il faut. Elle ne rompra ce silence intime qu'avec peine ; et lorsque l'obéissance et la charité le prescriront, une voix intérieure ne cessera de la rappeler dans son secret. Toujours prête à y retourner, elle ne laissera pas de prêter son attention à ses emplois ; mais elle souhaitera, avec une infatigable ardeur, sa bienheureuse tranquillité aux pieds du Sauveur ; et encore avec plus d'ardeur, la vie bienheureuse, où la vérité sera manifestée, et où DIEU sera tout en tous. *Amen, amen.*

Au reste, mes Frères, que tout ce qui est véritable, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui peut nous rendre aimables (sans vouloir plaire à la créature) ; tout ce qui est d'édification et de bonne odeur ; s'il y a quelque sentiment

(1) Ps. CXLV, 4.

(2) Cor. XIII, 8, 9, 10.

raisonnable et vertueux, et quelque chose de louable dans le règlement des mœurs ; que tout cela soit le sujet de vos méditations et l'unique entretien de vos pensées (1). Car à quoi pense celui qui est uni à DIEU, sinon aux choses qui lui plaisent ? Que si quelqu'un parle, que ce soit comme si DIEU parlait en lui. Si quelqu'un sert dans quelques saints exercices, qu'il y serve comme n'agissant que par la vertu que DIEU lui donne ; afin qu'en tout ce que vous faites, DIEU soit glorifié par JÉSUS-CHRIST (2). Et tout ce que vous ferez, faites-le de tout votre cœur : jamais avec nonchalance, par coutume, et comme par manière d'acquit : faites-le, dis-je, de tout votre cœur, comme le faisant pour DIEU et non pour les hommes. Servez Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST (3), que ce soit votre seul Maître. Amen, amen. Oui, je viens bientôt. Ainsi soit-il. Venez. Seigneur JÉSUS, venez. La grâce de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST soit avec vous (4). Amen, amen.

SUR LE PARFAIT ABANDON

Par Bossuet.

Quand on est bien abandonné à DIEU, on est prêt à tout : on suppose le pis qu'on en puisse supposer, et on se perd ; et c'est là la plus parfaite pénitence qu'on puisse faire, que cet entier oubli de soi-même : car toute la conversion ne consiste qu'à se bien renoncer

(1) Philipp. IX, 8.

(2) Petr. IV, 11.

(3) Coloss. III, 23, 24.

(4) Apoc. XXII, 20, 21.

et s'oublier, pour s'occuper de DIEU et se remplir de lui. Cet oubli est le vrai martyre de l'amour-propre : c'est sa mort et son anéantissement, où il ne trouve plus de ressource : alors le cœur se dilate et s'élargit. On est soulagé, en se déchargeant du dangereux poids de soi-même, dont on était accablé auparavant. On regarde DIEU comme un bon père, qui nous mène, comme par la main, dans le moment présent ; et on trouve tout son repos dans l'humble et ferme confiance en sa bonté paternelle.

Si quelque chose est capable de rendre un cœur libre, et de le mettre au large, c'est le parfait abandon à DIEU et à sa sainte volonté : cet abandon répand dans le cœur une paix divine, plus abondante que les fleuves les plus vastes et les plus remplis. Si quelque chose peut rendre un esprit serein, dissiper les plus vives inquiétudes, adoucir les peines les plus amères, c'est assurément cette parfaite simplicité et liberté d'un cœur entièrement abandonné entre les mains de DIEU. L'onction de l'abandon donne une certaine vigueur dans toutes les actions, et épanche la joie du Saint-Esprit jusque sur le visage et dans les paroles. Je mettrai donc toute ma force dans ce parfait abandon entre les mains de DIEU par JÉSUS-CHRIST, et il sera ma conclusion pour toutes choses, en la vertu du Saint-Esprit.

Amen.

ACTE D'ABANDON

O DIEU saint, ô DIEU vengeur des crimes, j'adore vos saintes et inexorables rigueurs, et je m'y abandonne entièrement en JÉSUS-CHRIST, qui s'y est abandonné

pour moi, afin de m'en délivrer. Il s'est soumis volontairement à porter mes péchés et ceux de tout l'univers. Il s'est livré pour eux tous aux rigueurs de votre justice, parce qu'il a un mérite infini à lui opposer, pour vous apaiser envers moi. Je vous offre ses mérites et sa sainteté parfaite, dont il m'a couvert et revêtu : ne me regardez pas en moi-même ; mais regardez-moi en JÉSUS-CHRIST, comme un membre dont il est le chef : donnez-moi telle part que vous voudrez à son sacrifice, et à sa sainte mort et passion ; afin qu'en JÉSUS-CHRIST votre Fils je sois sanctifié en vérité. *Amen.*

AUTRE ACTE

Mon DIEU, qui êtes la bonté même, j'adore cette bonté infinie ; je m'y unis, je m'appuie sur elle plus encore en elle-même que dans ses effets. Je ne sens en moi aucun bien, aucunes bonnes œuvres faites dans l'exactitude de la perfection que vous voulez, ni par où je puisse vous plaire : aussi n'est-ce pas en moi ni en mes œuvres que je mets ma confiance, mais en vous seul, ô bonté infinie, qui pouvez, en un moment, faire en moi tout ce qu'il faut pour vous être agréable. Je vis dans cette foi ; et je remets durant que je vis, jusqu'au dernier soupir, mon cœur, mon corps, mon esprit, mon âme, mon salut et ma volonté entre vos divines mains.

O JÉSUS, Fils unique du DIEU vivant, qui êtes venu en ce monde pour racheter mon âme pécheresse, je vous la remets. Je mets votre sang précieux, votre sainte mort et passion, et vos plaies adorables, et surtout celles de votre sacré Cœur, entre la justice divine

et mes péchés ; et je vis ainsi dans la foi et dans l'espérance que j'ai en vous, ô Fils de DIEU, qui m'avez aimé, et qui vous êtes donné pour moi. *Amen.*

Ne craignez rien avec cet acte, qui efface les péchés en un moment. Faites-vous le lire dans vos peines ; tenez-le tant que vous pourrez entre vos mains : et quand vous croyez ne le pouvoir plus produire, tenez-en le fond, et incorporez-le dans l'intime de votre cœur.

III

MANIÈRE COURTE ET FACILE

POUR FAIRE L'Oraison en FOI ET DE SIMPLE PRÉSENCE DE DIEU

Par Bossuet.

I. Il faut s'accoutumer à nourrir son âme d'un simple et amoureux regard en DIEU et en JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur ; et, pour cet effet, il faut la séparer doucement du raisonnement, du discours et de la multitude d'affections, pour la tenir en simplicité, respect et attention, et l'approcher ainsi de plus en plus de DIEU, son unique et souverain bien, son premier principe et sa dernière fin.

II. La perfection de cette vie consiste en l'union avec notre souverain bien ; et plus la simplicité est grande, plus aussi l'union est parfaite. C'est pourquoi la grâce sollicite intérieurement ceux qui veulent être parfaits à se simplifier, pour être enfin rendus capables de la jouissance de *l'un* nécessaire, c'est-à-dire de l'unité éternelle ; disons donc souvent du fond du cœur :

O unum necessarium! unum volo, unum quæro, unum desidero, unum mihi est necessarium, DEUS meus et omnia! O un nécessaire! c'est vous seul que je veux, que je cherche, et que je désire! vous êtes mon *un* nécessaire, ô mon DIEU et mon tout!

III. La méditation est fort bonne en son temps, et fort utile au commencement de la vie spirituelle; mais il ne faut pas s'y arrêter, puisque l'âme, par sa fidélité à se mortifier et à se recueillir, reçoit pour l'ordinaire une oraison plus pure et plus intime, que l'on peut nommer de simplicité, qui consiste dans une simple vue, regard ou attention amoureuse en soi, vers quelque objet divin, soit DIEU en lui-même ou quelqu'une de ses perfections, soit en JÉSUS-CHRIST, ou quelqu'un de ses mystères, ou quelques autres vérités chrétiennes. L'âme quittant donc le raisonnement, se sert d'une douce contemplation, qui la tient paisible, attentive et susceptible des opérations et impressions divines que le Saint-Esprit lui communique : elle fait peu et reçoit beaucoup; son travail est doux, et néanmoins plus fructueux; et comme elle approche de plus près de la source de toute lumière, de toute grâce et de toute vertu, on lui en accorde aussi davantage.

IV. La pratique de cette oraison doit commencer dès le réveil, en faisant un acte de foi en la présence de DIEU, qui est partout, et en JÉSUS-CHRIST, dont les regards ne nous quittent point, quand nous serions abîmés au centre de la terre. Cet acte est produit, ou d'une manière sensible et ordinaire, comme qui dirait intérieurement : Je crois que mon DIEU est présent; ou c'est un simple souvenir de foi en DIEU présent, qui se fait d'une façon plus pure et spirituelle.

V. Ensuite il ne faut pas se multiplier à produire plusieurs autres actes ou dispositions différentes, mais demeurer simplement attentif à cette présence de DIEU, exposé à ses divins regards, continuant ainsi cette dévote attention ou exposition, tant que Notre-Seigneur nous en fera la grâce, sans s'empresser à faire d'autres actes que ceux qui nous sont inspirés, puisque cette oraison est une oraison avec DIEU seul, et une union qui contient éminemment toutes les autres dispositions particulières, et qui dispose l'âme à la passiveté ; c'est-à-dire, que DIEU devient le seul maître de son intérieur, et qu'il y opère plus particulièrement qu'à l'ordinaire. Moins la créature travaille dans cet état, plus DIEU opère puissamment en elle, et puisque l'opération de DIEU est un repos, l'âme lui devient en quelque manière semblable dans cette oraison, et y reçoit aussi des effets merveilleux ; et comme les rayons du soleil font croître, fleurir et fructifier les plantes, ainsi l'âme qui est attentive et exposée en tranquillité aux rayons du divin soleil de justice, en reçoit mieux les divines influences qui l'enrichissent de toute sorte de vertus.

VI. La continuation de cette attention en foi lui servira pour remercier DIEU des grâces reçues pendant la nuit et en toute sa vie, d'offrande de soi-même, et de toutes ses actions, de direction d'intention et autres, etc.

VII. L'âme s'imaginera de perdre beaucoup par l'omission de tous ces actes, mais l'expérience lui fera connaître qu'au contraire elle y gagne beaucoup, puisque plus la connaissance qu'elle aura de DIEU sera grande, plus aussi son amour sera pur, ses intentions droites, son aversion pour le péché forte, son recueillement, sa mortification et son humilité continuelles.

VIII. Cela n'empêchera pas qu'elle ne produise quelques actes de vertu, intérieurs ou extérieurs, quand elle s'y sentira portée par le mouvement de la grâce ; mais le fond et l'ordinaire de son intérieur doit être cette union avec DIEU, qui la tiendra abandonnée entre ses mains, et livrée à son amour, pour accomplir doucement toutes ses volontés.

IX. Le temps de l'oraison venu, il faut la commencer en grand respect par le simple souvenir de DIEU, invoquant son esprit et s'unissant intimement à JÉSUS-CHRIST ; puis la continuer en cette même façon. Il en sera de même des prières vocales, du chant au chœur, et de la sainte Messe dite ou entendue. L'examen même de la conscience ne doit pas se faire d'après une autre méthode, puisque cette même lumière de la foi, qui nous tient attentifs à DIEU, nous fera découvrir nos moindres imperfections, et en concevoir un grand déplaisir et regret. Il faut aussi aller aux repas avec le même esprit de simplicité, qui tiendra plus attentif à DIEU qu'au manger, et qui laissera la liberté d'entendre mieux la lecture qui s'y fait. Cette pratique ne nous attache à rien qu'à tenir notre âme détachée de toute imperfection, et attachée seulement à DIEU, et unie intimement à lui, en quoi consiste tout notre bien.

X. Il faut se récréer dans la même disposition, pour donner au corps et à l'esprit quelques soulagements, sans se dissiper par des nouvelles curieuses, des ris immodérés, ni aucune parole indiscrete, etc. ; mais se conserver pur et libre dans l'intérieur, sans gêner les autres ; s'unissant à DIEU fréquemment, par des retours simples et amoureux ; se souvenant qu'on est en sa présence, et qu'il ne veut pas qu'on se sépare en aucun

temps de lui et de sa sainte volonté. C'est la règle la plus ordinaire de cet état de simplicité ; c'est la disposition souveraine de l'âme, qu'il faut faire la volonté de DIEU en toutes choses. Voir tout venir de DIEU, et aller de tout à DIEU, c'est ce qui soutient et fortifie l'âme en toute sorte d'événements et d'occupations, et ce qui nous maintient même en possession de la simplicité. Suivez donc toujours la volonté de DIEU, à l'exemple de JÉSUS-CHRIST, et uni à lui comme à votre chef. C'est un excellent moyen de faire des progrès dans cette manière d'oraison, pour tendre par elle à la plus solide vertu et à la plus parfaite sainteté.

XI. On doit se comporter de la même façon et avec le même esprit, et se conserver dans cette simple et intime union avec DIEU, dans toutes ses actions : au parloir, à la cellule, au souper, à la récréation. Ajoutons que dans tous les entretiens on doit tâcher d'édifier le prochain, en profitant de toutes les occasions de se porter mutuellement à la piété, à l'amour de DIEU, à la pratique des bonnes œuvres, pour être la bonne odeur de JÉSUS-CHRIST. *Si quelqu'un parle*, dit saint Pierre, *que ce soit des paroles de DIEU*, et comme si DIEU même parlait par lui ; il suffit pour cela de suivre l'inspiration du Saint-Esprit ; il vous dictera, en toutes rencontres, tout ce qui convient, sans affectation.

Enfin on finira la journée en animant du sentiment de cette sainte présence l'examen, la prière du soir, le coucher, et on s'endormira avec cette attention amoureuse, entrecoupant son repos, quand on se réveille pendant la nuit, de quelques paroles ferventes et pleines d'onction, comme autant de traits et de cris du cœur vers DIEU. Par exemple : Mon DIEU, soyez-moi toutes

choses ; je ne veux que vous pour le temps et pour l'éternité. Seigneur, qui est semblable à vous ? Mon Seigneur et mon DIEU, mon DIEU et rien de plus.

XII. Il faut remarquer que cette vraie simplicité nous fait vivre dans une continuelle mort et dans un parfait détachement, parce qu'elle nous fait aller à DIEU avec une parfaite droiture, et sans nous arrêter en aucune créature ; mais ce n'est pas par spéculation qu'on obtient cette grâce de simplicité, c'est par une grande pureté de cœur, et par la vraie mortification et mépris de soi-même. Celui qui évite de souffrir, de s'humilier, et de mourir à soi, n'y aura jamais d'entrée. C'est la raison pour laquelle il y en a si peu qui s'y avancent, parce que presque personne ne se veut quitter soi-même ; et par là on fait des pertes immenses, et on se prive de biens incompréhensibles. O heureuses sont les âmes fidèles, qui n'épargnent rien pour être pleinement à DIEU ! heureuses les personnes religieuses qui pratiquent fidèlement toutes leurs observances, selon leur institut ! Cette fidélité les fait mourir constamment à elles-mêmes, à leur propre jugement, à leur propre volonté, à leurs inclinations et répugnances naturelles, et les dispose ainsi d'une manière admirable, mais inconnue, à cette excellente sorte d'oraison. Il n'est rien de plus caché qu'un Religieux et une Religieuse qui ne suivent en tout que leurs observances et les exercices communs de la Religion ; sans rien offrir au dehors d'extraordinaire, cette vie est une mort totale et continuelle ; par cette voie, le Royaume de DIEU s'établit en nous, et tout le reste nous est donné libéralement.

XIII. Il ne faut pas négliger la lecture des livres spirituels ; mais il faut lire en simplicité et en esprit

d'oraison, et non par une recherche curieuse. On appelle lire de cette façon, quand on laisse imprimer dans son âme les lumières et les sentiments que la lecture nous découvre, et quand cette impression se fait plutôt par la présence de DIEU que par notre industrie.

XIV. Il faut, au reste, être prévenu de deux ou trois maximes, la première, qu'une personne dévote sans oraison est un corps sans âme ; la seconde, qu'on ne peut avoir d'oraison solide et vraie sans mortification, sans recueillement et sans humilité ; la troisième, qu'il faut de la persévérance pour ne se rebuter jamais des difficultés qui se rencontrent dans cet exercice.

XV. Il ne faut pas oublier qu'un des plus grands secrets de la vie spirituelle est que le Saint-Esprit nous y conduit non seulement par les lumières, les douceurs, les consolations et les attraits, mais encore par les obscurités, les aveuglements, les insensibilités, les chagrins, les angoisses, les révoltes des passions et des humeurs ; je dis plus : que cette voie crucifiée est nécessaire, qu'elle est bonne, qu'elle est la meilleure, la plus assurée, et qu'elle nous fait arriver beaucoup plus tôt à la perfection. L'âme éclairée estime chèrement la conduite de DIEU, qui permet qu'elle soit exercée des créatures, et accablée de tentations et de délaissements ; et elle comprend fort bien que ce sont des faveurs plutôt que des disgrâces, aimant mieux mourir dans les croix sur le Calvaire que de vivre dans les douceurs sur le Thabor. L'expérience lui fera connaître avec le temps la vérité de ces belles paroles : *Et nox illuminatio mea in deliciis meis. Mea nos obscurum non habet ; sed omnia in luce clarescunt.* Après la purification de l'âme dans le Purgatoire des souffrances,

où il faut nécessairement passer, viendra l'illumination, le repos, la joie, par l'union intime avec DIEU, qui lui rendra ce monde, tout exil qu'il est, comme un petit paradis. La meilleure oraison est celle où l'on s'abandonne le plus aux sentiments et aux dispositions que DIEU même met dans l'âme, et où l'on s'étudie avec plus de simplicité, d'humilité et de fidélité à se conformer à la volonté et aux exemples de JÉSUS-CHRIST.

Grand DIEU, qui, par un assemblage merveilleux de circonstances très particulières, avez ménagé de toute éternité la composition de ce petit ouvrage, ne permettez pas que certains esprits, dont les uns se rangent parmi les savants, les autres parmi les spirituels, puissent jamais être accusés, à votre redoutable tribunal, d'avoir contribué en aucune sorte à vous fermer l'entrée de je ne sais combien de cœurs, parce que vous vouliez y entrer d'une façon dont la seule simplicité les choquait, et par une porte, qui, tout ouverte qu'elle est par les Saints, depuis les premiers siècles de l'Eglise, ne leur était peut-être pas encore assez connue : faites plutôt que, devenant tous aussi petits que des enfants, comme JÉSUS-CHRIST l'ordonne, nous puissions entrer une fois par cette petite porte, afin de pouvoir ensuite la montrer aux autres plus sûrement et plus efficacement. Ainsi soit-il.

IV

MOYEN TRÈS FACILE

POUR ACQUÉRIR LA PAIX DU CŒUR

Par le P. Surin

Il me semble que la multiplicité des méthodes dont on se sert pour acquérir et pratiquer la vertu, est un des obstacles qui empêchent de s'y établir solidement. Ce n'est pas que je conseille de s'attacher si irrévocablement à une seule méthode, qu'on ne soit prêt à changer, lorsque l'attrait de DIEU changera ; mais après tout, cet attrait ne change jamais quant au fond, et ne fait que se présenter sous une forme plus spiritualisée. Ceux qui seront fidèles aux règles que nous allons établir n'auront pas de peine à pratiquer les vertus les plus appropriées aux circonstances du temps et du lieu où ils se trouvent, et à goûter, dans l'exercice de ces vertus, la paix et la sainte liberté des enfants de DIEU.

I. Persuadons-nous bien que nous n'avons jamais qu'une chose à faire : c'est de posséder à chaque mo-

ment la plénitude de notre esprit, sans permettre à la volonté raisonnable de rappeler inutilement le passé, ni de provoquer les vaines préoccupations de l'avenir.

Le véritable abandon, qui attire sur nous le regard amoureux du Seigneur, consiste à laisser le passé à sa justice toujours miséricordieuse, et à confier l'avenir au soin paternel de sa providence. Le souvenir de nos infidélités passées nous humiliera sans nous troubler, quoique nous demeurions persuadés que ces infidélités ont été plus coupables encore qu'elles ne le paraissent.

A l'égard de l'avenir, ne comptons nullement sur nos propres forces et sur les sentiments de dévotion que nous pourrions éprouver ; mais mettons notre confiance en JÉSUS-CHRIST seul, quelque contraires que puissent être les impressions sensibles. Appuyés sur ce fondement divin, nous pourrons, sans présomption, nous donner à nous-mêmes l'assurance que nous sommes plus forts que la terre et l'enfer ; et plus cette confiance sera grande, plus elle honorera JÉSUS-CHRIST, et plus elle disposera sa bonté à nous secourir dans tous nos besoins.

II. Nous sanctifierons le moment présent, en renouvelant, aussi souvent que nous en sentirons le besoin, l'acte de recueillement que nous aurons dû faire une première fois avec toute notre énergie ; mais ce recueillement doit être fort paisible, et résider dans l'intime de l'âme beaucoup plus que dans la partie sensible.

III. On ne peut demeurer fidèle à ce recueillement qu'à la condition d'examiner souvent qu'elle est l'occupation intérieure et extérieure de l'âme. Aussitôt qu'on saisit dans ses facultés un mouvement tant soit peu dérégulé et désagréable à DIEU, on doit s'appliquer à

tout ramener à l'ordre, avec un cœur aussi tranquille que si on n'avait point failli, sans s'inquiéter des réflexions que suggèrent à l'amour-propre le dépit de la faute commise, ou le prétexte d'une contrition plus vive. Ces sentiments ne pourraient que nuire à l'avancement dans la vertu : car tandis que l'âme s'amuse à caresser son chagrin et à sonder ses fautes passées, ce retour inutile sur elle-même paralyse son action et la dispose à de nouvelles chutes. Un paisible regret du temps mal employé joint à une application très attentive pour bien user du moment présent, voilà le vrai caractère de l'amour de DIEU.

IV. Le moyen le plus rapide pour arriver à la paix du cœur est l'amour de sa propre abjection et de ses misères, quelles qu'elles puissent être, excepté pourtant l'offense volontaire de DIEU. Cet amour de son abjection personnelle tire profit de tout, même des chutes qui ne doivent jamais décourager.

Une âme qui aime sa propre abjection se moque du découragement ; elle le combat de toutes ses forces. Contente de n'avoir de son fonds qu'impuissance et misère, elle éprouve une joie extrême de ce que JÉSUS-CHRIST possède le comble et la plénitude de toutes les perfections, et de ce qu'elle ne peut se passer de lui un seul instant. S'il était en son pouvoir d'avoir quelque force par elle-même, elle n'en voudrait point, parce que son impuissance radicale pour tout bien et le besoin incessant qu'elle a de JÉSUS-CHRIST font mieux éclater ses divins attributs ; c'est là l'unique contentement de l'âme qui ne recherche que la gloire de DIEU.

Ce procédé fait avancer plus rapidement, en une semaine, dans la pureté du divin amour, et dans l'extir-

pation des mauvaises habitudes, que ne ferait, pendant une année entière, une vigilance inquiète. On n'aura pas de peine à se le persuader, pour peu qu'on ait acquis d'expérience dans les voies de DIEU. Car ceux qui s'agitent ont pour mobile et pour fin de leur conduite l'amour d'eux-mêmes, au lieu que ceux qui procèdent avec le calme dont nous parlons, s'appuient uniquement sur JÉSUS-CHRIST. Or, il est de toute évidence que la recherche du seul intérêt de DIEU fortifie toujours, et que l'égoïsme, même spirituel, affaiblit, parce que c'est un désordre.

V. La perfection de l'ordre se trouve dans la complète fusion de nos intérêts avec ceux de DIEU. Aussi celui qui reste fidèle à cette douce habitude ne s'étonne point de se voir assailli de toutes sortes de tentations ; il en supporte le plus pesant fardeau, comme le fruit naturel de sa misère ; il se tient au fond de son cœur, dans l'acquiescement de la résignation, et traîne avec courage cette lourde chaîne de son passé, sans se laisser troubler ni abattre par le sentiment de ses iniquités. Quand cette pensée vient l'assaillir, il ne perd pas le temps à examiner d'où elle lui est venue, ni si elle a duré longtemps, car un tel examen serait lui-même une distraction nouvelle, plus volontaire et plus nuisible que la première ; il se contente de s'humilier à la vue de cette infidélité, qui, tout involontaire qu'elle est, prouve cependant que son cœur n'est point encore entièrement fixé en DIEU. L'inquiétude, en ce cas, étant un signe d'amour-propre, il faut retourner à DIEU, et chercher la paix dans l'amour de sa propre abjection.

VI. Il faut suivre la même règle dans les relations avec le prochain, et tâcher de lui faire sentir la vérité

de ces divines paroles : « Mon joug est doux et mon fardeau léger. » Cette assurance ne peut manquer de se réaliser dans tous ceux qui en feront l'expérience, puisqu'elle est sortie de la bouche même de l'éternelle Vérité. La pratique que nous venons d'indiquer en fera infailliblement goûter la douceur.

VII. Lorsque le sentiment de l'inquiétude est passé, et que l'esprit a retrouvé la paix, il est utile alors de rappeler à son souvenir ses fautes passées, pour s'humilier et se condamner soi-même. Il n'est personne qui n'en doive éprouver le besoin, puisque ce fond d'orgueil et d'amour-propre qui est en nous ne meurt jamais, et qu'il produit, hélas ! sans cesse de nouveaux fruits ; si l'on néglige ce point si important, le fondement de nos vertus perdra inévitablement sa solidité. Quand, au contraire, on y revient avec persévérance, on conçoit toujours pour le prochain une plus haute estime ; les apparences défavorables ne font plus porter de jugements téméraires ; et l'on ne condamne que soi, parce qu'on se met sous les pieds de tous en qualité de néant et de pécheur.

VIII. Dans la considération des fautes passées, il faut voir d'abord comment on aurait dû agir pour éviter de tomber ; puis, dans la tranquillité de son cœur, exposer à JÉSUS-CHRIST sa misère et la volonté qu'il nous donne de lui être fidèle ; enfin, ne point s'amuser vainement à mesurer la difficulté ou la facilité que l'on éprouve à faire le bien. Il ne faut pas aller à DIEU d'une manière oblique, mais ranimer en soi, sans relâche, le pur et généreux désintéressement qui doit nous porter en droite ligne vers sa tout aimable et tout adorable Majesté.

V

EXERCICE

D'UNION AMOUREUSE DE NOTRE VOLONTÉ A CELLE DE DIEU

Par saint François de Sales.

1^{er} POINT. Prosternée à genoux et profondément humiliée devant l'ineffable majesté de DIEU, vous adorerez sa bonté souveraine, qui, de toute éternité, vous appela par votre nom, et résolut de vous sauver, vous destinant, entre autres moyens, ce jour présent pour que vous puissiez vous y exercer aux œuvres de salut et de vie, suivant ces mots du Prophète : « Je t'ai aimé d'une charité éternelle, et voilà pourquoi je t'ai attiré à moi dans ma miséricorde. »

II^e POINT. Dans cette pensée pleine de vérité, vous unirez votre volonté à celle de votre Père céleste, si bon et si miséricordieux, en ces termes, ou autres semblables, que vous tirerez du fond de votre cœur : O

très douce volonté de DIEU, soyez à jamais accomplie : O desseins éternels de la volonté divine, je vous adore, je vous consacre et vous dédie ma volonté, pour vouloir à jamais ce que vous avez voulu éternellement ! Que je fasse donc aujourd'hui et toujours, et en toutes choses, votre divine volonté, ô mon aimable Créateur ! Oui, Père céleste, selon votre bon plaisir de toute éternité, et à jamais ! Ainsi soit-il. O bonté infinie, qu'il soit fait comme vous l'avez voulu ! O volonté éternelle, vivez et réglez en toutes mes volontés, maintenant et à jamais !

III^e POINT. Invoquez encore l'assistance divine de cette manière : O DIEU, venez à mon aide ; que votre main secourable affermisce ce pauvre et faible courage ! Voilà, ô mon Sauveur, que ce pauvre et misérable cœur a conçu par votre bonté plusieurs saintes affections ; mais hélas ! il est trop impuissant et chétif pour effectuer le bien qu'il désire. J'invoque la très sainte Vierge MARIE, mon bon ange et toute la cour céleste ; que leur faveur me vienne en aide selon votre bon plaisir.

IV^e POINT. Faites donc ainsi une vive et puissante union amoureuse de votre volonté avec celle de DIEU ; et parmi les actions corporelles et spirituelles de la journée, renouvelez fréquemment cette union que vous avez établie dès le matin, en jetant un simple regard intérieur sur la divine bonté et disant par manière d'acquiescement : Oui, Seigneur, je le veux..., oui, mon Père... oui, toujours oui. Vous pouvez encore, si vous le voulez, faire le signe de la croix, ou baiser celle de votre chapelet, votre médaille ou quelque image ; car tout cela signifiera que vous vous remettez en la Provi-

dence de DIEU, que vous l'adorez, que vous l'aimez de tout votre cœur, et que vous unissez inséparablement votre volonté à cette volonté suprême.

V^e POINT. Mais ces traits du cœur, ces paroles intérieures doivent être prononcées paisiblement et fermement ; elles doivent être, pour ainsi dire, distillées doucement et amoureusement en la pointe de l'esprit, et comme on coule dans l'oreille de son ami une parole qu'on veut faire pénétrer bien avant dans son cœur, sans que personne s'en aperçoive ; ainsi ces traits le pénétreront plus intimement et plus efficacement que les élans, les oraisons jaculatoires et les saillies d'esprit : l'expérience vous le fera connaître, pourvu que vous soyez humble et simple.

DIEU soit béni et sa très sainte Mère !

VI

ACTE D'ABANDON

Par sainte Jeanne-Françoise de Chantal.

O bonté souveraine de la souveraine Providence de mon DIEU, je me délaisse pour jamais entre vos bras ! Soit que vous me soyez douce ou rigoureuse, menez-moi désormais par où il vous plaira. Je ne regarderai point les chemins par où vous me ferez passer, mais vous, ô mon DIEU, qui me conduisez. Mon âme ne trouve point de repos hors des bras et du sein de cette céleste Providence, ma vraie mère, ma force et mon rempart. C'est pourquoi, je me résous, moyennant votre aide divine, ô mon Sauveur, de suivre vos désirs et vos ordonnances, sans jamais regarder ou éplucher les causes pourquoi vous faites ceci plutôt que cela ; mais à yeux clos, je vous suivrai selon vos volontés divines, sans rechercher mon propre goût. C'est à quoi je me détermine, de laisser tout faire à DIEU, ne me mêlant que de me tenir en repos entre ses bras, sans désirer chose quelconque que selon qu'il m'incitera à désirer, ô mon DIEU, vous suppliant de le bénir ; entreprenant le tout appuyée sur votre bonté, libéralité et miséricorde, en la totale confiance en vous et défiance de moi et de mon infinie misère et infirmité.

Vivent J. M. J.

VII

AUTRE ACTE D'ABANDON

Par le V. P. Pignatelli.

O mon DIEU, je ne sais pas ce qui doit m'arriver aujourd'hui ; je l'ignore tout à fait ; mais je sais certainement que rien ne pourra m'arriver que vous ne l'ayez prévu, réglé et ordonné de toute éternité : cela me suffit. J'adore vos desseins impénétrables et éternels, je m'y sou mets de tout mon cœur ; je veux tout, j'accepte tout, et j'unis mon sacrifice à celui de JÉSUS-CHRIST, mon divin Sauveur ; je vous demande en son nom et par ses mérites infinis la patience dans mes peines, et une soumission parfaite et entière à tout ce qui m'arrivera selon votre bon plaisir. Ainsi soit-il !

FIN DE L'APPENDICE

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE QUATRIÈME. — PREMIÈRES ÉPREUVES DES AMES APPELÉES A	
—	L'ÉTAT D'ABANDON. — SÉCHERESSES, IMPUISSANCES, DÉGOUTS. 1
LETTRE I.	A une novice. Ensemble de ces épreuves, direction générale..... 1
— II.	Vicissitudes intérieures..... 11
— III.	Même sujet. Abandon..... 13
— IV.	A une postulante. Obscurités ; impuissances.... 15
— V.	Impuissances ; distractions..... 20
— VI.	Même sujet ; révoltes intérieures ; pauvreté spirituelle 25
— VII.	Ténèbres ; insensibilité 30
— VIII.	Sécheresses ; distractions dans l'oraison..... 35
— IX.	Distractions, ennuis, vivacités..... 40
— X.	Dégoût, paresse 44
— XI.	Impuissance ; souvenir des fautes passées ; fatigues ; craintes 46
— XII.	Utilité de ces épreuves ; conduite à tenir..... 51
— XIII.	Même sujet 57
— XIV.	Même sujet 61
— XV.	Même sujet 66
— XVI.	Même sujet 71
— XVII.	Même sujet 75
— XVIII.	Même sujet 80
— XIX.	Utilité des épreuves, lors même qu'elles sont punitions 83
— XX.	Fruit de ces épreuves ; paix profonde..... 85
— XXI.	Même sujet 88
ABANDON. II.	20

LIVRE CINQUIÈME. — NOUVELLES ÉPREUVES. — SOUFFRANCES,	
—	AFFLICTIONS, PRIVATIONS 93
LETTRE I.	Maladie, son utilité. Règles à suivre..... 95
— II.	Souffrances de divers genres..... 97
— III.	Désastres et calamités publiques..... 99
— IV.	Opposition d'humeurs et de caractères..... 101
— V.	Même sujet 101
— VI.	Contrariétés de divers genres..... 103
— VII.	Même sujet. — Règles à suivre..... 106
— VIII.	Contrariétés de la part des gens de bien..... 108
— IX.	Même sujet 109
— X.	Voir DIEU dans ces épreuves..... 111
— XI.	Privation des appuis humains..... 111
— XII.	Eloignement du directeur..... 113
— XIII.	Même sujet 114
— XIV.	Abandon dans les épreuves de ce genre..... 117
— XV.	Utilité de ces afflictions..... 121
— XVI.	Même sujet 124
— XVII.	Conduite à tenir dans ces épreuves..... 127
— XVIII.	Même sujet 130
— XIX.	Bonheur des âmes qui s'abandonnent à DIEU dans leurs afflictions..... 133
LIVRE SIXIÈME. — SUITE DES ÉPREUVES. — CRAINTE DE L'INIMITIÉ	
	DE DIEU 135
LETTRE I.	Tentations, craintes d'y céder..... 135
— II.	Crainte des tentations elles-mêmes..... 136
— III.	Explication de l'état d'une âme tentée, et des desseins de DIEU sur elle..... 138
— IV.	Diverses tentations 144
— V.	Crainte de manquer de soumission envers DIEU 145
— VI.	La crainte de déplaire à DIEU peut être l'effet de l'amour-propre 153
— VII.	Crainte de manquer de bonne volonté..... 157
— VIII.	Crainte d'aimer les créatures plus que DIEU... 162
— IX.	Crainte de déplaire à DIEU et de tromper les créatures 164
— X.	Crainte de ne pas avancer et de ne pas faire assez de pénitence 166
— XI.	Crainte au sujet des confessions..... 169

LETTRE XII.	Même sujet	170
— XIII.	Craintes au sujet de la contrition.....	172
— XIV.	Confession générale.....	173
— XV.	Même sujet. — Diverses craintes.....	175
— XVI.	Même sujet. — Diverses craintes.....	176
— XVII.	Reproches de la conscience. — Révolte des passions	180
— XVIII.	Même sujet	184
— XIX.	Même sujet : rechutes.....	186
— XX.	Abattement dans les épreuves, distractions, ressentiment	188
— XXI.	Même sujet	190
— XXII.	Sentiment de sa misère ; embarras extérieurs... ..	193
— XXIII.	Fautes passées.....	196
— XXIV.	Suites fâcheuses de nos imprudences.....	200
— XXV.	Règles à suivre dans ces épreuves.....	203
— XXVI.	Même sujet	206

LIVRE SEPTIEME. — DERNIÈRES ÉPREUVES. — AGONIE ÉT MORT
MYSTIQUE. — LEURS FRUITS..... 213

LETTRE I.	Nudité intérieure. — Anéantissement. — Tentations de désespoir	213
— II.	Même sujet	220
— III.	Accablement intérieur.....	225
— IV.	Même sujet	228
— V.	Vide du cœur.....	229
— VI.	Même sujet ; redoublement de peines.....	230
— VII.	Même sujet	233
— VIII.	Tentations violentes	236
— IX.	Anéantissement et agonie spirituelle.....	241
— X.	Mort mystique. Son utilité.....	245
— XI.	Même sujet. — Avant la retraite.....	248
— XII.	Même sujet. — Après la retraite.....	251
— XIII.	Purgatoire de l'âme.....	255
— XIV.	Explication de ces épreuves. — Direction.....	260
— XV.	Même sujet	266
— XVI.	Explication du désespoir apparent.....	270
— XVII.	Pratique de l'abandon au sein de ces épreuves.....	272
— XVIII.	Fruit de la mort totale à soi-même.....	273

APPENDICE	277
I. Dissertation de l'éditeur sur les fondements et la vraie nature de la vertu d'abandon.....	279
II. Discours de Bossuet sur l'acte d'abandon à DIEU, ses caractères, ses conditions et ses effets.....	312
III. Manière courte et facile pour faire l'oraison en foi et de simple présence de DIEU, par Bossuet.....	330
IV. Moyen très facile pour acquérir la paix du cœur, par le P. Surin	338
V. Exercice d'union amoureuse de notre volonté à celle de DIEU, par saint François de Sales.....	343
VI. Acte d'abandon, par sainte Jeanne-Françoise de Chantal.	346
VII. Autre acte d'abandon par le V. P. Pignatelli.....	347



086355

